

JOURNAL DE LAUSANNE.

I JANVIER 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 47 minutes, & se couche à 4 heures 13 minutes.  
La LUNE se leve à 4 heures 43 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
17 Déc.	4. 1. au-desso. o	2. o. au-desso. o	3. 1. au-desso. o	26. p. 5. lig. 2	26. p. 6. lig. o	26. p. 6. lig. 3			
18. . . .	5. 6. o	1. o. o	2. 1. o	26. 7. 1	26. 7. 8	26. 8. 1			
19. . . .	6. 1. o	2. 3. o	2. o. o	26. 8. 8	26. 9. 3	26. 9. o			
20. . . .	3. 3. o	1. o. o	1. 5. o	26. 9. 1	27. 9. 0	26. 8. 1			
21. . . .	2. 1. o	o. o. o	1. o. o	26. 7. 2	26. 7. 3	26. 6. 1			
22. . . .	4. 3. o	o. 8. o	2. 1. o	26. 7. 1	26. 6. 7	26. 8. 1			
23. . . .	3. 8. o	1. o. o	3. 3. o	26. 7. 3	26. 6. 1	26. 5. o			

BELLES-LETTRES.

ON nous a prié d'insérer dans notre Feuille le Prospectus suivant :

*Éloge civique de J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve, par un de ses Compatriotes.*

Il est surprenant qu'on ait tardé si longtems à rendre à l'illustre Citoyen de Geneve un hommage qu'il mérite à toutes sortes de titres. Comme *Moraliste*, qui lui disputera la prééminence qu'il a eue sur son siecle? Comme *Philosophe*, quels services n'a-t-il pas rendus à l'humanité? Comme *Savant*, n'avons-nous pas de lui des ouvrages, chacun desquels ferait la réputation d'un Auteur? Comme *Publiciste & Citoyen*, que n'a-t-il pas fait pour éclairer son siecle & rendre sa patrie heureuse?... N'est-il pas honteux pour nous de joindre l'oubli à l'ingratitude? Que dis-je!... à l'injustice? Tandis que la mémoire de notre illustre Compatriote est chargée du poids d'un jugement dicté par la passion & l'intrigue, nous voyons les Français donner l'exemple au monde entier du tribut qui est dû à *Jean-Jaques*.

Plusieurs Orateurs doivent le jour à ma patrie, aucun n'a encore élevé la voix pour venger la mémoire de leur Concitoyen. Mad. la B. de S. & M. Vernes le fils, sont les seuls qui aient parlé depuis

sa mort: la premiere nous a donné un aperçu des écrits de Rousseau, où le sentiment est joint à l'érudition & au bon goût; ce qu'en a dit M. Vernes fait l'éloge de son esprit & de son cœur; mais il reste encore bien des choses à dire.

Mon espoir, en esquissant l'éloge de notre illustre Compatriote, est de faire sortir de leur léthargie des Citoyens capables de remplir une tâche que mon faible génie me permet à peine d'effleurer: mon but sera rempli, si je peux engager quelqu'homme éloquent à parcourir avec succès une carrière où je n'entre qu'en tremblant.

Cet ouvrage étant l'essai d'un jeune homme, parvenu à peine à sa vingtième année, réclame d'avance l'indulgence de ses Concitoyens, qui, sans doute feront grace à sa déféctuosité en faveur du patriotisme qui anime son jeune Auteur.

Il formera un volume in-8°, d'environ 100 pages d'impression, semblable au Prospectus qu'on a fait publier; & il sera orné du portrait de *J. J. Rousseau*, gravé par M. *Berthet* de Paris.

L'ouvrage sera delivré *gratis* aux Souscripteurs dans le courant de Février prochain, en rapportant au Libraire sous-nommé la quittance de souscription, qui sera donnée moyennant 2 liv. de France qu'ils payeront en se faisant inscrire.

La Souscription est ouverte chez M<sup>e</sup>. *Lossier*, au

A



Cabinet de Littérature près de la Résidence de France, à la Grand'rue.

J. DESONNAZ, *Citoyen-Bourgeois*.

Geneve, ce 15 Déc. 1790.

Le mot du Logogriphe, inséré dans notre dernière Feuille, est *Monde*, où se trouvent *Onde* & *Démon*.

*Considérations sur l'influence des Mœurs dans l'état militaire des Nations; grand in-8°. de 343 pages, avec cette épigraphe: Rei militaris virtus præstat cæteris omnibus. A Paris, 1790, & se trouve à Lausanne chez A. Fischer, Libraire.*

L'Auteur examine s'il est quelques principes d'où l'on puisse faire dériver l'art funeste de la guerre; quelles sont les loix & les motifs qui peuvent la rendre légitime, & fixer les bornes dans lesquelles devrait se renfermer toute nation assez malheureuse pour porter chez ses voisins la mort & le carnage: s'il importe au citoyen, défenseur de ses foyers, de sa patrie outragée, de se persuader de la justice de sa cause, ou s'il doit se soumettre, à cet égard, à la volonté de ses maîtres? Si le soldat, celui en qui l'Etat a commis sa sûreté, a plus de droits que les autres à violer les loix de la religion & de la vertu? Et enfin s'il suffit de ne pas craindre, de mépriser la mort? « La guerre, dit l'Auteur, est sans doute le plus cruel & le premier des fléaux. C'est celui dont le Dieu d'Israël menaçait son peuple dans sa colère. Mais il existe, & il a existé dans tous les tems; vouloir le réformer est le vœu de tout bon citoyen... ».

Cette courte citation pourra laisser entrevoir le point de vue général sous lequel sont considérés, dans cette production, ces objets d'une si haute importance. Les maux de la guerre y sont tracés d'une manière à inspirer tout l'effroi que peut faire naître dans une ame sensible un fléau aussi affreux, aussi horrible; & l'on y distingue le genre de guerre que le bien de l'humanité, que la prospérité publique doit tolérer, doit même exiger: c'est celui surtout où elle devient nécessaire pour la défense de la patrie. L'Auteur, ne pouvant abattre l'arbre, cherche du moins à l'émonder & à le contenir dans ses justes bornes. « O enfans des Héros! s'écrie-t-il, vous, qu'une noble ardeur, qu'un généreux dévouement embrâsant de l'amour de la guerre; vous, qui sacrifiez votre vie pour la défense de vos concitoyens, immortalisez ces efforts sublimes par le mérite plus grand encore de les rapporter à l'utilité publique. Votre ame est remplie d'une fureur guerrière; qu'elle le soit du desir de sauver votre patrie des mains avides qui viennent l'asservir! Dépositaires de la sûreté des peuples, ils se reposent sur vous de la jouis-

sance de leurs possessions! Enflammés de la vue de leurs foyers menacés, faites sentir à vos ennemis combien est redoutable la valeur de celui qui combat pour sa patrie; mais au milieu des horreurs de la guerre sachez respecter l'innocence en pleurs & désarmée! Au milieu du sang & du carnage, que vos cœurs s'attendrissent à la vue des malheurs qui en sont la suite malheureusement! »

On juge des choses par les faits & les exemples; c'est-ce qui n'a pas échappé à l'Auteur, il en a donc cité un très-grand nombre, &, par ce moyen, a su rendre sous une forme moins austère un sujet aussi triste & aussi ingrat que celui dont il s'est occupé. Il s'est attaché sur-tout à faire le tableau des erreurs de nos Ancêtres dans les motifs qui les ont portés trop souvent à des guerres désastreuses, à des guerres qui ne pouvaient que désoler, qu'affaiblir le genre humain, sans même contribuer à la prospérité d'aucune des Sociétés qu'avaient formé les besoins respectifs de chaque individu, la nécessité de défendre les propriétés, & celle, que le pouvoir arrêta le pouvoir, pour nous servir de l'expression de l'Auteur de l'*Esprit des Loix*.

Plusieurs questions, sur lesquelles un Grotius, un Hobbes, un Volf, un Puffendorf, un Montesquieu n'ont pas cru devoir prononcer, vu leur grande importance & les nombreux rapports sous lesquels de telles questions exigent d'être envisagées, on les trouve décidées dans cet ouvrage. Laisant au Lecteur, assez instruit pour cet effet, de juger de la justice de ces décisions, d'examiner si elles ont été faites avec cette profonde & lumineuse sagacité sans laquelle une opinion sur ces sortes d'objets est toujours hasardée, nous nous contenterons de citer, pris au hasard, quelques morceaux de cette production, digne de son illustre Auteur.

« La pudeur n'est sûrement pas un sentiment d'invention humaine; c'est elle qui conduit à l'observation des devoirs; c'est elle qui inspire au guerrier la sensibilité & l'humanité qui doivent diriger ses pas, & qui lui fait entendre le cri de la loi jusqu'au milieu du tumulte des armes.... L'humanité n'éteint pas l'amour. Cette volupté, la plus piquante & la plus universellement recherchée dans les quatre parties du monde, depuis l'Hottentot jusqu'au Lapon, depuis le Scythe jusqu'au Otaïtien, n'a besoin que d'être dirigée pour devenir une vertu. Tout a ses règles. Pouffé à l'excès, le bien même devient un fléau ».

« Tel est l'amour de la patrie; il a cela de particulier, que, seule de toutes les vertus, elle n'a aucun mélange qui puisse rappeler à l'homme ses imperfections, & qu'elle le fait monter au plus haut point de moralité dont sa nature est susceptible ».

Parmi les assertions que tous les Lecteurs n'approu-

veront pas, nous croyons qu'on distinguera sur-tout celle-ci. — *L'intérêt du Commerçant n'est pas la patrie, c'est l'espoir du gain.* Mais parmi celles qui sont appuyées par la vérité la plus évidente, nous croyons qu'on distinguera aussi la suivante: "Ce qu'il y a de plus funeste dans les guerres civiles, c'est que c'est moins l'amour du bien public qui dirige les Chefs, que l'ambition de profiter de la crise des circonstances. Rarement le peuple connaît - il le mobile qui doit l'agiter".

## V A R I É T É S.

Geneve, ce 26 Decemb. 1790.

On demande, dans votre dernier Journal, la cause des songes: pourquoi, les sens étant endormis, l'ame voit, entend? Comment elle peut former une suite d'idées qui ont des liaisons entr'elles? Je vais essayer d'en donner l'explication; mais, pour la faire plus claire, permettez-moi de remonter d'un peu haut.

Suivant l'opinion la plus commune, & qui paraît la plus vraie, l'homme est composé de deux principes ou substances; l'un corporel, qui est le corps, & l'autre, est ce que nous appellons l'ame, que nous jugeons immatérielle, parce qu'elle a des facultés, des qualités qui paraissent entièrement opposées à celles de la matiere. Ces deux principes sont unis, puisqu'ils agissent mutuellement l'un sur l'autre; mais nous ne savons pas comment. Les nerfs nous paraissent un de ces moyens de cette union, répandus par tout le corps, ils viennent tous le réunir à un endroit du cerveau: ce sont eux qui communiquent à l'ame les sensations, les perceptions des objets extérieurs. On observe dans nos sensations cinq genres différens qui répondent aux cinq sens. Des conjectures, appuyées sur l'expérience & du raisonnement, nous font croire que chaque sensation a une fibre propre, qui ne sert qu'à la communiquer seule à l'ame.

Dans chaque sens les fibres sont rassemblées en faisceaux, & sont liées plus ou moins entr'elles, suivant le rapport, la liaison qu'il y a entre les sensations qu'elles communiquent.

Si une fibre est mise en mouvement par quelque cause que ce soit, elle communique ce mouvement aux fibres qui ont le plus de rapport avec elles, celles-ci à d'autres; il se forme ainsi une série de mouvemens dans les fibres; & comme chaque mouvement dans les fibres répond à une idée dans l'ame, cette suite de mouvemens produit une suite d'idées. Voilà la formation des songes: le corps, dans le sommeil, est insensible aux objets extérieurs, mais un mouvement qu'il fait en se tournant, ou une digestion pénible occasionne un mouvement dans une fibre, & celle-là à d'autres: plus une fibre a

été mue, plus elle est facile à mouvoir; c'est pour cela que presque toujours les idées d'un songe sont celles dont on s'est le plus occupé le jour précédent, ou qui ont frappé le plus fortement: c'est pour cela que le Mathématicien croit voir & faire des lignes en songeant, que celui qui a dansé le soir, croit danser, entendre la musique. Je ne finirais pas, si je voulais dire tous les effets des songes. Peut-être on trouvera cette explication insuffisante; mais la cause des songes dépend de tant d'autres sujets que j'aurais été trop long, si j'eusse voulu entrer dans tous les détails.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A.

On nous a souvent adressé des lettres pour nous demander où en sont les ballons en ce moment? A quel degré de succès sont parvenues les navigations aériennes de M. Blanchard? &c. L'extrait suivant pourra servir de réponse à ces diverses questions.

*Extrait d'un écrit de M. Blanchard intitulé: Analyse de la nouvelle machine aérostatique que j'ai inventée & exécutée à Varsovie, pendant les années 1789 & 1790. (\*)*

Cette Analyse est bien faite pour piquer la curiosité des Savans & en même tems celle du Public. On y verra que l'Auteur s'attache continuellement à assurer à l'aérostation des avantages réels pour la Société: c'est à quoi il s'est occupé durant le long séjour qu'il a fait à Varsovie, où son talent a été accueilli avec la plus grande distinction par un Roi connoisseur, & par plusieurs grands Seigneurs qui savent apprécier le mérite.

Les inconvéniens qui, entre des mains inhabiles, pouvaient résulter des moyens employés par M. de Montgolfier pour élever les aérostats, avaient fait recourir à un agent beaucoup plus actif qui n'entraînait aucun danger pour la Société, l'air inflammable. On fait que M. Blanchard, animé du désir de la gloire, n'a épargné ni peines, ni soins, ni fatigues, & n'a même point regretté les dépenses pour acquérir des succès assurés dans l'aérostation, & qu'il est parvenu au point de voyager dans les airs avec autant de sécurité que le fait le marin sur les mers. Ce qui a fixé son étude particulière, c'est le moyen d'avoir un agent bien moins dispendieux que celui de l'air, inflammable produit par l'acide vitriolique & le regne minéral.

(\*) L'Extrait suivant est emprunté de la *Gazette littéraire de Berlin*, ville où M. Blanchard se trouvait au mois d'Octobre dernier, & dans laquelle son *Analyse*, formant une feuille, que nous n'avons point, a, dit-on, été imprimée chez Decker & fils.

L'expérience ayant démontré à M. Blanchard que cet agent était & ne pouvait être que celui de M. de Montgolfier, il en a fait le sujet de son étude : c'est à cet agent qu'il s'est enfin arrêté, mais en perfectionnant ce moyen si effrayant pour l'imagination, & il a réuili à un point qui paraîtrait fabuleux, s'il n'avait pas réuni l'expérience à la théorie. En quelques minutes, il remplit un ballon immense qui enlève un poids énorme.

“ Le vaisseau aérien que j'ai fait, dit-il, est composé d'une quantité considérable de bois, susceptibles de résister à tous les chocs possibles par leur élasticité. La construction de ce vaisseau est telle, qu'il est transportable par toutes sortes de voitures, & qu'on peut, dans deux heures, le monter & le remonter, y adapter un immense ballon qui, par un procédé simple & non dispendieux, se remplit dans deux minutes, enlève un vaisseau de 600 (1) livres de poids, & plusieurs hommes d'équipages. Ce vaisseau, dirigé (2) dans le vague des airs par un habile conducteur, descend à la volonté du pilote & remonte de même, de forte que, sans craindre la foudre du ciel, ni celle lancée par la main des hommes; on peut voir, observer, suivre la marche d'une armée, connaître ses retranchemens, &c. &c.; rien enfin ne peut échapper à un tel œil observateur, sans que l'équipage puisse être atteint en aucune manière ”.

Les Généraux peuvent décider sur les avantages de cette machine à la guerre, & les Souverains sur l'utilité dont elle peut être pour le commerce. Selon M. Blanchard, il n'en coûtera que la dépense du ballon & de la machine : car pour l'agent, qui doit être le moteur, c'est si peu de chose qu'il n'entre presque pour rien dans cet objet, quoiqu'il soit l'ame de toute la machine, & c'est un point considérable de gagné.

“ La base du nouveau vaisseau aérien, ajoute plus bas M. Blanchard, est de forme oblongue, de vingt-six pieds de largeur sur vingt-deux de longueur; sa partie supérieure est de structure pyramidale, octo-

gone tronqué. Quatre portes servent à pénétrer dans l'intérieur du bâtiment; & deux autres, aux extrémités, sont pour parvenir aux appartemens destinés tant pour le Capitaine du bâtiment que pour les passagers aériens, qui pourront se communiquer verbalement & se passer des provisions, à travers le bâtiment, par les *was ist das*. Traversant les régions glaciales, ils pourront aussi recevoir du moteur de l'équipage tel degré de chaleur qui conviendra dans leur appartement; ils n'emprunteront point cette chaleur du feu qui aura servi à remplir l'aérostat sur la terre, puisqu'il n'y aura aucune matière combustible dans le bâtiment, lorsqu'il quittera le sol (3) ”.

“ Le ballon qui enlève le bâtiment & tout l'équipage, est formé de 4600 aunes de taffetas, contient 90,000 pieds (4) cubes, & est rempli dans deux minutes au moyen de l'agent le plus terrible qu'il y ait au monde ”.

“ Les manœuvres, d'où dépend le salut de l'équipage, sont d'une facilité & d'une simplicité étonnantes ”.

(3) Sans doute cette période paraîtra une énigme inexplicable aux yeux de bien des personnes : on concevra difficilement qu'il soit possible de maintenir la dilatation dans un aérostat sans foyer & sans feu. Quoique ce problème ne paraîsse guère accessible, la chose n'en existe pas moins : les expériences que je me propose de faire vont la démontrer; & à la terminaison de mes voyages aériens, (ce qui sera dans peu) je découvrirai mon singulier moyen aux amateurs par la voie de mon *Journal général*.

(4) Ce ballon est douze fois plus volumineux que ceux avec lesquels je voyageais ordinairement en l'air.

---

#### Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Églises.

J. Abraham, fils de Noé Bron, de St-Saphorin; & Suzanne Marguerite, fille de Charles Louis Maget, de l'Isle.

J. Samuel François David, fils de J. Ulrich De l'Isle, Citoyen de Lausanne; & Jaqueline Marie, fille de Charles Veuillet, natif de Carouge.

Jean, fils de feu J. Conrad Rybi, de Gottlieben en Thurgovie; & Louïse, fille de feu J. Pierre Bermond, de la Corporation Française.

Abraham David, fils de Samuel Louis Sechaud; & Cathérine Jeanne, fille de Laurent Sollikoffer, Bourgeois de Geneve.

---

#### M O R T S.

Mr. Jean, dit Isaac Bourillon, Bourgeois de Lausanne, & Commis des Postes, âgé de 67 ans.

Jeanne Marie Vuagnier, née Vanney, âgée de 79 ans.

Mr. Joseph Gulston, *E.-y.* Gentilhomme Anglais, âgé de 22 ans.

Charles Ant. Julien Jaquier, fils mineur.

(1) Ce vaisseau est quarante fois plus pesant que les gondoles dont je me sers ordinairement pour mes ascensions.

(2) Je n'entends pas parler d'une direction parfaite : elle n'est pas encore trouvée. Certains Savans, qui n'ont jamais quitté la terre, en ont nié la possibilité; mais je ne suis pas tout-à-fait de leur sentiment. L'étude que j'ai faite sur la théorie des courans qui existent dans l'air, comme sur la mer, m'a déjà fait trouver les moyens de l'envoyer, de gagner plusieurs points sur le vent de terre, & d'éviter les écueils & les précipices à l'abordage. J'espère même, dans peu, aller contre le vent de terre dans les régions supérieures, d'autant plus facilement, que le froid n'est plus à craindre dans ces climats, vu le procédé que j'emploie aujourd'hui.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

8 JANVIER 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 42 minutes, & se couche à 4 heures 18 minutes.

La LUNE se leve à 7 heures 43 minutes du matin.

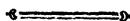
*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.	
31 Déc.	3. 1. au-dess. 0	1. 0. au-dess. 0	4. 3. au-dess. 0	26. p. 5. lig. 0	26. p. 5. lig. 0	26. p. 4. lig. 11			
1 Janv.	3. 3. 0	0. 0. 0	2. 1. 0	26. 4. 10	26. 4. 10	26. 4. 10	26. 4. 10	26. 4. 10	26. 4. 10
2 . . .	2. 0. †	0. 2. 0.	1. 0. 0.	26. 4. 0	26. 4. 0	26. 3. 10	26. 3. 10	26. 2. 0	26. 2. 0
3 . . .	1. 2. †	0. 0. 7.	0. 0. 0.	26. 1. 3	27. 4. 2	26. 5. 10	26. 5. 10	26. 5. 10	26. 5. 10
4 . . .	5. 3. 0	2. 4. 0.	3. 9. 0.	26. 7. 0	26. 8. 1	26. 7. 3	26. 7. 3	26. 5. 3	26. 5. 3
5 . . .	4. 0. 0	0. 0. 0.	1. 0. 0.	26. 7. 0	26. 6. 3	26. 5. 3	26. 5. 3	26. 5. 3	26. 5. 3
6 . . .	3. 1. 0	2. 3. 0.	0. 1. 0.	26. 5. 0	26. 4. 8	26. 4. 5	26. 4. 5	26. 4. 5	26. 4. 5

## BELLES-LETTRES.

### ÉNIGME.

**D**E la douleur je reçois l'être,  
 Et quelquefois du plaisir;  
 Il est doux de me faire naître;  
 Il est doux de me tarir:  
 Pour la beauté, je suis une arme,  
 Dont elle use assez souvent;  
 D'abord j'ajoute à ses charmes,  
 Je les fêtris avec le tems.



Il n'est aucun partisan du café, celui à qui la fortune permet de se procurer des douceurs, qui ne font point de première nécessité, comme celui à qui la prudence & une sage économie prescrivent de s'en priver; il n'en est aucun, peut-être, qui ne dût être persuadé que l'usage ou l'excès de cette liqueur ne lui soit très-nuisible; le premier doit craindre d'altérer sa fanté; le second, outre cette crainte, doit avoir encore celle de se faire un besoin habituel d'une boisson qui l'entraîne à augmenter sa dépense journalière. En conséquence, au lieu d'encourager nos Lecteurs à se livrer à cet objet de sensualité, & quelquefois de luxe chez le peuple, nous devrions chercher, au contraire, à les en détourner. Mais

s'il est vrai que lorsqu'on ne peut donner le ton à la Société, il faut le recevoir d'elle, nous ne pouvons pas refuser d'insérer dans notre Feuille les vers suivants, ainsi qu'on nous l'a demandé avec instance.

### LE CAFÉ. Par un Buvreur d'eau.

Que les Amans de ces vins qu'on nous vante,  
 Au Dieu du vin adressent leurs chansons:  
 C'est l'eau que j'aime; & le fruit que je chante  
 La rend égale aux plus rares boissons.

Quel est ce fruit! quelle est cette humble fève!  
 Qui, par le feu préparée avec art,  
 Donne à l'eau pure autant d'ame & de fève  
 Qu'en ont les vins de Nuys & de Bonnard.

C'est le Café, ce présent magnifique  
 Dont une chèvre enrichit l'univers;  
 Heureux trésor du climat Arabeque!  
 Fais nos plaisirs, anime nos concerts.

Dès le matin, méritant notre hommage,  
 De l'appétit il vient fixer le choix,  
 Quand, s'unissant aux douceurs du laitage,  
 Son suc échauffe & nourrit à la fois.

Le diner vient; Bacchus en vain aspire  
 A faire seul les honneurs du repas:

Pour nous flatter, en vain tout y conspire,  
Si le Café ne le couronne pas.

C'est là l'instant, où, pur & sans nuages,  
Il plait bouillant aux convives joyeux,  
Parfume l'air, déride les plus sages,  
Et fait jafer les plus silencieux.

Soit qu'on le hume, assis encore à table,  
Ou bien debout, près d'un large foyer,  
Il entretient un tumulte agréable,  
Et sa présence est sûre d'égayer.

Et ces combats qu'excitent dans mes veines  
Des vins, l'un à l'autre opposés,  
Il les apaise, & ses eaux souveraines  
Rendent le calme aux esprits divisés.

Avant son regne, aux publiques Buvettes  
Se rassemblaient tous les états divers,  
Poètes même allaient dans les guinguettes,  
Griser leur Muse & débiter leurs vers.

Défabusés des faveurs de la treille,  
On vit depuis les humains plus discrets,  
Payant tribut aux comptoirs de Marseille,  
Pour le Café quitter les cabarets.

Combien a-t-on, pour garder les vendanges,  
De soins à prendre & de risque à courir!  
Le fruit divin, objet de mes louanges,  
Même oublié, ne craint point de mourir.

Même en excès, quoiqu'alors condamnable,  
Il a l'honneur de la comparaison:  
L'excès du vin rend l'homme abominable:  
Trop de Café laisse au moins la raison.

Si quelquefois le feu de l'insomnie  
Dans notre sang avec lui s'introduit,  
Il est utile à l'Amour, au génie,  
Et ce n'est point une stérile nuit.

N'en doutons point, ce qui fit l'Ambroisie  
Et le Nectar qu'Hébé versait aux Cieux,  
C'est cette sève à Moka mieux choisie,  
Et qu'avant nous savaient brûler les Dieux.

Vive à jamais sa vertu bienfaisante!  
Que sa liqueur, à des prix différens,  
Rende par-tout l'humanité constante,  
Plaise à tout âge, & fume en tous les rangs!

#### *A la ville de Marseille.*

Vaste dépôt de ce charmant breuvage,  
Qui le transmets à cent peuples divers,  
Cité superbe! accepte mon hommage,  
Digne de toi, s'il était en beaux vers.

Mais ton Café m'a rendu téméraire.  
Qui peut en prendre & ne pas le vanter!  
On a chez toi le don de le bien faire,  
Plus important que l'art de le chanter.

ESSAI sur les Préjugés, où l'on traite principalement de la nature & de l'influence des Préjugés philosophiques. A Neuchâtel chez L. Fauche-Borel, Imprimeur du Roi; & se trouve à Lausanne chez A. Fischer, Libraire.

Il est peu de sujets qui embrassent plus de rapports que ne le font les Préjugés; il en est peu qui influent plus puissamment sur le bonheur, sur la prospérité des hommes, & dont l'empire soit plus ancien & plus étendu; il en est peu enfin d'un intérêt plus général & qui méritent au même degré de fixer l'attention de l'observateur Philosophe & éclairé. Les Préjugés, dit Bacon, l'homme du monde qui a le plus médité sur ce sujet, sont autant de spectres & de phanômes qu'un mauvais Génie envoya sur la terre pour tourmenter les hommes: mais c'est une espèce de contagion qui, comme toutes les maladies épidémiques, s'attache sur-tout au peuple, aux femmes, aux enfans, aux vieillards, & qui ne cède qu'à la force de l'âge & de la raison.

Les grands hommes cependant, les Savans les plus illustres & les plus instruits n'en ont pas toujours été exempts; il n'en a même point été encore, a-t-on dit, qui fut entièrement au-dessus de son siècle. Si, comme nous le croyons, cette observation est bien fondée, la définition qu'on donne ordinairement des Préjugés, n'est pas bien exacte. "Les Préjugés, dit-on, sont le fruit malheureux de l'ignorance; fruit funeste qui prévient l'esprit, l'aveugle & le captive". Peut-être n'ont-ils que rarement une autre source; mais en étendant son examen sur tous les rapports qui lient les hommes entr'eux, sur tous les objets qui peuvent commander l'opinion, l'on trouvera que ce fleau, que cette contagion a bien d'autres sources encore. Par exemple, chacun bâtit dans son cerveau un petit univers dont il est le centre, autour duquel roulent toutes les opinions qui se croisent, s'éclipsent, s'éloignent & se rapprochent au gré du grand mobile, qui est l'amour-propre. La vérité brille quelquefois parmi ces notions confuses qui s'entrechoquent; mais elle ne fait que passer un instant, comme le soleil au point du midi, de sorte qu'on la voit sans pouvoir la saisir, ni suivre son cours.

Les Préjugés peuvent donc être comparés à un arbre dont la sève est la faiblesse humaine, dont le tronc est l'ignorance, les passions, les conventions, &c. & dont les branches s'étendant sur tous les hommes en société, & interceptant la lumière du soleil, répandent l'obscurité la plus dangereuse, si le

Gouvernement ne s'empresse à les abattre ; s'il ne seconde les efforts des hommes instruits, pour couper sourdement & avec succès les racines d'un arbre dont l'influence est si funeste aux progrès de la raison, en conséquence au bonheur de l'humanité.

Cet objet sur lequel nous avons hasardé de faire un Essai, qui paraîtra bientôt sous le titre de *Code de l'Habitude* ; cet objet, en nous inspirant le degré d'intérêt qu'on est entraîné d'accorder à celui dont on s'est occupé soi-même, nous a engagé à placer ici ces réflexions. Mais nos Lecteurs nous sauront plus de gré, sans doute, de les entretenir de l'ouvrage même que nous annonçons, & qui doit mieux mériter de fixer leur attention. Il consiste en deux Mémoires, qui formaient la première partie d'un ouvrage plus étendu, & que des occupations d'un genre différent n'ont pas permis à l'Auteur de continuer. "Avant de reprendre ce travail, dit-il dans l'*Avertissement*, j'ai cru devoir pressentir le goût du Public, en publiant ces premiers essais. Dans un tems où la Philosophie spéculative semble prête à changer de nature, où l'esprit de secte, de mystères, de recherches obscures semble s'en emparer ; où l'on dédaigne l'observation & les détails ; où l'on cherche à couvrir la stérilité des moyens sous l'appareil ténébreux des mots & des apophtegmes, j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de chercher à réveiller le goût du Public pour une Philosophie plus simple, plus timide, plus circonspecte, plus rapprochée de la nature des choses. Si les bons esprits jugent mon travail digne de quelque attention, je chercherai à le compléter..." Nous n'aurons pas l'amour-propre de présenter à l'Auteur notre approbation comme un des motifs qui doivent l'engager à nous donner la suite de son ouvrage ; mais nous croirons pouvoir lui promettre que son travail sera accueilli par tous ceux qui font quelque cas des lumières qui peuvent guider & éclairer les hommes dans le sentier par où l'on tend à la Sagesse, en conséquence au bonheur & à la prospérité. Les deux citations suivantes ne pourront que venir à l'appui de notre opinion sur le mérite d'un tel ouvrage.

"Les préjugés sont en général tout jugement porté sans une délibération suffisante. D'après cette définition, ce mot désigne tous les faux jugemens ; mais on restreint le plus souvent le sens de ce terme aux jugemens portés sur l'autorité d'autrui. Pour découvrir comment les préjugés produisent nos erreurs, il faut remonter à leurs sources, & examiner les principales. Et d'abord, si nous considérons l'homme dans l'état d'enfance, si nous faisons attention à son ignorance & à son extrême faiblesse, nous concevons aisément comment il est si crédule & si facile à recevoir les impressions qu'on lui transmet : il se trouve environné de gens auxquels il doit sa vie &

sa conservation ; les secours qu'il en reçoit & le besoin continuel qu'il en a, lui inspirent un respect & une confiance qui le portent à les prendre pour la règle de sa conduite & de ses jugemens : n'étant point en état de discerner l'erreur de la vérité, il adopte indifféremment tout ce qu'on lui enseigne, & suce ainsi, comme avec le lait, tous les préjugés de ceux qui l'environnent. Il regarde l'autorité comme une règle de foi infaillible, jusqu'à ce qu'il la trouve en contradiction avec l'expérience. Ce n'est que par là qu'il vient à connaître le mensonge ; il ne s'en forme une idée qu'après en avoir été la victime ; & c'est alors seulement qu'il devient susceptible de défiance. Ses forces augmentent ensuite avec l'âge, il devient capable d'atteindre par lui-même à la vérité, & de découvrir les préjugés dont il a été imbu dans son enfance. L'on peut considérer les autres sources de préjugés & la manière dont ils concourent à produire les erreurs, relativement à la personne qui enseigne, à la chose qu'on enseigne, & relativement à celui qui est enseigné".....

"Les hommes ne se réforment pas d'un seul coup, on ne peut les refondre, il faut déraciner par degrés les abus, & commencer par les principaux, il faut réparer l'édifice sans le renverser. Cela me paraît résulter immédiatement des principes établis dans ce mémoire ; l'influence réciproque des préjugés & des passions fait que l'on ne peut détruire d'un seul coup les institutions qui sont fondées sur les préjugés & qui favorisent les passions dominantes. La secousse donnée à la machine politique serait trop violente, les hommes seraient trop alarmés sur leurs intérêts, ils ne pourraient se rassurer & écouter tranquillement la voix de la raison. Il faut faire descendre insensiblement la lumière dans les esprits, détruire les préjugés par degrés, déterminer les hommes au sacrifice de quelques-uns par l'espérance de conserver les autres ; imiter enfin la marche naturelle des idées & la progression des connaissances. On voit avec quelle lenteur la plupart des terreurs paniques qui tourmentaient les hommes, se sont affaiblies pour disparaître enfin. On voit que l'éducation est le remède le plus puissant contre les préjugés ; les jeunes gens ne sont point disposés à s'indigner des idées nouvelles, ils les saisissent au contraire avec avidité ; c'est donc avec bien de la raison que les Souverains éclairés ont apporté tous leurs soins à perfectionner les établissemens d'éducation, ont cherché à confier les jeunes gens à des mains habiles, à des Maîtres supérieurs".

## É V É N E M E N T.

Quoique nous soyons loin, assurément, d'avoir le dessein cruel & d'ajouter l'affliction à l'affliction, &

d'augmenter la juste & profonde douleur dont sont accablés d'infortunés parens, en publiant dans cette Feuille l'affreux genre de mort qui les a privé d'un enfant qui faisait & leur bonheur & leurs délices; cependant la crainte de produire un tel effet, nous aurait engagé à taire ce sinistre événement, si nous n'eussions pas cru avantageux, pour le bien général, de tenir constamment en activité cette tendre & soutenue sollicitude qu'exige l'enfance; de veiller, sur-tout l'habitant de la campagne, sur cet abandon auquel il livre si souvent des êtres dont la vie, toujours chancelante, dépend de tout ce qui les entoure, qui ont besoin de secours de toutes especes, présentent une image de misère & de douleur, & sont enfin plus faibles qu'aucun des animaux.

Le 31 du mois passé, un enfant, d'environ deux ans & demi, fut laissé seul par son pere & sa mere, honnêtes particuliers de cette ville, dans un appartement à un troisième étage, où il y avait du feu pour l'échauffer. Contraints de quitter leur fille pendant quelques heures, pour suffire aux soins de leur commerce, ces infortunés parens crurent avoir pris les précautions nécessaires, & fermerent la porte à clef. Quelque tems après les voisins entendent des cris perçans; sensibles à la voix du devoir & de l'humanité, ils vont avertir les propriétaires de cet appartement des sujets de leurs alarmes; on accourt; n'ayant pas la clef sous la main, on enfonce la porte, & on voit le spectacle le plus terrible & le plus déchirant: on voit cet enfant entouré de flammes qui dévorent ses habits; on le voit brûler lui-même tout vif; on le voit en proie aux douleurs les plus horribles & les plus atroces. En vain on lui a porté les secours les plus propres dans pareil cas, il est expiré quatre heures après.

Puisse un tel exemple, puisse-t-il augmenter, chez tous ceux à qui sont confiés des enfans, la vigilance, les soins, les précautions sans nombre qu'ils exigent!



*Principales Découvertes, &c. faites en Europe depuis quelques siècles.*

La découverte de l'*Aberration*, ou des variations irrégulières des fixes, est due à M. *Bradley*. Il en a donné la théorie en 1727, & en 1737 celle de la découverte de la variation de l'inclinaison de l'axe de la terre sur le plan de l'écliptique, dont la période est de neuf ans.

Les *Aimans* artificiels sont dûs à M. *Canton*, Anglois; il a rendu public cet artifice en 1751.

*Regiomontanus* a le premier ajouté le cours du soleil, de la lune & des planetes à l'almanach, qui ne contenait auparavant que les fêtes ecclésiastiques & les noms des Saints.

*Christoph Colomb*, Génois, a découvert, en 1492,

la quatrième partie de notre globe, que la postérité ingrate a nommée Amérique, d'après *Americ Vesputce*, Florentin. La famille de *Baheim*, de Nuremberg, revendique cette gloire en faveur d'un de leurs ancêtres, nommé *Martin de Baheim*, & s'appuie surtout du témoignage de *Pigafetta*, Espagnol, Auteur contemporain. Il paraît au moins hors de doute que ce *Martin Baheim* a fait la découverte du Brésil en 1485 sous Jean II, Roi de Portugal, au service duquel il est mort en 1506.

*Jean Fleischer*, Docteur en Théologie & Pasteur à Bressau, mort en 1684, a donné le premier la vraie théorie de l'arc-en-ciel.

*Nicolas Copernic*, Chanoine de Warmie, né à Thorn en Prusse en 1472, & mort en 1543, est le pere de l'Astronomie moderne & l'Architecte du vrai système du monde.

Le célèbre *Fahrenheit* a observé le premier que la pression de l'atmosphère augmente la chaleur que l'eau acquiert en bouillant, de sorte qu'il faut plus de feu pour la faire bouillir à proportion de la densité & de la pesanteur de l'air.

C'est *Kepler* qui a trouvé la loi de l'*Attraction* pour le mouvement de l'univers; que le grand *Newton* a si bien démontrée, de même que les deux lois les plus importantes dans l'Astronomie, l'une des aires parcourues par les planettes, & l'autre de leurs distances du soleil, qui seules suffiraient pour immortaliser son nom.

M. *Wiedebourg*, Professeur à l'université de Jena, est le premier qui, en 1769, a découvert l'électricité de l'*Aurore boréale*.

M. *Gerlach*, Professeur à Vienne, a inventé une *Balance* au moyen de laquelle on peut évaluer, dans la plus grande justesse, la force du vent le plus impétueux.

(Cet Article sera continué.)

◀────────────────▶

*Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.*

Jean-François Bardet, de la Corporation Française, & Marie Françoise Brochon, de la paroisse de Dommartin. Alexandre Nicolas Odin, de Montagny, Bailliage de Grandson, & Jeanne Marie Gachet, de Bettens. Jean Pierre Gilleiron, de Ropraz, & Jeanne Jaillet, de Vallorbe.

Pierre Antoine Leuba, de Butte, Comté de Neuchâtel, & Jeanne Louise Rochat, de l'Abbaye, du Lac de Joux. Bernard Reichenbach, natif de Geneve, Bourgeois de Lausanne, & Jeanne Borel, native de Geneve.

François Frederich De Loës, d'Aigle, fils mineur.

Françoise Blondel, fille mineure.

Françoise Véréne Beckmann, fille mineure.

Un enfant mâle, mort en venant au monde.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

15 JANVIER 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 35 minutes, & se couche à 4 heures 28 minutes.

La LUNE se leve à 11 heures 43 minutes du matin.

## Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.	
7 Janv.	2. 1. au-dessu. o	3. 1. au-dessu. o	3. 1. au-dessu. o	26. p. 4. lig. 3	26. p. 4. lig. 1	26. p. 5. lig. 3			
8 . . .	3. 2. o	5. 3. o	4. 1. o	26. 6.	26. 6.	26. 6.			0
9 . . .	3. 3. o	6. 3. o	4. 1. o	26. 5.	8 26. 5.	9 26. 6.			1
10 . . .	2. 3. o	4. 1. o	3. 1. o	26. 7.	3 27. 6.	2 26. 6.			3
11 . . .	1. 3. o	4. 1. o	3. 4. o	26. 5.	2 26. 5.	0 26. 4.			2
12 . . .	3. 3. o	5. 2. o	4. 8. o	26. 3.	1 26. 3.	1 26. 3.			0
13 . . .	3. 0. o	4. 9. o	4. 0. o	26. 4.	1 26. 4.	8 26. 5.			7

## BELLES-LETTRES.

LE mot de l'Enigme, inférée dans la dernière Feuille, est *Larmes*.

*A mon Amie, avec un Bouquet.*

En les cueillant pour vous, combien il m'était doux  
De consacrer ces fleurs qu'allait flétrir l'automne;  
Et de penser d'avance on va dire de nous,  
C'est la vertu que l'amitié couronne.

Par les présens qu'elle-même vous fait,  
Ne jugez point de ma reconnaissance;  
Vous le savez, quand la dette est immense  
Le cœur peut seul en payer l'intérêt.

De ces rapides jours, qu'en votre compagnie,  
Une tendre amitié filait pour le plaisir,  
Le tems emportera sur son aile ennemie  
La trace seulement & non le souvenir.

J. L. U.

*Conseils à Me. \*\**

Portez respect aux malheureux,  
Ne dédaignez point l'indigence;  
Le plus noble attribut des Dieux,

L\*\*\*\*\*, c'est la bienfaisance.

Si vous l'aviez comme il est doux  
De visiter sous leur chaumière  
Les mortels que le sort jaloux  
A condamnés à la misère;  
De compatir à leurs malheurs;  
De mêler nos soupirs aux leurs;  
D'entrer dans leur douleur profonde,  
De leur prouver, par nos soins réunis,  
Qu'ils ne sont pas seuls dans le monde,  
Et que les malheureux ont encore des amis!  
O! que la main d'une Belle a de grâces,  
Lorsqu'elle répand les bienfaits!  
Au lieu de mille amans vaincus par vos attraits,  
Qu'il sera bien plus beau d'attirer sur vos traces  
Les heureux que vous aurez faits!

## VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

4 Janvier 1791.

MESSIEURS,

Voici quelques observations que je vous prie de mettre dans votre intéressant Journal sur une manière d'agir, qui, quoique commune à plusieurs personnes, n'en est pas moins très-repréhensible. Elle peut

avoir sa cause dans la négligence, la paresse, comme elle peut l'avoir dans une insouciance qui irrite l'amour-propre, ou dans une fierté dédaigneuse qui le révolte : or, vous le savez, l'homme est fabriqué de telle sorte à ne point donner la préférence, quand il est offensé, aux inculpations les moins graves ; & la chose dont il s'agit coûte, ou paraît, en effet, si peu coûter qu'il n'est point étonnant que les personnes qui y manquent, s'exposent à des haines sourdes & maintes fois à des désagrémens d'autant plus sensibles que la cause qui les produit leur en est inconnue. Venons au fait, me direz-vous. Eh bien, vous allez y être. Je parle des personnes qui ne daignent point répondre aux lettres qui leur sont adressées. Je n'ignore pas que la plupart de celles qui manquent à ce devoir essentiel, sont très-fertiles à trouver des motifs de justification : tels sont, par exemple, qu'elles n'ont point l'habitude d'écrire ; que de grandes, de pressantes occupations ne leur en ont point laissé le tems ; que d'ailleurs telle lettre ne semblait pas précisément exiger une réponse, &c.

L'effet que produit ce manque d'égards est, sans doute, moins dangereux quand les liaisons & le local permettent de se justifier verbalement ; on a, dans ce cas le prétexte spécieux de dire, *j'espérais vous rencontrer ; j'ai été vainement, pour l'objet en question, dans tel endroit que vous fréquentez d'habitude, &c.* Quand les motifs qui ont sollicité une réponse, ne sont pas d'un grand intérêt, de telles excuses s'admettent volontiers, quoique, souvent, l'amour-propre en reçoive une blessure que, tôt ou tard, les circonstances décelent.

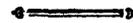
Mais ces excuses sont totalement inadmissibles quand il est question d'amitié ; ne craignons même pas de dire, que celui qui néglige de répondre aux pressantes missives d'un ami qui est en pays étranger, quelques soient les prétextes que le premier emploie, excepté, comme de raison, ceux qui tiennent à des causes insurmontables, n'annoncent ni un grand fond d'amitié, ni un grand fond de jugement. Un ami, digne de porter ce titre, évite, sans effort, tout ce qui peut tendre à diminuer l'énergie de l'amitié ; il n'ignore pas que l'indolence, la négligence & les délais, même dans les plus petits devoirs, en sont le poison lent. D'ailleurs, est-il ou doit-il être quelque chose de plus délicieux que de correspondre avec son ami, que de lui abandonner, avec effusion, son ame?... Quand l'amitié a toute la vigueur dont elle est susceptible, les sentimens, que naturellement elle produit, nourrissent toujours, avec assez d'abondance, l'esprit & le cœur, sans qu'il soit nécessaire de se tourmenter pour chercher ailleurs des idées ; d'où l'on voit que ceux qui négligent de telles correspondances manquent non-

seulement aux égards qu'on doit indistinctement à quiconque nous écrit, mais qu'ils donnent, en même tems, les preuves les moins équivoques & les plus frappantes, quoique tacites, de la faiblesse de leurs affections.

Mais rien de plus indécent que le silence des personnes qui reçoivent des lettres, soit de félicitation, soit pour leur témoigner des sentimens respectueux : soit, enfin, pour leur demander un service. Lors même qu'on ne peut, ni ne veut le rendre, & que les motifs de plainte qu'on aurait contre celui qui nous écrit, seraient de nature à lui faire la réponse la moins agréable, cette réponse ne saurait être aussi malhonnête, aussi offensante qu'un silence dédaigneux. Si donc les égards qu'on se doit à soi-même, nous engageant à remplir ce devoir avec les personnes dont on est en droit de se plaindre, à plus forte raison doit-on le remplir avec celles qui ne nous ont jamais donné aucun sujet de mécontentement ; aussi les personnes sensées & un peu délicates sont-elles incapables de se comporter d'une manière tellement reprehensible. Le Roi de Prusse, défunt, sans parler d'autres personnes du premier rang, malgré les immenses occupations dont il était sans cesse accablé, ne s'est jamais soustrait à de telles bienéances ; car chacun sait qu'il répondait avec le même empressement au roturier comme au Noble, au plus pauvre comme au plus riche. J'en conclus qu'aucun motif, à part ceux dont j'ai parlé plus haut, ne doit dispenser de cet acte d'honnêteté & de justice. Il est certainement aussi offensant de ne point répondre aux lettres qui nous sont adressées, que de garder un mépris silencieux à celui qui nous adresse la parole. Les personnes qui écrivent avec trop de difficultés trouvent toujours facilement quelqu'un propre à leur rendre ce faible service, & dans la supposition que la vanité souffrit à un certain point, de montrer un style peu correct, & des mots mal orthographiés, on doit naturellement sentir que de passer pour fier, hautain, dédaigneux, n'est point à préférer aux légers frottemens qu'éprouve l'amour-propre dans de telles circonstances.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BONFILS.



\* Pourquoi un si grand nombre de femmes sont-elles traitées avec tant de froideur, & quelquefois avec tant de mépris par leurs maris ?

Est-ce par insensibilité ou par orgueil ? Cela pourrait être dans quelques cas ; mais c'est bien plus sou-

vent parce que la plupart des femmes ne possèdent point les qualités que leur condition de femme exige d'elles; parce que si peu font ce qu'elles devraient être, & font ce qu'elles devraient faire; & parce qu'elles cherchent moins à acquérir les talents que leur destination, la nature & la Société exigent d'elles, que leur époux croit trouver en elles, que ceux qui lui sont inutiles.

Qu'on se mette pour un moment à la place de l'époux dont la femme est telle que sont actuellement le plus grand nombre des femmes: qu'on sente ce qui se doit passer dans son cœur. Il espérait trouver en elle une sage gouvernante; il s'est trompé. Elle sait déclamer, juger des livres, faire des vers; mais elle ne fait point faire la cuisine; elle ne fait point compter & faire le ménage. Il devait attendre d'elle de l'ordre, de l'économie, de l'adresse dans le ménage; & si elle ne lui aidait point à acquérir des biens, elle devait au moins conserver ceux qu'il avait, les préserver de tout dommage de la part des domestiques, par une attention constante, dans les moindres détails. Il trouve qu'elle fait bien danser, bien dessiner & bien jouer; mais elle n'a aucun goût, aucune aptitude pour sa vocation. Il pouvait espérer trouver en elle une sage Institutrice pour ses enfans, & principalement pour ses filles, & qu'elle les formerait non-seulement à l'ordre, à l'économie & aux travaux utiles, mais encore pourrait leur servir de modèle; il trouve à la place, qu'elle fait s'habiller avec goût, entretenir une compagnie agréablement, arranger un repas, & qu'elle fait très-bien prendre le ton, le luxe, les manières, l'orgueil des femmes de qualités. Que doit sentir alors ce pauvre mari, supposé qu'il ne soit point corrompu par la mode? Peut-il avoir de l'estime pour une femme qui n'a point les vertus & les connaissances qu'elle devrait avoir? Peut-il avoir pour elle de l'amour, de l'amitié; elle qui, au lieu d'être l'appui de sa fortune, en avance la ruine? Ce serait contre la nature de l'ame humaine, & sûrement il ne le fera pas. Il maudira, nuit & jour, le triste sort qui l'attache pour jamais à cette personne, qui peut, dans chaque autre considération; être irréprochable & même aimable. Il aurait pu l'aimer comme ami, peut-être même l'admirer; mais comme épouse, comme ménagère, comme mère, il ne peut que la mépriser, & la regarder comme un obstacle à son bonheur. Voilà, je crois, la cause de tant de mariages malheureux, sur-tout dans les états relevés, où les femmes ont cessé de vivre pour leurs maris & leur vocation.

Combien tout changerait, si cette malheureuse cause ne subsistait plus! & Rousseau a bien raison quand il dit: "Que les femmes redeviennent meres & épouses, les hommes redeviendront bientôt peres & époux.

Yverdon, 12 Janvier 1791.

Je vous adresse, Messieurs, le morceau suivant que j'ai extrait d'un ouvrage estimé. Que vous l'accueilliez ou non, je n'en ferai pas moins, &c.

T. O.

L'Evêque *Burnet* nous a rapporté un exemple de surdité bien remarquable dans la fille de M. *Goddy*, Ministre de St-Gervais à Geneve. Cette fille devint sourde à l'âge de deux ans; depuis ce tems elle n'entendait plus que le gros bruit, mais rien de ce qu'on lui disait; toutefois, en observant le mouvement des lèvres de ceux qui lui parlaient, elle apprit un certain nombre de mots dont elle composa une espece de jargon, au moyen duquel elle pouvait converser avec ceux qui étaient en état d'entendre son langage. Elle ne savait rien de ce qu'on lui disait, à moins qu'elle ne vit le mouvement des lèvres de la personne qui lui parlait; de sorte que, pendant la nuit, on ne pouvait lui parler sans lumière. Mais ce qui doit paraître plus extraordinaire, cette fille avait une sœur, avec laquelle elle conversait plus aisément qu'avec personne; & pendant la nuit, il lui suffisait de mettre la main sur la bouche de sa sœur, pour savoir ce qu'elle lui disait & pour pouvoir lui parler dans l'obscurité. — C'est une chose digne de remarque, que les sourds, & en général ceux qui ont l'ouïe dure, entendent mieux & avec plus de facilité, lorsqu'il se fait un grand bruit, dans le tems même qu'on leur parle; ce qui doit être attribué, sans doute, à la grande tension du tympan dans ces occasions. Le Sieur *Willis* parle d'une femme sourde qui entendait fort distinctement ce qu'on lui disait, lorsqu'on battait du tambour; de sorte que son mari, pour pouvoir converser plus aisément avec elle, prit à son service un timbalier.

=====

Je crois, Messieurs, que vous ferez plaisir à plusieurs de vos Lecteurs en insérant dans votre Journal l'article suivant sur le Café.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'arbre du café a le tronc droit, peu élevé, n'ayant que huit jusqu'à douze pieds de hauteur: ses branches sont minces, & longues, simples, & tant soit peu inclinées: elles sont chargées en tout tems de feuilles vertes, opposées deux à deux, & qui ressemblent aux feuilles du laurier ordinaire. Les fleurs sont à peu près du volume & de la figure de celles du jasmin, & ne sont soutenues que par un pédicule fort court. A ces fleurs succèdent des baies rouges semblables à des cerises, dont la chair, d'une couleur pâle, est glaireuse & sans goût; cette chair sert d'enveloppe à deux coques minces comme du parchemin, qui contiennent chacune une semence calcaireuse, voutée sur son dos & plate du côté opposé.

La plus ancienne relation que nous ayons du café se trouve dans un manuscrit Arabe conservé dans la bibliothèque du Roi de France. En voici le contenu : Schehabbedin-Ben-Abdalgiafar-Almaleki, Auteur Arabe du neuvième siècle de l'Hégire, ou du quinzième de l'ère chrétienne, assure que Gemaleddin, Moufti d'Aden, ville de l'Arabie heureuse, & qui était presque son contemporain, fut le premier qui apporta en Asie l'usage de boire du café. A en croire son rapport, ce Gemaleddin avait fait un voyage en Perse, & y avait vu, pendant le séjour qu'il y fit, prendre du café à quelques-uns de ses compatriotes : Il n'y avait pas d'abord fait grande attention ; mais à son retour à Aden s'étant trouvé incommodé, il se rappella de cette boisson, & en fit lui-même un essai dans l'espérance de rétablir sa santé : non-seulement il la recouvra par là, mais il observa encore dans le café plusieurs autres bonnes qualités, comme, par exemple, de dissiper les maux de tête, de ranimer les esprits, & de tenir éveillé, sans nuire à la santé. Il résolut de tirer parti de cette dernière qualité à son avantage, & recommanda le café aux Dervis, ou Moines Mahométans, comme un moyen de vaquer la nuit plus longtems & avec plus de ferveur à la prière. L'exemple & la considération qu'on portait au Moufti mirent bientôt le café en vogue. Les Savans commencèrent & furent suivis des artisans & des artistes qui étaient obligés de travailler de nuit. Enfin tout le monde en but, non-seulement la nuit pour se tenir éveillé, mais aussi de jour à cause de ses autres bonnes qualités. L'Auteur Arabe ajoute que ses contemporains se couvrent si bien du café, qu'ils ne firent plus de cas d'une certaine plante dont ils faisaient auparavant un grand usage, & qui, depuis ce tems là, fut entièrement négligée. Il nomme cette plante *Fat*, par où il faut, peut-être, entendre le thé. Déjà longtems auparavant, & de tems immémorial, le café était en usage en Ethiope où cet arbre croit aussi. D'Aden il passa dans les villes voisines, & pénétra enfin jusqu'à la Mecque. Les habitans de cette ville trouverent tant de goût à cette boisson, qu'ils établirent des maisons publiques, où, sous prétexte de prendre du café, on s'amusait à jouer, à danser & à chanter au son de la musique, contre la coutume des graves Mahométans. Les désordres qui en résulterent, obligèrent, à différentes reprises, le Gouvernement à défendre l'usage du café ; mais la passion pour cette boisson était si forte, qu'on fut obligé de lever cette défense. Enfin, l'an 1554, l'usage du café fut connu à Constantinople sous le regne de Soliman le grand, cent ans après que le Moufti d'Aden l'eut apporté en Arabie. On y ouvrit aussi des maisons de Café, où se rassemblaient les Savans, sur-tout les Poètes, & toutes sortes d'autres personnes. Ces maisons furent

bientôt tellement en vogue que les Bassas & les autres gens de Cour les fréquenterent. Les Imans, ou les supérieurs des mosquées, se plainquirent que leurs temples étaient vuides tandis que les cafés étaient remplis. Les Dervis se joignirent à eux, & tout le Clergé Turc représenta au Moufti que le café était une espèce de charbon, & que l'Alcoran défendait de se nourrir de charbons. Le Moufti décida que le café brûlé était effectivement une espèce de charbon, & en défendit l'usage à tous les fideles Musulmans, sous peine d'être exclus du Paradis. Cela fit fermer toutes les maisons où l'on débitait le café, & les Officiers de la police eurent ordre de veiller à ce qu'on ne but point de café. Ceux-ci ne purent ou ne voulurent point l'empêcher tout-à-fait, & aimèrent mieux se faire payer pour accorder la permission de boire & de vendre du café secrètement. Peu à peu les cafés furent de nouveau ouverts ; l'on prit seulement la précaution de n'en boire que dans les appartemens qui donnaient sur la cour. Enfin un Moufti, qui avait moins de conscience ou plus de lumières que ses prédécesseurs, déclara ouvertement que le café n'était pas un charbon, & qu'une infulsion de cette sève n'était en aucune manière une violation de la loi de Mahomet. Le nombre des cafés, & de ceux qui les fréquentaient, devint plus considérable qu'auparavant, & la Cour & la ville, le Clergé & les Gens de loix, jusqu'au Moufti, tout le monde but du café ; personne ne s'en trouva mieux que le Grand-Vizir, qui tirait un sequin de chaque boutique où l'on prenait le café, quoique l'on n'en vendit la tasse qu'un aspre, ce qui ne fait pas tout-à-fait un cruche de notre monnaie.

---

*Compliment-Charade.*

Bien mieux que mon premier, vous pouvez nous séduire,  
Ainsi que mon second, vous nous enchantez tous.  
Que n'ai-je de mon tout & la voix & la lyre,  
Pour chanter vos talens en vers dignes de vous.

B. P. W.

---

*Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.*

Henri-François-Louis Delavaux, de Lausanne & de la Paroisse de Villette ; & Susanne Ricard, de la même Paroisse.

---

**M O R T S.**

Ursule-Françoise Danse, veuve du Sieur Benjamin Stoupan, de Lausanne, âgée de 75 ans.  
David Paumier, de Jouxens & de Mezery, âgé de 45 ans.  
Abraham Regamey, de Lausanne, âgé de 42 ans.  
Une fille morte un mois après sa naissance.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

22 JANVIER 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 28 minutes, & se couche à 4 heures 32 minutes.

La LUNE se leve à 3 heures 43 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.	
14 Janv.	4 o. au-dessu. o	6 2. au-dessu. o	4. 2. au-dessu. o	26. p. 5. lig. 7	26. p. 4. lig. 11	26. p. 5. lig. 9			
15 . . .	5. o. o	5. o. o	5. o. o	26. 6. 3	26. 6. 9	26. 7. 5			
16 . . .	2. 1. o	3. 5. o	2. 7. o	26. 4. 3	26. 5. 2	26. 6. 7			
17 . . .	1. o. o	3. 8. o	2. o. o	26. 6. 8	27. 7. 2	26. 5. 7			
18 . . .	2. o. o	5. 3. o	3. o. o	26. 4. o	26. 3. 1	26. 2. o			
19 . . .	2. 5. o	3. 2. o	3. o. o	26. 5. 3	26. 6. 2	26. 5. 3			
20 . . .	1. o. o	3. o. o	2. o. o	26. 4. o	26. 3. 3	26. 2. o			

## BELLES-LETTRES.

Le mot du *Compliment-Charade* inféré dans la dernière Feuille, est *Orphée*, comme on le prononce, *Orfée*.

*ITINÉRAIRE de la vallée de Chamonix, d'une partie du Bas-Valais, & des montagnes avoisinantes. A Lausanne, chez Jean Mouter, Libraire, & se trouve chez Fischer, Libraire.*

Nous aurions mérité de bien justes reproches de nos Lecteurs, qui pourraient ne pas connaître encore cet Itinéraire, si nous eussions tardé davantage à en faire mention dans notre Feuille. M. J. P. Berthout van Berchem en est l'Auteur. Rappeller sa production intitulée: *Excursion dans les mines du Haut-Faucigny*; rappeller ses divers autres écrits, c'est faire l'éloge de ses talens, de son zèle, de ses lumières; c'est garantir le mérite de l'ouvrage que nous annonçons.

Cet Itinéraire ne contient pas seulement la topographie de la route de Geneve à Martigny, par la vallée de Chamonix, & celles des montagnes avoisinantes du Haut-Faucigny, on y trouve encore sous des articles particuliers, la nature des différentes chaînes de montagnes que l'on suit, & leurs productions lithologiques; les plantes les plus rares qui y croissent; diverses hauteurs barométriques ou géo-

métriques; des notices historiques; tous les principaux objets de curiosité qui peuvent intéresser le Savant, comme le simple amateur des montagnes; une vue circulaire des montagnes qu'on découvre du sommet du glacier du Bluet, & une carte en perspective de la vallée de Chamonix, &c.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Puisque vous en êtes sur l'article du Café, à ce que vous en avez déjà dit, Meilleurs, vous pourriez, ce me semble, ajouter ce qui suit.

Dans la guerre de Candie, tous les cafés furent fermés à Constantinople, à cause de la situation critique dans laquelle se trouvait la Porte; on y parlait trop librement des affaires politiques, & le Grand-Vifir, ayant voulu s'en assurer, y entra déguisé, & entendit censurer ouvertement le Gouvernement; mais on ne tarda pas longtems à les l'ouvrir, & actuellement on boit à Constantinople autant de café qu'il se boit de vin & de bière dans une capitale de la chrétienté. On le sert dans toutes les visites; & il serait impoli de le refuser. La populace demande aux passans de quoi se procurer du café, comme elle en demande chez nous, pour acheter du vin ou de la bière. Les Turcs sont obligés de four-

nir du café à leurs femmes, & s'ils le refusent, celles-ci peuvent demander le divorce. Les Turcs le boivent très-chaud & fort, sans sucre, ni lait: quelquefois ils y mettent, lorsqu'il bout, un ou deux clous de girofle, ou un peu d'anis des Indes, du petit cardamome, ou une goutte d'essence d'ambre. Les Arabes enveloppent d'un linge mouillé le vase où ils font bouillir le café dès qu'ils l'ont retiré du feu; cela fait que le café se repose tout de suite, ses parties huileuses se rassemblent sur la surface, & il s'en évapore des vapeurs que les Arabes hument voluptueusement en versant le café dans la tasse. Ils boivent aussi, comme tous les peuples Orientaux, le café sans sucre. Les personnes du premier rang ne le prennent qu'à la Sultane, que l'on prépare de la manière suivante: On pile les enveloppes communes, ou le marc séché de ce fruit, & on les jette dans un poëlon de fer ou de terre, qu'on met sur des charbons ardents: on remue le tout jusqu'à ce qu'il brunisse, sans qu'il ne devienne cependant d'un brun aussi foncé que le café ordinaire; on verse cette poudre grillée dans de l'eau bouillante, & on y ajoute le quart de la substance intérieure de ce fruit, après quoi on le fait cuire comme le café ordinaire. Le café que les Arabes préfèrent à tout autre, ne saurait être ainsi préparé que dans les lieux où il croît, parce que ces gouffes, se séchant ou mûrissant, perdent ce goût mielléux qu'elles ont lorsqu'elles sont fraîches.

Il est difficile de déterminer exactement le tems où l'usage du café a passé de la Turquie dans les pays Occidentaux de l'Europe. Il y a apparence que les Vénitiens sont les premiers qui l'ont appris à connaître, à cause de la situation de leur pays & du grand commerce qu'ils faisaient au Levant. C'est ce qu'on voit par une lettre qu'écrivait de Constantinople, en 1615, à un de ses Amis, le célèbre voyageur Vénitien *della Valle*: il lui marque qu'il lui apportera, à son retour, un peu de café, comme une curiosité qui n'était pas connue dans son pays. Ce ne fut qu'environ au milieu du siècle passé qu'il fut connu en France. Quelques personnes qui avaient accompagné M. de la Haye à Constantinople, en rapportèrent un peu de café avec les ustensiles pour le préparer. Quelques années après, il en arriva quelques ballots d'Égypte à Marseille, & en 1671 on y ouvrit la première maison où l'on débitait le café. Il fut apporté à Paris par le Sieur Thevenot à son retour du Levant, & peu de tems après, l'Ambassadeur Turc, Soliman Aga, y en fit entrer une grande quantité. Il fut introduit en Angleterre quelques années plus tard, par un Marchand qui commerçait en Turquie: celui-ci emmena dans sa patrie un domestique Grec qui était au fait de la manière de brûler & de bouillir le café, & qui établit à Lon-

dres une maison de café. Sous Charles II tous les cafés furent fermés, parce qu'on les regardait comme des lieux d'où la sédition se répandait dans toutes les places de la ville. Mais cette défense fut bientôt levée. Il paraît que le café fut aussi introduit en Allemagne au milieu du siècle passé; au moins c'est vers ce tems là qu'on place l'origine du pourpre qu'on attribue à l'usage de cette boisson. Le premier Européen qui fasse mention du café est Rauwolf, qui fit un voyage au Levant en 1573, & le Professeur Alpinus décrit l'arbre même dans son Histoire des plantes d'Égypte qui parut en 1591. Le premier arbre de café qu'on ait vu en Europe fut apporté à Amsterdam en 1710. Le Magistrat de cette ville fit, en 1714, présent d'un arbre de café à Louis XIV. Depuis quelques années on en voit plusieurs dans différents jardins d'Allemagne, & il semble qu'on se donne des peines infinies dans quelques pays de l'Allemagne pour le naturaliser. Comme cela a réussi à l'égard de plusieurs autres arbres exotiques, pour quoi cela ne serait-il pas possible à l'égard de l'arbre du café? Le meilleur café est celui qui nous vient de l'Arabie heureuse sous le nom de café du Levant. Nous recevons celui de Java des Indes orientales, & celui de Surinam & de la Martinique de l'Amérique. Tous les plantages de café doivent leur origine à ceux du Levant; & les fèves de ces derniers sont les plus petites, & ont une couleur de jaune pâle, tandis que celles de la Martinique & de Surinam sont d'une grosseur moyenne & d'un verd plus foncé.

En général le café est d'autant plus verd qu'il est plus frais, & il jaunit de plus en plus en vieillissant. Les Orientaux ne se servent point de moulins pour pulvériser leur café, ils le pilent dans des mortiers; nous avons rapporté ci-dessus leur manière de le préparer: un Médecin Anglais indique une méthode de le rendre encore meilleur. Il faut, dit-il, le faire bouillir comme à l'ordinaire, mais y mettre un tiers plus de fèves; avant de le retirer du feu, on y doit ajouter autant de lait bouillant qu'on y a mis d'eau: on le laisse ensuite reposer, & on le boit avec ou sans crème comme on veut: bien de gens préfèrent le café filtré à celui qui ne l'est pas, parce qu'il a meilleur goût.

Le café est-il convenable ou préjudiciable à la santé? C'est ce dont les Médecins ne conviennent pas entr'eux. Les uns en font une médecine universelle, tandis que les autres lui attribuent une foule de maladies. En Orient, il passe pour un remède fortifiant & restaurant. On dit qu'en Angleterre les paralysies & les hydropisies sont moins fréquentes depuis qu'on en fait usage. Si on le prend avec du miel, il dissipe les points de côté. C'est aussi un remède souverain contre le scorbut, la dysenterie & les vertiges. On le regarde comme un des meilleurs stoma-

chiques, qui facilite extrêmement la digestion, lorsqu'on le prend d'abord après le repas. Ceux qui ont fait la veille une débauche en liqueurs fortes, se trouvent aussi bien d'en prendre. Il soulage dans la migraine, chasse les vers, & excite les . . . . Dans la cardialgie, espèce de colique, quelques tasses de café, sans sucre & sans lait, avalées promptement, font un bien merveilleux. Il convient à ceux qui ont trop d'embonpoint & qui souhaitent de devenir maigres : c'est le célèbre *Linneus* qui garantit la plus part de ces bonnes qualités. D'un autre côté, on accuse le café d'occasionner des palpitations de cœur & des angoisses, de gêner l'appétit, de causer l'hémorrhagie, l'apoplexie, le tremblement des mains, de donner aux Dames des vapeurs & leur occasionner des fausses couches. On prétend qu'il amortit les desirs amoureux chez les hommes, & que les Perfans en font usage pour n'avoir pas trop d'enfants.



*Suite des principales Découvertes, &c. faites en Europe depuis quelques siècles.*

C'est au commencement du siècle passé qu'a été reprise la mode de porter *Barbe rafe*.

*Picard* observa le premier, & excita les phénomènes du *Baromètre phosphore*.

Le métier pour faire des *bas* a pris son origine en Angleterre, d'où il a passé en France, où le premier fut établi, en 1656, par *Jean Hindred*.

Les premiers *bas de soye* furent portés en France par le Roi Henri II, en 1547; & en Angleterre par la Reine Elisabeth en 1561.

La mode de rouler les *bas* n'a cessé que vers l'an 1716, à la faveur de la mode des culottes à l'Anglaise qui exempte de la roulure.

*Philippe Chièst*, natif d'Orange, premier Architecte de Frédéric Guillaume, Electeur de Brandebourg, est l'inventeur du carrosse, appelé *Berline*.

*Jean Conrad Dippel* a trouvé le *Bleu de Berlin* en 1704.

On prétend que les *bombes* ont été inventées, en 1588, par un bourgeois de Vanloo; un Anglais, nommé *Maltus*, au service de France, en a fait le premier usage en 1634.

*Léonard Fuchs*, professeur d'Anatomie à Tubingue, mort en 1565, a renouvelé en Europe l'étude de la *Botanique*.

La mode d'avoir des *Bouffons* de Cour a cessé en France sous le règne de Louis XIV, par la disgrâce d'Angeli, dernier bouffon à cette Cour; mais en Allemagne, cette époque est arrivée bien plus tard.

L'origine des *Carrosses* ne va pas au-delà du règne de Charles VII, Roi de France. Le premier qu'on vit à Paris, fut ce char suspendu que Ladislas, Roi

de Hongrie & de Bohême, envoya à la Reine. A Vienne, le premier carrosse parut en 1515, & à Londres en 1580.

*Jean Hehwelcke* ou *Helvelius*, Membre du Conseil de la ville de Danzig, a fait le premier des *Cartes géographiques* en 1647.

On prétend que les *Cartes à jouer* ont été inventées en France, quatre ou cinq ans avant la mort de Charles V, mort en 1380.

La mode de porter des *Chapeaux* ne va pas au-delà du règne de Charles VI, Roi de France.

Le premier *Chocolat* a été apporté du Mexique en Europe par les Espagnols vers l'an 1520.

*Guillaume Hervey*, Médecin Anglais, a découvert la *circulation du sang* en 1628.

*Louis de Berquen*, jeune Gentilhomme, natif de Bruges, mit le premier en pratique la taille du *Diamant*, il n'y a pas encore 300 ans. Ayant éprouvé que deux diamans s'entamaient, si on les frottait un peu fortement l'un contre l'autre, il eut l'idée d'y former, par ce moyen, des facettes régulières. Il imagina ensuite des roues de fer, pour leur donner un entier poliment au moyen de la poudre qui était tombée de ces mêmes diamans.

L'invention de la *Cire d'Espagne*, dont on se sert aujourd'hui pour cacheter les lettres, est attribuée, dans le nouveau traité diplomatique, à un Marchand Français, nommé *Rouffeau*, qui doit avoir trouvé cette composition vers l'an 1640.

Le phénomène de la *Commotion électrique*, ou l'expérience de *Leyde*, a été trouvé par *M. Cuneus* à Leyde, au commencement de Janvier 1746. La même expérience avait déjà été découverte en 1745 en Allemagne par le Baron de *Kleist*.

Les premières *Épingles* furent faites en Angleterre en 1543. Les Dames se servaient auparavant de brochettes de bois.

Le plus ancien livre avec des *Estampes en bois*, est celui de *vita Christi*, imprimé à Augsbourg en 1476, ou, selon quelques-uns, le *Liber similitudinis*, qui doit être imprimé en 1462, & la plus ancienne estampe est une *Passion* de 1440.

Un nommé *Greil*, de Nuremberg, est l'inventeur du tonneau à double fond, rempli d'eau & de poudre à tirer, pour éteindre le feu.

L'art de faire du *Fil d'archal* a été inventé à Nuremberg, au commencement du quinzième siècle, par un citoyen de cette ville, nommé *Rudolph*. Il en fit longtems un secret que son fils divulqua ensuite.

Le sieur *Maritz*, Suisse de nation, a imaginé le premier une machine pour forer les canons de fonte, coulés mallis. Il est aussi le premier qui a entrepris de couler pleins & de forer des canons de fer coulé.

*Jean Balthasar Keller*, natif de Zurich, a conçu le premier l'idée de fondre, d'un seul jet, toute une

statue équestre, & l'a exécuté à Paris en 1690, en fondant la statue de Louis XIV.

Le *Fusil à vent* est dû à un bourgeois de Nuremberg, nommé *Guter*. Les fusils à vent, faits ensuite par *Jean Lobsinger*, Mécanicien de cette ville, & mort en 1570, étaient recherchés par toute l'Allemagne.

Le Médecin *Theophraste Renaudot* donna, en France, les premières *Gazettes* en 1631. Elles étaient déjà établies, depuis quelque tems, à Venise, & en Allemagne on les trouve en 1604.

Le Sieur *Wiche*, Artiste à Hanovre, a inventé & publié, en 1772, une voiture *géographique*, qui sert à mesurer commodément toutes les superficies, soit plaine, montagne, bois, & même les forteresses.

Les grandes *Glaces*, ou glaces coulées, ont été imaginées en France, en 1688, par *Thevart*.

L'*Harmonica*, cet instrument de musique, composé de cloches ou tasses de verre, dont les sons inimitables approchent beaucoup de la voix humaine, est de l'invention du célèbre *Franklin*, établi en Pensilvanie. Mademoiselle *Davies*, Anglaise, l'a fait connaître la première, à Paris, en 1765.

L'art d'imprimer des livres en lettres mobiles prit naissance, à Mayence, vers l'an 1436 ou 1438. C'est à *Jean Guttenberg*, autrement dit *Jean Gänseheisch*, Gentilhomme de Mayence, de la famille *Sorgenloch*, que le monde en est redevable. Les premiers essais furent faits à Strasbourg & perfectionné à Mayence en 1440.

C'est sans fondement qu'on prétend que *Myladi Montague* avait fait connaître en Europe la pratique d'inoculer la petite vérole. On est redevable de cette connaissance à un Médecin Grec, nommé *Emanuel Timonius*, qui la communiqua, en 1713, aux Universités d'Oxford & de Padoue, dont il était Membre.

On attribue à *Roger Bacon* la construction de la *Lanterne Magique*, qui paraît néanmoins être une invention des plus modernes, & qui ne précède pas de beaucoup l'an 1665. Communément on en fait honneur au *P. Kircher*.

Les *Lunettes* & les *Loupes* ont été connues au treizième siècle. *Roger Bacon* en parle, de même qu'un vieux Poëte Allemand, nommé le vieux *Mifner*, qui a écrit vers l'an 1270. Ce dernier dit expressément que les vieillards s'en servent pour lire.

La *Machine pour marquer les flans d'un cordonnet* sur la tranche des monnaies, a été inventée en 1685 par *Cortaing*, ingénieur de France.

C'est en 1577 que les premières *Montres* de poche furent apportées d'Allemagne en Angleterre. Elles furent fabriquées la première fois à Nuremberg, en 1550, par *Pierre Hele*. Elles portèrent au commencement le nom d'œufs de Nuremberg, parce qu'elles avaient une forme ovale.

Les premiers *Payfages en Paffel* furent faits par un nommé *Alexandre Thiel*, peintre, né à Erfort en 1685, & établi ensuite à Dresde.

Le Sieur *Bonnet*, Graveur à Paris, a trouvé, en 1709, le secret de graver au *Paffel*.

Les *Patates*, ou pommes de terre, nous sont venues de l'Amérique, d'où le fameux *François Drake* en apporta les premières en 1586. On ne les connaît en Allemagne que depuis 1650. C'est dans le Voigtland où les premières ont été cultivées.

Les premières *Perruques* furent faites à Paris l'an 1620.

Un Anglais, nommé *Tull*, a réussi de châtrer les *Poissons*, pour les faire devenir plus gras & plus gros. Cet art était fort connu aux cuisiniers Romains.

La *Porcelaine* de Saxe a été inventée, en 1706, par le Baron de *Bötticher*, Chymiste à la Cour d'Auguste, Electeur de Saxe, mort en 1719; il trouva ce précieux secret en cherchant une composition pour faire des creusets. La première porcelaine était brune; on en fit de la blanche en 1709.

Une des plus anciennes découvertes faites en Europe, est celle de la *Poudre à canon*. Une tradition constante l'attribue à *Berthold Schwartz*, autrement dit *Constantin Angklizen*, originaire de Fribourg en Allemagne, qui trouva cette composition par hasard, en travaillant à des opérations de chymie à Cologne, en 1330, ou, selon d'autres, en 1351.

L'usage de la *Poudre à cheveux*, dont on se sert aujourd'hui, ne remonte pas au-delà du seizième siècle: & même sur la fin du siècle passé, il n'y avait que les Comédiens seuls qui se poudraient, & encore ne s'en servaient-ils que sur le théâtre. Ils avaient soin de se peigner & de se dépoudrer quand ils en sortaient.

L'idée de faire des *Prés d'hiver*, moyennant la pimpernelle, est d'un Ecclésiastique du Pays-de-Vaud, qui la présenta à l'Académie de Londres en 1763.

#### Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.

Antoine Bresson, d'Aubonne; & Marianne Catherine Koch, de Jouxteus & Mezery.  
Jean Gabriel Bissat, de Bercher; & Jeanne Marie Meffat, de la Paroisse de Villette.  
Jean-François Baud, habitant de Laufanne; & Louise Aubert de Pampigny.

#### M O R T S.

Catherine Kläun, de Signau, âgée de 30 ans.  
Louise Catherine Perret, fille mineure.  
Noble Antoine Joseph Samuel Gaudard, Conseiller, Citoyen de Laufanne, âgé de 77 ans.  
Jeanne-Marie-Louise Bonniguer, fille mineure.  
Jeanne-Marguerite Emeri, d'Etagnières, âgée de 66 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

29 JANVIER 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 19 minutes, & se couche à 4 heures 41 minutes.

La LUNE se leve à 3 heures 43 minutes du matin.

## Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.								
	7 heure. du mat.		2 h. après midi.		9 heure. du soir.		7 heure. du mat.		2 h. après midi.		9 heure. du soir.				
21 Janv.	2.	3. au-dessu. o	4.	1. au-dessu. o	3.	2. au-dessu. o	25. p.	7. lig. 1	25. p.	6. lig. 7	25. p.	7. lig. 11			
22 . . .	1.	o.	o.	2. o.	o.	2. o.	25.	9.	3	25.	11.	5	26.	2.	1
23 . . .	o.	1.	o.	2. o.	o.	o. o.	26.	4.	3	26.	5.	o	26.	6.	7
24 . . .	-1.	3.	o.	-o. 1.	o.	o. 1.	26.	8.	8	27.	8.	11	26.	8.	11
25 . . .	-2.	1.	o.	o. 8.	o.	o. o.	26.	9.	10	26.	10.	o	26.	10.	3
26 . . .	1.	3.	o.	4. 1.	o.	3. 1.	26.	10.	5	26.	11.	1	26.	10.	2
27 . . .	2.	o.	o.	3. 9.	o.	2. 3.	26.	7.	5	26.	6.	2	26.	6.	o

## BELLES-LETTRES.

A MON AMIE.

Tableau de la jouissance maternelle.

UN jour, ô mon Amie, un jour vous ferez mere ;  
 N'abandonnez jamais le fruit de vos amours  
 Aux mains d'une mere étrangere.  
 Nourrissez votre fils, remplissez vos beaux jours  
 Des soins intéressans de ce saint ministère.  
 Ces jours pour le plaisir ne seront pas perdus ;  
 La Nature, aux bons cœurs donne, pour récompenses  
 Des devoirs les plus assidus,  
 Les plus douces des jouissances.  
 Vous les mériterez : de votre nourrisson  
 Un autre n'aura pas la premiere carresse ;  
 Vous jouirez, avec ivresse,  
 Des prémices de sa tendresse  
 Et des éclairs de sa raison.  
 Souvent, tandis que de sa mere  
 Ses lèvres presseront le sein,  
 En admirant son minois enfantin  
 Vous croirez démêler quelques traits de son pere :  
 Alors vous sentirez palpiter votre cœur  
 Du plaisir de trouver l'auteur dans son ouvrage,  
 Et de l'espoir de voir croître, sous votre ombrage,  
 Le fruit dont vous aurez alimenté la fleur.

CARACTERES & Anecdotes de la Cour de Suede, 2 vol. in-8°. Londres ; & se trouve chez A. Filcher, Libraire à Lausanne.

Dans un Avertissement préliminaire, nous apprenons que les matériaux dont est composé cet ouvrage, sont tirés d'un manuscrit tombé entre les mains d'une personne qui a voyagé dans le nord de l'Europe.

On suppose que l'Auteur est un homme de Cour qui veut rendre un compte détaillé de tous les événemens intéressans dont il a été le témoin oculaire en Suede depuis 1770 jusqu'au mois de Juin 1789, soit en développant les caracteres des personnes les plus éminentes, des deux sexes, soit en rapportant des anecdotes sur leur vie privée, & sur le rôle qu'elles ont joué dans les affaires publiques.

Il n'a point de marche stable, & ne suit aucun ordre chronologique : cependant les faits qu'il cite ont un air de vérité ; & les caracteres, quoique légers & frivoles en général, semblent tracés avec justesse & discernement.

## VARIÉTÉS.

Quoique la Lettre suivante, (de M. Blanchard) ait paru, il y a déjà deux ou trois mois, dans un papier public, nous croyons néanmoins faire plaisir

E.

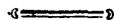
à plusieurs de nos Lecteurs, en l'insérant dans notre Feuille.

« Passant, il y a deux ou trois jours, par ici, les habitans se sont réunis pour me demander une expérience aérostatique. Comme quelques heures suffisent actuellement pour préparer mon nouveau bâtiment aérien, j'ai facilement souscrit à cette demande. Hier, 31 Octobre, à quatre heures & demie après midi, tous les principaux habitans étant assemblés dans une vaste enceinte, nommée le Baumgarten, appartenant à l'Empereur, j'ai rempli mon aérostat, de neuf mille pieds cubiques, dans un instant, & me suis élevé, pour la trente-septième fois, avec une grande rapidité, parce que j'avais promis une ascension perpendiculaire, & non pas un voyage. J'avais l'honneur d'être accompagné de M. le Comte Joachim Sternberg, Membre de l'Académie Royale de Prague. Ce Savant s'était muni de plusieurs instrumens de physique, mais à peine fûmes-nous à mille pieds d'élevation que tout fut brisé. Jamais, dans le cours de mes voyages, je n'ai éprouvé de tempête plus épouvantable; le calme était presque parfait dans la région intérieure, mais dans une traversée d'environ huit cents toises, je n'ai jamais rien senti de pareil. A peine pouvions-nous nous tenir dans nos appartemens; le vaisseau chavirait à chaque instant; & tout ce que nous avions s'échappait par les croisées & tombait; nous aurions eu le même sort, si nous ne nous fussions fortement tenus aux pièces principales du bâtiment. Il n'y avait aucun courant établi, ce n'était que tourbillons & bourasques affreuses qui nous combattirent dans tous les sens & avec une telle violence, que ni portes, ni croisées du bâtiment ne sont restées entières. L'équipage faisait de si grands mouvemens que souvent la bâte horizontale se trouvait perpendiculaire à l'horizon, de sorte que plusieurs fois des Observateurs, à l'aide des instrumens, ont distingué le parquet de nos appartemens intérieurement. Il n'y avait pas de renversement total à craindre, puisque l'équipage ne pouvait physiquement décrire un cercle entier. La fureur des vents qui combattaient l'aérostat & qui s'engouffraient dedans, ne pouvait occasionner la rupture, puisque, livré au gré de la tempête, il céda à l'impulsion qui le combattait & le renversait dans tous les sens.

Cette ascension, qui a fait trembler tout le monde, n'avait vraiment rien de dangereux, puisqu'il ne s'agissait que de bien se tenir: souvent, pour rétablir l'équilibre sur la longueur du bâtiment, nous nous approchions & nous éloignons tour-à-tour du centre selon la nécessité, & nous voyons l'efficacité de nos manœuvres, mais nous n'avions pas le courage de nous exposer au chavirage. Parvenu à mille toises, le calme succéda à l'orage, la moitié de la sphère

se plongea dans la nue, alors nous commençâmes à avancer, poussé par un vent nord-nord-est; nous nous orientâmes & cherchâmes un lieu propre à la descente: M. le Comte me dit qu'un petit thermomètre, qui lui restait encore sans être endommagé, était à zéro, & m'avertit qu'il croyait que nous étions sur une partie de la ville. Je différai la descente, mais, peu après, il me dit que nous étions sur des plaines (connaissant mieux que moi le pays, il s'était chargé de cet examen). Il faut en profiter, lui dis-je; aussi-tôt l'équipage descendit avec une rapidité qui fit craindre pour nos jours à toutes les personnes qui ignoraient nos moyens d'arrêter l'accélération. Nous descendîmes, ainsi que je l'avais promis, à mille pas du lieu du départ: une foule innombrable se porta vers nous, & nous témoigna sa surprise & sa joie de nous voir gais & bien portans. Pour moi, tout bien vu & tout bien calculé, je ne vois là aucun danger. En mer, une tempête rompt les mâts d'un vaisseau, le brise & le coule à fonds; en l'air, une tempête n'a pas mis en pièces un frêle aérostat de taffetas; en mer, un vaisseau chavire, il est perdu sans ressource; en l'air, mon équipage a totalement chaviré, & nous n'avons perdu que nos instrumens & autres accessoires; mais, quant à nous, il ne nous est arrivé aucun mal: il s'enfuit donc qu'avec quelques connaissances & un peu de pratique, il n'y a pas grand danger de s'abandonner à l'inconstance des vents; car si leur fureur avait quelque empire sur une voûte aérienne, la journée d'hier aurait vu creuser nos tombeaux.

Je n'entrerai point dans le détail des applaudissemens qui nous ont été prodigués aux spectacles, ainsi que des fêtes brillantes qui nous ont été données. Cela n'a point de rapport avec l'expérience, mais prouve l'honnêteté des habitans de cette ville.



*Suite des principales Découvertes, &c. faites en Europe depuis quelques siècles.*

M. du Fay, de l'Académie des Sciences de Paris, s'est aperçu le premier du surprenant phénomène de la *Rosée*, qui, en descendant, tombe bien sur le verre, sur la porcelaine, sur l'ardoise, sur le fer brut & rouillé, pendant qu'il n'en tombe point du tout sur l'or, ni sur l'argent doré, ni sur l'argent blanchi ou bruni, ni sur le cuivre rouge, &c.

C'est en 1380 que les Dames commencèrent à monter à cheval sur des *Selles en travers*. Anne de Luxembourg, épouse de Richard II, introduisit cet usage en Angleterre, parce qu'elle le trouvait plus décent.

La plante du *Tabac*, que les Espagnols ont trouvé, en 1520, dans le Jucatan, n'a été connue en France qu'en 1560, & regardée comme une plante

usuelle & de pur agrément que depuis 1600.

La première livre de *Thé* fut apportée de la Hollande en Angleterre par le Lord *Arlington* en 1660.

*Cornelle Drebbel*, payfan de Nord-Hollande, est l'inventeur des *Thermomètres*.

*Jean Mairet*, issu d'une famille noble de la Westphalie, donna, en 1629, la première *Tragédie* française, la tameuse *Sophonisbe*, dont la conduite fut un prodige de l'art pour son siècle.

On est redevable de la *Transfusion* du sang d'un animal dans un autre à *André Libavius*, Médecin de Halle en Saxe, qui la publia en 1615. Le D. *Christoph Wreen*, Professeur d'Astronomie à Oxford, communiqua ensuite cette pratique au célèbre *Boyle* en 1695.

L'art de *tricotter* avec des broches a été inventé au commencement du seizième siècle.

Le *Sieur Wichen*, artiste à Hannover, a inventé & rendu publique, en 1771, une machine fort simple & applicable à toutes sortes de *Voitures*, pour détacher promptement les chevaux qui prennent le mord aux dents.

## PHYSIQUE.

*Para-tonnerre portatif* de M. PAULIAN.

1°. L'on se munira d'un de ces parasols de taffetas dont on se sert hors les tems de pluie, comme d'une canne ordinaire.

2°. L'on mettra à cette canne une pomme de cristal au lieu d'en mettre une de métal ou d'ivoire : & cette pomme, qui ne saurait être trop épaisse & trop massive, sera percé circulairement de part en part, de manière que le centre du trou se trouve au centre de la surface supérieure de la pomme.

3°. Cette canne sera creusée en dedans ; & cette espèce d'étui aura environ trois pans de longueur, à compter du centre de la pomme jusques vers le milieu de la canne.

4°. L'étui sera revêtu intérieurement & toute la canne extérieurement d'un vernis à la cire d'Espagne, ou de tout autre vernis électrique par lui-même.

5°. On placera dans l'étui de la canne un barreau cylindrique d'acier, terminé en pointes, d'environ trois pans de long ; & ce barreau, par le moyen d'un ressort, sortira de son étui toutes les fois qu'on frappera la terre avec l'extrémité inférieure de la canne.

6°. L'on enduira d'un vernis électrique par lui-même toutes les autres pièces du parasol qui sont électriques par communication. Je voudrais même, dit M. *Paulian*, quoique la chose ne soit pas absolument nécessaire, qu'on n'employât le métal dans la construction de cette machine que le plus rarement possible. Lorsqu'on ne pourra s'en passer, on l'endura du vernis ordinaire.

7°. L'on pratiquera sur la surface extérieure du parasol une espèce de poche dans laquelle on enfermera une petite chaîne de métal, dont l'une des extrémités sera terminée par un crochet, & l'autre par une balle de fer ou d'acier.

8°. On garnira la circonférence extérieure du parasol de différens nœuds de rubans de soie, éloignés les uns des autres d'environ un pan.

9°. Dans un tems d'orage, l'on fera sortir le barreau d'acier de son étui ; l'on y attachera, à un pouce de distance de la pomme de cristal, l'extrémité de la chaîne terminée par un crochet ; l'on ouvrira le parasol & on laissera pendre à terre l'extrémité de la chaîne terminée par une balle de fer ou d'acier.

10°. L'on fixera cette chaîne par le moyen d'un des nœuds dont la circonférence du parasol est garnie, & l'on choisira toujours le nœud dont la position est opposée à celle du vent qui souffle.

Telle est, dit M. *Paulian*, la machine dont je propose l'exécution avec confiance. Le prix sera tout au plus double de celui des parasols ordinaires. Je lui donne le nom de *para-tonnerre portatif*. Elle le mérite, puisqu'elle procurera, à quiconque en sera muni, tous les avantages que procurent à un bâtiment les *para-tonnerres fixes*.

## ÉCONOMIE.

*Manière d'engraisser les bœufs.*

Un cultivateur qui engraisse avec beaucoup de succès ses bœufs emploie, depuis longtems, la méthode suivante : Les bœufs sont achetés en automne ou en hiver, & ils sont nourris pendant cette saison avec de la paille dans les cours ; l'été on les met dans ces pâturages formés ordinairement de trefle & de raygras ; ils y sont avec les moutons qu'on engraisse, & en mangeant les tiges des plantes les plus hautes, ils laissent à ceux-ci l'herbe la plus fine. On acheve, l'hiver suivant, à l'étable, l'engrais des bœufs avec le foin & l'orge. Les animaux sont attachés à l'étable chacun séparément, quelquefois deux ensemble. Les bœufs qui sont ainsi attachés, ne peuvent changer leur position à leur gré, s'engraissent mieux, parce qu'ils sont plus tranquilles ; ils ne gâtent pas leur nourriture & leur boisson ; ils sont aussi plus doux, plus traitables que ceux qu'on laisse libres ; un bœuf qui n'est point attaché, s'épouvante lorsqu'un étranger entre dans l'étable ; & il tâche de s'échapper dans la cour. Chacun des animaux qu'on veut engraisser ainsi a, devant lui, deux auges dont l'une, plus petite que l'autre, contient le grain, & le foin est placé dans la plus grande ; il y a une espèce de canal, formé par un tronc d'arbre creusé, toujours rempli d'eau, & qu'on place devant les

bœufs; il est recouvert, devant chaque animal, par une planche, percée d'un trou assez grand pour qu'il puisse boire commodément. L'eau est un peu plus élevée que les auges qui contiennent la nourriture.

Le grain qu'on donne aux bœufs est écrasé & mêlé avec du foin haché; on en met dans les auges deux fois la journée; commençant d'abord par sept, ou huit livres par jour, & augmentant successivement cette quantité, du double. Le foin n'est donné que peu à peu, & chaque fois la quantité qu'on peut en prendre avec les deux mains; on continue ainsi à leur en offrir, jusqu'à ce que les animaux n'en veulent plus & se couchent. De cette manière ils ne perdent point de foin, on ne leur en laisse point même pendant la nuit. Cette pratique est excellente; car pour bien engraisser les animaux, il faut qu'ils mangent toujours avec appétit. On emploie le matin le foin de la plus mauvaise qualité, parce qu'alors les bœufs ont le plus faim. Ce procédé exige qu'un homme soit occupé une grande partie du jour à donner le foin par poignées; mais lorsqu'on a un certain nombre d'animaux à engraisser, on regagne bien, par l'économie du foin, une partie de cette dépense; comme il faut d'aillieurs, dans tous les cas, un homme destiné spécialement à soigner les animaux, il vaut bien mieux qu'il soit occupé comme nous venons de le dire, que s'il restait sans rien faire après avoir rempli de foin les mangeoires.

#### *De la différence de qualité de lait.*

Un Cultivateur a pris plusieurs grandes tasses à café, & les a remplies successivement de lait que lui a fourni une vache jusqu'aux dernières gouttes. Il les a pesé chacune séparément; & après s'être bien assuré que la quantité de lait contenu dans chaque tasse, était la même, il a obtenu le résultat suivant. Dans tous les cas, la quantité de crème qui se trouvait dans le lait, tiré le premier, était moins considérable que celle qui se trouvait dans le lait obtenu le dernier; la crème était plus abondante dans le lait à mesure qu'il approchait de la fin. Quoique cette proportion variât dans différentes vaches, cependant, dans la plupart, la quantité de crème qui se trouvait dans le lait que contenait la dernière tasse, était à celle qui se trouvait dans le lait de la première tasse, comme 16 est à 1. A la vérité, dans le lait de quelques vaches la différence n'était pas aussi considérable; mais on peut dire en général, que la proportion est comme 10 ou 12 sont à 1.

La différence dans la qualité de deux sortes de crème était encore plus remarquable que la quantité. La crème, fournie par le lait de la première tasse, ou le premier tiré, était délicate, très-blanche, & presque sans aucune consistance, tandis que celle

qui avait été formée par le lait de la dernière tasse, était épaisse, beurrée & d'une belle couleur.

Le lait qui restait dans chaque tasse, après qu'on en avait séparé la crème, offrait des différences remarquables. Celui qui avait été tiré le premier, était très-divisé, blanchâtre, & il semblait qu'on l'eût mêlé avec beaucoup d'eau: le lait contenu dans la dernière tasse avait, au contraire, une belle couleur jaunâtre; il avait de la consistance; & tant au goût qu'à l'œil, il ressemblait plus à de la crème qu'à du lait.—Il paraît, d'après ces observations, que les personnes qui, ayant déjà retiré, par exemple, cinq ou six pots de leurs vaches, en laisseraient un demi-pot dans le pis, perdraient, par leur négligence ou leur mal adresse, non-seulement presque autant de crème qu'en peuvent fournir les cinq ou six premiers pots de lait; mais la crème la plus belle & la plus propre à donner le goût & la couleur au beurre.

#### *AVIS AUX CULTIVATEURS.*

*Il y a aujourd'hui peu d'Agriculteurs qui ne sachent que les pommes de terre dégénèrent. C'est-à-dire, qu'après un certain nombre d'années de culture, dans un même pays, leur produit diminue. Des Jardiniers Anglais, fort instruits dans leur art; & jugeant, que comme le but de la nature, dans la production des semences, est non-seulement de perpétuer les plantes, mais d'en rajeunir & varier les especes, le même effet aurait lieu pour les pommes de terre, ont observé qu'en les renouvelant par les semences, elles recouroient leur première fécondité. Un Amateur qui, depuis trois ans, a suivi le procédé indiqué, & en a obtenu une abondante récolte, croit faire une chose utile & agréable au Public, en donnant avis à ceux qui désireraient se remonter en jeunes pommes de terre, pour planter ce printems, qu'ils pourront s'en procurer chez lui, à Caleve sur Nyon, à 10 batz le quarteron. Elles sont mêlées de blanches, de rouges & de jaunes, que chacun pourra séparer à son gré à la récolte.*

#### *Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.*

Jean-Abraham Barbaz, d'Epalinges; & Françoise Blanc de Lausanne.

Jean-Pierre Joly, de Berchier; & Lucrece Mercier de Panteréz.

#### *M O R T S.*

Jeanne-Marguerite Blanc, décédée à l'Hôpital, âgée de 66 ans.

Charles-Antoine De Rameruz, fils mineur.

Jean-Jaques Schmid, de Mezery & Jouxrens, âgé de 54 ans.

Louise Duclieux dit Judion, de la Corporation Française, âgée de 51 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

5 FÉVRIER 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 9 minutes, & se couche à 4 heures 51 minutes.  
La LUNE se leve à 6 heures 43 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.								
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.			
28 Janv.	2. 3. au-dessus.	2. 0. au-dessus.	1. 1. au-dessus.	25. p.	7. lig.	1	25. p.	5. lig.	11	25. p.	5. lig.	11
29 . . .	2. 5.	0. 0. 3.	0. 2. 1.	25.	9.	3	25.	3.	0	26.	4.	2
30 . . .	5. 1.	0. 1. 0.	0. 3. 0.	26.	4.	3	26.	5.	1	26.	5.	3
31 . . .	2. 3.	0. 0. 0.	0. 2. 0.	26.	8.	8	27.	7.	0	26.	7.	2
1 Fév.	4. 2.	0. 3. 3.	0. 2. 0.	26.	9.	10	26.	7.	2	26.	7.	3
2 . . .	3. 1.	0. 0. 1.	0. 1. 0.	26.	10.	5	26.	6.	1	26.	6.	1
3 . . .	2. 0.	0. 1. 1.	0. 3. 8.	26.	7.	5	26.	7.	2	26.	6.	0

## BELLES-LETTRES.

*GUIDE du Voyageur en Italie. Traduit de l'Anglais de M. THOMAS MARTYN, Professeur de Botanique dans l'Université de Cambridge; 2 vol. à Lausanne chez Louis Luquiens, Libraire.*

ON fait qu'un tel ouvrage n'est pas susceptible d'analyse : de très-longues & très-nombreuses citations ne suffiraient pas même pour le faire connaître : nous nous bornerons donc à indiquer le principal caractère qui distingue avantageusement cette nouvelle production du grand nombre de celles qui ont été publiées sur le même sujet.

La plupart de ces voyages ont été écrits dans le but d'amuser le Lecteur plutôt que dans celui de l'instruire. L'Auteur de celui que nous annonçons, n'a jamais perdu de vue qu'il devait guider le voyageur ; qu'il devait diriger sa route de la manière la plus agréable & la plus utile ; qu'il devait l'instruire sur tous les objets qui méritaient de fixer son attention ; enfin qu'il devait lever les erreurs contenues dans plusieurs des ouvrages sur le même sujet qui ont précédé le sien ; &c'est avec beaucoup de succès, ce nous semble, qu'il est parvenu à son but.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

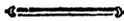
Voulez-vous, Messieurs, quelques recherches sur l'usage des *baïse-mains* ? Les voici. Cette marque d'honneur ou de respect, presque universellement répandue par toute la terre, a été également partagée entre la religion & la Société. Dès les tems les plus reculés, on saluait le soleil, la lune & les étoiles, en baïssant la main. *Job* se défend contre cette superstition : *Si vidi solem.... aut luna.... & osculatus sum manum meam ora meo.* On rendait le même honneur à Baal. *Lucien*, après avoir parlé de différentes sortes de sacrifices que les personnes riches offraient aux Dieux, ajoute que les pauvres les adoraient par de simples *baïse-mains*. *Pline*, de son tems, mettait cette même coutume au nombre des usages dont on ignorait l'origine : *In adorando, dicit, dexteram ad osculum referimus.* Dans l'église même, les Evêques & les Officiers donnent leur main à baïser aux autres Ministres qui les servent à l'autel.

Dans la Société, l'action de baïser la main a toujours été regardée comme un formulaire muet, pour assurer les réconciliations, demander des grâces, remercier de celles qu'on a reçues, marquer sa vénération à ses supérieurs.

Dans *Homere*, le vieux Priam baïse la main d'A-

chille, lorsqu'il le conjure de lui rendre le corps de son fils Hector. Chez les Romains, les Tribuns, les Consuls, les Dictateurs donnaient leur main à baiser à leurs inférieurs; ce que ceux-ci appellaient *accidere ad manum*. Sous les Empereurs, cette conduite devint essentielle, même pour les Grands; car les Courtisans d'un rang inférieur étaient obligés de se contenter d'adorer la pourpre, en se mettant à genou pour toucher la robe du Prince avec la main droite, qu'ils portaient ensuite à leur bouche: honneur qui ne fut ensuite accordé qu'aux Consuls & aux premiers Officiers de l'Empire, les autres se contentant de saluer le Prince de loin, en portant la main à la bouche, comme on le pratiquait en adorant les Dieux.

La coutume de baiser la main du Prince est en usage dans presque toutes les Cours de l'Europe, & surtout en Espagne, où, dans les grandes cérémonies, les Grands sont admis à baiser la main du Roi. *Daffer*, dans sa description de l'Afrique, assure que les Nègres sont en possession de témoigner leurs respects pour leurs Princes ou Chefs par des *baisemains*. Et *Fernand Cortez* trouva cette pratique établie au Mexique, où plus de mille Seigneurs vinrent le saluer, en touchant d'abord la terre avec leurs mains, & les portant ensuite à leur bouche.



*Suite des principales Découvertes, &c. faites en Europe depuis quelques siècles.*

L'art de faire de fausses *Perles*, au moyen de la matière argentine qu'on retire des écailles de l'able, est dû à un Français, nommé *Jaquin*, vers l'an 1680.

*Agnes Sorel* fut la première femme en France qui porta des *pierreries*. *Anne* de Bretagne fut la seconde.

*Otto Guericke*, Bourgmaitre de Magdebourg, est l'inventeur de la *pompe pneumatique*, dont il fit voir les phénomènes surprenans à la diète de Ratisbonne en 1654. *Gaspard Schott* a le premier écrit sur les expériences faites avec cette machine.

Les *Postes* furent établies dans l'Empire vers l'an 1641 par *Lamorald de Taxis*.

La *Quinquina* a été apporté en France par le Cardinal *Lugo* en 1650. Mais l'usage ne s'en répandit que vers 1680, lorsque le Gouvernement eut acheté du Chevalier *Talbot*, Anglais, une préparation particulière.

Le *Rouet pour filer* a été inventé à Brunswick, en 1530, par un bourgeois de cette ville, nommé *Jürgen*.

Un payfan Russe, nommé *Anica*, a fait la découverte de la *Sibirie* sous l'Empereur *Féodor Ivanowitz*, & a même contribué beaucoup à faire reconnaître ce Prince pour Souverain du pays.

On doit à *Tobie Mayer*, né à Ulme en Souabe,

l'immortel ouvrage des *Tables lunaires*, dont se servent les Astronomes, & qui ont mérité à ses héritiers une récompense de 3000 livres sterling, dont le Parlement d'Angleterre les a gratifiés.

L'inventeur des *Tontines* est un Napolitain, nommé *Laurent Tonti*, qui en établit la première à Paris en 1653. C'est aussi de lui que se date la première loterie établie en France, en 1657.

Les habits *uniformes* ont été introduits dans les troupes de France par Louis XIV.

Le *verd de Saxe*, ou comme on l'appelle en Allemagne, le *verd de Grossenhayne*, a été trouvé, en 1744, par un Jurisconsulte, nommé *Barth*, établi à Grossenhayne en Misnie.

Le *vernis mou* de Graveur a été inventé à Zurich, par *Dieterich Meyer*, né en 1571 à Zurich, mort en 1658.

*De Servieres* a observé que la colonne de mercure dans un thermomètre, posé verticalement, nuisait, par sa pesanteur même, à son mouvement régulier, & qu'on ne remédiait à cet inconvénient qu'en donnant à cet instrument une situation horizontale.

Un Médecin Français, nommé *Sigaut*, a entrepris, avec le plus grand succès, de faire la section de la symphise des os pubis dans les accouchemens laborieux, pour éviter l'opération césarienne. En Allemagne, le Professeur *Siebold* à Wurzburg a été le premier qui ait imité cette opération, & enseigné à surmonter quelques obstacles qui s'y rencontrent quelquefois.

Le chevalier *Marsiglio Landrini* a inventé une machine propre à découvrir les variations de l'élasticité de l'air, par le moyen de l'acide nitreux, & d'en fixer par-là le degré de salubrité.

Un Chirurgien Italien, nommé *Troja*, a réussi à produire une cataracte artificielle sur des cadavres, & même sur des animaux vivans, par le moyen du sel marin, afin de pouvoir par là chercher les remèdes les plus efficaces contre cette maladie, & faire l'opération ordinaire avec toute la dextérité possible.



## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 2 Février.

Vous le savez, Messieurs, on a toujours été sûr, & on l'est aujourd'hui plus que jamais, de fixer l'attention en parlant de *J. J.* Les moindres détails qui le concernent, ont un charme qui inspire le plus vif intérêt. Ces considérations pourraient-elles vous engager à insérer dans votre Feuille l'extrait suivant d'une brochure publiée, il y a quelques années, par un de vos Compatriotes?

J'ai l'honneur d'être, &c.

.....Notre vue se portait sur une partie du lac; des arbres, dont les branches étaient fort élevées, & le

feuillage fort épais, nous donnaient de l'ombre. Alors nous crûmes devoir faire usage de deux livres que nous avions eu la bonne foi de prendre avec nous; pensant qu'il était impossible que, dans le cours d'une longue journée, il ne se présentât quelques momens où ils pourraient nous être utiles; l'un était le *Voyage sentimental* de Stern, l'autre les *Confessions* de J. J. Le premier me promettait du plaisir, en le commentant avec Sophie: le second.... ah! quelle application! que de scènes intéressantes! que de détails piquans! que de vérité & d'expressions dans ses tableaux!

Je commençai la lecture de ce dernier ouvrage, & quoique je l'eusse parcouru plusieurs fois, je ressentis une grande émotion. Je savais que Sophie jugeait sagement, sans partialité, & je me félicitais d'entendre ses observations sur cet ouvrage étonnant.

Quand nous en fûmes à l'endroit où *Rousseau* parle de sa tante, où il dit qu'elle avait une quantité prodigieuse d'airs & de chansons, je remarquai sur-tout ce passage-ci.

“Dirait-on que moi, vieux radoteur, rongé de soucis & de peines, je me surprends quelquefois à pleurer comme un enfant, en marmotant ces petits airs, d'une voix déjà cassée & tremblante? Il y en a un, sur-tout, qui m'est bien revenu tout entier, quant à l'air; mais la seconde moitié des paroles s'est constamment refusée à tous mes efforts pour me la rappeler, quoiqu'il m'en revienne confusément les rimes: voici le commencement & ce que j'ai pu me rappeler du reste.

Tircis, je n'ose  
Ecouter ton chalumeau,  
Sous l'ormeau,  
Car on en cause  
Déjà dans notre hameau;  
Un berger  
S'engager  
Sans danger,  
Et toujours l'épine est sous la rose.

“Je cherche où est le charme attendrissant que mon cœur trouve à cette chanson; c'est un caprice auquel je ne comprends rien; mais il m'est de toute impossibilité de la chanter jusqu'à la fin, sans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projeté d'écrire à Paris, pour faire chercher le reste des paroles, si tant est que quelqu'un les connaisse encore”....

Sophie m'arrêta, & me dit: eh bien! je la fais, cette chanson, & je vais vous la dire, pour voir quelle impression elle vous fera, à vous qui aimez si fort J. J. Le couplet dont il parle est la réponse à un précédent. Alors mon aimable Amie, avec cette fraîcheur, cette expression & cette modulation que

sa voix déployait avec tant de grâces & de facilité chanta.

L'Amour, ma Belle,  
Gardera, dans ces vallons,  
Nos moutons  
Dessous ses ailes,  
Tandis que nous chanterons:  
Il nous appelle;  
Viens sous ces ormeaux,  
Loin de mes rivaux,  
Ecouter mes maux;  
Tu seras, peut-être, moins cruelle.

Tircis, je n'ose  
Ecouter ton chalumeau  
Sous l'ormeau,  
Car on en glose  
Déjà dans notre hameau;  
Un cœur s'expose  
Souvent au danger  
De trop s'engager  
Avec un berger;  
Et toujours l'épine est sous la rose.

Que sert de feindre  
Pour mes feux un tendre amour,  
Sans détour?

Que sert de feindre  
Pour mes feux un doux retour?  
C'est trop contraindre  
Mon amour pour toi,  
Ton ardeur pour moi.

Donnons-nous la foi,  
Ce beau feu pourrait enfin s'éteindre.

Il faut se rendre,  
Mon berger, à tes accens  
Si touchans;  
Viens donc apprendre  
Ce que, pour toi, je ressens:  
J'ai le cœur tendre,  
Fidèle & constant;  
Si tu l'as autant,  
Tu seras content,  
Et n'auras rien perdu pour attendre.

J'ai pensé que vous connaîtrez avec plaisir une chanson qui me semble avoir un autre mérite encore que celui d'avoir fait pleurer J. J.

## HISTOIRE NATURELLE.

*Le Coucou-indicateur.*

Rien n'a été créé sans dessein. Chaque créature remplit sa destination conformément à son être, à la force innée dont elle a été douée, & à la sphère

d'activité, petite ou grande, qui lui a été assignée. Le plus chétif insecte a souvent une relation très-importante avec ses co-êtres orgueilleux qui le foulent aux pieds. Non-seulement l'animal le plus stupide, travaille constamment, dans sa carrière, à l'avantage de son espèce, mais il fort même de sa sphère, pour procurer la plus grande utilité à d'autres êtres avec lesquels il n'a aucun rapport, & ce qui plus est, à l'homme même. Le corbeau, qui n'a rien à craindre des poursuites de l'épervier, donne avis, par un cri tout particulier, à tous les oiseaux d'alentour, de l'arrivée du cruel ravisseur, & fait rentrer maints colombe timide & sans défense, du milieu des champs, dans sa retraite assurée. Il en est de même du coq rengorgé, qui, d'aussi loin qu'il aperçoit l'ennemi planant dans les airs, inspire, par son cri, la crainte & la prudence à toute la volaille d'une basse-cour. Le merle, & le rouge-gorge sociable annoncent, souvent, par leurs cris, au chasseur tranquille qui guète sa proie, le gibier qui s'approche à l'arrivée de la nuit. L'ami du jardinier, un oiseau très-connu dans les jardins du Cap de Bonne-Espérance, prend les chenilles, si nuisibles aux arbres, les accroche aux épines des buissons ou aux branches seches, sans les manger. Le coucou-indicateur fait encore plus que cela; guidé par l'instinct pressant de sa propre conservation, il conduit, avec une intelligence merveilleuse, l'indolent Hottentot jusqu'à l'endroit où l'abeille laborieuse a amassé en secret ses provisions. Nous devons la découverte de cet admirable oiseau, de l'espèce des coucous, au Docteur *Spaarmann*, Physicien Suédois, & élève du Chevalier Linné, qui, dans un voyage qu'il fit, en 1775, au Cap de Bonne-Espérance, pénétra plus de cent milles dans l'intérieur de l'Afrique, & y fut, plus d'une fois, témoin de ce singulier phénomène dans le regne animal. Il rencontra le premier oiseau de cette espèce dans un désert, près d'un fleuve que les Hottentots nomment T'kantkai, dans la forêt du Grand-père. Les Hollandais le nomment Honig-wyfer, parce qu'il montre, pour ainsi dire, aux voyageurs les endroits où le miel sauvage est caché. Sa couleur n'est ni belle, ni apparente, & il est beaucoup plus petit que notre coucou d'Europe, mais il se distingue d'autant plus de ce dernier, par son instinct inné qui le porte à chercher sa nourriture d'une façon si singulière. Il ne sert pas seulement de guide aux Hollandais & aux Hottentots, mais même à une espèce de blaireaux qu'il conduit à ces ruches sauvages. Comme le miel est sa nourriture favorite, la faim & son propre intérêt l'excitent à devenir l'instrument du butin que l'on fait sur les abeilles, & il aime mieux partager la proie avec les hommes & les animaux que d'en être privé tout à fait. On l'entend soir & matin, lorsqu'il va chercher sa nourri-

ture, jeter des cris aigus & perçans *tscherr, tscherr*: c'est ce cri auquel les chasseurs de miel font la plus exacte attention, comme à celui qui leur annonce le commencement de leur chasse: ils y répondent alors de tems en tems, en sifflant légèrement. Lorsque le coucou l'entend, il redouble ses cris avec plus de force; & dès qu'il aperçoit les chasseurs, il voltige toujours plus près de l'endroit où sont les abeilles sauvages, en continuant toujours de crier *tscherr, tscherr*. Bien plus, quand il a pris les devans, & que les chasseurs ne peuvent pas le suivre à cause des forêts épaisses & des marais qui s'opposent souvent aux voyageurs, il retourne à eux, & crie encore plus fort, comme s'il voulait leur reprocher leur lenteur. Arrivé enfin à l'endroit, on le voit planer par dessus pendant quelques minutes; ensuite il vole tout doucement sur un arbre ou buisson voisin, & les chasseurs peuvent être assurés de trouver la ruche sauvage dans l'endroit sur lequel ils l'ont vu planer; soit qu'elle soit dans un arbre, dans une fente de rocher, ou, ce qui est plus ordinaire, dans la terre. Tandis que les chasseurs sont occupés à recueillir le miel, on peut très-bien s'apercevoir que l'oiseau donne la plus grande attention à tout ce qui se passe, & attend avec impatience la part qui doit lui revenir du butin: aussi ne lui manque-t-elle pas, quoique fort petite, afin de ne pas affouvir tout d'un coup sa faim, & lui donner plus d'envie de commettre une seconde trahison, dans l'espérance d'une nouvelle récompense. On doit encore observer que le cri de cet oiseau devient toujours plus fort à mesure qu'il s'approche de la ruche cachée. Le Docteur *Spaarmann* a vu détruire plusieurs républiques d'abeilles par les cris de cet oiseau, & a eu occasion d'en tuer deux de cette espèce, ce qui néanmoins a fort déplu aux Hottentots qui l'accompagnaient. Ceux-ci prétendent que le coucou-indicateur conduit quelquefois les hommes dans des lieux habités par des bêtes féroces ou des serpens venimeux; ce qui peut très-facilement arriver par hazard dans les forêts d'Afrique. Le nid de cet oiseau est construit de fils minces, ou fibres d'écorce d'arbre, en forme de bouteille; le gouleau, ou l'ouverture est tournée vers le bas, sous lequel pend un cordon en forme d'arc, attaché aux deux côtés du nid, également fait d'écorce d'arbre, sur lequel l'oiseau se perche, sans doute, lorsqu'il entre dans son nid ou en sort.

## M O R T S.

Mr. Pierre-François Corboz, Bourgeois, & du Deux-Cents de Lausanne, âgé de 42 ans.

Une fille, morte avant le baptême.

Noble Henri-Albert De Sauffure, Seigneur de Bouffens, Conseiller & Citoyen de Lausanne, âgé de 82 ans & 6 mois.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

12 FÉVRIER 1791.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 59 minutes, & se couche à 5 heures 21 minutes.

La LUNE se leve à 2 heures 43 minutes après midi.

## Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.												
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	25. p.	6. lig.	1	25. p.	6. lig.	1	25. p.	7. lig.	0	
4 Févr.	4. 2. au-dess. 0	2. 1. au-dess. 0	3. 0. au-dess. 0	25. p.	6. lig.	1	25. p.	6. lig.	1	25. p.	7. lig.	0				
5 . . .	7. 3. 0	4. 2. 0	4. 5. 0	25. p.	6. lig.	0	25. p.	6. lig.	3	26. p.	8. lig.	1				
6 . . .	12. 2. 0	8. 3. 0	10. 3. 0	26. p.	8. lig.	8	26. p.	9. lig.	0	26. p.	9. lig.	0				
7 . . .	13. 0. 0	10. 1. 0	13. 3. 0	26. p.	10. lig.	0	27. p.	11. lig.	0	26. p.	10. lig.	2				
8 . . .	10. 2. 0	4. 0. 0	3. 0. 0	26. p.	11. lig.	0	26. p.	9. lig.	1	26. p.	9. lig.	0				
9 . . .	6. 2. 0	2. 0. 0	3. 7. 0	26. p.	9. lig.	0	26. p.	8. lig.	9	26. p.	8. lig.	0				
10 . . .	6. 5. 0	3. 5. 0	8. 2. 0	26. p.	9. lig.	11	26. p.	11. lig.	3	26. p.	10. lig.	0				

## A V I S.

ON prie les personnes qui doivent encore leur Abonnement à ce Journal, de vouloir bien se rappeler qu'on le paye à l'avance; & l'on desire que cet avis puisse fixer sur-tout l'attention des Abonnés qui doivent leur souscription depuis deux ou trois années.

Le nombre d'exemplaires de cette Feuille, tirés au-delà de celui des Abonnés, étant épuisé, & en conséquence son propriétaire ne pouvant plus répondre à la demande de ceux qui en desirerent des collections complètes; il se déciderait à la faire réimprimer dès son commencement, s'il se voyait auparavant à couvert des frais qui en résulteraient. Il propose donc à ceux qui seraient dans le dessein de se procurer cette Collection, de se faire inscrire chez lui pour cet effet; elle ne leur coûterait que la moitié du prix de l'Abonnement.

## PROSPECTUS.

*HISTOIRE Littéraire de la Suisse Française ou Romande. Par M. le Professeur LANTEIERS.*

L'Histoire d'une Nation, sans celle des Sciences, est une belle statue à laquelle on a coupé la tête.

(VOLTAIRE.)

L'on n'en doute plus aujourd'hui, ce sont les Lettres & les Sciences qui font fleurir un Etat, qui répandent dans le cœur des hommes les regles de la droite raison, les semences de douceur, de vertu & d'humanité si nécessaires au bonheur général; ce sont elles qui arrachent notre ame aux ténèbres, & qui, comme le dit Montaigne, nous font voir toutes choses, hautes & basses, premières, dernières & moyennes.

La culture des Arts libéraux & des Arts mécaniques contribue puissamment encore au bonheur & à la prospérité de la Nation où elle est en vigueur, où elle est encouragée, & soutenue par le Gouvernement & ses propres succès. Le Lecteur instruit apercevra les causes de son influence; & nous dispenser de les développer ici, où nous devons nous resserrer dans les bornes d'un Prospectus.

Nous croirons donc pouvoir le dire, rassembler dans un seul corps d'ouvrage des Notices de tous ceux de nos Compatriotes dont la mémoire mérite d'être conservée en faveur de leurs productions littéraires, de leurs talens, de leurs découvertes dans les Arts & dans les Métiers; indiquer le lieu & la date de leur naissance, le titre des ouvrages qu'ils ont publiés, les diverses éditions qu'ils ont eu, le jugement qu'on en porta, lorsqu'ils parurent, & celui qu'on en porte aujourd'hui; faire connaître les

circonstances les plus importantes de la vie de ces Auteurs & de ces Artistes. Mettre un tel ouvrage à la portée du plus grand nombre, c'est faire un tableau d'exemples qui peut réveiller, alimenter & fortifier parmi nous le goût des Sciences & des Arts : le dessein de se rendre utile à ses contemporains & à la postérité ; c'est tracer un tableau propre à donner cette émulation qui porte à des succès ; enfin, c'est entreprendre un ouvrage qui, sous plusieurs rapports, doit intéresser presque chaque individu de la Société.

Ces considérations font espérer à M. Lantieres qu'il fera secours dans son entreprise. Il ne s'est point fait illusion sur l'étendue de la tâche qu'il s'est imposée en la formant, & il y aurait même renoncé, s'il ne se fut flatté que son zèle, que les secours qu'il réclame & qu'il n'oserait craindre de se voir refuser, soutenant ses faibles efforts, contribueraient à rendre le fruit de son travail plus digne d'être offert à la patrie.

Il réclame sur tout des détails, des renseignements sur les Artisans auxquels la Société doit quelque découverte utile, ou qui ont exercé leur état d'une manière à mériter particulièrement de leurs compatriotes. Et en recueillant des notices de ces respectables Citoyens, il croira remplir un devoir & donner d'autant plus d'intérêt & d'utilité à son ouvrage ; car en vain le préjugé contre les Arts mécaniques a voulu prononcer que de les étudier, que de les pratiquer, c'est s'abaisser à des choses dont la recherche est trop pénible, la méditation ignoble, & la valeur minutieuse ; la faison, les lumières ont toujours combattu un préjugé aussi funeste. Bacon, par exemple, un des plus grands génies de l'Angleterre, regardait l'histoire des Arts mécaniques comme la branche la plus importante de la vraie Philosophie. Colbert, encore un des plus grands Ministres de France, envisageait l'industrie des peuples, l'établissement des manufactures, le libre, l'heureux exercice des Arts mécaniques, comme la richesse la plus sûre d'un Etat.

M. Lantieres, dans les jugemens qu'il fera appelés à faire, soit des Auteurs, soit des Artistes, soit des Artisans, ne s'éloignera jamais de cette décence qui fait passer également & la critique & l'éloge ; son ouvrage ne sera donc pas assez piquant pour les Lecteurs frivoles & malins, pour ceux qui s'attendraient à y trouver des traits mordans, des anecdotes scandaleuses ; mais il s'en consolera s'il obtient l'approbation du Lecteur impartial & sage, l'ami de tous les Arts, de toutes les Sciences, de toutes les découvertes utiles.

On ne peut fixer le moment où cet ouvrage sera hors de presse. Il dépend beaucoup du zèle, de l'intérêt & de l'empressement, avec lequel les personnes à portée de donner à l'Auteur les renseigne-

mens dont il a besoin, seront disposées à les lui communiquer.

## V A R I É T É S.

### DE LA POLITESSE.

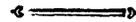
Pour découvrir l'origine de la Politesse, il faudrait la savoir bien définir, & ce n'est pas une chose aisée. On la confond presque toujours avec la civilité & la flatterie, dont la première est bonne, mais moins excellente & moins rare que la politesse ; & la seconde, mauvaise & insupportable, lorsque cette même politesse ne lui prête, pas ses agréments. Tout le monde est capable d'apprendre la civilité, qui ne consiste qu'en certains termes & certaines cérémonies arbitraires, sujettes, comme le langage, aux pays & aux modes ; mais la politesse ne s'apprend point sans une disposition naturelle, qui, à la vérité, a besoin d'être perfectionnée par l'instruction & par l'usage du monde. Elle est de tous les tems & de tous les pays ; & ce qu'elle emprunte d'eux est si peu essentiel, qu'elle se fait sentir au travers du style ancien & des coutumes les plus étrangères. La flatterie n'est pas moins naturelle ni moins indépendante des tems & des lieux, puisque les passions qui la produisent, ont toujours été & seront toujours dans le monde. Il semble que les conditions élevées devraient garantir de cette bassesse ; mais il se trouve des flatteurs dans tous les états : quand l'esprit & l'usage enseignent de déguiser ce défaut sous le masque de la politesse, en se rendant agréable, il devient plus pernicieux ; mais toutes les fois qu'il se montre à découvert, il inspire le mépris & le dégoût, souvent même aux personnes en faveur desquelles il est employé : il est donc autre chose que la politesse, qui plaît toujours & qui est toujours estimée. En effet, si on juge de sa nature par le terme dont on se sert pour l'exprimer, on n'y découvre rien que d'innocent & de louable. Polir un ouvrage, dans le langage des Artistes, c'est en ôter ce qu'il y a de rude & d'ingrat, & y mettre le lustre & la douceur dont la matière qui le compose se trouve susceptible ; en un mot, le finir & le perfectionner. Si l'on donne à cette expression un sens spirituel, on trouve de même que ce qu'elle renferme est bon & louable. Un discours, un sens poli, des manières & des conversations polies, cela ne signifie-t-il pas que ces choses sont exemptes de l'enflure, de la rudesse, & des autres défauts contraires au bon sens & à la Société civile, & qu'elles sont revêtues de la douceur, de la modestie & de la justice que l'esprit cherche, & dont la Société a besoin pour être paisible & agréable ? Tous ces effets, renfermés dans de justes bornes, ne sont-ils pas bons, & ne con-

disent-ils pas à conclure que la cause qui les produit, ne peut aussi être que bonne? Je ne fais si je la connais bien, mais il me semble qu'elle est dans l'ame une inclination douce & bienfaisante, qui rend l'esprit attentif, & lui fait découvrir, avec délicatesse, tout ce qui a rapport avec cette inclination, tant pour la sentir dans ce qui est hors de soi, que pour la produire soi-même suivant sa portée; parce qu'il me paraît que la politesse, aussi bien que le goût, dépend de l'esprit plutôt que de son étendue; & que, comme il y a des esprits médiocres, qui ont le goût très-sûr dans tout ce qu'ils sont capables de connaître, & d'autres très-élevés, qui l'ont mauvais ou incertain, il se trouve de même des esprits de la première classe dépourvus de politesse, & de communs qui en ont beaucoup. On ne finirait point, si l'on examinait en détail combien ce défaut de politesse se fait sentir, & combien, s'il est permis de parler ainsi, elle embellit tout ce qu'elle touche. Quelle attention ne faut-il pas pour pénétrer les bonnes choses sous une enveloppe grossière ou mal polie? Combien de gens d'un mérite solide, combien d'écrits & de discours savans, qui sont fuis & rejetés, & dont le mérite ne se découvre qu'avec travail par un petit nombre de personnes parce que cette aimable politesse leur manque? Et, au contraire, qu'est-ce que cette même politesse ne fait pas valoir? Un geste, une parole, le silence même, enfin les moindres choses, guidées par elle, sont toujours accompagnées de grâces & deviennent souvent considérables. En effet, sans parler du reste, de quel usage n'est pas quelquefois un silence poli, dans les conversations même les plus vives? C'est lui qui arrête les railleries précisément au terme qu'elles ne pourraient passer sans devenir piquantes, & qui donne aussi des bornes aux discours qui montreraient plus d'esprit que les gens avec qui on parle, n'en veulent trouver dans les autres. Ce même silence ne supprime-t-il pas aussi fort à propos plusieurs réponses spirituelles, lorsqu'elles peuvent devenir ridicules ou dangereuses, soit en prolongeant trop les complimens, soit en évitant quelques disputes? Ce dernier usage de la politesse la relève infiniment, puisqu'il contribue à entretenir la paix, & que par là il devient, si on ose dire, une espèce de préparation à la charité. Il est encore bien glorieux à la politesse d'être souvent employée dans les écrits & dans les discours de morale, dans ceux même de la morale chrétienne, comme un véhicule qui diminue, en quelque sorte, la pesanteur & l'austérité des préceptes & des corrections les plus sévères. J'avoue que cette même politesse, étant profanée & corrompue, devient souvent un des plus dangereux instrumens de l'amour-propre mal réglé; mais en convenant qu'elle est corrompue par quel-

que chose d'étranger, on prouve, ce me semble, que de sa nature elle est pure & innocente.

Il ne m'appartient pas de décider, mais je ne puis m'empêcher de croire que la politesse tire son origine de la vertu; qu'en se renfermant dans l'usage qui lui est propre, elle demeure vertueuse; & que, lorsqu'elle sert au vice, elle éprouve le sort des meilleures choses dont les hommes vicieux corrompent l'usage. La beauté, l'esprit, le savoir, toutes les créatures, en un mot, ne sont-elles pas souvent employées au mal, & perdent-elles pour cela leur bonté naturelle? Tous les abus qui naissent de la politesse, n'empêchent pas qu'elle ne soit essentiellement un bien, tant dans son origine que dans ses effets, lorsque rien de mauvais n'en altere la simplicité.

Il me semble encore que la politesse s'exerce plus fréquemment avec les hommes en général, avec les indifférens, qu'avec les amis; dans la maison d'un étranger que dans la sienne, sur-tout lorsqu'on y est en famille, avec son père, sa mère, sa femme, ses enfans. On n'est pas poli avec sa maîtresse; on est tendre, passionné, galant. La politesse n'a guère lieu avec son père, sa femme, on doit à ces êtres d'autres sentimens. Les sentimens vifs, qui marquent l'intimité, les liens du sang, laissent donc peu de circonstances à la politesse. C'est une qualité peu commune au Sauvage. Elle n'a guère lieu au fond des forêts, entre des hommes & des femmes nus, & tout entiers à la poursuite de leurs besoins; & chez les peuples policés, elle n'est souvent que la démonstration extérieure d'une bienfaisance qui n'est pas dans le cœur.



## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

8 Février 1791.

MESSIEURS,

Vous, qui d'ordinaire montrez tant d'empressement à nous faire part, soit des découvertes du génie, soit des établissemens qui ont pour but d'ajouter à la prospérité & à la félicité publique, permettez-moi, M.M., de vous témoigner ma surprise sur votre silence à l'égard de l'*Etablissement national pour faciliter les Mariages*. Il me semble qu'un plan aussi sage, aussi bien conçu, aurait, à bien des titres, dû fixer votre attention. Persuadé que si vous ne l'avez point fait connaître à vos Lecteurs, ce n'est que parce qu'il vous est inconnu à vous-mêmes; je vous en adresse un extrait assez succinct, pour ne point mettre d'entraves à l'aimable & instructive variété qui caractérise votre Journal.

*Organisation du Bureau.* A l'époque du 16 Mars 1790, j'ai présenté, dit l'Auteur, à tous mes Concitoyens l'établissement de ce Bureau de confiance.

Il a mérité le suffrage de la raison, & beaucoup de personnes ont su profiter des avantages qu'il prépare à tous les âges & à toutes les conditions.

On y reçoit le pauvre aussi bien que le riche, & chacun a le droit de s'y présenter pour déclarer ses noms & surnoms, sa demeure, son âge, son état, sa fortune, ses espérances de successions, & les conditions qu'il desire pour se marier, ou pour établir ses enfans.

Pour remplir ce but de la manière la plus convenable & la plus satisfaisante pour tous, il paraît tous les mardis & vendredis une Feuille sous le titre de *l'Indicateur des Mariages*; & lorsque quelqu'un y rencontre ses convenances, il s'adresse au Bureau pour s'y faire d'abord vérifier & enregistrer, s'il est dans le cas de remplir les conditions prescrites. — Le Bureau, après avoir acquis ces preuves, par un examen très-scrupuleux, en instruit celui ou celle qui s'est fait annoncer par la Feuille, & , suivant la réponse, indique aux deux personnes le jour & l'heure auxquels elles pourront se réunir, soit dans leur propre maison, soit dans une salle particulière du Bureau, pour, conjointement avec les parens & amis, se voir, s'entretenir, & juger si les qualités extérieures ont cette analogie qui détermine le goût qu'on peut avoir l'un pour l'autre; mais cela ne s'exécute que pour la ville de Paris, où je comptais alors, dit l'Auteur, borner mes soins: à l'égard de la province, j'ai cru, pour concourir au bien général, qu'il était indispensable d'établir, dans chaque principale ville du Royaume, un Bureau de confiance correspondant à celui de Paris. En conséquence, ces Bureaux, qu'on a eu soin de ne confier qu'à des Notaires de bonne réputation, sont spécialement chargés de vérifier scrupuleusement, & par titres, les différentes déclarations d'âge, d'état & de fortune, d'y proportionner les conditions, de les enregistrer & d'en envoyer une copie au Bureau général, afin que celui-ci, de son côté, les enregistre & les fasse passer, par la voie de *l'Indicateur des Mariages*, d'un bout à l'autre du Royaume, à la connaissance de toutes les personnes qui manquent de moyens pour se marier, ou pour établir leurs enfans. Chaque Directeur est également autorisé à recevoir le prix de l'abonnement de cette Feuille, fixé à 21 livres de France pour la province, & à 15 livres pour Paris, franc de port. — Le Bureau général est situé rue St-Martin, vis-à-vis de celle des Vieilles Etuves, &c.

Vous voyez maintenant, Messieurs, combien je suis fondé, connaissant les principes qui vous dirigent, à dire que vous ne vous feriez point tûs sur un établissement aussi patriotique & d'un intérêt aussi général, si vous en aviez eu connaissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

B \* \*

## ÉCONOMIE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

J'emploie, depuis quelques années, & avec le plus grand succès; un moyen très-simple & bien facile pour préserver du gel mes pommes de terre, ma provision de légumes & divers autres objets qu'il est nécessaire de garantir de l'effet du froid; & je crois rendre réellement un bon service à mes Compatriotes en le leur faisant connaître. Il consiste à placer ou établir au milieu de la cave ou de l'endroit qu'on a dessein de protéger contre le froid, un petit fourneau, de la forme de ceux de fer, ou de ceux qui servent à fondre les métaux, ou enfin d'un petit four à cuire le pain, si l'emplacement est un peu vaste (\*); il peut être construit indifféremment ou de vieilles briques, ou de pierre dite *mollasse*. Après avoir éloigné avec soin tous les objets qui ont à craindre de prendre feu, on doit mettre brûler dans ce fourneau du petit bois avec du gros charbon, ou de celui que nous appellons *braisette*; lorsque le feu y aura été depuis quelques momens, & que la cave sera remplie de fumée, on aura soin de la bien fermer, observant, autant qu'il sera possible, que la fumée ne puisse s'échapper, parce qu'elle contribuera puissamment à y conserver le degré nécessaire de chaleur pour éviter le gel.

B...

## LIVRES.

Adresse d'un Allemand qui a voyagé en Suisse, aux Patriotes Helvétiques. Traduite par un Ami du bien public, 1791. Se trouve, pour le prix de 2 sols, à Lausanne chez MM. J. P. Heubach & Comp.

(\*) Un fourneau de fer ordinaire pourrait suffire.

## MORTS.

Madame Louise-Marguerithe-Elisabeth Aviolat, femme de Mr. Isaac Viret, Citoyen de Lausanne, âgée d'environ 44 ans.

Jeanne-Louise Decastel, fille mineure.

Anne-Louise-Jeanne-Susanne Frautzchy, fille mineure.

Jeanne-Françoise Carrard, fille mineure.

Une fille morte avant le baptême.

Jean-Louis-Nicolas Ecuyer, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

19 FÉVRIER 1791.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 47 minutes, & se couche à 5 heures 13 minutes.

La LUNE se leve à 7 heures 43 minutes après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
11 Févr.	-6. 3-	0-4. 1--	0-3. 3--	26. p. 10. lig. 0	26. p. 9. lig. 1	26. p. 8. lig. 8
12 . . .	-4. 8-	0-2. 3--	0-3. 7--	26. 8.	3 26. 8.	1 26. 9. 3
13 . . .	-3. 5--	0-2. 0	0-2. 1-	26. 10.	8 26. 9.	0 26. 7. 1
8 . . .	-5. 2-	0-2. 0	0-3. 9-	26. 6.	6 27. 7.	1 26. 8. 8
14 . . .	-2. 1-	0 7 3. 0	0-2. 0	26. 7.	7 26. 8.	0 26. 9. 1
15 . . .	-1. 0	0 7 4. 3--	0 7 2. 0	26. 10.	3 26. 8.	1 26. 7. 3
16 . . .	-1. 3-	0 7 5. 0	0-3. 3-	26. 6.	2 26. 5.	3 26. 5. 1

## BELLES-LETTRES.

*La Chaumière Indienne.* Par JACQUES-BERNARDIN-HENRI DE SAINT-PIERRE. In-16; à Paris chez Didot le jeune, & je trouve à Lausanne chez A. Fischer, Libraire.

Et opuscule, de 136 pages, ne doit se mesurer ni par sa grosseur, ni par son étendue. Sa substance équivaut du côté des charmes, du style & de son utilité morale, au plus agréable & au meilleur ouvrage qui ait paru depuis *Anacharsis*.

M. de *St-Pierre* a déployé, dans ce conte, toutes les graces, toutes les richesses de son pinceau, & ce sentiment si doux de l'honnête & du vrai qui distingue & fait chérir toutes les conceptions de l'Auteur.

═══════════

\* *Demain* est un jour qui fuit,  
Dès l'instant même qu'il s'avance:  
Au milieu de chaque nuit  
Il perd son nom & sa naissance.  
Quand on veut s'assurer de lui,  
On trouve que c'est *Aujourd'hui*:  
Jusqu'à présent aucun humain  
N'a pu voir arriver *Demain*.

═══════════

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Les exemples d'une vieillesse prolongée au-delà des bornes ordinaires, ont des titres pour intéresser tous les hommes, de quelque classe qu'ils puissent être; & cet intérêt augmente encore lorsque nous vivons sous le même climat, dans le même pays qu'ont vécu ceux qui les fournissent. Je crois donc, Messieurs, que vous feriez bien d'annoncer dans votre Feuille la mort d'un particulier du village du *Mont*, qui a terminé, il y a quelques semaines, une très-longue carrière, fournie au sein de la santé, je pourrais presque dire de la vigueur. Cet homme servit la patrie dans la guerre de *Vilmerguen*; il avait alors dix-huit ans. Au reste, ce n'est pas le seul exemple de longévité, me dit-on, que présente ce village & ses environs, où l'on respire un air pur & l'on mène une vie active & bien propre à préparer une vieillesse longue & heureuse.

═══════════

Un riche Inspecteur des manufactures de la Chine, étant sur le point de faire une longue tournée, donna un Gouverneur à ses deux fils. Tous deux annonçaient d'heureuses dispositions, & le pere partit avec d'autant moins d'inquiétude que le Meator qu'il leur

no 1606  
+ 1791  
95 an

laissait, lui avait été recommandé par des personnes qu'il croyait dignes de sa confiance.

Mais il fut à peine parti que ce Gouverneur, abusant de l'autorité qui lui avait été confiée, devint le tyran de la maison.

Il commença par en éloigner les honnêtes gens qui pouvaient éclairer ses démarches, & chasser ceux des domestiques qui lui semblaient avoir le plus à cœur les intérêts de leur maître.

On eut beau l'en instruire, il n'en voulut rien croire; parce qu'ayant une belle ame, il ne pouvait imaginer que les protecteurs du Gouverneur eussent été capables de le tromper aussi indignement.

Ce mal n'eut pas été sans remède, si ce méchant Pédagogue eut pu du moins donner à ses élèves quelques semences de talens & de vertu: mais attendu que lui-même en manquait, il n'en fit que des enfans grossiers, impérieux, aussi faux que cruels, & aussi libertins qu'ignorans.

Après cinq ou six années d'absence, le pauvre Inspecteur, de retour, ne se vit que trop convaincu d'une vérité trop tard connue, & d'autant plus cruelle pour un bon pere.

Sans pourtant autrement punir celui dont il avait tant à se plaindre, il se contenta de le renvoyer.

Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il se vit citer au tribunal d'un Mandarin par ce mauvais Gouverneur, pour qu'il eût à lui payer la pension qui lui avait été, disait-il, promise.

“Je la payerais volontiers (répondit le pere au Juge) & même au double, si ce malheureux m'avait rendu mes enfans tels que je devais naturellement l'espérer. Les voici, poursuivit-il, en les montrant à l'homme de la loi . . . daignez les examiner, Seigneur, & prononcez”.

Après un examen, dont le résultat ne fut autre que de se voir pleinement convaincu de la légitimité des plaintes de ce malheureux pere, le Mandarin porta cette sentence mémorable:

“Je condamne cet Educateur à mort, comme homicide de ses élèves; & le pere à l'amende de trois livres de poudre d'or, non pour l'avoir choisi mauvais, car on peut se tromper, mais pour avoir eu la faiblesse, après les avis qu'il avait reçus de la part de ses amis, de le conserver si long-tems. Il faut, qu'un homme, ajouta-t-il, aie la force d'en prendre un autre, quand cet autre le mérite; & sur-tout si le bien de plusieurs l'exige.

Grands du siècle! que ce jugement soit gravé dans votre mémoire; examinez soigneusement, choisissez, s'il se peut, vous-mêmes les Instituteurs de vos enfans; n'admettez au sein de vos familles que des personnes honnêtes & connues pour telles; écarterez sur-tout ces bas & souples complaisans, ces perfides adulateurs, vrais fieux corrupteurs de la jeunesse.

Détestables flatteurs, présent le plus funeste  
Que puisse faire aux Grands, la colere céleste.

C'est alors que vous serez dignes d'être peres; c'est alors que vous transmettez réellement à vos enfans cette noblesse à laquelle on doit de respectueux égards; c'est alors, enfin, que vous vous préparerez une vieillesse glorieuse au sein du bonheur & dans les bras d'une famille dont vous serez chéris, & dont vous mériterez si bien de l'être.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 12 Février 1791.

MESSIEURS,

On ne fait quel mauvais plaissant s'est avisé de représenter, en quatre lignes, les quatre états de la vie:

Un Prêtre avec ces mots: Je prie pour vous tous.

Un Soldat . . . . . : Je vous défends tous.

Un Payfan . . . . . : Je vous nourris tous.

Un homme de loi . . . : Je vous mange tous.

Je suis loin d'être disposé à rompre une lance pour soutenir la justesse de ces expressions; mais j'ajouterais volontiers *un homme de Lettres* avec quelque inscription qui signifierait: „Je vous instruis, je vous console, je vous encourage, je vous défennuie tous, & ce n'est pas peu de chose! Je vous observe, je vous examine, je vous approfondis, je vous peins, je vous caractérise tous; j'apprécie vos occupations, vos travaux, vos talens, vos qualités; je vous éclaire, je vous recherche, je vous guide, je vous élève, je vous soutiens: sans moi, vous seriez tous encore couverts de tous les opprobres de la barbarie. Si je n'avais soin de rectifier vos idées, d'ennoblir vos sentimens, d'épurer vos mœurs, de polir vos manieres, la Société que vous formez aujourd'hui les uns avec les autres, n'aurait rien que d'agreste, de féroce, & même d'indécent. Vous êtes donc tous redevables à mes veilles des biens les plus doux & les plus précieux de la vie. Sentiriez-vous, sans moi, le prix des Sciences & des Beaux-Arts? Sans moi, distingueriez-vous les vraies vertus des fautes? &c.

T. O.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

St-Maurice, 11 Février 1791.

Je crois, Messieurs, que vous ferez plaisir à plusieurs de vos Lecteurs en leur faisant connaître le morceau suivant que je fors pour cet effet de mon porte-feuille.

J'ai l'honneur d'être, &c.

### VOYAGE A IVOLENA.

La vallée d'Herens ou d'Ivolena est sur la gauche

du Rhône, dans le dizain de Sion en Vallais. Cette vallée a dix lieues d'étendue.

En prenant la route d'Heremence, pour aller de Sion à Ivolena, on voit, après une heure de marche, à ses pieds, sur le côté droit de la rivière de la Borgne, un hermitage coupé dans le roc, dit Longe-Borgne, un vignoble travaillé avec soin, quelques chemins pratiqués dans le roc: des lieux qui paraissent destinés, par la Nature, à une éternelle stérilité, & devenus remarquables par l'industrie, frappent l'observateur.

A côté du village de Vex, sur un lieu écarté, & qui commande sur la Borgne, on voit les restes d'un ancien château.

Après avoir passé la Borgne d'Heremence, on arrive près d'une croix, où on trouve cinq à six pyramides de terre de cent à deux cents pieds de hauteur, couvertes par des masses de pierre en forme de chapeau.

La vallée d'Herens va toujours en se rétrécissant; elle est à l'opposite très-rapide, on y voit deux parois comme suspendues.

Arrivé au pont de Gros-Jean, on observe le lit profond & noir qu'une eau laiteuse s'est creusé, entouré de superbes tilleuls.

Après avoir passé la chapelle de Garde, on tombe dans une plaine, divisée par la Borgne, qui arrose de superbes prairies.

Le village d'Ivolena, (qui doit son nom à une fontaine dont la source est à côté de la Cure, & dont les eaux sont tièdes & font cailler le lait) Ivoleña, dis-je, jouit d'une charmante situation, mais pas bien sûre par la proximité des rochers. On y trouve une carrière de pierres à fourneau.

Il y a trente ans, on y voyait des cerisiers, mais depuis l'avancement des glaciers, on n'observe plus aucun arbre fruitier.

En arrivant à Ivoleña, on ne fait où se loger; le peuple, méfiant à l'excès, ne peut se persuader que les étrangers qui vont chez lui, soient des honnêtes gens. Si l'on n'est ni boucher, ni marchand, on est aussi-tôt regardé comme suspect. Je faisais des notes, & demandais différens passages. . . . on voulait me chasser comme un espion; mais M. le Curé s'arrêta en m'entendant parler latin, & décréta qu'il me donnerait une soupe & me mettrait coucher dans une grange hors du village. Un discours, soutenu sur la Médecine, l'Histoire naturelle & celle du pays, mit M. M\*\*\* dans l'embarras. . . . La méfiance lui suggéra de me faire voir ses armes & munitions, & de me raconter quelques exploits héroïques dans des rencontres des brigands qui avaient des culottes comme moi (pantalons). On me fit coucher finalement dans une chambre. Ce Curé est d'ailleurs un fort honnête homme, pieux & très-obligéant.

Ivoleña se divise en deux vallées; une qui s'étend du côté de Bagnes, dont les monts de l'Arola sont d'une hauteur prodigieuse: son glacier est superbe. L'autre va du côté de Zermat; entre ces deux vallées s'avancent trois pointes inaccessibles. Le glacier de l'Abricole est à quatre lieues d'Ivoleña; j'en ai parcouru une étendue très-considérable, & j'ai pu voir dans la vallée de Viege. C'est là qu'on observe la *dent blanche*, qui s'élève en pyramide triangulaire; elle est en partie sur Herens & en partie sur Arminivie. J'estime sa hauteur à 2200 toises au-dessus de la mer. Je crois que plusieurs l'ont prise pour le *Wetterhorn*. La *dent ronde*, qui est au bout du glacier sur le Piémont, est presque aussi haute que la *dent blanche*.

Si on suit le glacier sous le roc de l'Abricole, on y trouve des cristaux: de là, en traversant le glacier vers les trois pointes dont nous avons parlé, on parcourt les *manchettes*, séjour de neiges éternelles de plus de quinze siècles. C'est là, parmi les ravins du glacier, que j'ai découvert, le 18 Août 1790, une inscription Romaine sur une portion de roc détaché de la voûte, & que je crois pouvoir rétablir en partie.

us  
Præfectus cohortis

Quinti . . . Catulli (\*)

redit; . . . rupit, &c.

On fait que Teutonium & Clodius, fils de Menapius, Roi des Cimbres, passèrent les Pyrénées pour entrer en Espagne, d'où ils furent chassés par les Celtibères, & qu'ils se jetterent sur le Rhône, où ils défirèrent tellement les Romains, qu'à peine de 140,000, dont 80,000 étaient Gentilshommes, en resta-t-il dix pour porter la nouvelle à Rome. Les Cimbres hacherent les effets des Romains, jetterent l'or & l'argent dans le Rhône, & ne rapporterent aucun fruit de leur victoire. Ils crurent ensuite pouvoir entrer en Italie: Cajus Marius, Consul Romain, tenait les montagnes de Savoye occupées, & les Cimbres furent contraints de passer par la Suisse, poussèrent même jusques sur Trente, & passerent en Lombardie, malgré les neiges & les forces que Quintus Catullus, Proconsul des Romains, avait postées dans différens passages. Ils furent ensuite détruits en Italie par Cajus Marius & Quintus Catullus. Voici donc mon opinion sur cette inscription.

Par la vallée de l'Arola en Herens, on passe pour aller dans la Val d'Aoste; ce chemin était très-fréquent.

(\*) D'autres croient que c'est Antullus, rapporté dans la neuvième inscription des *Épîtres* de l'Histoire du St-Bernard.

re autrefois. Les habitans d'Ivolena (Gaulois), ennemis des Romains, ont peut-être indiqué la mauvaise route à cet us, qui était pressé de s'en retourner en Italie par un défilé... qu'cet us gardait le passage de Zermat & d'Ivolena en même tems vers la Dent ronde. En examinant aujourd'hui le glacier, cela ne paraît pas possible, & on dira que ce chemin est supposé; mais on fait, même de mémoire d'homme, que ces lieux sont devenus sauvages, & que le glacier a singulièrement anticipé sur les terres cultivées: tels étaient les Manchettes. Il existe un monument authentique chez le Juré Morand d'Ivolena; il consiste, par un acte, qu'en 1400 un morceau de pré, situé aux Manchettes, fut donné en échange d'un morceau de la même étendue, situé en la Landoire, qui est aujourd'hui le meilleur terrain d'Ivolena. Dans le quinziesme siècle encore, les alliances mutuelles entre ceux de la Vallée de Viège & d'Ivolena étaient si fréquentes que le Curé de St-Martin était obligé d'entretenir un Recteur Allemand, & Ivolena compte encore aujourd'hui plusieurs familles forties de Zermat; mais depuis que le glacier a empêché cette communication, Ivolena s'est séparée de Zermat, & on n'y parle aujourd'hui qu'un patois grossier.

Il est, je crois, très-inutile & superflu pour ce genre de discussion; de nommer les plantes rares qu'on découvre en parcourant ces montagnes.

Le peuple d'Ivolena est, comme je l'ai déjà dit, méfiant à l'excès: son caractère d'ailleurs est bon, officieux, généreux & naturel, mais ses usages sont grossiers. Le Songe, en changeant de lit, les cris du renard, le chant des oiseaux sont leurs augures: on craint revenans, Torciers & magiciens; on y prétend posséder le secret d'arrêter les voleurs sur le lieu même du délit, &c. Un homme qui arrosait dans un pré, & qui me demanda si j'étais magicien, & à qui j'offris deux mille écus, s'il se donnait corps & d'ame à moi, s'enfuit à perdre l'haleine, en faisant le signe de la croix; il me prit probablement pour le diable.

Si on veut passer depuis Ivolena en Annivié, on monte Villa, village perché sur une montagne, où la végétation commence à manquer.

On voit depuis Villa que le soleil donne jusques dans la nuit sur la Dent blanche, ses rayons ne s'éclipent pas, mais perdent insensiblement leurs forces; étant sur la cime de la montagne du Cotter, on voit mieux que jamais, quoiqu'on en soit très-éloigné, la grande élévation de la Dent blanche, que les Anniviards appellent Mont-Serna. C'est ici qu'on observe une continuation immense des glaciers.

La première montagne qu'on trouve sur Annivié est Torrent; sa plaine est baignée par deux petits lacs, & divisée par une riviere; on pait, en été, dans ces superbes plaines près de mille bêtes à corne.

Les Anniviards vont, à mulet, jusqu'aux pieds du glacier, dont les monts de neiges menacent de tous côtés de leur chute. Dans la montagne du Maret, on trouve des aromates en abondance, entre autres le *geum caryophyllum*, que les habitans appellent l'herbe du sang, & en font un usage très-considérable pour les engorgemens de sang. A Lard-du-champs, qui touche le Maret, on y abat le plomb pur à coup de marteau: on y trouve, dit-on, l'or en masse; mais ne disons rien, chacun a ses idées, elles sont libres.

Le mont de Moras s'avance en triangle dans la vallée d'Annivié, d'où on découvre toute son étendue: les biens y sont beaux, fruit de la grande activité des habitans. On a raison de dire: *Omnia de labore vendant*.

Près la chapelle de Cinna, on trouve une mine de cobalt, & on tombe bientôt dans un superbe valon, dont les monts, les plus élevés, sont celui de l'Irec, qui a dix-neuf cents toises d'élévation; celui de l'Arpitela est moins haut. On est surpris de trouver des superbes meuses le long & en dedans du glacier de la Lés, & même au milieu des neiges. A Cirug, on trouve des cristaux & une mine qui a été négligée. On observe aux pieds des Ruinettes, sur une pierre, les talons des souliers d'une femme; c'est, dit-on, Notre Dame, laquelle arrêta une masse de pierre énorme qui est à côté, & y laissa un monument immémorial. On voit en passant le Sonetschberg, aulli sur une pierre, la griffe du diable & la faulx d'un malheureux Capucin. Osera-t-on combattre des préjugés, sans attaquer la religion?

On trouve les restes du château des Seigneurs d'Annivisio.

En sortant d'Annivié, pour aller à Sierre, on tombe aux Pouties, ce sont deux précipices affreux, à travers desquels le chemin est pratiqué & taillé, avec une inscription, faite en 1613; on y a découvert plusieurs essaims d'abeilles, qui ont fixé leur séjour dans les fentes du roc, desquelles le miel découle: voilà la manne dans le désert. A l'opposite, il y a une source d'eau salée, dont les habitans n'ont scu retirer aucun profit jusqu'à présent.

Les Anniviards ne sont point méfians, mais très-crédules, & jaloux de leur prétendu bien-être: chaque enfant fait où les mânes de ses parens sont pénitence. C'est ici un grand crime d'uriner dans l'eau courante, parce qu'on y place les ames en peine.

#### M O R T S.

Susanne-Madeleine, femme de François Foucard, de la nouvelle Corporation, âgée de 60 ans.  
Louise-Madeleine Dubauloz, fille mineure.  
Une fille venue morte au monde.  
Charles Décastel, fils mineur.  
Jean-Rodolph Giscard, de Lausanne, âgé de 46 ans.  
Charles-Barthelemy-François Décastel, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

26 FÉVRIER 1791.

Le SOLÉIL se leve à 6 heures 36 minutes, & se couche à 5 heures 24 minutes.

La LUNE se leve à 11 heures 43 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
17 Févr.	3. 3†	0 2. 0†	0 3. 1†	26. p. 6. lig. 5	26. p. 6. lig. 0	26. p. 5. lig. 3
18 . . .	4. 1†	0 1. 1†	0 2. 0†	26. 4. 3	26. 4. 0	26. 3. 1
19 . . .	1. 0†	0 5. 3†	0 2. 0†	26. 2. 1	26. 1. 0	26. 0. 0
20 . . .	0. 7-	0 2. 0†	0 1. 0	26. 3. 4	27. 5. 2	26. 6. 3
21 . . .	2. 3-	0 2. 1†	0 0. 8-	26. 6. 0	26. 5. 3	26. 5. 1
22 . . .	1. 1-	0 3. 2†	0 2. 1†	26. 5. 5	26. 5. 0	26. 4. 8
23 . . .	2. 1-	0 3. 0†	0 1. 0-	26. 4. 10	26. 6. 7	26. 7. 9

A V I S.

ON prie les personnes qui doivent encore leur Abonnement à ce Journal, de vouloir bien se rappeler qu'on le paye à l'avance; & l'on desire que la réitération de cet Avis puisse fixer sur-tout l'attention des Abonnés qui doivent leur soufcription depuis deux ou trois années.

V A R I É T É S.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Que vous connaissiez ou non les deux traits historiques que je vous envoie, je vous prie de les insérer dans votre intéressant Journal; je crois d'ailleurs qu'ils ne font point autant connus qu'ils devraient l'être. Si souvent les hommes accusent les femmes de faiblesse, d'inconscience; si souvent ils leur refusent l'aptitude propre aux grands talens, au grand courage; si souvent, enfin, ils sont injustes envers elles, que les amis de la justice & de la vérité ne doivent épargner aucun des moyens propres à ramener leurs détracteurs à des principes d'équité, en leur mettant devant les yeux des faits qui leur prouvent qu'elles ne

leur sont inférieures ni en vertu, ni en courage; ajoutons qu'on doit souvent considérer les femmes, vu la nature de leur organisation, comme supérieures aux hommes, lors même qu'elles ne les surpassent point.

Une Ecossaïse, nommée *Marie Lambrun*, avait été au service de Marie-Stuart; elle s'était mariée ensuite, & la Reine d'Ecosse avait accordé plusieurs grâces au mari de cette femme. Il avait été tellement pénétré de la triste destinée de sa bienfaitrice qu'il mourut le même jour que cette Princesse eut la tête tranchée.

*Marie Lambrun*, qui aimait tendrement son mari, & qui était très-attachée à la Reine d'Ecosse, forma le dessein de venger leur mort sur Elisabeth. Elle se déguisa en homme, & prit le nom d'*Antoine Spark*. Elle cacha sous ses habits deux pistolets, résolue d'en tirer un sur la Reine & de se tuer avec l'autre.

Un jour qu'Elisabeth se promenait dans ses jardins, *Marie Lambrun*, qui n'avait pas encore trouvé l'occasion favorable, voulut exécuter son horrible dessein; mais, ayant percé la foule avec trop de précipitation, un de ses pistolets tomba, & fut aperçu par les gardes. Elisabeth la fit approcher & lui demanda qui elle était? *Je suis femme*. répondit-elle avec intrépidité, *quoique je sois habillée en homme. J'ai été plusieurs années au service de Marie Stuart que vous avez fait mourir injustement.*

Mon mari en est mort de douleur. J'ai cru devoir venger, au péril de ma vie, leur mort par la vôtre. Son nom, le son de sa voix & ses traits la firent reconnaître par plusieurs personnes, qui se souvinrent de l'avoir vue auprès de Marie Stuart. Vous avez donc cru, lui dit la Reine, faire votre devoir en m'assassinant ? Et moi, que pensez-vous que je dois faire ? — Me demandez-vous cela, répondit Marie Lambrun, en qualité de Reine ou de Juge ? Elisabeth lui dit que c'était en qualité de Reine. — Vous devez donc, reprit-elle, me faire grâce. — Quelle assurance me donnez-vous, lui dit Elisabeth, que vous n'abuserez point de cette grâce, & que vous n'attendez pas une seconde fois à ma vie ? — Madame, repartit l'Ecoffaise, une grâce qu'on veut accorder avec tant de précaution, n'est pas une grâce ; ainsi vous pouvez me juger. Elisabeth se tournant vers les Seigneurs de la cour qui l'accompagnaient, leur dit : Depuis trente ans que je regne, personne ne m'a encore donné une si belle leçon. On lui conseilla de livrer cette femme à la sévérité des loix ; mais Elisabeth lui accorda la grâce & sans condition. L'Ecoffaise, en la remerciant, ajouta : Si vous voulez, Madame, que la grâce que vous m'accordez me soit utile, faites-moi conduire sûrement hors du Royaume, & jusques sur les côtes de France. Ce qui fut exécuté.

La ville de Falaise était dans le parti de la Ligue, Henri IV l'avait assiégée ; on allait donner l'assaut : la Chenoye, un Marchand, était amoureux & aimé d'une fille de son état ; il lui proposa un moyen qu'il imaginait pour sortir de la ville & la mettre en sûreté. Comme je suis persuadé, lui répondit-elle, que vous ne pensez abandonner vos compatriotes lorsqu'ils vont combattre, que parce que vous tremblez pour moi ; la proposition que vous me faites ne vous ôte ni mon estime, ni mon amour, & pour vous le prouver, je suis prête à unir ma destinée à la vôtre : venez, je vais vous donner ma foi, mais ce sera sur la brèche. Elle monte, en prononçant ces mots ; les représentations, les craintes, les larmes de son amant sont vaines ; elle arrive au rempart : l'un & l'autre, dit Mezeray, combattent avec tant de courage, que Henri IV, admirateur des belles actions, commanda qu'on leur sauvât la vie, s'il était possible ; mais la Chenoye ayant été tué d'un coup de fusil, sa maîtresse refusa quartier, & continua de combattre jusqu'à ce que se sentant blessée à mort, elle s'approcha du corps de son amant pour mêler son sang avec le sien, & mourut en le tenant embrassé.

On est fâché que tant de courage ait été employé en faveur de la Ligue ; mais il ne faut examiner, dans ce trait, que ce dont les femmes sont capables. On vous fait voir l'excellence de Pétoffe, c'est à

vous de la couper & de la façonner convenablement.

### SUR LES FEMMES.

La Femme, ce nom seul touche l'ame, mais il ne l'éleve pas toujours ; il ne fait naître que des idées agréables qui deviennent un moment après des sensations inquiètes, ou des sentimens tendres ; & le Philosophe qui croit contempler, n'est bientôt qu'un homme qui desire, ou qu'un amant qui rêve.

Une femme se faisait peindre ; ce qui lui manquait pour être belle était précisément ce qui la rendait jolie. Elle voulait qu'on ajoutât à sa beauté, sans rien ôter à ses grâces ; elle voulait, tout à la fois, & que le Peintre fût infidèle, & que le portrait fut ressemblant : voilà ce qu'elles feront toutes pour l'Ecrivain qui doit parler d'elles.

Cette moitié du genre humain, comparée physiquement à l'autre, lui est supérieure en agrémens, inférieure en force. La rondeur des formes, la finesse des traits, l'éclat du teint, voilà ses attributs distinctifs.

Les femmes ne diffèrent pas moins des hommes par le cœur & par l'esprit, que par la taille & par la figure ; mais l'éducation a modifié leurs dispositions naturelles en tant de manières : la dissimulation, qui semble être pour elles un devoir d'état, a rendu leur ame si secrète ; les exceptions sont en si grand nombre, si confondues avec les généralités, que plus on fait d'observations, moins on trouve des résultats.

Il en est de l'ame des femmes comme de leur beauté ; il semble qu'elles ne fassent appercevoir que pour laisser imaginer. Il en est des caractères en général comme des couleurs ; il y en a de primitives, il y en a de changeantes ; il y a des nuances à l'infini, pour passer de l'une à l'autre. Les femmes n'ont guère que des caractères mixtes, intermédiaires ou variables ; soit que l'éducation altère plus leur naturel que le nôtre ; soit que la délicatesse de leur organisation fasse de leur ame une glace qui reçoit tous les objets, les rend vivement, & n'en conserve aucun.

Qui peut définir les femmes ? Tout, à la vérité, parle en elles, mais un langage équivoque. Celle qui paraît la plus indifférente, est quelquefois la plus sensible ; la plus indiscrete passe souvent pour la plus fautive ; toujours prévenus, l'amour ou le dépit dicte les jugemens que nous en portons ; l'esprit le plus libre, celui qui les a le mieux étudié, en croyant résoudre des problèmes, ne fait qu'en proposer de nouveaux. On fait qu'un bel esprit disait, " il y a trois choses que j'ai toujours beaucoup aimées, sans jamais y rien comprendre, la peinture, la musique & les femmes".

S'il est vrai que de la faiblesse naît la timidité, de la timidité la finesse, & de la finesse la fausseté, il faut conclure que la franchise est une vertu bien estimable chez les femmes.

Si cette même délicatesse d'organes qui rend leur imagination plus vive, rend aussi leur esprit moins capable d'attention, on peut dire qu'elles apperçoivent plus vite, peuvent voir aussi bien, regardent moins long-tems.

Que j'admire les femmes vertueuses, si elles sont aussi fermes dans la vertu que les femmes vicieuses me le paraissent dans leurs désordres !

La jeunesse des femmes est plus courte & plus brillante que celle des hommes, leur vieillesse est plus fâcheuse & plus longue.

Elles sont vindicatives. La vengeance qui est l'acte d'une puissance momentanée, est une preuve de faiblesse. Les plus faibles & les plus timides doivent donc être les plus cruelles : c'est la loi générale de la nature qui, dans tous les êtres sensibles, proportionne le ressentiment au danger.

Comment seraient-elles discrètes, elles sont curieuses ; & comment ne seraient-elles pas curieuses, les hommes leur font mystère de tout ce qu'ils peuvent leur cacher.....

Il y a moins d'union entr'elles qu'il n'y en a entre les hommes ; c'est qu'elles n'ont qu'un objet.

Distingués par des inégalités, les deux sexes ont des avantages presque égaux. La Nature a mis d'un côté la force & la majesté, le courage & la raison ; de l'autre les grâces & la beauté, la finesse & le sentiment. Ces avantages ne sont pas toujours incompatibles ; ce sont quelquefois des attributs différens qui le servent de contrepoids : ce sont quelquefois les mêmes qualités, mais dans un degré différent. Ce qui est agrément ou vertu dans un sexe, est défaut ou difformité dans l'autre. Les différences de la nature devraient en mettre dans l'éducation ; c'est la main du Statuaire qui peut donner un grand prix à un morceau d'argile.

Par une transition, un peu brusque il est vrai, passons à une aimable femme quittée par son amant, & quittée avec éclat : *Qu'est devenue*, dit-elle, *la loi des sermens ?* Livrée à la honte & à la douleur, autant de fois elle a juré d'aimer toujours, autant de fois elle jure de n'aimer jamais. Mais quand on a eu vécu pour l'amour, on ne peut plus vivre que pour lui. Lorsqu'il s'établit dans une ame, il y répand, je ne sais quel charme qui altère la source de tous les autres plaisirs ; lorsqu'il s'envole, il y laisse toute l'horreur du désert & de la solitude. C'est, sans doute, ce qui fait dire, qu'il est plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu d'engagement, que d'en trouver qui n'en ait eu qu'un.

Le désespoir de cette amante abandonnée, le change insensiblement en une langueur qui fait de tous ses jours un tissu d'ennui ; accablée du poids de son existence, elle ne fait plus que faire de sa vie, c'est un rocher aride auquel elle est attachée. Mais d'anciens soupirans se présentent chez elle avec une nouvelle espérance, de nouveaux se déclarent, ses amies lui conseillent de se distraire ; elle y consent, elle finit par se consoler.

Elle a fait un nouveau choix qui ne sera guères plus heureux que le premier, quoique plus volontaire, & qui bientôt sera suivi d'un autre. Elle appartenait ci-devant à l'amour, aujourd'hui elle appartient au plaisir ; ses sens étaient à l'usage de son cœur, son esprit est à l'usage de ses sens ; l'art, si facile à distinguer, par-tout ailleurs de la nature, n'en est ici séparé que par une nuance imperceptible. Il est des mensonges de la galanterie comme des fictions de théâtre, où la vraisemblance a souvent plus d'attraits que la vérité.

( La suite dans une autre Feuille. )

Il est dans cette ville une femme dont le bonheur est d'ignorer ce que le monde appelle les *plaisirs* ; sa gloire est de vivre ignorée. Renfermée dans les devoirs de femme & de mere, elle consacre ses jours à la pratique des vertus obscures : occupée du gouvernement de sa famille ; elle regne sur son mari par la complaisance, sur ses enfans par la douceur, sur ses domestiques par la bonté ; sa maison est une demeure des sentimens religieux, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle, de l'ordre, de la paix intérieure, du doux sommeil & de la santé : économe & sédentaire, elle en écarte les passions & les besoins ; l'indigent qui se présente à sa porte, n'en est jamais repoussé ; l'homme licencieux ne s'y présente jamais. Elle a un caractère de réserve & de dignité qui la fait respecter, d'indulgence & de sensibilité qui la fait aimer, de prudence & de fermeté qui la fait craindre ; elle répand autour d'elle une douce chaleur, une lumière qui éclaire & vivifie tout ce qui l'environne.—Est ce la Nature qui l'a placée ou la raison qui l'a conduite au rang suprême où je la vois ?

## LIVRES DIVERS.

On trouve chez M. L. Luquiers, Libraire à Layanne, les trois Ouvrages suivans, qui, quoiqu'ils aient paru il y a déjà quelque tems, n'en méritent pas moins, ce nous semble, en raison de leur utilité, d'être annoncés à ceux de nos Lecteurs qui pourraient ne pas les connaître.

*De l'Education morale des Enfans, par feu M. GELLET, extraite de ses Leçons de morale.*

La premiere Section de cette brochure a pour objet le devoir de former l'esprit & le cœur des enfans, des leurs premieres années; la seconde Section traite de l'Education qu'on doit donner aux jeunes gens qui sont sortis de l'enfance; & l'Auteur, dans l'une & l'autre de ces parties, développe des principes sages, des vues d'un homme instruit, d'un citoyen respectable.

*Observations très-importantes pour les peres & meres & pour les personnes qui ont des familles à soigner. Par M. BLAKEY.*

L'Auteur indique les inconveniens qui résultent de la maniere ordinaire de traiter les enfans nouveaux-nés; les soins qu'il faut leur donner au moment de leur naissance; la nourriture qui leur est propre à cet âge, celle qui leur convient à un âge plus avancé. Il fait quelques observations sur la maniere qu'on a adoptée pour rendre les enfans robustes, sur leur habillement, leurs indispositions, &c.

Après s'être occupé de ces objets, il passe à un autre objet, qui sans paraître d'un intérêt aussi général, n'en est pas moins d'une haute importance, c'est aux descentes ou ruptures qui surviennent aux enfans, de même qu'aux hommes & aux femmes; il parle des moyens de les prévenir, de ceux de les guérir, &c.—Sa maniere de s'exprimer est claire, à la portée de toutes les classes de Lecteurs. Nous croirons remplir un devoir en citant l'extrait suivant: "Quand on craint une descente, qu'on est à la campagne, ou qu'on est éloigné des secours d'hommes de l'art, il faut sur le champ se fabriquer un bandage tel que je vais le décrire. On fait une ceinture de toile ou de futaine; on attache à l'un des bouts une ou deux pelotes suivant le besoin; on attache aussi la ceinture par devant à un crochet ou à une boucle sur la pelote. On doit joindre à la ceinture une ou deux sous-cuisses, c'est-à-dire, une bande de toile ou de futaine qui, attachée à la ceinture par derrière, passe autour des cuisses & viennent s'aggraffer par devant à la pelote. Pour faire la pelote, il faut prendre un morceau de liege & le couper de la figure d'un oignon. On le rape ensuite, afin qu'il soit plus uni; on a soin que la pelote soit convexe d'un côté, & plate de l'autre: on applique le côté convexe sur la partie malade, ayant eu soin auparavant de le couvrir de laine, afin qu'il soit moins dur sur la peau, & d'envelopper le tout avec de la toile".

*Soins faciles pour la propreté de la bouche & pour la conservation des dents. Par M. BOURDET, Chirurgien - Dentiste. Suivis de l'art de soigner les pieds, &c.*

Tout ce qui forme les agrémens du visage est ar-

bitraire à bien des égards. Le nez, la bouche, les yeux peuvent embellir ou déparer sous une infinité de formes différentes. Les dents seules, nullement sujettes à l'inconstance ou à la diversité de nos goûts; aux opinions des tems & des lieux, n'ont qu'une mode pour être bien. Il faut qu'elles soient blanches, complètes, & bien rangées; & tout cela dépend en partie de nous-mêmes, ainsi que le prouve M. Bourdet, en démontrant la facilité avec laquelle chacun peut donner des soins à cet ornement nécessaire.

Comme c'est une des premieres jouissances de la vie que de pouvoir se transporter librement où la volonté conduit; l'art de soigner les pieds est de la plus grande utilité. L'Auteur donne sur cet objet, comme sur le précédent, d'excellens conseils; il parle des cors, des verrues, des durillons, des oignons, des engelures, des accidens des ongles, & par-tout il se montre un homme instruit sur ces objets, un homme zélé pour le bien public. En parlant des verrues, des cors aux pieds, il observe qu'il y a plus d'erreurs populaires sur leur destruction que de moyens assures de les guérir. En effet, chacun a son remede, ou pour mieux dire, chacun a son erreur, & il ne faut que les examiner pour s'en convaincre.

Comme les cas varient beaucoup, les moyens de guérison de M. Bourdet varient de même; nous ne pouvons donc les placer ici; mais il sera facile de consulter l'ouvrage même, qui est écrit d'une maniere qui le met à la portée de tout le monde.

Itineraire de Geneve, Lausanne & Chamouni. Par M. BOURRIT, Chantre de l'église cathédrale de Geneve, & Pensionnaire du Roi des Français. Prix 2 l. de France relié en carton. A Geneve, & se trouve à Lausanne chez M. Luquiens & chez M. Fischer, Libr. (Nous donnerons une Notice de cet ouvrage.)

### É N I G M E.

Quatre lettres, Lecteur, me forment toute entiere: Il ne me reste qu'une en m'étant la premiere.

### M O R T S.

Jeanne Neuschwander, fille mineure.  
Mr. Guillaume Otton Struve, de Lausanne, âgé de 72 ans.  
César Wiltaz, de Clarmont, âgé de 72 ans.  
Marguerite Nicollier, femme de Rodolph Dapaz, de Romanel, âgée de 57 ans.  
Christine Heller, femme de Christian Hebeizen, de Lagnau, âgée de 52 ans.  
Une fille venue morte au monde.  
Anne-Marie Coradi, veuve de Durs Sägisser, de Vangen, âgée de 60 ans.  
Un enfant mâle, mort avant le Baptême.  
François Schoulz, femme du Sr. Jacques Amaton, Hérald, Citoyen de Lausanne, âgée de 27 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

5 MARS 1791.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 24 minutes, & se couche à 5 heures 36 minutes.

La LUNE se leve à 2 heures 43 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
24 Févr.	-2 6--	o   5. 1 †	o   3. 0	26. p. 7. lig. 9	26. p. 8. lig. 3	26. p. 8. lig. 0
25 . . .	-1. 3	o   7. 3 †	o   0. 8--	26. 8.	26. 7.	26. 6. 3
26 . . .	-4. 0	o   4. 2 †	o   0. 9--	26. 5. 11	26. 6. 7	26. 7. 7
27 . . .	-2. 0	o   3. 1 †	o   2. 1 †	26. 8.	27. 8.	26. 8. 7
28 . . .	-1. 0	o   2. 4 †	o   -1. 2	26. 9. 3	26. 10.	26. 11. 0
1 Mars	† 3. 0	o   5. 7 †	o   4. 0	26. 10.	26. 11.	26. 11. 3
2 . . .	† 3. 7	o   8. 3 †	o   6. 0	26. 10.	26. 10	26. 9. 7

VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Geneve, le 26 Février 1791.

MESSIEURS,

J'Ai lu avec plaisir, dans votre Journal du 19 de ce mois, quelques détails sur les vallées d'Hérens & des Anniviers; leur Auteur me permettra de lui demander, si le *geum* de la montagne du Maret est une espèce nouvelle pour les Botanistes: car personne encore, avant lui, ne m'a paru connaître le *geum caryophi*; aurait-il voulu désigner le *geum rivale* de LINNÉ, (*Bénoite aquatique* de la MARCK) qui se trouve sans doute sur cette montagne, comme sur celles qui l'avoisinent? L'épithete *d'herbe du sang*, qu'il dit lui être donnée par les paysans, me le ferait présumer, puisque l'extrait de cette plante est employé en Suede comme un remede souverain pour arrêter les hémorrhagies de la matrice, & la diarrhée, & que les Bergers des Alpes m'ont paru employer la plante elle-même, non pour les engorgemens du sang, mais pour arrêter toutes les especes d'hémorrhagies externes.

J'appris, en parcourant la vallée des Anniviers, au mois d'Août 1783, que six filons de mine de kobolt grise y avaient été ouverts en divers tems; qu'on y

avait aussi exploité deux mines de plomb, non pur, comme il n'en existe nulle part, mais en galene à grandes & petites facettes; qu'on y avait rencontré un filon de pyrites cuivreuses arsénicales, & en quelques endroits des pyrites martiales aurifères (\*).

Les fromages de cette vallée sont estimés; ils se vendent en Italie sous le nom de fromages de Conche; leur prix se maintient, pour ceux qui sont vieux, à 3 batz la livre, poids de marc.

J'ajouterai au tableau, que l'Auteur du voyage à la vallée d'Hérens fait du caractère moral des Anniviers, qu'outre leur ignorance, leur crédulité, leur superstition & leur excès de dévotion qui en sont la suite, ils m'ont paru qu'en général ils ne connaissent point les douceurs de l'hospitalité, & que, sans argent, on pourrait fort bien mourir de faim au milieu d'eux; phénomène sans doute chez un peuple berger. On trouvera mon jugement bien opposé à celui qu'ont tracé le célèbre *Roussseau*, & long-tems après lui *M. Bourrit*, dans sa description des Alpes page 192; je pense que cette différence ne vient que de la maniere de voyager: un observateur,

(\*) Les pyrites aurifères qui ont été découvertes jusqu'à nos jours dans diverses contrées du Piémont & du Valais, contiennent de l'or en paillettes, disséminées dans & entre les cristaux pyriteux: aussi après une amalgamation bien faite n'obtient-on plus d'or du résidu.

ous l'extérieur de l'aïssance, trouvers en général partout de l'hospitalité, de la prévenance & de l'honnêteté; mais les haillons de la misere que j'avais adopté dans mon voyage, ne seront bien reçus que chez un peuple vraiment hospitalier; car l'hospitalité ne doit pas seulement consister à bien accueillir des parens & des amis, ou des personnes dont l'extérieur annonce de l'aïssance, mais à faire part indistinctement & gratuitement à un voyageur indigent des secours accordés par le doux sentiment de compassion & d'humanité dicté à tous les hommes par la Nature.

Je continuerais, Messieurs, à vous communiquer mes observations sur cette intéressante vallée des Anziviers, si je ne craignais qu'en entretenant vos Lecteurs trop long-tems sur le même objet, vous ne vous écartassiez de l'excellente marche que vous me paraissez avoir adoptée, celle de chercher à varier vos sujets. J'ai l'honneur d'être, &c.

H. ALB. GOSSE, *Maitre en Pharmacie; &c.*

### FRAGMENS SUR LES FEMMES.

Il a paru, depuis quelques tems, des Romans faits par des femmes, dont les ouvrages sont aussi aimables qu'elles: on ne peut mieux les louer. Quelques personnes, au lieu d'en examiner les graces, ont cherché à y jeter du ridicule. Il est devenu si redoutable ce ridicule qu'on le craint plus que ce qui déshonore. Il a tout déplacé; il met où il lui plaît la honte & la gloire. Le laisserons-nous le maître & l'arbitre de notre réputation? Je demande ce qu'il est; on ne l'a point encore défini. Il est purement arbitraire, & dépend plus de la disposition qui est en nous que celle des objets. Comme les modes, il varie sans cesse, & relève du seul caprice. Il a pris le favori en aversion. Il pardonne, quoiqu'avec peine, à un petit nombre d'hommes, supérieurs en esprit, en génie; mais jamais à des personnes du grand monde, s'ils osent favori, il les appelle même *pédans*. La pédanterie cependant est un vice de l'esprit, & le favori en est l'ornement.

Si l'on passe aux hommes l'amour des lettres, on ne le passe pas aux femmes, dit-on.— Qui ne ferait blessé de voir blâmer des femmes aimables de s'occuper innocemment, quand elles pourraient employer leur tems suivant l'usage d'à-présent?...

J'attaquerai les mœurs du tems qui sont l'ouvrage des hommes. La honte n'est plus pour les vices; elle est toute dévouée au ridicule, dont le pouvoir s'étend toujours plus loin qu'on ne pense. Il est même dangereux de le répandre sur ce qui est bon. L'imagination une fois frappée, ne voit plus que lui.

Un Auteur Espagnol disait que le livre de Don Quichotte avait perdu la Monarchie d'Espagne, parce que le ridicule qu'il a répandu sur la valeur que

cette nation possédait autrefois dans un degré si imminent, en a amolli & énervé le courage.

*Moliere*, en France, par sa comédie des *Femmes savantes*, a produit aussi quelques funestes effets; il a fermé au Sexe la carrière des Lettres, & ce ne pouvait être son but. Depuis ce tems là on a attaché presqu'autant de honte au favori des femmes qu'aux vices qui leur sont le plus défendu. Lorsqu'elles se sont vues attaquées sur des amusemens aussi purs, aussi honnêtes, elles ont compris que, honte pour honte, il fallait choisir celle qui leur rendait davantage, elles se sont donc livrées au plaisir. «Elles ont mis, dit un Auteur moderne, la débauche à la place du favori; le précieux qu'on leur a tant reproché, elles l'ont changé en indécence. Par là elles se sont dégradées, & sont déchues de leur dignité: car il n'y a que la vertu qui leur conserve leur place, & il n'y a que les bienfaisans qui les maintiennent dans leurs droits».

Mais depuis si long-tems on attaque de la sorte la conduite des femmes; a-t-on raison? On pourrait cependant dire que de tout tems on s'est plaint des mêmes choses; qu'un siècle peut être justifié par un autre, & que, pour sauver le présent, il n'y a qu'à renvoyer au passé. Les mœurs se ressemblent dans tous les tems, mais elles se montrent sous des formes différentes. Comme l'usage n'a des droits que sur les choses extérieures, qu'il ne s'étend point sur les sentimens, il ne redresse pas la nature, il n'ôte point les besoins du cœur, & les passions sont toujours les mêmes.

Soyons de bonne foi; nous sommes-nous acquis, par la pureté de nos mœurs, le droit d'attaquer sans cesse celles des femmes?.... La vérité est que les deux sexes n'ont rien à se reprocher, qu'ils contribuent également à la corruption de leur siècle. Il faut pourtant convenir que les manieres ont changé. La galanterie est bannie, & personne n'y a gagné. Les hommes se sont séparés des femmes, & ont perdu la politesse, la douceur & cette fleur de délicatesse qui ne s'acquiert que dans leur société. Les femmes ont perdu l'envie de plaire par des manieres douces & modestes, & c'était pourtant la véritable source de leurs agrémens.

Quoique la nation Française soit déchue de l'ancienne galanterie, il faut toutefois convenir qu'aucune autre nation ne l'avait ni poussée plus loin, ni plus épurée. Les hommes en ont fait un art de plaire; & ceux qui s'y sont exercés & qui ont acquis une grande habitude, ont des regles certaines quand ils savent s'adresser à des caracteres faibles. Les femmes ont créé une tactique pour leur résister. C'est des desirs & des dessein des hommes, de la pudeur & de la retenue des femmes que se forme le commerce délicat qui polit l'esprit & épure le cœur.

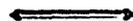
L'esprit que l'amour donne est vif & lumineux : il est la source des agrémens : rien ne peut plaire à l'esprit s'il ne passe par le cœur.

La sensibilité est une disposition de l'ame qu'il est avantageux de trouver dans les autres. Vous ne pouvez avoir ni humanité, ni générosité, sans sensibilité. Un seul sentiment, un seul mouvement du cœur a plus de crédit sur l'ame que toutes les sentences des Philosophes. La sensibilité secourt l'esprit & sert la vertu. On demandait un jour à un homme d'esprit, ami de Madame de la Sabliere, ce qu'elle faisait & ce qu'elle pensait dans sa retraite ? *Elle n'a jamais pensé*, répondit-il, *elle ne fait que sentir.*

Ceux qui attaquent les femmes, ont prétendu que l'action de l'esprit, qui consiste à considérer un objet, était moins parfait dans les femmes, parce que le sentiment qui les domine les distrait & les entraîne. L'attention est nécessaire : elle fait naître la lumière, approche, pour ainsi dire, les idées de l'esprit & les met à sa portée ; mais chez les femmes, les idées s'offrent d'elles-mêmes & s'arrangent plutôt par sentiment que par réflexion : la nature raisonne pour elles, & leur en épargne tous les frais. Je ne crois donc pas que le sentiment nuise à l'entendement : il fournit de nouveaux esprits qui illuminent de manière que les idées se présentent plus vives, plus nettes & plus demêlées ; ce qui le prouve, c'est que toutes les passions sont éloquentes. Nous allons aussi sûrement à la vérité par la force & la chaleur des sentimens que par l'étendue & la justesse des raisonnemens, & nous arrivons toujours par eux plus vite au but dont il s'agit, que par les connaissances. La persuasion du cœur est au-dessus de celle de l'esprit, puisque souvent notre conduite en dépend : c'est à notre imagination & à notre cœur que la nature a remis la conduite de nos actions & de ses mouvemens....

.... Elle a de l'esprit pour se faire aimer, non pour se faire craindre ; de la vertu pour se faire estimer, non pour mépriser les autres ; assez de beauté pour donner du prix à sa vertu. Egalement éloignée de la honte d'aimer sans retenue, du tourment de n'oser aimer, & de l'ennui de vivre sans amour ; elle a tant d'indulgence pour les faiblesses de son sexe, que la femme la plus galante lui pardonne d'être fidèle ; elle a tant de respect pour la bienséance, que la plus prude lui pardonne d'être tendre. Laisant aux folles dont elle est entourée la coquetterie, la frivolité, les caprices, les jalousies, toutes ces petites passions, toutes ces bagatelles qui rendent leur vie nulle ou contentieuse ; au milieu de ces commerces contagieux, elle consulte toujours son cœur qui est pur, & sa raison qui est saine, préférablement à l'opinion, cette reine du monde, qui gouverne si

despotiquement les infensés & les sots. Heureux la femme qui possède ces avantages ! plus heureux celui qui possède le cœur d'une telle femme !... Lecteurs, devinez....



### SUR LE GOUT.

Une femme d'une profonde érudition, Madame Dacier, a prétendu que le Goût est une harmonie, un accord de l'esprit & de la raison, & qu'on en a plus ou moins, selon que cette harmonie est plus ou moins juste. Une autre femme a prétendu que le Goût est une union du sentiment & de l'esprit, & que l'un & l'autre, d'intelligence, forment ce qu'on appelle le jugement. Ce qui fait croire que le Goût tient plus au sentiment qu'à l'esprit, c'est qu'on ne peut rendre raison de ses Goûts, parce qu'on ne fait pour quoi l'on sent ; mais qu'on rend toujours raison de ses opinions & de ses connaissances. Il n'y a aucun rapport, aucune liaison nécessaire entre les Goûts. Ce n'est pas la même chose entre les vérités. On peut être sûr d'amener toute personne intelligente à un avis raisonnable, mais on ne l'est jamais d'amener une personne sensible à son goût : l'on n'a point d'attraits pour l'attirer à soi. Rien ne se tient dans les goûts ; tout vient de la disposition des organes & du rapport qui se trouve entr'eux & les objets. Il y a cependant une justesse de goût, comme il y a une justesse de sens. La justesse de goût juge de ce qui s'appelle agrément, sentiment, bienséance, délicatesse ou fleur d'esprit, c'est elle qui fait sentir, dans chaque chose, la mesure qu'il faut garder. Mais comme on n'en peut donner de règle assurée, on ne peut convaincre ceux qui y font des fautes. Dès que leur sentiment ne les avertit pas, vous ne pouvez les instruire. De plus, le goût a pour objet des choses si délicates, si imperceptibles, qu'il échappe aux règles. C'est la nature qui le donne, il ne s'acquiert pas. Le goût est d'une grande étendue ; il met de la finesse dans l'esprit, & vous fait appercevoir d'une manière vive & prompte, sans qu'il en coûte rien à la raison, tout ce qu'il y a à voir dans chaque chose. C'est ce que veut dire *Montaigne*, quand il assure que les femmes ont un *esprit prim sautier*. Dans le cœur, le goût donne des sentimens délicats ; & dans le commerce du monde, une certaine politesse attentive qui nous apprend à ménager l'amour-propre de ceux avec qui nous vivons. Je crois que le goût dépend de deux choses ; d'un sentiment très-délicat dans le cœur, & d'une grande justesse dans l'esprit. Il faut donc avouer que nous ne connaissons pas toujours la grandeur du présent que nous faisons aux femmes en leur passant l'esprit de goût.



## M É D E C I N E.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Geneve, 28 Février 1791.

MESSIEURS,

L'extrait de l'ouvrage de M. *Blakey* que vous avez inséré dans votre dernier Journal, sur les descentes, est trop conséquent pour le laisser sans réfutation.

Cet Auteur, guidé sûrement par de bonnes intentions, conseille aux habitans de la campagne, qui craindraient d'être efforcés, l'application d'un bandage, & il annonce la maniere d'en fabriquer un qui puisse y remédier. Mais M. *Blakey* peut-il se faire illusion sur l'incertitude des signes qui caractérisent une descente, & qui sont absolument hors de la portée des gens qui ne sont pas de l'art? Peut-il méconnaître les affections nombreuses qui simulent les ruptures, sur-tout chez les enfans? Peut-il ignorer le danger de l'application d'un bandage dans une maladie qui ne serait pas une hernie, & celui qui résulterait de la même application sur un effort, avant la rentrée de l'intestin, ou des parties déplacées? Peut-il enfin, sans être taxé d'imprudence, livrer au hazard l'exécution de ses conseils? Je ne le crois pas, & d'après mes principes & le résultat de mon expérience sur ce sujet, je proscrirai toute application de bandage faite dans l'intention de remédier à une semblable incommodité, à moins qu'on n'en ait reçu le conseil d'un homme de l'art, après un examen très-réfléchi.

Pour ne pas encourir le reproche qu'on pourrait me faire, d'exposer les gens de la campagne, dont on connaît l'insouciance pour ce qui regarde leur fanté, à une augmentation de mal, par le retard d'un secours qu'ils ne peuvent gueres trouver que dans la ville, & pour ne les pas frustrer de l'avantage qu'ils peuvent retirer en fabriquant un bandage tel que M. *Blakey* le leur détaille, je ferai en peu de mots l'exposé des signes qui annoncent une rupture, & je me mettrai pour cela à leur portée.

Toute grosseur qui arrive ordinairement après un violent effort, ou au bas ventre, ou aux plis des cuisses. ou au nombril, peut être censée hernie ou descente; mais pour en être assuré, il faut que cette grosseur augmente lorsqu'on se mouche, ou qu'on touffe, & qu'elle rentre ou disparaisse lorsqu'on est couché sur le dos.

S'il en est ainsi, l'application d'un bandage devient indispensable, sinon l'on s'expose à un danger imminent de perdre la vie. S'il en est autrement, qu'on se garde bien d'apposer aucune force comprimente.

Je crois, Messieurs, qu'il ne serait pas hors de place d'annocer ici à un Gouvernement, aussi bien organisé qu'est celui sous lequel vous vivez, & qui est toujours disposé à faire des sacrifices en faveur de

ceux qui sont placés sous sa domination, l'avantage qui résulterait d'un petit dépôt de bandages élastiques, confiés aux soins des Ministres de village. Par ce moyen les payfans trouveraient tout de suite le remède à une maladie qui n'est que trop commune parmi eux, & qui est presque sans conséquence lorsqu'on y remédie promptement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

JURINE, Chirurgien.

## A L T I M É T R I E.

Élévation de quelques montognes & autres endroits au-dessus de la Méditerranée.

Lac de Geneve . . . . .	188 toises.
Lac de Neuchâtel . . . . .	214
La vallée de Chamouni en Savoye . . . . .	526
La mer de glace de Montanvert . . . . .	877
La pointe du Brevent . . . . .	1387
Celle du Mont-Blanc . . . . .	2391
L'hospice des Capucins sur le mont St-Gothard . . . . .	1095
Celui du grand St-Bernard . . . . .	1405
Le plateau du Mont-Cenis . . . . .	1000
Le sommet du Vésuve . . . . .	300
Le sommet de l'Etna . . . . .	1672
La pointe du Canigou, la plus haute des Pyrénées . . . . .	1441

## C H A R A D E.

On traîne mon premier,  
On chérit mon dernier,  
On brûle mon entier.

Le mot de l'énigme, insérée dans la dernière Feuille, est *Lune*.

Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.

Ferdinand Pinguely, de Kougisberg, & Henriette Clément, de Cuarnens.  
Marc-Louis-Henri Blanc, de Belmont, & Susanne Cuenoud, de la Paroisse de Villette.  
Jean-Louis Riccard, de la Paroisse de Villette, & Marguerite Blondel, de Grandvaux.  
Jean-David Dégailler, de la Corporation Française, & Jeanne Chevalé, de Morrens.

## M O R T S.

Jean-Abraham Nicolas, de Mezieres, âgé d'environ 50 ans.  
Jean-Abraham Bron, de Romanel, âgé de 70 ans.  
Jean-Haac Bertens, de Bioley, âgé de 61 ans.  
Françoise Vuillemin, femme de Jean-Abram Baud, de Pomy, âgée de 61 ans.  
Louise Goncet, de Rougemont, âgée de 60 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

12 MARS 1791.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 11 minutes, & se couche à 5 heures 49 minutes.  
La LUNE se leve à 2 heures 43 minutes après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
3 Mars	3 1 0	5 1 0	4 1 0	26. p. 9. lig. 7	26. p. 8. lig. 3	26. p. 8. lig. 3
4. . .	2 1 0	3 1 8	2 1 0	26. 7.	26. 7.	26. 7. 0
5. . .	1 1 0	3 1 9	3 1 1	26. 7.	26. 7.	26. 6. 11
6. . .	0 7 -	2 1 7	2 1 0	26. 5.	27. 4.	26. 3. 7
7. . .	2 1 3	5 1 3	2 1 0	26. 4.	26. 4.	26. 4. 0
8. . .	3 1 3	2 1 4	3 - 4	26. 5.	26. 6.	26. 7. 9
9. . .	2 - 1	1 1 0	3 - 2	26. 8.	26. 9.	26. 9. 10

**BELLES-LETTRES.**

*ITINÉRAIRE de Geneve, Lausanne & Chamouni, par M. BOURRIT, &c.*

Cet ouvrage manquait à Geneve; les Etrangers en demandaient en vain un semblable: on doit donc de la reconnaissance à M. Bourrit de s'en être occupé, & sur-tout de l'avoir rendu d'une utilité aussi générale qu'est celle qu'il lui a donné. D'ailleurs, pour la partie qui concernait les Glaciers, il n'appartenait à personne mieux qu'à l'Auteur de la description des Alpes, d'en donner un Itinéraire.

Après avoir jetté un coup d'œil très-rapide sur les rapports qui font de Geneve un Etat intéressant, l'Auteur parle de la situation de cette ville, de son commerce, de ses fabriques, de ses rues, de ses bâtimens publics, de ses Hommes de Lettres, des Artistes, des Fabricans, des Négocians, &c. &c. qu'elle renferme.

Sur tous ces objets, comme sur plusieurs autres qui méritent de fixer l'attention, on trouve dans cet ouvrage des détails qu'il ne peut être que très-agréable ou très-utile de trouver réunis en un seul volume.

M. Bourrit vient ensuite à décrire la route de Geneve à Salenche, de Salenche à Chamouni, de

Chamouni aux Glaciers qui l'entourent, aux endroits, aux sites remarquables qui l'avoilinent, au Mont-Blanc, à la sommité duquel il est parvenu, non sans de cruelles fatigues & même d'imminens dangers, comme on peut le voir dans la relation intéressante qu'il donne de cette ascension. De Chamouni cet Itinéraire conduit le Voyageur à Martigny & à Lausanne. M. Bourrit parle de la situation de cette dernière ville, de son antiquité, de son Académie, des mœurs de ses habitans, &c.; il revient enfin à Geneve, en passant par Aubonne, pour jouir de son superbe point de vue qui s'y offre.

Souvent l'Auteur, dans cette production, ainsi qu'on l'observe dans celles qu'il a déjà publiées, décele cette sensibilité, cet amour du bien, cette bienveillance universelle enfin qui regnent dans son cœur, & qui est un des rapports avantageux sous lesquels il est connu dans la Société, comme dans la république des Lettres.

Nous en allons placer ici quelques citations qui prouveront, ce nous semble, que la lecture de cet ouvrage est loin d'être aussi sèche, aussi peu intéressante que l'est pour l'ordinaire celle des autres productions de cette nature.

Parlant de la rue où naquit son infortuné & trop sensible compatriote J. J. Rousseau: Etrangers de toutes nations! s'écrie-t-il, hommes sensibles & inf-

truits ! ne dépassez pas ce quartier sans jeter un coup d'œil sur la maison où naquit l'immortel *Rouffseau* ; cet homme que les pensées sublimes & le brûlant style distinguent de tous les Ecrivains, cet homme fut votre ami, il fut celui de l'humanité ; son ame aimante voulait votre bonheur....”

L'h bitant de la plaine, qui n'a jamais gravi jusqu'au sommet de quelque montagne élevée, ne peut se faire une idée du genre de jouissance qui l'y attend. Indépendamment de la beauté, de la majesté du spectacle qui frappera ses yeux ; il y éprouvera un adoucissement bien marqué à ses maux, soit physiques, soit moraux. C'est une remarque qu'on a faite souvent, & que ne laisse pas échapper *M. Bourrit*, en parlant des glaciers & des monts de Chamouny. “ Des personnes, dit-il, affectées, dès leur enfance, de l'asthme, n'en ont plus ressenti l'incommodité ; des vues mauvaises ont éprouvé un changement sensible dans cet organe. Et quant aux sensations de l'ame, il est prouvé qu'elles y sont douces, que les inimitiés, occasionnées par l'esprit de parti, s'émoussent & prennent une teinte de tolérance & de support : la sensibilité, la bonté, l'humanité sont des impressions qui se font jour malgré les caractères, & il est impossible de ne pas le remarquer..... Nous passerons à l'endroit où l'Auteur parle de l'Hospice de St-Bernard. “.... Du Cidde à St-Pierre il y a une lieue. Cet endroit est remarquable par les crevasses des rochers où se précipite la Drance ; ces antrès profonds semblent pénétrer jusqu'aux entrailles de la terre, & la rivière écumante augmente la beauté du spectacle que les Voyageurs préfèrent à la chute du Rhin. De là au St-Bernard, il y a trois lieues de pays sauvage ; vous passerez de la culture & de l'aspect des bois à ceux d'une nudité absolue, & à la région de l'hiver : vous êtes déjà prévenus des sensations que ces changemens de scenes font éprouver. Vous surmonterez bien des rochers avant d'atteindre à l'Hospice, & vous passerez sur des amas de neiges. La route n'est pas absolument rapide, cependant elle fatigue par sa longueur & le froid qui augmente avec la vivacité de l'air. Ce serait un spectacle intéressant, si, en portant vos regards sur les sommets des neiges, vous veniez à y découvrir, comme moi dans mon dernier voyage, des troupeaux de vaches passer à la file, donner ainsi de la vie à cette nature mourante. Elles ne vous paraîtraient pas plus grandes que des brebis, & vous les accompagneriez de vos bénédictions. Enfin l'Hospice s'ouvrira à vous, comme l'arche de Noé, sur le sommet de la montagne, & vous bénirez la mémoire des hommes généreux qui ont construit une maison, à la hauteur de 1246 toises ; c'est certainement la plus élevée qu'il y ait en Europe.... Quelles occupations plus dignes d'éloges que celles d'être un

réfuge pour les pauvres voyageurs, de les secourir dans les peines & les dangers de ce passage ; d'envoyer des hommes au-devant d'eux ; d'avoir dressé des chiens pour leur en montrer la route au travers des neiges & des brouillards qui assiègent ces hauts sommets. Que d'hommes mourans rappelés à la vie ! L'on vous montrera les hauteurs d'où partent les avalanches, & une chapelle où sont les corps de ceux qui ont péri, vous attristera profondément....”

## V A R I É T É S.

### *Des jeux de hazard de quelques peuples.*

Le Coran défend tous les jeux de hazard aux Maures de l'Afrique ; ils les jouent cependant en secret, & sur-tout l'*hombie* que leurs ancêtres apportèrent d'Espagne. Le jeu d'*échec*, qui leur est permis, est leur jeu principal. Plusieurs d'entr'eux le jouent parfaitement. Jamais ils ne jouent d'argent, mais le perdant est obligé de souffrir que celui qui a gagné, lui attache une plume ou de la paille sur son turban ; ils nomment le Roi *Ejchéch*, la Reine *Lella*, la tour *Errôch*, le sauteur *Ejfers*, & les pions *Ehâri*. Ces figures n'ont pas la moindre ressemblance avec aucune créature, mais seulement quelques marques distinctives, que les étrangers sont obligés d'apprendre à connaître avant toutes choses.

Il paraît que les jeux des enfans sont les mêmes par tout le monde ; à Siam, & dans toute l'Inde, les enfans ont les mêmes jeux qu'en Europe, sans qu'on sache d'où ils les ont. *Niebuhr* vit sur les bords de l'Euphrate des enfans qui jouaient avec cinq petites pierres, dont ils jetaient une en l'air & qu'ils rattrapaient avec la main, après avoir auparavant amassé une, deux, trois, & même les quatre autres qui étaient à terre. En Perse, la jeunesse jouait à la paume. Le jeu de *pair ou non* est usité chez les Turcs & les Arabes, de même que le jeu des dames chez les Orientaux. Ils sont si fort attachés au jeu d'échec, qu'il n'est pas rare de voir des personnes y jouer des jours entiers. Tous leurs pions sont très-simples, & au lieu d'échiquiers de bois précieux, comme en ont les Européens, ils se servent d'un drap, sur lequel sont cousus des carrés d'étoffes de diverses couleurs, & dans lesquels ils renferment les pions après le jeu. On trouve pareillement chez les Arabes le jeu de *tric-trac* & de *mételle*, connus dans la basse Saxe. On les joue ordinairement avec des jets de deux couleurs différentes. Un jeu que les Arabes jouent avec de petits os carrés de moutons ou de chèvres, & selon les règles duquel il n'y a que le nombre qui paraît au dessus qui compte, aura sans doute donné lieu à l'invention des dés.

On ne trouve nulle part des cartes Européennes

chez les Mahométans. *Nicbuhr* vit à Bombay quelques vieux Marchands Arabes, qui jouaient avec des cartes Chinoises, fort épaisses & très-incommodes. Les joueurs étaient au nombre de quatre, & chacun avait tant de cartes, qu'à peine pouvait-il les tenir dans ses deux mains. Le *Coran* défend aux Mahométans de jouer de l'argent, ils le font cependant en secret, mais ils jouent un si petit jeu, qu'un joueur peut à peine perdre un écu dans tout un jour.

Les Chinois & les Nègres de *Whidach*, près de la côte des Esclaves, ne jouent pas avec autant de modération. Les premiers sont si acharnés au jeu, qu'ils se pendent très-souvent lorsqu'ils ont perdus, & les derniers se jouent eux-mêmes, quand ils ont perdu tout leur bien, leurs femmes & leurs enfans, & le gagnant les vend alors comme esclaves. Ces Nègres ont toutes sortes de jeu; le premier se nomme *attropou*, & on le joue avec six *bujis*, c'est-à-dire avec des coquillages blanchâtres, & oblongs comme des olives, & à-peu-près comme des noix; on les trouve dans les îles Maldives, où ils tiennent lieu de monnaie. Douze ou quinze Nègres s'assemblent & s'assient en rond sur des nattes étendues à terre. Chacun d'eux tient trois *bujis* & sa marque à la main, & après être convenu de ce qu'ils veulent perdre, ce qui ne va jamais au-dessous de quatre livres de France, ou un écu d'Allemagne, ils mettent l'argent sur la natte, un des joueurs prend alors les trois *bujis* de son voisin, les agite dans sa main avec les siens propres, & les jette tous six sur la natte. Lorsque ses trois *bujis* sont du côté de son adversaire, & vis à vis des siens, il a alors gagné; s'il n'en a qu'un de placé de la sorte, il a perdu; & s'il y en a deux, le coup est nul, & ils recommencent à jouer, en doublant la mise. Si le second jet de *bujis* est semblable au premier, c'est-à-dire, si au second coup le joueur n'a que deux de ses *bujis* vis à vis de ceux de son adversaire, on triple la mise, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'un gagne. Le gagnant joue contre tous les autres à la ronde jusqu'à ce qu'il perde, & alors il est obligé d'attendre que son tour revienne. Le second jeu de hasard est presque semblable au premier, mais on ne le joue qu'avec quatre *bujis*. On joue le troisième jeu avec des noyaux de palmier, ronds & de la grosseur d'un œuf, qui sont marqués comme les *bujis*. Les joueurs peuvent être au nombre de trois, six, neuf ou douze. Chacun d'eux place sa mise devant soi. Trois des joueurs commencent le jeu ensemble, & font tourner leurs noyaux sur la natte, à peu près comme les enfans en France font tourner leurs totors. Si l'un de ces noyaux, en tournant, fait sortir les deux autres de dessus la natte, celui à qui il appartient gagne les mises des deux autres joueurs; s'il n'en pousse qu'un, il ne gagne que la mise de celui à qui appartient le

noyau qui est sorti de dessus la natte; & s'ils restent tous trois sur la natte, on recommence le jeu en doublant les mises. Le gagnant joue contre deux autres, jusqu'à ce qu'il perde. Ce jeu demande beaucoup d'adresse.

Le jeu favori des Sauvages de l'Amérique septentrionale est le jeu de l'écuelle. On assure que souvent ce jeu leur fait perdre le repos & l'esprit. On ne peut le jouer qu'à deux. Chacun des joueurs prend six ou huit os, taillés à six faces inégales, dont les deux principales sont peintes, l'une en noir, l'autre jaunâtre. On les fait sauter en l'air, en frappant sur la terre, ou sur la table, avec une écuelle ronde & creuse dans laquelle ils sont, & qu'on fait pirouetter auparavant plusieurs fois. Si, en tombant, ils montrent tous la même couleur, celui qui les a jetés gagne cinq points. La partie est de quarante points, & lorsqu'un joueur en gagne quelques-uns, on en soustrait autant de ceux qu'a son adversaire. Cinq os de même couleur comptent un point la première fois qu'on les jette. Un village joue souvent contre un autre; chaque partie choisit son marqueur, mais il peut quitter quand il lui plaît. A chaque coup, & sur-tout aux coups décisifs, on jette de grands cris; les joueurs & les spectateurs sont dans l'agitation la plus vive; ils font mille contorsions, & mille grimaces; ils parlent aux petits os, jurent contre les génies protecteurs de la contre-partie, & les maudissent. Si le sort ne change pas bientôt, la partie perdante peut remettre le jeu au lendemain, il ne lui en coûte qu'un petit repas qu'elle donne aux spectateurs. Pendant chacun invoque son génie tutélaire, & prodigue le tabac en son honneur. Les grandes parties durent ordinairement cinq à six jours, & souvent la nuit ne les interrompt pas. Quelquefois elles sont occasionnées par les prières d'un malade ou l'ordre du Médecin. Lorsque quelqu'un a fait un rêve, ses parens s'assemblent pendant plusieurs nuits, pour faire un essai, & choisir celui d'entr'eux qui aura la main la plus heureuse. On consulte son ange gardien, on jeûne, on s'abstient du commerce des femmes, uniquement pour faire un songe heureux; le lendemain on raconte ce qu'on a vu pendant la nuit, & on place le plus près du joueur celui à qui l'on croit que son génie protecteur sera le plus favorable. Un autre jeu des Sauvages est celui des joncs; ce sont des petits joncs, de l'épaisseur d'une paille, & à peu près de deux pouces de long. On en prend un certain nombre, toujours impair, & ordinairement de 201; on les mêle, en invoquant les génies tutélaire, & on les partage en petits monceaux, chacun de dix joncs, avec un os pointu. Chacun prend un de ces monceaux à tout hazard, & celui qui a onze joncs dans le sien, gagne un certain nombre de

points ; souvent aussi le nombre neuf gagne la partie.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Les sentimens d'humanité qui caractérisent votre Journal & le rendent toujours si intéressant, ne me laissent aucun doute que vous ne vous empressiez de publier la lettre que j'ai l'honneur de vous adresser ; elle est, comme vous le verrez, appuyée de la signature de deux personnes respectables de cette ville.

« S'il est un infortuné qui, à tous les titres, mérite les regards de la bienfaisance, c'est celui dont je vais parler. Il est des malheureux qui ont peu de droit à la compassion, vu qu'ils le sont par leur mauvaise conduite, & il ne s'en présente que trop souvent de cette espèce ; mais il ne faut que jeter un coup d'œil sur *Jean-Yaac-Hugli*, domicilié dans le Jorat, pour s'assurer que jamais homme ne mérita moins que lui les malheurs qui l'accablent : toujours laborieux, toujours frugal, toujours économe, il n'a rien à se reprocher ; c'est le témoignage que tous ceux qui le connaissent, s'empressent de lui rendre ; & quand on le voit, qu'on l'examine, rien en lui ne peut faire suspecter ce témoignage ; mais malgré la conduite la plus exemplaire, il est, personne ne l'ignore, des enchainemens de maux tellement inconcevables, qu'aucune précaution ne saurait en préserver, & tel est le cas de l'honnête homme pour lequel je m'intéresse. Il a neuf enfans, dont deux qui auraient pu le secourir. Lont, au contraire, lâchement abandonné, six hors d'état de gagner leur vie, & sa femme alitée depuis environ huit semaines. Contraint de rester chez lui pour avoir soin d'elle & de ses enfans, il ne peut travailler ; & quand il travaillerait, comment le chétif gain d'un journalier pourrait-il subvenir aux dépenses indispensables qu'exige une telle situation ? Pour comble de maux, ce pauvre infortuné a un enfant de huit ans à l'hôpital, dont la gangrène a tellement putréfié & dévoré les extrémités inférieures, que malgré tous les secours de l'art, après diverses consultations, il a fallu, pour lui sauver la vie, lui faire l'amputation des deux jambes successivement (\*). Je n'ai jamais vu tant de misères, & tant de maux

(\*) Dans l'origine de la maladie, le pere eut la funeste imprudence de consulter des *Mages*, dont l'ignorance a causé très-probablement l'état affreux où ce jeune infortuné se trouve maintenant réduit. Puisse cette leçon, ajoutée à tant d'autres, réveiller l'attention de ceux qui accordent si facilement leur confiance à ces redoutables ennemis de la société ! Fléau cruel dont notre Gouvernement ne cesse cependant jamais de chercher à éloigner ses sujets.

réunis dans la même maison. Il n'est sans doute pas besoin d'en dire davantage, pour exciter la commiseration de toutes les âmes sensibles.

K U H N, Chirurgien.

Je puis attester la vérité de cette exposition, faite pour émouvoir toute âme sensible. Lausanne, le 27 Février 1791.

D'APPLÈS, Doct. Méd. Conseiller.

Je puis attester que la susdite exposition est conforme à la plus scrupuleuse vérité. Lausanne, le 27 Février 1791.

R O D. N Ö T I N G U E R, Past. Allent.

(Note des Rédacteurs.) Les personnes disposées à soulager les malheureux, qui désirent, pour cet effet, de pouvoir connaître ceux qui ont le plus de droits à leur commiseration & qui en conséquence distingueront le sieur *Hugli*, pourront nous adresser leurs charités, si bon leur semble ; nous en accuserons la réception dans cette Feuille, & nous nous trouverons heureux de servir de bureau de correspondance entre la bienfaisance & le malheur. Nous ajouterons comme un nouveau titre bien respectable, que vient d'acquérir le sieur *Hugli* à la confiance publique, c'est que LEURS EXCELLENCES, ayant eu connaissance de sa situation déplorable, l'ont trouvé digne de leurs bienfaits paternels, & lui ont accordé une gratification momentanée qui, avec les secours qu'il serait injuste de ne pas attendre des âmes sensibles & éclairées, contribuera puissamment à soulager son sort (+).

Le mot de la Charade, inféré dans la dernière Feuille, est *Charbon*.

(+) Le Bureau de cette Feuille est à Lausanne, chez M. le Professeur LANTÈIRES, rue St. Etienne.

### Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.

Jean-Emanuel Souter, de Sour, Bailliage de Lentzbourg ; & Susanne, fille de Jean-Pierre Jaquier, de Vucherens. Jean, fils d'Alexandre Dubauloz, de Lausanne & de Sullens ; & Jeanne-Françoise, fille de Pierre Ramuz de Sullens.

### M O R T S.

Magdelaine Burdel, âgée de 20 ans. Magdelaine Roux, femme de Gamaliel Noverax, âgée de 64 ans.

Un enfant mâle, mort avant le baptême.

Nicolas Chavan, de Lutry, âgé de 75 ans.

Madame, Magdelaine Fléchier, veuve de Mr. Grégoire, âgée de 71 ans.

Une fille, morte avant le baptême.

Un enfant mâle, mort avant le baptême.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

19 M A R S 1791.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 47 minutes, & se couche à 5 heures 13 minutes.  
La LUNE se leve à 3 heures 47 minutes après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	T H E R M O M E T R E.			B A R O M E T R E.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
3 Mars.	2 1 ↑ 0	5 ↑ 8 0	3 ↑ 7 0	26. p. 9. lig. 10	26. p. 10. lig. 3	26. p. 10. lig. 7
4. . .	1 0 ↑ 0	6 ↑ 8 0	4 ↑ 5 0	26. 11. 3	26. 10. 11	26. 10. 10
5. . .	1 0 ↑ 0	7 ↑ 8 0	4 ↑ 7 0	26. 11. 7	26. 0. 3	26. 11. 8
6. . .	0 8-- 0	5 ↑ 9 0	3 ↑ 3 0	26. 11. 7	27. 0. 7	26. 1. 3
7. . .	1 0-- 0	4 ↑ 8 0	3 ↑ 4 0	26. 11. 7	26. 10. 3	26. 10. 3
8. . .	1 1-- 0	6 ↑ 3 0	4 -- 2 0	26. 10. 7	26. 10. 11	26. 11. 3
9. . .	2 0-- 0	7 ↑ 3 0	4 -- 3 0	26. 10. 8	26. 10. 2	26. 10. 5

## BELLES-LETTRES.

*CHARADE à Mademoiselle Emilie \*\*\*.*

**A** vos pieds, quelquefois, vous foulez mon premier;  
J'offre, dans mon second, un terme familier;  
Dans le cœur d'Emilie habite mon entier.

## V A R I É T É S.

*AUX AUTEURS DU JOURNAL.*

Lausanne, 6 Mars 1791.

MESSIEURS,

Dans votre Numéro 2 j'ai trouvé l'analyse d'un ouvrage intitulé: *Essais sur les Préjugés, &c.* Le bien que vous en dites, joint aux citations que vous en faites, lui a déjà marqué une place dans ma petite bibliothèque. Cette analyse m'a procuré d'autant plus de plaisir, que vous y avez ajouté d'excellentes réflexions: (gardant l'anonyme, vous ne pouvez me suspecter de flatterie). *Les préjugés, dites-vous, peuvent être comparés à un arbre dont la sève est la faiblesse humaine, dont le tronc est l'ignorance, les passions, les conventions, &c.* Cela est bien dit, cela est bien pensé; & ce n'est point la première fois que votre locution me fait passer de très-agréables momens. Cette analyse m'a fait d'au-

tant plus de plaisir que vous nous y promettez un essai qui paraîtra, dites-vous, bientôt sous le titre de *Code de l'habitude*: je ne saurais vous cacher l'impatience que j'ai de voir paraître un ouvrage qui raisonne sur des actes qui, d'ordinaire, se font sans raisonner.

Maintenant permettez-moi de joindre quelques réflexions aux vôtres sur la cause productrice des préjugés.

La racine des fausses opinions est dans la vanité, dans l'amour-propre & dans l'intérêt. Enlevez ces causes, & vous en détruisez infailliblement la bête; elles pourront naître par défaut de lumières, mais alors du moins elles périront par défaut de nourriture.

Si une opinion fautive ne repose pas sur l'intérêt personnel, celui qui la forme voit mal en croyant bien voir; en ce cas, si la vanité & l'amour-propre ne l'incrustaient pas, pour ainsi dire, jusques dans ses moëles, bientôt il en sentirait toute l'absurdité; mais ces ennemis de l'homme ne lui font-ils pas ordinairement attachés comme l'ombre l'est au corps? De plus, si l'intérêt personnel les stimule, & que l'auteur de cette fautive opinion occupe dans la Société une place propre à lui donner un grand crédit, ou que sa réputation soit telle qu'elle dispense de raisonner, voilà le levain d'un préjugé en action, alors tous ceux qui préfèrent à l'amour de la véri-

té, à l'amour du bien public, leur intérêt personnel, avec empressement adoptent ou paraissent adopter cette fautive opinion : & l'ignorance, toujours si avide de paturer dans le champ de la fortune, s'en saisit avidement & la trace sur son *credo* en caractères indélébiles ; & enracinée par le tems, par l'éducation, elle devient enfin un axiome chez le peuple : parmi les gens instruits, les uns l'adoptent pleinement, d'autres seulement à un certain point, & plusieurs, effrayés de sa vaste influence, quoique pénétré du mal qu'elle produit, n'osent néanmoins lui porter atteinte.

Voilà, Messieurs, si je ne me trompe, l'origine de la plupart des préjugés ; ils doivent leur existence à un faux raisonnement, souvent produit par l'intérêt ; & toute leur consistance, toute leur puissance au défaut de raisonnemens : pour les détruire, il faut donc en attaquer la cause ; & on la détruira insensiblement, en perfectionnant, comme vous le dites fort bien, les établissemens d'éducation ; malgré les obstacles, le Philantrope ne doit point désespérer ; chaque jour le foyer des lumières s'agrandit, & il ne peut s'agrandir sans rendre l'homme plus raisonnable, & par conséquent plus juste & plus humain.

Quand, avec le désir de s'instruire, on conviendra volontiers de ses erreurs, & qu'on estimera, qu'on chérira, qu'on récompensera l'homme éclairé & laborieux, qui s'occupe sans cesse à en tarir les sources, alors, mais seulement alors l'empire des préjugés sera totalement détruit ; il n'est qu'une circonstance pour y réussir, cette circonstance est le règne universel de la raison ; or, son aurore, ainsi que l'aube qui nous éclaire, est souvent environnée de nuages ; mais une fois dans toute sa force, ainsi que lui au milieu de la course, elle les fera tous disparaître.

J'ai l'honneur, &c.

D. B\*\*.

Peut-être l'article suivant n'est-il pas absolument sans liaison avec les *Réflexions* que nous avons insérées dernièrement sur les femmes. Nous laisserons à nos Lecteurs d'en juger.

#### DESCRIPTION & Gouvernement des Harems ou appartemens de femmes chez les Orientaux.

Veillez sur votre religion & sur vos femmes : telles furent les dernières paroles de Mahomet, dont ses sectateurs se prévalent encore pour justifier l'impulsion sévère à laquelle leurs femmes sont soumises. *Harem* veut dire un lieu sacré, parce qu'en effet il est sacré pour tout autre homme que le maître. En Perse, les femmes sont gardées avec plus de soin encore que dans le reste de l'Orient. La sécheresse & l'ardeur du climat y rendent la passion de l'amour

incomparablement plus forte & plus vive que dans d'autres pays. La jalousie s'y étend jusques sur les morts ; car, lorsqu'on ensevelit une femme, on tend un pavillon autour du caveau sepulchral, afin qu'en y descendant le corps, on puisse le dérober aux regards des assistans. Les parens d'une femme, ses freres mêmes, ne la voient que rarement. Il est par conséquent extrêmement difficile d'apprendre quelque chose de ce qui se passe dans les *Harems* ou appartemens de femmes, que l'on peut regarder, sur-tout chez les grands & les chefs de la nation, comme un monde inconnu. Tout ce que l'on en fait, on le tient de la bouche de quelques personnes du sexe qui, sur le pied de sages-femmes ou de revendeuses, ont l'entrée de ces palais, fermés pour tout autre ; ou de celle des nourrices, (car une Dame du Sérail ne nourrit jamais elle-même son enfant,) ou bien on l'a recueilli des récits de quelques eunuques, ou de ces femmes qu'une punition assez fréquente fait descendre du rang de Sultane favorite, pour être mariée à quelque homme de la plus basse & de la plus vile condition. Les *Harems* sont entourés d'un mur très-élevé dont l'enceinte est souvent double ou même triple. Le luxe & la pompe qui regnent dans l'intérieur, surpassent tout ce qu'on peut en dire ; car c'est le lieu où le maître de la maison passe la meilleure & la plus agréable partie de sa vie. Dans les Harems du Roi de Perse toutes les places de service, toutes les charges mêmes qui, hors du Sérail, sont les grandes dignités de la couronne & forment le cortège du Prince, comme celles de grand Ecuyer, de Chambellan, de Capitaine de la garde, &c. sont remplies par des femmes ; elles y sont même chargées de quelques fonctions ecclésiastiques, comme de faire les prières publiques & d'instruire dans les devoirs de la religion, &c. On peut aisément croire qu'on ne choisit pour cela ni les plus jeunes, ni celles qui ne font que d'arriver. On trouve parmi elles toutes les professions, comme tailleurs, cordonniers, &c. La médecine même & la pharmacie y sont pratiquées par de vieilles femmes décrépites. La même enceinte renferme des mosquées, des cimetières, & tout ce qu'il faut à une petite ville ; en un mot, un *Harem* du Roi de Perse est en grand ce que le plus vaste couvent de Religieuses est en petit. Les Dames du *Harem* ont plusieurs sortes de rang & de titres. 1°. *Begum*, qui est le féminin de *Beg*, est l'équivalent de Princesse, & le titre des femmes nées dans le Harem. 2°. *Kanum*, Duchesse, qui dérive de *Kan*, appartient aux favorites & aux Dames qui ont des enfans du Roi. 3°. *Katum* répond à notre mot Dame ; & les simples esclaves enfin sont au quatrième & dernier rang. Le *Harem* du Roi de Perse est composé de différentes maisons & palais qui n'ont pas la moindre communica-

tion entr'eux. Si le Roi meurt, toutes ses favorites, toutes ses femmes sont enfermées pour le reste de leur vie sous une garde sévère & dans un quartier séparé. Aussi la nouvelle de la mort du Roi jette son Sérail dans le plus violent désespoir, parce qu'elle enlevé pour jamais à ces femmes l'espérance de recouvrer leur liberté. Dans le tems que *Chardin* était en Perse, il se trouvait encore dix-huit Dames du *Harem* de l'aïeul du Roi régnant, qui vivaient dans cette triste captivité. Chaque quartier du *Harem* a son inspecteur en propre, & tout le Sérail est soumis à un eunuque, qui, pour l'ordinaire, est un esclave vieux & difforme, & dont les caprices impérieux vont vivre toutes ces jeunes beautés dans la plus cruelle servitude. Cependant l'importance de sa charge, qui lui donne en tout tems un libre accès auprès du Sultan, le fait respecter & craindre même hors du Sérail, & sa recommandation est d'un aussi grand poids que celle du grand Visir. Du reste il n'est pas possible de se faire une idée de l'ordre, du silence & de la subordination qui regnent dans un *Harem*. La garde du Sérail est composée de trois corps. Le premier est composé des eunuques blancs, qui gardent le dehors de l'enceinte & ne paraissent jamais aux yeux des Dames, & cela par un motif de jalousie; on craint que la finesse ou l'éclat du teint de l'un ou de l'autre de ces eunuques, n'engage les femmes à le comparer à celui de leur Seigneur & maître, & à tirer de là une conclusion à son désavantage. Les eunuques noirs ont la seconde garde; & ce ne sont que les plus vieux & les plus décrépits qui osent approcher les femmes; on emploie les plus jeunes à des ouvrages & autres services, ou l'on s'en sert pour faire des commissions. La troisième garde est composée de femmes, dont il y en a toujours six qui se relevent nuit & jour, & qui sont sous les ordres d'une vieille. Les eunuques noirs viennent de l'Abyssinie & de l'Ethiopie, ou de la côte du Malabar: un eunuque au-dessous de l'âge de seize ans se vend depuis mille jusqu'à deux mille livres, sur-tout s'il a eu une bonne éducation. Les grands en ont rarement plus de six ou huit à leur service; mais le Roi de Perse en a plus de trois mille. Un eunuque ne doit point entrer dans la chambre d'une Dame lorsqu'elle est seule. Comme la fortune de ces esclaves dépend absolument du caprice de leur maître, & qu'ils n'ont, comme étrangers, aucune connexion, rien n'égale leur fidélité envers lui. Ils sont de plus extrêmement rusés; ils l'emportent même en dextérité sur les autres hommes; mais la cruauté, l'esprit de vengeance, la bassesse, &c. forment leur caractère. Le *Harem* du Roi de Perse est composé de Géorgiennes, de Circassiennes, &c. achetées pour cet usage, ou de ce qu'il y a de plus beau parmi les filles des premiers & des grands,

parce que chaque famille souhaite d'avoir auprès du Monarque une personne qui puisse le solliciter en sa faveur. Dès qu'une fille est reçue dans le Sérail, son plus proche parent reçoit un présent ou une pension. La plus petite est de 250 livres, la plus forte de 3000. Cette pension s'augmente, si la jeune personne se fait aimer du Monarque; c'est alors pour la famille une source toujours abondante de grandeurs & de richesses. Le *Harem* du Roi est une prison éternelle, dont on ne sort que par quelque heureux hazard. De sept filles à peine y en a-t-il une qui puisse compter sur un pareil bonheur. Celles qui ont été mères, doivent y rester jusqu'à leur mort; aussi la plupart de ces malheureuses prisonnières craignent-elles plus les marques de la faveur du Roi qu'elles ne les désirent. Elles se laissent aller au désespoir, lorsqu'elles se voient enceintes, & elles mettent en œuvre les moyens les plus abominables pour cacher leur grossesse ou pour en prévenir les suites. *Abas II*, Roi de Perse, fit brûler toute vive une des plus belles de ses Sultanes favorites, parce qu'elle avait cherché à tenir ses couches secrètes. On l'attacha, par son ordre, à une cheminée, & on éleva autour d'elle un tas de bois, & on y mit le feu en la présence.

( La suite dans la Feuille prochaine. )

Les hommes vertueux, quel que soit le gouvernement sous lequel ils vivent, ne sauraient être modifiés par les circonstances dans lesquelles ils se trouvent, leurs actions ayant le même but, & partant des mêmes principes, portent toujours l'empreinte de la grandeur de leur ame, parce que la vertu n'a de frein que la vertu même, & qu'elle est inamissible.

Rapprochez les hommes vertueux séparés par l'intervalle des siècles, par la différence des climats, par celle des mœurs, des usages, examinez-les attentivement, & l'homogénéité de leurs actions ne vous laissera aucun doute qu'elles n'émanent toutes d'une source unique, dont les inaltérables ramifications s'étendent, pour ainsi dire, d'un pôle à l'autre.

Parmi divers traits qui le prouvent, & que l'histoire a consacrés, il en est deux, sur-tout qui me paraissent singulièrement mériter l'attention des lecteurs. Rien de plus connu que le premier; le second l'est moins.

*Henri IV*, pour savoir ce que *Sully* pense de la promesse de mariage faite à Mlle. d'*Entraigues*, la lui présente à lire; *Sully*, du sang froid le plus silencieux, la prend, la lit, & la met en pièces: *Comment, morbleu!* dit le Roi, *que prétendez-vous donc faire? Je crois que vous êtes fou. — Il est vrai, Sire, je suis un fou; & plutôt à Dieu que je le fusse tout seul en France!*

L'armée de *Pierre le Grand* manque de vivres. *Pierre* rend un *Oukar* qui ordonne d'en faire venir de l'étranger à grands frais. *Dolgorucki* déchire l'*Oukar* en plein sénat : " Ton armée, dit-il au Czar, périra de famine avant l'arrivée des secours que tu te proposes de tirer de si loin. Suspend la bâtisse de Pétersbourg ; renvoyons dans les différentes provinces de l'empire la multitude des domestiques inutiles ; ouvrons tous nos greniers ; ne gardons que les grains nécessaires ; envoyons le surplus à l'armée ; elle aura des vivres en abondance, sans avoir occasionné la disette dans les provinces".

Quoique *Pierre* fut le Souverain le plus violent, le plus absolu, le plus dangereux à heurter, néanmoins il approuva son Ministre, & l'*Oukar* fut révoqué. Tel est l'ascendant d'un langage qui puise toute sa fermeté & toute son énergie, dans la raison & dans la vertu.

Voulez-vous encore un trait non moins hardi de ce même *Dolgorucki* ; le voici. *Pierre*, dans un abattement inexprimable de la mort d'un enfant qu'il avait eu de *Catherine*, s'enferme à Péterhof, dans le but de s'y laisser mourir de faim : il avait défendu, à qui que ce soit, de venir l'y trouver. Malgré cette défense, *Dolgorucki* se présente à la porte du Czar, & frappe sans aucun ménagement. Le Czar répond : " si j'ouvre, je l'abbats la tête". *Dolgorucki* insiste, & dit : " Ouvrez ; j'ai à te parler. Je viens de la part du sénat, te demander qui tu veux que l'on nomme Empereur à ta place, puisque tu renonces à l'être". *Pierre* étonné, ouvre sa porte, embrasse son ami, l'écoute, & reprend les rênes de l'Etat.

De tels faits prouvent mieux la vraie nature d'un caractère, que tous les plus beaux discours.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.  
MESSIEURS,

Yverdon, 10 Mars 1791.

Voici différentes manières de compter le jour, & il n'est avis que vous pourriez faire plaisir à quelques-uns de vos Lecteurs, en les leur faisant connaître.

Le jour naturel est compté du lever du soleil jusqu'à son coucher ; il n'est d'usage que dans les causes civiles.

Le jour artificiel ou civil, chez la plus grande partie des Européens, est compté de minuit.

Les Italiens, les Chinois, de même que les Juifs, commencent le jour au coucher du soleil, où commence aussi le jour canonique.

Les Grecs d'aujourd'hui sont les seuls qui mettent le commencement du jour au lever du soleil.

Les Astronomes préfèrent de le commencer à midi, parce qu'une méridienne marque exactement cette partie du jour.

2. O.

BIENFAISANCE.

Nous avons reçu pour le sieur *Hugli*, (dont la situation déplorable a été exposée dans notre dernière Feuille) samedi 11, vers les deux heures après midi, 4 liv. de M<sup>r</sup>. De\*\* : dans la soirée, 4 liv. d'un Anonyme : le 12, dans un papier signé D. S. 2 florins : dans un autre signé T. 4 liv. : & dans un autre papier signé B. R. 4 liv. Dans la soirée 4 liv. d'un Anonyme : le 13, dans un papier signé, *Une Veuve indigente*, 14 sols : de Madame \*\* 4 liv. : vers le soir, 4 liv. d'un particulier d'Ouchy, & 1 liv. 10 sols d'une autre part : le 15, dans la matinée, 2 liv. d'une Dame : par la poste 8 liv. en une pièce d'un demi louis ; 16 liv. dans une lettre signée F. D. ; 2 liv. d'une autre part. Le 16, dans la matinée, 4 liv. de la part de M. & de Mad. De \*, 2 l. de M. D. G., & 4 autres liv. de Mlle. \*\*. Comme on nous a laissé entièrement maîtres de donner ces diverses sommes au sieur *Hugli*, nous les remettons à lui-même, parce qu'il mérite la plus grande confiance pour l'emploi qu'il en fera ; que mieux que nous, que mieux que tout autre, il saura les faire servir, de la manière qui y tendra le plus, à l'allègement de sa position affligeante.

LIVRES DIVERS.

Chez Hignou & Comp. Imprim. (Prix arg. de Suisse.)

Considérations sur les œuvres de Dieu, dans le regne de la Nature & de la Providence, pour tous les jours de l'année. Traduit de l'Allem. de M. C. C. Sturm, 12. 3 vol. broché. 4 liv.

La Nourriture de l'ame, ou Recueil de Prieres pour tous les jours de la semaine, pour les principales Fêtes de l'année, & sur différents sujets intéressans, &c. Par Jean Rodolph Osterwald. Nouvelle & jolie édition, 8°. relié en dos & coins. 1 liv. 10 s.

Abrégé de l'Histoire Universelle, par M. A. J. Roussin, Ministre de l'Eglise Helvétique à Londres, in-12. 9 vol. Paris. 12 liv.

Annouces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.

Jean Claude Regamay, de Lausanne ; & Jeanne Marguerite Perret, d'Essertine, Bailliage d'Yverdon.

MORTS.

Sieur Abraham Zimmerly, Bourgeois d'Arbourg, habitant à Lausanne, âgé de 75 ans.

Un enfant mâle venu mort au monde.

Jean Louis Christian Lequatre, fils mineur.

Jean Louis Vanner, fils mineur.

ERRATA. Dernier Numéro, première page, seconde colonne, onzième ligne, de son superbe, lisez du superbe, &c.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

26 MARS 1791.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 39 minutes, & se couche à 5 heures 21 minutes.  
La LUNE se leve à 8 heures 47 minutes après midi.

## Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
18 Mars.	1 0†	0 3 † 0	0 2 † 7	26. p. 10. lig. 5	26. p. 11. lig. 3	26. p. 10. lig. 4
19 . . .	0 3-	0 1 † 0	0 1 † 0	26. 7.	26. 8.	26. 7. 3
20 . . .	1 2-	0 2 † 0	0 1 † 0	26. 8.	26. 8.	26. 7. 9
21 . . .	1 0†	0 5 † 9	0 3 † 0	26. 6.	27. 6.	26. 6. 3
22 . . .	2 0†	0 7 † 0	0 4 † 0	26. 6.	26. 5.	26. 7. 21
23 . . .	1 6-	0 3 † 0	0 1 † 0	26. 8.	26. 8.	26. 8. 3
24 . . .	1 9-	0 1 † 1	0 1 - 0	26. 7.	26. 6.	26. 8. 2

## BELLES-LETTRES.

*La MORALE du Citoyen.* Par M. BONFILS de Geneve; 2 vol. in-8°, à Lausanne chez J. P. Heubach & Comp. 1791. (\*). Avec cette épigraphe :

Notre première occupation doit être d'acquérir les vertus & de déraciner les vices.

*Pensées de SENEQUE. De la Vertu.*

SI notre tâche de Journaliste nous devient très-pénible, lorsque nous avons à rendre compte d'un de nos propres ouvrages, elle ne l'est pas moins quand nous devons annoncer celui d'un Auteur dont notre intime liaison avec lui pourrait faire suspecter nos éloges. Cependant, comme M. Bonfils n'est pas inconnu dans la République des Lettres, que plusieurs morceaux qu'il a déjà publiés, ont prouvé son amour sincère de la vérité, son discernement, son érudition, son application à méditer sur divers objets qui concourent au bonheur de la Société, nous pourrions peut-être, sans inconvénient, ne pas taire les justes éloges dus à sa nouvelle production; néan-

moins nous nous retrairons à n'en citer que quelques extraits, laissant au Lecteur de préjuger par eux du mérite de l'ouvrage. Mais nous ne pouvons nous dissimuler que l'unité qui regne dans la *Morale du Citoyen* en rend les citations difficiles: on y rencontre peu de ces morceaux qui s'isolent facilement du corps de l'ouvrage dont ils font partie; toutes les propositions, au contraire, y sont tellement enchaînées les unes aux autres qu'elles en deviennent pour ainsi dire inséparables. Ce ne sera donc qu'en lisant & méditant avec attention ce nouveau traité de Morale que l'on pourra en connaître tout le mérite & en distinguer tout le saillant & toute l'originalité. L'ouvrage est divisé par sections & par chapitres. Nous passons aux citations.

« La Morale est la science salutaire qui doit débayer, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'entendement de l'homme & applanir les obstacles qui s'opposent à son bonheur. Voilà l'unique but qu'elle doit se proposer; dès qu'elle s'en écarte, elle ne saurait être que défectueuse, rebutante, & par conséquent illusoire..... La vertu est le fruit des lumières, & les lumières celui d'une bonne éducation ».

« Il est des actions qui, par leur nature, tiennent à des idées compliquées & abstraites, dont les principes s'éloignent des conséquences par divers intermédiaires qui, en croissant ces idées, en rendent le

(\*). Les Souscripteurs à cet Ouvrage en peuvent faire retirer leurs exemplaires chez MM. Heubach & Comp. contre 4 liv. 10 sols de France; & en y ajoutant 6 sols, s'ils désirent le recevoir broché.

rapprochement difficile : on sent que les actions de ce genre demandent des efforts d'attention & de jugement qui n'appartiennent qu'à l'homme instruit, accoutumé à réfléchir & à comparer les objets entre eux.

Parlant des premiers Instituteurs de la jeunesse : " Il faut, dit M. Bonfils, des hommes capables de penser & de faire penser la jeunesse; capables de tirer de justes conséquences des choses; capables, enfin, de lui faire savourer, chérir les belles actions, afin qu'elle puisse se pénétrer fortement du desir de les imiter."

Avec quel attendrissement, avec quelle douce émotion on lit le portrait que l'Auteur trace d'un bon Pasteur! " Il visite, dit-il, les malades, console les affligés, rétablit la paix dans les familles, étouffe les procès qui sont sur le point d'éclorre, & frappe à la porte du riche, pour l'avertir des besoins du pauvre. Les enfans le nomment déjà avec attendrissement, l'arrêtent à son passage..... Si des phrases fleuries, pompeuses, ne sortent pas de sa bouche; si sa voix ne retentit pas harmonieusement dans les voûtes de l'église, il est humain, tolérant; les vertus qu'il vous dit de pratiquer, il les pratique sans cesse; sa parole est sacrée; jamais un vil intérêt ne souille son cœur....."

Quoique cet ouvrage soit traité avec toute la dignité que son but exige; comme tous les principes sur lesquels il repose, ont leur base dans la nature de l'homme, loin d'avoir rien d'austère, ils portent souvent même l'empreinte de cette gaieté pure qui n'abandonne jamais la probité & la délicatesse; & les préceptes de l'Auteur semblent, par cette raison, toujours si faciles à suivre, qu'on est surpris, nous osons le dire, par le sentiment même qui nous porte à nous aimer de préférence aux autres, de les enfreindre si fréquemment; ainsi c'est à bon droit que l'Auteur dit lui-même: " Nos principes ne sont point ceux de ces Moralistes atrabilaires & farouches, qui, méconnaissant la nature de l'homme, regardent comme coupables les plaisirs innocens & délicieux qui naissent du sentiment & de l'amour bien entendu de soi. Cette Morale aride & inhumaine, qui arrache de la main des Grâces la lyre touchante qui vient charmer nos loisirs & affecter délicieusement nos cœurs, est trop repoussante pour qu'elle puisse jamais produire de salutaires effets."

M. Bonfils ne se contente pas de dévoiler les dangers, il donne les moyens de les prévenir. Après avoir observé que les hommes vertueux sont, malgré le tort qu'on leur fait, malgré les perfidies qu'ils éprouvent, généralement estimés; il dénonce brièvement les motifs qui engagent souvent les méchans à les rechercher, fait voir le danger de prêter l'oreille à leurs éloges; de conserver la moindre relation

avec eux. Voici comment il s'exprime à ce sujet: " Si le souple & caressant hypocrite s'étend avec complaisance sur leurs excellentes qualités; s'il recherche ardemment leur fréquentation, ne vous y trompez pas, ames honnêtes! c'est qu'il a dessein de vous nuire, ou de nuire à d'autres, & que, dans l'un & l'autre cas, il n'ignore pas que de tels moyens sont très-propres à favoriser l'exécution de ses coupables projets. On boit le lait de l'innocente & paisible brebis; on s'habille de sa laine; on se nourrit de sa chair, mais on ne peut la confondre avec l'animal féroce."

L'affertion suivante ne pourra paraître que de la plus grande justesse. " Les époux seront heureux tant que leur union aura les mêmes attraits, les mêmes charmes que lorsqu'ils étaient amans; tant qu'ils auront mutuellement le soin de les nourrir, de les embellir par la délicatesse de leurs sentimens & de leurs procédés".....

Dans le chapitre où l'Auteur parle des femmes coquettes: " Si les roses, dit-il, qui couronnent l'hymen, sont par fois entremêlées d'absynthe & d'épines, souvent la coquetterie des femmes en est la principale raison." " Une coquette néglige les soins qu'elle doit à son époux, à ses enfans, méconnaît tous ses devoirs, ne remplit sa tête que de parures, de danses, de fêtes: or il est clair que ce n'est pas au sein de semblables occupations que les vertus conjugales peuvent se fixer & se complaire."

Nous finissons ce premier extrait par la citation suivante, qui, ce nous semble, ne pourra que paraître trop courte: " Quoiqu'un mari desire de la douceur, de la soumission dans la femme, il aime cependant que cette douceur soit assaisonnée, que cette soumission ne soit pas aveugle, & toujours constante. C'est pourquoi il est convenable qu'elle ait dans le caractère, dans les manières, assez de facilité pour ne point rebuter son époux, & néanmoins assez de piquant & de résistance, afin de lui ménager d'agréables surprises (\*); car l'union conjugale se relâche & s'affadit bientôt, si, par fois, elle n'éprouve quelques légères contrariétés: ainsi la femme doit modestement, gracieusement, soutenir un avis qu'elle croit meilleur que celui de son mari, en sachant toutefois céder à tems, pour prévenir l'humeur & les duretés que pourraient amener de trop longues contestations; mais que son visage en soit légèrement coloré, que ses paupières en paraissent humides, elle n'en deviendra que plus touchante, plus persuasive: la rose n'est jamais plus belle, plus intéressante.

(La suite dans la Feuille suivante.)

(\*) " Il ne faut point attendre le dégoût, ni rebuter le desir; il ne faut point refuser pour refuser, mais pour faire valoir ce qu'on accorde". (Emile, Tom. IV, Liv. V.)

fante, que lorsque, pénétrée des vapeurs du matin, elle laisse humblement courber sa tige sous la puissance du zéphir".

Le mot de la Charade, inséré dans le dernier Numéro, est *Vertu*.

### BIENFAISANCE.

Nous avons reçu pour le pauvre & infortuné *Hugli*, le 20, 2 liv. de M. B. de B. ; le 22, 4 liv. de la part de M<sup>lle</sup>. de P. ; 3 liv. d'un autre part ; le 24, 4 l. de M. le C. S., & par la poste 16 l. accompagnée d'une lettre très-intéressante ; mais dont, manque d'espace, nous ne pouvons citer que l'extrait suivant.

.... La charité est, peut-être, de tous les actes humains le plus difficile à exercer avec discernement & justice ; combien ne ferait-il donc pas à désirer que des moyens aussi efficaces que ceux qu'offre votre Journal, pour faire connaître les vrais & inévitables malheurs, pussent servir de même à dénoncer à la vindicte publique ces amis lâches & perfides, qui, en excitant la pitié des cœurs sensibles par d'insidieux menfonges, soustraient ainsi à la véritable douleur des secours aussi justes que sacrés ! Pardonnez, MM., ces réflexions, elles partent d'un cœur qui est déchiré à la vue de la douleur ; recevez ma faible offrande en faveur du malheureux pour lequel vous vous intéressez, & veuillez croire qu'il me reste beaucoup de regrets de ne pouvoir la faire plus grande....

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Note des Rédacteurs.* Depuis que nous avons donné cet article à l'impression, il nous a été adressé une autre lettre, bien pensée, bien écrite, signée F. D. O. S. T. J., & qui renfermait un louis, destiné au soulagement du sieur *Hugli*, auquel son bienfaiteur nous charge de dire que : *s'il obtient jamais une situation plus gracieuse, il n'oubliera ni lui, ni ses enfans.* Nous avons des regrets de ce que l'espace ne nous permet pas de publier cette lettre qui prouve la sensibilité & les lumières de son Auteur.

### VARIÉTÉS.

*Suite de la Description & du Gouvernement des Harems ou appartemens de femmes chez les Orientaux.*

Le but ou le bonheur auquel toutes ces femmes aspirent, c'est d'être mariées hors du *Harem*. Aussi mettent-elles en œuvre toutes sortes de caresses & de flatteries pour porter la mere du Roi, qui est en quelque façon la souveraine du *Harem*, ou la mere de l'ainé de ses fils, ou le Roi lui-même à entrer dans leurs vœux. Il arrive souvent que le Roi donne quelques-unes de ces belles captives à ses favoris comme une singulière preuve de son affection. Une Sultane dont on dispose de cette manière, devient l'épouse légitime de celui qui l'a reçue, & la ma-

trresse de sa maison. Quelquefois aussi, lorsque le nombre de ces jeunes personnes devient trop considérable, on les mène pour en débarrasser le Sérail ; on les donne à des hommes de la lie du peuple, pour les punir de quelques fautes qu'elles ont commises. Toutes ces femmes demeurent dans des appartemens séparés ; ou, tout au plus, on en loge deux, l'une vieille & l'autre jeune, dans la même chambre : elles ne peuvent jamais se visiter, sans en avoir obtenu la permission. Elles ont chacune leur ordinaire réglé en argent, en étoffes & en nourritures, & pour leur service, communément, quatre ou cinq esclaves femmes, & deux eunuques, dont l'âge doit être au-dessous de dix ans ou au-dessus de cinquante. L'envie, la jalousie, l'oisiveté, les peines que causent les passions violentes qui ne peuvent être satisfaites, & les désordres les plus opposés à la nature, sont les compagnes de ces malheureuses beautés. Elles sont toutes rivales, toutes ennemies ; & souvent elles ont recours à de prétendus talismans ou à des enchantemens, pour triompher de leurs concurrentes, ou pour captiver le cœur de leur maître. Les Juifs sur-tout passent, dans tous les Serails de l'Orient, pour avoir le secret de composer d'excellens philtres, & c'est à eux que l'on s'adresse communément. On châtie les Dames du *Harem*, soit par des humiliations, en les forçant à descendre aux occupations les plus viles & les plus honteuses, soit par des coups de verge, de bâton, &c. Celles qui se sont rendues coupables de fautes capitales, sont enterrées ou brûlées toutes vives. Les femmes du *Harem* Royal ne font jamais de visites hors du palais ; l'usage généralement adopté par les Dames de distinction, soit en Perse, soit en Turquie, est de faire venir les autres personnes du sexe chez elles. Une sœur visite sa sœur, une niece sa tante, &c. ; mais ce n'est jamais que dans des occasions extraordinaires, comme un mariage, un accouchement, ou quelque grande fête. De telles visites durent sept à huit jours, & celles qui les font, traînent après elles toute leur suite d'eunuques, d'esclaves & de duegnes. Lorsque des femmes de distinction quittent leur *Harem*, ce qui se fait ordinairement de nuit, elles sont précédées & suivies, à la distance de cent pas, d'une troupe de cavaliers armés qui crient *couruk, couruk*, ce qui veut dire, que chacun ait à s'éloigner. Ce cri est redoutable en Perse, & l'on ne se fait pas dire les mêmes paroles deux fois ; chacun fuit comme s'il avait à ses trouffes un lion déchainé. Entre ces cavaliers & les Dames, est une autre cavalcade d'eunuques, armés de grands bâtons dont ils frappent plus ou moins fort, à proportion du rang des Dames qu'ils accompagnent. Du reste, il est très-rare que des femmes qualifiées sortent avant minuit. Le *couruk* du *Harem* Royal est

le plus redouté. Tout homme au-dessus de sept ans, que l'on trouve sur le chemin ou même à une distance d'où l'on puisse encore découvrir des yeux les chameaux des Dames, est mis à mort sans remission. Les gardes du Roi marchent en avant, à la distance d'une lieue, & font quelques décharges de mousqueterie, ce qui est comme un signal pour annoncer que le Harem Royal s'approche. Ils répètent ces coups de mousquers pendant toute la route. Ils sont suivis des eunuques blancs, qui sont chargés de faire les exécutions sur les malheureux qui ont été attirés. Les exemples de pareilles exécutions ne sont pas rares. Sous Abas II, un des ouvriers qui dressaient les tentes pour le Sérail, fut surpris par le sommeil : les eunuques, l'ayant trouvé endormi à leur arrivée, le roulerent dans la tente sur laquelle il était couché, & l'enterrent tout vivant. Du tems de Sophi I, un vieillard qui demandait justice d'une sentence prononcée par un juge inique, épia le tems où le Roi passait avec ses femmes pour lui remettre sa requête. Il croyait que son grand âge lui servirait d'excuse ; mais le Sophi le perça lui-même de deux flèches. Si le cortège passe par un village, il faut que tous les hommes l'abandonnent ; si c'est par une ville, l'ordre s'étend à toutes les rues qu'il traverse & à toutes les rues voisines, & de plus, on les entoure de *canaat*, ou de hautes tentes qui ressemblent à des murs. Les plus belles des Arméniennes & des Juives ont coutume de se rendre, sous différens prétextes, auprès du chemin dans leur plus grande parure, afin d'attirer sur elles les regards du Roi, & s'il se peut, de lui inspirer de l'amour. Comme cela leur avait réussi plus d'une fois, il arriva un jour qu'une des Dames du Sérail les apostropha en ces termes : " Effrontées coquettes, n'êtes-vous donc pas contentes d'avoir chacune un mari, voulez-vous encore nous enlever le seul que nous ayons, nous quatre cents femmes " ? Pendant le séjour que *Miladi Montague* fit à Constantinople, elle eut occasion de faire visite, dans le *Harem* même, à différentes Dames Turques de la première distinction. Nous terminerons cet article par la description d'une visite qu'elle fit à l'épouse du Grand-Kiaya ; c'est le tableau le plus séduisant que nous puissions offrir à nos Lecteurs des charmes intérieurs de ces lieux, qui sont pour les Orientaux le séjour de la félicité. " Deux eunuques noirs, dit *Ladi Montague*, me reçurent à l'entrée, & me conduisirent par une longue galerie au milieu de deux rangs de jeunes filles très-belles, dont les cheveux descendaient en longues tresses jusqu'à leurs pieds, & qui étaient toutes vêtues d'un superbe damas, d'un tissu brillant, & broché en argent. Après cela j'entrai dans une grande chambre de forme ronde, ou pour mieux dire un pavillon avec des fenêtres dorées, dont la plupart

étaient ouvertes, parce que les arbres plantés auprès du pavillon, faisaient un ombrage agréable qui tempérerait la chaleur, & amortissait l'éclat du soleil. Les jasmins & les chèvrefeuilles, qui s'élevaient en serpentant le long de leurs tiges, répandaient une odeur délicieuse dont les charmes étaient encore relevés par le doux murmure d'une fontaine, qui versait son eau dans un bassin de marbre au fond de l'appartement. La tapisserie était ornée de toutes sortes de fleurs qui semblaient tomber de différentes corbeilles légèrement inclinées. Sur un sofa, élevé de trois gradins & couvert de tapis très-fins de Perse, était assise l'épouse du Kiaya sur des carreaux de satin blanc brodé ; à ses pieds étaient ses deux filles âgées de douze ans, charmantes comme des anges, mais à peine les remarquait-on auprès de la belle Fatime, (c'était le nom de la mère) tant elle surpassait en beauté tout ce que l'on trouve de plus aimable en Angleterre ou en Allemagne. Ses belles esclaves, au nombre de vingt, étaient placées en haie au pied du sofa, & me rappelaient l'idée des Nymphes de l'antiquité. Je ne pensais pas qu'une telle scène de beauté put exister dans toute la nature. Leur maîtresse leur donna le signal du jeu & de la danse. Aussi-tôt quatre d'entr'elles se mirent à jouer sur un instrument, qui tenait du luth & de la guitare, quelques airs fort doux, qu'elles accompagnaient de la voix, tandis que d'autres formaient des danses extrêmement voluptueuses. La danse finie, quatre autres esclaves, d'une figure enchantée, entrèrent dans la chambre avec des castolettes d'argent à la main, & remplirent l'air d'une odeur d'ambre, d'aloë & d'autres parfums. Après cela, elles me servirent à genoux du café dans des tasses de fine porcelaine du Japon, sur des soucoupes d'argent doré. Lorsque je voulus me retirer, deux jeunes filles m'apportèrent une corbeille d'argent remplie de mouchoirs brodés. Fatime me pria de choisir le plus riche pour moi, & donna les autres à la femme qui me servait d'interprète & de domestique. Je m'éloignai, & je crus avoir été parmi les Houris & dans le paradis de Mahomet".

—  
*Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.*

Jean-Etienne, fils de feu Philippe Doleiderries, de Ruffin, Mandement de Peney, territoire de Genève; & Jeanne-Françoise, fille de feu Pierre Perret, de Prilly.

M O R T S.

Un enfant mâle, mort avant le baptême.  
 Jeanne Bonnet, femme de Paul Chevalley, âgée de 62 ans.  
 Antoinette Goncet, de Rougemont, âgée de 61 ans.  
 Une fille, morte avant le baptême.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

2 AVRIL 1791.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 36 minutes, & se couche à 6 heures 24 minutes.

La LUNE se leve à 2 heures 47 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
25 Mars.	1 2--	0 1 2†	0 1 2--	26. p. 8. lig. 3	26. p. 8. lig. 2	26. p. 7. lig. 7
26 . . .	0 3--	0 2 7†	0 1 8†	26. 7.	9 26. 7.	0 26. 7. 9
27 . . .	3 5--	0 2 1--	0 3 1--	26. 6.	0 26. 6.	2 26. 5. 10
28 . . .	4 1--	0 2 0--	0 2 7--	26. 5.	0 27. 5.	0 26. 5. 1
29 . . .	2 0--	0 2 0†	0 0 8†	26. 4.	11 26. 5.	5 26. 5. 8
30 . . .	1 3--	0 1 3†	0 1 0†	26. 5.	9 26. 6.	3 26. 6. 6
31 . . .	0 9--	0 2 7†	0 0 8--	26. 6.	7 26. 6.	8 26. 6. 11

**BELLES-LETTRES.**

*Suite de la Notice de la MORALE DU CITOYEN, par M. BONFILS de Genève.*

**A**RRÊTÉS par les bornes de notre Feuille, nous n'avons pu donner qu'une idée très-superficielle du premier volume de cet ouvrage intéressant. L'Auteur ne se contente pas d'y proposer un plan d'éducation propre aux vocations diverses où les individus sont appelés; il ne se contente pas d'y présenter les moyens propres à créer des épouses chastes & aimantes, d'excellentes meres; il en a de plus destiné une section à lever les difficultés dont son plan pourrait paraître susceptible. Mais, pour se convaincre de l'importance de cette section, il faut nécessairement la lire avec l'attention qu'elle exige; on ne pourrait qu'y nuire en la morcelant.

C'est avec regret que nous nous voyons obligés de parcourir le second volume avec la même rapidité que le premier: car un enchaînement d'idées profondes & lumineuses, qui, ainsi que nous l'avons déjà observé, ne s'isolent jamais du principe d'où elles partent, & la mâle & touchante physionomie qui caractérisent la *Morale du Citoyen*, ne sauraient se faire connaître par quelques citations morcelées & décousues. Il faudrait pour cet effet analy-

ser chaque section, suivre l'Auteur pas à pas; & nous ne doutons pas que d'autres Journalistes, moins gênés que nous par l'espace, ne remplissent ce but. Nous passons aux citations. En parlant du mariage, M. Bonfils dit: "Qu'il est à plaindre celui qui est contraint de renfermer douloureusement dans le fond de son cœur tous les trésors de bienveillance, d'amour & de tendresse dont il est pénétré! En vain un silence énergique, le chaste vermillon de la pudeur, & l'acte oppressif d'un sentiment rebelle à tous les efforts de la raison lui apprennent que l'objet qu'il chérit est sensible à la pureté de sa flamme & en connaît tout le prix".

L'Auteur fait voir combien il serait important pour les mœurs de détruire le préjugé qui diffame les filles devenues meres, lorsqu'elles ont toujours été honnêtes avant cette époque; il propose l'érection d'un tribunal de mœurs pour les absoudre, punir le séducteur, &c. "Que de consolations, dit M. Bonfils, un tel tribunal ne répandrait-il pas sur tant de chefs de famille, douloureusement affectés du triste sort de leurs enfans!.... Combien de larmes de joie & de reconnaissance ne baignerait pas alors salutairement le visage pâle & desséché d'une multitude d'infortunées, prêtes à succomber sous le plus affreux désespoir! Combien d'autres, abandonnées à elles-mêmes sur le point de se faire un état du liber-

tinage, ne formeraient pas courageusement des résolutions vertueuses! Croyez-vous, quoique dévoré par les passions les plus coupables, connaissant la droiture & l'inflexibilité de ce tribunal, que le riche célibataire osât alors s'approcher avec autant d'audace & de perfidie du berceau de l'innocence?...

Il peint avec les couleurs les plus fortes la tyrannie de ces peres riches & injustes qui, après avoir négligé de veiller sur la conduite de leurs filles, se refusent durement à leur accorder l'époux qu'elles désirent, par la seule raison qu'il manque de fortune. Il entre dans de précieux détails sur la vie privée des époux, dévoile les causes qui font naître entre eux l'indifférence, & cherche à la prévenir par la justice & la délicatesse de ses maximes.

La section de l'Amitié est celle à laquelle l'Auteur a donné le plus d'étendue; la manière dont elle est traitée nous est un garant du plaisir que les âmes sensibles éprouveront à la lire, & du fruit qu'elles peuvent en recueillir. On y lit: "Les lauriers qui couronnent l'amitié ne croissent que dans l'asyle d'un ami malheureux; son sinistre peut voltiger au sein des plaisirs, mais ce n'est que dans celui de l'infortune qu'elle brille de tout son éclat & paraît sous sa véritable forme".

Il développe les qualités nécessaires à l'amitié; il indique les attentions qu'elle exige, ce qui distingue les personnes qui y sont propres.

Dans la section de la Bienfaisance, il fait voir combien il importe qu'elle soit éclairée pour remplir salutairement le but qu'elle se propose; il indique les causes qui produisent l'ingratitude, ce vice qui suppose tous les autres; il expose les moyens de l'éviter. "Plus, dit-il, le nombre des hommes vains, orgueilleux, intéressés, s'accroît, & plus les ingrats se multiplieront; parce que les premiers sont aussi propres à en faire qu'à le devenir".

Il indique comment on doit se comporter dans les collectes particulières; on ne peut, ce nous semble, suivre, à tous égards, un meilleur guide: enfin, plus on le lit, plus on sent la nécessité de la réforme qu'il propose dans l'éducation. "L'éducation seule, observe-t-il, peut tracer aux hommes quelle doit être, dans tous les tems, leur conduite; seule dépouiller la bienfaisance de tout ce qui lui est étranger, & arrêter le torrent de l'ingratitude, en apprenant à ceux qui peuvent donner des secours, comme à ceux qui sont dans le cas d'en recevoir, quels sont leurs devoirs réciproques".

La *Morale du malade* respire le plus grand intérêt; on ne pourra lire l'avant-propos, sans éprouver les plus vives émotions. L'Auteur y fait un tableau déchirant du coup qui l'a accablé.... Eh! nous avons été témoins de cet épouvantable accident!... Quelle sensibilité, quelle reconnaissance! comme M. Bon-

fil, sans s'en douter, y peint vivement son âme, son caractère! Nous ne pouvons résister au plaisir de citer le morceau suivant: "Il est sur-tout certaines personnes, susceptibles de tant de petits soins, qui savent prévenir un malade de tant de manières, dont le son de voix est si tendre, si expressif, enfin si analogue aux mouvemens de bienfaisance qui les animent, qu'elles gagnent sa confiance au point qu'il paraît se complaire dans ses plaintes, & éprouver, au sein même des douleurs les plus aiguës, une certaine manière d'être, délicieuse relativement à sa situation. Je n'oublierai jamais que, dans ma longue & douloureuse maladie, j'eus le bonheur d'être fréquemment visité & soigné par de telles personnes, dont plusieurs mêmes ne m'étaient point connues avant cette funeste époque: la reconnaissance & l'amour de la vérité m'obligent encore à dire, que le caractère de douceur, de prévenance, de bienfaisance qui, en général, distingue les Lausannois, fait que ces personnes sont assez peu rares, parmi eux, pour n'y point être remarquées".

Qui mieux que M. Bonfils pouvait peindre les maux auxquels l'homme est exposé? Qui mieux que lui pouvait raisonner sur tous les objets que cette partie de son livre traite! Il fait voir de quelle manière on doit se comporter avec les malades; il dénonce un genre d'égoïsme, très-commun dans la Société, égoïsme qui tire plutôt sa source de l'inconséquence & de la prospérité que de la dépravation du cœur.

Les Médecins, les Chirurgiens, les Apothicaires, les Gardes-malades font chacun la matière d'un Chapitre; & il n'en est aucun qui ne présente des projets utiles. Mais le Chapitre sur-tout des Gardes-malades nous semble devoir mériter une attention toute particulière; l'Auteur y expose en peu de mots un plan dont l'exécution nous paraît très-facile, & dont l'utilité ne saurait être équivoque. Nous dirons, à ce sujet, avec l'Auteur: "C'est alors que le Médecin, entièrement préservé des pièges de l'ignorance & du préjugé, pourrait compter sur toute l'énergie de ses remèdes, & serait instruit, avec clarté & précision, des diverses crises qu'éprouverait le malade pendant son absence: c'est alors, qu'encouragé & électrisé par les mobiles les plus nobles, d'un zèle proportionné à l'opiniâtreté de la maladie, le Médecin coinciderait sur elle toutes ses lumières, & chercherait, par les méditations les plus profondes, à en découvrir la cause & à trouver le remède propre à la détruire... Les malades, comme les autres citoyens, doivent être sous la protection spéciale du Gouvernement; ainsi qu'il veille à la sûreté des grands chemins, pour préserver ceux-ci du poignard de l'assassin, pareillement, & avec une vigilance non moins active, non moins soutenue, il doit veiller à la santé de ceux-là, pour les préserver de la coupe empoisonnée

que cherchent à leur présenter, sans cesse, l'ignorance, le préjugé, & sur-tout l'infatigable & inexorable charlatanisme".

Sommairement, la *Morale du Citoyen* sera, dans tous les tems, nous ne craignons pas de le dire, la lecture favorite de tout bon patriote & de toutes les âmes honnêtes & tendres.

LE SERIN.—Fable, présentée par un enfant à son père le jour de sa fête.

Dans une cage dorée  
Vivait un jeune Serin,  
Au corsage léger, à l'œil vif & mutin;  
Rien ne pouvait fixer sa tête évaporée;  
Et pendant toute la journée  
Mimi (c'était son nom) sautait comme un lutin.  
Le possesseur, soir & matin,  
Prévenait les desirs de la bête adorée:  
D'abord dans un brillant cristal  
Rempli d'une eau limpide & pure,  
Pouvait se rafraîchir le petit animal.  
On lui donnait sa nourriture  
Dans une mangeoire d'émail;  
Et pour varier la pâture  
De la folâtre créature  
Tantôt du mouton frais, & tantôt du biscuit.  
Le possesseur ne demandait pour fruit  
De tous ses soins que de pouvoir entendre  
Chanter Mimi: quand il fallut apprendre,  
Mimi, l'ingrat Mimi, sautait, puis voltigeait,  
Puis dans son onde se mirait;  
Poursuivait une mouche, arrangeait son plumage,  
Et de chant pas un mot. Un jour notre volage,  
Poussant la porte de sa cage,  
Prend son essort à travers champs.  
Adieu, dit-il, triste esclavage;  
Plus de leçons, & plus de chants:  
Desormais, à ma fantaisie,  
Je vais voler, dormir, m'ébattre dans ces bois,  
Et ne connaître d'autres loix  
Que celles du plaisir; jouissons de la vie.  
Mimi jouit pendant trois mois;  
Mais quand le souffle de Borée  
Eut chassé les Zéphirs, & fait, dans ces climats,  
Regner l'hiver & les frimats,  
Et qu'un tapis de neige eut couvert la contrée,  
Serin se désolait; adieu joyeux ébats!  
La campagne était dépouillée;  
Pas un grain dans les champs pour l'imprudent Serin,  
Qui, regrettant sa faute, & pleurant son destin,  
Mourant de faim, transfé, vint chercher un azile  
Près de son ancien domicile.  
Par malheur un vieux chat, un vrai grippe-moineau,  
Apperçut notre pauvre oiseau,

Qui se cachait sous une tuile:

Oh fortune, dit-il, grand merci du morceau!  
Je vous le croquerai, s'il vous plaît, bien, & beau;  
La chose me paraît facile.  
Alors, en tapinois, se léchant le museau,  
L'hipocrite avançait, lorgnait de la prune,  
Et déjà soulevait une griffe cruelle,  
Lorsque Mimi fut apperçu:  
On accourt aussi-tôt; grippe-moineau détale,  
Et Mimi, réchappé de la barque fatale,  
Fut trop heureux d'être reçu.

Trop souvent les desirs d'une folle jeunesse  
Ne servent qu'à nous égarer:  
Heureux qui se laisse guider  
Par les conseils de la sagesse!

Mon cher Papa, je veux sans cesse,  
Profitant de l'exemple & du sort de Mimi,  
Ecouter tes leçons, & chercher à te plaire;  
Chérir à la fois dans mon Père,  
Mon Bienfaiteur & mon Ami.

ÉMILE.

## VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 14 Mars 1791.

MESSIEURS,

Deux passions tumultueuses me font une guerre cruelle; dans la fleur de ma jeunesse, l'amour & l'ambition se sont emparés de mon cœur.

Insensé! dit l'Amour, quoi! préférerais-tu le vain éclat des richesses, la pompe, la grandeur, le fard de la magnificence, aux plus doux plaisirs des mortels, au seul contre-poids de nos douleurs & de nos peines? Je te pardonnerais encore si tu possédais ces richesses; mais il faut que tu les acquières aux dépens de ton repos, de tes plaisirs, de ton bonheur: il faut que tu sacrifies les printems de ta vie à un travail pénible & incertain; il faut que, l'arrachant du sein de ta famille, tu ailles chercher dans les pays lointains une fortune qui se rira de tes efforts, & te paiera peut-être de la plus noire ingratitude. Que d'accidens divers peuvent renverser tes entreprises les mieux concertées! Que d'écueils contre lesquels peuvent échouer tes projets les mieux conçus! Crois-moi, jouis des douceurs que je t'offre, sans courir les hazards de la tempête. *Tout établissement vient tard & dure peu.* Tu es encore jeune; les années s'envolent, & avec elles les ris, les jeux, les grâces, les amours; profite du plaisir, tandis que tu peux goûter ses charmes; il te tend les bras, ne le rebute pas; le tems ne viendra que trop tôt où

il se dérobera à ta poursuite. A quoi te serviront alors des trésors, la gloire, même les honneurs, lorsqu'un pied sur la tombe tu regarderas avec envie des biens dont tu ne pourras jouir? La Parque inflexible peut couper le fil de tes jours au milieu de ta carrière, & tu quitteras la vie.....

Arrête, s'écrie l'Ambition; il te sied bien, aveugle étourdi, de chercher à obscurcir la gloire de mon empire, & de dégoûter des plaisirs dont jouissent ceux qui vivent sous mes loix. Vante-toi de tes exploits; vante-toi du bonheur que tu procures. Rappelle à ton souvenir les horreurs de la guerre de Troye, les fureurs de Phédre, les malheurs de Sapho; &, sans aller chercher des exemples dans l'antiquité, quels sont les biens que tu procures maintenant? Je vois l'affreuse jalousie qui te suit à pas redoublés; je te vois entouré des soucis rongeurs, de la sombre mélancolie, du désespoir au regard farouche. Les malheurs que tu causes durent toujours, & les faibles plaisirs que tu procures sont plus que passagers; un rien les détruit; un rien les empoisonne. Et si l'on doit juger de ton pouvoir par les nœuds que tu formes, ton empire est détruit. Dans le siècle où nous sommes, c'est moi seule qui détermine les goûts, forme les penchans, & unis les cœurs les plus insensibles; je dis plus, c'est moi seule qui procure les plaisirs que tu promets. Vois cet heureux mortel qui s'est consacré à mon service dès ses plus tendres années, je l'ai conduit, d'une main assurée, au travers des périls & des naufrages jusqu'aux extrémités du globe. Je lui ai enseigné à fixer la roue de l'inconstante fortune; je l'ai ramené vers ses penates, environné de gloire & de richesses. Considère le rôle brillant qu'il joue parmi ses concitoyens, & ose encore parler de ton empire; vois les honneurs qui le ceignent comme un diadème; vois les hommages de la multitude, la foule d'amis qui l'environnent; vois les tendres regards de nos plus belles Nymphes, les préférences qu'elles lui marquent, les faveurs qu'elles lui prodiguent. Il n'a qu'à souhaiter, & ses desirs sont remplis avec empressement; il n'a qu'à dire un mot, & les Beautés les plus fieres cessent d'être inhumaines. Vas, je te le répète, ton empire est détruit, ton trône est renversé; réfugie-toi dans les déserts & les antres sauvages; les hommes sont trop éclairés pour croire à tes préjugés ou s'arrêter à tes folies!

O vous, qui, par une longue suite d'années, avez acquis la sagesse de l'expérience, daignez guider mes pas chancelans dans la carrière que je dois parcourir! Le bonheur, le bonheur, c'est là le cri qui s'élève avec violence dans mon ame. Quelle route dois-je suivre pour y parvenir? Dois-je encenser l'amour ou courir après les fumées de l'ambition? Ces deux passions, qui paraissent si opposées,

peuvent-elles séjourner dans le même cœur? Ah! mettez fin à mes incertitudes, & dirigez-moi par la sagesse de vos conseils.

T. M.....

## BIENFAISANCE.

Outre les diverses sommes que nous avons déjà indiquées dans nos deux précédens Numéros, nous avons encore reçu pour le sieur *Hugli* 4 livres d'un Laboureur du Château-d'Oex, 4 livres d'une Dame, 4 livres d'un Négociant d'Ouchy, 1 liv. 10 sols d'un Commis d'une Maison du même endroit, 12 livres, dans un papier signé F. P., 4 livres d'un Anonyme, 2 livres qui nous ont été remises par le Directeur du Bureau des postes, & 8 livres par la poste, avec l'indication suivante, *Pour remettre à Jean Isaac Hugli, habitant du Jorat, dont on pourrait renouveler annuellement l'article dans le Journal de Lausanne.*

La plupart des lettres qui nous ont été adressées à ce sujet, sont bien écrites, renferment des observations sages & utiles: & par cette raison nous nous serions fait un devoir de les publier dans notre Feuille, si ses bornes étroites nous l'eussent permis.

Dans toutes regne le plus vif intérêt pour l'infortuné & honnête *Hugli*; dans toutes on nous promet de le recommander à la sensibilité des personnes qui pourraient ignorer sa situation pénible; on nous promet de n'oublier ni lui, ni ses enfans; on daigne même nous témoigner des sentimens de gratitude pour avoir fourni à la Bienfaisance une occasion de s'exercer, sans avoir à craindre de mal placer ses dons.

### «—————» Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.

François-Louis Maior, de Ballens; & Jeanne-Françoise Tailliens, de Lausanne.  
Jean-François-Samuel Lardon, de l'Evêché de Basle; & Anne-Louise Beaud d'Etagnières.  
Louis Joubert, de la Bourle Française; & Louise Jaunin, de Fey.

### M O R T S.

Samuel Wolper, fils mineur.  
Mr. Abram-Louis Blanc, Citoyen & Membre du Conseil des Deux-Cents de Lausanne, âgé de 31 ans.  
Jean-Louis Truehon, âgé de 54 ans.  
Jean-Jacques Secretan, fils mineur.  
Une fille, venue morte au monde.  
Une fille, venue morte au monde.  
Charlotte Devaux, fille mineure.  
Jean-George-Gabriel Pache, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

9 AVRIL 1791.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 24 minutes, & se couche à 6 heures 36 minutes.

La LUNE se leve à 7 heures 47 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.														
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.	9 heur. du soir.		7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.								
1 Avril.	1	8†	0	3	8†	0	2	7†	0	26. p.	6. lig. 11	26. p.	6. lig. 11	26. p.	6. lig. 10			
2...	2	7†	0	5	3†	0	4	0†	0	26.	6.	8	26.	6.	5	26.	5.	11
3...	3	2†	0	5	9†	0	2	1†	0	26.	5.	10	26.	5.	9	26.	5.	8
4...	3	7†	0	6	7†	0	3	8†	0	26.	5.	3	27.	5.	0	26.	4.	3
5...	2	0†	0	2	9†	0	2	0†	0	26.	4.	0	26.	4.	1	26.	4.	3
6...	1	0†	0	4	2†	0	2	3†	0	26.	3.	9	26.	4.	0	26.	4.	1
7...	1	3†	0	2	2†	0	2	0†	0	26.	4.	3	26.	4.	11	26.	5.	9

## BELLES-LETTRES.

*LA SOCIÉTÉ DÉLICIEUSE.—Fable.*

JE vis dans un séjour tranquille :  
 Ah Dieu ! qu'il a pour moi d'attraits !  
 La bonté regne en cet asyle,  
 Et ne s'en éloigne jamais ;  
 On n'y connaît point l'artifice ;  
 Ainsi que chez nos bons aïeux,  
 La finesse s'appelle un vice,  
 L'Hymen n'y fait que des heureux.  
 Les femmes sentent la folie  
 De se déchirer sans pitié,  
 Ou de masquer la perfidie  
 Sous les dehors de l'amitié.  
 C'est dans ce séjour agréable  
 Que s'est fixé le vrai bonheur.  
 O ! mes amis, plaignez mon cœur,  
 Je ne vous conte qu'une Fable.

*Extr. du Journal Encycl. 1 Mars 1791.*

## VARIÉTÉS.

*AUX AUTEURS DU JOURNAL.*

28 Mars 1791.

Faites-moi la grace, Messieurs, d'insérer dans

votre Journal la lettre suivante, que j'ai l'honneur d'adresser à M. Bonfils, dont je vous félicite infiniment d'être les amis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Si, comme j'ai lieu de le croire, votre cœur s'est peint dans l'ouvrage que vous venez de donner au Public, il ne sera pas insensible à l'hommage de ma reconnaissance, quoiqu'il n'ait aucun des accessoires qui puisse le rendre flatteur. Mon nom équivaut l'Anonyme, ainsi ne trouvez pas mauvais que je le garde. Je m'étonne souvent qu'à l'époque où tous les individus paraissent occupés du bonheur commun, & cherchent à l'augmenter, en étendant les lumières, en multipliant les inventions utiles, les sources des richesses, les secours physiques de tout genre, on paraisse oublier que l'unique, le vrai principe de la prospérité générale & du bonheur individuel est dans la *Morale*. Je ne vois que des livres de Politique; ses intérêts occupent nos femmes jusqu'à leurs toilettes. Sans égard aux connaissances qu'exigent ces distinctions, celles qui se piquent de bel esprit *Pindarisent* & rendent, par des phrases sonores, des idées discordantes. Les jolies femmes arrangent l'Europe avec autant de facilité que leur carton de fleurs. Et les Economes, ne

voulant pas rester en arriere, jugent les finances d'après leur compte de ménage, & calculent la liberté des peuples sur celle qu'elles laissent à leurs enfans. Un genre de lecture beaucoup plus utile, & qu'on a mis à la portée de tout le monde, c'est celui des livres de Médecine. D'excellens avis pour tous les états, sont reçus avec l'avidité naturelle à l'amour de la vie & au désir de la santé. Des spécifiques sont continuellement annoncés contre tous les maux. S'enrichir, être libres, se bien porter, voilà les trois chefs auxquels se réunissent toutes nos idées, assez inutilement, il faut en convenir, parce que les circonstances sont plus-pour les réaliser que tous nos efforts. Vous venez, M., nous offrir, non pas un champ nouveau, mais nous ramener à celui où la raison, la saine Philosophie a toujours recueilli le bonheur. Vous nous donnez une importance bien satisfaisante à nos propres yeux. Nous pouvons, par la réflexion, perfectionner notre être, rendre son existence utile & intéressante; nous procurer ce calme de l'esprit, cette paix du cœur, sans laquelle les miseres de la vie sont désespérantes, & ses plaisirs d'insuffisantes distractions. Les livres de Morale ne font point à la mode; on s'est écrié sur le titre du vôtre, *ce sera des lieux communs!* Cette phrase méprisante sur la matiere prouve que, quoique les préceptes soient si communs, l'observation manque par fois de justesse. Je trouve dans votre ouvrage, M., une simplicité noble & élégante; vous ne faites point un fastidieux étalage de sentimens; vous écrivez pour vos Lecteurs plutôt que pour vous-même; ce qui n'est pas commun, je vous assure. J'aurais quelques remarques à vous faire, où peut-être la différence de nos idées servirait à les rectifier réciproquement. Mais aujourd'hui, M., je ne veux que vous rendre grace de vos bonnes intentions & de votre maniere de les rendre utiles. J'entrevois mille moyens pour les ames honnêtes d'y contribuer: voulez-vous me permettre de vous en entretenir quelquefois par la voie de cette Feuille? — Je voudrais chez les Moralistes la même précision que celle des Médecins dans leurs ordonnances, & qu'ils ne se bornassent pas à la froide déclamation d'un régime dont la longueur est rebutante, les détails difficiles à saisir, & les effets trop lents. On pourrait, ce me semble, former des Sociétés pour la réforme des mœurs, tout comme pour des objets de Police & de Commerce. Nous sommes en général de très-bonnes gens dans cette agréable cité, mais sans aucune énergie. Si la faiblesse n'est pas un vice, c'est tout au moins le fol le mieux préparé pour que l'occasion y en fasse croître. Que risquons-nous, M., en essayant de la retarder par des projets? Le ridicule de nous être trompé, en ayant trop bonne opinion de nos concitoyens: il suffit,

pour produire le bien, d'une volonté déterminée. Voyez les progrès de l'Etablissement des Ecoles de Charité, qui sont un honneur infini à ceux qui, sans égard pour les obstacles, ont employé une vigilante intelligence dans sa direction: j'invite ces Messieurs très-instamment à faire attention à l'article de votre livre qui regarde les Gardes-Malades; il présente un moyen d'industrie très-intéressant, négligé jusqu'ici, & qui pourrait commencer incessamment après la réception des Catéchumenes. C'est le moment où on donne une vocation aux élèves de l'Ecole de Charité; il faudrait pour celle de Gardes-Malades choisir les sujets, de maniere que ce fût une marque d'honneur, & qu'elle devint par là même un objet d'émulation. Ces jeunes filles seraient, pour le tems de leur apprentissage, placées par les Directeurs dans une pension, & appellées par les Médecins & les Sages-femmes aux soins des malades. Les personnes déjà en possession de cet emploi, sont en si petit nombre, que les riches seuls ont à se les disputer à l'enchère. Les élèves de l'Ecole de Charité sont accoutumés à l'honnêteté, & il n'est, par cette raison, point de malade qui ne permit volontiers qu'une d'elles vint quelques heures par jour, voir la maniere dont sa Garde s'y prend pour le servir. Leur essai se ferait sur cette classe de gens en proie à tous les maux, & plus faciles à soulager, parce qu'ils sont endurcis par une vie pénible. Ce moyen remédierait à un inconvénient qui entraîne bien des conséquences. Un mari, obligé de servir sa femme malade, néglige le travail nécessaire à l'entretien de sa famille, en perd l'habitude, & s'y remet difficilement: de jeunes enfans, peu capables de servir leurs parens, se font de leur maladie un prétexte pour, manquer les écoles, mendier dans les maisons, s'amuser dans les rues, & deviennent ainsi pour eux un surcroit d'inquiétudes propres à augmenter leurs maux. Puissiez-vous, M., voir incessamment un des bons effets que peut produire votre excellent livre! c'est le genre d'éloges dont vous êtes digne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Je me suis souvent dit à moi-même, pourquoi, avec les meilleurs procédés, la probité la plus scrupuleuse ne peut-on échapper à la calomnie? Pourquoi les coups qu'elle porte sont-ils à la fois si terribles, si multipliés, & la source d'où ils partent si difficiles à découvrir? Un objet de cette importance ne pouvait m'occuper faiblement; néanmoins, malgré mon aptitude, je cherchais en vain dans des calculs moraux la solution du problème que si ar-

demment je désirais à découvrir; lorsque je l'ai trouvée au moment même que je m'en occupais le moins, & je n'ai rien de plus pressé, Messieurs, que de vous faire part de ma découverte & de mes observations.

La racine de la calomnie est dans la jalousie & la perversité du cœur humain; mais l'instrument vénéneux, qui en est à la fois le poignard & le bouclier, est tiré de l'arsenal meurtrier de nos particules: or cette assertion prouvée, la langue dût-elle s'appauvrir, dût-on même, en certain cas, recourir à de pénibles circonlocutions, ôtons-lui, sans hésiter, le moyen de nuire; car la réforme des mœurs peut beaucoup tenir à la réforme d'un mot. Je ne vous parlerai point des *mais*, des *cependant*: c'est un honnête homme, *mais*... (\*), il s'est toujours bien comporté, *cependant*... Je sens, Messieurs, quoique les particules de ce genre soient très-souvent le véhicule de la médisance & de la calomnie, qu'il est impossible de les proscrire de la conversation; d'ailleurs, d'après mon projet, ces particules ne pourront nuire qu'ouvertement, & par là cesseront d'être aussi dangereuses qu'elles l'ont été jusqu'à présent: ce projet consiste à interdire irrémédiablement l'usage du pronom indéterminé *on*. Oui, Messieurs, c'est dans ce funeste mot que la malignité trouve sans cesse d'inépuisables ressources pour alimenter impunément ses odieux & criminels penchans. Le jaloux, par exemple, veut-il nuire au crédit d'un Négociant dont la prospérité le tourmente & le défêche, moyennant l'emploi de cette officieuse particule, il n'éprouve aucun obstacle; au moment que chacun fait l'éloge de la conduite sage de ce Négociant, le jaloux, avec l'air du ménagement s'exprime ainsi: *on assure pourtant qu'il a mal confié; que, depuis quelque tems, le dérangement de son commerce l'a contraint de faire des négociations très-onéreuses*: si de tels propos ne s'écoulent pas sans humeur, aussi-tôt il reprend, avec le geste simulé d'une personne dont les intentions sont bien éloignées de nuire à qui que ce soit: *je ne le garantis pas, mais on le dit, on l'assure*. Un homme dont la conduite a toujours été irréprochable, & dont la délicatesse bien reconnue, devrait le préserver de toute imputation odieuse, fréquente-t-il assiduellement la maison d'un de ses amis, qui possède une femme aimable, laquelle a pour lui les égards dûs à son

(\*) Il faut néanmoins rendre justice à cette particule; si elle est toujours la fidèle compagne de la médisance & son plus précieux ressort, elle est aussi maintes-fois l'avant-courreur du repos & du plaisir: car, par exemple, qu'y a-t-il de plus délicieux que de l'entendre prononcer par un ennuyeux: "Je vous dirais encore bien des choses à ce sujet, *mais* il faut que je m'en aille.....". Ah, le bon, ah, l'excellent *mais* !.....

mérite; si certains gestes, certaines reticences ne tendent pas à le faire suspecter, voici, d'ordinaire, les expressions qui les remplacent: *On dit que ce n'est pas pour les beaux yeux du mari qu'il montre tant d'affiduité.....* Un homme est-il reconnu pour avoir de l'esprit, des talens distingués, une ame élevée: *On dit qu'il est mordant; on dit qu'il n'a point de religion; on dit que c'est un homme dont les principes sont dangereux.....* Est-il question d'un Magistrat intègre: *On dit qu'il est dur, partial*: d'une femme qui, par la pureté de ses mœurs, s'est peut-être rendue trop respectable: *On dit que c'est une prude, une bégueule, &c.*

En voilà assez, Messieurs, pour ne vous laisser aucun doute du mal continuuel que produit cette redoutable particule dans la Société; il n'est pas besoin de vous dire que le venin qu'elle lance est infiniment plus dangereux que ne l'est le venin physique: d'ailleurs, il est rare de trouver des hommes assez scélérats pour commettre ce genre de crime; la crainte d'être découvert, le tourment des remords & l'effroi du châtement qui en est la récompense, y sont de trop puissans obstacles; de plus, observez que la conformation même de ce crime se borne ordinairement à la destruction d'un seul individu, qui, par les secours de l'art, peut encore échapper à l'active corrosité du poison; mais les perfides *on dit, on assure*, ne laissent, au contraire, nul espoir à ceux qu'ils attaquent; c'est dans un cercle nombreux, au sein des jeux & des ris qu'ils flétrissent, maintes-fois, de l'horreur du soupçon, les ames les plus honnêtes & les plus vertueuses. Si l'homme était toujours bon, toujours juste; si ses lumieres le forçaient à raisonner avant de juger, il ne pourrait alors recevoir des impressions défavorables, par de vagues inculpations, contre des personnes qu'il ne connaît point; mais, comme il est organisé de manière à croire le mal de préférence au bien, & que l'instruction qu'il reçoit ajoute à ses imperfections naturelles, il faut du moins faire en sorte de lui ôter l'ame offensive avec laquelle il ne cesse de se blesser lui-même. Pour cet effet, Messieurs, il n'est pas suffisant de faire le procès au pronom indéfini; le *j'ai ouï dire* ne doit pas être traité avec plus de ménagement, puisque, comme vous le savez, son usage n'est ni moins fréquent, ni moins dangereux dans la conversation que celui de ce pronom: *J'ai ouï dire qu'un tel a fait une action bien blâmable; j'ai ouï dire que Madame une telle n'est pas dans le tête-à-tête ce qu'elle cherche à paraître dans le public.....* Cependant, comme le venin, dont est imprégné le *j'ai ouï dire*, n'est dangereux que par la suppression du régime de la personne, en défendant, à qui que ce soit, de l'en isoler sous peine de passer pour calomniateur, &

d'être puni comme tel, alors l'abrogation de ce tronçon de phrase cesserait d'être nécessaire, vu qu'on ne pourrait en faire usage qu'en s'exprimant ainsi : *J'ai ouï dire d'un tel ou par un tel que....* Mais pour l'infamante particule qui, par sa nature même, rejette toute modification quelconque, point de quartier, Messieurs, point de quartier; qu'elle soit, je le répète, irrémissiblement proscrite comme un obstacle insurmontable à la félicité publique; qu'à l'avenir il soit ordonné de toujours nommer la personne qui en a inculpé une autre, sans toutefois la connaître; & qu'enfin les pronoms personnels, *il, elle,* remplacent toujours, dans tous les propos qui peuvent nuire sourdement aux divers individus, la particule indéfinie, ainsi que le *J'ai ouï dire.* Cette réforme est d'autant plus importante que l'usage de cette particule, & de ce membre de phrase, en est même familier aux personnes dont le cœur est excellent & la probité non équivoque; mais à celles-ci il est suffisant de leur faire appercevoir tout le danger de ce genre de locution, pour qu'elles triomphent facilement d'une habitude tellement opposée aux sentimens qui les animent.

Vous voyez, Messieurs, que, par le moyen que je présente, il serait facile de suivre les traces de la calomnie, en remontant d'individu en individu, à sa source; qu'alors, perdant l'espoir de l'impunité, le calomniateur, ne pouvant répandre impunément le venin dont son cœur est gonflé, finirait enfin lui-même par en devenir la victime.

D. B.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL

Yverdon, 4 Avril 1791.

Je crois, Messieurs, que le morceau suivant est un de ceux qui peuvent être insérés dans votre Journal.....

Selon les Rabbins, quand il était question chez les Hébreux de décider de la vie ou de la mort d'un homme, on y procédait avec beaucoup de maturité. Lorsque les témoins avaient été ouïs, on renvoyait l'affaire au lendemain: les Juges se retiraient chez eux, mangeaient peu & ne buvaient point de vin; le lendemain ils se rassemblaient deux à deux, pour examiner de nouveau plus à loisir les circonstances du procès. Après cet examen, on pouvait encore réformer le jugement; de manière que celui qui avait été pour la condamnation, pouvait changer de sentiment & absoudre; au lieu que celui qui avait absout, ne pouvait varier ni condamner. La sentence étant confirmée & prononcée, on conduisait le criminel au supplice. Un homme placé à la porte de la cour, tenait un mouchoir à sa main; un peu plus loin était posté un cavalier ou un héraut à cheval.

S'il se présentait quelqu'un pour parler en faveur du condamné, la première sentinelle faisait signe avec son mouchoir, & le cavalier courait & faisait ramener le coupable. Deux Juges marchaient à ses côtés pour entendre s'il avait lui-même quelque chose à dire pour sa justification. On pouvait le ramener jusqu'à cinq fois pour entendre ceux qui voulaient parler pour sa défense. S'il n'y avait rien qui arrêtât l'exécution, on criait à haute voix: *Un tel est abandonné pour un tel crime: tels & tels ont déposé contre lui; si quelqu'un a des preuves de son innocence qu'il les produise!*

T. O.

Monseigneur *Lavocat*, ancien Receveur au Bureau de Champigneulle, près de Nanci, a inventé une machine portative pour battre, vanner, cribler le bled sans aucun bruit, & sans déchirer la paille, ni l'épi: avec cette machine, une personne, une manivelle à la main, fait plus d'ouvrage que deux hommes qui battraient en grange; on la tourne, dit-on, aussi aisément qu'un moulin à poivre: l'ouvrier, même le moins habile, peut le construire, s'il en a sous les yeux le croquis & la description, lesquels ensemble coutent 24 livres argent de France.

Il a inventé encore, 1°. un moulin portatif à meules d'acier, au moyen duquel un homme, dans sa journée, fait, sans bruit, deux ou trois cents livres de farine; le prix en est de deux louis. 2°. Une machine portative pour réduire l'écorce des canneaux en parcelles aussi déliées que du son. Un homme qui l'emploie fait, sans le moindre bruit, plus d'ouvrage qu'un fouloir où il y a quatre pilons. On peut la placer dans un carré de quatre pieds. Prix du croquis 48 livres.

#### BIENFAISANCE.

Nous avons eu encore à ajouter aux divers dons, destinés à l'allègement de la situation pénible de l'honnête *Hugli*, 10 livres 10 sols, qui ont été remises à M. le Ministre *Nöthinguer*; 4 liv. qui nous furent envoyées, lundi, par une Dame respectable; 6 liv. par la poste, dans une lettre signée H. & C.; nous reçûmes encore mercredi 2 liv. dans la matinée, & autant dans l'après dinée.

#### MORTS.

Christ Schöntal, de Gourtzallen, au Bailliage de Thoun, âgé de 54 ans.  
François Regamey, fils mineur.  
Jeanne-Susanne Cruchoy, femme du Sieur Abraham Develley, de Vaulion, âgée de 62 ans.  
Philippe Peytrequin, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

23 AVRIL 1791.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 0 minutes, & se couche à 7 heures 0 minutes.  
La LUNE se leve à 11 heures 10 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.						
	7 heures du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.	7 heures du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.	26. p.	6. lig.	26. p.	6. lig.
15 Avril.	5 9†	0 7 8†	0 4 7†	26. p.	6. lig.	1 26. p.	6. lig.	0 26. p.	6. lig.	0
16 . . .	4 9†	0 8 1†	0 4 8†	26.	6.	1 26.	6.	0 26.	5.	II
17 . . .	6 0†	0 10 0†	0 7 2†	26.	5.	10 26.	5.	10 26.	5.	II
18 . . .	6 0†	0 9 1†	0 6 2†	26.	6.	1 27.	5.	9 26.	5.	8
19 . . .	4 3†	0 11 0†	0 8 1†	26.	5.	7 26.	5.	3 26.	5.	8
20 . . .	4 7†	0 9 8†	0 7 0†	26.	5.	2 26.	6.	0 26.	5.	II
21 . . .	5 2†	0 8 1†	0 7 0†	26.	5.	9 26.	5.	8 26.	5.	7

## VARIÉTÉS.

### ADRESSE AUX MORALISTES.

J'entends toujours parler des avantages de la Morale ; ce n'est, répètent à l'envi tous les Philosophes, qu'en suivant ses préceptes qu'on peut se faire estimer, chérir ; ce n'est que par eux qu'on jouit de ces plaisirs purs, ineffables, qui tiennent dans tous les tems, dans toutes les circonstances, l'esprit & le cœur dans la situation la plus délicieuse. Eh ! Messieurs les Philosophes, comment se peut-il, malgré l'expérience continuelle, qui devrait enfin vous défabuser, que sans cesse vous souteniez, avec tant de persévérance, un système dont en général les partisans ont été, sont & seront probablement toujours les victimes : comme vous, j'ai cru long-tems, & cette croyance est votre ouvrage, que rien, en effet, n'était plus délectable que d'être strictement homme de bien ; alors, plein d'émulation pour le devenir, tantôt allis dans le fond des vergers, tantôt sur les bords solitaires d'un fleuve majestueux, tantôt parmi des rochers où se brisaient les furieuses & impuissantes vagues, je formais des plans de bonheur qui me paraissaient d'autant plus excellens que c'étaient les vôtres même que je façonnais à ma situa-

tion. Enchanté par les délicieuses émotions que j'éprouvais en pensant à leurs succès, mon cœur s'imprégnait toujours plus de vos brillans & féducteurs adages, & dans la sécurité la plus parfaite, je le nourrissais d'amour, d'amitié & de tous les sentimens nobles & sublimes qui en sont l'appanage. L'ami le plus franc, le plus honnête, le plus sensible, tu le possèdes, disais-je en moi-même. Du côté de la fortune, ta situation s'améliore chaque jour, & chaque jour tu trouves au sein de l'étude & dans les inestimables délices de la confiance les délassemens les plus agréables ; que manque-t-il à ta félicité ? Une Epouse chérie dont le sourire, la candeur & la délicatesse des sentimens puissent y ajouter sans cesse ; une Epouse avec laquelle tu puisses, sans réserve, épancher ton ame, & qui reste au même degré que toi le besoin de confondre un cœur brûlant de l'amour le plus pur & le plus tendre dans celui d'un homme aimant & vertueux.

Ne recherchant point la fortune, mais seulement les précieuses qualités qui la conservent & la font souvent naître ; je ne désespérais point de rencontrer l'objet chéri que mon imagination embellissait de tous ses charmes ; déjà je m'occupais des devoirs d'époux & de pere ; je rassemblais des matériaux pour l'instruction de mes enfans, & je puisais patiemment dans les défauts de l'éducation actuelle les moyens

de les en préserver; j'éloignerais d'eux, me disais-je, avec soin, tout ce qui pourrait affecter dangereusement leur esprit & leur cœur; ils n'auront d'autre nourrice que leur mere, d'autre précepteur que leur pere; sans paraître l'instruire, je la préparerais habilement à m'aider au grand œuvre de leur éducation, & sa bonté, sa docilité m'assurent que je ne rencontrerais aucun obstacle; d'ailleurs, par une suite non interrompue de procédés délicats, je lui ferais trouver tant de douceurs, tant de charmes dans notre union, qu'elle ne négligerait rien pour donner à ses enfans des principes dont, sans cesse, elle-même éprouverait les plus salutaires effets; l'exemple que ma famille donnera, la félicité dont elle jouira, édifieront tous nos voisins, tous nos amis; chacun dira: imitons ce tendre époux, ce tendre pere; il est si heureux! & pourquoi est-il si heureux? c'est parce qu'il est bon, parce qu'il est juste, parce qu'il est compatissant: imitons sa vertueuse épouse; car il n'est personne à lui comparer; jamais elle ne médit, jamais elle ne parle pour parler, jamais elle ne s'occupe de choses inutiles; elle rend toujours service quand elle peut; & toujours de si bonne grâce, de si bon cœur, qu'on ne peut douter du plaisir qu'elle y trouve: aussi est-elle toujours gaie; mais sa gaieté n'est point comme la nôtre; c'est un ange! Voyez son enfant qui, à peine hors de la mamelle, pleure dès qu'il entend crier, ou voit faire le moindre mal à qui que ce soit: regardez comme il sourit tendrement en faisant la charité à ce pauvre; & le visage de la mere, comme il rayonne!

Telles étaient les idées dont je délectais sans cesse mon esprit & mon cœur. J'avais le goût de la Société, sans en avoir l'habitude; mais la vie retirée & studieuse que je menais, & le peu de paroles qui, ordinairement, sortaient de ma bouche quand, par hasard, je me trouvais en compagnie, me faisaient néanmoins passer pour avoir l'esprit mélancolique & peu social. Un seul ami, après lequel je soupirais toujours dès que j'en étais privé, pouvait m'apprécier, & pendant long-tems, en effet, sa conduite semblaît prouver qu'il m'appréciait. Quoiqu'à bien des égards nos goûts différaient, cependant les convenances extérieures étaient suffisantes pour nous faire rechercher l'un l'autre avec le même empressement; il y a si peu de gens qui pensent, & celui-ci aimait à penser; si peu de gens qui se plaisent à de bonnes lectures, & celui-ci s'y plaisait; si peu de gens capables de les lire avec fruit, & celui-ci en applaudissant, en savourant les morceaux les plus beaux, les plus touchans de ces lectures, me faisait juger le plus favorablement de la pénétration de son esprit & de la nature de son cœur, & il faut convenir, en effet, que tout cela est bien propre à faire naître les méprises & à les rendre singulièrement dangereuses.

Des circonstances imprévues vinrent intercepter nos douces habitudes, & les occasions de paraître ce qu'on est réellement s'étant présentées, cet ami, Messieurs les Moralistes, ne fut point votre dupe, je ne dois point taire cette observation, qui ne peut d'ailleurs qu'ajouter à son éloge: sans peine, il triompha de sa conscience, me sacrifia pleinement à son intérêt, à son amour propre & à son orgueilleuse & indomptable jalousie: & les succès qu'il n'a cessé d'obtenir, en se comportant d'une manière diamétralement opposée à vos principes, &, d'un autre côté, les chagrins & les infortunes dont j'ai toujours été victime, me sont un sûr garant, non seulement de l'absurdité de vos préceptes, mais encore du danger éminent de les pratiquer. Comme je suis maintenant trop vieux pour y renoncer, je les suivrai probablement jusqu'à mon dernier soupir; mais au moins vous ne pourrez abuser mes enfans. Le sort dont je vous suis redevable, n'ayant pas mis de faibles entraves aux mouvemens de mon cœur, je n'ai pu les suivre, ainsi comme dit le proverbe, *malheur est bon à quelque chose*; car je sens que, devenu époux, j'aurais, malgré la plus fatale expérience, encore eu la faiblesse de chérir ma femme, de lui être toujours fidele, & d'élever mes enfans selon vos vieilles & pernicieuses maximes. Persuadé, comme je le suis, que les fripons privilégiés, les hypocrites, les faux amis ne manqueraient jamais de pâture tant que vous aurez des rigides observateurs de vos préceptes, vous devez sentir, Messieurs, que la satisfaction que j'éprouve de ne point la leur avoir augmentée, doit être bien délicieuse pour mon cœur.

Il est néanmoins bien singulier qu'il soit nécessaire de vous faire observer que si, de loin en loin, vous formez un être qui suive strictement vos préceptes, il devient par là même la proie de tous ceux qui ne les suivent pas; qu'en conséquence votre morale, malgré tous vos efforts à la propager, n'agissant efficacement que sur un très-petit nombre de personnes, qui n'ont aucun point de ralliement, ne peut, en aucune manière, remplir le but que vous vous proposez, vous devez totalement y renoncer. On peut, je l'avoue, être induit en erreur, pendant un certain tems; mais persister, comme vous le faites, à nous donner des traités de morale, malgré le cri de réprobation qui, de toutes parts, se fait entendre contre de tels ouvrages; malgré les moyens de tout genre employés pour vous en dégoûter & vous en faire sentir toute l'inutilité, c'est, en vérité, le comble de l'extravagance. Sachez, Messieurs, que la meilleure Morale est renfermée dans les proverbes, parce que c'est de l'expérience & de l'unité qu'ils tirent leur origine; par exemple, *il faut hurler avec les loups*. Que de choses dans ce peu de mots! Au

le succès de ceux qui le suivent strictement, est-il toujours infaillible.

Accoutumés à penser, j'ose me flatter, Messieurs, que vous ne trouverez rien que de juste dans les observations que je vous présente, & qu'elles vous frapperont assez pour vous corriger vous-mêmes de l'inconcevable manie que vous avez de vouloir toujours corriger les autres.

Dans une seconde adresse je me ménage le plaisir de vous prouver, & cela de la manière la plus triomphante, que le luxe, la vanité, l'égoïsme, la hardiesse, l'audace, le manque de foi, l'hypocrisie, enfin, l'émulation de la bassesse sont bien autrement à préférer, par les avantages réels & constants qu'ils procurent, à l'inflexible droiture que vous nous prêchez, ainsi qu'à toutes vos chimères patriotiques.



*RÉPONSE de l'Anonime à M. BONFILS.*

Ha! Monsieur, un Moraliste flatteur! Je suis fâché d'avoir ce reproche à vous faire. Vous avez été content de l'éloge que j'ai fait de votre livre, parce que le ton simple de la bonhomie est celui de la vérité, le seul qui plaise à la raison. Si mon nom donnait de la sanction à mes idées, je n'aurais garde de l'omettre; car je m'étonne souvent de la maladresse avec laquelle on néglige les avantages de l'opinion, dont le prestige entraîne jusqu'à ceux qui croient en être le mieux garantis. Vous connaissez trop le cœur humain, Monsieur, pour ignorer que c'est par vanité plutôt que par modestie qu'on garde l'anonime. Il ôte à la critique son aiguillon le plus redouté, le ridicule, à la paresse la peine des discussions pour justifier ses idées; & s'il gagne un suffrage, il ne le doit point à la politesse; ce masque qui ne trompe plus, & fait de la Société un jeu d'automates. J'ai cru, Monsieur, que l'éloge le plus flatteur pour vous serait celui d'entrer dans vos vues pour l'utilité publique, & c'est à quoi j'ai invité Messieurs les Directeurs des Ecoles de Charité, qui, peut-être, n'y ont pas fait attention. Voilà où un nom propre à la réveiller eût été à sa place. Les lumières & le zèle de ces Messieurs aurait étendu & corrigé mon plan. Les succès de leur établissement les autorisent à faire des projets, & à y mettre l'opiniâtre persévérance qui seule les fait réussir.

La régénération de nos idées, ce but unique de la Morale, quand celui qui la traite est animé par le noble orgueil de contribuer à la perfection de ses semblables, plutôt que par la vanité de leur plaire, tient à un concours de circonstances que le temps développe, & auxquelles chacun est tenu d'aider pour sa part. Heureux l'homme qui peut, dans le secret de son cœur; s'applaudir d'avoir encouragé

la timide vertu, & opposé un frein de plus au vice! Ce sentiment le dédommage bien de l'accoutumation de pédantisme & de bavardage qu'on a coutume de faire aux Moralistes. Peut-être seraient-ils moins souvent dans le cas de la mériter, si, occupés plutôt de leur sujet que de la manière de le décorer, ils étaient précis & laconiques, sans tomber cependant dans la sécheresse des maximes qui ne sont, d'ordinaire, qu'un jeu d'esprit assez piquant par sa finesse, mais bien au-dessous de l'expression naïve du sentiment. Il me paraît que la mode influe autant sur le choix des sujets de Morale que sur la coiffure des femmes; ainsi on peut espérer que les ouvrages si multipliés sur l'éducation changeront enfin pour ramener les choses à l'ordre naturel dans lequel elles auraient dû être commencées. Minerve avait pris la figure de Mentor pour accompagner Télémaque: on nous indique pompeusement la manière de former, je ne dirai pas des Télémaques, c'est plutôt des Émiles, & on ne songe pas qu'il faut pour cela des Mentors. Les parens, les Instituteurs doivent acquérir des titres pour l'éducation. Tous les préceptes sont insuffisants quand l'exemple les contredit. La modération, l'empire sur soi-même, le courage, la patience, enfin toutes les qualités du cœur qui ne peuvent point être suppléées par les livres, doivent devenir l'objet de l'application de tout homme qui s'impose la tâche honorable d'en élever un autre: & voilà ce dont, il me semble, on ne s'est point assez occupé. Le moment où l'enthousiasme de l'éducation est à son plus haut période, où les moyens de la perfectionner vont devenir constitutionnels, ne serait-il pas celui où les hommes sentiraient le mieux que le joug humiliant de l'habitude peut être secoué? que la vérité peut être saisie à tous les âges, & que celui de la plus grande vigueur rend les efforts plus faciles, les succès plus sûrs, & les conséquences plus étendues? Votre Ami, M. le P. L., a donné d'excellens conseils aux Instituteurs; c'est un livre d'usage qui fait honneur à ses lumières & à ses intentions; mais il peut être envisagé plutôt comme un moyen de s'assurer des avantages pécuniaires que comme une direction philosophique, telle que je la désirerais dans une sphère moins retrécie. Il est des principes applicables à tous les états, des moyens à la portée de tout le monde; des avantages qui, quoiqu'attachés aux individus, refluent sur la Société. Voilà des objets à traiter, d'une utilité essentielle & si palpable qu'on pourrait leur donner la forme d'un Compte rendu, pour se prêter au goût dominant qui réduit tout en calcul. Si je n'avais pas dit qu'on a déjà beaucoup trop parlé d'éducation, je me hazarderais, Monsieur, à vous communiquer une fois en quoi mes idées diffèrent des vôtres sur celle des jeunes Demoiselles. Cela serait

généreux ; car je n'en verrais pas l'effet, & m'intéresse bien davantage à leurs parens, mes contemporains, dont je ne trouve point qu'il soit trop tard de s'occuper. J'ai l'honneur d'être, &c.

## HISTOIRE NATURELLE.

*DESCRIPTION du Rat musqué des Alpes, communiquée aux Auteurs du Journal, par M. DE LOGES, de St-Maurice, Docteur en Médecine.*

Ce Rat est de la grandeur d'une souris ordinaire, mais beaucoup plus ramassé & plus gros. Sa tête est comme un ressort, ainsi que ses côtes, qui cèdent, s'allongent, & lui donnent la facilité de passer par de très-petits trous. Son museau est court, ses oreilles sont divisées par une échancrure & marquées par un vaisseau rouge très-apparent. Il a à ses pattes comme quatre doigts armés de griffes, & un cinquième qui n'en a point. Sa couleur approche de celle de la canelle. Mais rien de plus beau que sa longue queue, qui excède la grandeur de l'animal, n'est point nue comme celle des autres rats, mais veloutée comme celle de l'écureuil ; cette queue, ainsi que ses gros yeux noirs, vifs & faillans, ainsi que la docilité avec laquelle il se laisse manier, rendent ce rat remarquable. Quelques particularités le distinguent encore ; la nuit ses dents font un craquement continuel, qui n'est pas absolument sans harmonie ; lorsqu'il veut grimper sur un arbre, il roidit sa queue, & s'en fait un point d'appui.

On trouva celui sur lequel ont été faites, en partie, ces observations, l'hiver passé, au Bois noir, en Valais, à deux pieds de profondeur dans la terre. Il s'était encaissé dans une espèce de boîte, & ressembloit à une grosse noix par sa posture, qui approchoit de celle du fœtus.

Ils sont ordinairement deux, l'un près de l'autre ; aucune impulsion ne peut les réveiller, la chaleur seule a ce pouvoir, ou plutôt la saison. Ils respirent, dans cet état léthargique, deux ou trois fois de suite, puis pendant plusieurs minutes.

Quoique dans une chambre chaude, ce ne fut que le 7 d'Avril, le premier jour où les oiseaux paraissent commencer à s'occuper de leurs amours, que celui que j'ai observé s'éveilla.

A mesure que la chaleur les pénètre, la vie se fait appercevoir chez eux, & cela d'abord par un gémissement ou sifflement aigu ; bientôt ils s'éveillent avec des yeux ternes & larmoyans : les convulsions s'emparent d'eux, & ils achètent par la douleur la lumière à laquelle ils sont rendus.

Leur embonpoint, qui n'a été nullement altéré par ce long sommeil, diminue insensiblement après leur réveil : ils s'habituent chaque jour à veiller, & peu à peu ils veillent toujours.

Ce fut au commencement de son réveil que le mien mangeait le moins, & maigrissait le plus : sa première nourriture fut des pommes.

Cet animal hait singulièrement le vent ; les pluies & la digestion le disposent à un sommeil imparfait. Lorsque la saison se refroidit, il renonce insensiblement aux alimens, & se prépare à dormir derechef pendant l'hiver, prolongeant chaque jour son sommeil. Si sa première nourriture est humectante, sa dernière l'est aussi : celui que je nourrisais s'endormit au mois de Novembre dernier, & périt malheureusement, n'ayant pas eu assez d'eau pour laver ses entrailles : fort que partagea avec lui une marmotte pour la même privation.

Ce rat ne sent le musc que lorsqu'on le laisse périr par exténuation, alors il devient comme transparent. Il est, par ce détail, aisé à concevoir qu'il diffère du rat domestique, du surmulot, du campagnol, du l'ichneumon, du mulot, du piloris, du loir, du muscardin ; il approche un peu du lerring dont parle Linné, & ne ressemble pas mal au rat d'Amérique, & au rat oriental : mais le rat musqué du Canada ne diffère de celui-ci que par sa grandeur & par son odeur qui est plus développée : tous deux faits pour un climat chaud, mon rat s'échappe à la rigueur du sien, en se réfugiant dans la terre.

## BELLES-LETTRES.

*Des deux Solitaires des Alpes ; par M. L. 1791. A Lausanne chez François La-Combe, au Café Littéraire.*

Ce Roman n'est pas toujours écrit avec soin ; on y trouve quelquefois des négligences de style qui pourront arrêter le Lecteur un peu sévère. Par exemple, cette expression *par contre*, cette faute de langage que nous avons eu déjà plus d'une occasion de dénoncer, y est répétée plusieurs fois. Mais ce ne sont point ces sortes de défauts dans un tel ouvrage qui peuvent en éloigner tout l'intérêt, pour qui a le cœur sensible, trouve du bonheur à s'attendrir, à s'affliger, à donner à son ame du mouvement, de l'agitation ; & le Roman des deux Solitaires des Alpes est propre à produire cet effet. On y trouve des événemens extraordinaires, une suite de malheurs cruels, & des situations intéressantes.

## M O R T S.

Demoiselle Françoise-Marie Coste, de la Corporation Française, âgée d'environ 69 ans.

Joseph Chabot, de Renens, âgé de 58 ans.

Sr. Aimé Pœterling, de Moudon, âgé de 75 ans.

Jean-George Vidoudez, de Clarmont, âgé de 53 ans.

Mr. Isaac Viret, Citoyen de Lausanne, Justicier du Jadis Chapitre de dite ville, & Notaire pour le Bailliage de Lausanne, âgé d'environ 40 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

16 AVRIL 1791.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 12 minutes, & se couche à 6 heures 48 minutes.  
La LUNE se leve à 21 heures 47 minutes après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.								
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.				
8 Avril.	3 1†	0 5 3†	0 4 0†	26. p.	5. lig.	9	26. p.	5. lig.	8	26. p.	5. lig.	0
9 . . .	3 7†	0 6 2†	0 4 1†	26.	5.	0	26.	4.	11	26.	5.	7
10 . . .	2 8†	0 5 3†	0 4 0†	26.	6.	0	26.	6.	3	26.	6.	7
11 . . .	3 7†	0 7 3†	0 4 3†	26.	6.	7	27.	7.	0	26.	6.	8
12 . . .	4 2†	0 7 8†	0 3 7†	26.	6.	1	26.	6.	0	26.	5.	8
13 . . .	4 3†	0 6 2†	0 4 8†	26.	5.	3	26.	5.	2	26.	5.	7
14 . . .	4 4†	0 5 9†	0 3 9†	26.	5.	7	26.	6.	0	26.	6.	1

## BELLES-LETTRES.

*SERMONS* prononcés dans les Eglises d'Amsterdam & de Lausanne, par M. D. LEVADE, Minist. du S. Evang. A Lausanne chez L. Luquiens, Libr.

Pour faire connaître cet ouvrage, il faudrait donner l'analyse de chacun des Sermons qu'il renferme, & même avoir recours à des citations d'une certaine étendue; c'est ce que l'espace de cette Feuille ne nous permet point. Nous nous contenterons donc d'extraire le court Avertissement placé à la tête de cette production. Quant aux éloges qui sont dus à l'Auteur pour ses talens, ses lumières, sa saine Philosophie, c'est un tribut qu'il lui fera plus flatteur de recevoir du Public éclairé que de notre part.

« Il faut, dit M. Levaude, sans doute du courage pour oser publier des Sermons, & des Sermons qui, pour la plupart, roulent sur une matière à laquelle l'indifférence du jour a ôté tout intérêt. Aussi me suis-je refusé quatorze ans à cette publication; & si je parais aujourd'hui en contradiction avec moi-même, ce n'est pas que j'aie changé dans le jugement que j'ai toujours porté de cet ouvrage. Je le crois imparfait sous tous ses rapports, & j'en condamne la forme. Si donc je le livre à la presse, c'est pour remplir un engagement, dont j'ai toujours cru

pouvoir éluder l'exécution; mais je n'ai plus d'excuses à alléguer à l'ami indulgent qui, avec tant d'instances, avait exigé de moi cette marque d'amitié: sa mort, son souvenir, & la reconnaissance que je lui dois, m'ont fait un devoir de payer ce tribut à sa cendre ».

« Les cinq premiers Sermons de ce recueil (1) ont été jugés dangereux dans l'Eglise où ils ont été prêchés, comme le prouve la discussion renfermée dans le sixième. Le septième (2) a été un scandale, non aux faibles, mais aux riches & aux puissans d'une petite ville, & m'a procuré l'honneur d'une petite persécution. Le huitième (3) a été soupçonné d'hérésie dans un pays où ce mot a une acception un peu vague; enfin le dernier (4) a été jugé déplacé dans la circonstance où il a paru. Toutefois la justice demande que je dise, qu'un petit nombre d'hommes que je me plais à croire éclairés, ont trouvé les cinq premiers Sermons utiles, le septième édifiant, le huitième d'une orthodoxie raisonnable, & le dernier prononcé fort à propos. Je voudrais pouvoir, avec *Montesquieu*, me persuader

(1) Les cinq premiers Sermons de ce Recueil, ainsi que le sixième, traitent de l'Incrédulité.

(2) Sur la dureté de Nabal.

(3) Sur la Tolérance.

(4) Sur le danger des Insurrections.

que la mineure des suffrages doit être préférée à la majeure dans les jugemens, qui demandent du discernement & des connoissances”.

“ Quoiqu'il en soit, je suis préparé à supporter la critique, ce qui n'est pas difficile, mais encore le silence de mes Lecteurs; j'ai tout prévu jusqu'aux reproches de mon Libraire, que je déclare avoir mis à l'abri de toute perte”.

PROSPECTUS d'un Cours d'Arithmétique, pour ceux qui veulent entrer dans cette carrière, par M. IMHOEFF, d'Arau, demeurant à Vevey: proposé par souscription.

“ Un ouvrage dans ce genre paraîtra du premier abord superflu, vu le grand nombre d'Auteurs distingués qui ont traité cette matière; mais si l'on fait attention que, quoique leurs ouvrages soient entre les mains de tout le monde, ils ne répondent point à l'attente des Acquéreurs, sur-tout de ceux qui commencent à entrer dans l'étude des nombres, on conviendra qu'il manque encore sur cette matière intéressante un livre élémentaire pour la jeunesse”.

“ Ceux qui jusqu'à présent ont traités de l'Arithmétique, ne se sont pas mis assez à la portée des jeunes commençans, pour lesquels ils annonçaient avoir travaillé; ils ont négligé, dédaigné des détails qui, quoique minutieux, en apparence, sont cependant absolument nécessaires, & font même tout le mérite d'un livre élémentaire de cette nature”.

“ Pressé, sollicité par mes amis, & plus encore par mes Elèves, je hazarde d'offrir cet ouvrage élémentaire au Public.

“ J'ose me flatter que mes peines ne seront pas inutiles, m'occupant depuis quinze années de l'art d'enseigner l'arithmétique à des jeunes gens de tout âge, de conception & d'intelligence bien différentes. J'ai trouvé, par un travail constant & opiniâtre, la manière la plus aisée, la plus claire à leur en faciliter l'étude & à leur faire faire des progrès assez rapides; mais en même tems je me suis aussi convaincu combien ceux qui n'ont que peu ou point de connoissance de la théorie, oublient aisément l'arithmétique, s'ils n'en font pas un usage presque continu, & qu'il leur doit être essentiel d'avoir un livre élémentaire pour pouvoir étudier, par principes, ce qu'ils n'ont appris, pour ainsi dire, que machinalement”.

“ Si cet ouvrage peut être utile aux jeunes gens, j'ose dire qu'il ne le sera pas moins à ceux qui se vouent à enseigner le calcul dans les classes inférieures; ils y puiseront les moyens de surmonter les difficultés qui se présentent dans cette étude,

& de la rendre plus aisée & plus claire à leurs Elèves”.

“ L'accueil favorable que le Public vient de faire à mon Traité sur la manière de tenir les Livres dans le Commerce, m'encourage à lui présenter aujourd'hui, avec confiance, ce petit ouvrage, qui sera imprimé sur du bon papier, en beaux caractères & en format in-8°; les épreuves seront corrigées avec le plus grand soin; & afin que chacun puisse se le procurer à un prix raisonnable, je l'ai fixé, par souscription, à 30 sols de Suisse, ou 45 sols de France, dont on payera la moitié en s'inscrivant, & le reste en recevant l'exemplaire. La souscription est ouverte dès à présent chez l'Auteur, & chez Tarin, pere & fils, Imprim. Libr. à Lausanne.

## VARIÉTÉS.

RÉPONSE à la lettre adressée aux Auteurs de ce Journal par un jeune homme tyrannisé par l'Amour & l'ambition, insérée dans l'avant-dernière Feuille.

Lausanne, 4 Avril 1791.

Je vous plains sincèrement de l'état de votre ame, que, mieux qu'un autre, j'ai compris peut-être, parce qu'il m'a rappelé celui où j'ai passé moi-même: les peines que nous avons éprouvées nous disposent à être sensibles à celle de nos freres. Ce sera donc moins en Docteur qu'en Ami que je converserai avec vous sur vos dispositions, vos circonstances, & vous offrirai les réflexions qui, dans mon jeune tems, ramenerent le calme dans mon cœur agité par les mêmes passions qui aujourd'hui se sont emparé du vôtre.

Il est facile de comprendre comment un jeune homme bien né peut être tenté à la fois par l'amour & l'ambition: on échappe difficilement aux attraits des graces, du mérite & d'un caractère aimable, & ce n'est pas sans peine qu'on éloigne de son ame le desir des richesses & des distinctions. Mais quand un jeune homme jouit d'une fortune honnête; s'il aime, qu'il soit aimé, qu'il ait bien placé ses sentimens; qu'il obtienne l'objet de ses vœux, il a fourni sa carrière: la fortune & l'amour le comblent de leurs bienfaits; ses devoirs & ses occupations en sont devenus faciles; il est arrivé à ce calme heureux où on jouit avec délices de soi-même & des rapports au milieu desquels on est placé. Il faut convenir cependant que la fortune se plaît souvent à favoriser des êtres qui n'ont ni sentimens, ni aucune des aimables qualités qui rendent recommandables dans la Société, tandis qu'elle oublie l'homme sensible qui saurait user de ses dons, & les honorerait de ses talens & de ses vertus.

Les écueils de l'ambition & les écarts de l'amour sont assez communs, ils sont assez connus, pour n'en point parler ici. Mais je crois devoir observer qu'il ne faut pas plus écouter l'une que l'autre de ces passions, parce qu'il est un sage milieu à prendre, (*medium tenere beati*). Si donc, Monsieur, vous avez des talens, que vous soyez sans fortune ou jouissiez d'un peu d'aïfance, les vocations honorables de la Société, l'heureuse simplicité, en vous tendant les bras, vous offrent un bonheur plus sûr, plus vrai que celui que vous pourriez attendre de l'opulence, des jouissances folles du luxe & des égards de la Société que vous ne devriez qu'à la fortune. Le choix d'une compagne douce & aimable vous promet alors bien plus de félicité que tous les égaremens de l'amour. Regardez les deux passions auxquelles vous êtes livré, comme deux tyrans qui se partagent la conquête de votre cœur; croyez-moi, défiez-vous également de toutes deux; cherchez, pour arriver au bonheur, des moyens plus sûrs, que le sont des routes brillantes, mais le plus souvent trompeuses. L'état que vous avez dépeint, Monsieur, est celui d'un grand nombre de nos jeunes gens, qui pensent & vivent comme si l'homme n'était fait que pour aimer ou pour être riche & considéré dans la Société; alors le cœur & l'esprit s'exaltent, sortent de leur sphère, & ne peuvent qu'égarer.

Les distinctions, la fortune & l'amour ne font point nous, ce sont des modifications de notre vie. Quand saura-t-on estimer une vie calme, des occupations utiles à soi-même & à la patrie? En bornant nos desirs, nous rapprochons le moment de notre bonheur; & le vrai contentement est bien plus près de la modération que des grandes jouissances. L'ambition du Sage doit donc se renfermer dans ses devoirs, dans son état, dans ses circonstances; & si l'amour honnête & heureux vient embellir sa vie, j'estime qu'il n'a plus rien à désirer. Ces réflexions vous sembleront peut-être froides & sévères; mais, Monsieur, ne les dédaignez pas; ma propre expérience m'en garantit la justesse & me donne des droits à vous inviter d'y accorder quelque attention.

J'ai l'honneur, &c.

D. S.....

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 11 Avril 1791.

MESSIEURS,

L'Anonyme qui m'a fait l'honneur de m'adresser la très-obligante & très-intéressante lettre que vous avez insérée dans votre dernier Numéro, ne doit point douter du plaisir & des avantages que j'éprouverai de correspondre avec lui par la voie de votre Journal; cependant je ne puis dissimuler que les lu-

mieres & les sentimens qui caractérisent cette lettre, ne m'inspirent le plus grand desir d'en connaître l'Auteur; comme c'est à plusieurs titres que je lui demande cette grace, j'espère qu'il voudra bien me l'accorder: d'ailleurs les personnes qui joignent aux lumieres la délicatesse de l'esprit & du cœur, ne sont point assez communes pour que le besoin de les connaître personnellement ne soit pas des plus impérieux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

D. BONFILS.

#### N É C R O L O G I E.

Nous avons un devoir bien triste & bien douloureux à remplir, c'est celui d'annoncer la perte que vient de faire la Société par la mort de M. le Professeur *Venel*, Doct. en Médecine à Orbe, si connu, si célèbre par les cures merveilleuses qu'il opérait dans le traitement des difformités des pieds, des jambes & des genoux. Le 9 du mois de Mars, & parvenu seulement à sa cinquantième année, il paya le dernier tribut à la nature, succombant à une maladie qu'on n'a pu attribuer qu'à ses pénibles travaux, qu'à ses efforts redoublés pour étendre les bornes d'un art dont il était en quelque manière le créateur.

On allait chez lui y chercher de la force, de l'agilité, l'usage des membres que la nature, & quelquefois des accidens, avaient rendu inutiles. La sagesse de ses moyens, son étude approfondie des causes qui peuvent produire de telles infirmités, ses lumieres, son zele le faisaient arriver à des succès qui tenaient du prodige. Aussi, malgré les grands intérêts politiques qui commandent aujourd'hui l'attention générale, ses rares & précieux talens avaient su le porter, dans les derniers jours de sa vie, à cette haute réputation à laquelle il avait tant de droits. Depuis quelques années, on le consultait de toutes les parties de l'Europe; on sollicitait ses soins pour des jeunes gens à qui de cruelles difformités auraient rendu le reste de leurs jours pleins de douleur, d'amertume & de privations: divers Corps Savans s'occupaient de ses précieuses découvertes & s'honoraient, en s'empresant de lui adresser les hommages qui lui étaient dus. Au moment où la mort l'a arraché à l'humanité, à la patrie, aux vœux ardents de tous ceux qui connaissaient le dépérissement de sa santé & frémissaient de voir arriver cet instant fatal; un grand nombre de jeunes gens, atteints de difformités, attendaient avec impatience son rétablissement pour en être délivrés. Sa perte est trop affligeante, elle intéresse trop la Société, l'humanité entière, pour que nous puissions douter que nos Lecteurs ne partagent nos vifs re-

grets, notre profonde douleur & nos vœux pour que l'Éleve auquel il a communiqué ses découvertes, ses moyens, sa méthode, & qui, dit-on, a beaucoup de talens dans cette partie de la Médecine, parcourre une carrière plus longue, & aussi utile à ses semblables que l'a été celle de l'homme respectable auquel il succède.

M. Venel non-seulement a mérité de sa patrie par la pratique de son art, mais encore par les ouvrages très-estimables & très-intéressans qu'il lui a laissés.

On a de lui, 1°. *Nouveaux secours pour les corps arrêtés dans l'œsophage*, 1769. Les moyens qu'il expose dans cette brochure ont le mérite rare d'être simples & d'un usage facile.

2°. *Essai sur la santé & sur l'éducation médicale des filles destinées au mariage*, 1776. L'importance du sujet, les directions, les lumières & les sages conseils qu'on obtient par la lecture & l'étude de cette production, la rendent digne d'être plus connue & plus répandue qu'elle ne l'est.

3°. *Précis d'instruction pour les sages-femmes : ouvrage composé en faveur de l'École des sages-femmes du Pays-de-Vaud, formée à Yverdon, & publié aux dépens du Souverain*. Yverdon 1778. Il était difficile de faire un ouvrage plus à la portée de la classe à laquelle est destiné celui-ci ; il était difficile de le rendre plus clair, plus instructif, plus propre à éclairer & à guider, dans toutes les circonstances relatives à leur état, non-seulement les femmes qui étudient cette vocation, mais encore celles qui la pratiquent depuis long-tems. M. Venel, très-habile dans l'art des accouchemens, formait toutes les années des Elèves dans cette école. LL. EE. récompensaient ses soins par une pension.

4°. *Description de plusieurs nouveaux moyens mécaniques, propres à prévenir, borner, & même corriger, dans certains cas, les courbures latérales & la torsion de l'épine du dos*, 1788. L'Auteur s'empresse dans cette brochure, comme dans tous ses autres ouvrages, de découvrir au Public le fruit de ses études & de ses recherches ; & ce caractère de bienveillance éclairée le distinguait d'un grand nombre d'hommes de génie qui, dans leur cruel égoïsme, ne songent qu'à faire tourner à leur propre avantage les découvertes utiles qu'ils ont fait, & les enveloppent d'un secret impénétrable.

5°. *Nouveaux moyens de prévenir & de corriger dans l'enfance les déjettemens, courbures & difformités des pieds, des jambes & des genoux, même ceux de naissance : ouvrage mis à la portée des pères & mères de famille*. Tel est le titre intéressant d'une nouvelle production dont M. Venel se disposait à enrichir la Médecine, avait déjà publié le Prospectus, mais dont la dégradation de sa santé l'avait contraint de suspendre la publication.

A tous ces titres, pour que sa mémoire fut honorée, respectée & chérie, M. Venel en joignait encore d'autres, comme simple particulier, pour que sa mort excitât les plus vifs, les plus sincères & les plus douloureux regrets. Il était bon pere, bon époux, bon citoyen, ami d'un commerce sûr & agréable ; son cœur était toujours ouvert aux doux sentimens de la bienveillance, de l'amour de l'humanité, du plus pressant desir d'être utile. Tel est le témoignage unanime que lui ont constamment rendu tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. Il nous est doux, il nous est précieux d'avoir à ajouter à cette notice, que notre AUGUSTE SOUVERAIN, qui avait donné, en plusieurs tems, des marques de son approbation à M. Venel, qui avait encouragé ses talens, ses efforts par divers bienfaits, a honoré sa mémoire en les continuant à ses enfans.

REMEDE contre certaines incommodités auxquelles les pieds sont souvent exposés.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Malgré toutes les attentions que l'on peut prendre à soigner ses pieds, il arrive quelquefois que des chaussures, ou une marche un peu soutenue, produisent, particulièrement pendant l'été, des échauffemens dans les parties comprimées, souvent même des écorchures ; ce qui peut aussi provenir d'une sueur âcre & abondante, qui excorie l'épiderme. Voici un remède que j'ai conseillé à diverses personnes qui éprouvaient de telles incommodités, & qui les a soulagé & guéri très-prompement. "Deux onces d'huile rosat & un jaune d'œuf frais, broyés ensemble dans un mortier, jusqu'à ce que le tout ait acquis une consistance de pommade. On en met un peu sur un linge fin & l'on en enveloppe le pied".

Dans les cas d'écorchures entre les orteils, rien aussi ne m'a paru plus facile à appliquer, & d'un succès plus sûr & plus prompt que des feuilles de roses : on les met fraîches dans la saison, & lorsqu'on n'en a que des seches, on les met tremper, pendant une heure ou deux, dans l'huile d'amandes avant de s'en servir.

MORTS.

Maitre Jean-Isaac Curchod, ferrurier, Citoyen de Lausanne, âgé de 58 ans.

Jeanne, veuve de Jean Depassel, de Faudex, âgée d'environ 80 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

30 AVRIL 1791.

Le SOLBIL se leve à 4 heures 51 minutes, & se couche à 7 heures 19 minutes.  
La LUNE se leve à 6 heures 10 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.											
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	26. p.	5. lig.	3	26. p.	6. lig.	3	26. p.	3. lig.	0
22 Avril.	7 3†	0 12 1†	0 8 3†	26. p.	5. lig.	3	26. p.	6. lig.	3	26. p.	3. lig.	0			
23 . . .	6 2†	0 11 3†	0 6 0†	26. p.	6.	7	26. p.	7.	2	26. p.	7.	3			
24 . . .	5 7†	0 10 2†	0 6 9†	26. p.	8.	2	26. p.	8.	2	26. p.	8.	1			
25 . . .	6 8†	0 8 1†	0 6 6†	26. p.	7.	9	27. p.	7.	7	26. p.	6.	2			
26 . . .	5 5†	0 10 2†	0 9 3†	26. p.	5.	3	26. p.	4.	0	26. p.	4.	0			
27 . . .	8 3†	0 13 1†	0 7 9†	26. p.	4.	4	26. p.	4.	8	26. p.	4.	9			
28 . . .	7 9†	0 11 9†	0 8 8†	26. p.	5.	2	26. p.	5.	7	26. p.	6.	0			

BELLES-LETTRES.

Fragment d'une ÉLÉGIE sur la mort de Madame POURTALÈS, de Neuchatel, par M. M\*\* (\*).

Sur les rives d'un lac, près de ces champs fertiles  
Que la Thiele arrosait de ses ondes tranquilles,  
Neuchatel renfermait, dans ses murs fortunés,  
L'appui de l'indigence & des infortunés....  
L'aimable Pourtalès connu la bienfaisance,  
Le bonheur des humains était sa jouissance;  
Son cœur compatissant était sans vanité,  
Et jamais l'indigent n'en était rebuté.  
Le pauvre, sans rougir, allait en assurance  
Recevoir ses bienfaits; & la douce espérance  
Commençait à renaître dans son cœur allarmé.  
Rose lui souriait, son trouble était calmé.  
J'ai vu, dans ces momens, j'ai vu Rose attendrie,  
Prévenir un aveu, toujours humiliant,  
Pardonner le passé, s'occuper du présent,  
Adoucir, par ses soins, les maux de cette vie.

Ah! pleurez infortunés, pleurez, Rose n'est plus.  
Tout rappelle à mon cœur les biens que j'ai perdus.

(\* ) Note des Rédacteurs. Nous avons pensé que le sentiment qui a dicté ces vers leur ferait obtenir quelque indulgence.

TESTAMENT d'un Naturaliste Anglais.

Par ma présente & dernière volonté, je souffigné, malade de corps & sain d'entendement, dispose de la manière suivante des biens & effets que je possède en ce monde.

Premièrement, je donne & lègue à ma chère épouse une boîte de papillon, une autre de coquillages, un squelette de femme, & une momie de basilic.

Item. A ma chère Elisabeth, mes préparations de rosée de Mai & de saumure d'embrion; plus, mon secret pour embaumer les chenilles.

Item. A la petite Fanny, ma fille cadette, trois œufs de crocodile; plus, un nid d'oiseau-mouche, qui lui sera délivré à la naissance de son premier enfant; bien entendu qu'elle ne sera mariée que du consentement de sa mère.

Item. En reconnaissance du bien de campagne que mon frere aîné a bien voulu donner à mon fils Charles, je lègue à mon dit frere ma collection de sauterelles de l'année passée.

Item. A ma niece Susanne, sa fille unique, les herbes sauvages d'Angleterre, collées sur papier royal; plus, une collection de toutes les espèces de choux qui croissent aux Indes: grand in folio.

Je ne fais aucune disposition en faveur de mon neveu Isaac, attendu que j'ai amplement pourvu à ce qui le concerne, en lui donnant, il n'y a pas

long-tems, un scarabée cornu, la peau d'un serpent à sonnettes, & la momie d'un Roi d'Egypte.

D'autant que Jean, mon fils aîné, m'a donné des preuves d'un mauvais naturel, notamment en ce qu'il a parlé avec indécence d'une sienne petite sœur que je conserve dans de l'esprit de vin, je déshérite ledit Jean, & le déclare déchu des biens paternels, le réduisant, pour tout partage, à une coquille de pétoncle, &c.

(Extrait du Journal Encyclopédique.)

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 18 Avril 1791.

MESSIEURS,

Connaissez-vous l'histoire d'*Appolonie Schreier*, de cette fille célèbre par sa prodigieuse abstinence, & dont on voit, dit-on, le portrait dans la Bibliothèque de Berne?—Elle naquit à Chules dans le Comté d'Erlach ou Cerlier, de parens commodes & honorés. Son jeûne commença en 1601. Elle ne tomba que par degrés dans cette maladie. D'abord, & quelques mois avant son abstinence, elle prit en aversion les viandes ordinaires & toutes celles qui font échauffantes. Elle ne mangeait que du pain sec, des pommes & des noix; elle ne tarda pas à s'en dégoûter, & à cesser de prendre aucun aliment: elle n'avait alors que dix-sept ans.

Dans le tems qu'elle se nourrissait encore de pain sec, les mains lui devinrent jaunes comme du safran. Peu après le ventre lui enfla, ainsi que toutes les autres parties du corps. Si ses parens la contraignaient de prendre quelque nourriture, elle la rejetait d'abord par les vomissemens, & il lui survint divers accidens. Le Souverain envoya des Médecins dans le village de Chules, pour examiner un fait si rare. Le savant *Paul Lentulus* & le célèbre *Guillaume Fabri d'Hilden* visiterent cette malade; on la fit même conduire, en litière, dans l'Hôpital de l'Isle, éloignée ainsi de ses parens, on ne put découvrir aucune fraude dans elle. Cet examen se fit en 1602, tems où elle avait déjà été une année sans manger. *Guillaume Fabri* la visita encore en 1603, & elle lui parut plus replette qu'elle ne l'était après la première année de son jeûne. Elle était alors d'un sens rassuré, & avait la vue, l'ouïe & l'odorat excellens. Pour le sentiment du tact, il paraissait affaibli. *Daniel Heintz*, Architecte & Ingénieur de LL. EE., peignit cette fille extraordinaire, & en fit la statue en gyps. Elle était d'une taille médiocre, & on la voyait couchée sur son lit comme immobile. Elle pouvait facilement porter ses mains sur sa poitrine, mais elle remuait plus difficilement les

autres parties de son corps. Sa couleur, lorsque la jaunisse fut dissipée par l'abstinence, était noire & bazanée. On lui coupa une fois les cheveux, mais ils repoussèrent, & dans la suite ils tombèrent. Il y avait encore quelque coloris sur son visage. Elle s'endormait quelquefois, mais se plaignait à son réveil. La respiration était assez naturelle, la voix languissante, comme celle des moribonds, & il ne sortit rien de son corps par les voies ordinaires pendant tout le tems de l'abstinence. Elle ne paraissait malgré qu'à la poitrine, son ventre était devenu très-plat; le foie & la rate n'étaient point skirreux.

Elle commença à reprendre de la nourriture le premier Janvier 1611. D'abord elle ne fit usage qu'à de quelques bouillons, & sur-tout de bouillons à l'orge, mais peu de tems après, ayant perdu l'esprit, elle eut un si grand appétit qu'elle voulait tout dévorer. Elle reprit, dans la suite, son embonpoint, & toutes les fonctions naturelles se rétablirent chez elle. Cette prodigieuse & inconcevable abstinence dura plus de dix années.

J'ai l'honneur d'être, &c. T. O.

### \* FRAGMENT SUR L'AMITIÉ.

Le charme de ce sentiment, comme celui de l'amour, n'est gueres que pour la jeunesse. J'ai vu quelques vrais amans, mais bien peu de vrais amis passé trente ans.

Toute amitié dont on peut s'expliquer le motif, mérite-t-elle encore ce nom trop souvent profané? Ce n'est qu'une liaison de convenance, d'intérêt, de goût; c'est un commerce de services, plus ou moins généreux, plus ou moins équitables.

Une grande diversité dans l'esprit, le caractère, les prétentions, un grand rapport dans les besoins, imaginaires ou réels; voilà ce qui forme, sans doute, entre les hommes les liens les plus durables.

Il y a beaucoup de gens qu'on n'aime que parce qu'on est accoutumé à leurs défauts, ou qu'on les croit accoutumés aux siens.

Ce n'est qu'à force d'indulgence & de raison que les hommes parviennent à se supporter mutuellement; il n'y a point d'amitié qui puisse subsister long-tems sans cette espece d'appui.

Combien peu d'hommes, combien peu d'amis pourraient se montrer l'un à l'autre tels qu'ils se voient au fond du cœur, sans se brouiller pour la vie.

Je ne mourrai pas sans avoir connu le bonheur; j'eus une amie, & il m'est permis de penser qu'elle eut un ami véritable. Mon cœur & mes soins l'ont suivie jusqu'au tombeau, & il m'eût été doux de m'y renfermer avec elle. Puisque j'ai dû lui survivre, que ce soit du moins pour lui conserver encore un peu de tems cette ombre de vie, la seule

qui reste à ceux qui ne sont plus, un culte assidu de souvenirs & de regrets.

Quand je rêve, me disait-elle quelques jours avant d'expirer, quand je rêve au repos, à la douceur de votre existence, lorsque mes maux ne vous feront plus souffrir, je me console presque de me voir arrachée à tant de tendresse & d'attachement. Quelques larmes, dans ce moment, mouillaient ses yeux, &, pour me distraire, elle reprenait, avec une sérénité céleste, le plan de vie qu'elle avait arrangé pour moi. Son amitié s'efforçait ainsi de m'attacher aux bienfaits qu'elle m'avait forcés d'accepter, en m'assurant qu'en jouir serait le plus doux hommage que je pourrais offrir à sa cendre....

Oh! comme mon ame était attachée à la sienne! comme mon existence était toute en elle!..... Que ne puis-je, ô Sophie! rendre immortel le culte que t'a voué ma tendresse! Pourquoi faut-il mourir sans laisser quelque monument digne de porter ton nom aux siècles à venir! Que le mien demeure à jamais ignoré, j'y consens de bon cœur; mais combien j'eusse été consolé à mon heure dernière, en me disant à moi-même: je la ferai vivre encore après moi!.....

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Charmai, 20 Avril 1791.

MESSIEURS,

Vous avez réclamé, dans votre Journal, des secours pour former un traité de Physique à la portée du peuple, & je lis dans une brochure de M. le P. L\*\* qu'on ne vous en a fait parvenir aucun; que l'annonce d'un tel ouvrage a été reçue avec indifférence..... Je tairai une partie des réflexions qu'une semblable apathie me présente, & me permettrai seulement les suivantes:

Rien ne serait plus convenable, plus utile au peuple qu'une Physique à sa portée; en butte aux plus fots préjugés, effrayé par toutes les causes dont son ignorance ne pénètre pas le principe, allarmé par les opérations mêmes les plus sublimes de la nature; marchant avec effroi dans ses champs, lorsqu'un signe de son calendrier lui indique ce jour comme malheureux; refusant à la terre le germe qui doit la féconder, parce qu'un hiéroglyphe ridicule lui préface que ses espérances seront vaines, il craint, il tremble faute d'un guide qui le rassure. Interrompu dans ses jouissances les plus délicieuses & les plus pures par les froides images du destin, par l'aspect de certains astres qui n'ont rien de sinistre que dans son imagination abusée; saisi d'étonnement & de frayeur à la vue de certains animaux, dont l'apparition lui paraît un augure défavorable; surpris, à chaque pas qu'il fait, par des rencontres fortuites

qu'il regarde comme les productions de quelque Génie malfaisant; ce peuple dont les sueurs fertilisent nos campagnes; ce peuple qui fournit seul à la subsistance générale; ce peuple à qui les Magistrats, les Ministres des autels, les Gens de Lettres, les Négocians, les Artistes, en un mot toutes les classes fortunées de Citoyens sont redevables de leur aisance, de leurs talens mêmes & des commodités dont ils jouissent, est cependant livré à tous les prestiges d'où naît le malheur, parce qu'il ne saurait jouir, avec satisfaction, des avantages que la vraie nature lui procure; parce que, son éducation n'étant pas rectifiée, il suce avec le lait des maximes qui le rendent inquiet dans son bonheur même, sombre, & défiant sur tout ce qui tend à l'éclairer. C'est un arbre d'une belle venue, mais que l'ignorance du jardinier a rendu difforme. Travailler à le rétablir, lorsque ses fibres sont fortifiées, que la sève s'est accoutumée à circuler dans des canaux tortueux, c'est presque une chimère; mais l'embrion qui naît de son fruit est susceptible d'une meilleure organisation; quelques appuis solides le mettront bientôt en état de braver audacieusement les efforts des vents; les rigueurs du climat, & sa tige, en s'élevant majestueusement dans les airs, prouvera qu'il a acquis toute la perfection dont il est susceptible. Voilà, selon moi, ce qu'il faut chercher; la génération actuelle ne profitera que très-peu de la connaissance des mystères de la nature; mais l'enfance y puisera des leçons qui lui rendront le bonheur inconnu aux peres, & dont la postérité saura bien recueillir les fruits précieux.....

Pierre Leon P\*\*\*\*\*.

Chacun fait que *Cavalier*, chef des Camifards, a souvent fait avec ses troupes des actes de bravoure qui auraient honoré les Romains; mais chacun ne fait pas que, dans une action où sur le point d'être saisi, il put s'échapper au danger, &, à la vue de plus de six mille hommes, passer, avec toute sa troupe, un pont gardé par les ennemis; ce fut à un enfant qu'il dû ce succès inespéré. Cet enfant, c'était le plus jeune de ses freres, qui n'avait gueres que dix ans. Il montait un petit cheval sauvage, & ses armes étaient dans la même proportion. Il ne quittait point son frere, combattait à ses côtés, le suivait, & se battait depuis le matin.

Il avait le bras retroussé jusqu'au-coude, & avait eu la fantaisie de s'y faire nouer un ruban rouge. Il tranchait du héros, & payait partout de sa petite personne, faisait l'Aide-de-Camp, portant les ordres, animant le soldat de la parole & par son exemple. Cet enfant, qui voit son frere encore éloigné du pont, tandis que ses gens le passaient, les ar-

rête le pistolet à la main : " Où allez-vous, leur crie-il ? Bordez la rivière, chargez l'ennemi ; favorisez par-là la retraite de mon frere ". La troupe, en riant, obéit. Tout passe enfin en combattant & en bon ordre....

←————→

\* *De la patience dans les maux.*

Je fais bien qu'à force de sagesse, de tempérance, de sacrifices & de privations de toute espèce, l'on s'épargne une infinité de maux.

Je fais que la plupart de ces maux nous semblent plus terribles, lorsque nous les craignons que lorsqu'ils nous ont une fois atteint.

Ah ! combien vous ont fait de mal  
Ces maux que vous n'avez point eu !

*De l'Optimiste, Coméd.*

Je fais que la nécessité donne à l'homme une sorte de courage ; qu'un certain degré de douleur, comme un certain degré de plaisir, l'éleve, en quelque manière, au-dessus de lui-même.

Je fais encore que, lorsque nos maux nous deviennent tout-à-fait insupportables, ils ne sont pas loin de leur terme....

Mais combien toutes ces ressources de la pensée sont faibles, tristes, insuffisantes !

Il est dans cette vie des peines cruelles, qui portent le caractère d'une fatalité inévitable.

Il est encore une foule de maux qui ne sont nullement en proportion avec les fautes, les négligences, les faiblesses qui nous les ont attirés.

Que dirai-je donc à l'homme qui souffre, qui souffre sans l'avoir mérité, & sans aucun espoir de soulagement ?

Que dirai-je au malheureux dont je ne puis adoucir les souffrances, ni par mes soins, ni par ma pitié ?

Philosophes ! que mettez-vous ici à la place de l'espoir consolateur qu'offre une religion qui ne regarde cette vie que comme un moment de patience & d'épreuves ; qui au-delà de ce terme promet une éternité de repos & de bonheur ?

Philosophes ! reprenez votre orgueilleuse sagesse, rendez-moi la plus douce espérance, ne fut-elle qu'une illusion trompeuse, je la préférerais mille fois..... Douce espérance ! ne me refuse point ton dernier asyle ! Que la mort ne soit à mes yeux que l'aurore d'une nouvelle vie, le passage du néant à l'être !

←————→

**AUX AUTEURS DU JOURNAL.**

Servion, 27 Avril 1791.

Voici, Messieurs, quelques observations sur la coutume qu'on a généralement de ne pas tarder à se

faire arracher une dent dès qu'elle est un peu gâtée ; en les publiant dans votre Feuille, vous ne vous écarterez pas, ce me semble, de votre plan.

Aussi-tôt que l'on s'aperçoit qu'une dent est gâtée, il faut y remédier avant que la douleur se fasse sentir. Lorsqu'elle l'est au point de faire mal, & d'incommoder en mangeant, on doit mettre en usage tous les moyens possibles pour la conserver ; & l'on peut être sûr qu'avec de la patience on en conservera beaucoup.

Un Dentiste est toujours reprehensible quand il se presse d'ôter une dent qui, quoique gâtée, n'est pas sans ressource. Il ne doit en venir là qu'après avoir fait tous ses efforts pour détruire les nerfs qui font à découvert. Il y a bien plus de mérite à savoir conserver une dent qu'à la savoir bien ôter. Combien n'est-il pas plus satisfaisant, plus honorable d'être regardé comme conservateur que comme destructeur d'un ornement précieux, dont rien ne peut réparer la perte ?

Ce serait à tort, sans doute, qu'on blâmerait ceux qui désirant détruire le nerf de la dent qui leur fait souffrir, s'adressent d'abord à un Chirurgien ; celui-ci, selon le cas, le détruira, soit en luxant la dent, soit en piquant le nerf même, soit enfin par le moyen d'un peu de coton qu'il introduira, par gradation, dans le canal où passe ce nerf pour le comprimer. Cependant les nerfs des dents gâtées se détruisent aussi d'eux-mêmes avec le tems ; mais c'est alors la carie même qui ronge & la dent & le nerf, ce qui produit des douleurs plus ou moins longues, ainsi que des engorgemens au cordon qui est enflammé, & quelquefois un abcès. Si ensuite on a négligé de faire plomber ces sortes de dents, elles se gâtent toujours plus, tombent par morceaux, & n'ont bientôt plus que les racines qui ne font aucun mal, mais qui, au contraire, rendent encore de bons & de longs services. Il est vrai que ces dents à la fin s'ébranlent, tombent ordinairement d'elles-mêmes, ou sortent presque sans douleur ; au lieu que si on les avait fait plomber à tems, on aurait évité leur destruction. Il faut dire aussi que les dents ainsi négligées, produisent quelquefois des fluxions, des abcès considérables, & d'autres accidens. Le seul parti qui reste alors, c'est d'ôter les dents qui font la source du mal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

←————→

M O R T S.

Jeanne-Françoise-Confiance Vuilleumier, fille mineure.

Marie-Suzanne Chatelan, fille mineure.

Jeanne-Marie Grivel, de St-Livres, âgée d'environ 30 ans.

Jeanne-Madeleine Minger, fille mineure.

Demoiselle Julie Fornallaz, d'Avanches, âgée de 54 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

7 MAI 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 54 minutes, & se couche à 7 heures 18 minutes.  
La LUNE se leve à 10 heures 10 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.												
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.								
29 Avril.	4	3†	0	8	2†	0	7	0†	0	26. p.	6. lig.	0	26. p.	6. lig.	0	26. p.	5. lig.	7	
30. . . .	5	1†	0	9	3†	0	6	1†	0	26.	5.	0	26.	5.	0	26.	5.	3	
1 Mai	6	2†	0	9	3†	0	4	1†	0	26.	4.	0	26.	4.	0	26.	4.	0	
2. . . .	3	7†	0	6	8†	0	4	7†	0	26.	3.	0	27.	3.	0	26.	3.	0	
3. . . .	4	2†	0	7	3†	0	4	0†	0	26.	2.	0	11	26.	3.	0	26.	3.	3
4. . . .	3	8†	0	8	6†	0	5	3†	0	26.	4.	0	1	26.	4.	0	26.	5.	1
5. . . .	4	5†	0	10	2†	0	7	3†	0	26.	5.	0	1	26.	4.	0	26.	5.	2

## VARIÉTÉS.

*Seconde Adresse aux Moralistes.*

Lausanne, 2 Mai 1791.

L'Homme de luxe, dites-vous, n'acquiert & ne peut acquérir ni intelligence, ni sagacité, ni étendue d'esprit, parce qu'en général le luxe communique un caractère d'orgueil, de vanité, de présomption & d'insolence qui s'oppose à la culture de l'esprit, & étouffe les sentimens d'honneur & de bienfaisance que la nature donne à l'homme; mais si l'homme ne tendait pas sans cesse à augmenter ses jouissances par les besoins d'opinion, que deviendrait le commerce, les arts & les sciences qui fécondent le luxe & en sont le fondement? Vous soutenez que l'ignorance est la source des maux de l'homme, & vous ne sentez pas qu'en multipliant les lumières, vous multipliez nécessairement les causes qui produisent le luxe: vous soutenez, que l'oisiveté produit le vice, & vous ne sentez pas que si l'homme se renfermait purement dans le cercle des besoins naturels, il serait sans activité, sans énergie, accablé d'ennui, & alors d'autant plus ennemi de lui-même & des autres que ces besoins seraient très-faciles à satisfaire; il serait, qu'à la vérité, moins hypocrite, mais plus méchant, plus féroce, parce que, pour s'arracher à l'ennui, il développe-

rait alors pleinement tout l'odieux de son caractère.

De tout tems l'homme a recherché & recherchera le luxe, parce que les choses du luxe, ainsi que le génie qui les met en œuvre, n'existent que pour augmenter ses jouissances. Pourquoi ne les multiplierais-je pas quand je puis les multiplier? Pourquoi ne chercherais-je pas à les faire renaitre quand l'art m'en offre toutes les facilités? Car qu'y a-t-il de plus doux que d'être couché mollement, que de favoriser, dans une Société d'amis sans préjugé, une conversation spirituelle & caustique, des chansons gaies & libres, des mets délicieux, des liqueurs qui parfument l'odorat & délectent le palais? Qu'y a-t-il de plus doux que d'éprouver successivement les caresses variées de ces Beautés qui joignant à la plus séduisante parure le coloris de l'art & l'habileté des moyens, savent électriser les sens même de ceux qui en paraissent le moins susceptibles? Mais le luxe corrompt les mœurs, le luxe fait naître l'indigence, le luxe détruit l'espoir de l'agriculteur, le luxe..... & que m'importe qu'il corrompe les mœurs, qu'il fasse naître l'indigence, qu'il détruise l'espoir de l'agriculteur, pourvu que je satisfasse mes goûts & mes passions.—Voilà, Messieurs les Moralistes, le langage que vous tiendront tous les hommes vraiment raisonnables, dont le caractère de franchise ne peut supporter, avec raison, l'absurdité de vos an-

T

tiques préceptes. Passons maintenant à la vanité. Non seulement la vanité rend l'homme heureux, mais elle est encore la mesure précise de son bonheur : sans la vanité que de mortifications n'éprouverait-il pas en jettant les yeux sur l'argile dont il est formé, sur les maux auxquels il est exposé, sur le néant de ses prétendues grandeurs, sur ses défauts, sur ses vices ; il ne saurait où se cacher tant il se trouverait navré & avili s'il était assez malheureux pour s'apprécier à sa juste valeur ; mais grâce à la vanité, il leve une tête orgueilleuse, il se gonfle en marchant, il s'écoute en parlant, il se croit digne d'occuper la pensée de tout le monde ; la vanité le rend invulnérable aux traits de la satire & du ridicule ; enfin elle est un baume si efficace qu'elle tempère toutes ses infortunes, fait évaporer toutes ses sottises, & lui donne le courage de résister à tout, parce qu'elle lui fait voir qu'il est au-dessus de tout. O vanité ! combien tes ressources sont précieuses, inestimables ! Et vous osez, Messieurs les Moralistes, dire du mal de la vanité !

Vous dites que l'égoïsme est le vice le plus odieux, parce qu'il est le plus funeste à la Société : moi je dis au contraire, que l'égoïsme est tout naturel à l'homme, que, loin d'être funeste à la Société, il est incontestablement le principe de son bonheur & de son harmonie : c'est par égoïsme que chacun cultive ses talents ; que chacun cherche à donner à son commerce toute l'étendue dont il est susceptible ; que chacun s'occupe des commodités & des plaisirs d'autrui, &c. Vous voudriez que tous eussent l'âme généreuse, le cœur droit & sensible ? Mais rien de plus sot & de plus inconsequent qu'une telle logique, vous dira celui dont le jugement est purifié au creuset de l'expérience. Quoi ! vous prétendez, par exemple, que j'aïlle me faire des ennemis pour soutenir la cause d'un honnête homme ; vous prétendez que je le préfère à ceux qui le friponnent, le persécutent de mille manières, tandis que mes intérêts me sollicitent à les ménager, à favoriser, au contraire, leur haine, leur passion ? C'est un honnête homme ; eh bien, pourquoi n'est-il pas comme les autres ? Si, en le défendant, je ne contrariais ni mes plaisirs, ni ma fortune, & que je trouvasse de l'avantage à lui rendre service, je le ferais volontiers ; mais il ne faut qu'un grain de sens commun pour sentir qu'on doit penser à soi avant de penser à autrui. *Charité bien ordonnée commence par soi-même.*

Je pense, & vois le monde, & dis de vous à moi,

Qu'il faut, pour vivre heureux, se replier sur soi.

La hardiesse, l'audace que vous frondez avec si peu de ménagement, ne sont-ils pas néanmoins le passé-port le plus assuré pour s'insinuer par tout,

pour réussir à tout ? & la craintive modestie, malgré les talents & les précieuses qualités qui, d'ordinaire, l'accompagnent, n'est-elle pas, au contraire, toujours ou méprisée ou méconnue ? Cette conduite, loin d'être blâmable, est une fuite nécessaire de la nature de tout être intelligent ; rien de plus simple que de se venger de ceux qui valent mieux que nous ne valons : l'amour de soi doit toujours l'emporter sur celui d'autrui, & l'emporte en effet ; donc celui qui efface les autres par ses talents & ses vertus, se plaint injustement d'être effacé à son tour par les qualités qui leur sont opposées. *Avoir, comme dit Molière, assez d'honnêteté pour n'être pas perdu*, voilà la maxime par excellence ; avec elle rien de plus facile que de devenir riche & par conséquent aimable & estimable sous tous les rapports : & je le demande, qu'y a-t-il à préférer aux avantages attachés à cette manière d'être ?

L'esprit de conduite, présenté sous son vrai point de vue, n'est autre chose que l'art de marcher constamment à son intérêt, & de ne se laisser détourner de la route qui y conduit par aucune considération quelconque : par exemple, celui qui a véritablement l'esprit de conduite, a-t-il engagé sa parole d'honneur pour quelque marche, dans un tems où il était de son orgueil ou de son intérêt de l'engager, eh bien, il ne la tient que tant que cette raison d'intérêt ou d'orgueil existe ; les circonstances changent-elles, il change avec elles, & ne voit aucune espèce d'humiliation à se rétracter. — *Vous êtes un homme sans foi, sans honneur*, vous me faites un tort irréparable, dira celui qui est la victime de sa crédulité ; l'autre répond froidement : *je ne vous ai rien promis ; je ne me suis point exprimé comme vous le dites ; montrez-moi mon scing.* Et c'est ainsi que, dans tous les cas qui blessent tant soit peu l'intérêt personnel, chacun doit prudemment se comporter : qu'ils apprennent à vivre à leurs dépens ceux qui ont la sottise d'écouter une conscience trop scrupuleuse !....

Vous n'êtes certainement, Messieurs les Moralistes, pas mieux fondé quand vous vous recriez, avec tant d'humeur & d'amertume, contre les hypocrites. Eh, bon Dieu ! que deviendrait la Société sans l'hypocrisie ! Quel spectacle horrible ne présenterait-elle pas ! Sans hypocrisie pouvez-vous douter que les personnes mêmes qui paraissent avoir entre elles les plus douces habitudes, ne fussent souvent les premières à s'accabler d'injures & à se déchirer impitoyablement ; au contraire, grâce à l'hypocrisie, voyez comme elles s'accueillent, comme elles se viennent de mille & mille manières ! L'hypocrisie est la mère de la Société, de l'amour-propre, c'est elle qui les alimente sans cesse, parce que c'est par elle que nous sentons mutuellement la nécessité de

ménager, d'accueillir, de flatter ceux pour lesquels nous avons néanmoins, dans le fond de notre cœur, la plus grande répugnance; & puis dire du mal de l'hypocrisie !....

Par ce léger aperçu je ne doute pas, Messieurs, que chacun ne sente tout le ridicule de vos plans d'éducation; heureusement qu'il n'est pas besoin d'efforts pour en prévenir les effets. Aujourd'hui la propension naturelle à l'homme est de chercher à devenir riche; or, pour le devenir, il faut qu'il se comporte d'une manière diamétralement opposée à vos principes, donc vous ne pouvez, sans manquer de sens, espérer de les faire admettre.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 3 Mai 1791.

MESSIEURS,

M. Y. O. vous a communiqué un exemple d'une abstinence bien prodigieuse; en en lisant la relation dans votre dernière Feuille, plusieurs personnes ont mis en doute son authenticité; cependant nous avons eu un autre exemple d'un jeûne plus extraordinaire encore que celui qu'essuya *Appolonie Schreier*, & qu'un grand nombre de gens savans & instruits regardent néanmoins comme un fait qui mérite toute foi.

*Jean Ferguson*, dans la paroisse de Ritmelfoord, dans le Comté d'Argyle en Angleterre, père de profession, but de l'eau froide un jour qu'il s'était extrêmement échauffé, & en but copieusement. Il s'endormit; au bout de vingt-quatre heures il s'éveilla avec une grosse fièvre; son estomac perdit la faculté de retenir tout autre aliment que de l'eau, se portant d'ailleurs très-bien, & n'ayant que trente-six ans. Le cas paraît d'autant plus étrange, d'autant plus merveilleux, que le jeûne de ce père dura dix-huit ans. M. *Robert Campbell*, de Kernan, en instruisit le Docteur *Mortimer* à Londres; & cette lettre, insérée dans le tome vingt-unième de la Bibliothèque Britannique, mérite d'être lue.

J'ai l'honneur d'être, &c.

T. R.

### \* FRAGMENT sur la Colere.

De toutes nos passions, la plus machinale & par conséquent celle dont l'habitude renforce le plus malheureusement le caractère & les effets, c'est, on n'en peut douter, la colere: elle naît d'une sensibilité trop vive, trop prompte, & ses excès étouffent, anéantissent les sentimens les plus naturels à l'homme.

C'est la seule passion, dit *Séneque*, qui ne soit accompagnée d'aucun plaisir. Ce mot est plus aimable, je crois, qu'il n'est vrai. La violence est le

délire du pouvoir; la colere est l'ivresse de la violence; ce qui donne à l'homme un sentiment si vif de ses forces n'a qu'un charme trop puissant, quelques tristes, quelque funestes que soient les suites.

Ne vous flattez point que les meilleures raisons du monde l'emportent jamais sur la colere; souvenez-vous du trait sublime de *Pascal*: la violence & la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre.

### Des Dames Arabes.

L'habillement des femmes Arabes du commun consiste en une paire de culottes & une large chemise, toutes deux d'une toile bleue, & brodées de quelques ornemens de différentes couleurs. Dans quelques contrées d'Égypte, lorsque les femmes sortent, elles se couvrent le visage d'un grand voile qui leur pend par dessus la tête, de manière qu'à peine il leur reste un œil de libre. D'autres ont tout le visage couvert d'un crêpe souvent brodé en or. Elles portent outre cela une très-grande quantité d'anneaux aux bras & aux doigts, quelquefois même au nez; aux oreilles, & quelques rangs de perles de verre autour du cou; elles se teignent les ongles de rouge & les mains & les pieds d'un brun jaunâtre; elles teignent encore de noir l'intérieur de leurs paupières. Non seulement elles agrandissent leurs sourcils, mais elles se peignent aussi d'autres ornemens noirs sur le visage & sur les mains: pour rendre ces ornemens durables, elles se piquent la peau, & répandent sur la plaie une matière corrosive qui les y imprime tellement qu'ils ne s'en effacent plus. De tems immémorial les taches noires ont été regardées en Orient comme une partie essentielle de la beauté, & c'est de cette mode orientale que nous tenions les *mouches* qui, ainsi que plusieurs autres modes, comme le fard, les poches, les plumes, &c., sont originaires d'Asie, & nous en ont été apportées par les Croisés.

Il est bien difficile à un Européen, pour ne pas dire impossible, de se faire une idée de l'habillement ou de la figure des Dames Arabes de qualité: il ne les voit que rarement dans les rues, & encore font-elles alors tellement enveloppées qu'on ne découvre pas même un doigt ou un orteil. — La polygamie n'est pas aussi généralement introduite dans les pays d'Orient, comme on le croit peut-être en Europe. Ceux du moyen âge ont rarement plus d'une femme, & parmi les gens de condition il y en a plusieurs qui, pendant toute leur vie, se contentent d'une seule. — On accuse aussi faussement les peres Mahométans de vendre leurs filles. Il en est peu qui les marient uniquement pour l'amour de l'argent; au contraire on voit un homme riche donner sa fille à un gendre pauvre, & donner à celui-ci une certaine

homme, afin qu'il puisse payer la dot dans le contrat de mariage, en présence du Cadi & des témoins. Un mari Arabe n'ose pas tuer la femme pour cause d'adultère; mais un oncle ou un autre proche parent peut le faire impunément, ou pour une légère peine, parce qu'il venge l'honneur de sa famille; après une telle satisfaction, personne n'ose faire le moindre reproche au mari. Un homme fort considéré d'une tribu distinguée maria sa fille à un autre Arabe; peu de tems après le mariage, un Arabe d'une autre tribu se trouvant avec son dans un Café, lui demanda, d'un ton ironique, si le père de cette jolie personne mariée à NN. C'était; vous commença à lui raconter de la vertu de la jeune mariée, quitta brusquement le Café, et un moment après apporta la tête de sa fille; chacun applaudit à ce trait inhumain. Il fut prouvé que cette fille infortunée était innocente, néanmoins son père ne fut point puni, au contraire il en obtint & plus de crédit & plus de considération.

Yverdun, le 4 Mai 1791.

Est-il vrai, Messieurs, que tout homme qui a la passion du jeu, ne joue jamais à chance égale avec la fortune; qu'il expose toujours deux siers pour n'en gagner qu'un; que s'il a deux cent mille livres de capital, qu'il en perde cent mille, il se prive de la moitié de ses revenus, & que si, au contraire, il gagne cette somme, il ne les augmente que d'un tiers? J'ai l'honneur d'être, &c.

**BELLES LETTRES.**

*MÉMOIRES de la vie privée de BENJAMIN FRANKLIN, écrits par lui-même. Et adressés à son fils; suivis d'un précis historique de sa vie politique; Et de plusieurs piéces relatives à ce Père de la Liberté.* Paris chez Buisson, 1791; Et se trouve à Lausanne chez Au Fischer, Libraire.

Le titre de cet ouvrage est déjà un grand préjugé en sa faveur; et qui seul pourroit suspendre l'intérêt que le Lecteur est disposé à lui accorder, c'est la crainte qu'il n'a soit le fruit de l'imagination de qui s'est étayé de la célébrité, de la vénération, de la reconnaissance publique qu'a mérité & obtenu Franklin. Mais, & nous croyons pouvoir l'affirmer, ces Mémoires ont véritablement été écrits par ce grand homme; du moins le caractère de simplicité & de vérité qui les caractérisent, semble en être un très-für garant. Ils ne renferment que le premier période d'une vie dont le cours entier a été ensuite illustré par des événemens de la plus haute importance; elle se termine à l'époque où, après s'être marié; Franklin

commença à se rendre recommandable par des projets & des établissemens d'une utilité générale.

Le principal objet que s'est proposé le Philosophe Américain, en écrivant ces Mémoires, a été d'instruire la postérité, en amusant ses loisirs. Il a, comme le dit le Traducteur, laissé courir sa plume au gré de sa mémoire & de son cœur, sans jamais faire aucun effort pour déguiser une vérité, quelque peu flatteuse qu'elle ait été pour son amour-propre.

Après avoir parcouru glorieusement une carrière de quatre-vingt-cinq ans, il est mort, comme on le sait le 17 d'Avril 1790.

Nous allons citer une épitaphe qu'il s'est faite lui-même long-tems avant la mort.

ANNONCE DE L'ENCORPS

BENJAMIN FRANKLIN, imprimeur, Comme la couverture d'un vieux livre dont le contenu est usé & dépourvu de ses lettres & de sa dorure repose ici, pour être la pâture des vers; mais l'ouvrage ne sera pas perdu, car il paraîtra (comme il l'espère) une seconde fois dans une nouvelle & plus belle édition, revue & corrigée par l'auteur.

La Vérité rendue aux Lettres par la Liberté; ou de l'importance de l'amour de la Vérité dans l'homme de Lettres, gr. 8°. de 335 pages, belle édition. Par M. De La Vallée, ancien Capitaine au régiment de Bretagne. A Strasbourg chez Amand König, Libraire, 1791; & se trouve à Lausanne dans la Librairie de M. Luquiens.

**A V I S.**

M. le Professeur Lantieres, avise les personnes qui font jeter des lettres à son adresse dans la Boîte du Bureau des postes de cette ville, que ce n'est point un moyen de correspondre avec lui; qu'il ne lui a jamais été remis aucune de celles qui lui ont été expédiées par une telle voie.

**M O R T S.**

- Gratian-Samuel Pignet, fils mineur.
- Louis Ramuz, âgé de 70 ans.
- Louise-Françoise-Lucie Luard, fille mineure.
- Claude Gauttier, âgé de 60 ans.
- Anne-Suzanne Clavel, âgée de 25 ans.
- Joseph Dewernois, fils mineur.
- Anne Meunier, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

14 MAI 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 31 minutes, & se couche à 7 heures 29 minutes.  
La LUNE se leve à 8 heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	7 heures du mat.	2 h. après midi.	9 heures du soir.	7 heures du mat.		2 h. après midi.		9 heures du soir.	
6 Mai.	4 2† 0	7 5† 0	5 3† 0	26. p. 6. lig. 2	26. p. 5. lig. 1	26. p. 6. lig. 0			
7...	2 0† 0	5 3† 0	3 9† 0	26. 6.	1 26. 7.	3 26. 8.			3
8...	2 0† 0	4 5† 0	2 1† 0	26. 8.	4 26. 9.	2 26. 10.			1
9...	1 7† 0	4 2† 0	2 1† 0	26. 9.	1 27. 9.	0 26. 8.			3
10...	1 0† 0	3 5† 0	3 3† 0	26. 7.	10 26. 8.	1 26. 8.			3
11...	2 1† 0	6 2† 0	4 0† 0	26. 9.	9 26. 8.	0 26. 7.			0
12...	3 7† 0	8 7† 0	7 0† 0	26. 6.	6 26. 6.	4 26. 6.			0

## BELLES-LETTRES.

*HISTOIRE du petit Jaques ; ouvrage moral, à la portée des enfans, traduit de l'Anglais : format in-8°, prix 15 sols de France broché, 1791. A Lausanne chez François Graflet & Comp. Libraires & Imprimeurs.*

Il est un si petit nombre d'ouvrages dont la lecture soit véritablement à la portée des enfans, qu'on doit accueillir, avec empressement, ceux dont les Auteurs ont cherché d'arriver à ce but, & en ont approché.

*L'histoire du petit Jaques* offre des faits, des événemens qui peuvent exciter la curiosité de la jeunesse, l'amuser & l'instruire, lui faire voir en même tems les avantages précieux qui résultent de l'observation de ses devoirs, & particulièrement de ceux de la reconnaissance & de l'amour du travail.

## SUR L'AMITIÉ.

Tendre Amitié, plaisir de l'ame !  
Que vos transports me semblent doux !  
Pénétrez-moi de votre flamme....  
Que les cœurs froids en soient jaloux !

Le printems qui donne la vie  
A la nature, à la Beauté,  
N'aura jamais votre énergie,  
Jamais votre fidélité....  
On voit se flétrir la verdure ;  
Les fleurs ne brillent qu'au printems ;  
Mais l'Amitié, sincere & pure,  
S'embellit sous la main du tems.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 8 Mai 1791.

Voici, Messieurs, un trait historique qui, comme *variété*, peut, ce me semble, trouver place dans votre Feuille.

J'ai l'honneur d'être, &c. Z. O.

« *Libussa* gouvernait la Bohême au gré de ses sujets. Ils exigèrent d'elle qu'elle se maria. Une foule de Princes & de Courtisans aspiraient à sa main. Elle parcourut ses Etats pour choisir le citoyen le plus digne. Elle rencontra un laboureur, qui lui parut & le plus vertueux & le plus capable. Son cœur l'épousa d'avance ; mais elle craignit la désapprobation de la Noblesse, & y opposa la superstition de la Magie. Elle fit secrètement dresser un cheval à

se rendre tous les jours à travers d'une forêt antique devant la maison solitaire du laboureur. Alors elle assembla les principaux de la nation & leur dit : "Un Magicien m'a fait présent d'un cheval, doué d'une intelligence surnaturelle. Choisissez parmi vous deux Députés. Mon cheval marchera devant eux, sans se détourner un instant, & le guidera vers le mortel qui doit être mon époux & votre Prince". Le cheval est amené, les Ambassadeurs sont choisis; il part, on le suit, il arrive dans un champ où un laboureur enfonçait le soc de sa charrue: l'animal, selon sa coutume, se prosterne devant lui: frappé de ce prodige, les Députés se jettent aux pieds de cet homme merveilleux, le proclament Roi de Bohême & mari de *Libussa*. Ce paysan se nommait *Premislas*, & fit d'excellentes loix".....

(\*) *FRAGMENT sur les Sermons prêchés dans les Mosquées Turques.*

Ce serait prendre une bien fautive idée des Sermons Turcs que d'en juger d'après les nôtres. L'éloquence Musulmane n'admet point les lieux communs. Moins diffuse, moins ornée, si l'on veut, que la Rhétorique Européenne, toute idée étrangère, toute expression parasite en est sévèrement bannie. Un Sermon Turc est un discours très-ferré de sentences & de maximes. On ne s'y borne pas à prouver un dogme dont personne ne doute. On n'y parle pas à des croyans comme si l'on avait affaire à des incrédules. La Morale en est la base: ce sont autant de règles de conduite pour toutes les circonstances de la vie, autant de consolations pour tous les genres d'infortunes auxquels l'homme est exposé. La personne de l'Orateur est aussi simple que son discours..... Dans les Mosquées Turques il n'y a point de place pour les rangs, point de distinctions de classes & de personnes.....

*Lettre de M. BLANCHARD à un Journaliste de ses amis.*

Vienne, le 14 Mars 1791.

"Mon cher & très-honoré compagnon, c'était hier la veille du départ du Roi de Naples pour l'Italie: pour plaire à Sa Majesté, qui aime les arts, j'ai voulu tenter ma trente-huitième expérience aérostatique au *Frater*, en dépit du vent violent qu'il fai-

(\*) Ce Fragment est tiré d'un ouvrage très-avantageusement connu en Italie, en cinq volumes in 8°, & dont on vient d'enrichir notre Littérature de la traduction Française des deux premiers, sous le titre suivant: *Voyages dans l'Isle de Chypre, la Syrie & la Palestine, avec l'Histoire générale du Levant, par M. l'Abbé MARIETI.*

fait: mais semblable au Capitaine qui serait assez imprudent pour sortir du port pendant la tempête, il m'en a coûté tout mon équipage. L'opération commencée, après une minute de travail, l'aérostat imposant leve majestueusement la tête vers le ciel, & veut enlever les hommes qui le retiennent. On double les forces, mais un coup de vent impétueux le tourmente, & le déchire enfin: cependant, je suis prêt à donner le signal du départ. S. M. croit apercevoir des dangers; elle a la bonté d'envoyer son Ambassadeur pour m'ordonner, de sa part, de descendre: la Cour applaudit à cet ordre; j'obéis avec respect, mais à regret. Dans ce moment, la colossale machine, toujours battue par les vents, se brise de plus en plus; & malgré les bras qui veulent la retenir, elle quitte l'estrade. La populace qui s'était introduite dans les environs accourt en foule, s'empare de mon ballon & de tout l'équipage; elle le met en pièces, vend les lambeaux sur la place, & finit par briser, casser & emporter chaises, bancs, gradins, estrades & généralement tout ce qui m'appartenait, de sorte qu'au bout d'une heure, il ne restait plus de vestiges de mes immenses préparatifs sur la place.

Si mes trente-sept voyages aériens ont fait quelque bruit en Europe, voilà une expérience qui, je crois, n'en fera pas moins, parce que mes ennemis me rendront toujours responsable de ce malheureux contretems. Ce qui me console pourtant dans cet événement malheureux, c'est que ce reproche ne sera pas plus fondé que celui que l'on ferait à un Capitaine de vaisseau, dont un coup de vent déchire les voiles, casse les cordages, brise les mats, échoue enfin, & qu'ensuite des pirates pillent. Comme il me serait impossible de faire entendre raison à ceux qui n'en ont point, & sans faire des reproches au peuple du tort de six mille ducats qu'il me fait, je vais travailler sur de nouveaux frais, & prouver au public, que l'homme qui a su trente-sept fois affronter les périls, peut encore, pour la trente-huitième se mettre au-dessus de tout....."

HISTOIRE NATURELLE.

*Quelques observations sur les abeilles, par Mr. de Curial DUFOUR, de Montreux.*

1°. Il faut moins de tems à la reine-mère pour éclore qu'à l'abeille ordinaire, & au frelon, qui y met 21 jours. La reine-mère, au moment qu'elle est hors de sa cellule, a tout son accroissement & toute la force pour marcher & se servir de ses ailes, elle ne passe pas dans l'état d'enfance, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme l'abeille & le frelon qui, le

jour qu'ils étoient, ont peine à marcher, & ne peuvent se servir de leurs ailes encore molles.

2°. Il n'y a, dans chaque ruche, qu'une seule reine, laquelle seule pond les œufs de toutes les abeilles qui forment la république; & lorsque cette ruche est assez forte & assez peuplée pour donner un essaim, c'est alors qu'il se forme une ou plusieurs reines qui éclosent à quelques jours d'intervalle, & dès que la cellule de la première reine est fermée, il faut s'attendre le lendemain à la sortie de l'essaim avec la reine-mère. La ruche s'en trouve ainsi dépourvue, en attendant celles qui doivent éclore. Quelquefois, & c'est un retard ou un accident, l'essaim ne sort que quand une nouvelle reine a vu le jour, & alors elles se trouvent toutes les deux avec l'essaim, mais l'une est toujours mise à mort; cette exécution se fait le plus souvent peu de tems après que l'essaim est logé dans la ruche nouvelle, ce qui est un bien. S'il y a un second essaim, il s'y trouve souvent deux reines: cependant, il doit toujours en rester une pour repeupler la ruche épuisée, quelquefois pour avoir donné jusqu'à trois essaims.

3°. La nouvelle reine est en état de pondre au bout de quelques jours; elle est pourvue d'une bourse dans laquelle, par un certain mouvement, elle fait entrer, comme dans un lieu sûr, les œufs qu'elle éclos, lorsqu'un inconvénient ou quelque retard ne lui permet pas, dans ce moment-là, de les déposer dans les cellules destinées à les recevoir.

4°. Les abeilles commencent par construire des gâteaux à petits trous pour le couvain de leur espèce, & en construisent ensuite un autre ou partie d'un autre à gros trous pour le couvain des frelons. A chaque partie, la reine remplit d'œufs les gâteaux ou cellules, autant que les abeilles peuvent suffire à l'entretien & à l'alimentation du couvain. Il y a un intervalle de repos pour la reine, qui finit par celle des frelons.

5°. Lorsqu'une ruche perd sa reine, ce qui arrive sur-tout à celles qui ont donné plusieurs essaims, les gâteaux de cette ruche contiennent des œufs qui ne produisent que des frelons; on en trouve jusqu'à trois & quatre de déposés dans quelques-unes des cellules.

6°. L'abeille est sujette à des avortemens; les pluies de longue durée, le froid causé par les vents du Nord qui, en desséchant les plantes & les fleurs, enlèvent leur substance, & privent les abeilles de toute ressource, y contribuent le plus.

7°. C'est un préjugé de croire qu'un grand bruit, qu'une aspersión d'eau, ou de la terre jettée sur l'essaim nouvellement sorti, soit un moyen de le retenir. Il n'est, au contraire, aucun animal privé ou sauvage, que de tels moyens n'effrayassent, &

dont ils ne déterminassent la fuite. On est beaucoup plus sûr du succès en ne faisant aucun bruit; la voix de l'homme même leur déplaît.

## A G R I C U L T U R E .

Il paraît un petit ouvrage en Allemand que nous devons désirer de voir traduit dans notre langue; il est intitulé: *Catéchisme d'Agriculture, ou Introduction abrégée à de l'Agriculture perfectionnée*. Petit in-8°. de 110 pages, y compris la préface.

On attribue cette production au Prince héréditaire de Neuwied: c'est faite d'une manière bien flatteuse & bien honorable l'éloge de ce Prince, de ses lumières, de l'emploi de son tems, de ses travaux qui tendent à la prospérité du peuple, de son aptitude à s'instruire des principes du premier des arts, pour enseigner ensuite à ses sujets les véritables moyens de s'enrichir, ceux de trouver leur félicité dans la culture de leurs terres.

Les procédés que l'Auteur propose, sont généralement applicables à tous les terrains qui ne sont pas absolument ingrats. Cet ouvrage n'est cependant point un traité complet d'Agriculture; son objet paraît être d'enseigner aux habitans de la campagne de Neuwied ce qui peut leur convenir dans l'état actuel des choses, pour porter l'agriculture à une plus grande perfection.

\* \* \* \* \*

*Mémoire sur la culture des jachères, couronné par la Société Royale d'Agriculture. Par M. J. J. MENURET, Doct. en Médecine, &c. &c.*

Demander à la terre un exercice sans fatigue, un emploi continuel de force & de substance, sans faiblesse & sans épuisement, un produit sans interruption, tel est le problème que la Société d'Agriculture de Paris, au mois de Juin 1787, proposait à résoudre aux cultivateurs. M. Menuret ayant pu, pendant plus de vingt ans, réunir, dans une ville de province, la pratique de cet art à celle de son état, s'est présenté au concours avec un faisceau de lumières qui lui étaient propres; il en a offert le résultat: la Société la vu avec intérêt, la remarqué avec éloge; mais, trouvant qu'il manquait quelques détails sur l'ordre à suivre dans la succession des plantes & des travaux destinés à leur culture, elle a demandé de nouvelles lumières, & renvoyé à une autre année la distribution du prix. M. Menuret en a été instruit; plein de son sujet, riche de son propre fonds, il s'est hâté de remplacer une omission aussi importante; & l'ensemble de son travail a rempli le vœu de la Société.

Nous allons suivre l'Auteur dans son intéressant Mémoire, où par-tout il se montre éclairé, instruit, sensible.

En donnant une idée exacte des jachères, il fait voir la terre incapable de porter, toutes les années, sans interruption, de bon grain, ne pouvant payer par un produit annuellement répété ni les cultures, ni les fumiers, devenant, si elle est laissée dans l'inaction, la proie des mauvaises herbes, qui, "comme ces vices dont la Société est infectée, naissent de faibles vices, croissent, se multiplient, possèdent des racines profondes, parviennent à braver les efforts tardifs du cultivateur & à résister au tranchant du fer". D'un autre côté, les labours sans récolte sont pénibles, dégoûtans & coûteux, quelquefois même déplacés. C'est pour échapper à ce double désagrément, qu'on a essayé de confier à la terre des semences d'un autre genre, & dont la végétation fut plus rapide. Les tentatives ont été variées; la réflexion & l'expérience ont conduit à des résultats utiles; on est parvenu, par leur secours, à déterminer avec précision l'espèce de végétaux qu'on pouvait faire succéder au bled, non seulement sans inconvénient, mais avec avantage, pour rompre cette fatigante uniformité, & multiplier les produits".

C'est ce tableau encourageant que M. Méhuret trace avec un charme qui ne naît pas seulement de la diction, mais de la justesse & de la vérité, & de la clarté & de l'exactitude. On le suit avec intérêt, occupant & fécondant les sols les plus maigres, donnant à la nature faible une force nouvelle, profitant, avec intelligence de celle qu'il rencontrait ou qu'il créait, joignant l'utile à l'agréable, & doublant les profits & ses jouissances.

Le sainfoin est une des premières plantes qu'il a essayées & dont il a tiré le plus d'avantages. Sans autres frais que l'avance des graines, il a obtenu, par son moyen, du fromage excellent & un engrais considérable; il a employé ensuite la fève de loup, la garance, la vesce, les gosses, les lentilles, les différentes espèces de pois. Il passe en revue, dans les terrains, à mesure qu'ils s'améliorent, la végétation, le fruit & le produit des fèves, des haricots, de la pimprenelle, du bled sarrasin, de l'orge, de l'avoine, de la navette, du colza, des pommes de terre. Il s'arrête, avec complaisance, sur ce végétal, précieux dans l'agriculture & dans l'économie, qui contient un corps muqueux très-doux & très-développé, susceptible des assaisonnemens les plus recherchés & des préparations les plus simples, propre à être transformé en mets délicats & variés pour la table des riches, & à fournir une nourriture facile & simple à tous les ordres de citoyens".

Ensuite, venant à des terrains plus forts ou arrosables, il y suit la culture du sainfoin, du trèfle, de la luzerne, des raves, des navets, des choux, des courges, du chanvre, du lin, du maïs, du riz. Il indique les travaux, les sols, les températures

qui semblent convenir plus particulièrement à chacune de ces plantes. Il fait voir que les terrains légers s'accoutument très-bien du sainfoin, de la vesce, de l'avoine, du bled noir, & peuvent être bonifiés par une exploitation bien ordonnée; que le maïs, le trèfle, la luzerne, le chanvre, &c., exigent des terres fortes; que l'humidité ou des irrigations artificielles sont nécessaires pour quelques espèces, que c'est dans le sein de la terre bien humectée que le riz puise sa blancheur & sa pureté; telle la vertu sort du milieu des vices, plus forte & plus éclatante. Il expose les différences de culture & de récolte suivant qu'on veut tirer des plantés, semées sur les jachères, des graines, du produit ou de l'engrais.

L'Auteur qui, dans de précédens ouvrages, couronnés par les suffrages du Public & des Académies, a si bien observé & décrit l'influence des climats & de l'air sur la santé des hommes, n'oublie point d'avertir des égards qu'exigent, dans la culture & le choix des plantes, l'exposition & la température des lieux. Il veut l'expérience pour guide, mais il veut qu'elle soit éclairée par l'étude & la réflexion, sans laquelle il assure, avec raison, qu'elle ne serait qu'une routine aveugle & inactive. Il convient que, d'après les différences infinies qui se trouvent à ces égards dans les terrains, on ne peut donner à aucun végétaux la préférence exclusive sur les autres; mais il faut insister sur les plantes qui rampent à la surface, qui y transpirent, qui l'humectent, qui laissent échapper des feuilles, des insectes, &c.; sur celles qui donnent leurs produits en herbe ou en racine; sur celles qui ont des tiges, des feuilles charnues propres à servir d'engrais, qui peuvent être reversées dans la terre avant d'avoir donné des fruits ou des graines, ..... que la règle générale est de faire succéder, autant qu'il est possible, les plantes dont la manière de végéter est différente, sur-tout à l'égard des racines. Celles des graminées, chevelues & superficielles, ne se nourrissent qu'à la surface de la terre, tandis que celles des légumineuses, & de beaucoup d'autres, pénètrent plus profondément, en pivotant, & vont chercher des suc plus enfoncés".

(La suite dans la Feuille suivante.)

#### M O R T S.

Rose Chatellan, femme de David Noverraz, âgée de 30 ans.

Jean-Samuel Luard, fils mineur.

Marc-Louis Déona, fils mineur.

Madame Rose Duvergier, veuve de Monsieur le Conseiller Vullyamoz, âgée de 64 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

21 MAI 1791.

Le SOLÉIL se leve à 4 heures 25 minutes, & se couche à 7 heures 35 minutes.

La LUNE se leve à 7 heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
13 Mai.	3 7†	0 8 2†	0 5 3†	26. p. 6. lig. 0	26. p. 6. lig. 0	26. p. 5. lig. 11
14. . .	2 8†	0 5 3†	0 4 9†	26. 5. 10	26. 4. 0	26. 3. 2
15. . .	3 5†	0 4 2†	0 3 7†	26. 4. 7	26. 4. 7	26. 5. 8
16. . .	2 0†	0 5 3†	0 5 0†	26. 5. 0	27. 6. 0	26. 5. 10
17. . .	3 2†	0 10 3†	0 6 0†	26. 5. 11	26. 5. 10	26. 5. 9
18. . .	4 2†	0 9 2†	0 7 0†	26. 6. 3	26. 6. 3	26. 6. 2
19. . .	5 2†	0 8 3†	0 5 1†	26. 6. 3	26. 5. 2	26. 5. 2

VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 18 Mai 1791.

MESSIEURS,

**V**oulez-vous quelques traits de *Pierre*, surnommé le Grand, qui sont très-peu connus, & qui le caractérisent d'une manière particulière; les voici.

Après avoir répudié l'infortunée *Eudoxie*, après avoir satisfait sa passion avec *Anne Moouzen*, qui, comme esclave, fut contrainte d'entrer dans le lit de ce terrible despote, malgré son invincible répugnance pour lui; il voit *Catherine* chez *Menzikoff*, son favori, la trouve à son gré, la fait coucher avec lui; le matin, en la quittant, lui donne un ducat de récompense; peu de tems après, revient la voir, la juge digne d'un meilleur usage que celui qu'il en avait fait, la demande à *Menzikoff*, s'en empare, & se détermine à la faire Impératrice. L'Archevêque de Novogorod, appelé à les marier, représente au Czar que cette fonction n'appartient qu'à un patriarche; pour toute réponse, le Czar lui applique quelques coups de canne; & l'Archevêque, aussi respectueux que satisfait, leur donne la bénédiction nuptiale.

*Pierre*, apprenant qu'*Eudoxie* avait quitté l'habit de religieuse, qu'elle a pris les ornemens d'Impératrice, qu'un Officier, nommé *Glebouow*, est soupçonné d'avoir avec elle un commerce criminel, qu'enfin il se trame une conspiration en faveur du Czarowitz & de sa mere, revient sur le champ à Moscou, fait trancher la tête au frere d'*Eudoxie*, rouer vif l'Archevêque de Kostouw, mettre à la plus cruelle question *Glebouow*, pour lui faire avouer le crime d'*Eudoxie*, & le fait ensuite empâler. Dans cette horrible situation le Czar s'avance vers lui, le conjure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, d'avouer & son crime & la complicité d'*Eudoxie*. *Glebouow*, ranimant ce qui lui restait de force, dit au Czar ces propres paroles: *Il faut que tu sois aussi imbécile que barbare pour croire que, n'ayant pas voulu consentir à sétrir la vertu d'Eudoxie au milieu des supplices inouis que tu m'as fait souffrir, à présent que je n'ai plus d'espérance de vivre, j'irai accuser l'innocence & l'honneur d'une femme vertueuse, en qui je n'ai jamais connu d'autre faute que de t'avoir aimé. Va monstre, ajouta-t-il, en lui crachant au visage, retire-toi, & laisse-moi mourir en paix.* *Glebouow* expira un quart-d'heure après; le Czar lui fit ensuite couper la tête, la prit par les cheveux & la montrant au peuple, s'oublia assez pour la charger encore d'imprécations. Quelque désir que

le Czar eut de condamner *Eudoxie*, il ne voulut pas se charger lui-même du jugement, & le renvoya à une assemblée d'Evêques & de Prêtres, qui la condamnèrent à recevoir la discipline des mains de deux Religieuses; la sœur de l'Empereur fut condamnée, comme complice, à recevoir cent coups de baguettes sur les reins, en présence de *Pierre* & de toute la Cour. Les Confesseurs & domestiques des deux Princesses, après avoir été fouettés publiquement par le bourreau, eurent le nez fendu, le bout de la langue coupée, & furent ensuite envoyés en Sibérie. On sait quel fut le sort d'*Alexis*. Les Jésuites qui s'étaient glissés en Russie & qui cherchaient à s'y établir, furent chassés à cette occasion.

On vient de voir la manière barbare dont le Czar punit le soupçon d'adultère dans la personne de *Glebouow*, voyons maintenant comment il traita *Villebois* qui se rendit coupable de viol envers l'Impératrice *Catherine*.

Un jour, & peu de tems après que *Pierre* l'eut épousée, il envoya *Villebois* à Strelemons, maison de plaisance, où était la Czarine, pour lui communiquer un affaire dont elle seule devait avoir connaissance. Le Commissionnaire aimait à boire, l'ivresse le rendait violent, & le froid était si vif que, pour y résister, il but, en chemin, beaucoup d'eau-de-vie. La Czarine était au lit lorsqu'il arriva; il attendit devant un poêle qu'on l'eut annoncé. Le passage subit du froid au chaud développa les fumées de l'eau-de-vie, de sorte qu'il était à-peu-près ivre lorsqu'on l'introduisit. L'Impératrice ayant fait retirer ses femmes, *Villebois* commença à s'acquitter de sa commission; mais à la vue d'une femme jeune & belle, dans un état plus que négligé, une nouvelle ivresse le saisit; ses idées se brouillent; il oublie le sujet du message, le lieu, le rang de la personne, & se précipite sur elle. Etonnée, elle cria, appelle à son secours; mais, avant qu'il fut arrivé, tout ce qu'on eut voulu empêcher était fait. *Villebois* est saisi & jetté dans un cachot, où il s'endort aussi tranquillement que s'il eut bien fait sa commission, & n'eut rien à se reprocher ni à craindre. Le châtement, en effet, ne répondit pas à la témérité. Le Czar, qui n'était qu'à cinq lieues de là, fut bientôt instruit de ce qu'il venait de se passer. Il arrive, & pour consoler sa femme, que les brusques efforts de *Villebois* avaient blessée au point qu'il fallut la panser, il lui dit que le coupable, qu'il connaissait de longue main, était certainement ivre. Il le fit venir, & l'interrogea sur la manière dont il a fait sa commission. *Villebois*, encore à demi ivre, répond qu'il a sûrement exécuté ses ordres, mais qu'il ne sait plus où, quand, & comment. Quoiqu'il fut difficile qu'il eut perdu toute idée de ce qu'il avait fait, néanmoins le Czar jugea

à propos de l'en croire, parce qu'il s'en était plusieurs fois servi utilement, & pouvait encore l'employer: mais, par une forte de police, & pour ne pas laisser absolument impunie une violence qui, exercée sur la femme du plus bas étage, & sous le gouvernement le plus doux, mériterait le dernier supplice, le Czar se contenta d'envoyer le coupable, forcé sur les galères qu'il commandait auparavant; & six mois après, le rétablit dans le même poste; & la Czarine, loin de conserver quelque ressentiment contre *Villebois*, lui fit épouser, dans la suite, la fille de *Gluk*, cet Archevêque de Riga, à qui elle avait eu obligation dans sa jeunesse, & le combla lui, son gendre & sa famille de toutes sortes de bienfaits.

Féroce jusques dans ses plaisirs, *Pierre* n'avait pas la moindre idée du respect qu'un Prince se doit à lui-même. *Barbara Arseniow*, sœur de la femme de *Mensikoff*, en peut servir d'exemple: *Tu es si laide*, lui dit un jour le Czar, *que personne ne t'a jamais rien demandé; je veux t'en consoler, outre que j'aime les choses extraordinaires*. Il tint parole, & cette galanterie brutale, soutenue de propos assortis, eut pour témoins ceux qui s'y trouverent. *Il ne faut pas*, dit-il ensuite, *se vanter de ses bonnes fortunes, mais celle-ci doit se publier, ne fut-ce que pour inspirer la même charité envers les pareilles de cette pauvre Barbara*. Tel fut le réformateur de la Russie, qu'on prétend avoir poli sa nation. Il mourut le 28 Janvier 1725.

Jamais despotisme ne fut plus cruel que le sien; les soupçons les plus légers étaient souvent pour lui des preuves suffisantes pour exercer les barbaries les plus cruelles: il aimait à repaître ses yeux de supplices, & à en être lui-même l'exécuteur. Dans un même jour il fit pendre deux mille *Strélitz*, trancher la tête à cinq mille, & donna le signal de cette horrible exécution en coupant de sa propre main une centaine de têtes, ensuite ordonna de l'imiter à ses courtisans, qui s'y prêtaient de la meilleure grace; enfin, las, les uns & les autres, de leur cruelle & abominable fonction, ils abandonnèrent le reste de leurs victimes à des bourreaux subalternes. *Pierre* avouait qu'il n'avait pas été en son pouvoir de vaincre son caractère: l'avait-il combattu? Quelques-uns de ses projets, à la vérité, furent vastes, mais peu combinés & au-dessus de ses talents. Il voulait à la fois éclairer ses sujets & appesantir le despotisme sur eux, deux choses totalement incompatibles. Il a fait l'imagination des hommes; mais l'imagination & les préjugés n'apprécient pas, comme la raison, le mérite des Princes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

R.

## FRAGMENT sur la Vieillesse.

Une des consolations les plus réelles de la Vieillesse est l'espérance d'une mort paisible & douce.

Un des plus sûrs moyens de la rendre supportable est de conserver avec soin deux habitudes qu'il est assez en notre pouvoir de ne jamais perdre : celle de l'indulgence pour les autres, & celle d'une curiosité active qui, nous faisant partager l'intérêt de tout ce qui nous entoure, ne nous laisse étranger à rien.—J'ai vu des vieillards de quatre-vingt ans passé, s'occuper des événemens du jour, d'une découverte nouvelle, avec le même intérêt, la même vivacité que s'ils n'avaient eu que vingt ans.—L'esprit vieillit sans doute, mais la paresse & l'inaction le vieillissent encore plus que le travail & les années.

EXTRAIT d'une lettre adressée aux Auteurs du Journal.

MESSIEURS,

Les habitans du Pays-de-Vaud sont les meilleurs gens du monde, on ne saurait s'empêcher de les aimer ; toutefois, Messieurs, ils se rendent fréquemment coupables de crimes de *l'excès-langue-française*, lesquels attirent souvent un sourire involontaire sur les lèvres de l'Etranger qui les entend pour la première fois. Je vais vous en dénoncer quelques-uns.

Jugez, Messieurs, de mon embarras lorsque j'entendis hier un jeune Ecclésiastique raconter à des Dames, qu'il avait épousé, la veille, les deux plus jolies filles des environs.

Ce singulier propos me fit rougir pour les auditeurs ; j'eus peine à ne pas croire que c'était, comme le dit M. de Boufflers :

... prendre un mot honnête  
Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.

Je fus cependant rassuré par l'air aisé avec lequel une de ces Dames demanda à notre époux, qui ces filles avaient marié ? Et je compris, qu'ici ces deux termes avaient échangé leur acception ordinaire.

Un moment après on servit du fruit ; la Maîtresse de la maison, en me présentant une poire, me fit observer qu'ils étaient fort beaux.

On proposa une promenade sur le tantôt ; je crus que c'était le Montbenon de ce lieu, mais on m'expliqua que le tantôt était le soir.

Une Demoiselle me pria de lui chercher son manteau qu'elle avait laissé *dés de là* ; je n'aurais jamais compris cette expression, si, heureusement, elle n'eut été accompagnée d'un geste qui montrait la chambre voisine, où je trouvai en effet le manteau de ma Belle.

De grâce, Messieurs, veuillez remédier à cet embarrassant mélange de *provincialismes* avec les expressions des livres bien écrits, & faire sentir que l'on ne doit pas être le langage de la bonne compagnie. J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Un Ami, qui entre en ce moment chez moi, me charge de vous apprendre encore qu'ici on promet de *revaloir* un bon office : que l'on jouit un pré, & non pas d'un pré, & qu'on *se rentourne* chez soi.

## AGRICULTURE.

Suite de la Notice du Mémoire sur la culture des jachères par M. MENURET.

Tous les préceptes de l'Auteur, fruits de l'expérience, sont exacts & lumineux. La clarté, la conviction, l'espérance frappent dans cette instruction facile & pratique. La sécheresse & la simplicité qu'elle semble devoir présenter, sont souvent animées par des discussions physiques ou des tableaux charmans. En rapportant quelques morceaux de cette espèce, nous donnerons une idée de la manière & du style de l'Auteur.

Dans l'article du Fermier, dont l'emploi & l'effet sont beaucoup favorisés par la culture des jachères : " Serait-il permis, dit-il, de demander quel effet il produit ? Serait-il vrai, comme on a voulu le conclure de quelques expériences isolées & en petit, qu'il ne sert qu'à ameublir la terre, qu'à la rendre plus susceptible de retenir l'eau & à la faire pénétrer dans le tissu des plantes ; & que l'eau seule suffit à la végétation, en renfermant tous les principes & tous les élémens, ou du moins put les former en se combinant avec l'air diversément altéré & décomposé ? Est-il plus assuré qu'il opère sur la terre, en la rendant douce, huileuse, savonneuse, & que ces huiles & ces savons servent à former la *charpente calcaire* des végétaux ? Ne serait-il pas plus simple & plus naturel de croire que tous les êtres organisés, composés d'une matière animée & vivante, se remplacent & se succèdent par le passage successif de cette même matière, que les différentes actions de la vie, & la mort sur-tout & la putréfaction, la grande opération de la nature pour faire de la mort le principal instrument de la vie, dégagent & divisent, & qui doit se trouver plus rassemblée dans les excréments des animaux, dans leurs débris décomposés & dans ceux des végétaux ? Quoi qu'il en soit de ces subites spéculations & de ces brillantes inutilités, revenons à nos grossières & utiles vérités ; voyons la terre s'animer par une végétation non interrompue, loin de se laisser par des productions continuelles, tirer de leurs variétés, de leurs débris & d'une culture éclairée plus de vigueur & de

fécondités: ainsi, dans la sphère des réalités, comme dans celle de la vertu, un avantage en entraîne un autre".

"Le travail, (remarque ailleurs M. Menuret.) l'emploi éclairé de l'industrie, vivifie la nature & la double, fertilise la terre, épure la Société, fortifie les individus, prévient ou détruit les maux physiques, politiques & moraux..... Le travail annule non seulement les mauvaises herbes, mais il les rend utiles à la terre, il la nourrit de leurs élémens décomposés, la fortifie avec le fer & la rend plus accessible aux impressions du soleil, de l'air & de l'eau, dont les différentes combinaisons forment, au moins en grande partie, la vie & la force végétatives".

"Quel que soit l'effet du soleil, soit qu'il porte simplement dans la terre une chaleur nécessaire aux décompositions qui s'y opèrent & aux nouvelles formations; soit qu'il la pénètre d'un feu électrique, l'âme matérielle de tous les corps organisés, dont il est le plus vaste foyer; son influence est plus forte, plus sûre & plus étendue sur la terre ameublie par la culture, sur les plantes qui en multiplient les embouchures & les sujets, dont il favorise la transpiration & l'absorption, que sur une surface compacte & dure; soit que l'air se combine avec les plantes sous la forme d'air fixe, d'air inflammable, de sel aérien, ce qui est aussi difficile qu'indifférent à déterminer, il est certain qu'il concourt puissamment à la végétation, qu'il accroît, qu'il forme les plantes.... L'utilité de cette culture (des jachères) relativement à l'eau, est plus grande; la végétation considérable des raves par la seule action de l'air, celle des oignons dans des bocaux, celle, entr'autres, que Boyle a remarquée, d'une branche de saule qui, ayant acquis 160 livres de poids, n'en avait enlevé que cinq onces à la terre qui la renfermait, prouvent que l'air & l'eau, susceptibles de prendre ainsi une consistance solide, avaient presque entièrement formé cette charpente dure; elles donnent une idée de ce que les plantes en retirent".

Après avoir parcouru les différentes qualités de terrains, en montant graduellement jusqu'aux plus fertiles, M. Menuret offre, avec une complaisance patriotique, l'attrayant tableau "des riches campagnes du Graisivaudon, des bords, non pas fleuris, mais fructueux de l'Isère. La nature, forte & active, n'est jamais en repos; elle ne languit pas dans une stérile inaction; que dis-je? le même champ nourrit tout à la fois cette reinette délicieuse, qui a le rare privilège de braver l'effet du tems & de la mauvaise saison; le cep qui produit ce fruit & ce jus aussi agréables qu'utiles à l'homme, & les épis ferrés du grain qui fait la base de la nourriture. Ces différentes productions ne se gênent point, ne se nuisent, ni ne se contrarient. Le premier, planté par intervalles, fert d'échalas à la vigne; les pampres vigoureux s'entrelacent aux branches, & vont, à l'aide de quelques soutiens, placés entre deux arbres, se marier avec les sarments des ceps voisins, formant, dans l'intervalle, une espèce de rideau de verdure & de pampre; les épis pressés végètent fortement au-dessous; d'autant plus élevés qu'ils sont rapprochés, ils semblent vouloir atteindre le cep & les branches du pommier. Ce spectacle est un des plus intéressans que l'agriculture présente. Le bled est moissonné & emporté avant les vendanges & la cueillette des pommes; celles-ci précèdent les semailles, qu'on renouvelle chaque année: souvent même cet intervalle est occupé par des pommes de terre, des haricots, &c..... Les dépôts & relâissés de l'Isère semblent avoir entièrement formé ce sol d'une argile noire, ou ardoise décomposée & comme pourrie, si on peut lui appliquer cette dégénération animale; & s'il était vrai qu'elle fournit, comme le fumier, les matériaux effectifs de la végétation, on verrait, dans ces effets, un exemple de la transformation des minéraux en végétaux, un passage de la matière morte en nature animée, & sur-tout un échantillon de ce que peut le fer pour composer & colorer les plantes & les rendre robustes & vigoureuses".

Nous copierions l'ouvrage entier, si nous cédions à l'intérêt qu'il inspire & au plaisir de le faire partager à nos Lecteurs; mais nous les invitons à le puiser à la source. Tous y trouveront à se satisfaire, & les cultivateurs doivent le regarder comme un livre élémentaire de leur état.

### LIVRES DIVERS.

*VOYAGE aux sources du Nil en Nubie & en Abyssinie, pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771 & 1772. Par M. JAMES BRUCE. Traduit de l'Anglais par M. J. H. CASTERA. Tomes 4, 5 & 6. Londres 1791, & se trouve à Lausanne chez A. Fischer, Libraire.*

Nous avons annoncé les trois premiers volumes de cet ouvrage lorsqu'ils ont paru; ces trois derniers occupent le Lecteur de l'Histoire des Abyssiniens depuis l'an 1268 jusqu'en 1769 qu'est monté sur le trône leur Roi Tecla Haimanouth, II.

### M O R T S.

Claudine-Elisabeth Gautier, fille mineure.  
Jeanne-Françoise Dufour, veuve de Jean-Louis Thelin de Bioley-orjulaz, âgée de 48 ans.  
David-Henri Jannet, de la Paroisse de la Côte aux Fées, juridiction de Verrieres, Comté de Neuchâtel, âgé de 68 ans.  
Madame Jeanne-Louise Piccard, femme de Mr. Jean-Christophe Obouffier, de Lausanne, âgée d'environ 54 ans.  
J. François Morel, de la Corporation Française, âgé de 45 ans.

ERRATA. Dans le dernier N°. 4<sup>me</sup> page, 1<sup>re</sup> colonne, 16<sup>me</sup> ligne, tentations, lisez tentatives.

JOURNAL DE LAUSANNE.

28 MAI 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 18 minutes, & se couche à 7 heures 42 minutes.

La LUNE se leve à 10 heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
20 Mai.	6 3†	0 10 0†	0 8 2†	26. p. 5. lig. 3	26. p. 6. lig. 2	26. p. 6. lig. 3
21 . . .	7 2†	0 13 3†	0 10 2†	26. 6.	26. 6.	26. 5. 0
22 . . .	8 1†	0 14 1†	0 12 0†	26. 4. }	3 26. 4.	9 26. 5. 8
23 . . .	9 3†	0 16 2†	0 12 5†	26. 6.	6 27. 6.	9 26. 7. 3
24 . . .	10 8†	0 16 9†	0 14 3†	26. 7.	0 26. 7.	0 26. 8. 0
25 . . .	10 5†	0 15 2†	0 13 9†	26. 8.	3 26. 8.	5 26. 8. 3
26 . . .	10 8†	0 16 8†	0 14 3†	26. 9.	2 26. 9.	3 26. 9. 9

VARIÉTÉS.

IL n'est personne qui doute & de l'utilité des voyages & des frais qu'ils entraînent. Ils adoucissent les mœurs de l'homme du monde, étendent les vues de l'homme d'état, fournissent au Philosophe un champ plus vaste d'observations, & lui font mieux connaître la nature de l'homme & les différens caractères des hommes. Mais sont-ils avantageux pour le particulier sans talens, sans desir d'entrer dans les emplois publics ? Il n'y peut acquérir qu'un goût pour le luxe & les mœurs étrangères, souvent défastreux pour lui-même & pour son pays ; que le desir de se trouver en société des hommes du monde, que ni sa fortune, ni son état ne lui permettent de fréquenter. Ceci nous rappelle une lettre que nous reçûmes, il y a quelque tems ; sur ce sujet, & que nos Lecteurs liront peut-être avec plaisir.

MESSEIERS,

Il s'est établi une opinion folle, c'est de croire que l'on corrige un ignorant en l'envoyant voyager dans le pays qu'il méprise, parce qu'on n'y parle pas sa langue : car s'il n'estime que son idiome, il n'apprendra pas ceux des peuples chez lesquels il voyage, & il reviendra plus sot encore qu'il n'était, & plus porté à en juger mal, parce que son igno-

rance l'y aura exposé à bien des aventures défabrables.

C'est encore une pratique peu sensée que celle d'envoyer un jeune homme dans une école étrangère ; car souvent il ne fait que joindre les sottises & les vices de l'étranger chez lequel il est allé s'instruire à ceux de son pays natal où il revient s'établir.

Mon cas est différent de ceux-là, & cependant les voyages m'ont été funestes : je vais vous en exposer les circonstances, elles pourront être utiles à quelques-uns de vos Lecteurs.

Ma famille & ma fortune n'étaient pas méprisables : mon pere était un homme de Lettres ; il désirait de me donner une éducation distinguée, & d'unir la solidité de l'ancien système à la grace & à l'aisance qu'on acquiert dans le nouveau. Il mourut avant que j'eusse atteint l'âge de vingt ans, & me laissa possesseur d'une fortune de trois ou quatre cents mille livres, avec des connaissances dont je vois que plusieurs de mes compatriotes s'enorgueillissent. Je devais voyager pour mettre comme le sceau à cette éducation. Rempli des actions des grands hommes de l'antiquité, admirateur enthousiaste de leurs vertus, je désirai visiter l'Italie, de voir les lieux où Scipion triompha, où Cicéron harangua, où César tomba victime de son ambition. Pleins de ces idées, je me rends à Rome. D'abord les anti-

quités furent le principal objet de mon attention, & le moindre reste de la grandeur Romaine attachait mes regards; ensuite la musique & la peinture occuperent une grande partie de mon tems; mais ces études ne me firent point négliger de voir les habitans du pays, & d'observer leurs mœurs & leurs coutumes. Je fus admis à l'intimité des Grands dans les différentes Cours que je visitai ensuite, & je ne doutai pas que les amis que je m'y étais faits, même parmi les gens de mon pays, ne fussent des amis aussi durables que sinceres.

Les plaisirs auxquels je me livrai, qui bientôt prirent tout mon tems, & approchaient beaucoup de la licence, me donnerent cette élégance facile qui déguise la difformité du vice. Je revins enfin dans mon pays: j'éprouvai d'abord une douce satisfaction en revoyant les lieux où j'avais passé le printemps de ma vie, les compagnons des jeux de mon enfance, qui, pour la plupart, étaient établis dans leurs campagnes: ils furent sinceres, pleins de chaleur dans leurs expressions, & j'en fus flatté un moment; mais je fus bientôt dégoûté de la simplicité de leurs manieres. Leur conversation roulait sur des objets qui ne pouvaient m'intéresser; c'étaient des dissertations sur l'agriculture, sur la chasse, sur le vin, & tout cela m'était devenu insipide. Si j'essayais de donner un autre tour à la conversation, ils demeuraient dans le silence: si je parlais, par exemple, des Musiciens Gabrielli ou Mingotti, ils croyaient que c'étaient les inventeurs du chant des bergers & des vigneronés; si je parlais des proportions de l'admirable Vénus de Médicis, l'un d'eux me demandait à quoi une Beauté morte pouvait être utile? Un autre jurait que son Emilie était sûrement une meilleure fille qu'aucune Divinité payenne morte ou vivante.

Mes voisins m'abandonnaient tous insensiblement: j'étais singulier, je haïssais la compagnie, je ne savais pas vivre. Leur négligence me fit plaisir, & bientôt je m'établis dans une ville: j'allais aux bals, aux soirées, aux repas; mais tout cela était si différent de ce que j'avais vu dans les Cours; il y avait si peu d'élégance, tant de gaucheries, un amour-propre si décisif, une médisance si active, que, dans peu de jours, j'en fus rassasié & n'aspirai qu'à m'en retirer.

Je vins dans notre principale ville; flatté d'y jouir de mes anciennes connaissances; je ne m'en flattai pas long-tems; j'étais oublié; on voulut me protéger, mais à condition que je fusse humble & complaisant, & je fus bientôt las & de mes anciens amis, qui n'étaient plus les mêmes chez eux, & de la servitude qu'on m'imposait pour être reçu. Je devins sombre & mélancolique, mes espérances étaient trompées, & je n'en avais plus qui brillassent dans le lointain pour ranimer mon ame. Je m'en retour-

nais chez moi, lorsqu'à quelque distance de mon habitation, je distinguai une maison de campagne dont la beauté & l'élégance me frappèrent; je m'arrêtai, je demandai qui en était le possesseur; c'était un de mes anciens amis; lui-même était dans un champ voisin; il entendit ma demande, me reconnut, m'embrassa avec une effusion de cœur qui me fit renaître. Il me fit entrer dans sa maison, & voulut que je m'y arrêtasse plusieurs jours.

Je lui exposai mon état, mes chagrins, mes *désappointemens*. Il me plaignit, me consola d'abord, me blâma ensuite. Je ne puis m'empêcher de penser, me dit-il, que tous vos sujets de dégoûts viennent beaucoup de vous-même. Votre long séjour dans l'étranger & votre prévention pour des mœurs étrangères vous ont fait juger avec trop de précipitation celles de votre pays. Si vous aviez décidé moins vite, vous auriez trouvé dans vos voisins des vertus qui compensent bien le défaut de politesse & ces raffinemens de sociétés corrompues qu'ils ne peuvent avoir. Croyez que la vraie politesse sociale consiste dans l'indulgence. Avec cette indulgence, vous auriez bientôt aperçu dans vos grossiers compatriotes des hommes d'une conversation intéressante, des femmes aussi aimables que dignes d'être respectées. Vous avez été dans une erreur assez commune, c'est de croire que des compagnons de plaisir puissent donner de vrais amis; ce sont des connaissances passageres qui durent autant que les amusemens qui les font naître, mais qui ne produisent jamais une amitié véritable dont on ne trouve point de fondement commun entre des hommes qui diffèrent de rang, de conditions & d'objets dans le cours ordinaire de la vie.

Voilà ce que me dit mon Ami; il me persuada, & je m'applaudis tous les jours de l'avoir écouté; que mes compatriotes jugent comme moi, que l'homme qui passe ses jours dans sa patrie est plus heureux que celui qui la quitte & y revient avec une admiration pour les mœurs, les coutumes, les plaisirs des étrangers qui lui rendent insipide tout ce qu'il y doit retrouver.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 21 Mai 1791.

MESSIEURS,

Les sentimens, les vues de la nature, les loix, les intérêts de la Société, les lumieres de la raison, les principes de la religion, tout se réunit pour flétrir & proscrire le suicide. Le raisonneur calme & froid, en justifiant cette action atroce, enfonce le poignard dans le sein de tous les hommes qui le lient. Le suicide Philosophe, si ce n'est pas profiter ce terme, c'est-à-dire celui qui en soutient,

dans ses écrits, l'innocence ou la légitimité, encourt une censure plus sévère encore & une double exécution. Telle est, Messieurs, mon opinion sur le suicide; & j'ai cru qu'il ne serait pas hors de propos de la placer ici avant que de transcrire une lettre écrite de Geneve à M. Charles Moore, Auteur d'un bon ouvrage sur cet objet : cette lettre a quelques titres pour fixer notre attention, la voici : " Il y a dans notre ville à-peu-près vingt-cinq mille âmes, & environ cinq mille de plus dans les campagnes; mais il se commet très-peu de suicides dans celles-ci, habitées par des cultivateurs dont les passions sont beaucoup moins excitées que celles des citadins. Le nombre moyen des suicides dans la ville, ou de ceux qui, d'après la visite de leurs corps, sont désignés suicides, est d'environ huit; & il ne paraît point que cette pratique ait matériellement subi de changement, depuis quelque tems, en plus ou en moins. Je trouve seulement dans les registres que, depuis 1777 jusqu'à 1778, il s'est commis plus de cent suicides à Geneve; que les deux tiers de ces infortunés sont des hommes, ce crime étant beaucoup moins connu parmi les femmes; que l'on connaît très-peu de personnes du Clergé qui se soient tuées elles-mêmes; que, d'après ma propre observation, le suicide n'est point particulièrement la fin d'une vie immorale, irreligieuse, dissipée, mais plus généralement chez nous l'effet d'un pur *tadium vitæ*.....".

J'ai l'honneur d'être, &c.

T. O.

#### FRAGMENT sur la Richesse.

\*\* Puisqu'il n'est de jouissance du cœur, des sens, de l'esprit, de l'imagination, que l'on puisse suppléer à force de richesses; peut-être même aucune que l'on ne puisse obtenir sans leur secours, il est démontré, ce me semble, que la richesse ne saurait être regardée comme un premier moyen de bonheur.

Suivant les circonstances ou la disposition de ceux qui les possèdent, je crois qu'il est une manière d'être que les richesses embarrassent, une autre qu'elles rendent plus facile. De cette comparaison je conclus que si la richesse n'est pas en effet un premier moyen de bonheur, elle est devenue au moins, dans l'état actuel des choses, pour la fortune des individus, comme pour la fortune publique, un moyen de force & de puissance; c'est l'usage qu'on en fait qui la rend utile ou funeste.

Celui qui ne desire, ne demande, ne craint rien, est sans doute le plus libre des hommes; & cette indépendance absolue ne peut trouver d'asyle plus sûr que la pauvreté: mais un tel homme est l'œuvre des Philosophes; ou plutôt leur chimère, ce n'est point là l'homme de la nature. — Qui est-ce

qui est heureux, disait d'Alembert? Quelque misérable.

L'homme de la nature n'existe qu'autant qu'il jouit, desire, espere; comment verrait-il d'un œil indifférent le moyen d'agrandir à la fois la sphère de ses desirs, de ses espérances, & celle de son pouvoir?... Ce qui m'a le plus dégoûté d'être pauvre, ce n'est assurément point le bonheur des riches, ce n'est pas non plus le mépris qu'ils ont pour les pauvres; c'est la plate estime, ou la forte haine qu'ont le plus communément les pauvres pour les riches. Je serais bien fâché que qui ce soit au monde pût me soupçonner de préventions si basses ou si puériles.

#### Hospitalité singulière d'un peuple de la Syrie.

A un jour & demi de marche d'Alep est un bourg, nommé Martavan, habité par un petit peuple, qui se distingue par quelques singularités. On n'aperçoit pas chez eux le moindre acte, ni le plus petit exercice d'un culte religieux; ils n'ont ni Prêtres, ni mosquées, ni fêtes. Le Dieu des autres hommes, disent-ils, ne peut nous faire un crime de notre ignorance, puisqu'elle nous empêche de commettre les extravagances qu'on se permet ailleurs en son nom. Ils sont laborieux, & ne s'occupent que de l'agriculture. Le riche habitant d'Alep, à qui ils payent un certain tribut, n'a jamais eu à se plaindre de leur négligence. Ce peuple nomme ses Peseving-Pachis, qui sont une espèce de Baillis ou de Prévôts, & l'unique personne qui veille à la police de Martavan. Cette dignité n'est point un simple titre d'honneur, mais elle est en outre si lucrative qu'on la vend souvent dix bourses, ou 3000 écus d'Allemagne. Les charges attachées à cet emploi consistent à recevoir les étrangers & à leur assigner un logis chez les femmes qui leur plaisent le mieux. Ce sont toujours les plus belles d'entr'elles qui se chargent d'exercer l'hospitalité envers les étrangers, & elles le font de façon qu'elles accomplissent tous leurs desirs. Pendant que les hommes sont à la campagne elles sont les honneurs de la maison, & s'empressent à l'envi de mériter la reconnaissance entière de leurs hôtes. L'arrivée d'un voyageur est une fête pour celle dont il choisit la maison hospitalière. On en bannit à l'instant même toute réserve injurieuse. On prodigue à l'étranger les jeux les plus secrets de l'amour, les plaisirs les plus vifs de la volupté. L'étranger cesse de l'être dès qu'il a mis le pied dans la maison. On le reçoit comme un ami qu'on attendait depuis long-tems. Il trouve dans la personne de son hôtesse l'amante la plus tendre & la plus enflammée, & oublie bientôt, dans ses bras, sa patrie, sa famille & ses plus étroites liaisons. L'heure de son départ arrive toujours trop tôt. On cherche à la

retarder autant qu'il est possible, & il faut les affaires les plus pressantes & de la plus grande importance pour inspirer au voyageur la force & le courage de s'arracher aux embrassemens séducteurs de cette beauté hospitalière : car les femmes de Martavan sont aussi charmantes qu'elles sont carressantes. Une semblable conduite ne leur ferait sûrement pas beaucoup d'honneur, si elle était fondée sur un défaut de mœurs, il s'en faut beaucoup qu'elle le soit. Mais elles en agissent de la sorte du contentement de leurs maris, & parce qu'il le leur est prescrit par une ordonnance, à l'observation de laquelle le Beseving-Bacha veille avec d'autant plus d'exactitude que son revenu principal consiste dans une certaine rétribution qu'il perçoit à la réception de chaque étranger. Cette coutume est sans doute dans le fait très-blâmable; mais elle a pris force de loi & est devenue un devoir. On n'en connaît pas l'origine, & tout ce qu'on en peut conjecturer est très-obscur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a sur la terre habitée aucun endroit où des voyageurs épicuriens pourraient être mieux reçus qu'ici. Les Dames de Martavan s'habillent comme toutes les femmes du Levant, elles ne se distinguent que par une coëffure qui leur est propre. C'est une espèce de casque d'argent ciselé, orné de plaques d'or. Cette coëffure a quelque ressemblance avec les bonnets à la Cauchoise, mais elle a infiniment plus de grace & d'élégance.

## ASTRONOMIE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Votre Feuille circule parmi le peuple, & le peuple est très-peu instruit sur la physique. Vous pourriez donc, ce me semble, publier, de tems en tems, quelques morceaux qui tendraient à l'éclairer sur la cause de divers phénomènes de la nature qui fixent son attention, & sur lesquels son imagination le conduit à des erreurs. Par exemple, combien ne déraisonne-t-il pas en parlant des comètes, de leur nature, de leur effet ?

C'est ce qui m'a engagé à faire choix de ce sujet pour commencer à vous fournir quelques-uns de mes essais dans cette partie des sciences qui concourent au bonheur de l'homme.

Les comètes sont distinguées principalement des autres astres, en ce qu'elles sont toujours accompagnées d'une queue ou traînée de lumière toujours opposée au soleil, & qui diminue de vivacité à mesure qu'elle s'éloigne du corps de la comète. C'est cette traînée de lumière qui a occasionné la division vulgaire des comètes en comètes à queue, à barbe

& à chevelure. Voici la définition qu'en fait le grand *Newton*: " Les comètes sont des corps solides, fixes & durables; c'est une espèce particulière de planètes, qui ont leurs cours, leur retour, & se meuvent librement & vers toutes les parties du ciel.... Les comètes persévèrent dans leur mouvement, aussi bien quand elles vont contre le cours des planètes ordinaires, que lorsqu'elles se meuvent du même côté; & les queues sont des vapeurs fort subtiles qui s'exhalent de la tête ou noyau de la comète échauffée par la chaleur du soleil".

La probabilité de ce système a été portée au plus haut degré, on pourrait presque dire à la certitude, par le retour de la comète de 1682, arrivé en 1759. Il n'est donc plus permis de s'effrayer à l'apparition d'un tel phénomène.

## BELLES-LETTRES.

### A LESBIE, infidèle.

Que la fin d'une tendre ardeur  
Laisse de vide dans la vie.... !  
Toujours s'envole doux bonheur  
Quand s'éteint flamme tant chérie.  
Malheureux !... Amère douleur.... !  
Lesbie ! Infidèle Lesbie.... !  
Que la fin de ta tendre ardeur  
Laisse de vide dans ma vie !

Par M. R. de R.

## LIVRES DIVERS.

*Abrégé de la Grammaire générale de BEAUZÉE, ou Élémens nécessaires du langage appliqués à la langue Française, pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues. In-8°. de 80 pages. A Paris, & se trouve à Lausanne chez les principaux Libraires.*

*Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.*

Jean-Etienne Moraz de Metz, & Jeanne-Françoise Barraud, de Buffigny.

Moyse, fils de Jean-Pierre Navelot, de Pizy, Bailliage d'Aubonne; & Justine-Angélique Porchet, de Vucherens, Bailliage de Moudon, habitante à Lausanne.

Jean-François Deleffert, de Peyres & Boffens; & Jeanne-Louise Diserend, de Paudex & Aïens, habitante à Lausanne.

## M O R T S.

Dame Louise Descombes, femme de Mr. Etienne Corboz, âgée de 74 ans.

Demoiselle Anne-Cléopée Daller, âgée de 46 ans.

Marianne-Louise Blanchoud, fille mineure.

Jeanne-Suzanne Vernaud, femme du Sieur Jean-Pierre Carrard, âgée de 35 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

4 JUIN 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 14 minutes, & se couche à 7 heures 46 minutes.

La LUNE se leve à 2 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
27 Mai	10 3†	0 16 6†	0 12 0†	26. p. 9. lig. 1	26. p. 9. lig. 3	26. p. 9. lig. 9
28 . . .	11 2†	0 18 3†	0 15 0†	26. 10.	26. 9. 11	26. 9. 11
29 . . .	9 1†	0 17 3†	0 14 2†	26. 10.	26. 11.	26. 10. 2
30 . . .	10 0†	0 14 1†	0 13 1†	26. 9.	26. 9.	26. 8. 0
31 . . .	9 1†	0 15 3†	0 14 5†	26. 7.	26. 6.	26. 6. 0
1 Juin	8 8†	0 14 9†	0 14 8†	26. 6.	26. 6.	26. 5. 0
2 . . .	11 3†	0 17 2†	0 16 3†	26. 4.	26. .6	26. 6. 7

VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

ON parle beaucoup de la Grotte de Notre Dame de la Balme, qui a été rangée au nombre des sept merveilles du Dauphiné; je pense donc, Messieurs, que la description suivante fera accueillie de vos Lecteurs. Cette Grotte est située à l'extrémité du village de ce nom, au nord-ouest d'une montagne de roches feuilletées & calcaires, remarquable par ses belles dentrites, & qui peut avoir cent cinquante toises de hauteur: elle suit la Direction du Rhône, qui en est éloigné d'un quart de lieue, vers le coude qu'il forme, en séparant le Dauphiné du Bugey, à six lieues de Lyon, vis-à-vis le monastere de Chartreuses de Salettes. De l'autre côté du Rhône est une montagne du Bugey dont les couches sont correspondantes à celles de la montagne où est la caverne: l'entrée de celle-ci est masquée par de beaux noyers; cette entrée est grande, majestueuse, & forme un vestibule superbe, où s'éleve humblement, vers un de ses côtés, une petite église. Cette vue inspire un étonnement mêlé de crainte: l'autel de l'église est seul recouvert d'un toit, le reste est une plateforme d'où l'œil pénètre dans l'intérieur de la grotte, & l'on croit y voir les entrailles de la terre. Les premiers objets qu'on y distingue sont des rocs, où un faible jour ne laisse voir qu'à peine des blocs im-

menfes confusément entassés les uns sur les autres, les débris d'un torrent, des rocs éboulés; on n'y découvre aucun stalactite, rien d'uniforme, des crêtes de rocs qui descendent de la voûte de distance en distance, de larges ouvertures qui y font croiser différens jets de lumière, & sur-tout des excavations profondes. Il semble qu'on découvre les ruines de quelque château antique, suspendues & vues dans un sens renversé.

Près de l'autel on lit ces mots: *Respectez la sainteté de ce lieu*: & jamais de tels mots ne furent mieux placés pour faire une impression profonde.

Cette grotte conserve sa hauteur & sa largeur dans un espace égal à celui qu'occupe Notre Dame de Paris, & par-là ses diverses branches en sont mieux éclairées, & on en distingue les beautés mieux qu'avec les nombreux flambeaux qu'il faut y apporter. A leur sombre lueur, on marche toujours à la gauche d'un torrent; puis on trouve des décombres effrayans qu'il faut graver, & dont les masses énormes, leur entassement, les contours du terrain ar-rêtent à chaque pas. A droite, à gauche on voit des excavations, mais on suit toujours le torrent qui a couvert les rocs de sédimens friables, qui forment diverses configurations. On trouve de petits bassins, arrangés les uns sur les autres, formés par des stalactites d'une blancheur éclatante, présentant l'ap-

parence d'un grand nombre de bénitiers de marbre ou d'albâtre, placés l'un près de l'autre : à droite ; à gauche de ces bassins sont deux petites ouvertures par où l'eau jaillit, lorsqu'elle est abondante : de l'un, l'eau se reverse dans l'autre par des bords unis & ornés de larmes ; mais il faut quinze jours de pluie pour augmenter le torrent au point de s'élever dans ces bassins. Sur le haut de ces gradins, on trouve un espace uni, de quelques pieds de largeur, puis on redescend vers le lac, dans un espace presque égal à celui de l'entrée des bassins jusqu'à la grotte.

Dans cet espace, le roc est coupé verticalement ; dans le haut il est arrondi, le bas est orné d'une frange de stalactites uniformes, le mur les débordent un peu.

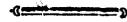
Plus avant, on trouve que le sol est formé par des cuves naturelles, de figures diverses, profondes de six à sept pieds, séparées par des cloisons verticales, de quelques pouces d'épaisseur ; il faut les enjamber sans cesse : peut-être les eaux qui tombent du haut de la voûte les ont creusées à la longue. De ces cuves au lac est un rocher uni & incliné, recouvert d'une voûte de quinze à vingt pieds de haut : elle s'étend sur le lac dont l'eau calme & transparente renvoie l'éclat des flambeaux. A droite, à gauche, au-dessus de la route qui conduit à ce lac, il y a diverses excavations, la plupart en forme d'entonnoirs, surmontées de quelques trous de deux ou trois pieds de diamètre, formés de couches circulaires, semblables à des vis ou aux soubiraux que les Anciens faisaient aux voûtes de leurs réservoirs d'eau.

La seconde branche principale de la grotte est au fond du grand vestibule d'entrée où est l'église, & s'étend à droite de la première ; ses décombres entassés semblent annoncer qu'elle a reçu de plus fortes secousses : son sol est plus élevé ; les rocs sont si grands, si accumulés qu'elle paraît d'abord inaccessible. Parvenu à leur sommet, on jouit d'un aspect magnifique sur une partie de la première entrée.

Un chemin, couvert de débris de rocs, conduit à un stalagmite haut de cinq pieds, qui présente l'apparence d'un corps surmonté d'un capuchon, d'où les eaux, en filtrant, ont formé des rainures semblables à des plis de robe ; une partie, creusée plus profondément, détache une marche assez considérable. Plus loin est une espèce de comble habité par les chauve-souris, dont la fiente répand une odeur presque insupportable. Cette branche de la grotte est toujours fort large, le sol en est uni, formé de roches arrondies, recouvertes d'un limon gras. Au fond on ne trouve qu'une espèce de cuve polygone de plusieurs pieds de diamètre, du milieu de laquelle s'élève un groupe arrondi uniforme de colonne qui joint la voûte supérieure. Les côtés de cette

partie de la grotte sont aussi remplis d'excavations hautes, mais étroites, qui forment un labyrinthe dont il est difficile de sortir.

Revenons au lac qui se trouve au fond de la seconde branche : il est divisé en deux parties ; la première a quinze pieds de profondeur ; les eaux en sont claires & la voûte haute de vingt pieds au-dessus de la surface de l'eau ; au milieu est un rocher recouvert d'une espèce de glaise ; elle se termine par une espèce de renflement circulaire dont la voûte exhaussée ressemble à un dôme. Une petite embouchure, de deux à trois pieds de large, la joint à la seconde partie. Ici la voûte s'abaisse & n'a quelquefois que deux pieds au-dessus de la surface de l'eau : au fond est un bassin d'environ quarante pieds de diamètre dont la voûte se termine par une espèce de cheminée, d'où, peut-être, les eaux tombent dans le lac. Le roc qui l'entoure donne de très-vives étincelles avec l'acier : le fond est d'un sable très-fin, assez semblable à celui qui couvre les bords du Rhône : on trouve quelques îles de sable dans cette partie quand les eaux sont basses. Cette grotte est, en général, recouverte de deux couches de rocs très-distinctes. L'intérieure est calcaire, mais on n'y découvre aucun coquillage entier, aucun qui soit reconnaissable : l'extérieure paraît n'être qu'un composé des débris de coquilles de toutes espèces, liés par un ciment calcaire ; on y remarque quelques coquilles entières, des pointes d'oursins, de pierres judaïques, &c. : des rocs entiers sont formés d'astéroïdes pétrifiés ; en le cassant on découvre leur organisation primitive : plusieurs ont été percés par les pholades. On y a trouvé, dans des fentes, des calcédoines, des agates, & quelques petits cristaux de roches. Au fond du lac on découvre une grande variété de madrépores. On y a trouvé aussi un beau morceau de cristal noir, vitrifiable, & de la nature du schorl.



FRAGMENT sur la SENSIBILITÉ & la  
MODESTIE.

\* \* Des habitudes propres à exciter trop vivement notre sensibilité, ne sont pas moins nuisibles au bonheur que celles qui pourraient l'étouffer ou l'affaiblir.

De toutes les hypocrisies, celle de la sensibilité me paraît la plus ridicule & la plus méprisable ; & c'est proprement le travers de ce siècle. Où est *Molière* ? Point de vice à la mode qui ait mieux mérité qu'on en fasse une justice éclatante au théâtre. Comme le véritable amour, la véritable sensibilité craint les regards indiscrets ; elle a, si j'ose m'exprimer ainsi, sa modestie & sa pudeur.

Pour modérer une sensibilité trop vive ou trop

susceptible, je crois qu'il n'est point de remède aussi sûr que celui de prendre l'habitude d'une manière d'être extrêmement simple, peut être même un peu plus méthodique que ne l'exigerait d'ailleurs un caractère moins faible.

J'ai remarqué souvent que les personnes accoutumées dans leur intérieur à un certain arrangement plus ou moins uniforme, résistaient davantage à toutes les impressions du dehors; que, lors même qu'elles avaient été vivement affectées, on les voyait rentrer plutôt dans l'état de calme qui leur était habituel.

Ne pas trop présumer de ses forces, c'est être modeste pour soi; ne point trop chercher à se faire valoir, c'est être modeste pour les autres. Se bien juger soi-même, est sans doute une règle indispensable pour se bien conduire; mais montrer, avec plus ou moins de retenue, l'opinion qu'on est en droit d'avoir de son mérite, c'est plutôt, ce me semble, un acte de prudence que de vertu.

J'ai vu des hommes du plus grand mérite l'allier avec la plus touchante modestie, d'autres au plus noble orgueil; & je n'ai pas moins pu croire à la vertu des uns qu'à la vertu des autres. La modestie pourrait donc bien n'être qu'un résultat du caractère, de l'habitude, de l'éducation, assez indifférent dans le fond au mérite réel.

Je ne dirai point comme un certain Auteur moderne: Tout le monde fait que je suis modeste; mais je conviendrai que, fautive ou vraie, ma modestie m'a souvent été fort nuisible.

À la conscience éclairée de ses bonnes ou mauvaises qualités, il est souvent essentiel de réunir le courage, de les montrer aux autres, & de leur apprendre ainsi jusqu'à quel point ils pourraient tirer parti de celles qui sont faites pour être utiles.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Un léger mouvement de main au chapeau, ou au front, voilà. Messieurs, voilà plus qu'il n'en faut pour faire un salut ou le rendre. Point de distinction, hommes, femmes, Grands & Petits, que la réforme soit générale! Il est une autre réforme que je n'ai pas moins à cœur, c'est de terminer, tout aussi généralement, ses lettres missives sans autre formule cérémonieuse que la signature de son nom. Combien d'impostures, combien de mensonges on s'épargnerait!

À l'un, c'est du respect, ce sont des hommages respectueux, lors même qu'on est intimement convaincu qu'il n'en est pas digne: à l'autre, c'est une parfaite considération, lorsqu'on n'a pour lui que le mépris le plus décidé; à celui-ci, c'est une estime singulière, & on n'en fait aucun cas; à celui-là,

c'est un attachement sans réserve, & l'on ferait fort embarrassé, & peut-être fort éloigné de lui en donner des preuves: & pour en venir à ces formules, quelle tournure ne cherche-t-on pas, à quelle torture d'imagination ne se livre-t-on pas pour les terminer enfin par ces mots de la plus fastidieuse insignifiance: *votre très-humble & très-obéissant serviteur?*

*Je suis, j'ai l'honneur d'être*, ne sont pas finonimés; les délicats en étiquette épistolaire ne les confondent point: & tel à qui vous écrivez un *je suis*, prétendra qu'il lui fallait un *j'ai l'honneur d'être*.

Je ne suis gueres plus partisan des *je suis tout à vous*, des *vous connaissez mes sentimens pour vous*, des *vous savez combien je vous honore*. Et, Messieurs, bannissons toutes ces insipides formules; jouons ce tour à l'hypocrisie, à la mauvaise foi, à la bassesse. Écrivons avec autant de naïveté que nous parlons!

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 27 Mai 1797.

MESSIEURS,

L'épithape du Docteur *Franklin*, que vous avez inférée dans un de vos précédens Numéros, m'a rappelé celle-ci, faite pour un Horloger très-estimé, mort à Aberconway en Angleterre. T. O.

CI GIT

PIERRE PENDULUM, Horloger,  
qui honora sa profession  
par ses talens:

Si l'intégrité fut LE GRAND RESSORT  
de ses actions,

la prudence en a été le RÉGULATEUR.  
Humain, généreux,  
sa bienfaisance ne S'ARRÊTAIT  
qu'après avoir soulagé  
l'infortune.

Ses MOUVEMENS étaient si bien RÉGLÉS,  
que jamais sa tête ne se DÉRANGEA,  
à moins qu'il ne fut contrarié, DÉMONTÉ  
par des gens

qui n'avaient ni la CHAÎNE, ni la CLÉ de ses idées.

Il sut si bien disposer de son tems  
que les HEURES de sa vie  
coulerent dans un cercle continuél  
d'agrémens & de plaisirs,  
jusqu'à ce qu'une fatale MINUTE

que rien ne peut RETARDER  
vint AVANCER le terme  
de son utile existence.

Il a quitté le séjour des humains  
avec l'espoir de REPASSER  
dans un autre monde

après avoir été NETTOYÉ  
& RÉPARÉ  
par  
SON AUTEUR.

ÉCONOMIE.

*Manière d'élever les Oies & d'en tirer parti.*

On ne donne ordinairement qu'un jars à trois oies; on fait que s'il avait plus de femelles, la plupart des œufs ne ferait pas fécondé. On ne fait couvrir que douze à treize œufs à chaque femelle: le grain & l'eau sont placés à portée de l'oie couveuse, & de manière qu'elle puisse manger & boire sans se déranger. On fait les nids avec la paille, & on les arrange de manière que les œufs ne puissent pas tomber lorsque l'oie les retourne; ce qu'elle ne manque pas de faire chaque jour. Les jars doivent être ordinairement peu éloignés des femelles, & pourvu qu'ils soient à portée de les voir, ils les gardent avec beaucoup de soins. Lorsque les œufs sont sur le point d'éclore, on a l'attention d'en casser le bout du côté qui répond au bec de l'oison, afin qu'il puisse prendre l'air & acquérir promptement assez de force pour se débarrasser de toute la coque.

On commence à plumer les oies dans les premiers jours d'Avril; on enlève, avec soin, les plus belles plumes de la poitrine & du dos, mais de manière à ne pas toucher au duvet. On arrache en même tems de chaque aile cinq grosses plumes à écrire: quelques personnes se contentent d'en prendre quatre. Les plumes à écrire peuvent être arrachées de nouveau au bout de trois mois, ou trois mois & demi après la première opération, & ensuite régulièrement deux fois l'année. Les oies vieilles & les jars sont dépouillés de leurs plumes fines trois fois dans l'année; savoir, sept semaines après la première opération, & sept autres semaines après celle-ci, ce qui est pour la dernière fois de l'année.

Les jeunes oies peuvent être plumées une fois, lorsqu'elles ont trois mois ou trois mois & demi, mais il ne faut pas leur arracher les grosses plumes si les oisons sont venus tard. Lorsque les couvées sont tardives, on ne plume pas les vieilles oies en Avril, mais on diffère d'un mois cette opération.

L'orge & l'avoine données pour nourriture ordinaire à ces oiseaux les font mieux porter, & donnent à leurs plumes plus de qualité & une croissance plus prompte; ils doivent toujours avoir de l'eau & de l'herbe en quantité suffisante.

Quelques personnes qui élèvent des oies se disent de les plumer, & regardent cette opération comme cruelle, mais il ne paraît point que ces animaux souffrent quand on les dépouille avec précaution; on assure même que la mue qu'ils doivent né-

cessairement subir, lorsqu'on ne touche pas à leurs plumes, les rend souvent plus malades que cette opération qui présenterait pour notre pays une nouvelle branche de commerce très-lucrative.

MÉDECINE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lutry, 1 Juin 1791.

MESSIEURS,

S'il est un préjugé dont l'humanité ait été la victime, c'est assurément celui de l'incurabilité de la goutte & du rhumatisme. La réfutation victorieuse de cette erreur mériterait seule à l'Auteur du *Manuel des Goutteux & des Rhumatistes* (\*) la reconnaissance du genre humain. On ne peut être soustrait à une fausse & sinistre opinion, sans être rendu à la clarté d'une vérité salutaire. Ce passage est le même que celui des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie. Quand donc M. Gachet n'aurait pas fait, comme il l'a prouvé par les cures les plus constantes, la découverte du plus puissant spécifique contre deux longues & cruelles maladies, il aurait ouvert la carrière qui peut mener à ce but désirable; mais aussi éclairé que courageux, il a poussé aussi loin qu'il le pouvait ses recherches, & après une discussion lumineuse & méthodique sur la cause essentielle de la goutte & du rhumatisme, il a ramené tous les divers accidens qui pouvaient les procurer, à un résultat simple & unique, & a étaié sa théorie d'observations & d'expériences qui forment une démonstration, où tous les phénomènes de cette maladie sont expliqués avec intelligence & sagacité.

L'unité de sa théorie a contribué à l'unité de sa pratique. Un seul remède, facile à prendre, & une fois par jour, suffit pour la cure, & la cure même radicale, en observant les précautions & le régime indiqués pour éviter les récidives. C'est ce dont on peut s'assurer en consultant des Médecins éclairés sur ce sujet. Je crois rendre service à mes Compatriotes, ainsi qu'à M. Plessis, chez qui il y a un dépôt de ce remède, en vous priant de vouloir bien insérer ma lettre dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Un de vos Abonnés.*

P. S. Mr. Plessis demeure à Lausanne, maison des D<sup>l</sup>es de Daillens, à la Cité dessous, au deuxième étage.

(\*) M. Gachet, Docteur en Médecine, Membre de l'Académie des Arcades de Rome, du Musée de Paris, &c.

MORTS.

Sieur Jean-Jaques Amaron, Hérault, Citoyen de cette ville, âgé de 35 ans.  
Catherine Vursten, veuve de Jean Depont, âgée de 73 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

II JUIN 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 11 minutes, & se couche à 7 heures 9 minutes.  
La LUNE se leve à 11 heures 30 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.	
3 Juin.	12 5†	0 17 3†	0 14 5†	26. p. 6. lig. 3	26. p. 6. lig. 0	26. p. 6. lig. 0			
4. . .	14 0†	0 20 3†	0 15 2†	26. 6.	26. 7.	26. 5.	5		
5. . .	15 0†	0 20 9†	0 18 3†	26. 7.	26. 7.	26. 7.	5		
6. . .	17 0†	0 21 2†	0 19 5†	26. 6.	26. 6.	26. 6.	0		
6. . .	15 3†	0 19 2†	0 18 0†	26. 6.	26. 6.	26. 6.	0		
7. . .	16 3†	0 19 11†	0 17 3†	26. 7.	26. 7.	26. 7.	0		
8. . .	14 0†	0 20 3†	0 18 1†	26. 8.	26. 7.	26. 7.	0		

## BELLES-LETTRES.

### CHARADE.

**M**on premier, mon dernier serpentent sur la glaïfe;  
Mon milieu vous présente une élégante Anglaise;  
A la taille de Nymphe, à l'air tendre & penif;  
Mon tout de mon premier est le diminutif.

*VOYAGE du Gouverneur PHILLIP à Botany-Bay, avec la description du Port Jackson & de l'isle Norfolk; traduit de l'Anglais. A Paris, & se trouve à Lausanne chez A. Fischer, Libraire.*

Ce Voyage a des parties intéressantes, nous nous bornerons à en donner quelque idée à nos Lecteurs. Il s'agissait de transporter & d'établir dans la Nouvelle-Hollande des criminels qu'il était dangereux de laisser dans leur patrie, & cruel d'envoyer à la mort. On les transportait autrefois dans les Colonies Américaines, sur-tout en Virginie, où ils servaient à éclaircir les immenses forêts de sapin qui la couvraient. Ces Colonies, devenues indépendantes, n'offraient plus de débouchés, pour ainsi dire, à cette triste marchandise; il fallait chercher un lieu pour la déposer, & on choisit Botany-Bay, lieu découvert & visité par le Capitaine Cook.

Deux vaisseaux, le Supply & le Sirius, trois autres petits navires, chargés de provisions, six bâtimens de transport furent préparés pour cette expédition. Ces six derniers étaient chargés de huit-cents vingt-huit criminels, dont deux cents vingt-deux étaient des femmes: deux cents soldats de marine veillaient sur eux. Le Gouverneur Phillip commandait à la flotte entière: elle partit le 13 Mars 1787.

Elle relâcha aux Canaries, & l'Auteur en fait la description; mais elle se trouve dans presque tous les Voyages qui y abordèrent. Il décrit encore Rio de Janéiro & le Cap de Bonne-Espérance, où la flotte aborda & séjourna. Ces descriptions n'ajoutent encore que peu à nos connaissances géographiques sur ces lieux. Enfin, le 3 Janvier 1788, le Supply découvrit la côte de la Nouvelle-Galle méridionale, & débarqua à Botany-Bay. Le reste de la flotte arriva peu de jours après.

Botany Bay n'offrit pas un lieu commode pour fonder un établissement; le sol en était humide & mal sain, la baie peu profonde & ouverte au vent d'orient. Phillip fixa ses vues sur le port Jackson qui en est éloigné de trois lieues; un fond sûr, une vaste enceinte, une belle source d'eau le déterminèrent; mais avant que la flotte eut quitté Botany-Bay, elle vit arriver les deux vaisseaux Français com-

mandés par M. de la Peyrouse. Les Français en reçurent des honnêtetés & des secours : ces vaisseaux s'éloignèrent, après quelque séjour, pour visiter les parages du nord-ouest de l'Amérique, d'où ils ne sont plus revenus.

Le port Jackson forme un bassin spacieux ; son entrée a deux milles de large, il est profond de treize ; mais les bois & des marais font craindre qu'il ne soit pas aussi sain qu'on l'espéra d'abord. Cependant on résolut de s'y fixer : on y établit une forme de Gouvernement, avant même d'y avoir élevé des maisons, & Phillip fut fait Gouverneur des villes, garnisons, forts, &c. qui pourraient s'établir. Il envoya visiter l'île de Norfolk ; elle le fut avec soin : elle a sept lieues de tour, est couverte de forêts superbes, & montre par-tout des indices d'une grande fertilité, comme d'anciens volcans. On résolut de la cultiver, & le succès a répondu au travail. On éleva une ville dans la crique de Sydney-Cove, dans l'enceinte du port Jackson, & dès-lors tout a pris dans cet établissement une forme régulière.

On trouvera dans cet ouvrage une description intéressante des habitans de la Nouvelle-Hollande, de diverses plantes nouvelles, de quelques animaux quadrupèdes, & de quelques poissons.

On a joint au voyage du Gouverneur Phillip à Botany-Bay la relation de celui des vaisseaux l'Alexandre & l'Amitié, des découvertes qu'ils firent, & le naufrage déplorable du navire le Gardien. Nous ne pouvons entrer ici dans de plus grands détails ; ceux-ci suffiront peut-être pour décider le Lecteur à lire cet ouvrage ou à le laisser.

### VARIÉTÉS.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 5 Juin 1791.

MESSIEURS,

Souvent les idées les plus singulières d'un individu de la Société contribuent au plus grand bien social. Telle sera peut-être celle qu'a eu feu *Théodore Déjean* de Toulouse. Ce particulier, dans son dernier testament, du mois de Mai 1788, avait déclaré qu'il voulait, qu'après sa mort, son corps fut gardé, dans sa maison d'habitation, pendant deux fois vingt-quatre heures ; que, ce tems écoulé, il fut porté à l'église dans une bière non cloutée, son visage étant couvert d'un mouchoir ; qu'après la cérémonie de ses obsèques, la bière toujours non cloutée, fut mise dans la fosse qui lui serait destinée ; que cette fosse restât ouverte encore vingt-quatre heures ; que quatre hommes fussent obligés de le garder pendant ce tems dans le cimetière ; que, septante-deux heu-

res après son dernier soupir, un Chirurgien lui tranchât la tête, & qu'après l'avoir mise dans la bière, alors seulement celle-ci serait cloutée & la fosse comblée. Par le même testament M. *Déjean* a chargé deux Sœurs de la Charité, de la maison St-Etienne, de l'exécution de ses volontés à cet égard, en leur léguant, en reconnaissance, une somme de mille liv. Il a voulu aussi qu'il fut payé un louis d'or au Chirurgien, & six livres à chacun des quatre hommes qui l'auront gardé : " On sera surpris, dit-il dans son testament, de me voir entrer dans un aussi grand détail, prendre autant de précautions pour l'inhumation de mon corps ; qu'on n'en attribue cependant le motif qu'à la crainte d'être enterré tout vivant. Je desire que le Gouvernement prenne cet objet à cœur, & malgré qu'à cause des crimes que j'ai commis, je mérite bien de souffrir les tourmens d'une telle mort ; je ne me sens point la force de résister à une si cruelle épreuve". — M. *Flotard*, Notaire, a reçu ce testament, & M. *Bose*, Chirurgien, est celui qui a coupé la tête au cadavre. L'affluence du peuple était si grande qu'il n'aurait pu une seule personne de plus dans le cimetière.

T. O.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevay, 7 Juin 1791.

MESSIEURS,

On lit, dans plusieurs papiers publics, les détails suivans, & que j'en extrais, dans l'espoir de vous fournir un article qui pourrait avoir quelq'intérêt pour vos Lecteurs.

" E'un des plus riches capitalistes de Paris est mort ces jours derniers. Il laisse deux millions cinq cents mille livres que des collatéraux vont se partager. Il était garçon : le desir d'amasser sans cesse ne pouvant exister avec celui de partager sa fortune & d'en faire jouir une compagne & des enfans. On ne devinerait jamais comment il s'était fait ses premiers fonds. Etant à Hambourg, il allait boire tous les jours de la bière dans une tabagie, & c'était là son unique souper ; il ne manquait pas d'emporter le liège de la bouteille qu'on lui servait, ainsi que tous les bouchons qui pouvaient tomber sous sa main. Arrivé chez lui il les jettait dans un tonneau. Au bout de sept à huit ans il retira cent écus de tous ces bouchons ; voilà le premier fondement qu'on donne à sa fortune. Il ne faisait qu'un repas, qu'il allait chercher dans les auberges où l'on donne à manger pour vingt ou vingt-quatre sous : son portefeuille était toujours extrêmement garni ; il le portait dans une poche faite au haut de la doublure de son habit, le bras gauche sans cesse le ferrant, de

maniere qu'il semblaient collé contre son cœur, & rien n'était capable de le déranger de cette situation gênante. Peu de jours avant sa mort, des personnes de sa connaissance, le voyant périr d'inanition, lui proposèrent de faire des bouillons. *Oh! oui*, répondit-il, c'est bientôt dit *du bouillon!* & *la viande qui est-ce qui la mange a?* Il ne voulut donc pas qu'on lui fit du bouillon. On peut croire que sa mort a été causée autant par le défaut de soin & de nourriture que par la maladie; & l'on a trouvé huit-cents mille livres d'assignats sous le chevet de celui qui s'était refusé une livre de viande".

◀────────────────▶

*EXTRAIT d'un Papier public.*

Un vieil avare mourut dernièrement à Londres; ses héritiers s'empresèrent d'assister à la lecture de son testament, aux clauses duquel ils ne s'attendaient gueres. En voici les principales.

Je donne & lègue à mon neveu mon vieil habit noir.—Je laisse à ma niece le gilet de futaine qu'on me trouvera sur le corps en mourant.—Je laisse à chacun des petits-fils de ma sœur un des pots de fayence qui sont sur le haut de l'armoire de ma chambre.—Je lègue à ma sœur elle-même, pour dernière marque de l'amitié qui nous a toujours unis, la cruche de terre brune qu'on trouvera au chevet de mon lit.

Qu'on juge de l'étonnement des co-héritiers à la lecture de ce testament bizarre! Chacun en parlait d'une maniere peu honorable pour le défunt. La sœur du bon homme se trouvant placée tout auprès de la cruche dont elle venait d'hériter, la brisa d'un coup de pied dans un mouvement de colere, & des milliers de pieces d'or se répandirent aussitôt dans la chambre. Cette vue produisit une révolution subite sur les visages des assistans, & fut pour eux un coup de lumiere; chacun courut chercher son lot, & trouva que le défunt avait voulu lui ménager le plaisir d'une agréable surprise.

◀────────────────▶

*AUX AUTEURS DU JOURNAL.*

Villards Ste-Croix, 27 Mai 1791.

M E S S I E U R S ,

Vous ne vous êtes point refusés à publier, dans le Journal que vous rédigez, les lettres de divers particuliers qui y sollicitaient le secours de personnes éclairées sur les moyens de se délivrer des maux dont ils étaient atteints, & quelques-uns d'entr'eux ont obtenu, par cette voie, le soulagement ou la guérison qu'ils n'avaient encore pu se procurer. Pourrais-je me flatter, Messieurs, que vous m'accordassiez la même grace qu'à ces particuliers,

en m'ouvrant l'accès de votre Feuille, pour y exposer la situation douloureuse de ma femme, épouse digne de toute mon estime, à laquelle je suis tendrement attaché, & dont les souffrances continuelles ne cessent de m'affliger & de me déchirer le cœur?

Elle a cinquante-deux ans; il y en a environ deux qu'elle fut frappée, du côté droit, d'une apoplexie, accompagnée de paralysie. On fut prompt à lui administrer les remèdes les plus efficaces que l'art prescrive dans pareil cas, & qui l'ont heureusement rendue aux vœux les plus ardens de mon cœur; mais il lui survient souvent depuis lors des menaces de semblables attaques qui, malgré qu'elles soient légères, ne laissent pas de me donner les plus vives & les plus justes allarmes. Cette situation, qui lui présente sans cesse le tombeau entr'ouvert pour la recevoir, déjà très-pénible & très-cruelle, l'est encore davantage par une des suites de son funeste accident; son pied droit est resté comme engourdi, comme privé de vie, sans rougeur, sans enflure, sans aucun indice extérieur du dépérissement dans lequel il est tombé. Lorsqu'elle en veut faire usage, il ne semble reprendre de la vie que pour lui faire ressentir de poignantes douleurs: il reste toujours sans force; à peine elle peut s'appuyer légèrement dessus. En vain a-t-elle consulté plusieurs personnes très-instruites dans l'art de guérir; jusqu'à ce moment aucun remède n'a apporté d'amendement à son état; & même tout fait craindre qu'il n'empire. Peut-être est-il quelqu'un qui s'est trouvé dans le même cas qu'elle, & qui a eu le bonheur d'en sortir par quelque remède dont il pourrait donner la recette. Peut-être encore est-il quelque particulier, & sur-tout quelque Médecin ou Chirurgien, des lumieres duquel nos circonstances nous ont tenu éloignés, & qui pourrait & voudrait bien nous indiquer le remède après lequel nous soupirons depuis si longtems. S'il s'en trouve parmi vos Lecteurs, Messieurs, nous les supplions au nom de l'humanité, ma femme, moi, & toute notre famille, de nous tendre leur précieux secours; & leur offrons, pour une récompense, digne de celui qui s'empresse à faire une bonne action, la douce jouissance d'avoir rendu à ses occupations, par conséquent presque à la vie, une femme estimable & laborieuse; nous leur offrons la reconnaissance la plus vive & la mieux sentie, les sentimens de joie & de bonheur dont nos cœurs feront pénétrés.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Jean-Baptiste Neiret, Régent.*

◀────────────────▶

## A G R I C U L T U R E .

Un des fléaux les plus fâcheux pour la campagne, c'est la grêle. En peu de tems elle ravage les vignes, les grains, les arbres fruitiers, & quelquefois les bois & les forêts. Les environs des montagnes y sont plus sujets que les plaines découvertes. Dans le voisinage de la mer, qui a bien ses inconvéniens, on est communément à l'abri de ses effets. Le tems des orages à grêle est ordinairement celui des grandes chaleurs; alors tous les fruits de la terre sont en risque, rien ne peut les garantir. Mais il ne s'agit point ici de détailler le mal que peut faire ce fléau, il n'est que trop connu. Il s'agit moins encore d'expliquer comment il se forme, ni comment le prévenir, parce que cela est impossible; mais il ne sera peut-être pas inutile de dire ce qu'il faut faire dans les campagnes qui ont eu le malheur d'être frappées de la grêle. Quelques circonstances m'ont mis à portée de l'examiner.

Le 25 Mai 1783, année où, en Juin & Juillet, il y eut un brouillard extraordinaire, il tomba de la grêle assez grosse & abondante dans un canton de la Beauce que j'habite. En quelques minutes la plus grande partie des seigles & des fromens fut détruite entièrement. Il ne resta que du chaume, comme après la moisson faite. Les avoines & les orges, sainfoin & bisailles ou graines rondes, n'étaient pas assez mûrs pour en souffrir beaucoup.

La première idée qui vint fut de labourer les champs grêlés & d'y semer des graines de plantes qui croissent en peu de tems, afin de ne pas perdre l'année; mais en y réfléchissant, on pensa que la terre, ayant été fortement battue par la grêle & par la pluie qui la suivit, elle ne pourrait être assez-tôt ameublie par le labour, pour qu'on l'ensemencât avantageusement; quelques particuliers cependant l'essayèrent.

On ne fut pas longtems sans voir de nouvelles tiges de froment s'élever à la place de celles qui avaient été détruites par la grêle, & en plus grand nombre que les premières. En un mois ces nouvelles tiges parvinrent à la hauteur ordinaire. Dans certains champs où tout avait été détruit, on ne s'apercevait pas qu'il avait grêlé. Dans ceux où une partie des tiges avait été épargnée, les nouvelles & les anciennes, qui étaient plus avancées, faisaient un mélange de vert & de jaune, capable d'étonner les voyageurs.

Il n'avait presque rien repoussé dans les champs de seigle qui étaient trop avancés, quand la grêle arriva, ce qui ne doit pas surprendre, parce que le seigle ne talle pas comme le froment. Il y eut cet été beaucoup d'orages, qui donnerent des pluies chaudes, toujours très-avantageuses. Chaque fouche produisit trois ou quatre tiges, plus fines que

celles que la grêle avait détruites. Il s'y forma des épis assez beaux, qui fleurirent à la fin de Juin & au commencement de Juillet, c'est-à-dire environ un mois après le tems où le froment a coutume de fleurir.

Qu'on s'imagine la joie & la satisfaction des laboureurs à la vue d'une récolte à laquelle, ils ne s'attendaient pas! Ils se féliciterent de n'avoir pas labouré leurs champs grêlés, comme ils en avaient eu envie d'abord. Ceux dans les champs desquels il n'était rien resté, furent les mieux partagés, parce que tout ayant repoussé en même tems, tout devait mûrir en même tems. Il n'en était pas de même de ceux dont les champs n'avaient été grêlés qu'au quart ou à moitié, car ils étaient obligés de laisser tomber le grain des anciennes tiges, pour attendre que celui des nouvelles fut mûr....

Quand la grêle frappe les grains lorsqu'ils sont à maturité, la terre se couvre de semence, qui leve même sans qu'on la labouré. La vue d'une grande quantité de seigle & de froment répandus après la grêle du 13 Juillet 1788, engagea beaucoup de personnes à donner aux champs maltraités un labour & un hersage; bientôt les grains germerent & poufferent, & ces champs verdirent comme au mois de Novembre. Les tiges même étaient trop près les unes des autres, & par places. L'hiver de 1788 à 1789 fut très-rigoureux: les champs semés par la grêle, quoique très-forts, souffrirent beaucoup, surtout dans les terres froides & humides, qui n'avaient pu être assez soulevées par un seul labour & qui n'avaient point eu d'engrais. Néanmoins on vit au printemps un champ reprendre & les tiges se fortifier; mais l'herbe gagna dans toutes les places vuides....

*Note des Rédacteurs.* Nous avons extrait cet article du *Journal d'Agriculture à l'usage des habitans de la campagne*, par M. l'Abbé TESSIER de l'Académie Royale des Sciences. Lorsqu'un nom, comme celui de M. Tessier, est à la tête d'un tel ouvrage, il doit en faire préjuger le mérite; il doit tenir lieu de tout éloge; aussi nous bornons-nous à indiquer qu'on trouve ce Journal & qu'on s'y abonne à Lausanne chez MM. *Franç. Grasset & Comp.* Il en paraît deux Nos par mois. Le prix de la souscription est de 9 liv. de France, payables à l'avance, pour l'année complète: on n'a à payer de port que celui depuis la frontière.

## M O R T S .

Mr. Jean-Daniel Mellet, de Lausanne & d'Oron, Ministre du St. Evangile & Bachelier au Collège dudit Lausanne, Agé de 74 ans.  
Alexandre Gillet, Citoyen de Geneve, Agé de 26 ans.  
Henriette-Marguerite Bähler, fille mineure.  
Un enfant mort avant le baptême.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

18 JUIN 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 19 minutes, & se couche à 7 heures 54 minutes.  
La LUNE se leve à 6 heures 30 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
10 Juin	14 2†	0 17 3†	0 15 0†	0 26. p. 7. lig. 6	26. p. 7. lig. 2	26. p. 7. lig. 3
11. . .	14 5†	0 19 2†	0 16 3†	0 26. 6.	26. 6.	26. 5. 8
12. . .	13 5†	0 18 0†	0 13 2†	0 26. 7.	26. 7.	26. 8. 3
13. . .	6 2†	0 10 3†	0 5 2†	0 26. 7.	0 26. 6.	2 26. 5. 3
14. . .	3 1†	0 8 2†	0 2 3†	0 26. 5.	0 26. 4.	0 26. 3. 0
15. . .	1 2†	0 7 3†	0 2 0†	0 26. 3.	1 26. 3.	2 26. 4. 0
16. . .	3 0†	0 7 0†	0 4 9†	0 26. 5.	5 26. 5.	2 26. 5. 3

## VARIÉTÉS.

### FRAGMENT sur l'Habitude.

IL est peu d'impressions physiques dont l'ascendant ne puisse devenir funeste à notre bien-être; mais cet ascendant, c'est l'habitude seule qui lui donne une grande énergie. Nous devons donc éviter, avec grand soin, le danger d'une pareille habitude.

Ne nous refusons à aucune jouissance agréable & honnête; mais, pour n'en être point esclaves, ne nous y livrons jamais avec assez de suite, avec assez d'abandon pour qu'il ne soit plus en notre pouvoir de nous en abstenir à volonté..... s'abstenir pour jouir, disait *Julie*, c'est l'épicurisme de la raison, c'est le secret d'une vertu qui pourrait bien être la première de toutes les vertus; car n'est-ce pas la tempérance qui nous conserve cet empire sur nous-mêmes auquel nous devons la force, le courage, tous les sentimens de justice & de générosité qui peuvent élever l'ame? Il n'est pas impossible d'affaiblir le pouvoir des habitudes auxquelles on a laissé prendre un trop grand ascendant; mais il en est de ce pouvoir comme de tous les autres: il est bien plus aisé sans doute d'en prévenir la naissance que d'en arrêter les progrès.

Pour combattre l'influence de certaines impressions

physiques, on employera, avec plus de succès, d'autres impressions physiques qui les effacent ou les contrarient, que toutes les forces réunies du sentiment & de la raison.

C'est ainsi qu'en s'accoutumant à des exercices plus ou moins pénibles, l'on pourra se défaire insensiblement de ces habitudes de mollesse dont il est si difficile de se défendre, grace à toutes les conséquences de notre éducation, à toutes les servitudes de notre maniere d'être.

Nous avons une grande disposition à devenir machines, c'est-à-dire à être le lendemain ce que nous avons été la veille, à faire & à sentir ce que nous faisons & ce que nous sentons, sans aucun choix, sans aucune reflexion. Ce qui n'est guere moins vrai, c'est qu'il est peu de choses que nous faisons ni plus sûrement, ni mieux que ce que nous faisons aussi machinalement.

De cette expérience, qui pourrait donner lieu, je crois, à plusieurs observations importantes, je ne tirerai ici que ce seul résultat: que s'il est beaucoup de rapports où l'on doit craindre de se laisser aller à cette maniere d'être purement machinale, il en est d'autres où l'on peut le désirer le plus raisonnablement du monde.

Beaucoup d'habitudes sont utiles, essentielles, qui n'ont cependant en elles-mêmes que peu ou point

d'intérêt. De ce nombre sont certaines habitudes d'exercice, d'ordre, de propreté, de soin, de complaisance, qui tiennent à des détails ou pénibles, ou monotones, ou minutieux. Il est bon de s'accoutumer à faire machinalement tout ce qu'il est utile de faire, & qu'on ne ferait point d'ailleurs sans peine ou sans effort.

EXTRAIT d'une lettre d Udine, capitale du Frioul, en Italie (du 20 Avril 1791.)

"Il est important de publier une découverte précieuse que l'on doit au hazard. Une femme se trouve dans les accès effrayans de la rage, on lui donne, par méprise, du vinaigre au lieu d'une autre potion, & elle en est parfaitement guérie. Le Comte de Leonissa, Médecin de Padoue, a fait l'essai de ce même remède sur plusieurs malheureux atteints de la rage, & ils en ont été promptement & parfaitement guéris. Il en donnait une pinte le matin, une seconde à midi & une troisième le soir.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 13 Juin 1791.

Si vous inférez dans votre Feuille l'anecdote suivante, on vous accusera peut-être de faire une incursion sur le domaine des faiseurs d'Almanachs; n'importe, Messieurs, publiez-la. Tel vous blâmera d'en occuper vos Lecteurs, qui la lira avec plaisir, & dédaignerait de lire un article sur la Morale ou l'Agriculture. N'oubliez jamais qu'il faut des alimens pour tous les estomacs; n'oubliez jamais qu'il n'est personne qui voulut souscrire à un Journal, s'il lui était défendu de le critiquer bien ou mal.

Le 2 Février dernier, un Horloger de Paris va à la messe du Roi, portant avec lui un piège destiné à prendre en flagrant délit les mains qui oseraient s'introduire dans ses poches. Joseph Bicant en fut la victime; se trouvant près de l'Horloger, il fut tenté de lui voler son porte-feuille; mais à peine la main a passé dans l'ouverture de la poche que le piège se détend, & les doigts du voleur vont subitement à l'endroit où ils voulaient atteindre. Bicant jette un cri effroyable... On demande ce que c'est... & chacun de rire aux dépens du malheureux *doité*; il est saisi, & on le trouve nanti de deux assignats de deux cents livres, de sommes considérables en or & en argent, ainsi que d'une montre d'or, & de tout cela il rend fort mauvais compte. Il est traduit par devant le Commissaire de la Section, qui l'envoie en prison pour être jugé par le tribunal de police.

Amené à l'audience du 12, Joseph Bicant nie avoir fait aucune tentative pour voler; il soutient que les doigts trouvés dans la poche de l'Horloger

ne sont pas les siens; il les renie enfin totalement, & dit que ceux qui lui manquent ont été mangés par un chien qui l'avait fortement mordu. L'Horloger, mandé à l'audience, ne voulut point y paraître, en alléguant, pour s'en excuser, que plusieurs particuliers devaient s'y trouver pour le remarquer, & lui faire ensuite un mauvais parti. Le Tribunal a condamné le coupable à passer six mois à Bicêtre.

T. O.

\* Dans quelques parties de l'Angleterre, on forme de la manière suivante le sol ou plancher des grandes. Le sol est d'abord aplani & nivelé avec soin; on répand ensuite du mortier sur lequel on place des briques, sur champ, observant de ne point mettre de mortier entr'elles. On les place aussi serrées qu'il est possible & que le comporte leur surface souvent inégale; on a même soin de les unir avant de les placer. Lorsque tout le sol est couvert de briques ainsi disposées, on répand dessus un sceau de mortier très-liquide qu'on étend par-tout, au moyen d'un balai, afin de le faire entrer dans toutes les interstices. Au bout de trois ou quatre jours, lorsque le mortier est sec, on en met du nouveau qu'on fait entrer très-exactement dans toutes les jointures. Quelques jours après, on enlève avec une pelle, une truelle & un balai tout le mortier qui n'est pas dans les jointures, & que l'on consolide avec la truelle.

Il a fallu pour un plancher de dix-huit pieds sur quinze, fait de cette manière, cent cinquante briques; & en calculant la main-d'œuvre, la partie des briques & de la chaux, on trouve que ces sortes de planchers reviennent, en Angleterre, à cinq sols le pied carré.

Tous les jours on place des poteaux pour servir d'indication ou de limites; mais on l'on ne fait aucune attention à la manière d'y procéder, ou l'on compte avoir tout fait quand on a choisi le bois. Cependant il est quelques observations essentielles dans cette opération; les voici.

On forme en terre une fosse de dix-huit pouces de profondeur & de six pieds de long. On commence d'abord à y allumer un peu de paille & un ou deux fagots de menu bois. On place ensuite les poteaux, au nombre de trois ou quatre, en travers, en mettant sur le feu la partie du poteau qui doit être vers la surface de la terre, & on entretient le feu avec du menu bois, en le mettant par l'extrémité de la fosse qui se trouve au vent. Dès qu'un des côtés du poteau est assez charbonné, on les retourne; & pour empêcher le feu d'attaquer les parties qui ne doivent pas être brûlées, on les humecte de tems en tems avec un linge mouillé, ou bien on entoure le poteau de paille sur laquelle on ré-

pand de l'eau de tems à autre , ce qui empêche le feu de se communiquer. Les poteaux sont retournés plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ils soient couverts de cendres blanches, & qu'ils aient formé une couche de charbon de quelques lignes d'épaisseur. On charbonne ainsi successivement tous les poteaux qu'on veut préparer. Il est bon d'observer que les copeaux valent mieux que toute autre espee de bois pour bruler dans ce cas; on peut les jeter plus aisément entre les poteaux lorsqu'on veut augmenter le feu.

—————

*ESSAI sur les moyens de faire du bon vin avec des raisins secs. Par M. JOLIVET.*

Les raisins de *passé* ou secs ont été desséchés par l'épreuve d'un degré de chaleur artificielle, en les exposant en espaliers aux rayons d'un soleil ardent dans les vignobles méridionaux, ou en les mettant, avec précaution, dans un four un peu chaud, seulement pour en faire évaporer l'eau de végétation. Cette opération rapproche les parties les plus essentielles du fruit & le rend plus sucré. En cet état, le grain de raisin ne fermenterait pas, & par conséquent ne saurait faire du vin. Mais en lui faisant reprendre l'eau qu'il a perdue, il revient à peu près à son premier état. Bouilli dans une petite quantité d'eau chaude, il forme une sorte de vin cuit. Etendu d'une quantité d'eau, pareille à celle que l'évaporation lui a fait perdre, il est susceptible de faire de bon vin, sur-tout entre les mains de qui connaît la manipulation des vins, les principes & les loix de la fermentation. Il serait même plus facile de faire avec du raisin sec un vin de meilleure qualité, parce qu'on est maître d'employer la quantité d'eau nécessaire, qu'il ne l'est d'en faire avec du raisin frais, qui contient la quantité d'eau que la nature y a fait entrer, laquelle n'est pas, tous les ans, dans un rapport suffisant avec la matière sucrée.

Mais la fermentation, principe de la qualité du vin, ne s'établit pas de même dans tous les fruits, ni dans toutes les especes de raisins secs. Voici les especes de raisins secs les plus connus.

Raisins de *Roquevaire*; on les tire de la Provence. Raisin de *Malaga*, raisin de *Deane*, de *Smyrne*, de *Corinthe*, de *Damas*. Le raisin de *Malaga* & de *Roquevaire* conviennent le mieux à la vinification pour la classe pauvre.

La manipulation du raisin sec & les procédés qu'il exige sont les mêmes que pour le raisin frais, à l'addition de l'eau près. On encuve le fruit, il s'enfle, on le foule, il s'échauffe, il fermente; & aussitôt que la liqueur imprime sur la langue une saveur légèrement piquante, & qu'on voit le mou s'abaisser, on le decuve. La boisson fera d'autant meilleure que la vinification aura été exercée sur un

plus grand volume; qu'on aura eu une température chaude; que l'on aura empêché, avec plus de soin, les principes volatils de s'évaporer; que la fermentation aura été plus prompte & plus vigoureuse, & que le décuage aura été mieux fait.

On doit examiner l'état du fruit avant de l'acheter. Il en vient beaucoup dans des boites qui est moisi. Le vin qu'on en obtient contracte un peu de ce défaut.

Les fruits secs réussissent en tout tems à faire du vin, quand on peut faire monter la fermentation au quinzième degré au-dessus du zéro du thermomètre; mais, pour que le vin ait du corps & soit spiritueux, il faut que la fermentation monte à seize, dix-sept, dix-huit, & même vingt degrés.

Je connais trois manières d'exciter la fermentation, quand le froid s'oppose à cette opération: c'est de faire chauffer l'eau qu'on met dans la cuve pour la dissolution des fruits; c'est quand la dissolution a été accomplie par l'eau froide, d'échauffer le marc avec des chaudronnées d'eau tiède & ensuite bouillante; c'est d'introduire un vase spacieux de grès ou de fer blanc, plein d'eau bouillante, dans la cuve, aussitôt après la dissolution complète du fruit par l'eau froide.

Est-il un degré fixe où l'on doit arrêter la fermentation des raisins secs, de peur qu'elle ne passe à l'effervescence? Je ne pense pas qu'on doive la contenir, quand elle n'est fougueuse que par l'effet de l'atmosphère. A l'égard de la fermentation provoquée par l'art, je l'ai poussée jusqu'à vingt-quatre degrés du thermomètre, sans que la liqueur ait eu aucune altération.

—————

BELLES-LETTRES.

Le mot de la Charade, inférée dans le dernier Numéro, est *vermisseau*.

—————

*Historiettes & conversations à l'usage des enfans qui commencent à épeller, & de ceux qui commencent à lire un peu couramment: suivies de Lydie de Gerlins, ou Histoire d'une jeune Anglaise de huit ans, pour servir à l'instruction & à l'amusement des jeunes Françaises du même âge. Par Madame de V... A Maastricht, & se trouve à Lausanne chez M. Luquiers, Libraire.*

Nous l'avons déjà observé plusieurs fois; il est tout aussi rare que les ouvrages, destinés à l'usage des enfans soient à leur portée, qu'il est que les productions faites pour instruire le peuple, remplissent un but aussi intéressant. Le livre que nous annonçons doit faire ici néanmoins une exception: presque toujours il est à la portée de l'enfant; la mo-

rale qu'il contient peut être fautive par lui, peut, en même tems, l'instruire & l'amuser. Un tel mérite se rencontre si rarement, qu'on nous permettra d'insister auprès des peres & meres pour leur conseiller de se procurer cette production. Elle est tirée, en partie, des leçons pour les enfans de Madame *Barbault*, & de quelques autres ouvrages Anglais de ce genre; l'Auteur y a fait seulement quelques changemens qui en rendent la lecture plus agréable pour ses jeunes Lecteurs.

## A G R I C U L T U R E .

Ce ne sont pas les boutons à fleurs qui sont le plus exposés aux attaques des insectes. Les feuilles des arbres & des plantes en sont encore plus souvent détruites, & elles le sont par un plus grand nombre d'insectes. Les uns les rongent dans leur totalité pour s'en nourrir: les autres ne tirent leur aliment que de ce qui est contenu entre la peau de dessus & celle de dessous que nous nommons *membranes*, ou même vivent d'une de ces peaux seulement. Ceux qui en mangent la feuille entière, ou seulement une de ces peaux, se tiennent en dehors; mais ceux qui mangent ce qui est renfermé entre les deux peaux, se placent dans l'intérieur, y creusent leur demeure & y trouvent un abri.

D'autres insectes roulent les feuilles; ils les tiennent roulées en les assujettissant par des brins de soie, & se retirent au milieu comme dans un étui. Ils allongent leur tête pour manger & ronger les feuilles qui touchent à l'étui. Quand ces parties sont épuisées, ou desséchées, les insectes quittent leur étui pour aller en former un autre, en roulant une autre feuille.

Il y en a qui enlèvent des morceaux de feuille, pour fortifier la coque, sous laquelle ils se changent en fève, c'est-à-dire, en *chrysalide*. D'autres tapissent de morceaux de feuilles coupées les trous dans lesquels ils déposent leurs œufs.

Beaucoup d'insectes ne font que piquer les feuilles, & ils le font de deux manières: les uns avec leur petite trompe, qui est aiguë & leur sert de bouche, les piquent, afin d'en sucer le suc & de s'en nourrir: les autres les piquent avec une tarière, afin de déposer dans la piquûre un ou plusieurs œufs. Dans ces espèces, les seules femelles ont cette tarière; les mâles, qui n'en ont pas besoin, n'en ont point. Les œufs ainsi déposés dans les piquûres, donnent naissance à des vers, qui s'introduisent entre les deux peaux ou membranes des feuilles & les piquent à leur tour, à l'aide d'un suçoir dont ils sont munis.

La piquûre faite par la femelle sur les feuilles, pour y déposer ses œufs, & celle que causent aussi

les vers, nés de ces œufs, quand ils sont éclos, ne peuvent manquer de déranger l'état de ces feuilles. La sève ne s'y répand plus avec égalité. Il s'en fait un suintement, un amas, un entassement. De là viennent ces grosseurs, ces excroissances creuses & molles qui sont arrondies & souvent colorées en rouge par dessus, & qu'on voit sur certains arbres, sur le peuplier particulièrement. Leur milieu est habité par un, deux ou trois insectes, qui s'y nourrissent, s'y multiplient & produisent un grand nombre de petits. Les petits quittent l'excroissance où ils sont nés & se répandent sur de nouvelles feuilles, qu'ils piquent, & forment, à leur tour, d'autres excroissances.

Quand ces insectes quittent leur excroissance, après l'avoir percée, il en découle un suc blanc, sucré. Souvent le pied des arbres en est couvert & la terre des environs toute blanche.—Plusieurs espèces de pucerons sont cause de ces effets sur les feuilles des arbres.

Il y a d'autres excroissances, différentes des précédentes, occasionnées, aussi sur les feuilles, par des insectes qui les percent. Au lieu d'être creuses & molles, elles sont pleines & souvent solides. Au milieu se trouve seulement un petit creux, dans lequel habite un seul insecte. Par leur forme ces excroissances ressemblent tantôt à un fruit, le plus souvent à une pomme, tantôt à des grains de groseille. Elles sont colorées de différentes nuances. Ces excroissances sont celles auxquelles on a donné le nom de galles ou noix de galles, qui servent pour la teinture noire & pour faire de l'encre.

Telles sont en général les différentes manières dont les insectes endommagent les feuilles des arbres; & les feuilles, comme on le fait, sont très-nécessaires aux plantes pour leur accroissement. On ne saurait donc déployer trop de soin, trop d'activité pour les préserver, autant qu'il est possible, des divers insectes auxquels la négligence, trop souvent, les laisse en proie. (*Dans un autre Numéro nous parlerons des moyens d'arriver à ce but.*)

Cet article est emprunté du *Journal d'Agriculture* que nous avons annoncé dans la Feuille précédente, & dont on ne pourrait trop conseiller la lecture aux habitans de la campagne. On continue d'y souscrire à Lausanne chez *François Grasset & Comp.*

*Annonces des Mariages qui se publient actuellement dans nos Eglises.*

Jacques-David-Daniel Steiner, de Muhlthourne, & Madeleine Guity, de Mons la Ville.

### M O R T S .

Noble & Généreux Jean-Henri de Polier de Vernand, Lieutenant-Baillival, Citoyen, & des Soixante de Lausanne, âgé de 76 ans.  
Jeanne Kober, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

25 J U I N 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 10 minutes, & se couche à 7 heures 50 minutes.  
La LUNE se leve à 1 heure 30 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	T H E R M O M E T R E .			B A R O M E T R E .					
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
17 Juin	4 1†	0 9 3†	0 7 2†	26. p. 6. lig. 2	26. p. 6. lig. 6	26. p. 7. lig. 3			
18. . .	7 3†	0 13 1†	0 10 3†	26. 7.	26. 7.	26. 8.			0
19. . .	8 3†	0 12 3†	0 11 5†	26. 9.	26. 10.	26. 9.			12
20. . .	7 3†	0 15 2†	0 14 0†	26. 9.	26. 9.	26. 9.			0
21. . .	9 3†	0 14 2†	0 10 0†	26. 7.	26. 7.	26. 6.			2
22. . .	7 2†	0 14 3†	0 11 1†	26. 5.	26. 5.	26. 5.			1
23. . .	8 5†	0 15 2†	0 10 0†	26. 5.	26. 5.	26. 5.			5

## V A R I É T É S.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Geneve, 18 Juin 1791.

*Sur les malheurs que produisent la négligence & l'imprudence.*

IL est sans doute un grand nombre d'accidens dont nous ne devenons les victimes que par imprudence, mais indépendamment de ceux qui sont inséparables de notre nature, il en est aussi plusieurs que les imprudences d'autrui nous empêchent de pouvoir prévenir en aucune maniere. Je vais, à cet égard, me permettre d'entrer dans certains détails qui me paraissent devoir mériter une attention toute particulière: mais, avant toutes choses, permettez-moi, MM. de vous citer l'accident terrible arrivé nouvellement à Genes; je le tiens d'une personne très-digne de foi qui en a été le témoin oculaire.

Au moment qu'un Abbé prenait son café, la jambe étendue sur le balcon d'une maison située vis-à-vis le port de cette ville, un boulet de canon emporte une partie de ce balcon & la moitié du pied de l'Abbé: qu'on juge de l'état déplorable de cet infortuné & de celui des personnes qui le trouvaient dans sa compagnie. Après de longues contestations entre les Chirurgiens, ils lui tinrent ce très-singulier langage: *Consultez-vous M. l'Abbé, car nous vous*

*sommes consultés en vain; voulez-vous qu'on vous fasse l'amputation, ou qu'on ne vous la fasse pas? Le malade les sollicite vainement de faire à cet égard ce qu'ils croient le plus convenable; ils répondent: nous nous sommes engagés mutuellement à suivre vos ordres, ainsi décidez-vous M. l'Abbé, on vous coupera la jambe, ou on ne vous la coupera pas. Leur ayant demandé le tems de la réflexion, ils l'abandonnerent à lui-même. Quelques heures après, un Chirurgien, qui n'avait point été de la consultation, détermina cet Abbé, vu qu'il était sexagénaire, à ne point se faire faire l'amputation. Malgré les soins qui lui furent administrés, il ne survécut que deux jours à cet épouvantable accident. Maintenant, Lecteur, vous désirez sans doute savoir d'où partit ce boulet; eh bien, je vais vous l'apprendre. Il est d'usage, comme vous le savez, qu'un vaisseau salue le port où il arrive. Le vaisseau dont il est question, était de vingt-quatre pieces de canons; tous étaient chargés à boulets. Arrivé dans le port, le canonnier avait bien ôté les boulets de tous les canons; mais, dans la premiere opération, s'étant persuadé qu'un des boulets, qu'il avait mis dans un canon, était tombé dans la mer, & n'ayant point eu la précaution de s'en assurer, il le chargea doublement; ensuite, par une seconde imprudence, au lieu de faire la salve du côté de la pleine mer,*

elle fut faite, au contraire, en face du port. De combien de réflexions un tel événement n'est-il pas susceptible? — Passons à d'autres exemples.

Dernièrement, à G...., un pere de famille, à son retour de la chasse, laisse son fusil chargé. A peine est-il hors de chez lui, que ses enfans s'en emparent. Le coup part; le frere a tué son frere!... Est-il possible de peindre le désespoir d'un pere & d'une mere à la vue de cet horrible spectacle?... Ne négligez donc jamais, sous aucun prétexte, de faire sur le champ les choses dont le plus petit retard peut empoisonner votre vie, par les regrets les plus amers & les plus douloureux. Si ce pere de famille eût suivi strictement ce précepte, il ne serait pas maintenant le plus malheureux des peres. Souvenez-vous que les accidens qui sont le fruit de notre négligence ou de notre imprudence, sont toujours insupportables. En de tels cas, ou d'autres non moins importants, on ne saurait trop le répéter, né dites donc point, *je verrai, je ferai: faites, &c.*

Prenez-garde à ne point courir étourdiment dans les rues; une course rapide a des limites que nous ne pouvons fixer. Il y a peu de jours qu'un jeune homme courait, & qu'un passant, distrahit par quelque objet, tournait la tête en marchant; le premier renverse celui-ci; une contusion sanglante à l'occiput & la dislocation de l'épaule est le résultat de cette chute: le second tombe sur des morceaux de verre qui lui mettent les mains dans l'état le plus horrible. Regardez donc toujours devant vous, & faites attention que l'humanité exige que vous ne jettiez point de verre dans la rue. Les pauvres, les paysans, les paysannes vont souvent nu-pieds: or leur situation est déjà assez fâcheuse, sans que vos imprudences la rendent plus fâcheuse encore. Dans le moment que j'écris, les emportemens & les juremens affreux d'un charretier m'apprennent que son cheval vient d'être dangereusement blessé par une telle imprudence.

Vous, qui êtes appelés à transporter des pierres ou moëllons dans vos charrettes, prenez bien garde à ne point les trop remplir, ce qui vous arrive souvent; n'agueres un passant eut le pied abimé par une grosse pierre que le cahotement fit sortir d'une charrette, parce qu'elle était beaucoup trop pleine; abus qui ne devrait point se permettre.

Quoique le Gouvernement défende d'aller au galop & de faire rouler un char quelconque avec trop de célérité, néanmoins, tous les jours, de jeunes étourdis, qui se croient tout permis, parce qu'ils ont de la fortune, enfreignent, avec audace, les sages ordonnances du Gouvernement. Je voudrais, & tous les amis du bien public le voudraient comme moi, que la perte des chevaux & de la voiture, lorsqu'il n'en résulte point de malheur, fut la moins

de peine attachée aux imprudens qui se rendent coupables de ce délit. La sûreté publique demande un répressif proportionné aux accidens horribles dont ils sont si fréquemment la cause. Point de grace pour ceux qui ne reconnaissent d'autres loix que leur fougue & leur caprice; ce n'est qu'en exerçant une rigueur inflexible qu'on peut espérer de mettre un frein à d'orgueilleux étourdis sans principes & sans humanité.

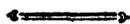
Il me semble que chacun étant également intéressé à ne pas être fracassé, estropié, à ne pas mourir au sein des douleurs les plus cruelles & les plus inattendues, sur-tout quand on peut éviter tant de maux, par de delicates attentions de la part de tous, & de sages réglemens observés jusqu'au scrupule; il me semble, dis-je, qu'on devrait mettre la plus grande activité à parer les malheurs qui naissent de ces diverses causes.

Outre les accidens qui arrivent par l'imprudence générale, combien n'en arrive-t-il pas encore par la négligence de plusieurs propriétaires? On ne mettra pas une barriere dans un endroit dangereux: au lieu de faire un mur autour d'un puits, qui dans les jardins sont très-souvent au niveau du chemin, on se contentera de le couvrir de quelques mauvaises planches, sujettes à être dérangées très-facilement: enfin il est bien affligeant de penser qu'il faut d'ordinaire la mort ou l'estropiement d'un citoyen pour en préserver d'autres; insouciance & négligence d'autant plus blâmables qu'avec très-peu de frais on pourrait éviter tous les malheurs qui en proviennent.

Une Dame de ma connaissance, entendant du bruit dans la rue, impatiente d'en savoir la cause, n'ouvrit sa fenêtre qu'à moitié; au moment qu'elle voulut s'en retirer, elle se donna un coup si terrible qu'elle en resta évanouie: faites donc attention à ouvrir toujours pleinement vos fenêtres; ayez soin aussi d'avoir toujours à votre disposition du vinaigre, de l'eau d'arquebuse, du baume de Chiron & de l'alkali volatil; car les accidens arrivent maintes-fois au moment qu'on ne les attend pas; quand nous ne pouvons les guérir, il faut du moins chercher à les rendre aussi peu graves qu'il est possible.

Il y a des personnes qui entreposent dans les allées & dans les corridors de leur maison, du bois, des tables, des caisses, des tonneaux, &c.; outre que la plupart de ces allées & de ces corridors sont obscurs; en sortant du grand jour, ils le paraissent encore davantage. Ces imprudences font souvent la cause de contusions & de chutes très-funestes: on doit donc faire la plus grande attention à ne pas les commettre. Le désordre, de prévoyance, est toujours à blâmer, mais il est, sans contredit, impardonnable lorsqu'il expose la santé, la vie des citoyens. On me pardonnera ces petits faits, ces

petites observations ; car elles cesseront de le paraitre, si l'on fait attention combien les suites en sont graves.



D. B.

*PROFESSION de Morale d'un honnête homme.*

Qu'il est doux d'exister, de penser & de sentir ! J'existerai pour obéir à la Nature, je penserai pour connaître la vérité, je sentirai pour aimer la vertu. Je ferai le bien, parce qu'il est agréable à faire ; je laisserai le mal, parce qu'il remplit le cœur d'horreur & d'amertume.

J'ouvrirai le matin mon cœur à la joie d'être & de pouvoir faire le bien. Je me livrerai le soir au sommeil avec la satisfaction d'avoir vécu dans l'innocence. Je travaillerai le lendemain à faire le bien que je n'ai pas fait la veille.

Je jouirai de tous les biens de la vie sans orgueil & sans injustice. Je me passerai de tout ce que je n'ai point, sans humeur & sans murmure.

O vérité ! sois la lumière de mon esprit. O vertu ! sois la seule nourriture de mon âme. O bienveillance ! ô amour ! ô amitié ! soyez la seule occupation de ma vie.

J'aimerai les hommes, parce qu'ils sont mes semblables. J'embellirai mon existence de celle des autres. J'étendrai ma bienveillance sur tous les hommes, afin que mon cœur soit toujours rempli de la douceur d'aimer.

S'il est vrai que les hommes soient plus corrompus qu'ils n'étaient, je ferai de l'indulgence & de la douceur mes compagnes ordinaires, afin de n'être point malheureux des vices & des défauts des autres.

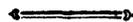
Je ferai heureux du bonheur d'autrui. Je plaindrai le malheureux que je ne puis secourir. Je partagerai ses peines, parce qu'il en sera d'autant soulagé. J'oublierai le méchant & ses actions, parce qu'il faudrait le haïr.

Mon loisir sera de contempler l'ordre & la magnificence de tes ouvrages, ô Nature ! afin d'avoir sans cesse des sujets de me réjouir. Tous les êtres vivans & inanimés obéissent à ta voix, & trouvent leur bonheur dans leur obéissance. Je serai soumis à ta volonté, afin d'être heureux comme eux.

J'admirerai les travaux & les vertus des hommes, & leur génie, & leur courage, & la sublimité de leurs idées, & je me glorifierai d'être leur semblable. O homme ! qui t'es dégradé dans la bassesse du vice & des mauvaises actions, que ton souvenir soit effacé de ma mémoire, afin que je ne rougisse pas de mon être.

O Toi ! qui règles ma destinée, donne-moi beaucoup de devoirs à remplir, afin que mon cœur ait beaucoup de sujets de satisfaction. Que je cesse de

vivre plutôt que de commettre un crime ! que je ne sois jamais assez misérable pour causer le malheur de qui que ce soit ! La tauffeté sera loin de mon cœur, le mensonge ne sera point dans ma bouche, parce que je gagnerai à me montrer tel que je suis.



On continue de trouver répété, dans plusieurs papiers publics, l'annonce du fait suivant : "il est mort dernièrement, dans le Cercle de Schwiski, en Russie, un paysan, nommé *Fédor Wasilien*, qui a été marié deux fois : sa première femme accoucha vingt-sept fois ; à chacune de ses quatre premières couches, elle mit au monde quatre enfans ; sept fois elle donna le jour à trois individus, & seize fois à des jumeaux ; en tout à soixante-neuf êtres vivans : cette femme mourut, l'homme se remaria, & il eut de cette seconde femme deux fois trois enfans, & six fois des jumeaux, en tout dix-huit enfans ; de façon qu'avec deux femmes cet homme extraordinaire eut une famille de quatre-vingt-sept personnes, desquels, lors du dernier dénombrement, il en existait encore quatre-vingt-trois bien portans".

### HISTOIRE NATURELLE.

*DICTIONNAIRE raisonné universel d'Histoire naturelle, par M. VALMONT-BOMARE ; nouvelle & dernière édition, très-augmentée, en 15 vol. in-8°. de 6 à 700 pages chacun, à Liv. 75 : argent de France ; & en 8 vol. in-4°. de 8 à 900 pages, à Liv. 120. A Lausanne chez Durand l'aîné & Comp.*

Le mérite & l'utilité de cet ouvrage sont confirmés par un succès constant & par l'approbation universelle : tel devait être le sort d'un livre qui, renfermant dans son ensemble toutes les parties de l'Histoire naturelle, en présente les détails sous une forme agréable, également utile aux Lecteurs de tous les ordres, & qui, en devenant un objet d'amusement & d'instruction pour l'homme du monde, offre en même tems des connaissances précieuses à l'Agriculteur, au Cultivateur, au Médecin, au Pharmacien, & à tous les Arts qui servent la Société.

Quel intérêt, en effet, ne doit pas inspirer un ouvrage qui, rapprochant & embrassant tous les objets que présente la Nature, retrace aux yeux de l'intelligence, le tableau sublime & varié, non seulement de celles de ses productions qui peuvent frapper nos regards, mais qui l'enrichit encore de la description de toutes celles qu'elle a distribuées dans des climats éloignés. L'Auteur a également recueilli, rapproché, apprécié & comparé toutes les observations, tous les récits, &, pour ainsi dire, les travaux curieux de tous ceux dont les études ou les découvertes ont pu contribuer aux progrès de l'Histoire naturelle. Son ouvrage jouit d'ailleurs d'un

avantage qui le distingue de la plupart de ceux qui en ont écrit : il présente le vaste ensemble de la Nature, & l'Histoire complète des trois regnes ; seul il supplée à la réunion presque impossible & infiniment dispendieuse d'une foule d'ouvrages dont la lecture même ne peut devenir utile qu'à ceux que des études préliminaires ont mis à portée d'en recueillir les fruits.

Ce serait beaucoup, sans doute, d'avoir mis à la portée du Philosophe & de l'homme du monde, tant de matériaux & de connaissances agréables ou utiles ; le savant Auteur n'a pas renfermé dans ces limites, déjà si vastes, l'utilité & l'agrément qu'on peut retirer de son ouvrage : l'usage que les Arts retirent de ses diverses productions de la Nature, est par-tout indiqué ; en Historien habile, sans négliger les petits objets, il s'est étendu, de préférence, sur tous ceux qui pouvaient être d'une plus grande importance, sur la culture des végétaux utiles, sur l'éducation, la conservation & les maladies des animaux domestiques, sur la pêche, sur la chasse, sur les engrais ; il a embrassé tous les détails de l'économie champêtre, & associé à des objets qui ne paraissent que curieux, une foule de préceptes utiles consignés dans une foule d'Auteurs, où souvent ils sont défigurés par des barbares traditions, ou confondues avec de nombreuses erreurs. A cet égard, l'ouvrage que nous annonçons peut être envisagé comme une nouvelle *Maison rustique*.

(Note des Rédacteurs. Cette notice nous a été communiquée.)

Il serait bien à désirer que l'on put trouver des moyens propres à éloigner les insectes destructeurs des collections d'animaux exposés à leur ravage. Tous les marchands d'objets d'Histoire Naturelle croient posséder des secrets dont l'efficacité, selon eux, est toujours assurée ; mais on n'ignore plus le peu de confiance que l'on doit donner à tout ce qu'on annonce comme secret. Cependant celui de feu M. Bécœur, Maître Apoticaire à Metz, a été éprouvé avec assez de succès pour mériter la publicité qu'il a obtenu. Voici sa préparation : Prenez chaux vive, une demi once ; sel de tartre, un gros & demi ; camphre, cinq gros ; arsénic, quatre onces ; savon blanc, quatre onces : dissolvez le camphre dans une suffisante quantité d'esprit de vin ; ajoutez-y l'arsénic, le sel de tartre & la chaux vive ; broyez le savon avec ces substances, & conservez le tout dans un bocal pour vous en servir au besoin.

Une expérience, faite chez M. Gigot d'Orcy, sous les yeux de quelques Naturalistes, démontre l'efficacité de ce remède.

On enferma dans une boîte plusieurs oiseaux, dont

quelques-uns avaient été soumis au préservatif en question. Une année après, les mêmes personnes assisterent à l'ouverture de la boîte, & les oiseaux préservés furent trouvés sans aucune altération, tandis que les autres étaient réduits en poussière.

Le Docteur *Harwood*, Professeur d'Anatomie à Cambridge, a donné, il y a peu de tems, une leçon publique sur la transfusion, en présence de plusieurs personnes. Il a fait ensuite l'expérience de changer le sang d'un chien en celui d'un mouton, ce qu'il a exécuté avec autant de facilité que de succès. On atteste que le chien est actuellement en vie & bien portant.

## É C O N O M I E.

Il est plus essentiel que l'on ne pense de mettre dans les toits à porcs un poteau, contre lesquels ces animaux puissent se frotter. Ayant eu occasion de changer deux cochons, d'un lieu où il n'y avait point de poteau, dans un autre où, par hazard, il s'en trouvait un destiné à étayer le toit, j'en ai connu l'utilité. Lorsque je plaçai ces animaux dans ce lieu, ils étaient sales, leur peau était hérissée, & ils avaient l'air lourds & tristes, dans peu de jours ils se nettoyerent parfaitement ; leur poil parut luisant & bien couché, on s'apercevait de leur bien-être, ils avaient l'air vifs & contents. T. O.

### ANECDOTE extraite des papiers publics Anglais.

Un Maître à danser à Londres, nommé *Glover*, prit querelle avec un nommé *Picard*, Maître en fait d'armes. Pour la vider, ils se rendirent dans un endroit écarté, hors de la ville. *Picard* met le premier l'épée à la main ; *Glover*, au lieu de tirer la sienne du fourreau, tire de sa poche son petit violon & se met à jouer un menuet. *Pourquoi*, dit-il à son adversaire, *ne danses-tu pas ? Allons, ça de bonne grace. Picard* entre en fureur. *Point de badinage*, répond-il, écumant de colère, défends-toi. — *Non, je ne badine point*, repart le Maître à danser ; *tu as voulu disputer à ma profession la supériorité qu'elle a sur la tienne : je te la prouve, puisque, pour exercer la mienne, je n'ai besoin de personne. Et qu'il te faut avoir toujours un adversaire pour te faire juger de l'excellence de ton mérite. Picard*, convaincu, remet son épée dans son fourreau, & court à la taverne boire avec son ennemi.

### M O R T S.

Georgine De Mollins de Montagny, fille mineure.  
Jean-Louis Pache, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

2 JUILLET 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 12 minutes, & se couche à 7 heures 48 minutes.  
La LUNE se leve à 4 heures 30 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
24 Juin	8 3†	0 20 2†	0 17 3†	0 26. p. 6. lig. 2	26. p. 6. lig. 3	26. p. 6. lig. 2
25 . . .	11 2†	0 20 1†	0 14 3†	0 26. 7.	3 26. 8.	2 26. 8.
26 . . .	16 3†	0 18 2†	0 16 0†	0 26. 10.	3 26. 10.	3 26. 10.
27 . . .	16 3†	0 20 1†	0 19 0†	0 26. 11.	11 26. 11.	0 26. 10.
28 . . .	14 3†	0 21 3†	0 19 0†	0 26. 9.	9 26. 9.	1 26. 9.
29 . . .	16 9†	0 22 4†	0 20 0†	0 26. 8.	7 26. 8.	3 26. 8.
30 . . .	17 3†	0 23 4†	0 20 0†	0 26. 7.	3 26. 6.	2 26. 6.

BELLES-LETTRES.

LE LOUP A L'ÉCOLE.

FABLE imitée de l'Arabe, par M. MALLET de l'Académie de Dijon.

LE Loup naît, dit-on, carnassier.  
Pour le faire changer de rôle,  
Chez le Professeur du quartier  
On le mit tout jeune à l'école.  
Là, son maître, sur son papier,  
Ecrivit, en gros caractères,  
Non point l'alphabet tout entier,  
Seulement les lettres premières;  
Mais, au lieu de lire a, b, c,  
Comme le maître avait tracé  
Ces lettres sur son exemplaire,  
Notre vorace louveteau,  
Couramment, & d'une voix claire,  
Lut Agneau, Brebis & Chevreau.

Il faut céder à la nature,  
L'instinct peut plus que la culture.

L' AIGLON.—FABLE imitée de l'Arabe.

Un Aiglon, niché dans un bois,  
Ouvrait pour la première fois

Ses tendres yeux à la lumière;  
Il aperçoit, malgré la nuit,  
Un ver luisant qui l'éblooit.  
L'oïsson ne se doutait guere  
Qu'en peu de mois, devenu grand,  
Il regarderait fixement  
L'astre brillant qui nous éclaire.

Quoi! des progrès de ses enfans,  
Parens, faut-il qu'on désespere?  
Laissez, laissez agir le tems,  
Vous verrez ce qu'il saura faire.

Par le même.

LOGOGRIPE.

Quoique je ne sois pas l'Amour,  
On me trouve avec lui certaine ressemblance:  
Je suis mâle ou femelle; &, selon l'occurrence,  
Je parais de nuit ou de jour.  
Je ne suis jamais seul; mais, hélas! que m'importe?  
Puisque tout le monde me fuit.  
Sans me plaindre pourtant, au contraire, on en rit,  
Quand, enrageant de bonne sorte,  
Je me démène, & c'est le plus souvent  
Pour ne rencontrer que du vent.  
Mais une fois, si je suis plus habile,  
Aussi-tôt finit mon tourment.

D d

A deviner je suis peu difficile,  
 Je vais pourtant me montrer encor mieux,  
 Et dévoiler, cher Lecteur, à tes yeux  
 Ce que, chez moi, tu pourras reconnaître :  
 Deux points tout opposés ; une graine, un oiseau :  
 Celui que, sans rougir, on reconnaît pour maître ;  
 Une plante qui vient sous l'eau ;  
 Certain mets, proscrit en carême ;  
 Un métal, que souvent, on croit le bien suprême ;  
 Un sujet de Saint Pere, un instrument, un mois.  
 C'en est assez, car tu me tiens, je crois :  
 Quoi ! dis-tu non ? Tant pis ; car, dans ta vie,  
 Je t'ai plus d'une fois donné la comédie.

### VARIÉTÉS.

*LETTRE d'un Étranger, adressée aux Auteurs du Journal, sur les avantages qu'on retire de la fréquentation des honnêtes gens & de la lecture des bons livres.*

MESSIEURS,

Jobserve qu'il en est souvent des honnêtes gens comme des bons livres ; on entend parler des uns & des autres avec éloges, & rarement on les recherche comme ils méritent de l'être. Cependant qu'y a-t-il de plus délicieux que la fréquentation des hommes doux, sensibles, qui réunissent l'instruction à la probité, à la délicatesse la plus scrupuleuse, & dont les inappréciables talens savent redresser nos erreurs, triompher de nos préjugés, de nos passions, & épurer tous nos sentimens, sans jamais néanmoins effrayer notre amour-propre ? Qu'y a-t-il de plus délicieux que la lecture d'un ouvrage qui ouvre notre cœur aux charmes du sentiment, & qui, en nous découvrant avec méthode ce que nous ne faisons qu'entrevoir, nous procure l'ineffable avantage de contribuer à notre perfectionnement & à celui de l'ordre social ?

Il m'est arrivé rarement d'avoir négligé les occasions de me lier avec d'honnêtes gens, quand elles se font présentes ; mais j'avoue que, trop souvent, j'ai à me reprocher ma nonchalance & ma paresse d'ame, pour n'avoir pas lu certains ouvrages, malgré le bien que j'en avais ouï dire : si tu les eusses connus plutôt, me suis-je, en ce cas, dit maintes fois, au moment que mon ame se délectait à les lire, à les méditer, tu te serais sans doute mieux comporté dans telles & telles circonstances ; tes idées se seraient épurées & agrandies sur les objets qui ont fixé & fixent encore ton attention ?

Il y a peu de jours que l'*Essai sur les réformes à faire dans l'administration de la justice en France*, m'étant tombé entre les mains, j'éprouvai, en le lisant, les regrets qui sont toujours la suite de mon

peu d'aptitude à me procurer les livres dont la réputation m'est connue. Cet ouvrage, profondément pensé, écrit avec beaucoup de chaleur & de sensibilité, en me causant un plaisir délicieux, me rappela l'*Essai de jurisprudence criminelle*, par M. Julien Denand, dont plusieurs personnes, très-instruites, m'avaient parlé d'une manière bien propre à exciter ma curiosité. Ne voulant point, sans cesse, avoir de nouveaux reproches à me faire, j'en allai sur le champ faire l'emplette, & le lus avec toute l'attention dont j'étais capable ; je dois ajouter, qu'une seconde lecture me le rendit beaucoup plus intéressant encore ; tel est l'effet que produisent les bons ouvrages, plus on les médite & plus on sent ce qu'ils valent. M'étant toujours vivement occupé du bonheur des hommes, je ne puis garder le silence sur un ouvrage qui me paraît si propre à y contribuer.

Le cœur profondément navré des erreurs sanglantes de nos Tribunaux, & connaissant, par ma propre expérience, tout le danger de l'arbitraire, vous devez sentir, Messieurs, que je n'ai pu voir, sans éprouver une émotion délicieuse, le système de législation le plus propre à préserver l'homme intègre de toute crainte, & arrêter en même tems la fluctuation des vices, par les moyens les plus sagement combinés.

On est frappé d'étonnement, en voyant le petit nombre de lois qui composent ce système, & cependant il n'est, ce me semble, point de délits dangereux à la Société qui ne porte sa peine.

L'Auteur exige, avec raison, que les lois soient connues de quiconque est appelé à vivre sous leur régime ; ce qui est d'autant plus essentiel que la connaissance des lois empêche non seulement qu'on ne les enfreigne, mais encore que cette connaissance inspire naturellement les principes moraux propres à se préserver des délits qu'elles punissent ; j'ajouterai de plus, qu'il y a de l'injustice à punir quelqu'un d'un crime dont il ne se serait peut-être point rendu coupable, si on lui eut appris à en connaître toute l'atrocité & la peine qui en était la conséquence.

Cet ouvrage qui, à tous égards, mérite d'être lu avec la plus grande attention, m'en a fait connaître un autre dont M. Denand parle avec le plus grand éloge, c'est celui du *Gouvernement des Mœurs* par M. de Polier de St-Germain, Bourguemaitre de la ville de Lausanne. Cet ouvrage qui ne respire que vertu & patriotisme, fait, MM., le plus grand honneur à ce Chef respectable de votre Magistrature. J'invite donc tous les amis du bien public, qui ne connaissent pas ces deux excellens ouvrages, si analogues par le but auquel ils tendent réciproquement, à en faire promptement la lecture. Ils en retireront des

avantages qui les recompenferont bien amplement du zèle qu'ils auront mis à se les procurer. Je le répète, MM., ce n'est que par le secours des bons livres & par la fréquentation des hommes instruits & vertueux que nous pouvons ajouter à nos lumières, & par conséquent à nos qualités morales. Puisse le motif qui m'a mis la plume à la main me faire écouter, avec quelque attention, de vos Lecteurs!

J'ai l'honneur d'être, &c.

J. T.



*De la bonne Chère des Anciens jusqu'au tems des Romains.*

Tout ce qui respire, depuis le plus petit insecte imperceptible jusqu'à l'être qui porte l'image du Créateur, travaille sans cesse, avec ardeur, à conserver la vie qu'il a reçue. La Nature, cette tendre mère, a rendu à sa créature cet instinct si nécessaire de sa propre conservation, infiniment cher & attirant par le plaisir qu'elle a attaché à la jouissance de la nourriture. Aussi chaque être vivant est demeuré assez fidèle à la manière de se nourrir qui lui avait été assignée dès la création, jusqu'à l'homme seul, qui embrasse tout, qui rapporte tout à foi, & qui chercherait volontiers à rendre comestibles, s'il était possible, toutes les productions innombrables de la création.

Sans doute que, dans les tems fortunés d'innocence, où les hommes, nouvellement créés, entrement, pour la première fois, dans les demeures du paradis avec ce sentiment ravissant de leur existence, les fruits des arbres les plus agréables & les plus favorables couvraient abondamment & sans interruption la table de nos ancêtres. Mais cet enchantement ne dura pas long-tems; la nature, qui se renouvellait perpétuellement, cessa tout d'un coup d'être féconde, lorsque cette terrible voix, accompagnée des éclats du tonnerre, se fit entendre à l'homme pécheur: tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage. Dès lors sa pénible destination fut de travailler, sans interruption, à la culture de la terre & aux soins des troupeaux.

Sans doute que l'agriculture devait être, dans son enfance, extrêmement pénible avant que l'homme portât à un certain degré de perfection la matière première du pain si nécessaire à l'entretien de la vie. Nos ancêtres ne trouverent point de fruit, équivalent au pain, qui crût sans culture, comme chez les habitans fortunés des îles de la mer du sud; ils se virent obligés de chercher, avec anxiété, dans l'immense regne végétal, des graines propres à leur nourriture; & peut-être qu'ils firent un nombre infini d'essais avant de trouver ce qui leur convint le mieux. Que toutes les espèces de grains aient été

créés dès le commencement tels qu'ils existent actuellement, ou qu'ils ne fussent originairement qu'une sorte de graminée sauvage qu'on vint à bout de perfectionner & de multiplier par une pénible culture, c'est une discussion qui n'entre point dans notre plan; il suffit d'observer que l'homme découvrit enfin les grains mûrs qui lui étaient propres, & qu'il parvint, par gradation & par des travaux infinis, à les convertir en pain.

Il y a apparence que de toutes les espèces de graines, l'orge a été la première nourriture des anciens peuples; car avant d'en faire du pain, on la fit gonfler & bouillir dans l'eau, à peu près comme les Orientaux apprêtent leur ris. Les différens noms que les Grecs ont donnés aux diverses espèces de pain, à commencer par celui qu'on faisait de son, jusqu'à la pâtisserie la plus délicate de fine fleur de froment, prouvent suffisamment qu'à cet égard on n'a atteint la perfection qu'après plusieurs tentatives répétées, & des peines infinies.

Il est à présumer que l'on peut fixer l'usage des racines, des herbages & des légumes à la même époque que celui des graines. Les Égyptiens & les Grecs ne se nourrissaient, dans les premiers siècles, que de racines & d'herbes, qu'ils concassaient entre les mains, ou entre deux cailloux, & qu'ils cuisaient au soleil. Dans des tems encore plus reculés, le lait des animaux domestiques servait déjà de nourriture, & on le donnait très-souvent aux enfans au défaut de lait maternel.

La coutume de sacrifier les animaux est extrêmement ancienne; cet usage religieux n'aurait-il pas enseigné à l'homme à manger la chair grillée ou rôtie des animaux? Et après cet essai, n'y aurait-il pas pris goût? Ne voit-on pas, chez toutes les nations, les Prêtres se partager ces banquets servis aux Dieux? Ne trouve-t-on pas même dans les réglemens des sacrifices dont l'Écriture sainte fait mention, que l'holocauste seul devait être consumé tout entier à l'honneur de l'Éternel, & que le reste de la victime devait être partagé entre les Lévites & ceux qui offraient les sacrifices? Ce passage à la nourriture de la viande paraît plus naturel que de supposer que les animaux carnaciers l'aient enseigné aux hommes: ce qui est d'autant moins vraisemblable, qu'aucune des nations les plus sauvages de l'Afrique & de l'Amérique ne dévorent jamais la chair toute crue, mais la cuisent, la grillent ou la rôtissent auparavant, à un certain degré, aux rayons du soleil. Et comme chez tous les anciens peuples, excepté les Juifs, le cochon a été la première & la plus commune victime, il paraît aussi que la viande de cochon a été, dans le regne animal, le premier & le plus agréable aliment des anciens. Il est vrai qu'Abel offrait en sacrifice une brebis, & par

conséquent l'usage de la chair de cet animal pour-  
rait bien remonter à une aussi haute antiquité.

(La suite dans la Feuille prochaine.)

M É D E C I N E .  
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Château d'Oex, le 19 Juin 1791.

MESSIEURS,

La situation douloureuse où se trouve la femme du  
Sieur *Neiret* (\*), devant intéresser toutes les am-  
sensibles, sur-tout celles qui connaissent des moyens,  
sinon de l'en délivrer, au moins d'améliorer son état,  
m'engage à vous en communiquer un, dont l'expé-  
rience m'a constamment démontré l'efficacité en pa-  
reil cas.

Comme il paraît que la maladie de cette femme  
est du genre de celles dont il faut chercher la cause  
dans un transport subit d'humeurs froides & vis-  
queuses, qui, étant aux organes du sentiment & du  
mouvement toute action, rendent les parties affect-  
ées incapables de faire leurs fonctions; je croirais  
que le mieux serait de stimuler vivement le système  
nerveux & vasculaire, de détourner & d'évacuer ces  
humeurs vicieuses; & on peut y arriver par des ap-  
plications de forts vésicatoires sur toutes les parties  
paralysées.

Les personnes de l'art savent que les parties *vola-  
tiles & actives* des cantharides, étant introduites  
dans les vaisseaux, agissent avec une forte activité  
sur les humeurs, dont elles préviennent les coagula-  
tions & les stases, & qu'elles procurent le dégorge-  
ment de tous les organes sécrétoires.

Quoique la maladie de la femme *Neiret* soit in-  
vétérée, je ne doute cependant point que ce moyen  
n'y apporte beaucoup de soulagement, sur-tout s'il  
est accompagné de quelques remèdes généraux &  
d'un régime convenable.

Outre plusieurs cas de cette nature que j'ai vu  
depuis que je suis dans la pratique, je fus, le 13  
de ce mois, appelé auprès d'un homme, âgé d'en-  
viron septante ans, qui, subitement frappé d'une apo-  
plexie séreuse du côté droit, en avait perdu pres-  
qu'entièrement l'usage de la parole, & dont la mor-  
tité du corps se trouvait dans un état de débilité  
complète; à mon arrivée j'appliquai d'abord l'em-  
plâtre vésicatoire (saupoudré encore de canthari-  
des pulvérisées, pour le rendre plus actif) sur la nu-  
que, un autre sur la partie antérieure du bras, un  
troisième sur l'avant-bras, & deux autres sur le tra-  
jet des vaisseaux de l'extrémité inférieure.

Dix-huit heures après, à la levée des vésicatoires,

le malade avait déjà recouvré l'usage de la pa-  
role, le sentiment & le mouvement étaient rendus  
aux parties paralysées, au point qu'il se promenait  
dans sa chambre appuyé sur un bâton. Comme le  
flux des sérosités est toujours abondant, son état s'a-  
méliore tous les jours plus, & je ne doute point  
qu'il ne recouvre entièrement la santé, s'il se con-  
duit d'une manière convenable, & qu'il prenne avec  
soin quelques autres remèdes que l'art prescrit dans  
de pareils cas.

On doit renouveler les pansements deux fois le  
jour, en couvrant l'ulcération de feuilles de poirée,  
enduites d'onguent basilic.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MELLETT fils, Méd. Chir.

A N E C D O T E .

Le Cardinal *Dubois* mangeait habituellement une  
aile de poulet tous les soirs. Un jour, à l'heure  
qu'on allait le servir, un chien emporta le poulet.  
Ses gens ne savent faire rien mieux que d'en remettre  
promptement un autre à la broche. Le Cardinal de-  
mande à l'instant son poulet; le Maître d'hôtel, pré-  
voyant la fureur où il le mettrait en lui disant le  
fait, ou lui proposant d'attendre plus tard que l'heure  
ordinaire, prend son parti & lui dit froidement :  
Monseigneur, vous avez soupé.—J'ai soupé, répon-  
dit le Cardinal?—Sans doute, Monseigneur. Il est  
vrai que vous avez peu mangé, vous paraissiez fort  
occupé d'affaires; mais, si vous voulez, on vous  
servira un second poulet, cela ne tardera pas. Le  
Médecin *Chirac*, qui le voyait tous les soirs, arrive  
dans ce moment. Les valets le préviennent, & le  
prient de les féconder. Parbleu, dit-il, voici quel-  
que chose d'étrange! Mes gens veulent me persua-  
der que j'ai soupé; je n'en ai pas le moindre souve-  
nir, & qui plus est, je me sens beaucoup d'appétit.  
—Tant mieux, répond *Chirac*, le travail vous a  
épuisé; les premiers morceaux n'auront fait que ré-  
veiller votre appétit, & vous pourriez, sans danger,  
manger encore, mais peu. Faites servir Monseigneur,  
dit-il aux gens, je le verrai achever son souper.  
Le poulet fut apporté. Le Cardinal regarda comme  
une marque évidente de santé de souper deux fois  
de l'ordonnance de *Chirac*, l'apôtre de l'abstinence;  
& il fut, en mangeant, de la meilleure humeur du  
monde. (Extrait d'un Journal Français.)

M O R T S .

Abram-David Clavel, fils mineur.

Jean-Pierre Lemat, fils mineur.

Jeanne-Etiennaz Dormon, femme du Sr. Jean-Jaques Mes-  
gnex, de Jouxens & Mezery, âgée de 69 ans.

(\*) Voyez N°. 24 de cette Feuille.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

9 JUILLET 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 17 minutes, & se couche à 7 heures 43 minutes.

La LUNE se leve à 10 heures 7 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
1 Juillet	16 7†	○20 1†	○17 3†	26. p. 6. lig. 7	26. p. 7. lig. 3	26. p. 7. lig. 7
2 . . .	18 2†	○23 2†	○17 5†	○26. 7.	7 26. 8.	2 26. 8.
3 . . .	15 3†	○20 1†	○16 3†	○26. 8.	2 26. 8.	8 26. 9.
4 . . .	16 2†	○19 3†	○18 1†	○26. 8.	11 26. 9.	2 26. 10.
5 . . .	15 3†	○21 2†	○16 3†	○26. 11.	○26. 10.	3 26. 8.
6 . . .	16 4†	○20 3†	○16 9†	○26. 9.	9 26. 9.	9 26. 10.
7 . . .	17 2†	○22 2†	○19 0†	○26. 11.	○26. 10.	○26. 11.

**BELLES-LETTRES.**  
**A LA FORTUNE.**

O Toi ! que l'univers adore,  
Qui, d'un regard, fais nos destins,  
Fortune ! à mon tour, je t'implore,  
Jette sur moi des yeux fereins.

Mais ne crois pas qu'un bien frivole  
Allume ma cupidité :  
Tout l'or que roule le Pactole  
Vaut-il la douce pauvreté ?

Des honneurs je fais la chimere ;  
Le bonheur n'est point à la cour ;  
Aux vains cordons mon cœur préfère  
Un ruban donné par l'Amour.

Je veux une simple chaumière  
Que Phébus regarde en naissant ;  
Un petit bois que la lumière  
Careffe d'un rayon mourant.

Je veux qu'une onde fugitive  
Baigne mon champ & mes trésors,  
Et que sa voix douce & plaintive  
M'invite à rêver sur ses bords.

Je n'aimerai qu'une maîtresse,  
C'est toi seule, je le sais, que j'aime.  
D\*\*\*\* a fixé ma tendresse  
Elle suffit à mon bonheur.

Viens aussi dans ma solitude,  
Douce Amitié ! présent des Dieux !  
Viens ; tes faveurs, l'amour, l'étude,  
Rendront mes jours délicieux.

Fortune ! écoute ma prière ;  
Dans mes projets sois de moitié :  
Mes nuits seront pour ma bergère,  
Mes jours seront pour l'Amitié.

Le mot du Logogriphe, inséré dans le dernier N<sup>o</sup>.  
est, *Colin - Maillard*, où se trouvent *Midi, Nord,*  
*Lin, Milan, Roi, Corail, Lord, Or, Romain,*  
*Cor, Mai.*

**VARIÉTÉS.**

**\* DE L'ESPRIT DE PARTI.**

On ne peut douter, ce me semble, que l'amour  
ou la haine, qui tient à l'entêtement d'une opinion  
quelconque, ne soit un sentiment factice ; mais tout  
factice qu'il est, je n'en connais point dont les ef-

fets soient plus violens, plus extrêmes. J'ai toujours remarqué que c'était à peu près la seule passion des ames froides, qu'elles en étaient peut-être même plus particulièrement susceptibles : & je le conçois ; n'ayant, pour ainsi dire, aucun foyer intérieur, ce ne sont que les impressions du dehors qui peuvent y exciter une activité soutenus ; & ces impressions sont d'autant plus vives qu'elles ne rencontrent aucune force capable de leur résister.

Il n'est point d'opinion, l'Histoire nous en fournit trop d'exemples, plus ou moins ridicules, plus ou moins atroces ; il n'en est point, quelque frivole ou quelque extravagante qu'elle soit, dont l'enivrement contagieux n'ait troublé le honheur & le repos de la Société.

L'esprit de parti rend sous les hommes même qui semblaient n'avoir reçu de la nature aucune disposition à le devenir.

En détestant tout esprit ambitieux qui cherche à faire secte, je m'impose la loi scrupuleuse de ne jamais confondre le caractère de l'homme & celui de ses opinions, l'inconséquence des idées & celle des mœurs.

Se rendre souvent compte à soi-même de sa manière de voir & de sentir ; ne rien admettre, ne rien rejeter sur parole, oser être seul de bonne foi, voilà, selon moi, les préservatifs les plus sûrs contre l'esprit de parti.

#### —————

LES HOMMES EN LEUR JEUNE ENFANCE.

Le mot *fantaisie* signifiait autrefois l'imagination, & on ne s'en servait guere que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets sensibles. Descartes, Gassendi, & tous les Philosophes de leur tems, disent que les especes, les images des choses se peignent en la *fantaisie* ; & c'est de là que vient le mot *fantôme*. Mais la plupart des termes abstraits sont reçus, à la longue, dans un sens différent de leur origine, comme des instrumens que l'industrie employe à des usages nouveaux ; *Fantaisie* veut dire aujourd'hui, un desir singulier, un goût passager : il a eu la *fantaisie* d'aller à la Chine ; la *fantaisie* du jeu, du bal lui a passé. Un Peintre a fait un portrait de *fantaisie*, qui n'est d'après aucun modèle. Avoir des *fantaisies*, c'est avoir des goûts extraordinaires qui ne sont pas de durée. *Fantaisie*, en ce sens, est moins que *bizarrie* & que *caprice*. Le *caprice* peut signifier un goût subit & déraisonnable. Il a eu la *fantaisie* de la musique, & il s'en est dit goûté par caprice. La *bizarrie* donne une idée d'inconséquence & de mauvais goût que la *fantaisie* n'exprime pas ; il a eu la *fantaisie* de bâtir, mais il a construit sa maison dans un goût bizarre. Il y a encore des nuances entre avoir des *fantaisies* & être

*fantasque* : le *fantasque* approche beaucoup plus du *bizarre*. Ce mot désigne un caractère inégal & brusque. L'idée d'agrément est exclue du mot *fantasque*, au lieu qu'il y a des *fantaisies agréables*. On dit quelquefois en conversation familiere, des *fantaisies musquées* ; mais jamais on n'a entendu par ce mot, des *bizarries d'hommes d'un rang supérieur qu'on n'ose condamner* : *musquée*, en cette occasion est une épithète expletive qui ajoute à la force du mot, comme on dit sottise pommée, folie sieffée, pour dire, sottise & folie complete. Après avoir considéré ce mot dans son sens grammatical, nous allons chercher à le définir dans son sens moral.

Une *fantaisie* est une passion d'un moment qui n'a sa source que dans l'imagination : elle promet à ceux qu'elle occupe, non un grand bien, mais une jouissance agréable : elle s'exagere moins le mérite que l'agrément de son objet : elle en desire moins la possession que l'usage : elle est contre l'ennui la ressource d'un instant : elle suspend les passions sans les détruire : elle se mêle aux penchans d'habitude, & ne fait qu'en distraire. Quelquefois elle est l'effet de la passion même ; c'est une bulle d'eau qui s'élève sur la surface d'un liquide, & qui retourne s'y confondre ; c'est une volonté d'enfant, & qui nous ramene, pendant sa courte durée, à l'imbécillité du premier âge.

Les hommes qui ont plus d'imagination que de bon sens sont esclaves de mille *fantaisies* ; elles naissent du déstevrement, dans un état qui a donné plus qu'il ne faut à la nature, où les desirs ont été satisfaits aussi-tôt que conçus ; elles tyrannisent surtout les ames faibles qui sentent par imitation. Il y a des *fantaisies* de mode, qui, pendant quelque tems, sont les *fantaisies* de tout un peuple ; j'en ai vu, dans ce genre, d'extravagantes, d'utiles, de frivoles, d'héroïques, &c. Je vois le patriotisme & l'humanité devenir dans beaucoup de têtes, des *fantaisies* assez vives, & qui peut-être se répandraient bien davantage sans la crainte du ridicule..... Ne confondons pas la *fantaisie* avec le caprice.

La *fantaisie* suspend la passion par une volonté d'un moment, & le caprice interrompt le caractère. Dans la *fantaisie* on néglige les objets de ses passions & de ses principes, & dans le caprice on les change. Les hommes sensibles & legers ont des *fantaisies*, les esprits de travers sont fertiles en caprices.

#### —————

MAXIMES trop souvent oubliées.

Ne faites du bien que pour le plaisir d'en faire, car on le fait mal toutes les fois qu'on ne le fait pas ainsi.

Un bienfait reçu est la plus sacrée des dettes, en

ne l'oubliant jamais vous aurez toujours le desir de l'acquitter ; & l'instant de la reconnaissance, loin de vous paraître un fardeau pénible, sera pour votre cœur un vrai soulagement. Vous n'aimez point à devoir, sentez donc le bonheur de rendre plus que vous ne deviez. Je ne croirai jamais qu'avec ce sentiment l'on puisse être réduit à haïr ses bienfaiteurs.

Gardez - vous, a dit un Sage de Perse, gardez-vous d'épuiser la coupe céleste du desir & de l'espérance.

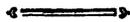
Ne possédez que pour jouir, & jouissez toujours comme si vous ne possédiez point ; vos jouissances en seront plus vives, vos regrets en auront moins d'amertumes, vos souvenirs plus de charmes.

Ne point s'abandonner à ses fantaisies, ce n'est point assez pour le Sage ; il craint même de trop s'abandonner à ses idées.

Sans esprit trop ambitieux, tachez d'augmenter sans cesse vos forces physiques, morales, & même celles d'opinion ; car c'est le seul moyen de les conserver. Faites-en toujours le meilleur usage possible, & pour vous & pour les autres ; car c'est le moyen le plus naturel de les accroître.

Je ne fais si, dans le monde, le métier d'honnête homme est toujours le plus profitable, mais il est très-évidemment le plus facile & le plus sûr. Un fort mal-honnête homme, a très-bien dit *la Bruyere*, n'a jamais assez d'esprit.

“ Les principes de vertu, a dit un Moraliste d'un grand caractère, d'un esprit plus vaste & plus profond, les principes de vertu sont plus étendus que les lumières du génie. La morale est l'esprit des siècles ; les talens sont celui d'un homme en particulier ”.



*Suite de l'article: De la bonne chère des Anciens jusqu'au tems des Romains.*

Les somptueux festins des anciens Héros consistaient plus dans la quantité des mets nourrissans & dans de grands plats, que dans l'unité & la variété de leur assaisonnement. Hercule était un grand mangeur, mais il n'était pas friand. Les grands Capitaines, dans Homère, sont grandement régalez avec le train de derrière d'un taureau ; & Euméné, donnant à souper à Ulysse, son maître, à son arrivée chez lui, après vingt ans d'absence, lui sert deux jeunes porcs entiers rôtis. Les fruits & les légumes, sur-tout les oignons, étaient aussi servis sur la table de nos Héros, mais jamais des oiseaux & des poissons ; il paraît même que ces derniers leur étaient défendus, puisque Ménélaus, dans l'Odyssée, s'excuse d'avoir été obligé de manger du poisson, étant réduit à la dernière extrémité. Abraham, qui vivait cinq ou six siècles avant le siège de Troye, sert

un veau entier aux trois étrangers qui étaient venus le voir, & il leur présente aussi du lait, du beurre & du pain. Du tems d'Isaac, on connaissait non-seulement le gibier comme un mets délicat & favorable, mais même Rebecca était si bonne cuisinière, qu'elle avait l'art de donner tellement à la viande de chevreau le goût de la vénaison, que son bon vieux mari y fut trompé, & crut manger du gibier. Salomon traita magnifiquement la Reine de Saba. Il fallait bien que ce fut la différence des assaisonnemens qui multipliât ainsi les plats ; car on fait à combien peu de viandes la loi Juive borne ce qu'elle permet de manger. Les descendans de ces Héros qui se sont rendus célèbres au siège de Troye, en cultivant les arts & les sciences, raffinerent aussi sur les bons morceaux : par les expressions latines *pergracari*, *graco more vivere*, les Romains donnaient assez à entendre qu'ils regardaient les Grecs comme leurs maîtres dans la science de la bonne chère, & celle d'apprêter de grands festins. Cimon, fils du grand Miltiade, qui s'était enrichi à la guerre, tenait table ouverte à ses concitoyens. Alcibiade, le plus grand courtisan & le plus fin débauché de son tems, se livrait, chez les nations voluptueuses, aux délices de la table, & se contenta, chez les Lacédémoniens, de pain, de fromages, de figes seches, de quelques morceaux de viande mal apprêtée, & d'eau mêlée de vin ; il mangeait même avec appétit leur sauce noire qui dégoûtait tous les étrangers, & que, sur-tout Dénys, tyran de Syracuse, accoutumé à une bonne cuisine, trouva détestable. Pausanias, suivant Cornélius Nepos, avait déjà introduit dans sa patrie la cuisine des Perses, qui néanmoins faisaient paraître plus de profusion que de délicatesse dans leurs festins. La fête qu'ils célébraient avec le plus de pompe & d'appareil, était le jour de leur naissance, auquel les plus riches croyaient de leur dignité de donner des repas, où ils servaient aux conviés un bœuf, un âne, un cheval & un chameau rôtis au four, & les pauvres de simples brebis. En revanche on y buvait beaucoup de vin, & c'était lorsque la compagnie était ivre qu'on commençait à parler d'affaires sérieuses, de politique & de famille. Les vins de Chio, de Coos, de Methymne, de Leucate, de Lesbos, de Mylet, de Byblos & de l'isle d'Issa tenaient chez eux la place du Tocay, du Champagne, du Bourgogne, & de nos bons vins du Rhin. Le vin, qui se recueillait près de Damas en Syrie, était le vin de table des Rois de Perse, qui, outre cela, à leurs jours de naissance, faisaient servir par milliers les animaux dont nous venons de parler, sans compter une quantité de volaille, comme oyes, poules, moineaux d'Arabie, &c. Lyfandre n'en agit pas autrement que Pausanias, & en perdant de vue les murs de Sparte, il rençoa à la

nourriture simple & sôbre de sa patrie. On connaît déjà dans ces tems là en Grece le gibier volatil. Des Auteurs contemporains font mention de francolins, d'outardes, de perdrix, de cignes, de cailles, comme oisèaux de passage : on commença aux grandes tables à faire succéder deux ou trois services; Alexandre de Naples fait une longue énumération des différens mets qu'on servait aux Grecs; il dit qu'ils mangeaient au second service des œufs, des grives, des lievres, des tourtes au miel; & à la fin du repas, lorsque la conversation commençait à s'animer, des langues grillées. Il ajoute que les meilleurs desserts à Athenes consistaient en graines de pavot blanc, en laitues, miel, raisins, poires, pommes & figues; & du tems de Platon, en pois, fèves, bayes de myrthe & faines rôtis sur les charbons; Xénophon fait aussi mention de desserts dans sa Cyropédie. Le miel y tenait nécessairement lieu de sucre, qui n'était pas encore connu: des gâteaux au miel avec de l'huile de sesam, ceux au vin doux ou au moût étaient les plus communs: on servait, sur-tout en abondance aux repas des noces, ces derniers, ainsi que ceux où l'on faisait entrer le fromage, l'anis, la graisse de cochon, & les jeunes pousses de laurier.

Encore un mets friand pour eux était composé de farine de froment, d'un peu de vin, de poivre, de lait & d'huile ou de graisse de porc. Athenée nous assure que les Grecs aimaient aussi les cèrises de toute espece, & qu'ils connaissaient & mangeaient les prunes de Damas, les noix & noisettes, les fèves, les haricots, les lupins, les artichauds, les asperges, & tous les légumes qui sont encore à notre usage. Le même Auteur parle des oisons gras & de leurs foies, que les Romains trouverent depuis si délicieux, comme d'une chose très-ancienne. Les Egyptiens firent présent à Agésilas de veaux & d'oisons engraisés. Les Grecs n'avaient pas moins de goût pour les poissons: Pausanias fait mention, avec éloge, des anguilles du lac Caphissis. Nicomède, Roi de Bithynie, aimait passionnément les anchois, & se piquait d'avoir d'excellens cuisiniers, si nous en croyons Euphron cité par Athenée. Un jour qu'il se trouvait à près de douze journées de la mer, & qu'il souhaitait ardemment de manger des anchois frais, son cuisinier, Sotiride, entreprit d'imiter le goût de ce mets favori de la maniere suivante: il prit des raves, les tailla en forme d'anchois, puis les ayant fait bouillir avec de l'huile & du sel, il y joignit des coques de pavot noir, & le bon vieux Roi mangea de ce ragoût, comme si c'eût été le poisson qu'il aimait. Si le goût de Nicomède n'était pas blâsé & émoussé, ce trait ne serait-il pas une preuve que l'art de la cuisine était déjà parvenu à un grand degré de perfection, & que même ce

beau talent de sophistiquer le bon goût naturel des mets, & de leur en donner un autre tout à fait étranger, n'était pas une invention moderne des Français?

---

## VOYAGES.

*Nouveau Voyage dans les États-Unis de l'Amérique Septentrionale, fait en 1788 par J. P. BRISSOT (WARVILLE), citoyen Français; 3 vol. grand in-8. d'environ 400 pages. A Paris, & se trouve à Lausanne chez A. Fischer, Libraire.*

L'Auteur prévient, dans la préface de son ouvrage, que le motif qui l'a porté à le publier, est celui de prouver à ses compatriotes, que sans mœurs privées, il n'est point de mœurs publiques, point d'esprit public, point de liberté: "Un second objet, ajoute-t-il, me dirige dans la publication de ces Voyages: j'ai voulu peindre à mes compatriotes un peuple avec lequel il leur convient, sous tous les rapports, de se lier intimement. Les rapports moraux, qui doivent porter les Français vers les Américains, sont développés dans les deux premiers volumes; le troisieme embrasse plus spécialement les rapports commerciaux. Ce troisieme volume avait déjà été publié, en 1787, par M. Claviere & par moi. L'édition en étant épuisée, j'ai cru de mon devoir de la reproduire avec des corrections..... Il manque à cet ouvrage, pour le compléter, un quatrieme volume; c'est celui qui doit traiter des rapports politiques & de la confédération actuelle des États-Unis. Les matériaux existent, mais le tems me manque pour les mettre en ordre".

Le premier volume de cette production renferme une table des monnaies, mesures & poids des États-Unis d'Amérique, comparés avec ceux d'Europe; six lettres de M. Claviere, adressées à l'Auteur sur le but de son voyage, sur le sol, les denrées, le commerce, &c. des États-Unis; vingt lettres ou sections de l'Auteur, où on trouve un grand nombre de faits, de descriptions, de traits & d'observations qui ont souvent le mérite de fixer, avec intérêt, l'attention du Lecteur. Nous pensons que les citations pourront nous servir à faire connaître cet ouvrage; mais quant aux opinions politiques que l'Auteur y manifeste, nous laisserons au Lecteur éclairé de les juger.

(La suite dans une Feuille suivante.)

---

## MORTS.

Un enfant naturel, mort cinq jours après sa naissance. Abram Mogeon, Citoyen de Lausanne, âgé de 78 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

16 JUILLET 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 23 minutes, & se couche à 7 heures 37 minutes.

La LUNE se leve à 6 heures 7 minutes du soir.

Observations Météorologiques.

Dates.	T H E R M O M E T R E .			B A R O M E T R E .		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
8 Juillet	17 3†	0 23 1†	0 13 3†	0 26. p. 11. lig. 3	26. p. 10. lig. 3	26. p. 10. lig. 0
9 . . .	12 1†	0 20 0†	0 16 1†	0 26. 10.	3 26. 7.	2 26. 6.
10 . . .	10 3†	0 17 2†	0 14 9†	0 26. 5.	2 26. 7.	3 26. 9.
11 . . .	9 3†	0 18 3†	0 17 2†	0 26. 6.	3 26. 4.	1 26. 1.
12 . . .	11 2†	0 19 3†	0 14 1†	0 26. 5.	3 26. 7.	2 26. 7.
13 . . .	12 3†	0 16 2†	0 12 3†	0 26. 7.	3 26. 7.	5 26. 5.
14 . . .	10 0†	0 13 2†	0 12 1†	0 26. 6.	3 26. 6.	5 26. 5.

BELLES-LETTRES.

CABOUL.—Conte Oriental, par M. MALLET de Geneva.

IL est un Empire en Asie,  
Qui, connu de maint Voyageur,  
Aux Cartes de Géographie  
Manque sans doute par erreur;  
Son nom est la *Sevarambie*.

Dans ce pays, lorsqu'un Amant

Se réigne à porter les chaînes conjugales,

Le grand Prêtre l'instruit des vertus maritales,

Le conduit à l'autel & reçoit son serment.

Amant aimé, Caboul de ses feux n'est plus maître,  
Déjà son Idamé voit en lui son époux :

“ Avez-vous, cher Caboul, consulté le grand Prêtre ? ”

“ Pardon, belle Idamé, je n'ai pensé qu'à vous ;

„ Mon cœur m'eut rappelé sans cesse

„ Qu'on doit à son épouse autant qu'à sa maîtresse,

„ D'attentions, de soins & de tendresse ;

„ J'aurais lu dans vos yeux mes devoirs & vos droits ;

„ Mais vous le souhaitez, vos desirs sont mes lois...

Dès que le sage Imoff voit Caboul qui s'avance ;

“ Jeune homme, dit le Prêtre, écoutez en silence,

„ De mes conseils dépend votre repos.

„ Il n'en est pas du mariage,

„ Ainsi que de l'apprentissage

„ Des sciences, des arts, objets de vos travaux.

„ Chaque noviciat ennuye au lieu de plaire.

„ L'hymen offre un début moins triste & moins sévère,

„ C'est un champ qu'on moissonne avant de le semer.

„ Ne mettez point votre femme à l'épreuve,

„ Ce n'est pas le moyen de vous en faire aimer,

„ L'entreprise d'ailleurs serait trop périlleuse.

„ Croyez à sa vertu, sans jamais l'exposer.

„ Qui jette un verre à terre est sûr de le briser.

„ Jeune homme, croyez-moi, fuyez la jalousie,

„ C'est l'enfer de l'hymen, c'est une frénésie,

„ Redoutez ses transports, & craignez ses poisons ;

„ Quelquefois elle porte une femme fidelle

„ A justifier les soupçons

„ Qu'un époux ombrageux avait conçus contr'elle.

„ Un Philosophe a dit : qu'au monde il n'existait

„ Qu'une femme, une seule à la fois sage & belle,

„ Mais qu'à chaque homme il conseillait

„ De croire que c'était la sienne.

„ Une femme aime à voir, loin de blâmer ses goûts,

„ Qu'un mari complaisant les partage & prévienne.

„ Soyez le même en public & chez vous ;

„ Soyez égal, doux, facile, agréable ;

„ Trop souvent, dans le monde, on voit un jeune fou

„ Pour la femme d'autrui se montrer très-aimable,

„ Pour la sienne un vrai loup-garou.

„ Une femme se plaint que son mari l'accable,

Qu'elle a, pour le quitter, mainte & mainte raison ;  
 Mais vraiment, lui dit-on, vous êtes difficile ;  
 Vous avez le phénix des maris de la ville ;  
 Ne fait-il pas régner la paix dans la maison,  
 N'est-il pas gai, tendre, fidelle ?  
 Mon soulier répondra, dit-elle ;  
 Il vous paraît coupé, cousu, fait avec goût,  
 Il me blesse pourtant, seule je fais par où.  
 Le moyen d'être aimé, c'est de chercher à plaire.  
 Que la faveur, même la plus légère,  
 Pour un mari soit le prix de l'amour,  
 On l'aimera du moins un quart d'heure par jour :  
 C'est bien peu, direz-vous ; c'est quelque chose encore,  
 Que de maris jour & nuit l'on abhorre,  
 Qu'avec usure on voit d'un semblable retour.  
 Payer leurs femmes à leur tour.  
 L'hymen est trop souvent une pénible entrave ;  
 Un mari, sous des fleurs, devrait cacher ses nœuds,  
 Sa femme est sa compagne, & non pas son esclave,  
 Peine & plaisir tout est commun entr'eux.  
 Qu'un Sauvage dans sa chaumière  
 Fume ; boive, fasse grand'chère,  
 Tandis que la bêche à la main  
 Sa robuste moitié cultive son jardin ;  
 Rien n'étonne, c'est un barbare,  
 De ses sueurs il est avare,  
 La force est sa divinité.  
 Mais que dans la Sévarambie,  
 Chez une nation polie,  
 On tyrannise la Beauté !  
 Que l'hymen ôte au Sexe & nom, & rang, & titres,  
 Que les femmes ne soient arbitres, ni témoins,  
 Ne portent ni mortiers, ni mitres !  
 Qu'une Belle à l'Amant, qui l'accable de soins,  
 Promette d'obéir, en esclave se donne !  
 Qu'un peuple, qui les aime à l'adoration,  
 Ote aux femmes le droit de porter la couronne !  
 Qu'au théâtre, enfin, l'hisfrion,  
 Annonçant les jeux de Thalie,  
 De ce Sexe par qui la scene est embellie  
 Ne fasse aucune mention !  
 Quel... Le vieux Prêtre encore en eut dit davantage ;  
 Il aimait à jaser ; c'est le faible de l'âge ;  
 Mais un geste que fait l'impatient époux  
 Arrête le grand Prêtre :  
 Caboul court à sa Belle, il tombe à ses genoux,  
 La conduit à l'autel ; est heureux ou croit l'être,  
 Fidelle à ses sermens dans des momens si doux,  
 Bientôt parjure, il les néglige ;  
 Dabord sa femme s'en afflige,  
 Elle finit par s'en venger ;  
 Idamé lui fait partager  
 Des maris le sort ordinaire,  
 Et chacun d'eux, en lui, reconnaît son confrere.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Geneve, 8. Juillet 1791.

MESSIEURS,

Je fais que les Charades, les Enigmes & les Logogripes, sont regardés, par quelques Censeurs, comme une occupation presque ridicule. Ils ont raison, si ceux qui s'en occupent y mettent de l'importance & y emploient un autre tems que celui de leurs loisirs ; mais je ne vois pas en quoi pourraient être blâmables les personnes qui en font seulement un sujet de récréation. Au contraire, ces jeux sur les mots ont une sorte d'utilité : ils me semblent propres à exercer l'esprit en l'accoutumant à réfléchir, à calculer, & à comparer les objets qui doivent déterminer notre jugement. D'ailleurs, de cette recherche, il naît souvent, dans les compagnies, des discussions agréables & instructives, des saillies neuves & piquantes qui disposent à une gaieté douce, & qui nous font sentir tous les charmes de la Société.

Ces considérations, que je ne crois pas exagérées, me font présumer que vous faites plaisir à beaucoup de vos Abonnés en insérant de ces sortes de piéces dans votre Journal, déjà intéressant & utile par la variété & le choix des morceaux qui le composent.

Les anecdotes, les contes & les fables ont certainement bien leur mérite : le sens moral qu'elles présentent quelquefois d'une manière si délicate & si agréable, est un titre bien favorable pour qu'elles soient admises dans votre Feuille. Cependant, après les avoir lues, on ne s'en occupe plus : du moins le Journal suivant n'est pas attendu avec le même désir, la même impatience que lorsqu'il doit nous apporter le mot de l'énigme, satisfaire par là notre curiosité, notre amour-propre, &c.

Si vous croyez la Charade que je vous envoie propre à produire ces effets, veuillez, Messieurs, en faire part à vos Lecteurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MERLE D'AUBIGNÉ, ci-devant Instituteur au College de Neufchatel.

## CHARADE.

Mon premier, ici-bas, est ami du mystere ;  
 Observer mon second, rend très-mystérieux :  
 Cependant, cher Lecteur, par un desin contraire,  
 Mon tout a fait parler les Héros & les Dieux.

*Suite de la Notice du Nouveau Voyage dans les États-Unis de l'Amérique Septentrionale par M. BRISOT.*

Moins gênés par l'espace que nous ne l'avons été dans la première partie de cette Notice, nous donnerons à celle-ci plus d'étendue que nous ne nous l'étions d'abord proposé.

Ce Voyage a un caractère particulier, par son but, par le coup d'œil que ce but a donné à l'Observateur, par l'examen détaillé qu'il fait de plusieurs institutions politiques.

Un Genevois, résidant à Paris, avait formé, avec un ami, le plan de former une république nouvelle qui aurait été annexée aux États-Unis; cet ami, M. *Brisot*, part pour voir sur les lieux mêmes, ce qu'il est possible & convenable de faire; voilà le but.

Le Genevois lui donne des instructions qui font au commencement du livre: "Tachez, lui dit-il, de nous rapporter sur l'état des Sauvages, répandus dans ce vaste continent, ce qu'on fait de plus certain de leur nombre, de leurs mœurs, de leurs habitudes, & les causes, plus ou moins évitables, de l'état de guerre où l'on vit avec eux.... Observez ce qui peut être resté chez les Anglo-Américains de l'esprit militaire dont ils ont eu besoin....; Y aperçoit-on un germe qui, joint à la fainéantise, fasse de la profession de soldat une profession préférable à celle de laboureur, de manœuvre? &c.... Parlez-nous des Cincinnati... Faut-il s'attendre à des guerres extérieures?... A-t-on raison de dire que les États-Unis voudront un jour être conquérans; ou leur système fédératif doit-il maintenir l'union & la paix dans toutes les parties confédérées?... La manie réglementaire a-t-elle passé les mers avec les hommes d'Europe?... Dans quelle proportion, dans quel crédit y font les gens de la loi? La timidité que donnent les richesses y dispose-t-elle à regarder les pauvres comme ne pouvant être contenus que par des chaînes? Y est-on disposé à préférer l'agriculture à tout autre état?... Appliquez-vous à bien éclaircir les causes des défaites des voyageurs, à bien juger de leurs illusions; étudiez les précautions qu'il faut prendre pour qu'un douloureux repentir ne porte pas les regrets sur les lieux qu'on a quittés, &c."

Il vient ensuite à son plan particulier.... "Informez-vous s'il existe encore une contrée dont l'abord soit facile, où la nature du sol & sa disposition favoriseraient les travaux de l'industrie; où l'on put établir, avec succès, un grand nombre de communications par eau & par terre; où l'on put tracer d'avance les divisions nécessaires; où il fut facile de faire, dans les lieux mêmes, un grand établissement pour recevoir les colons, de les pourvoir des choses qui pourraient leur manquer, de les préserver des premiers embarras, de ces calamités qui ont jetté

dans la plupart des colonies naissantes le trouble, la misère, la faim & le désespoir. Il faut une rivière navigable, avoir à sa portée une ville où l'on trouve des hommes, des vaisseaux, un beau ciel, une température douce, un site agréable, un sol fertile, &c."

Le but principal de l'Auteur est sur-tout d'examiner les effets de la liberté sur les développemens de l'homme de la société, du gouvernement: de développer tout ce qu'on a droit d'attendre de la forme actuelle du gouvernement fédéral des États-Unis, en l'appliquant à l'état des choses qui existent: considérer le gouvernement de chaque Etat, leurs différences, & ce qu'on en peut attendre; examiner la législation civile & criminelle, l'état du commerce, les banques, la dette de chaque Etat, la comptabilité établie, l'état des campagnes autour des villes & dans l'intérieur, la culture, les avances qu'elle exige, les produits qu'elle rend, les mœurs privées dans les ports, dans les villes de l'intérieur, dans les campagnes, l'inégalité des fortunes, les causes, ses effets naturels & probables: la mendicité, les hôpitaux, l'éducation, la religion, &c.

On voit que le plan est vaste: il nous a paru que le séjour de l'Auteur en Amérique n'a pas été assez long pour le bien remplir sur tous les objets; mais quelques-uns sont remplis & les autres bien esquissés.

On y trouve des descriptions assez intéressantes. Dans la route de Boston à New-York, il nous peint la variété des sites romanesques, la beauté des vues qu'elle offre à chaque pas, le contraste perpétuel de la nature & de l'art qui lutte contre elle. Ces vastes étangs, dit l'Auteur, qui se perdent au milieu des bois; ces ruisseaux qui arrosent ces prairies nouvellement arrachées à la nature inculte; ces jolies maisons éparées au milieu des forêts & renfermant des essaims d'enfans joyeux, bien portans, bien vêtus; ces champs couverts de troncs dont on confie la destruction au temps, & qui se cachent au milieu des épis du bled d'Inde; ces monceaux énormes d'arbres renversés par les vents, ces chênes qui conservent encore l'image de leur vigueur antique, mais qui, sciés par le pied, n'élevent plus au ciel que des rameaux nus & desséchés; tous ces objets nouveaux absorbent un Européen & le plongent dans une rêverie agréable. La profondeur des forêts, l'épaisseur & la hauteur prodigieuse des arbres, lui rappellent le tems où ces pays n'avaient d'autres habitans que ces Sauvages: où ils ont fait place à une autre génération. Maintenant le cultivateur ne craint plus leur vengeance. Seul, au milieu de ces vastes forêts, n'ayant autour de lui que sa femme & ses enfans, il dort, il travaille en paix, il est heureux....

Ces idées furent remplacées par d'autres que firent

naître la vue de ces maisons solitaires qu'on trouve, de deux en deux milles, dans ces forêts silencieuses. La propreté les embellit : toutes, divisées comme les maisons d'Angleterre, ayant un étage, & souvent des greniers, sont parfaitement éclairées, & le papier en orne les murs. Le thé & le café paraissent sur la table. La toile des Indes y pare la fille de la nature; & ce qui ravit, c'est que les visages y portent l'empreinte de l'honnêteté, de la franchise & de la décence. Ces maisons sont habitées par des hommes à la fois laboureurs, artisans & marchands. Ici, c'est un cordonnier; là, un tanneur, ailleurs un magasin de toiles des Indes; les boutiques, dans les campagnes, sont toujours séparées des maisons, ce qui prouve le goût de la propreté, le respect qu'on porte à la vie domestique & aux femmes, &c.

L'Auteur assiste à l'ensevelissement d'un Quaker. Je trouvais, dit-il, une foule d'amis rassemblés autour de la maison du défunt, attendant en silence le moment où le corps paraîtrait. Il parut; il était dans un cercueil de bois de noyer, sans aucun drap, ni ornemens; porté par quatre amis: suivaient les femmes; qu'on me dit être ses proches parentes, & ses petits enfans. Aucune n'était habillée de noir, quelques-unes avaient le visage couvert d'un mouchoir. Tous ses amis suivaient en silence & deux à deux. J'étais du nombre; jeunes & vieux tous se mêlaient également, tous avaient un air grave & attentif. On arriva au cimetière, qui est dans la ville, mais n'est pas entouré de maisons; la fosse était profonde de six à sept pieds; on déposa le corps sur ses bords. Vis-à-vis étaient des fauteuils de bois où s'assirent les femmes qui m'avaient paru les plus affectées: les amis, disposés autour, restèrent cinq ou six minutes dans la méditation; tous avaient l'air grave & recueilli, mais ils ne laissèrent voir aucun signe de douleur. On descendit le corps dans la fosse; il était déjà couvert de terre, lorsque s'avança, près de la fosse, un homme qui y planta sa canne, y fixa son chapeau, & prononça, en tremblant, un discours relatif à la cérémonie. Quand il eut fini, une femme se jeta à genoux, fit une prière très-courte, & chacun se retira ensuite.

On trouve dans cet ouvrage quelques détails sur la vie & la mort de divers Américains célèbres, & entr'autres sur celles de *Francklin* & de *Benezes*, des anecdotes sur *Washington*; des notices exactes sur le pays, sa culture, ses productions, son commerce, ses dettes publiques, ses revenus, son administration. L'Auteur est ami des Quakers & les justifie des accusations qu'on leur a faites; il fait aimer leurs vertus paisibles & leur humanité.

## VARIÉTÉS.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 2 Juillet 1791.

MESSIEURS,

Connaissez-vous le trait suivant? Il mériterait, ce me semble, de trouver place dans votre Feuille, & pourrait servir d'une leçon utile à plus d'un de vos Lecteurs.

Lors du siège de Dixmude, en 1695, il y avait dans le régiment du Colonel Hamilton un Bas-Officier qui s'appellait *Union*, & un soldat nommé *Valentin*. Ces deux hommes devinrent rivaux; & les querelles particulières que l'amour fit naître entre eux, les rendirent ennemis irréconciliables. *Union*, que son grade d'Officier élevait au-dessus de *Valentin*, saisissait toutes les occasions possibles de tourmenter celui-ci & de lui faire éprouver son ressentiment. Le soldat, qui connaissait les devoirs de la discipline militaire, souffrait patiemment la mauvaise humeur de son Officier, & obéissait sans résistance: ils furent commandés, l'un & l'autre, pour l'attaque du château. Les Français firent une sortie, où l'Officier *Union* reçut un coup de feu dans la cuisse: il tomba: &, comme les Français pressaient de toutes parts les troupes Alliées, il était sur le point d'être foulé aux pieds. Dans ce désastre il aperçut *Valentin*, son ennemi, & lui cria: Ah, *Valentin*, tu m'abandonnes?

*Valentin* courut aussi-tôt à lui, & au milieu du feu des Français, il ne craignait point de l'enlever & de le mettre sur son dos. Il le transporta ainsi jusqu'à la hauteur de Salline. Dans cet endroit, un boulet de canon tua *Valentin*, sans toucher l'Officier: *Valentin* tomba sous le corps de son ennemi qu'il venait de sauver. Celui-ci, oubliant alors sa blessure, se releva en s'arrachant les cheveux, & se rejettant aussi-tôt sur le cadavre de son bienfaiteur, il s'écriait: "Ah, *Valentin! Valentin!* est-ce pour moi que tu meurs, pour moi qui te traitais avec tant de barbarie? Je ne pourrais jamais te survivre... Je ne le veux pas... Non". — Il fut impossible de séparer *Union* du cadavre sanglant de *Valentin*. On l'enleva tenant toujours embrassé le corps de son bienfaiteur; &, pendant qu'on portait ainsi l'un & l'autre, leurs camarades, qui connaissaient leurs inimitiés, pleuraient à la fois de douleur & d'admiration. Lorsque *Union* fut ramené dans sa tente, on pansa, malgré lui, la blessure qu'il avait reçue; mais, le jour suivant, ce malheureux Officier, appelant toujours *Valentin*, expira accablé de regrets.

T. O.

## M O R T S.

Louise-Henriette Dessel, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

23 JUILLET 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 30 minutes, & se couche à 7 heures 30 minutes.

La LUNE se leve à 2 heures 7 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
15 Juillet	10. 0†	13. 3†	10. 2†	26. p. 5. lig. 11	26. p. 5. lig. 3	26. p. 6. lig. 2
16. . .	11. 5†	15. 2†	10. 5†	26. 6. 3	26. 6. 2	26. 6. 0
17. . .	12. 7†	19. 3†	14. 2†	26. 6. 7	26. 6. 11	26. 8. 2
18. . .	14. 0†	15. 3†	14. 3†	26. 8. 0	26. 8. 3	26. 10. 10
19. . .	12. 2†	17. 5†	14. 3†	26. 10. 11	26. 10. 0	26. 9. 3
20. . .	11. 7†	19. 2†	17. 3†	26. 8. 8	26. 8. 0	26. 8. 8
21. . .	12. 5†	17. 3†	14. 2†	26. 7. 7	26. 7. 0	26. 6. 7

## EXTRAITS.

*Vie de Joseph Balsamo, connu sous le nom de Comte de Cagliostro, extraite de la procédure instruite contre lui à Rome, en 1790, traduite d'après l'original italien, imprimé à la Chambre Apostolique; enrichie de notes curieuses, & ornée de son portrait. A Paris 1791, & se trouve à Lausanne chez L. Luquiens, Libraire.*

SElon cet ouvrage, le voile épais qui cachait la naissance, les circonstances, & la plupart des actions de ce fameux Aventurier, est enfin tombé. Mais on aura de la peine à comprendre, il paraîtra même peut-être impossible qu'un homme du caractère dont il y est dépeint, ait été accueilli dans les villes les plus éclairées; qu'on l'y ait regardé comme un astre propice au genre humain; comme un nouveau prophète, comme une image de la divinité; qu'il se soit quelquefois approché même des trônes; que les Grands les plus superbes soient devenus ses humbles courtisans; qu'il ait reçu des hommes de tous les rangs, nous ne dirons pas des marques de bienveillance & d'estime, mais des vrais hommages, mais des protestations de la plus humble servitude, mais la plus profonde vénération. Avant que de passer aux détails de sa vie, il faudra que le Lec-

teur nous permette quelques réflexions sur l'esprit qui regne dans cet ouvrage & sur la Maçonnerie dont on y fait un crime à Cagliostro.

Quelques Lecteurs désireraient peut-être que cette histoire fut écrite & tissée avec plus d'art, & traitée avec plus de Philosophie; mais d'autres trouveront que les défauts, qui d'abord semblent la déparer, la rendent en effet plus précieuse. Ils liront avec plaisir le livre d'un Romain qui vient de l'écrire avec tous les préjugés politiques & superstitieux de son pays; & par les réflexions qu'ils feront sur son ouvrage, ils le rendront d'autant plus philosophique, qu'il y a mis moins de philosophie.—La vie de Cagliostro, écrite d'après les actes du tribunal de l'Inquisition, & dans un esprit inquisitorial, est un monument digne d'être conservé.

Si dans d'autres pays les Juges auraient eu le droit de lui infliger des peines graves, à Rome on ne pouvait lui reprocher que d'être Franco-maçon & d'avoir reçu deux adeptes à la maçonnerie; les Juges de Rome n'avaient donc aucun droit de le poursuivre pour des crimes commis hors de leur territoire, & pour lesquels ils n'avaient point de corps de délit; & cependant c'est à Rome où il a été condamné.

Mais dans les États du Pontife Romain, il existe une loi qui prononce la peine de mort contre les Francs-maçons. Elle a été portée non sur des preu-

ves que cette Société fut criminelle, mais sur ce qu'elle tient secrets ses statuts, son objet, son régime ; c'est-à-dire qu'on a prononcé contre elle la peine réservée aux plus grands crimes, parce qu'on ignore si elle est innocente ou criminelle. C'est sur le prononcé de cette inique loi que *Cagliostro* a été condamné : il a été prouvé qu'il était Franc-maçon, donc il était digne de mort ; & la clémence du Pontife s'est bornée, en commuant la peine capitale contre celle d'une prison perpétuelle. On nous dira que la Maçonnerie qu'a professé, qu'a propagé *Cagliostro*, ne méritait point d'être regardée d'un air aussi favorable que le mérite peut-être celle qui est répandue dans presque toutes les parties de l'Europe. Nous l'avouons, *Cagliostro*, avec sa vision béatifique, ses évocations des esprits supérieurs, sa régénération physique & morale, pouvait détruire dans ses Sectateurs la lumière de la raison, & les porter au fanatisme, qui, dirigé par des fourbes habiles, leur obéit en aveugle, & devient capable de tous les crimes. Sa Maçonnerie ne manquait pas de rapports avec la sombre folie des Illuminés d'Allemagne, sur laquelle on peut lire des détails curieux dans le livre de M. *Luchet*, dont nous avons donné une notice dans ce Journal.

Nous allons suivre l'Auteur dans les détails qu'il donne de la vie privée de cet homme extraordinaire. Mais le Lecteur ne doit pas oublier que cet Ecrivain manifeste des préjugés & quelque desir de trouver un coupable dans le Héros de son histoire.

*Joseph Balsamo* naquit à Palerme, le 8 Juin 1743, de Pierre Balsamo & de Félicie Braconieri, tous deux de médiocre extraction. Son pere, qui était marchand, étant mort, lorsqu'il était encore dans sa première enfance, ses oncles maternels prirent soin de lui, & tacherent de l'initier dans la science de la religion & des lettres. Cependant, dès ses premières années, il se montra si éloigné de l'un & de l'autre, que plus d'une fois il s'enfuit du Séminaire de Saint-Roch de Palerme où on l'avait placé. A l'âge de treize ans, il fut confié au Pere général des *Benfratelli*, qui l'amena avec lui dans le couvent de cet ordre à Cartagirone. Là, il endossa l'habit de novice, & ayant été remis à la garde de l'Apoticaire, il put apprendre de cet homme (comme il le dit lui-même) les principes de la Chymie & de la Médecine. Il abandonna le couvent, & revint à Palerme. Ses mœurs, qui avaient été très-mauvaises, dit l'Historien Romain, pendant son séjour au couvent, ne devinrent pas meilleures. Il n'y avait point de querelle à laquelle il ne prit part ; il mettait sur-tout son plaisir à résister à la justice, & à enlever de ses mains des prisonniers. S'étant infinué près d'un Notaire, son parent, il trouva le moyen de falsifier un testament en faveur d'un cer-

tain Marquis Maurigi. Cette fourberie fut découverte plusieurs années après, & dans un tems où *Cagliostro* était absent de Palerme ; on en dressa même une procédure qui manifesta son crime. Plusieurs fois il fut arrêté & enfermé, mais il s'en tira toujours ou par le défaut de preuves, ou par la nature du délit, ou par le crédit de ses parens. Enfin il fut contraint de fuir de sa patrie, pour une excoquerie de soixante onces d'or qu'il fit à un orfèvre, lequel, irrité d'avoir été sa dupe, voulut l'assassiner. Aidé de l'argent dont il venait de s'emparer, il se rendit à Messine. Là il fit connaissance d'un certain Altotas ; on ne fait s'il était Grec ou Espagnol, mais il parlait plusieurs langues. Ils s'embarquerent ensemble, voyagerent dans l'Archipel, & débarquerent à Alexandrie en Egypte, où, dans l'espace d'environ quarante jours, ils firent ensemble plusieurs opérations de chymie, entr'autres celle de former avec le chanvre & le lin des étoffes qui imitaient la soie, & ils gagnèrent ainsi beaucoup d'argent. D'Alexandrie ils passerent à Rhodes, où ils gagnèrent encore avec leurs opérations chymiques. Ils se proposaient de passer de là au grand Caire, mais les vents contraires les porterent à l'isle de Malte. Là, ils s'arrêterent à travailler dans le laboratoire du Grand-Maitre Pinto. Altotas mourut, & *Balsamo* pensa à s'en aller à Naples. Il fit le voyage, se foutint quelque tems avec l'argent que lui avait fourni le Grand-Maitre Pinto ; s'acquît l'amitié d'un Prince très-amateur de Chymie, qui voulut l'emmener avec lui dans ses terres de Sicile. Il prit congé de ce Prince pour aller à Rome. Arrivé dans cette ville, il prit différens habits, tantôt religieux, tantôt séculiers ; obtint accès auprès de plusieurs personnages considérables ; tira parti de son industrie en vendant des dessins sur papier, qui étaient en effet gravés, imprimés, & ensuite relevés d'un lavis d'encre à la Chine, & qu'il donnait comme des ouvrages faits à la plume. Ce fut dans ce tems qu'il devint amoureux de la Demoiselle Lorenza Feliciana, & qu'il l'épousa. Les premières leçons qu'il lui donna furent sur les moyens de plaire aux hommes & de les attirer ; il lui inspira sur-tout cette maxime, " que l'adultère n'est point un crime dans une femme qui s'y prête par intérêt, & non simplement par amour pour un homme ". Sa femme finit par le croire ; & tous deux s'occupèrent, pendant plusieurs années, des moyens de faire des dupes. Nous ne citerons aucune de leurs nombreuses intrigues ; elles n'offrent que peu d'intérêt ; elles ont même, la plupart, le caractère qui distingue celles de l'homme du bas peuple. Se déplaçant sans cesse, ayant recours, pour se procurer de quoi suffire à ses besoins, tantôt à la chymie, tantôt à cette science illusoire, tantôt aux attrails de sa femme, tantôt

à l'exercice de la Médecine, tantôt à la Maçonnerie: tel fut le genre de vie auquel il se livra, & qui le conduisit à ce degré de célébrité où il est parvenu. Après avoir passé en Courlande, où, à ce que prétend l'Auteur de sa vie, au moyen de la Maçonnerie, il fut se rendre maître des esprits d'une grande partie de la Noblesse, au point de parvenir à se faire offrir le trône, qu'il refusa; il vint à Varsovie, où il s'empara de la crédulité d'un Prince fort riche, en lui promettant de lui fournir un diable qu'il aurait à son commandement. Le Prince défabusé, *Cagliostro* quitta Varsovie, vint à Strasbourg où il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie. Nous ne parlerons point de la part qu'il eut dans le *tripotage* du célèbre collier; ce fait, ainsi que plusieurs autres qui le concernent, sont trop connus; nous nous abstenons même de le suivre dans sa carrière, jusqu'à son dernier séjour à Rome, où il arriva à la fin de Mai 1789. Là il voulut exercer la Médecine, mais n'eut pas de succès; il eut recours à la Maçonnerie Egyptienne, à la rétablir, à la propager; dénoncé à l'autorité publique, il fut arrêté le 27 Décembre 1789, & conduit dans la forteresse du château St. Ange. Sa cause fut portée à l'assemblée générale du St. Office, le 21 Mars 1791, selon l'usage, puis devant le Pape, le 7 Avril suivant. Nous finirons cette notice, déjà très-longue, par citer la sentence qui a été portée contre lui, & renverrons à une seconde notice quelques faits relatifs à la Maçonnerie Egyptienne, qui peuvent intéresser la curiosité de nos Lecteurs.

“ *Joseph Balsamo*, atteint & convaincu de plusieurs délits, & d'avoir encouru les censures & peines prononcées contre les hérétiques formels, les dogmatifans, les hérésiarques, les maîtres & disciples de la Magie superstitieuse, a encouru les censures & peines établies, tant par les loix apostoliques de Clément XII & de Benoît XIV, contre ceux qui, de quelque manière que ce soit, favorisent & forment des sociétés & conventicules de Franc-maçons, que par l'édit du Conseil d'État porté contre ceux qui se rendent coupables de ce crime, à Rome ou dans un autre lieu de la domination pontificale. Cependant à titre de grace spéciale, la peine qui livre le coupable au bras séculier, (c'est-à-dire à la mort) est commuée en une prison perpétuelle dans une forteresse, où il sera étroitement gardé, sans espoir de grace: & après qu'il aura fait l'abjuration, comme hérétique formel, dans le lieu actuel de sa détention, il sera absous des censures, & on lui prescra les pénitences salutaires auxquelles il devra se soumettre.....”

## BELLES-LETTRES.

*FRAGMENT sur le Théâtre Allemand; extrait des Transactions de la Société royale d'Édimbourg.*

L'Auteur du Mémoire où nous puisons ce Fragment, *M. Henri Mackensie*, recherche d'abord les causes qui ont fait luire l'aurore de la poésie dramatique Allemande, quel est son caractère propre, quelles sont les mœurs qu'elle s'applique particulièrement à représenter sur le théâtre. Il attribue aux Allemands une certaine énergie d'âme portée à la réflexion, & qui ne peut être émue que par des impressions fortes. Selon lui, la poésie dramatique n'a commencé de paraître en Allemagne que de 1740 à 1750.

Il entre dans des détails particuliers sur *Les Voleurs*, tragédie de *Lessing*, pièce pleine d'horreur, dit-il, mais sublime & d'un grand pathétique. Pour entendre le passage que nous allons citer d'après lui, & qui est tiré du quatrième acte; il convient d'observer que Moor est un fils dissipateur dont le retour à la vertu est rendu inutile par un frère infâme qui a intercepté sa lettre de repentir à son père. Moor commande une troupe de brigands. Lorsque le malheureux père apprend la conduite terrible de son fils, il s'évanouit, & on l'emporte du théâtre. Il est nuit, & le reste de la bande est rassemblé dans une bruyère déserte, à peu de distance des ruines d'une tour battue des vents & des cris des hiboux. Ils ont passé trois nuits dans les alarmes & les dangers, & dorment tous, excepté Moor.

“ Quelle longue nuit, dit-il, jamais le jour ne reviendra dissiper ces ténèbres! Imaginez-vous, ombres des victimes de cette épée meurtrière, que Moor tremblera?... Je vous vois playes sanglantes, je fixe vos lèvres livides, j'entends les derniers gémissens de l'agonie qu'elles poussent.... & je ne tremble pas.... Ce ne sont là que des chaînons de la chaîne éternelle que celui qui séjourne là-haut dans le ciel tient dans sa main. Il a imprimé ces horreurs sur mon existence; même au milieu des jours innocens, des jours heureux d'une enfance sans tache, son œil les vit & les imprima sur ma destinée. (*Il tire un pistolet.*) Les barrières entre l'éternité & le tems, cet instrument de peu d'apparence est capable de les rompre.... & après?... Toi, frayeur inconnue, où veux-tu me conduire, où veux-tu me placer? Si tu me laisses ce moi, qui connaît ce qui doit créer mon ciel ou mon enfer; au milieu des déserts d'un monde que ta fureur a détruit, je puis peupler de pensées ce vide silencieux. Ou veux-tu, dans des situations nouvelles, encore inconnues, m'entraîner à travers des misères variées au néant? Tu peux anéantir mon être; mais tant que cette âme demeurera, sa liberté, sa force, ne sub-

listeront-elles pas ? N'importe où.... (*Il leve son pistolet*). Je ne tiens plus aux souffrances du présent... La destinée de Moor sera remplie".

Il garde le silence, entend marcher, & au moment même, une figure se coule devant lui, & va frapper au guichet grillé de la tour. La figure dit : "Leve-toi, homme malheureux, habitant de la tour; voici ton repas". Une faible voix répond dans le donjon : "Est-ce toi, Hermann? Apportes-tu, comme le corbeau du Prophète, de la nourriture à un misérable qui languit, qui vit des miettes que la pitié lui accorde?"

Moor, qui, dans sa surprise, s'était retiré, s'avance & dit à l'homme d'arrêter. C'est en effet Hermann, qui tire son épée, & est aussi-tôt désarmé. "Qui est-tu, dit Hermann étonné, toi dont le fer s'étrit ainsi que celui de la mort? Est-tu le démon de cette horrible prison, l'esprit de cette tour meurtrière?"—C'est moi, répond Moor; mon nom est *Ange exterminateur*, & cependant je suis de chair & d'os comme toi; mais quel est le malheureux renfermé dans cette tour? Je veux rompre ses chaînes. (*Il tire de sa poche un passe-par-tout & ouvre la porte. Un squelette ambulante, un fantôme exténué de faim se traîne hors du donjon.*) Fantôme horrible! (reprend Moor, saisi de surprise & d'une voix basse & étouffée) mon père!...

La RAISON & le PENCHANT.—Conte.

Vous ne concevez pas & comment & pourquoi l'homme, en son propre sens, est contraire à lui-même.

Je le conçois bien, moi :

Il est né fou, d'abord; sot, ensuite, à l'extrême.

Voilà, soyons de bonne foi,

Et le comment & le pourquoi.

Mais l'homme, direz-vous, cet être raisonnable....

Je vous dis qu'il est fou. Cet être doux, aimable....

Je vous dis qu'il est sot,

Et tellement que je veux en un mot

Vous convaincre. Ecoutez cette fable.

Certaine fille, un jour, le fait est vraisemblable,

Eut désir de se marier.

Qui prendre? qui choisir? C'est un point difficile.

Elle était libre, & pouvait s'allier

Au plus riche, au plus grand, au jeune, à l'imbécille,

Ou bien au plus spirituel,

Enfin à celui-là pour qui Dame Nature

Lui soufflerait un penchant naturel.

D'abord elle se mit l'esprit à la torture.

Prendrai-je celui-ci? Prendrai-je celui-là?

Le grand me fait trop peur; le riche m'humilie;

Le jeune est trop gaillard; l'homme d'esprit m'ennuie.

Que reste-t-il après cela?

L'imbécille. Ah! quelle figure!

Et que son air si plat est de mauvais augure;

Non content d'être un vrai nigaud,

Il est joueur, dit-on, jaloux, menteur, colere....

Ah! mon Dieu! le vilain magot!

Mais.... par où ce magot a-t-il donc pu me plaire?

Voyons, comment a-t-il pu faire

Pour me ravir la liberté?

L'épouserai-je? Oh! non en vérité.

Je serais malheureuse on ne peut davantage;

Je maudirais cent fois le jour,

Et mon hymen & mon funeste amour;

Les larmes seraient mon partage;

Mon corps frissonnerait seulement à le voir;

Victime enfin d'un affreux esclavage;

Oui.... je mourrais de désespoir.

Comme elle finissait, entre mon imbécille.

Il parla mariage; alors on s'excusa:

Il revint à la charge; on fit la difficile:

Il voulut fuir..... on l'épousa.

Le mot de la Charade, inférée dans la dernière Feuille, est *Voltaire*.

## AGRICULTURE.

FRAGMENT. Des eaux pour l'irrigation des prés. (\*)

Il est peu de bonnes eaux, & il en est beaucoup de mauvaises. Il y a d'ailleurs des terres auxquelles aucune eau ne peut convenir; telles sont les terres argilleuses & compactes. On peut bonifier les eaux destinées à l'irrigation, soit par des engrais, soit en les faisant séjourner dans des étangs peu profonds & bien exposés au soleil. Toutes espèces de bois, surtout des débris de bois de vieux bâtimens, étant jetés dans ces eaux, adoucissent, au bout de quelque tems, leur âcreté. On doit fortement agiter ces eaux au moment qu'on les lâche sur son terrain, & qu'on y a mêlé du fumier ou de bonnes terres, qui, dans ces eaux, valent bien le fumier.

Il serait imprudent de faire en grand des essais sur les eaux; il faut les tenter en petit, & sur-tout si c'est sur un terrain qu'on ne connaisse pas.

(\*) Cet article a été emprunté d'un ouvrage manuscrit qui traite d'objets d'agriculture très-intéressans pour l'habitant du Pays-de-Vaud qui a des terres à soigner, & dont l'Auteur est un Cultivateur de nos environs, homme très-instruit, & très-zélé pour le bien public.

## MORTS.

Anne-Marie Knobel, femme du sieur Jean-Baptiste Nicolas, âgée de 44 ans.

Jean-Jaques Dubrès, Citoyen de cette ville, âgé de 67 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

30 JUILLET 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 38 minutes, & se couche à 7 heures 22 minutes.  
La LUNE se leve à 5 heures 7 minutes du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.																	
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.													
22 Juillet	12	3†	0	18	1†	0	17	0†	26.	p.	6.	lig.	7	26.	p.	7.	lig.	3	26.	p.	7.	lig.	1	
23 . . .	14	1†	0	19	8†	0	16	1†	0	26.	7.	0	26.	8.	1	26.	9.	3	26.	8.	1	26.	8.	3
24 . . .	13	3†	0	17	1†	0	14	0†	0	26.	9.	1	26.	8.	1	26.	8.	3	26.	8.	1	26.	8.	3
25 . . .	16	6†	0	19	1†	0	17	0†	0	26.	8.	1	26.	8.	0	26.	7.	3	26.	7.	0	26.	7.	3
26 . . .	10	3†	0	16	1†	0	16	1†	0	26.	6.	2	26.	5.	2	26.	5.	0	26.	5.	0	26.	5.	0
27 . . .	13	3†	0	16	3†	0	16	1†	0	26.	5.	1	26.	4.	3	26.	6.	1	26.	6.	3	26.	6.	1
28 . . .	15	6†	0	20	1†	0	18	1†	0	26.	6.	7	26.	7.	0	26.	7.	3	26.	7.	0	26.	7.	3

BELLES-LETTRES.  
LES DEUX LIONS.

Nouvelle Égyptienne, par M. MALLET de Geneva.

L'Opinion est la Reine du monde,  
La diriger est le lot des Auteurs;  
Grâce à leur plume éloquente & féconde;  
Ils font nos rois, ils regnent sur les cœurs.  
Le fanatisme est tombé sous *Voltaire*;  
*Jean Jacque* à l'homme a fait sentir ses droits;  
Les préjugés, ces faux dieux du vulgaire,  
Ont disparu, comme un souffle, à leurs voix.  
Il en est un, de la Chevalerie,  
O! mes amis! reste absurde & cruel,  
Vous n'êtes plus, aimable réverie!  
Aurons-nous dû conserver le duel.

Quand les bêtes parlaient, j'entends les quadrupèdes,  
On ne les comprend plus, c'est un mal sans remèdes:  
Pour celles à deux pieds, plut au ciel, quelquefois,  
Qu'elles eussent perdu la parole & la voix!  
Deux lions courtoisient une même maîtresse.  
Des bois cette superbe hôtesse  
Aux animaux de son espèce  
Méritait de donner des loix.  
La lionne, adroite & peu sage,

Jouait si bien son personnage  
Que tous deux, seuls & sans partage,  
Croyaient sur elle avoir des droits;  
Mais, dans un tendre tête à tête,  
Par l'un des deux elle est surprise un jour.  
On s'oublie aisément dans les bras de l'amour.  
Le lionceau trompé jure, éclate, tempête,  
Honteux de ses transports, tout-à-coup il s'arrête,  
Et dit, à demi voix, à son rival heureux:  
„ Auprès du tombeau d'Osymandre, (\*)  
„ Ce soir, quand le soleil verra pâlir ses feux,  
„ Je t'attends sur le pré, sois exact à t'y rendre”.  
“ Un lion au combat ne se fait point attendre”,  
Lui répond son rival. Notre nouveau venu,  
En allant au lieu convenu,  
Se disait: “ c'est une folie  
“ Que d'exposer mes jours, & ma gloire, & mon nom;  
„ Pourquoi? pour une perfidie:  
„ Mais on m'accuserait de crainte, moi, lion!  
„ Perdons plutôt cent fois la vie”.  
Il court au rendez-vous, y trouve son rival,  
Tout s'apprête au combat fatal,  
Lorsqu'un bruit suspend leur furie.

(\*) Osymandre fut Roi Egypte; son tombeau était orné d'un cercle d'or de 365 coudées, qui marquait les jours de l'année & les heures du jour.

Quatre hommes arrivaient du côté de Memphis;  
Leur air noble & leur port trahissait leur naissance,  
C'était des Courtisans du grand Roi Sefostris;

Vers les lions le quatuor s'avance;  
On cherche un lieu commode, on met bas ses habits,  
On tire du fourreau d'énormes cimenterres;  
On s'en salue, & les lions surpris;

Ne sont point oubliés des polis adversaires.  
Près d'eux sont des chaises légères  
D'un papyrus (\*) durci sous l'effort des marteaux,  
Et que traînent six forts chevaux.

Sur les duels la loi sévère  
N'étant point inconnue à nos braves lions,  
Non plus que l'art de s'y soustraire;  
Ils ne sont point surpris de ces précautions.

Revenons à nos champions:  
Ils mesuraient déjà leurs armes,  
Lorsqu'un voyageur en alarmes,  
Accourt, & , l'épée à la main,  
Au combat allait mettre fin:  
Mais une double égratignure  
De ce passant officieux  
Excite, à bon droit, le murmure.

Ils jettent tous sur lui les yeux;  
C'est Afarot, c'est le soutien du trône,  
C'est le pur sang des Rois;  
Ils tombent à ses pieds. "Levez-vous, je l'ordonne".  
Ils tremblent à sa voix.

"Ne craignez rien, dit-il, je vous pardonne;  
Vous êtes gens d'honneur, pour tels je vous connais,  
Du combat seulement apprenez-moi la cause....."

L'un d'eux en ces termes s'expose:

"Prince! vous savez qu'Azarès  
Aux autels de l'hymen conduisit Amavie.  
Avant qu'à cet époux la belle fut unie,  
Pempho avait su la charmer.  
(Ce qu'on aime une fois, cesse-t-on de l'aimer?)  
L'époux les a surpris, l'aventure est publique.  
Il est déshonoré, tel est l'usage antique".  
(Contre lui la raison veut en vain réclamer;  
Elle est depuis long-tems en guerre avec l'usage:

Si l'une a pour elle le Sage,  
L'autre n'a-t-il pas tous les fous?

Lecteur, vous sentez l'avantage,

Je vous le dis bien bas, & ne le dis qu'à vous.)

"La femme a fait la faute, & le mari l'expie,  
Poursuit notre conteur, votre course à Tanis  
Vous a caché ces faits dont retentit Memphis.  
Azarès méprisait tellement Amavie  
Qu'il n'eut point à Pemphos envoyé de cartel;  
Mais il reçut de lui l'affront le plus cruel.

"Le rencontrant, un jour, dans un étroit passage,  
Pemphos fixe Azarès, lui marche sur le pié,

"Lui jette son gant au visage;

"Azarès le renvoie, & l'autre, humilié,

"Leve sa canne sur sa tête;

"L'insulte n'étant point secrète,

"Ce n'est que dans le sang de celui qui l'a faite,

"O grand Apis! qu'elle peut s'effacer.

"Entre le trépas & la honte

"L'homme d'honneur ne fait point balancer,

"Sa vengeance ou sa mort ne peut être trop prompte.

"Azarès, pour se plaindre, avait les tribunaux;

"Mais qu'aurait dit Memphis, la Cour, le Roi, vous-même

"Du point d'honneur, vous le juge suprême;

"Blâmé par le Monarque, honni par ses égaux,

"A la Cour, à l'armée, il eut perdu sa place,

"Et le mépris public aurait comblé ses maux,

"Tandis que son rival eut obtenu sa grace.

"Jugez si mon ami dût défier Pemphos.

"Pour moi, Monseigneur, dit Zoros,

"Je n'étais point mêlé dans cette affaire,

"Mais Azarès m'a choisi pour second,

"Et, pour le sien, Pemphos a pris Gliphon.

"Voilà.—Continuez, je suis un téméraire,

"Et j'approuve, Azarès, votre repentiment".

Le combat recommence avec acharnement,

Enferrés mutuellement,

Et Zoros & Gliphon tombent sans mouvement,

Et bientôt Azarès les suit au monument".

"Je porte envie à votre gloire,

"Et l'on ne va parler que de vous dans Memphis,

"Dit le Prince à Pemphos, daignez pourtant m'en croire,

"Rendez-vous à ma terre au bord du lac Moëris,

"Moi, je vais à la Cour du sage Sefostris,

"Lui conter votre affaire, & lui demander grace."—

"Prince! je vous dois tout.—Vous ne me devez rien,

"Brave Pemphos, quoique l'on fasse,

"On est homme d'honneur, lorsqu'on se bat si bien".

Voyant venir de loin les suppôts de justice,

Le duelliste fuit, pour n'être pas pendu;

Le lendemain, son pardon obtenu,

Il baise la main protectrice

Du Roi qui l'a nommé successeur d'Azarès

Au gouvernement de Nubie,

Et, sous ses yeux, il console Amavie

Du trépas d'un époux qu'elle n'aima jamais,

Et qui, pour elle perd la vie.

Le roi des animaux n'est pas le moins penseur.  
Nos deux lions voyant, malgré le ciel vengeur,  
L'honnête homme offensé tomber sous l'agresseur,  
Et sa moitié coupable aux bras du séducteur,  
Firent choisir entr'eux leur maîtresse infidèle,  
Au lieu de combattre pour elle,

Et pour qu'à s'égorger on ne mit plus l'honneur,

(\*) Le papyrus, plante Égyptienne, qu'on durcissait sous le marteau comme le papier mâché.

A jour nommé, par lettre circulaire,  
 Dans le lieu du combat, nos fages lionceaux  
 Rassemblant tous les animaux,  
 Leur content, en détail, l'affaire;  
 A l'instant ils jurèrent tous  
 D'avoir pour leurs pareils l'amitié la plus tendre;  
 Mais, hélas! à ce rendez-vous  
 L'homme seul manqua de se rendre.

V A R I É T É S.

Sur la Maçonnerie Égyptienne qu'a professé & cherché à rétablir Cagliostro.

Il promettait à ses sectateurs de les conduire à la perfection, par le moyen d'une prétendue régénération physique & morale; de leur faire trouver, par la première, la matière première, ou la pierre philosophale & l'acacia, qui, selon lui, consolide, dans l'homme, les forces de la plus vigoureuse jeunesse, & le rend immortel: &, par la seconde, de leur procurer un pentagone, qui rend l'homme à l'état de son innocence primitive, qu'il a perdue par le péché originel.

Les Maçons ordinaires ont, dit-on, coutume de prendre pour patron St. Jean Baptiste, & de célébrer sa fête. Cagliostro avait joint, dans son rite, la fête de St. Jean l'Évangéliste, & c'est précisément le jour où il a été mis en prison à Rome. Ses raisons, pour adopter cette fête, étaient, à ce qu'il a dit, la grande affinité qui existe entre l'Apocalypse & les travaux de son rite.

Voici la cérémonie prescrite par lui pour être admise au grade de Maître. On prend un jeune garçon ou une jeune fille qui soit dans l'état d'innocence, & qu'on nomme Pupille ou Colombe; le Vénérable lui communique la puissance qu'il aurait eue avant la chute du premier homme, & cette puissance consiste particulièrement à commander aux purs esprits: ces esprits sont au nombre de sept; on dit qu'ils entourent le trône de la Divinité, & qu'ils gouvernent les sept planètes; leurs noms, selon le livre qu'avait composé, sur cette matière, Cagliostro, sont Anaël, Michaël, Raphaël, Gabriel, Uriel, Zobachel, Anachiel (1).

La Colombe est conduite devant le Vénérable; les Membres de la Loge adressent une prière à Dieu, pour qu'il daigne permettre l'exercice du pouvoir qu'il a accordé au grand Cophte (2). La Pupille

(1) Depuis qu'Herfchel a découvert une huitième planète, il faut que les Maçons Égyptiens trouvent un huitième Esprit pour y présider.

(2) On entend par grand Cophte le fondateur ou restaurateur de la Maçonnerie Égyptienne. Rien n'approche de la vénération que lui accordent ses sectateurs, ni de l'étendue qu'ils donnent à son pouvoir.

prie aussi pour obtenir la grâce d'opérer, suivant les ordres du Grand-Maître, & de servir de médiatrice entre lui & les esprits, qui pour cela sont appelés intermédiaires; vêtue d'une longue robe blanche, ornée de rubans bleus & d'un cordon rouge, &, ayant reçu le soufflé; elle est renfermée dans un tabernacle. C'est un lieu séparé du temple & tendu de blanc; il y a une porte d'entrée, une fenêtre par laquelle la Colombe fait entendre sa voix, & dans l'intérieur est une banquette & une petite table, sur laquelle brûlent trois bougies; le Vénérable répète sa prière, & commence à exercer ce pouvoir qu'il dit avoir reçu du grand Cophte, & par lequel il avertit les sept anges de comparaître aux yeux de la Pupille.

Quand elle avertit qu'ils paraissent, il la charge de demander à l'ange N.... si le candidat a le mérite & les qualités requises pour monter au grade de Maître? Après avoir reçu la réponse affirmative, il passe à d'autres cérémonies pour achever la réception du sujet. On fait de nouvelles demandes à la Colombe, pour savoir si Moïse & les sept anges ont approuvé cette réception? On invoque l'arrivée du grand Cophte, afin qu'il la bénisse & l'approuve, & la loge se ferme.

Celui qui veut obtenir la régénération morale, c'est-à-dire l'innocence primitive, doit choisir une très-haute montagne, à laquelle il donne le nom de Sinaï, & sur son sommet il construira un pavillon, partagé en trois plans, & il le nommera Sion. La chambre d'en haut aura dix-huit pieds en carré, quatre fenêtres ovales sur chaque côté, avec une seule trappe pour y entrer: la seconde chambre, c'est-à-dire celle du milieu, sera parfaitement ronde, sans fenêtres & capable de contenir treize lits. Une seule lampe, suspendue au milieu, l'éclairera, & il n'y aura aucun meuble qui ne soit absolument nécessaire. Cette seconde chambre s'appellera Ararat, nom de la montagne sur laquelle s'arrêta l'arche, en signe du repos qui est réservé aux seuls Maçons élus du Dieu: la première chambre enfin, située au rez-de-chaussée, aura la capacité convenable pour servir de réfectoire, & il y aura autour trois cabinets, deux desquels serviront à garder les provisions & les autres choses nécessaires, & le troisième les vêtements, les symboles, & les autres instrumens maçonniques & de l'art, selon Moïse.

Les provisions & les instrumens nécessaires étant rassemblés, les treize Maîtres s'enfermeront dans le pavillon, sans pouvoir en sortir pendant l'espace de quarante jours, qu'ils passeront dans les travaux maçonniques. Lorsque le trente-troisième jour de ces exercices sera passé, les Maîtres commenceront à jouir de la faveur de communiquer visiblement avec les sept anges primitifs, & de connaître le sceau

& le chiffre de chacun de ces êtres immortels. L'un & l'autre sont gravés par eux-mêmes sur la *feuille-vierge*, qui est ou une peau d'agneau, purifiée dans une étoffe de soie, ou l'arrière-faix d'un enfant mâle né d'une Juive, également purifié; ou un papier ordinaire béni par le fondateur. Cette faveur durera jusqu'au quarantième jour, dans lequel, les travaux étant finis, chacun commencera à jouir du fruit de cette retraite; c'est-à-dire qu'il recevra pour lui le pentagone, ou la *feuille-vierge*, sur laquelle les anges primitifs auront gravés leurs chiffres & leurs sceaux. Ainsi muni, & devenu maître & chef de l'art, sans le secours d'aucun mortel, son esprit sera rempli du feu divin, & son corps deviendra aussi pur que celui de l'enfant le plus innocent; sa pénétration n'aura pas de bornes, son pouvoir sera immense; il n'aspirera plus qu'à un repos parfait, afin d'arriver à l'immortalité, & il pourra dire de lui: *ego sum qui sum*, (je suis celui qui est).

Voici comment devait s'opérer la régénération ou la *perfection physique*, par laquelle la personne qui l'obtient, peut arriver à la spiritualité de 3557, ou prolonger sa vie saine & tranquille jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de le retirer près de lui. Celui qui aspire à une telle perfection doit, tous les cinquante ans, se retirer, dans la pleine lune de Mai, à la campagne avec un ami; & là, enfermé dans une chambre & dans une alcove, souffrir, pendant quarante jours, la diète la plus austère. Mangeant très-peu, & seulement de la soupe légère, des herbes tendres, rafraichissantes & laxatives, & n'ayant pour boisson que de l'eau distillée ou tombée en pluie dans le mois de Mai.

Chaque repas commencera par le *liquide*, c'est-à-dire par la boisson, & finira par le *solide*, qui sera un biscuit ou une croûte de pain. Au dix-septième jour de cette retraite, après avoir fait une petite émission de sang, on prendra de certaines gouttes blanches, six le matin & six le soir, en augmentant de deux par jour jusqu'au trente-deuxième jour.—Alors on renouvellera la petite émission de sang au crépuscule du soleil: le jour suivant on se met au lit pour n'en plus sortir qu'à la fin de la quarantaine, & là on avale le premier grain de la *matière première*. Ce grain est le même que Dieu créa pour rendre l'homme immortel, & dont l'homme a perdu la connaissance par le péché. Lorsque ce grain est pris, celui qui doit être rajeuni perd la connaissance & la parole pendant trois heures. Après qu'il est revenu à lui, qu'il a été changé de lit, il faut le restaurer par un consommé fait avec une livre de bœuf sans graisse, mêlé de différentes herbes propres à reconforter. Si le restaurant le met en bon état, on lui donne le jour suivant le second grain de *matière première* dans une tasse de consommé,

& qui, outre les effets du premier, lui occasionnera une très-grande fièvre, accompagnée de délire, lui fera perdre la peau, & tomber les cheveux & les dents; le lendemain il prendra un bain; le jour suivant il prendra le troisième & dernier grain de *matière première*, qui le fera tomber dans un sommeil doux & tranquille; c'est alors que les cheveux commenceront à repousser, les dents à revenir & la peau à se rétablir. Lorsqu'il sera revenu à lui-même, il se plongera dans un nouveau bain d'herbes aromatiques, & le trente-huitième jour dans un bain d'eau ordinaire, dans lequel on aura dissout du nitre. Le trente-neuvième jour il avalera dix gouttes du baume du Grand-Maître dans deux cueilletées de vin rouge; le quarantième jour il quittera la maison tout-à-fait rajeuni & parfaitement régénéré.

Voilà la charpente de ce système, rempli de folies aussi absurdes qu'étranges & extravagantes. Nous n'avons pu en présenter que le squelette, mais il suffira pour donner quelque idée de la confiance que peut mériter cette célèbre Maçonnerie Égyptienne, telle qu'elle a été professée par *Cagliostro*.

#### LIVRES DIVERS.

*SERMONS nouveaux sur divers textes de l'Écriture Sainte*, par M. LOUIS DE BONS, Pasteur des Églises de Rolle & de Mont-le-Grand; in 8°. de 352 pages, 1791; se vend à Lausanne chez Hignou & Comp.

Rien n'est plus intéressant, rien n'est plus respectable que le motif qui a porté le vénérable Auteur de cet ouvrage à lui donner le jour. Parvenu à un âge avancé, il a cru, qu'approchant du moment où il ne pourrait plus édifier, par ses prédications, les églises qu'il dessert, il devait *leur laisser quelques traces*, pour nous servir de son expression modeste, des instructions qu'il leur a données. Il est impossible que tous ceux qui ont l'honneur de connaître M. de Bons, qui connaissent ses lumières, son ardent desir du bien public, ne soient pénétrés d'une vive reconnaissance pour le legs précieux qu'il leur fait en publiant ce recueil; & cette reconnaissance, nous ne pouvons pas en douter, sera partagée & bien sentie par tous ceux qui le liront, l'étudieront & le méditeront.

ERRATA. Dernière Feuille, page 3<sup>e</sup>, col 2<sup>e</sup>, lig. 16, *Tragédie de LESSING*, lisez de SCHILLER.

#### M O R T S.

François Daccord, fils mineur.  
Marguerite Maulaz, veuve de ... Patay, de Fy, Bailliage de Grandson, âgée de 81 ans.  
Jean-Louis Chapuis, Ferblantier, Citoyen de Lausanne, âgé de 68 ans.  
Marie-Suzanne-Françoise Zimmermann, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

6 AOUT 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 47 minutes, & se couche à 7 heures 13 minutes.  
La LUNE se leve à 10 heures 7 minutes du matin.

Observations Météorologiques.													
Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.						
	7 heure. du mat.		2 h. après midi.		9 heure. du soir.		7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.				
29 Juillet	16	8 †	0	20	1 †	0	15	3 †	0	26. p. 7. lig. 2	26. p. 8. lig. 1	26. p. 8. lig. 3	
30 . . .	17	2 †	0	21	3 †	0	20	1 †	0	26. 7.	7	26. 8. 3	26. 9. 2
31 . . .	19	3 †	0	25	1 †	0	20	3 †	0	26. 10.	0	26. 11. 3	26. 10. 0
1 Août	19	4 †	0	26	6 †	0	20	1 †	0	26. 9.	3	26. 9. 1	26. 8. 11
2 . . .	20	1 †	0	23	1 †	0	20	0 †	0	26. 9.	1	26. 6. 0	26. 5. 2
3 . . .	18	3 †	0	20	1 †	0	17	3 †	0	26. 4.	3	26. 6. 2	26. 7. 1
4 . . .	17	2 †	0	22	0 †	0	19	1 †	0	26. 6.	3	26. 6. 0	26. 6. 0

## BELLES-LETTRES.

*AINSI VA LE MONDE, ou les Lunettes de mon oncle Simon, par M. M. A Lausanne, chez François Lacombe, Libraire, au Café littéraire 1791.*

Nous croirions être injustes envers l'Auteur, si nous ne nous armions pas d'un peu de sévérité pour juger sa production : puisqu'il est vrai que l'indulgence ne doit être réservée que pour qui n'a pas des moyens, & que M. M\* en a beaucoup assurément.

C'est dans un moment où l'imagination, fatiguée par de grands intérêts politiques, doit aimer à se reposer, qu'il est à propos d'offrir aux Lecteurs des images plus douces, des sujets plus variés, & c'est le but, ce nous semble, que s'est proposé l'Auteur.

Mais plusieurs des sujets qu'il a traité l'ont déjà été, & même il en est quelques-uns qui l'ont été à peu près de la même manière. Nous n'en donnerons pour exemple que le chapitre intitulé : *O mon habit que je vous remercie ! c'est vous qui me valez cela.* Après l'avoir lu, il est assez difficile de ne pas se rappeler la fameuse épître sur le même sujet.

Quelques tournures des phrases de M. M\* pourraient aussi ne pas supporter une critique un peu sévère ; la suivante nous paraîtrait devoir être de ce nombre :

*Pendant que Philinte est resté au berceau, pour dire qu'un pere est resté près du berceau de son enfant.*

Quelques-unes de ses expressions semblent encore être un peu hasardées, telles sont : *une étincelle infeste, misanthrope, lit moelleux, vaguer de plaisir en plaisir, &c.*

Nous avons indiqués les côtés faibles de cette production ; mais, débarrassés de la tâche pénible d'avoir dû nous y arrêter, nous allons passer avec empressement aux justes éloges qu'elle mérite.

Comme nous l'avons déjà observé, l'on y trouve beaucoup de variété. Le style en est par fois pur, rapide & élégant ; souvent on y rencontre de l'esprit, des images riantes, des réflexions dont plusieurs ont de la finesse, quelques idées neuves & exprimées d'une manière qui ajoute à leur prix. En général, il y regne un ton de sensibilité qui fait infiniment d'honneur au cœur de M. M\*, & l'on y trouve l'homme instruit & éclairé sur diverses branches de la morale qui concourent au bonheur de la société. Quant à la partie politique de cet ouvrage, nous laisserons au Lecteur de le juger ; il ne doit point être du ressort d'une Feuille littéraire d'embrasser de tels objets.

Nous allons citer la peinture que fait M. M\* d'une scène domestique entre un pere, une mere & leurs enfans. "Le sommeil a répandu ses propices pa-

vots; doucement *Lucinde* pose le berceau sur la table, mais elle ne peut abandonner son enfant; *Philinte* se leve de même, s'approche, passe son bras autour de son col, & laisse retomber sa main sur sa gorge découverte... Alors, couple heureux! couple digne d'envie! vos yeux réunis sur ce fruit de vos chastes amours, fixent, en silence, ses paupières demi closes, surprennent attentivement le souffle qu'il respire, & suivent avec délices les plus légères palpitations de son cœur... Puis, lorsqu'un moment a passé, le soupir du bonheur s'exhale de vos bouches, vos yeux satisfaits se rencontrent, une larme les sillonne; & rapprochant bientôt vos lèvres avec transport, vous vous donnez, vous vous rendez mille fois les précieux baisers de l'amour.—Le jeune *Alexis*, ému par ce spectacle, monte brusquement sur la table, s'abandonne, s'élançe, & réunit sa tête à des têtes si chères; il est bientôt imité par la petite *Justine*, qui, ne pouvant atteindre la table, s'était élevée sur un banc; puis tous réunis, tous mêlés, leurs larmes confondues, leurs corps serrés, leurs mouvemens, leurs cris, un berceau, un enfant qui sommeille, & le sein encore ouvert de *Lucinde*, que je ne puis abandonner, forment un de ces tableaux qu'il faut croire...." Nous pourrions citer plusieurs autres morceaux qui, comme celui-ci, viendraient à l'appui des éloges que nous avons donné à l'Auteur; mais nous nous contenterons de citer le suivant. "Il n'est pas vrai que l'homme riche soit inaccessible au bonheur. Ce principe soutenu par des grands mots, porte l'exagération la plus fautive". Nous finirons cette notice par observer qu'une foule d'écrivains ont avancé ce principe, soit en se copiant les uns les autres, soit manque du courage nécessaire pour le taire ou le combattre; c'est sans doute, parce qu'en le taisant, ou le combattant, ils avaient à craindre de perdre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un des plus beaux fleurons de la philosophie, celui qui fournit le plus aux déclamations. Car comme l'observe très-bien M. M<sup>e</sup>, l'homme riche abonde en moyens de bonheur; il est d'ailleurs très-vrai qu'un grand nombre de riches font un bon usage de leur or, & il ne l'est pas moins que, jusqu'à ce moment, la plupart des écrivains philosophes ne les ont point exceptés dans leurs véhémentes sorties contre l'homme qui vit dans le sein de l'opulence.

**TABEAU philosophique du regne de Louis XIV, jugé par un Français libre. Par M. DE LA VALLEE, ancien Capitaine au régiment de Bretagne 1791. Très-belle édition. Se trouve à Lausanne, chez A. Fischer, Libraire.**

*Louis XIV* fut de tous les Rois le plus célèbre,

peut-être, & *Louis XIV* est de tous les Rois le moins connu sans doute. Souvent la gloire, loin de mettre en lumière un grand homme, est, au contraire, un nuage épais qui le dérobie à tous les yeux; la génération contemporaine le juge sans comparaison, & les générations suivantes le jugent par comparaison. M. de la Vallée a eu cet avantage sous les historiens contemporains du regne de *Louis XIV*, & il en a tiré un très-grand parti dans ce tableau qu'il nous en donne.

## P R O S P E C T U S .

**JOURNAL du Mineur & du Naturaliste, par HENRI STRUVE, Professeur de Chymie, & JACOB PIERRE BERTHOUT VAN BERCHEM, membres de la Société des Mines, & de plusieurs Académies.**

Dans la multitude des ouvrages périodiques qui paraissent journellement en France, il n'en est aucun qui traite en particulier de la science des mines. Cependant, chacun connaît l'utilité de cette branche des sciences physiques. Elle est surtout d'une extrême importance dans un moment où la prospérité nationale est le but de tous les gouvernemens éclairés.

Occupés depuis plusieurs années de ce genre d'études, nous croyons devoir offrir au Public le *Journal du Mineur & du Naturaliste*. Notre plan est simple. Nous voulons faire connaître les découvertes des Allemands, & en particulier des Saxons & des Hongrois, nos maîtres dans cette science. Nous donnerons beaucoup de traductions; souvent des extraits ou des notices; & lorsque nous le trouverons convenable, soit pour l'instruction générale, soit pour l'intelligence du texte, nous y joindrons nos propres observations en forme de notes, de commentaire, ou de dissertation.

On sait que la Chymie & la Minéralogie sont des branches principales de la science des mines. Elles doivent donc entrer dans le plan de notre Journal. Nous ne négligerons pas non plus les découvertes qui se feront dans les autres parties de l'Histoire naturelle: mais ce ne sera qu'autant qu'elles auront trait à notre objet principal.

Il serait impossible de parler des travaux des Allemands dans l'*Oridognoſie* & la *Géognoſie*, sans employer la langue minéralogique de M. *Werner*; elle est généralement adoptée en Allemagne, & il faut en convenir, avec raison. Madame *Picardet* a déjà rendu aux sciences le service de faire connaître la méthode de ce savant: mais il est peut-être impossible de donner une juste idée des caractères extérieurs des fossiles, si on ne les a pas étudiés sous un bon maître, & sur des échantillons qui les présen-

tent avec évidence. D'ailleurs, M. *Werner* a infiniment perfectionné la méthode, depuis qu'il a publié le traité dont on a donné la traduction.

Ces considérations nous ont engagé à faire le voyage de Freyberg, & à composer sous les yeux de M. *Werner* lui-même, une exposition succincte des caractères extérieurs des Fossiles, tels qu'il les enseigne actuellement dans ses cours. Nous publierons dans peu cet ouvrage, où l'on pourra trouver l'explication des termes minéralogiques qui paraîtront obscurs dans notre Journal.

Nous avons aussi cru devoir visiter les principales Mines de l'Allemagne & de la Hongrie. Il était nécessaire pour notre but, de nous familiariser avec leurs travaux, de voir combien l'industrie a su perfectionner l'art de l'exploitation, qui par-tout ailleurs est, pour ainsi dire, dans son enfance. Nous avons fait à cet égard une ample récolte d'observations, & nous croyons pouvoir offrir à nos Lecteurs des choses qui jusqu'à présent sont ignorées, ou du moins mal connues.

Il paraîtra un numéro de ce Journal chaque mois, lequel contiendra six feuilles d'impression, format in-8°. soit 96 pages. Le prix de la souscription, pour l'année, & pris à Lausanne, est de L. 16 arg. de Suisse.

On souscrit chez *Jean Mouver*, Libraire à Lausanne, & chez les principaux Libraires de l'Europe.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Bellevaux 1 Août 1791.

MESSIEURS,

Rien n'est plus commun que de parler du bonheur & de le désirer; rien n'est plus rare que de l'obtenir. C'est, peut-être, parce qu'on se trompe généralement sur sa nature. On croit qu'il est facile à obtenir, qu'il consiste à faire couler la joie jusqu'au plus intime de notre cœur, à l'animer par des sentimens agréables, à l'agiter par de douces secousses, à lui imprimer des mouvemens délicieux, enfin, à l'éprouver des transports d'une volupté pure que rien ne puisse altérer. Sans doute cet état ferait un état de bonheur, mais la condition humaine n'en comporte point un pareil; tous les momens de notre vie ne peuvent être filés par les plaisirs. Notre bonheur le plus parfait sur cette terre n'est qu'un état tranquille, *semé çà & là de quelques plaisirs qui en égarent le fonds*. Aspirer à un bonheur plus pur, plus vif, plus soutenu, c'est courir après des chimères, c'est courir après la pierre philosophale de la morale.

Et moi aussi j'ai cherché le bonheur, & moi aussi je me suis égaré dans sa recherche; j'ai couru

longtems après un fantôme trompeur. Mais j'ai pu arriver à cet état tranquille, dont je viens de parler, à ce degré de bonheur auquel l'homme qui sait observer ses rapports doit arrêter ses recherches, pour ne s'occuper que des moyens de s'y maintenir. C'est en me fixant à la campagne & me livrant à ses travaux, que j'y suis parvenu (1). La vie simple & frugale qu'on y mène, en augmentant les forces du corps, redonne du ton à l'ame, en éloignant tout ce qui la relâche & l'avilit. Exempt des passions qui agitent l'habitant des villes, celui des champs jouit du calme le plus précieux; il obtient ce sommeil restaurateur des Attelantes (2), ce sommeil tranquille que les premiers n'ont jamais connu, & ne connaîtront jamais. L'habitude qu'il a de se lever avec le jour, ses occupations toujours variées, toujours renaissantes, loin d'affaiblir ses forces les remontent, animent ses plaisirs, lui procurent cet appétit & ces moyens de digestion si désirés des Grands. Le remords ne vient point troubler son repas qui ne coûte aucune larme, aucune privation douloureuse à qui que ce soit. Il a, au contraire, donné du pain à plusieurs honnêtes & indigentes familles, en faisant travailler leurs chefs dont les bras robustes & laborieux ont fait prospérer ses champs. Ah! qu'il est heureux cet état qui donne les moyens de répandre le bonheur sur les semblables, de doubler ainsi ses jouissances! Certes, les richesses qui sont le fruit de l'amélioration de terres en friches ou négligées, sont bien les richesses dont la source est la plus pure; elles n'ont renversé aucune fortune; elles n'ont fait aucun infortuné; la prospérité même du cultivateur suppose en général celle de ceux qu'il a occupé. Tel n'est pas, bien s'en faut, l'agioteur couché sur des écus qui le blessent: toujours occupé à élever, avec effort, une fortune qu'il croit voir tout le monde aspirant à renverser; qui ne remplit ses coffres que de ce qu'il enlève à celui des autres; qui ne peut sourire à ses succès qu'une foule de malheureux ne pleurent sur les pertes qu'il leur a fait effuyer.

(1) (*Note des Rédacteurs.*) On a souvent répété que le bonheur fuyait les villes, ne se plaisait qu'au village, qu'à la campagne. Mais rarement celui qui l'a répété, l'Auteur, le Poète qui l'a dit vivait à la campagne, & avait goûté lui-même le bonheur qu'il peignait. Nos lecteurs auront déjà lu sans doute plusieurs descriptions vives & animées de la vie champêtre; mais ces descriptions ont été faites presque toutes dans le cabinet, par des personnes qui se seraient ennuyées mortellement à la campagne au bout d'un séjour de quelques mois. L'Auteur de cette Lettre, M. B., est lui-même un cultivateur, il l'a pensée en visitant les champs, il a éprouvé lui-même les sensations qu'il y peint; sa Lettre, en conséquence, en acquiert, ce nous semble, un intérêt particulier.

(2) Peuple qui ne mange rien de ce qui a vie. Il ignore, dit M. *Tissot*, ce que c'est que rêver en dormant.

L'état de cultivateur, j'entends celui du cultivateur honnête & un peu dans l'aifance, est donc, n'en doutons pas, celui qui nous rapproche le plus du bonheur. Mais pour sentir celui dont il jouit, pour l'obtenir soi-même, il ne faut pas venir passer à la campagne seulement quelques jours, il ne faut pas y venir promener son ennui avec son cheval : mais il faut y fixer son séjour; s'y occuper de la culture de ses terres; ne point se décourager de quelques mauvais succès; chercher sans-cesse à s'éclairer de sa propre expérience & de celle de son voisin. Bientôt on voit la terre sourire à ses efforts, récompenser, par d'abondantes récoltes, les soins qu'on lui a donnés. Bientôt on obtient une nouvelle aifance; les occupations deviennent agréables; on vit, pour ainsi dire, plus près de son Dieu; on sent avec force l'aimable & intéressante vérité contenue dans ces deux vers :

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,  
Et qui de leur toison voit filer ses habits !

J'ai l'honneur d'être, &c.

B \* \* \* \*

## MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

Les fléaux qui portent leurs ravages parmi les bêtes qui secourent l'homme dans la culture des terres, doivent être regardés comme une calamité qui porte la funeste influence sur les premières sources de la prospérité publique; ils doivent, en conséquence, mériter l'attention du gouvernement & de l'homme instruit; chacun est intéressé à les combattre; chacun doit donc faire ses efforts pour contribuer, autant qu'il lui est possible, à éloigner de tels fléaux. — Voici le meilleur moyen de préserver les chevaux & les bêtes à cornes de la maladie dont ces utiles animaux sont si souvent frappés, sur-tout pendant l'été, & qui est connue parmi nous sous le nom de *Lovat*. Cette maladie, ordinairement mortelle, est produite généralement par deux causes principales. La première est la soif excessive qu'éprouvent ces animaux, soit dans les pâturages, soit lorsqu'on les fait travailler, soit dans les grandes routes, ou enfin devant les cabarets où les laissent si souvent attachés, & plusieurs heures de suite, ceux qu'ils ont transportés dans ce lieu, & qui s'y livrent aux excès d'une boisson ruineuse. La seconde cause est l'habitude de les laisser coucher aux champs dans des tems de pluie, & dans les grandes chaleurs, lesquelles produisent, dans les bas fonds, les vallées, les terres marécageuses, des exhalaisons putrides, en conséquence morbifiques. On sentira donc que les moyens que je vais indiquer ne peuvent qu'être efficaces. Gardez pendant les chaleurs vos

bêtes dans l'écurie; ne les faites point trop travailler; nourrissez les bien, & sur-tout faites les boire trois fois par jour, & de la bonne eau. Donnez-leur chaque jour environ une pincée de sel, & deux fois la semaine à peu près la même quantité de fleurs de soufre. Ayez des écuries bien aérées, suffisamment vastes, & dont le fumier soit retiré assez tôt pour que son séjour ne puisse produire aucun mauvais effet. Frottez chaque jour les bœufs & les vaches avec un ballet de bois & l'étrille; que vos chevaux soient pansés chaque jour avec plus de soin qu'on n'y apporte ordinairement à la campagne; que vaches, bœufs & chevaux aient tous de bonnes litières; vos bêtes prospéreront; elles deviendront vigoureuses, exemptes de maladies, sur-tout de celle dont nous avons parlé, & vous serez amplement récompensé du peu d'attention qu'un objet aussi important aura exigé.

Pour peu qu'on ait demeuré à la campagne, on n'ignore pas les profits qu'on peut tirer des cochons, souvent presque l'unique ressource du cultivateur & des trois quarts des pauvres gens. Il importe donc de veiller à leur conservation; d'ailleurs, ils ne peuvent être qu'une nourriture très-mal saine lorsqu'ils sont tués dans un état de dépérissement. Ayez soin, pendant les grandes chaleurs, de mêler dans leur boisson, chaque fois qu'on leur en donne, un verre de vinaigre ou de verjus; si on leur fait boire du petit lait, cette précaution est inutile. Il faut leur donner du verd quatre ou cinq fois le jour; la feuille de la racine d'abondance est préférable à toute autre nourriture. Qu'ils aient toujours à boire dans leur auge; qu'ils aient de bonnes litières de paille; qu'on les arrose & les frotte chaque jour au moins une fois, & enfin, que leur étable soit bien aérée.

## ÉVÉNEMENT.

Vendredi 29 Juillet, un valet d'écurie, S. Hourry, entassant du fumier sur un lieu élevé, le manche de l'instrument dont il se servait se détacha du fer, & le malheureux tomba en arrière d'une manière si funeste, qu'il a été tué de sa chute. Un tel accident pourrait se répéter par la même cause, & c'est pour contribuer à le prévenir, que nous en faisons mention ici.

## MORTS.

Une fille venue morte au monde.  
George Neuschvander, fils mineur.  
Samuel Hourry, âgé de 60 ans.  
Louise Regamay, femme de Jean Pierre Jacquier, âgée de 60 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

13 AOUT 1791.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 57 minutes, & se couche à 7 heures 3 minutes.  
La LUNE se leve à 4 heures 7 minutes après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.			
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	
5 Août	15 3†	020 1†	018 1†	0	26. p. 6. lig. 3	26. p. 7. lig. 1	26. p. 6. lig. 11
6...	13 7†	021 3†	017 0†	0	26. 7. 11	26. 8. 1	26. 9. 1
7...	17 0†	023 1†	014 0†	0	26. 10. 3	26. 9. 1	26. 8. 1
8...	15 1†	020 2†	016 1†	0	26. 7. 1	26. 6. 3	26. 4. 1
9...	17 0†	019 1†	017 3†	0	26. 5. 9	26. 6. 9	26. 7. 3
10...	16 3†	020 1†	017 3†	0	26. 6. 0	26. 6. 1	26. 5. 1
11...	15 3†	020 8†	016 9†	0	26. 4. 1	26. 2. 1	26. 3. 0

BELLES-LETTRES.

USBECK, Conte Persan, par M. MALLET de Geneve.

LA voix de la raison a beau se faire entendre,  
On traite avec mépris ses conseils indiscrets,  
Comme aux remparts de Troye on vit en vain Cassandre  
De l'obscur avenir dévoiler les secrets.  
Je veux à ce sujet vous conter une histoire,  
Mon but est de prouver que les plus beaux projets,  
De sagesse & de gloire,  
Si le cœur les combat ont bien peu de succès.

Aux portes d'Ecbatané était une campagne  
Où le Persan Usbeck faisait quelque séjour,  
Là seul sur le gazon ce faux sage un beau jour,  
Penfait au choix d'une campagne.  
Je ne veux point, dit-il, en elle des attraits,  
La beauté ne voit pas la sagesse à sa suite,  
Le mari n'en fait rien, l'amant seul en profite:  
Mais à défaut d'aimables traits  
Je veux de la vertu, du bien, du caractère,  
Et sur-tout qu'à moi seul ma femme cherche à plaire.  
Un cri mal étouffé qui sort d'un bois épais  
Annonce une beauté qui défend ses attraits,  
Et sent ses forces épuisées.

Usbeck vole au secours, trouve une autre Junon

Dans la même position  
Où la Reine du ciel était lorsqu'Ixion,  
Rival de Jupiter, allait sur ses brisées.  
De la fausse Déesse Usbeck voit les appas,  
Elle est évanouie; état qui la dispense  
Des soins que prescrit la décence.  
( Femme d'esprit en pareil cas  
Se résigne & souffre en silence  
Une si douce violence,  
Ou lorsqu'elle fait résistance  
A coup sûr on ne l'entend pas.)  
Des bras du ravisseur notre sage l'arrache,  
Tandis que l'Ixion la cede & fuit en lâche,  
La Nymphé se rajuste & baisse ses beaux yeux:  
La Nymphé! Eh oui, c'en était une,  
Non de ces Nymphes demi-dieux,  
Et dont la beauté peu commune  
Semblait dire aux mortels qu'elles venaient des cieus,  
Qui préfédaient aux bois, aux fleuves, aux fontaines:  
Mais de ces Nymphes très-humaines,  
Et qui sans être proprement  
Filles & femmes de perfonne  
Ont le Public pour pere & pour amant.  
Sans vous, dit la feinte Matrone,  
Sans vous, je n'aurais plus, ô mon libérateur!  
Ce que j'ai de plus cher... l'honneur.

K k

Comme la frippone en impose !  
 A-t-elle encore à perdre quelque chose ?  
 A l'encaen elle a mis son cœur.  
 Ses grands yeux noirs baignés de larmes,  
 La Nymphé au ton naïf raconte ses malheurs,  
 Usbeck touché lui rend les armes,  
 Et vaincu par ses pleurs  
 Je voulais n'épouser qu'une riche héritière ;  
 Se dit-il à lui-même, en un siècle pervers  
 Où tout se vend dans l'Univers  
 La fortune est un mal devenu nécessaire.  
 Mais qu'il est beau de secourir  
 L'innocence dans la misère !  
 Qu'il est généreux d'enrichir  
 Le vertueux objet qu'on aime !  
 Zoroastre nous dit lui-même,  
 De protéger la veuve & l'orphelin ;  
 Elle est pauvre, elle est malheureuse ;  
 Offrons-lui mon cœur & ma main.  
 Quoi ! si belle ! Eh qu'importe ! elle est si vertueuse.  
 En achevant cet *à-part*,  
 Usbeck offre, il est accepté,  
 Avec la Nymphé il se marie.  
 En Perse l'hymen autrefois,  
 Sans témoins, sans cérémonie,  
 Rangeait deux amans sous ses loix ;  
 Et d'ailleurs au milieu du bois  
 Il n'était Notaire, ni Prêtre,  
 L'amour parlait à haute voix,  
 Et l'amour est un si grand maître !  
 Ne blâmons point Usbeck, autant qu'à lui, peut-être,  
 On nous en verra faire un jour.  
 Ces époux passent au village  
 Les premiers mois du mariage  
 A filer le parfait amour.  
 L'épouse se déplaît bientôt dans ce séjour ;  
 L'époux, complaisant & docile,  
 Ramène la femme à la ville ;  
 Là, des roués elle a la cour.  
 On appellait roués des courreurs de ruelles,  
 De petits scélérats au regard séducteur,  
 Corrupteurs par principe, & par ton infidèles,  
 Dignes d'être roués... & pourtant gens d'honneur.  
 L'un d'eux plaît à la belle, il est heureux, s'en vante,  
 Un mari n'est jamais le dernier qui l'apprend,  
 Jaloux, il les guette & surprend :  
 Mais tout prêt à percer l'amant avec l'amante  
 Il tombe, & le galant profitant du malheur  
 Sur son fer saute avec prestesse,  
 Attaque le jaloux, le presse,  
 Et le poursuit avec fureur,  
 Suivant l'usage si louable  
 Qui demandait que le coupable  
 Egorgeât l'innocent pour recouvrer l'honneur.  
 L'adresse ou le hasard l'emporte,

Usbeck blessé mortellement  
 Tombe aux pieds de sa femme, & son heureux amant  
 Se hâte de gagner la porte.

Cependant l'air est frappé d'un grand bruit,  
 C'est la cloche qui, de la nuit,  
 Troublant le paisible silence  
 Annonce le jour qui commence,  
 Et sonne l'heure du réveil.  
 Usbeck fort des bras du sommeil,  
 Et riant des erreurs où cet état nous plonge :  
 Pour moi, dit-il, quelle félicité  
 De vivre encor, & de n'être qu'en songe  
 Ce que tant de maris sont en réalité !

### L'AIGLE ET LE SERPENT,

*Fable imitée de l'Arabe, par le même.*

Un aigle dédaignait le sol  
 Auprès duquel était son aire,  
 L'audacieux portait son vol  
 Jusqu'à l'astre qui nous éclaire :  
 Mais pour son malheur un serpent,  
 Infernale & maudite engeance,  
 De la terre sort en rampant  
 Et voit sa fatale imprudence.  
 Que fait l'animal venimeux ?  
 Il monte au nid du volatile ;  
 Et tandis que l'aigle orgueilleux,  
 Dans les airs paraît immobile,  
 Et pour le ciel laisse ses œufs,  
 Ils sont croqués par le reptile.  
 Ambitieux ! vois ton erreur,  
 Dans cette fable est ton histoire ;  
 Tu te condamnes au malheur  
 Pour ce vain bruit qu'on nomme gloire.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Quoique mon Enigme ne soit rien moins que nouvelle, je pense, Messieurs, qu'en faveur de l'à-propos de la saison, vous voudrez bien l'insérer dans votre Feuille. Y. O.

### É N I G M E.

Du repos des humains implacable ennemie,  
 J'ai rendu mille amans envieux de mon fort,  
 Je me repais de sang, & je trouve ma vie  
 Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

### A G R I C U L T U R E.

*Causes de la dégénération du tressé dans le Pays-de-Vaud, & moyens de l'y faire prospérer.*

On a cru, pendant très-longtems, que le tressé

servait d'engrais à la terre qui le produisait. Aujourd'hui que l'expérience a détrompé sur cet objet, l'on paraît disposé à tomber dans une autre erreur; l'on croit assez généralement devoir estimer ce fourrage beaucoup moins qu'on ne le faisait d'abord, & néanmoins il mérite encore toute l'estime qu'on lui avait accordée. Voici les moyens de retirer de sa culture tous les avantages qu'on peut en attendre.

1°. On ne doit semer que du trefle qui ait cru dans le pays; celui qui vient de l'étranger a cru, le plus souvent, sur un terrain de beaucoup plus fertile que ne l'est le nôtre; il ne peut donc que dégénérer dans un terrain moins fécond.

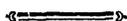
2°. Il ne faut semer du trefle que dans des champs cultivés à un pied de profondeur, & qui ayent été couverts de bonne terre, ou bien engraisés de bon fumier; il faut environ seize chars par pose.

3°. Ne jamais mettre le bétail pâturer dans les trefles.

4°. Si l'on est à même de se procurer, à peu de frais, de la sciure de bois, ou ce qui serait encore à préférer, de minces engrais parfaitement *fusés*, pour nous servir d'une expression du pays, ou des terres de jardin, ou des décombres criblés de vieux bâtimens, il faut en répandre quelque peu sur son terrain en automne ou pendant l'hiver.

5°. Enfin, si l'on a beaucoup de difficultés pour se procurer d'autres engrais, on doit faire usage de la suie, mais en mettre avec modération, & seulement une fois tous les huit ans.

(Extrait d'un manuscrit.)



## HISTOIRE NATURELLE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 7 Août 1791.

MESSIEURS,

M. Edouard Jenner vient de publier en anglais un Mémoire très-intéressant sur le *Coucou*, & dont je vous communique un extrait, croyant qu'il fera plaisir à vos lecteurs.

Les Coucous diffèrent en ceci des autres animaux, c'est qu'ils ne s'appareillent point. Lorsque la femelle vole, elle est suivie ordinairement de deux ou trois mâles qui semblent très-jaloux & très-empressés d'obtenir ses faveurs.

Cet oiseau, comme chacun le sait, dépose ses œufs dans le nid d'autrui. M. Jenner a observé qu'il les déposait principalement dans des nids de Fauvettes, de Lavandières, de Farlouses, de Bruans, de Linottes & de Traquets. A la fin de l'incubation, lorsque la Fauvette a dégagé de leurs coques le Coucou, & quelques-uns de ses petits, ceux-ci & les œufs demeurés dans le nid, sont bientôt jetés

au dehors, & le jeune coucou demeure possesseur du nid, & le seul objet des soins de la mere.

De diverses observations que M. Jenner a consignées dans son Mémoire, je ne citerai que celle-ci. "Le 18 Janvier 1787, j'examinai, dit-il, un nid de Fauvettes qui contenait trois œufs, outre celui d'un coucou. Lorsque je le vis à la fin du jour suivant, je m'aperçus que le Coucou était sorti de sa coque, & qu'il occupait le nid avec une autre petite Fauvette; les deux autres œufs avaient disparu. La position du nid, sur la partie extérieure d'une haie, me permettait de voir distinctement ce qui s'y passait; & je vis alors, à mon grand étonnement, le jeune coucou, qui ne faisait que de naître, occupé à jeter hors du nid la petite Fauvette.

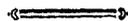
La manière dont il s'y prenait était remarquable: ce petit oiseau, en s'aidant de son croupion & de ses ailes, tâchait de se glisser sous la petite Fauvette, & de la placer sur son dos, où il la retenait en élevant ses ailes: alors se traînant à reculons jusqu'au bord élevé du nid, il se reposait un instant, & faisant un effort, il jetait sa charge hors du nid. Après cette opération, il tâta avec le bout de ses ailes, comme s'il eut voulu se convaincre de son succès, puis il se laissa aller au fond du nid. J'ai toujours remarqué depuis que ces petits oiseaux se servent de l'extrémité de leurs ailes pour reconnaître les œufs ou les oiseaux qu'ils voulaient déloger; il paraît que ces parties, qui sont douées d'une sensibilité extrême, leur tiennent lieu de la vue dont ils sont privés pendant quelques jours après leur naissance.

On est surpris de voir les efforts réitérés d'un Coucou de deux ou trois jours, lorsqu'on met à côté de lui un petit oiseau déjà trop lourd pour qu'il puisse le soulever. Il est alors dans une agitation continuelle, & ne cesse de travailler: mais lorsque le jeune Coucou a deux ou trois jours, il commence à perdre le desir de jeter hors du nid ses compagnons, & lorsqu'il en a douze, il ne songe nullement à les inquiéter. La configuration particulière du jeune Coucou est très-propre à lui donner les moyens d'opérer cette expulsion. Différente des autres oiseaux, la partie supérieure de son corps, depuis la nuque jusqu'au croupion, est très-large, & on aperçoit dans son milieu une dépression considérable; il semble que cet enfoncement est fait pour placer plus sûrement les œufs ou les petits oiseaux que le Coucou veut rejeter. Au bout de douze jours, cette cavité est effacée.

Si ces détails paraissent curieux à vos Lecteurs, je pourrai, M. M., vous en fournir quelques autres sur divers autres objets de l'Histoire Naturelle...

J'ai l'honneur d'être, &c.

Y. O.



VARIÉTÉS.  
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 7 Août 1791.

Permettez-moi, Messieurs, de vous faire observer, que vous ne sortiriez point du plan que vous devez suivre dans la rédaction de votre Feuille, en y faisant mention d'événemens d'un intérêt général, comme d'incendies, d'inondations, d'écroulemens de maisons, d'éboulemens un peu considérables de terres, &c. enfin, selon que le cas échérait. Toujours de tels sujets font de nature à mériter de fixer l'attention de vos Lecteurs, & souvent ils présentent des faits, des particularités qui intéressent la prospérité publique, & peuvent y contribuer.

Par exemple, dans la relation des deux derniers incendies pour lesquels on a sonné le tocsin dans notre ville, vous auriez eu à y placer quelques faits & quelques réflexions qui n'auraient pu que rendre plus intéressant votre Journal. Parlant de l'alerte que nous donna l'autre jour un feu de cheminée, vous eussiez eu quelques observations à faire sur la fatalité qui exposa, à un danger éminent, & les propriétaires de la maison où le feu prit & leurs voisins; malgré les soins vigilans des premiers à faire ramoner leur cheminée. Vous auriez eu un fait très-satisfaisant à raconter; c'est qu'il ne s'est trouvé ni de perdu, ni de volé, aucun des effets de ces particuliers, quoiqu'il se soit introduit dans leur maison un grand nombre de personnes inconnus. Dans le recit de l'incendie arrivé à Crissier, le 3 de ce mois, vous eussiez eu des éloges à donner au zèle avec lequel le secours a été porté, & sans doute vous n'auriez point oublié de donner aux habitans du village de Pully les justes éloges que mérite la promptitude avec laquelle ils sont accourus avec leur pompe à feu (1). S'il est vrai, ainsi que je l'ai ouï répéter, que ces estimables communiens se distinguent toujours, d'une manière aussi honorable, dans de pareilles circonstances, il est juste qu'ils reçoivent le juste tribut de la reconnaissance publique.

Permettez-moi quelques réflexions sur ce dernier incendie, dont les particularités & les effets sont si

(1) (Note des Rédacteurs.) Nous avons appris qu'il est très-vrai que les habitans de Pully manifestent, dans les cas d'incendie, le zèle le plus louable; qu'ils sont toujours des premiers arrivés, avec leur pompe à feu, au lieu où est le danger, & que leurs efforts, pour la rendre utile, sont infatigables. Nous nous ferons un devoir de nommer, parmi ces honnêtes citoyens, le sieur J. Rouge, attaché au service de leur pompe à feu, & qui s'honora, le 3 de ce mois, à Crissier, en y déployant un zèle extraordinaire, une ardeur que le travail le plus rude ne put affaiblir.

affligeans. Une femme se livrant au plus horrible désespoir, en voyant sa maison brûler, son esprit s'est égaré, & elle s'est ôtée la vie: trois maisons contenant cinq ménages, toutes les provisions des infortunés cultivateurs qui les composaient, un grand nombre de divers effets, de meubles, de bœufs, de vaches, de chevaux, &c. ont été la proie des flammes. Quelle désolation! quel événement désastreux! Si du moins il avait été possible de sauver le bled, quelques provisions, le bétail de ces infortunés! mais on ne put y réussir.

Les chevaux & les vaches opposèrent la plus grande résistance aux efforts qu'on fit pour les soustraire au sort qui les attendait. Ces animaux, dit-on, s'opiniâtrèrent toujours, dans pareille circonstance, à rester dans leur écurie; ce serait une découverte heureuse que celle d'un moyen de les en faire sortir. Peut-être y parviendrait-on en leur bouchant le nez, les yeux pour un instant; peut-être est-ce le bruit qui ordinairement se fait autour d'une maison incendiée qui les effraye; peut-être, enfin, est-ce la foule des gens qui les entoure, & s'empresse à les faire sortir... Si ma Lettre renferme le moindre intérêt, la moindre utilité, veuillez, MM., lui faire l'honneur de lui accorder une place dans votre Feuille.

J'ai l'honneur d'être, &c.



L I V R E S.

Instructions & observations sur les maladies des animaux domestiques, avec les moyens de les guérir, de les préserver, de les conserver en santé, de les multiplier, de les élever avec avantage, & de n'être point trompé dans leur achat: on y a joint l'analyse raisonnée, historique & critique des ouvrages vétérinaires anciens & modernes, pour tenir lieu de tout ce qui est écrit sur cette science; ouvrage destiné à faire suite à L'ALMANACH VÉTÉRINAIRE, rédigé par une société, mis en ordre & publié par MM. CHABERT, FLANDRIN & HUZARD, année 1791, in-8°. de 422 pages. A Paris, & se trouve à Lausanne, chez les principaux Libraires.

Cet écrit nous paraît mériter la plus grande confiance: en conséquence, nous ne pouvons que désirer de le voir connu & répandu parmi nos gens de la campagne.

M O R T S.

Jeanne Marie Margot, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

20 AOUT 1791.

Le SOLEIL se leva à 5 heures 8 minutes, & se couche à 6 heures 52 minutes.  
La LUNE se leve à 11 heures 7 minutes du soir.

Observations Météorologiques.													
Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.									
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	26. p.	5. lig.	26. p.	5. lig.	26. p.	5. lig.	
12 Août	16 2†	0 19 1†	0 17 3†	0	26. p.	4. lig.	1	26. p.	5. lig.	0	26. p.	5. lig.	0
13 . . .	17 0†	0 20 1†	0 15 1†	0	26.	6.	3	26.	5.	0	26.	4.	1
14 . . .	15 3†	0 22 0†	0 18 1†	0	26.	6.	3	26.	7.	7	26.	8.	1
15 . . .	16 3†	0 24 1†	0 19 9†	0	26.	7.	2	26.	7.	0	26.	6.	6
16 . . .	18 3†	0 25 2†	0 19 8†	0	26.	5.	7	26.	6.	3	26.	6.	1
17 . . .	17 2†	0 26 5†	0 20 7†	0	26.	5.	3	26.	6.	0	26.	6.	9
18 . . .	18 3†	0 26 6†	0 21 0†	0	26.	7.	3	26.	6.	1	26.	5.	0

## BELLES-LETTRES.

LE mot de l'Enigme insérée dans la dernière Feuille, est *Pucc.*

*TABLEAU de l'Angleterre vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par F. WENDEHORN, traduit de l'original Allemand en Anglais, par l'Auteur lui-même, &c.*

Cet ouvrage, dont nous n'avons pas encore de traduction Française, est, en général, écrit avec beaucoup de jugement & d'impartialité. Tous les sujets qu'il contient sont développés avec intelligence; chaque tableau a les traits qui le caractérisent & le distinguent. Nous en allons citer quelques morceaux.

On a sur le continent une haute idée des encouragemens donnés en Angleterre aux sciences, à ceux qui les cultivent, & aux amis, aux nourrissons des muses: mais selon M. W\*, cette opinion est portée beaucoup au-delà de la vérité. "Il y a sans doute, dit-il, en Angleterre des encouragemens pour les sciences offerts par l'Eglise & par l'Etat, mais ils sont précaires, & les récompenses ne sont que trop souvent accordées à ceux qui, malgré leurs prétentions, les méritent le moins. C'est communément

le Public, pris ensemble, qui joue le rôle de *Mécène*, & qui non seulement distribue la louange, mais aussi récompense quelquefois noblement les gens de Lettres pour leur application, leurs talens, leurs ouvrages, & les artistes ingénieux pour les productions de leur génie".

M. *Wendehorn* observe que depuis vingt ans, la liberté de la presse a fait beaucoup de progrès en Angleterre. A son arrivée dans ce royaume, les débats parlementaires étaient imprimés & publiés, mais avec des précautions. On les faisait paraître dans les magasins, sous la dénomination de *Robin-hood*, ou *Club pour les débats*, & les noms des orateurs étaient sensiblement défigurés. Il en est aujourd'hui tout autrement: les papiers publics rapportent les débats tout entiers; & non seulement les noms des orateurs y paraissent en toutes lettres, mais on y joint souvent des remarques violentes.

Quoique la langue Anglaise, selon M. W\*, ne soit pas le langage le plus agréable à l'oreille, il a plusieurs autres avantages. Formé d'un choix de divers idiomes, il est abondant, nerveux, expressif, très-propre au raisonnement, mais point à la déclamation; il parle à l'entendement avec énergie, mais il ne charme pas l'oreille par la mélodie, & ses beautés qui ont leur source dans l'accord des sons & dans l'harmonie.

Notre Auteur observe qu'en Angleterre la prononciation du latin est si différente de celle des autres pays, que cette langue ne peut pas servir à lier la conversation entre un étranger & un Anglais, à moins qu'il n'en ait le talent de changer son habitude. Pour confirmer ceci, il rapporte l'anecdote suivante. " Je me souviens, dit-il, que le feu Docteur *Sharp*, qui dans sa jeunesse avait demeuré assez longtems à *Leipsick*, me raconta un fait assez plaisant arrivé à un Allemand, lequel s'étant rendu en Angleterre, lui avait été recommandé. Il l'introduisit chez un homme de lettres qui, croyant qu'il n'entendait l'anglais qu'imparfaitement, entreprit de lui parler latin. Comme il n'y avait que très-peu de mois que la paix de *Hubertsbourg* était conclue, voici une des premières questions qu'il lui fit: *Suntne omnia pacata in Germaniâ?* L'étranger n'étant pas accoutumé à la prononciation anglaise, entendit *peccata* pour *pacata*; & croyant que c'était une sortie contre sa patrie, il repliqua avec un peu de chaleur: *Sunt quidem multa peccata in Germaniâ, sed, spero, plures virtutes.* Le Docteur *Sharp* ajoute qu'il eut d'abord quelque peine à les arranger ensemble, & à faire entendre qu'ils s'entendissent.



\* Sur cette question: *L'homme ne saurait-il perfectionner son espece comme il a perfectionné les autres especes d'animaux?*

Il faudrait renoncer à toute certitude historique pour en douter. Le Crétois, le Spartiate, le Romain, ne sembleraient-ils pas aujourd'hui des hommes d'une espece différente que la nôtre. Est-il dans toutes nos armées un seul homme qui pût supporter seulement le poids de leurs armes, qui pût résister à leurs longues & fatigantes marches? Il suffit de lire dans le huitième Dialogue de *Platon* sur les loix, la description des exercices gymnastiques qu'il propose, pour voir jusqu'où s'étendait cette différence, & comment elle était en entier l'ouvrage du Législateur. Entre les maux que nous devons attribuer à la découverte de la poudre, il faut sans doute compter l'indifférence avec laquelle est soigné le physique des hommes. Lorsque l'idée de la guerre excitait celle d'une lutte où les hommes étaient exercés comme êtres intelligens & non comme machines; lorsque sur la mer comme sur la terre les hommes luttaient corps à corps, & se défendaient & de l'épée & de la main; lorsque le soldat voyait & touchait celui à qui il donnait ou dont il recevait la mort; lorsque les armes dont on se servait n'excluaient ni la force, ni la dextérité, mais les exigeaient & les secondaient; alors, comme la force, l'énergie & la dextérité des individus avaient la plus grande part dans l'issue de la guerre, la perfection

physique des corps devenait le principal instrument de la sûreté ou de l'ambition des peuples, & par conséquent le principal objet des soins du Législateur.

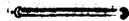
Mais aujourd'hui qu'on a donné à des machines l'énergie des hommes, & qu'on a transformé les hommes en machines; aujourd'hui que les vrais soldats sont le fusil & le canon; aujourd'hui que le soldat meurt sans savoir qui le tue; qu'il évite, poursuit ou attaque des êtres qu'il ne voit pas & qu'il ne touche pas; qu'il reçoit également la mort de la main du plus faible comme de celle du plus fort; aujourd'hui enfin que la guerre a changé de face, les Législateurs ont tourné, vers la perfection des armes, des soins qui autrefois étaient dirigés vers la perfection de l'homme.

A la revue des corps qui se faisaient chez les Grecs, a été substituée celle des armes; & pourvu que celles-ci soient en bon état, l'Inspecteur moderne, bien différent de l'ancien, jette à peine un coup d'œil sur la force & l'énergie du bras qui doit les employer.

Il n'est donc pas vrai que l'espece humaine soit le seul objet sur lequel l'homme ne puisse exercer son pouvoir. Il n'est pas vrai qu'il ne puisse perfectionner son physique, comme il pourrait perfectionner son moral. Corrigeons l'éducation, corrigeons les mœurs, corrigeons les loix, & le corps du citoyen se perfectionnera avec son esprit; & si, par ce moyen, un peuple ne peut avoir aujourd'hui, sur le champ de bataille, cette supériorité qu'il aurait eue dans d'autres tems, il en aura une plus précieuse en tems de paix; il sera moins pauvre & plus heureux.



Feuille de correspondance du Libraire, ou Notice des ouvrages publiés dans les différens Journaux qui circulent en France & dans l'étranger, & par le moyen de laquelle il met ses correspondans au courant des nouveautés, sans qu'ils aient à se donner la peine de les recueillir. A Paris, chez *Aubry*; & à *Lausanne*, chez les principaux Libraires. Il paraît deux feuilles par mois de cette Notice. Le prix de l'abonnement est de 4 liv. 10 s. pris à Paris, & 6 liv. de France, franc de port, jusqu'aux frontières du royaume.



### A N E C D O T E.

Un jeune homme de qualité de Paris aime la fille d'un riche négociant de Nantes; le pere de ce jeune homme, chargé des honneurs militaires, n'a que ce fils, objet de sa tendresse, & ne peut lui laisser, en mourant, que le souvenir de ses vertus, & d'un patrimoine honnête dissipé dans les camps. L'alliance du négociant ne revoltait point ce pere sage:

mais sa belle-sœur, tante maternelle du jeune homme, maîtresse d'une fortune immense, qu'elle destinait à ce neveu ; dévote, noble, fille & laide, ne vit pas, comme on le pense bien, par les yeux de l'égalité. Le projet seul de ce mariage lui parut un crime punissable.... L'amour a ses insurrections ; celle du jeune homme fut marquée, & la dévote déclara formellement au pere, que le don futur de sa fortune était attaché à la clôture de son fils.

Le pere faible par bonté, même paternelle, se laisse séduire. Madame de *Maintenon* régnait alors. La dévote fit retentir à son oreille le nom de Janénisme ; une lettre de cachet fut la réponse : la dévote l'obtient ; elle en aurait obtenu mille. Elle est remise entre les mains de deux araignées de la police ; le jeune homme est arrêté, chargé de fers ; & l'on chemine vers les isles Sainte-Marguerite.

A Valence en Dauphiné, la fatigue arrête les voyageurs ; on se couche ; les sbires s'endorment. Le jeune homme veille ; on dort peu quand on est persécuté. Il se leve : le tems presse ; celui de s'habiller peut le perdre ; il fuit nud ; laisse, en s'échappant, la porte de la chambre entr'ouverte ; il descend ; il est sauvé.

Dans la même nuit, un jeune barbier, également voyageur, couché dans la chambre voisine, se relève, descend dans la cour pour quelques besoins, remonte à tâtons ; la porte entr'ouverte le trompe ; il entre, & à moitié endormi, se couche, par mégarde, dans le lit que le jeune homme vient de quitter.

La nuit est près de finir ; les sbires s'éveillent ; quelle est leur surprise à l'aspect d'un visage inconnu ! mais leur prisonnier s'est sauvé ; leur place est perdue. Le hasard leur offre un remplacement ; ils en profitent. Quand on fait ce métier, on ne se croit pas payé pour avoir des notions sûres de la justice. On réveille le jeune barbier ; il croit rêver : ce sont des habits plus riches que les siens qu'on lui présente ; il trouve le rêve agréable ; il s'habille. La toilette finie, on lui présente des fers : il se réveille alors, veut crier ; soin inutile ; un mouchoir lui ferme la bouche. On le porte dans la voiture, & par précaution, on ne s'arrête plus jusqu'au fatal château.

Le maître sbire s'offre au Gouverneur, lui présente l'ordre : c'est le Marquis \*\*, fils du Comte \*\* : mais quel malheur, Monsieur, la tête lui a tourné en route ; sa forte manie est d'oublier son nom, son rang, & de se croire barbier. — On en aura soin ; voilà votre décharge, Le malheureux entre ; on le plonge dans un cachot. On le croit fou ; on l'y oublie.... ; mais l'on n'oublie pas de recevoir exactement la forte pension que fait la dévote pour opprimer son neveu ; c'était dans la règle alors.

Les sbires de retour à Paris, pour achever de se mettre à couvert, n'oublient pas de rendre compte au pere de la prétendue folie de son fils ; & voilà les jours d'un malheureux pere empoisonnés ; un innocent dans les fers ; des sbires bien payés ; une dévote contente....

Cependant le jeune fugitif avait couru chez le Commandant de Valence, dont il était connu ; il lui avait conté son aventure. Il en avait été plaint, en avait reçu de l'argent & des habits ; & ne voulant reparaitre chez son pere que quand il aurait fait quelque action digne de le reconcilier avec lui, il part pour l'armée alors en Italie, s'engage dans un régiment, s'y distingue par sa conduite, y devient Officier, & au bout de quelques années se fait connaître du Maréchal de *Villeroi*, s'ouvre à lui, l'intéresse, en obtient la promesse de le rétablir dans l'estime de son pere, & fuit ce Général à Paris.

Le lendemain de leur arrivée est le jour que le Maréchal choisit pour le présenter à son pere. En attendant, le jeune homme, par un de ces hasards qui tiennent du romanefque, a le bonheur de sauver la vie à un particulier, pressé par des brigands dans la rue ; il l'escorte jusqu'à son hôtel. On le presse d'entrer ; des flambeaux paraissent. Le pere & le fils se reconnaissent. Quel moment pour tous les deux ! La dévote est avertie ; elle accourt ; trouve fort mauvais que son neveu ait préféré la liberté à une prison. Le Maréchal *Villeroi* arrive ; il découvre les actions éclatantes par lesquelles le jeune homme s'était distingué. Le pere enchanté embrasse son fils ; la dévote frémit....

Mais quel est donc le prisonnier complaisant qui veut bien figurer ainsi aux isles Sainte Marguerite ? Les sbires sont appelés ; ils veulent nier ; cinq ans s'étaient passés. On les effraye ; ils avouent tout. — Lecteur ! ceci n'est point un roman ; les registres du château des Isles Sainte Marguerite en attestent l'authenticité.

On tire enfin le malheureux barbier de son cachot, pâle, exténué, mourant ; brisé des coups qu'on lui distribuait pour le guérir de sa prétendue folie. Qu'arrive-t-il ? L'histoire fait deux jours l'entretien de Paris. La dévote ne veut pas donner le moindre dédommagement à cet infortuné ; le jeune homme s'en charge ; les sbires en sont quittes pour la peur ; le Gouverneur n'est pas puni pour ses traitemens injustes envers son prisonnier ; on rit de l'aventure. *Tout finit par des chansons.*

### C H Y M I E.

Il est connu depuis longtems, que le suc de la carotte est susceptible d'être changé, par la fermenta-

tation, en liqueur vineuse : mais nous n'avions pas encore une méthode sûre pour parvenir à en extraire de l'eau de vie d'une manière avantageuse. M. Forster, Professeur à Halle, l'a découverte, & l'a fait connaître dans un Journal de Physique Allemand. La voici telle qu'elle y est exposée.

On laisse dans un endroit à l'abri de l'humidité se faner, pendant trois jours, vingt livres de cette racine bien dépouillée de terre ; on coupe alors les racines fibreuses & l'herbe. On fait bouillir la masse pendant trois heures dans 219 quartiers (\*) d'eau de source ; on la réduit en pulpe en l'écrasant avec une spatule, & l'on en exprime le jus.

On fait de nouveau bouillir cet extrait pendant cinq heures, avec un peu de houblon. On coule le tout encore chaud dans une cuve, & quand la chaleur du bouillon est descendue au 66e degré du thermomètre anglais, on y ajoute six quartiers de levain.

Dans un été passablement chaud, la masse continue ordinairement de fermenter pendant 48 heures, & elle dépose la lie quand la température est laissée à 58 degrés.

On prend alors 48 quartiers de jus de la même préparation qui n'ait pas encore subi la fermentation, on l'échauffe, & on le verse dans le liquide déjà fermenté.

Cette addition fait remonter la chaleur à 66 degrés. La liqueur commence de nouveau à fermenter pendant 24 heures ; puis la chaleur redescend à 58, la lie se précipite une seconde fois, & on met la liqueur en tonneaux.

Cette opération produit dans la masse une troisième fermentation qui dure trois jours. Il faut que pendant tout ce tems, la température du laboratoire soit constamment entretenue entre 44 & 46 degrés de chaleur.

En distillant cette liqueur ainsi fermentée, on obtient 200 quartiers d'esprit premier, qui fournissent, par la rectification, 48 quartiers d'esprit ardent ; produit considérable, puisque dix livres de racines donnent un quartier d'esprit premier.

Le marc restant de l'expression, pese environ 672 livres ; joint avec l'herbe & les racines fibreuses, il fournit aux cochons une nourriture saine & qu'ils aiment beaucoup. Ce produit doit donc être compté au rang des avantages de cette nouvelle méthode.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 15 Août 1791.

Il y a pour le moins cent contre un à parier, Messieurs, que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de

(\*) Nous croyons que le quartier dont l'Auteur s'est servi, peut être évalué à 94 pouces cubes, 4 neuvièmes, de France.

vos lecteurs ne connaissent point le genre de petit poème connu autrefois sous le nom de la *Hache guerrière antique*. Je suis fâché de n'avoir à vous en donner pour exemple qu'un, où les vers & les idées sont au-dessous du médiocre. *Denis Coppée* en est l'Auteur : *Valere André*, Professeur en Droit à Louvain en 1788, Directeur de la bibliothèque de l'Université, Littérateur très-estimé, Auteur d'un ouvrage où il fait preuve d'érudition & de goût, s'étend en éloges très-pompeux sur cette pièce singulière, & qui pourra le paraître d'autant plus, qu'elle a pu exciter l'enthousiasme d'un homme de génie (\*). La voici.

Y. O.

Je vous donne la Hache autrefois en usage  
Nos dévanciers n'avaient plus de courage  
Que vous à la bien manier  
Je ne dois le vous nier ;  
Chacun confesse  
Votre prouesse.  
GAGNEZ, FLEUR DES GUERRIERS, TOUJOURS MILLE LAURIERS,  
On les cede  
A la mercede  
De vos exploits glorieux,  
Qui malgré le tems envieux  
Font toujours le faire reconnaître  
A tous ceux qui jamais le monde verra naître.

(\*) *Coppée* s'adresse dans cette pièce bizarre à un neveu du Comte de Tilly, qui défit complètement le Duc de Brunswick à Stato ; bataille sanglante, où ce neveu, du même nom de ce Comte, venait de se distinguer.

## MORTS.

Jean Isaac Cavin, fils mineur.  
Jean François Louis Benjamin Verrey, fils mineur.  
M. Jean Jaques Damas, Bourgeois & membre du Conseil des Deux-Cents de Lausanne, âgé de 78 ans.  
Un enfant mort en venant au monde.  
Sieur Jacob Auguste Traxel, de Watteville, ouvrier Bijoutier, âgé de 27 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

27 A O U T 1791.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 8 minutes, & se couche à 6 heures 52 minutes.

La LUNE se leve à 7 heures 3 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	T H E R M O M E T R E .			B A R O M E T R E .		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
91 Août	17 1†	0 20 3†	0 15 7†	26. p. 6. lig. 3	26. p. 6. lig. 7	26. p. 7. lig. 3
20 . . .	16 3†	0 21 2†	0 17 3†	26. 7. 1	26. 6. 6	26. 5. 3
21 . . .	14 5†	0 17 3†	0 15 5†	26. 6. 3	26. 7. 2	26. 8. 8
22 . . .	12 3†	0 18 1†	0 15 0†	26. 8. 3	26. 9. 3	26. 10. 0
23 . . .	11 3†	0 15 2†	0 11 9†	26. 10. 3	26. 9. 0	26. 8. 3
24 . . .	12 3†	0 12 9†	0 15 2†	26. 7. 3	26. 6. 1	26. 6. 3
25 . . .	14 3†	0 14 1†	0 15 0†	26. 6. 0	26. 7. 3	26. 9. 1

BELLES-LETTRES.

LES DEUX CAMPAGNARDS, *Fable.*

SE promenant toute la matinée,  
Un gentilhomme de bon sens,  
Vifitant, certain jour, en faisant sa tournée,  
Un égoïste en cheveux blancs,  
Qui comme lui vivait aux champs.  
Pourquoi, lui disait-il, ne pas cacher la vue  
De ces sombres rochers, de ce triste côteau ?  
Pourquoi ne pas replanter l'avenue  
Qui décorait votre château ?  
Votre habitation devient agreste, nue;  
L'onde fuit ce canal, car sa digue est rompue.  
La vigne sans culture est aussi sans produit;  
Vos parterres sans fleurs & vos vergers sans fruits  
Attristeraient la plus belle demeure;  
Puis tel côté de votre bâtiment  
Est menaçant.  
Je vais répondre à cela tout-à-l'heure,  
Dit le vieillard: j'ai soixante & dix ans,  
Et j'ai, vous le savez, perdu mes deux enfans.  
Je ne verrais jamais l'ombrage  
Des ormeaux que j'aurais plantés.  
Ma main ne pourrait plus élaguer le feuillage  
Des pêchers que j'aurais entés:

Et leurs excellens fruits sont bien froids pour mon âge.  
Mes neveux quelque jour répareront l'outrage  
Que la lime du tems a fait à mes châteaux:  
Oh! c'est encore trop bon pour des collatéraux.  
D'où vient traiter ainsi les vôtres,  
Répartit son voisin? Occupez vos loisirs:  
Eh! n'est-ce pas jouir que de penser aux autres?  
Les soins de l'amitié doublent tous nos plaisirs;  
C'est la ressource enfin du bon cœur & du sage.  
Négliger sa maison, ses parens, quel dommage!  
L'homme sensible, après ces mots,  
Sort à propos.  
Le vieillard le conduit, l'embrasse,  
Et sitôt qu'il rentre chez lui,  
Un mauvais foliveau soudain manque d'appui,  
Tombe en éclats & le terrasse,  
Et tête & jambes lui fracasse,  
Aucun secours ne le guérit.  
Et dans son testament on fut qu'il écrivit:  
" Je déplore ma négligence.  
Mais, hélas, il n'en est plus tems!  
Sans ma funeste indifférence,  
Mes neveux auraient pu n'hériter de vingt ans".

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 20 Août 1791:

Avez vous lu le *siège de Cythere*, MM. ? Peut-être le  
M m

titre vous aura allarmé... C'est cependant un charmant poëme de M. *Dumoussier*, auteur des *Lettres à Emilie*, d'*Alceste* à la campagne, &c. &c. En voici une tirade qui nous peint les amours heroïques, les nœuds, qui alors unissaient deux amans par le mariage. Lisez, jetez les yeux sur les Hyménées d'aujourd'hui ; & faites la comparaison.... Y. O.

La Belle pour cacher ses feux,  
Couvrait son front d'un air sévère ;  
Et quand son amant débonnaire  
Lui demandait d'un ton piteux,  
Comment il pouvait lui déplaire,  
La Demoiselle se taisait.  
Par quoi le jeune téméraire  
Soupçonnant un grave sujet,  
Pour forcer la Dame à se taire ;  
S'en allait par les grands chemins,  
Piquant des deux sa haquenée,  
Jusqu'au fond des pays lointains,  
Traîner sa chaîne infortunée.  
Là, tous les jours bravant la mort  
Combattant d'écoc & de taille,  
Il laissait au champ de bataille,  
Un membre au midi, l'autre au nord,  
Une jambe dans l'Amérique,  
Une main chez les Musulmans,  
Un œil dans les déserts d'Afrique,  
Ainsi du reste. Au bout d'un tems,  
Illustré par mainte victoire,  
Ce vaillant redresseur de torts  
S'en revenait pauvre de corps,  
Mais riche d'amour & de gloire.  
Sa Dame pour le dénouement  
Se rendant alors plus traitable,  
Dans un âge bien raisonnable,  
Epousait solennellement  
Ce qui restait de son amant.

Nous avons inséré dans une de nos Feuilles précédentes un fragment des *Voleurs*, une des tragédies de *Schiller* ; quelques-uns de nos lecteurs, qui ne connaissent point la littérature Allemande, nous ont demandé une notice de cet Auteur, de ses ouvrages, &c. Nous leur donnons celle qui vient de paraître dans le *Spéculateur*, ouvrage périodique Anglais. Les beautés de *Schiller* décelent un génie original ; ce Poëte est l'*Eschyle* des Allemands. Une impulsion naturelle paraît avoir dirigé son fier pinceau vers ces scènes d'horreur dont la vue pénètre d'épouvante des âmes moins énergiques que la sienne. Libre, plein de feu, son génie s'est plu à s'élever dans les régions les plus sublimes & les moins accessibles de la poésie tragique, à s'étendre, comme dans son élément, au milieu des secousses & des tempêtes, de l'explosion de ces passions audacieuses

qui jettent l'âme dans les convulsions, & déchirent les entrailles de l'homme. Il est trop grand pour s'arrêter aux petits effets de l'art ; sous ses doigts les touches du cœur humain sont frappées avec une hardiesse qui approche de la témérité.... Ses défauts sont la barbarie & l'irrégularité de ses plans, l'atrocité de ses épisodes, les efforts excessifs en apparence qu'il fait pour donner à ses conceptions le plus haut degré d'énergie. La sombre horreur d'une scène de sa pièce intitulée *Cabale & Amour*, la froide résolution que *Marie*, obligée de renoncer à son amant, a prise de lui persuader qu'elle est infidèle & de mourir ; ses préparatifs, pour cet effet, sont sans exemple".

—————  
*Voyage à Madagascar & aux Indes-Orientales, par M. l'abbé Rochon, de l'Académie des Sciences de Paris & de Petersbourg, astronome de la marine, garde du cabinet de physique du Roi, inspecteur des machines des monnaies, &c. 1 vol. in-8°. 1791. A Paris & se trouve à Lausanne chez les principaux Libraires.*

M. l'abbé *Rochon* est un savant distingué : ses voyages, ses recherches, ses études lui ont acquis une réputation que l'ouvrage que nous annonçons ne peut encore qu'augmenter. Ce n'est point seulement en voyageur que M. l'abbé *Rochon* donne des descriptions de ces belles contrées, ouvertes aux vaisseaux Européens, par *Vasco de Gama*. Son but est de faire connaître dans cet ouvrage l'isle de Madagascar, & les avantages que l'on pourrait retirer des établissemens que l'on y ferait, si ces établissemens étaient fondés sur le bonheur & l'instruction des bons insulaires qui l'habitent : mais comme ces établissemens dépendent toujours des isles de France & de Bourbon, attendu leur grande proximité de Madagascar, il importe de les faire connaître, & c'est ce que fait l'auteur de ce voyage. Des épisodes touchans, ou instructifs sont semés ça & là dans cet ouvrage, & enchainent la curiosité du Lecteur ; en général, l'histoire du pays y paraît plus vraie & plus détaillée qu'elle ne l'est dans un autre voyage de Madagascar, par M. V., imprimé en 1722. Enfin, on y trouve une description de la Cochinchine, & celle de plusieurs plantes des Indes, dont la plupart ont été apportées à l'Isle-de-France à la fin de l'année 1768, par M. l'abbé *Rochon*, lui-même. Nous ne doutons pas que ce nouvel ouvrage de ce savant ne soit accueilli du Public, & qu'on ne lui accorde l'estime & la confiance dues à un historien qui, témoin lui-même des faits qu'il nous raconte, nous dit ce qu'il a vu, & non ce qu'il a lu.

(Note des Rédacteurs. Cette notice nous a été communiquée.)

## ANECDOTE

Une jeune personne très-aimable, nommée *Hambleton*, était Dame d'honneur de l'Impératrice Catherine, femme de Pierre le Grand. Elle fut connue d'un jeune homme de cette Cour. Ils s'aimèrent avec la bonne foi & la tendresse de leur âge. Cette liaison eut des suites qui n'avaient pas été prévues, & qu'il est difficile de cacher; trois enfans furent successivement les fruits de cette intrigue. Lorsque le tems critique approchait, Mademoiselle *Hambleton* pretextait une maladie, & au bout de quelque tems elle reparaisait à la Cour, plus belle & plus fraîche que jamais. Ce mariage devint suspect à Pierre le Grand qui était bon observateur & qui devenait défiant. Au premier retour de la crise fâcheuse qui revenait chaque année, Mademoiselle *Hambleton* fut surveillée, son secret fut découvert & connu de l'Empereur. Par malheur, le sentiment de la honte avait été plus fort que le cri de la nature & la tendresse maternelle: les trois enfans avaient été étouffés en naissant. L'Empereur lui demanda si le pere avait trempé dans le crime: ah, s'écria-t-elle en pleurant! il est innocent, je suis seule coupable; je le trompais en l'assurant que je faisais élever secrettement ses enfans dans une retraite qui n'était connue que de moi. Pierre avait pour cette jeune Dame un attachement & une estime particulière, mais son crime le révoltait. Elle étoit chérie de Catherine qui plaida sa cause avec tout le zèle & toute l'éloquence de l'amitié. Pierre fut inflexible. Ah! s'écria-t-il, il faut sans doute pardonner quelquefois les faiblesses de l'humanité; les fautes commises par l'erreur ont des droits à mon indulgence; mais le sang de ces trois pauvres enfans égorgés crie vengeance. Conduite dans une tour, Mademoiselle *Hambleton* y reçut tous les jours la visite de l'Empereur; elle lui fit l'aveu de toutes les circonstances qui accompagnaient son crime: l'Empereur fut témoin de ses remords, il sécha plus d'une fois ses larmes, mais il n'en resta pas moins inexorable. La condamnation fut prononcée, & l'Empereur en signant l'arrêt le mouilla de ses pleurs. Il voulut lui-même l'accompagner à l'échaffaut, où elle lui dit adieu, en lui recommandant son amant. Lorsque la tête de cette malheureuse femme fut séparée de son corps, l'Empereur la releva lui-même, & baïsa avec transports ses lèvres chaudes & palpitantes. Retiré dans son palais, il s'abandonna à la douleur, & ne voulut recevoir personne pendant une journée entière. Il voulut mêler ses larmes à celles du Gentilhomme que Mademoiselle *Hambleton* avait aimé. Il ordonna qu'on le fit venir; mais hélas! desir inutile, le malheureux jeune homme n'existait plus. (\*)

(\*) Cet amour pour la justice dans Pierre le Grand,

M. *Johner Hunter* a reçu de Madras le squelette d'un enfant qui est né avec deux têtes, & qui a vécu environ six ans. Ces têtes sont placées directement l'une au-dessus de l'autre, la tête supérieure attachée à la couronne de la tête inférieure. La face de la première est tournée du côté opposé à celle de la seconde. Cet enfant a été vu vivant par plusieurs Anglais qui sont aujourd'hui de retour de l'Inde.

## ÉCONOMIE.

On a déjà eu un grand nombre d'exemples qui prouvent l'utilité des pierres dans certaines pieces de terre. M. *Chalumeau* (\*) en rapporte encore un qui est concluant: mon pere, dit-il, possédait un champ de quelques arpens dans un vallon, tellement couvert de ces pierres larges & plates, que nous appellons en Bourgogne *lave*, qu'il était presque impossible d'y semer un grain de bled qu'il ne tombât sur une pierre: cependant le froment y naissait aussi beau qu'abondant. Ma mere toujours soigneuse du mieux qu'elle espérait de ses soins, prend des tombeaux, des domestiques, fait enlever les pierres; le bled décrut d'abondance. Elle s'en prit à l'année qui pourtant était bonne. L'année suivante le fumier ne fut point épargné au champ, qu'on sema en orge; pire déchet. Ma mere surprise laissa le champ en jachere. Il fut ensuite bien labouré & préparé avec le plus grand soin, pour être semé en bled; la récolte fut chétive. Il n'y avait plus à se tromper sur

ce besoin de punir le crime, ne s'accorde guere avec la conduite qu'il a tenue envers six mille enfans. — Pierre le Grand conçut le dessein de créer en Russie une marine qui eut sur celle des autres nations un avantage remarquable. Comme la difficulté de se procurer sur mer de l'eau douce, occasionne quelquefois la perte d'un équipage, & souvent enleve le fruit d'un voyage de long cours, il voulut avoir des marins accoutumés à boire de l'eau de mer.

Il fit en conséquence enlever six mille enfans Russes, qui furent distribués sur les côtes, où on ne leur donna d'autre boisson que cette eau. Ces victimes périrent toutes les unes après les autres, sans que Pierre le Grand interrompit sa cruelle expérience.

Si Mademoiselle *Hambleton* eut vécu sous Frédéric-Guillaume, pere du grand Frédéric, elle n'eut pas été dans le cas de commettre ce crime atroce: ce Prince lui aurait dit, comme à la veuve de Berlin qui avait fait un enfant: *apportez-moi trente mille écus, & votre bonheur est réparé.* Ce restaurateur d'honneur ignorait sans doute que:

L'honneur est comme une isle escarpée & sans bords,  
On n'y retourne plus lorsqu'on en est dehors.

(\*) Auteur d'une production intitulée *Ma Chaumière*; ouvrage d'un cultivateur éclairé, homme de bien, qui voit avec sensibilité tous les objets qui l'entourent, & qui est rempli de l'amour du bien Public.

l'utilité des pierres. Les champs atténans qui n'avaient point été épierrés n'avaient nullement diminué de production.

Dans plusieurs cantons d'Allemagne, on fait sécher & on réduit en poudre les racines de chicorée sauvage, & on les mêle ainsi au café, en mettant une partie de poudre de racines de chicorée sur deux parties de café, dont on croit que la chicorée augmente beaucoup la force, le goût & les bonnes qualités. La poudre de racines de chicorée se vend ordinairement à Hambourg, à raison de 16 sols la livre. On assure qu'elle ne dénature point le bon café, & qu'elle augmente au contraire la qualité des mauvais cafés, si communs dans toute l'Allemagne; on économise d'ailleurs un tiers du café, en employant les racines de chicorée. Cet usage n'est pas nouveau, il est connu depuis long-tems, mais il s'est beaucoup répandu depuis quelques années. Le peuple préfère cette boisson au thé, qui n'est ni aussi sain, ni aussi nourrissant, & qui est sur-tout plus cher.

## M É D E C I N E.

*Moyen pour guérir la rougeur & l'inflammation des yeux.*

M. Steller, médecin oculiste de Hambourg, s'est servi avec succès du remède suivant. On prend le blanc d'un œuf, dans lequel on met du camphre & du sucre; on bat le tout dans une assiette, jusqu'à ce qu'il mouffe comme de la crème fouettée; on en fait ensuite un cataplasme que l'on applique sur l'œil malade, & l'on est guéri en peu de tems.

(Extrait de l'esprit des Journaux du mois de Juillet 1791.)

## HISTOIRE NATURELLE.

*Du taureau & de la vache sauvage.*

Selon M. T. Bewich, dans l'histoire générale des quadrupèdes qu'il a publiée dernièrement, la seule race du taureau & de la vache sauvage existante en Europe, se trouve dans le parc de Chillingham-Castle en Northumberland.

Ils ont, dit-il, le corps blanc, le museau noir, tout l'intérieur & environ un tiers de l'extérieur des oreilles, depuis la pointe en descendant, roux, les cornes blanches avec les pointes noires, très-affilées, & tournées en-dessous. Le crin de quelques taureaux est dressé d'environ un pouce & demi, à deux pouces.

Dès que ces animaux aperçoivent un homme, ils partent au grand galop; à la distance de deux ou trois verges, ils se rassemblent en rond, & reviennent hardiment sur leurs pas, secouent la tête d'un

air menaçant. Tout-à-coup ils s'arrêtent à la distance d'environ cent vingt pas, & lancent des regards farouches à l'objet de leur surprise; mais au moindre mouvement de ce dernier, ils fuyent avec une égale vitesse, s'arrêtent à une plus petite distance, & forment un cercle moins grand. Alors ils reviennent, avec un aspect plus hardi, plus effrayant que la première fois, s'arrêtent encore à environ quatre vingts pas & reprennent la fuite. Ils font souvent ce manège, & s'approchent toujours davantage jusqu'à ce qu'ils se trouvent à quelques pas seulement de la personne qui se retire très-prudemment, au lieu de les attendre & de les provoquer plus long-tems: car il n'est gueres douteux qu'ils ne fondissent sur elle.

La manière de les tuer est peut-être le seul vestige qui nous reste des grandes chasses de l'antiquité. On avertit d'abord qu'un tel jour on tuera un taureau sauvage. Les habitans des environs accourent armés de fusils, quelquefois au nombre de cent cavaliers & de quatre ou cinq cents hommes à pied. Ceux-ci se tiennent sur les murs du parc ou sur les arbres, tandis que les cavaliers séparent le taureau du reste de la troupe, & le poursuivent jusqu'au bord de l'eau. Alors un tireur descend de son embuscade & lui lâche son coup. On a vu tirer vingt ou trente coups de fusil avant que l'animal fut abattu. Dans ce cas, il devient furieux par le sang qu'il perd, par les souffrances que lui causent ses blessures, par les cris d'une joie barbare qui retentissent de tous côtés, & plus d'une fois il venge cruellement sa mort. Les accidens qui accompagnent ces chasses sont si funestes & si nombreux, que depuis quelques années, on en fait rarement.

Lorsque les vaches de cette espèce veulent, elles cachent leurs petits huit ou dix jours dans un lieu fourré, & l'allaitent deux ou trois fois par jour. Si quelqu'un approche des veaux, ils penchent la tête vers la terre, & se tapissent à la manière des lièvres, comme pour se cacher. C'est là une preuve de leur état sauvage primitif.

Si un de ces animaux est blessé ou infirme, affaibli par l'âge ou les maladies, le reste de la harde se jette sur lui, & l'assomme à coups de cornes. On dirait que c'est cet exemple qui a donné à des sauvages l'idée de tuer leurs vieillards

## M O R T S.

Elisabeth Froutiguer, femme de Jean Henry Herr, âgée de 40 ans.

Charles Epitoux, fils mineur.

Noble Dame Susanne, née d'Albenas, veuve de Noble Rodolph De-Croufaz, Seigneur de Mezery, vivant Conseiller, Citoyen de cette ville, âgée de 75 ans.

Jaques Bourguier, trouvé mort dans le bois de St. Sulpice, âgé d'environ 40 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

3 SEPTEMBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 29 minutes, & se couche à 6 heures 3 minutes.  
 La LUNE se leve à 8 heures 3 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
26 Août	12 3†	019 1†	012 9†	0 26. p. 8. lig. 3	26. p. 7. lig. 3	26. p. 7. lig. 7
27 . . .	14 2†	018 1†	011 7†	0 26. 8.	1 26. 7.	9 26. 8.
28 . . .	12 3†	019 1†	014 2†	0 26. 7.	3 26. 8.	1 26. 8.
29 . . .	16 5†	020 1†	013 1†	0 26. 8.	3 26. 9.	9 26. 9.
30 . . .	11 3†	016 1†	014 2†	0 26. 10.	1 26. 9.	3 26. 9.
31 . . .	13 1†	019 1†	016 3†	0 26. 9.	10 26. 10.	2 26. 10.
1 Sept.	12 1†	017 3†	015 3†	0 26. 10.	2 26. 9.	1 26. 8.

A V I S.

LE desir de faire connaitre, autant qu'il était en notre pouvoir, les articles d'utilité qui paraissent dans cette Feuille, nous engagea, il y a près de trois ans, à en distribuer gratis un grand nombre d'exemplaires entre MM. les Régens de village & plusieurs autres particuliers. Mais, la plupart de ceux à qui nous avons fait ce don, s'étant empressé de trafiquer de leur exemplaire, il en a résulté la retraite d'une centaine pour le moins de nos abonnés qui ont préféré souscrire auprès de ces personnes-là, par la raison qu'elles leur laissaient le prix de l'abonnement au-dessous de celui que nous avons établi, prix déjà très-modique. Quoiqu'une telle distraction de notre bénéfice fut assez considérable pour nous excuser de lui donner de l'attention, & d'en faire cesser la cause, nous étions néanmoins disposés à continuer de la supporter, sans élever aucune plainte sur de telles spéculations, auxquelles il nous eut paru très-injuste de nous attendre. Mais, aujourd'hui, nous venons de faire un arrangement particulier pour le produit annuel de ce Journal, en conséquence nous avons perdu le droit de disposer comme ci-devant de ses exemplaires, & nous nous trouvons dans la nécessité de le faire savoir à ceux de nos Lecteurs que cet avis peut concerner.

BELLES-LETTRES.

\*\* LÉOPOLDINE, par M. Schultz. 2 vol. Roman allemand.

Ce Roman qui peut servir de pendant à *Maurice*, ouvrage du même auteur, mérite à plus d'un titre l'attention du Public. L'aïssance & le naturel du récit & la pureté du style, l'unité du sujet, si rare dans les ouvrages de ce genre, ajoutent un nouveau prix à un fonds intéressant par lui-même.

*Léopoldine*, encore enfant, avait été enlevée à sa famille par des bandits, & enfermée dans un souterrain qui servait de demeure à cette troupe meurtrière. Elle y trouva un petit compagnon d'infortune que le même sort y avait conduit. Il s'établit entre les deux enfans une amitié qui augmente avec l'âge & les rend inséparables. Un accident les délivre de leur prison. *Léopoldine* tomba dans les mains d'un homme de qualité, qui ayant appris, par l'expérience, à se méfier des femmes du beau monde, était bien aise de trouver une ame assez neuve pour être formée exprès sur ce modele de perfection, qu'il ne trouvait nulle part que dans sa tête, mais qu'il désirait trouver dans sa femme. Il eut raison de s'applaudir de ses soins pour l'éducation des deux enfans, mais leur attachement mutuel mettait un obs-

tacle insurmontable à ses vœux sur *Léopoldine*, il se voit enfin obligé d'y renoncer.

On suit avec l'attention la plus vive le développement des caractères de ces petits sauvages, & l'on y voit toujours une teinte des impressions qu'ils avaient reçues dans la caverne. Mais peu-à-peu ces mêmes traits s'ennoblissent, & l'on admire ce qu'on ne voyait d'abord qu'avec pitié. Les nuances différentes d'une même passion dans les deux sexes sont marquées avec les couleurs de la nature, & l'Auteur possède un art particulier de répandre de l'intérêt sur les détails les plus minutieux. Les critiques y trouveront peut-être un peu de monotonie, & verront de la pauvreté dans la richesse même. Mais l'ouvrage le plus dans les règles n'est pas toujours le meilleur, & l'approbation du Public vaut bien celle des lavans.

( Cette notice est extraite d'un Journal allemand. )

ANN'QUIN BREDOUILLE, ou le petit cousin de Trifram-Shandy. Œuvre posthume de Jacqueline Lycurgues, actuellement Fils-Major au Régiment des menus Derviches, 5 vol. petit format avec figures. Paris 1791, & se trouve à Lausanne, chez M. Fischer Libraire.

Le titre de cet ouvrage annonce déjà la singularité qui le distingue. Comme la production de *Sturme*, mais sans aller de parité avec elle pour le mérite, elle offre des réflexions sérieuses sur les erreurs tant politiques que morales de l'humanité, renfermées dans un cadre de plaisanteries souvent d'une bonne gaieté, mais quelquefois d'un comique assez bas; des allusions, des allégories dont on peut dire comme *Martial* jugeait de ses propres Epigrammes : *sunt mala, sunt quadam mediocria, sunt mala plura.*

Ceux qui aiment ce genre de lecture ou qui du moins ont la patience de chercher le sens d'un ouvrage quand il est obscur ou fugitif, pourront faire quelque cas de celui-ci; comme il en est certainement qui se plaisent à surmonter cette difficulté, nous nous garderons bien de condamner entièrement ce genre d'écrire, qui dans le fond en vaut peut-être bien d'autres qui ont eu de grands succès.

Les événemens politiques d'une Nation voisine sont l'objet que l'auteur a presque toujours en vue. Nous allons citer quelques morceaux pris au hasard. Chapitre LIII, intitulé : à 23 vers pas exagoniques du chapitre précédent. Vous ne devineriez jamais le spectacle qui nous attendait dans cet endroit-là. Une partie des habitans était montée sur des échasses qui ajoutaient à leur vraie grandeur une grandeur factice. Je crus d'abord que bientôt je les verrais choir. Point du tout, ils y étaient si accoutumés qu'ils ne chancelaient seulement pas. Au contraire, ils che-

minaient avec aisance & noblesse, sans paraître embarrassés de ceux qui ne marchaient que terre à terre, & qui allaient, venaient, retournaient sans cesse entre leurs jambes, comme s'ils eussent dansé les olivettes. Quelquefois les échasses des Altidors (on nommait ainsi les premiers) posaient sur les pieds des autres, quand ceux-ci n'avaient pas l'attention de s'écarter. Il arrivait souvent que du haut de leurs échasses les Altidors n'entendaient pas les plaintes des Surtalons (c'était ainsi que s'appelaient les derniers.) Mais il faut être juste, & dire que souvent aussi ils se baissaient pour y prêter l'oreille, & qu'alors beaucoup d'entr'eux descendaient tout-à-fait de leurs échasses, & réparaient de leur mieux le mal qu'ils avaient pu faire. En général, ils rendaient aux Surtalons un service qui avait un très-grand prix. Comme à l'aide de cette grandeur additionnelle, ils atteignaient aux arbres les plus élevés, ils cueillaient des fruits que les autres appercevaient à peine, & leur en faisaient part....

Parmi ces Altidors, il y en avait de beaucoup moins assurés que d'autres sur leurs échasses, & qui à chaque instant perdaient l'équilibre.

Outre les débutans dont la marche est toujours incertaine, il se trouvait parmi ceux dont les ancêtres marchaient ainsi depuis des siècles, & qui eux-mêmes y étaient dressés dès l'enfance, il se trouvait, dis-je, des mal-adroits qui ne pouvaient avancer un pied sans faire un faux pas.

On leur tendait bien la main pour se relever, ou, à force de travail, ils parvenaient seuls à remonter sur leurs échasses; mais dans la chute, ils avaient été couverts de boue, de poussière, de fange, & quelque soin qu'ils se donnassent, la marque en restait toujours, sur-tout quand les chutes répétées avaient multiplié & incrusté les souillures. Cela était d'autant plus fâcheux, qu'au moyen de leur élévation ils étaient plus en vue.... Nous passerons à la citation du Chapitre LXXVII, intitulé : *Mauvais calembourgs*.... Le Tailleur nous avait fait des habits si larges, qu'ils ne pouvaient tenir sur nos épaules. Il nous donnait pour raison qu'actuellement on ne prenait ni ne gardait de mesures, & que la principale règle & la dernière mode était de n'être gêné en aucune façon.

Nous ne fumes pas plus chanceux avec le cordonnier. Il prétendait que les anciennes formes étaient prosrites par la nouvelle mode, & faisait tous les souliers sur un même modèle, parce que, disait-il, tout le monde devait être à présent sur le même pied.

Le Chapelier était resté les bras croisés. Sa réponse à nos reproches fut que dans son métier la première opération était de *fouler*, que les plumiers lui avaient ouvert les yeux, & inspiré une telle antipathie pour ce mot, qu'il aimerait mieux mourir

de faire que de fouler le plus petit poif du plus petit animal. De tout cela, il réfultait que nous n'avions ni les pourpoints, ni les fouliers, ni les feutres fur lesquels nous avions compté..."

Nous finirons ici ces citations qui pourront donner quelque idée de la manière d'écrire & de voir de l'Auteur.

## AGRICULTURE.

\* Quel que foit le terrain destiné à votre bois, fable, gravier, argile, terre mélangée de ces efpeces, défoncez au moins de deux pieds, défoncez de trois, fi le fol a trois pieds de fond, le bois pivotte. Par-tout où il trouvera une terre fouple, les racines defcendront en lignes droites, courbes, obliques, gardant les mêmes directions que les branches. Quel gain pour l'arbre de s'élever plus haut en un an, qu'il n'eut pu le faire en quatre : de fe former par la vigueur de fes feves fur la direction la plus perpendiculaire à la fouche, fans tortuoſités, de fon pied à fon fommet ! mérite fi rare dans nos forêts qu'il faut en condamner les deux tiers des plus gros arbres au feu.

Défoncez donc même de trois pieds, fi vous le pouvez. Qu'importe quelques frais de plus pour le travail parfait d'une poſe. Mais pour bien faire, & fi votre œil ne peut ſurveiller les pionniers, prépefez leur un piqueur fidele ; que, fans ceſſe, la meſure à la main, il les ſauve de la tentation de violer leur traité ; il doit garder ces clauses : défoncer à dix-huit pouces, à deux, à trois pieds (à celle de ces profondeurs que le terrain pourra ſupporter) : amener le fond de la terre défrichée à la ſurface ; éminer, émietter toute motte, tout gazon qui forme roche : voilà quelles ſeront les conditions de tout défrichement destiné à produire des arbres. Que celui qui n'a ni cette volonté, ni ce pouvoir, ne plante point d'arbres, pas même un nain, afin de n'avoir pas à ſe reprocher d'avoir auſſi fait mentir la nature.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne 29. Août 1791.

Vous avez annoncé, Meſſieurs, les ſix premiers volumes du *Voyage aux ſources du Nil*, &c. par M. Bruce, fans doute vous vous propoſez de faire mention de la ſuite de cet ouvrage. En attendant, permettez moi de vous communiquer deux extraits du huitieme volume. " J'ai dit plus haut, raconte M. Bruce, qu'après être parti de Maſuah, j'avais rencontré à peu de diſtance d'Axum, trois voya-

geurs qui avoient l'air de trois ſoldats & qui faiſent marcher devant eux une vache. Ils firent halte au bord d'un ruiſſeau, & l'un d'eux coupa quelques tranches de viande ſur le bas de la coupe de cette pauvre vache : après quoi ils la firent marcher comme auparavant. Quand je fus de retour en Angleterre, & que je racontai ce fait, on jeta les hauts cris ; & des gens à qui les mœurs & les coutumes de l'Abyſſinie étoient parfaitement étrangères, ſoutinrent que la choſe étoit impoſſible... Il eſt certain que c'eſt par préjugé que nous blâmons l'usage de manger de la chair crue. Je ne ſache pas qu'aucun précepte divin ni humain le défende, & ſ'il eſt vrai, comme nos voyageurs moderne nous l'aſſurent, qu'il y ait des nations qui ignorent l'usage du feu, Dieu ne peut avoir fait une loi qui défende à tout le genre humain de ſe nourrir de chair crue."

Les bornes de votre Feuille, Meſſieurs, me preſcrivent de borner ici cet extrait, mais il eſt ſinon intéreſſant au moins très-curieux de ſuivre l'acteur dans ſes moyens pour affaiblir ce que cet usage préſente d'abord de révoltant.

Le ſecond extrait que je vous'ai annoncé contient des détails ſur l'Abuna des Abyſſiniens qu'ils regardent comme le Patriarche de leur Eglise. " Sa plus grande occupation, dit M. Bruce, eſt l'ordination des Eccléſiaſtiques ; beaucoup d'hommes & d'enfans ſe préſentent tous à la fois devant lui, & ſe tiennent debout à une certaine diſtance, n'oſant ſ'en approcher par humilité. Il leur demande qui ils ſont ? Et ils lui répondent qu'ils deſirent être Diacres. Alors il fait quelques ſignes avec une petite croix de fer qu'il tient à la main, puis il ſouffle deux ou trois fois ſur eux en diſant : *ſoyez Diacres*. Je vis une fois toutes les troupes de *Bezemder* recevoir le Diaconat au retour d'une bataille, où elles avoient mis dix mille hommes ſur le carreau. L'Abuna ſe tenait debout devant l'Eglise de Saint-Raphael, & l'armée étoit rangée en ordre à un quart de mille de lui dans la plaine d'Aylo-Meydan. Il y avoit en outre dans cette armée au moins mille femmes qui, ſous l'influence des ſignes de croix & du ſouffle de l'Abuna, furent faites tout auſſi bonnes Diaconesses que les hommes bons Diacres.

C'eſt de la même manière que l'Abuna fait des Moines : quand il paſſe à cheval, une troupe de gens ſ'asſemblent à environ cinq-cents pas de lui, & entonnent un cantique mélancholique. Il demande qui ſont ces gens portant barbe ? Ils répondent qu'ils deſirent de devenir Moines. Il fait quelques ſignes avec ſa croix de fer, ſouffle ſur eux & leur dit d'être Moines. Mais pour l'ordination des Prêtres, cela ne ſuffit pas. Il faut qu'ils ſoient en état de lire un Chapitre de St. Marc, & ils le

lisent dans une langue, dont l'Abana n'entend  
presque jamais un seul mot. Ensuite ils lui don-  
nent une brique de sel de la valeur d'une dizaine  
de sous de France; ce qui faisait dire aux Jésuites  
que l'ordination des Prêtres Abyssiens était une  
"ambouc".

---

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 23 Août 1791.

J'ai trouvé dans un petit recueil de poésies, imprimé en 1660, une Enigme dont ni ma femme, ni ma fille, ni mon gendre, ni mon beau-frere le Proposant, ni mon cousin le Professeur, ni moi enfin n'avons pu trouver le mot. Voilà pourtant bientôt une quinzaine de jours employés presque entièrement à la recherche de ce maudit mot, que le pere Louis auteur de l'ouvrage où est cette terrible énigme, aurait bien dû y mettre tout d'un tems. Veuillez, MM. m'accorder entrée dans votre Journal pour y supplier vos Lecteurs exercés dans ces sortes de subtilités, de vouloir bien tirer d'affaire & ma femme, & ma fille, & mon gendre, & mon beau-frere le Proposant, & mon cousin le Professeur & moi qui suis bien véritablement:

Signé, CLAUDE NIGAUDET.

(PS. A propos la voici cette Enigme.)

### É N I G M E.

Je suis fille du Ciel, & je n'y saurais vivre,  
Sans ailes & sans pieds, sans corps ni mouvement,  
Aux bouts de l'Univers je vole en un moment,  
Et celui-là se perd qui ne veut pas me suivre,  
J'instruis sans discourir, & j'enseigne sans livre;  
Aux peuples comme aux rois je parle également:  
Tous peuvent m'écouter sans aucun truchement,  
Et bien plus que le vin mon entretien éivre,  
Je rends solide l'eau; le soleil m'obéit;  
Le feu quitte la sphere & sur la terre me suit:  
Je fais mouvoir les monts; je dompte la mort même,  
Je commande en un mot dessus chaque élément:  
Admirez cependant mon infortune extrême,  
Celui qui me veut voir me met au monument.

---

### A N N O N C E.

*Esprit des Journaux & de la Littérature Allemande.*

La communication des lumieres est devenue un des premiers besoins de l'homme qui pense. Les barrières placées par le préjugé entre les diverses nations sont détruites. Un grand embonpoint de luxe, en agrandissant le cercle de nos idées, en multipliant & diversifiant nos sensations, nous a fait apprécier

le travail de l'artiste, & les veillées de l'homme de lettres. Une grande richesse de connaissances en a nécessité l'échange; il y avait cependant des obstacles à vaincre. Les préjugés nationaux, en modifiant la faculté sensitive, ou le goût individuel, mirent long-tems des entraves à ce commerce précieux: mais de ce choc de sensations, & d'opinions contraires sont parties des étincelles qui réunies en masse ont enfin fait luire le grand jour de la philanthropie sur la plus belle partie de notre hémisphère. Alors l'homme de lettres n'étoit plus de patrie particuliere, il appartient à l'univers entier. Le Germain fut long-tems exclu de cette confédération précieuse; sa langue dont la longue enfance était si rebutante pour le Savant même le plus infatigable, a perpétué le préjugé de sa nullité bien avant dans le siècle du savant *Haller*, & de l'immortel *Leibnitz*. De nos jours encore, la littérature Allemande si riche, si intéressante, est bien loin d'avoir acquis ce degré d'extension dont elle est susceptible, & qu'elle mérite à si juste titre. Les chefs-d'œuvres de *Wieland* ne sont connus que par quelques traductions médiocres; à peine se doute-t-on de l'existence de *Klopstock*, le *Milton* de sa patrie.

Un Esprit des Journaux, & de la Littérature Allemande ne saurait donc être un écrit indifférent; la société de gens de lettres qui se propose de donner cet analyse raisonné de tous les meilleurs ouvrages qui paraîtront successivement en Allemagne, espere, en remplissant cette tâche, aussi pénible que glorieuse, se faire un titre à la reconnaissance du Public.

Elle donnera chaque mois un cahier de huit à dix feuilles grand in-8°. Les cinq premières feuilles seront consacrées aux sciences abstraites: Mathématique, Physique, Astrologie, Histoire-naturelle, Géographie, Statistique, Histoire, &c. &c. &c. Les cinq suivantes aux Belles-Lettres: Romans, Théâtre, Poésie, &c. &c. &c. On y joindra quelques notes biographiques sur les Auteurs cités; on indiquera leurs ouvrages antérieurs, le succès qu'ils ont eû, &c. &c. Le cours annuel formera quatre volumes: en conséquence MM. les abonnés recevront avec chaque troisième cahier, la page du titre, & la table des matières contenues dans le volume. Pour peu que la soumission soit considérable, on aura soin d'orner chaque tome du portrait d'un écrivain célèbre, gravé par un artiste connu.

L'abonnement est de 18 liv., ou 8 florins 15 kr. par an. Chaque quartier se paye d'avance.

On peut s'adresser en Allemagne chez tous les Directeurs des Postes, & à Lausanne chez M. Fischer Libraire.

Sarrebruck le 19 Juillet 1791.

LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

10 SEPTEMBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 41 minutes, & se couche à 19 heures 3 minutes.

La LUNE se leve à 5 heures 3 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
26 Août	11 5†	16 3†	15 2†	26. p. 8. lig. 0	26. p. 8. lig. 3	26. p. 8. lig. 1
27 . . .	12 3†	17 5†	16 3†	26. 7. 3	26. 7. 3	26. 5. 3
28 . . .	8 1†	18 7†	14 0†	26. 6. 2	26. 7. 5	26. 4. 3
29 . . .	13 3†	20 0†	17 1†	26. 6. 9	26. 5. 3	26. 4. 7
30 . . .	12 3†	13 7†	13 3†	26. 7. 3	26. 10. 1	26. 10. 1
31 . . .	14 3†	17 3†	15 2†	26. 7. 8	26. 8. 1	26. 7. 3
1 Sept.	11 3†	16 1†	13 7†	26. 6. 2	26. 6. 2	26. 6. 3

## BELLES-LETTRES.

ALOUÇ BABOUÇ, *Conte oriental*, par M. Mallet de Genève.

**C**ES Héros & ces Rois, si vantés dans l'histoire,  
 Les trônes, les grandeurs, la puissance, la gloire,  
 Tout cède à la fortune, & tout change à sa voix.  
 Les neveux d'Alexandre, au pied du Capitole  
 Durent leur subsistance au travail de leurs doigts.  
 Et le jeune Dénys, tint à Corinthe école,  
 Après qu'à Syracuse il eut donné des loix.  
 L'aveugle Déité ne respecta pas même  
 Des Baboucs l'ancien diadème.  
 Ils furent détronés par un usurpateur,  
 Et chez le peuple Oulong trouverent un azyle.  
 Mais comme on ne vit point d'encens & de grandeur,  
 Et que leur souvenir est un honneur stérile,  
 Monarque sans états, *Alouç* se fit Tailleur.  
 Il habillait & la Cour & la ville,  
 L'affaire n'était pas facile,  
 Une pièce aurait pu former leur vêtement  
 Au lieu d'une ils en avaient cent,  
 La mode le voulait, la mode leur idôle,  
 Et qui donnait des loix à ce peuple frivole.  
 Par exemple chez eux on portait un chapeau,  
 Lorsque l'on allait en conquête,

Mais pour mieux esquiver & le froid & le chaud,  
 On l'avait sous le bras, & non point sur la tête;  
 Leur jambe presque nue, & des filets pour bas,  
 Ce qui pour les cousins est bien plus charitable,  
 Montrait assez, jusqu'où ce peuple aimable,  
 Poussait la bienfaisance & les soins délicats.  
 Cachant la plus belle parure  
 Que l'homme doive à la nature,  
 Un petit sac étroit & noir,  
 Au gré des vents flottait sur ses épaules,  
 Et des petit-maitres frivoles,  
 Qui prenaient conseil du miroir,  
 Poudrant leur habit par derrière,  
 Le petit sac noir paraissait  
 Comme une mouche sur du lait.  
 Vous pensez qu'ils se faisaient faire  
 Des souliers propres à leurs pieds.  
 Tout au contraire,  
 Ils faisaient leurs pieds aux *souliers*.  
 Et pour achever leur toilette  
 Mettaient une broche au côté,  
 Qui de mainte & mainte beauté  
 Assurait la prompte défaite.  
 Envain croyez-vous, cher Lecteur,  
 Qu'à cet instrument de cuisine  
 Pendaient perdrix ou bécassine,  
 Abjurez cette folle erreur:

Ce n'est point à la gourmandise,  
Qu'il devaient ce bel instrument,  
La Cour portait cet instrument,  
Et la ville avait la sottise  
De l'imiter aveuglement.

Alouc qui s'était fait des vœux sur le monde,  
Sut se les conserver en perdant la couronne,  
(C'est un double miracle, il faut en convenir,  
Et qui, rare en tout tems, aujourd'hui sur la terre  
N'existe plus que dans le souvenir.)

Alouc, pour les veoir, profite de la guerre.  
Ce fléau des humains,

Qui de toutes passions est le fatal ouvrage,  
Sur les Oulongs, fondant comme un orage,  
De ce peuple & d'Alouc troublait les jours sereins.  
Voyant que son retour n'était pas praticable,  
Ses amis désiraient garder ce Prince aimable.

"N'exigez point," dit-il, "que je prenne sur moi,  
De ramper en sujet du fordonnais en Roi,  
Je vais faire le tour de la machine ronde.

Des habitans du monde  
"J'observai l'habit divers,  
Et les affranchissant du joug couteux des modes,  
Les Oulongs & tout l'Univers  
Porteront par mes soins des habits plus commodes".

Après avoir franchi les mers,  
Alouc-Babouc vint en Espagne,  
Une mante, un poupoint, des chausses, un chapeau  
Formaient le vêtement de ville & de campagne.

Alouc le trouva simple & beau,  
Ce qui lui plut sur-tout, ce fut le grand manteau  
Un jour qu'il venait à Séville,

De consulter le Docteur *Bartholo*,  
Il vit *Alma-viva*, sous une souquenille

Suivi du Barbier *Figaro*,  
Et les reconnaissant tous deux au clair de Lune,  
Malgré leurs grands manteaux qui descendaient  
fort bas,

"Ce meuble, leur dit-il, est très-bon sur la brune.

"Croyez-vous qu'il ne conviendrait pas

"Pour aller en bonne fortune?"

Lui répond *Figaro*, tout bas,

Alouc, d'Espagne vient en France;

Henri faisait régner le goût & l'éloquence,  
L'amour & Gabrielle embellissaient la Cour,

Un juste au corps, une ceinture,

Un haut de chausse, un manteau court

Ornés de frange & de denture

Formaient l'habit Français du jour.

De Babouc il fit la conquête,

Hors la fraise d'un fort la tête,

Ainsi que du plat d'un Barbier.

Mais la rosette au soulier

Lui parut sur-tout fort commode.

"Laissons," dit-il, "pour cette mode

"Nos grandes boucles de harnais,

"Imitons en tout les Français,

"Ce vêtement, lui dit un sage,

"A bon vous passez charmant,

"Je vous prédis du changement,

"Le peuple Français est volage.

"Alouc se récrie hautement.

"Ah, vous ne voulez pas m'en croire.

"Allez donc consulter *Merlin*,

"De cet enchanteur le Grimoire

"Est le vrai livre du Destin".

*Merlin*, ô surprenant miracle!

Consulté par Alouc, rend ce bizarre oracle.

"Quoique l'habit Français soit en tout point charmant,

"Avant peu, ce peuple volage,

"Portera des Oulongs le mesquin vêtement.

"Le destin, dit Alouc, pourrait être plus sage,

"Que lui sert d'être vieux,

"S'il n'a pas profité de son expérience?"

(Pour moi, comme *Babouc*, ami Lecteur! je pense

Qu'en habits, comme en loix, il ne fallait en France

Innover que pour être mieux.)

Alouc jugea cet oracle illusoire,

Aussi loin d'en rien croire,

Il emporte un habit de Cour;

Dans la Turquie ensuite, il fit quelque séjour,

Logé chez *Raisonnons*, son ami, son Confre,

Et des Turcs Tailleur ordinaire;

Leur robe à longs replis,

Large & sans signature,

Lui parut préférable à nos plus beaux habits,

Etre celui de la nature :

Chercher mieux, dit Alouc, serait chercher en vain.

L'habit Turc, est décent, avantageux, commode,

Se mettre par-tout à la mode,

C'est faire un don au genre humain.

Alouc, la guerre étant finie,

Rejoint, en habit Turc, sa nouvelle Patrie,

En vain pensez-vous, cher Lecteur,

Que d'un vêtement aussi sage,

Chez les Oulongs, notre Tailleur

Etablit aisément l'usage:

Aucun d'eux ne quitta l'habit,

Où le corps était à la gêne,

Ainsi qu'un couteau dans la gaine,

Et de *Babouc* chacun se fit.

### A N E C D O T E

Voici, Messieurs, une Anecdote qui, très certainement ne pourra plaire à tous vos Lecteurs; mais qui toutefois pourra faire dérider le front à quelques-uns. Elle est arrivée à Lyon, il y a seulement quelques années; j'y étais alors; & je puis en conséquence vous en garantir l'authenticité. A mon retour je songeai à vous la donner pour vous aider à suffire,

la variété pénible que vous vous êtes imposée dans la rédaction de votre Journal; mais je n'y pensai plus après vous avoir entendu dire qu'on vous avait blâmé fortement d'avoir donné de tems en tems à vos Lecteurs quelques anecdotes gaies & plaisantes. Aujourd'hui, que presque tous les Papiers publics, ou politiques ou littéraires, offrent de telles anecdotes à leurs Lecteurs; & qu'il est vrai que lorsqu'on ne peut donner le ton à la société, il convient de le recevoir d'elle, je vous envoie ma pite, dont au reste vous ferez l'usage qu'il vous plaira. J'ai l'honneur d'être &c.

On envoya à chaque bossu de la ville de Lyon une lettre dans laquelle le gardien des Cordeliers de l'observance les invitait à se rendre au couvent le même jour & à la même heure, pour une affaire particulière & de la plus grande importance.

Le jour indiqué, chaque bossu se rendit à l'invitation, & bientôt le pont de Ste. Marie-des-Chaines, qui conduit aux Cordeliers, fut couvert d'hommes à échine recourbée; comme on voit la terre au commencement du printemps, jonchée de hannetons.

Arrivés au couvent, les cours, les jardins, tout fourmillait de bossus, & chacun se demandait quel était le sujet de l'invitation.

Les cuisiniers se présentent, éclatent de rire, en jettant des regards curieux sur cette armée de bossus, & courent dans leur cuisine; les grands & petits marmitons, en bonnets blancs, avertis, accourent aussi: chacun de rire comme des fous & de rentrer.

On appelle le Gardien; mais il était parti le matin en vertu d'une obédience qu'on avait eu soin de lui faire passer de la part du pere Dumas, Gardien des Cordeliers de St. Bonaventure.

Enfin l'un de ces bossus, s'apercevant qu'on avait voulu rire à leurs dépens, grimpa sur une chaise & harangua du mieux qu'il le put la gent Liliputienne. "Messieurs, leur dit-il, on s'est moqué de nous; que chacun de vous jette un coup d'œil sur le dos de son voisin; mais consolez-vous, on en aurait fait autant au Maréchal de Luxembourg". A ces mots, les bossus furieux se retirèrent en jurant: mais la comédie n'était pas finie; le chemin était bordé de veilleuses qui s'écriaient à jouer sur leur rauque instrument, l'air: depuis long-tems je me suis aperçu.

Il n'est si petit commerce, si petit métier, si petit talent, qui avec de l'activité & de la conduite n'enrichisse enfin son homme.

Le Comte de C\*\*\*\*, était à dîner un jour à Paris, chez un des Directeurs de la Compagnie des Indes. On apporte, au dessert, un paquet de Lettres de Cadix, & en ouvrant, le directeur trouva une Lettre de change de 20,000 livres, payable à vue, tirée sur M. Jaques, Marchand de menu bois, rue

Sainte Appolline. Cette rue n'est occupée que par des blanchisseuses & des gens qui courent la guenille. On était en carnaval, & le financier crut qu'une pareille adresse était une plaisanterie de son correspondant Espagnol. Il était résolu à lui renvoyer sa Lettre de change, lorsque le Comte de C\*\*\*\* voulut se charger d'aller lui-même en recevoir le montant, accompagné du caissier de M. le Directeur de la Compagnie des Indes. Il arrive dans la rue Ste. Appolline, demande s'il n'y a pas un M. Jaques, Marchand de menu bois. Sans-doute, leur répondit-on, vous demandez le Marchand d'allumettes: il demeure au fond de cette allée.

Le Comte de C\*\*\*\* & son compagnon entrent en riant, & traversèrent une allée très-étroite, très-obscur, & qui n'était éclairée que par une faible lumière, qu'on entrevoyait dans le lointain; mais ils furent agréablement surpris à l'aspect d'un très-joli jardin, au milieu duquel était un pavillon de très-bon goût, où ils appétèrent un homme couvert d'une robe de chambre riche, & ayant sur la tête un bonnet de velours, bordé en or. Ils lui présentèrent la Lettre, & il l'acquitta sur le champ.

Le Comte de C\*\*\*\* ne peut s'empêcher de lui témoigner sa surprise, & de lui faire quelques questions. Le Marchand d'allumettes le satisfait en ces termes.

Je tiens l'état que j'exerce d'un oncle qui, le premier, s'est avisé de ce nouveau commerce, auquel je dois la fortune dont je jouis. En mourant il m'a recommandé expressément de garder sa maison, qui a été témoin de ses succès, tant que je continuerais de fuivre le même négoce. La lettre de change que vous m'avez apportée vient de Cadix, où j'ai un entrepôt pour l'Espagne & les Indes, que je fournis d'allumettes. J'en fournis aussi les colonies Anglaises & Hollandaises.

Mon correspondant a tiré sur moi, parce qu'il se trouve en avance pour la cargaison d'un vaisseau que j'ai fait partir pour les pays du Nord.

## MÉCANIQUE.

Un Anglais, le Lieutenant-Colonel Dansey a publié la description de deux machines, dont l'une sert pour saigner les étangs, rivières &c., sans en rendre les eaux bourbeuses; & l'autre pour tirer l'eau de la surface d'une citerne, au lieu de la tirer au fond. Les principales parties consistent en deux tuyaux joints ensemble, de manière à former un angle; l'un est alors placé horizontalement au fond d'une citerne ou d'un étang, & l'autre est élevé exactement au-dessus de la surface de l'eau qui descend dans le premier & se trouve d'abord enlevée. Par le moyen d'une seconde invention on tient le tuyau oblique,

régulièrement à la même petite distance, au-dessus de la surface.

## ÉCONOMIE.

\* *Epoques des semailles de diverses plantes, indiquées par quelques opérations de la nature.*

Les vesces d'été & les pois doivent être semés lorsque l'alouette commence à chanter, en s'élevant dans les airs, & les perdrix à appareiller.

L'avoine, lorsque les corbeaux commencent à construire leurs nids, & que les chatons, ou fleur mâle des noisetiers sont bien épanouis & répandent leur poussière féminale.

L'orge aussitôt que le coucou commence à paraître, & qu'on aperçoit les boutons blancs du prunellier.

Les choux & les choux-raves, dès qu'on voit paraître la fleur des hyacinthes blancs, & qu'on entend gémir la tourterelle des bois.

Les pommes de terre, lorsque le pommier sauvage est en fleur, & le tems le plus propre pour les récolter, dès que les fruits du même arbre tombent à terre.

Le sarrasin doit être semé lorsque les fleurs de l'aubépine commencent à passer & à devenir rougeâtres, & qu'on voit les jeunes corbeaux paraître hors de leurs nids.

Les turneps ou raves, lorsque le sureau fleurit, & que les premières cerises sont mûres.

Le froment, dès que les feuilles des frênes tombent, ou bien lorsque les corneilles grises reviennent, & que les glands tombent; & dès qu'on voit paraître les grives, le tems des semailles est passé.

Il est bon de remarquer que ces signes n'ont été observés que dans les pays un peu septentrionaux; nous ne les indiquons ici que pour engager quelques cultivateurs éclairés à en noter de semblables dans leurs cantons; la nature est le meilleur guide des opérations agricoles.

### *Des plantations dans les terrains incultes.*

Nous avons extrait les réflexions suivantes d'une Lettre d'un cultivateur éclairé, qui a mis plus d'une fois en pratique ce qu'il recommande. Il est peu de branches d'économie rurale plus satisfaisantes que celle dont il est question, & qui méritent d'être plus encouragées. Les cultivateurs en sont détournés par les dépenses premières & par le desir qu'ils ont de retirer bientôt leurs avances: les avantages des plantations ne sont cependant pas douteux, mais ils sont toujours éloignés. On peut compter trois sortes de terres qu'on regarde communément comme stériles,

& qui le sont réellement à moins qu'on ne veuille, pour les améliorer, faire des dépenses que la plupart des cultivateurs ne font pas en état de supporter; ces terrains peuvent seulement être convertis en bois.

La première sorte est un sol sablonneux, ou, pour mieux dire, entièrement de sable; le seul moyen de rendre ces espèces de terrains profitables, c'est d'y mettre des pins d'Ecosse ou des melezes; à moins qu'il ne se trouve à quelques pieds de profondeur un banc d'argile ou de marne, comme cela a lieu dans plusieurs endroits, & dans ce cas on peut améliorer le terrain en mêlant ces substances avec le sable. Lorsqu'on plante des pins ou des melezes dans des terrains sablonneux, il est bon de mettre un peu de marne ou de terre argileuse, dans chaque trou où l'on place un de ces arbres; ce moyen qui n'est pas très-dispendieux, contribue beaucoup au succès de la plantation. Les arbres ainsi plantés réussissent très-bien: on a vu des terrains qui étaient si sablonneux, qu'à peine on aurait pu y trouver assez d'herbe pour nourrir un mouton sur deux arpens, & qui après vingt ans de plantation étaient couverts de beaux arbres.

Dans la seconde espèce de terrain inculte, on doit ranger les terrains marécageux, & qui sont situés de manière que leur dessèchement devient impraticable. Plusieurs sortes d'arbres réussissent très-bien dans un sol semblable à celui-ci. On y plante des frênes pour en faire des perches ou en former des tailles; l'aulne & presque toutes les espèces de saules y croissent promptement, & peuvent, dans une vingtaine d'années, donner un bon produit. La seule dépense qu'on soit obligé de faire a lieu pendant les cinq ou six premières années de la plantation, après quoi on n'a plus rien à faire qu'à entretenir les clotures. (*La suite dans une Feuille prochaine.*)

## M O R T S.

Alexandrine Louise Lavanchy, fille mineure.  
Jeanne Marie Blanchard, femme de Henri Michoud, Citoyen de cette ville, âgée de 51 ans.  
Jean David Cavin, fils mineur.  
Henri Verboux, Charpentier, âgé de 52 ans.  
Susanne Marie Madeleine Milliquet, femme de Gaspard Haldi, âgée de 41 ans.  
Susanne Elizabeth Vullhielmy Remy, fille mineure.  
Jeanne Elizabeth Veineude Miche, veuve du sieur Jean Daniel Liardet, en son vivant, Citoyen & membre du Deux-Cent de Lausanne, âgée d'environ 50 ans.  
Elizabeth Freccard, femme du sieur Etienne Blanc de Lausanne, âgée de 53 ans.  
François Charles, âgé de 53 ans.  
Olimpe Saget, veuve de François Môle, âgée de 80 ans.  
Jeanne Louise Edom, veuve du sieur François Rolland de Lausanne, âgée de 61 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

17 SEPTEMBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 53 minutes, & se couche à 6 heures 7 minutes.  
La LUNE se leve à 8 heures 3 minutes du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
8 Sept.	11 3† 0	13 1† 0	12 1† 0	26. p. 6. lig. 5	26. p. 7. lig. 1	26. p. 7. lig. 1
9 . . .	11 5† 0	18 1† 0	15 0† 0	26. 6. 8	26. 7. 5	26. 8. 1
10 . . .	12 3† 0	19 2† 0	11 2† 0	26. 8. 3	26. 8. 1	26. 9. 1
11 . . .	10 3† 0	15 5† 0	14 1† 0	26. 8. 1	26. 9. 10	26. 9. 11
12 . . .	9 0† 0	18 0† 0	15 3† 0	26. 10. 1	26. 10. 1	26. 11. 3
13 . . .	10 1† 0	29 2† 0	11 3† 0	26. 1. 3	26. 10. 1	26. 10. 1
14 . . .	9 0† 0	17 0† 0	14 1† 0	26. 7. 7	26. 9. 0	26. 9. 1

BELLES-LETTRES.

*La Raïson & l'Amour. Allégorie.*

LA Raïson cheminait un jour  
(Modestement, c'est son usage);  
En pompeux & lesté équipage:  
Ce jour - là voyageait l'Amour.  
On connaît assez son escorte:  
Il était précédé par les jeux & les ris.  
Les desirs le suivaient pour lui prêter main-forte,  
Si par l'indifférence il se trouvait surpris.  
Tous les mortels à sa puissance,  
Rendaient hommage & payaient leur tribut.  
Enfin, il s'arrêta chez la coquette *Hortense*;  
Avec transport, avec reconnaissance,  
Vous jugez bien qu'on le reçut.  
La Raïson dont la marche est lente,  
Une heure ou deux après l'Amour  
Arriva aussi dans le séjour  
Qu'habitait la jeune imprudente.  
Elle frappe: on accourt... Eh quoi! c'est la Raïson?  
Je voudrais bien pouvoir en ma maison,  
Vous donner gîte... Mais. — Cela s'entend, mignone!  
Vous avez un hôte charmant  
Qui vous occupe; & pour l'instant  
Il ne vous reste point de place:

Je sens que je vous embarrasse,  
Ainsi je me retire. — Adieu, la mere, adieu!  
Dame Raïson feignant d'abandonner ce lieu.  
Reste à la porte... Eh mais, la vieille folle,  
Dit en riant le Dieu frivole,  
Choisissait à ravir son tems!  
Et puis de folatrer & de rire aux dépens  
De la respectable Déesse,  
Près d'Hortense, d'abord, l'Amour flatte & caresse.  
Inspire le tendre désir,  
Le couronne par le plaisir;  
Mais bientôt il se fait connaître,  
Ce n'est plus un Dieu séduisant,  
Respectueux, soumis; c'est un injuste maître  
Qui parle en souverain & commande en tyran.  
La belle enfin désespérée,  
Appelle à son secours, s'enfuit toute éplorée.  
La Raïson revient à ses cris.  
Qu'avez-vous, chere enfant? Je suis sensible & tendre:  
Qui peut donc à ce point allarmer vos esprits?  
— Hélas! c'est lui. — Qui? — Lui. — Je com-  
mence à comprendre.  
Comment! l'Amour chez vous fait déjà le lutin!  
J'ai prévu ce qui vous arrive:  
Dès longtems je connais l'humeur de ce mutin.  
Mais modérez une douleur si vive;  
Entrons, & playez plus d'effroi.

— Que voulez-vous? *Hortense* est sous ma loi,  
Cria l'Amour; ici vous n'avez rien à faire.

Seriez-vous assez téméraire  
Pour me la disputer? Croyez-moi, filez doux.  
A son aide aussi-tôt il appelle sa fuite.

Mais quel dut être son courroux!  
Les ris, les jeux, tout avait pris la fuite  
Quand la Raison avait paru.  
L'Amour honteux & confondu,  
Ne pouvait défendre sa proie;  
A la Raison il fallut la céder.

*Hortense*, à ce qu'on dit, le vit partir sans joie,  
Et pour l'ingrat encore voulait intercéder.

## PHYSIQUE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 10 Septembre 1791.

Messieurs,

Hier en passant dans votre *rue du Bourg*, je fus arrêté par un Italien, qui m'offrit à acheter des cauteaux à manche de pierres de foudre, disait-il, des tabatieres, des boutons d'habits &c., de la même matière. Quelques particuliers s'approchèrent de lui & en achetèrent plusieurs articles, jaloux d'avoir de cette fameuse pierre. Mais il est bon d'avertir ces acheteurs, que les pierres de foudre n'ont jamais existé, & que le tonnerre, malgré sa puissance, n'a jamais produit les pierres que le vulgaire appelle pierres de tonnerre. Celles qu'on voit dans quelques cabinets ne sont que de petites haches, dont les anciens se servaient avant que l'usage du fer fut connu. Si on voit quelquefois dans les lieux foudroyés des pierres d'une texture singulière & d'une altération qui annonce une calcination, une vitrification &c., opérée par le feu céleste, ce sont seulement des pierres primitivement existantes sur la terre, & que la foudre a ainsi changées en frappant la terre.

## VARIÉTÉS.

### Manière de faire de bons matelas avec de la mousse.

On choisit & on ramasse la mousse lorsqu'elle est dans sa plus forte végétation, c'est-à-dire, au mois d'Août, & on la débarrasse autant que l'on peut, de la terre qui est restée attachée aux racines. Il faut choisir la mousse la plus longue, la plus douce, & en séparer tout corps étranger. On porte cette mousse sous des hangards, & on l'y étend, afin de la faire sécher. Lorsqu'elle est assez sèche, mais non pas cassante, on la place sur des claies, & on la bat légèrement avec des baguettes, ce qui finit de la dépouiller de toute poussière & de toute terre; s'il y reste quelques corps durs, on les sépare. Il ne

s'agit plus que d'apporter les toiles des matelas & de les remplir aussi également qu'on le peut. L'épaisseur de six, huit à dix pouces forme un excellent matelas. Après cela, on coud toutes les ouvertures, on pique d'espace en espace les matelas, afin que la mousse ne se rassemble point par paquets. Si le matelas, à force de coucher dessus, s'applatit, on le bat de tems à autre; il reprend alors sa première épaisseur, & il dure plus de dix ans.

## MÉDECINE.

*De l'incertitude de la mort, & du seul moyen infail-  
lible de s'assurer de sa réalité & de rendre im-  
possible l'enterrement des personnes vivantes. (Ar-  
ticle traduit de la Gazette littéraire de Ratisbonne.)*

Un de nos meilleurs Physiciens, *Fontana*, s'est occupé longtems d'expériences sur l'irritabilité & la durée de la vie. Pour cet effet, il fit dessécher entièrement auprès du feu un ver capillaire; & au bout d'une demi heure, il reprit la vie dans l'eau. Un des animaux qui imitent la roue, espece de polype qui vit dans l'eau, fut conservé pendant deux ans & demi dans une terre sèche, exposée durant l'été aux plus grandes ardeurs du soleil: au bout de ce tems. M. F. y versa de l'eau, & il ne fallut que deux heures pour lui rendre la vie & le mouvement dont il n'avait donné aucun signe pendant deux ans & demi. Il en exposa un autre sur un plateau de verre durant tout l'été aux rayons du soleil; il s'y dessécha tellement qu'on ne pouvait le prendre que pour une goutte de colle sèche. Alors on y fit tomber quelques gouttes d'eaux, & cette prétendue colle commença à se ranimer & à se mouvoir.

Qui pourrait lire ces expériences remarquables (\*), sans étonnement, sans frémir à l'idée qu'une créature morte, desséchée, peut conserver des années entières l'étincelle de la vie, sans qu'elle se manifeste. Arraché de son élément, calciné en momie, sans nourriture, même en apparence sans organe vital, cette vertu incompréhensible lui reste. Il ne faut qu'un excitant convenable, le seul attouchement de l'élément habituel pour réveiller cette vertu, pour dégager & rendre mobiles les organes crispés, & pour revivifier la colle morte.

Il paraît donc qu'il s'en faut de beaucoup que la ligne de démarcation entre la vie & la mort, soit si

(\*) La congélation des anguilles qu'on transporte dans cet état de Petersbourg à Moscou, empaquetées, & qui, après leur arrivée, laquelle demande souvent une quinzaine de jours, étant jettées dans l'eau, dégèlent & reprennent vie, nous paraît fournir un contraste frappant avec les expériences des animaux exposés à la chaleur.

(Note du traducteur.)

marquée & si déterminée qu'on le croit communément, & qu'on pourrait l'attendre conformément aux idées communes de la vie & de la mort. Il existe un état qui ne peut être appelé *vie* & tout aussi peu *mort* : état dans lequel non-seulement nos sens ne peuvent découvrir le moindre indice de vie, dans lequel encore la *vis vita* ne vit pas, est sans activité, sans influence sur le corps auquel elle est unie.

On fait que l'image sensible de la vie, ou peut-être son principe élémentaire, le feu, peut exister dans un état libre, aussi bien que dans un état de combinaison, le bois que nous manions est froid & sans vie; mais il suffit de la moindre étincelle pour le mettre en feu & en flammes, qu'on peut éteindre de nouveau; c'est-à-dire, on peut replonger le principe du feu dans un état extérieur d'inactivité; & le charbon retiendra ce feu invisible combiné, cette faculté de se renflammer, jusqu'à ce que le tems ait détruit ses principes constitutifs. Il paraît en être de même de la vie. La flamme vitale, c'est-à-dire, son état libre, actif peut manquer; & malgré cela le principe de vie peut encore exister en abondance, peut-être dans une disposition constante à se ranimer en flamme, & à reprendre activité lorsque ses liens sont dissous, & que la force endormie est réveillée d'une manière qu'elle même peut vaincre la résistance & se dégager. Chaque œuf, chaque semence en est une preuve. Ils contiennent toute la force vitale du corps futur; mais elle y est endormie; elle y est encore combinée: qu'on lui suggère de la chaleur & de l'humidité, elle se réveillera, & nous vaincra d'une manière sensible de son existence.....

L'état d'asphyxie complet est une mort complète, la vie *latente* seulement n'est pas entièrement éteinte. L'asphyxie peut devenir le meilleur remède contre la mort véritable. Un asphyxié ne peut ni mourir de faim, ni suffoquer: car il n'a besoin ni d'aliment, ni d'air pour subsister; & un grand nombre de causes telles que le poison &c., qui seraient absolument funestes aux vivans sont absolument sans effet dans l'état de vie latente. Ceci explique pourquoi les personnes qui, au moment qu'elles devaient être noyées, tombent en défaillance de faiblesse, restent des quarts d'heures entiers sans se noyer....

On peut admettre trois *momentum* principaux, ou tout autant de degrés de la mort.

1°. L'état où tous les mouvemens apperçevibles à nos sens cessent, & où l'homme est la parfaite image de la mort, tandis que dans l'intérieur la force vitale dort encore, & que les organes n'ont pas encore perdu la susceptibilité de son influence, laquelle même se remarque de nouveau au-dehors à la suite de l'impression d'un stimulus convenable, ou lorsque l'obstacle à son énergie est levé. Ce degré est donc curable: il y a plus, il admet une conscience sourde

de l'existence, & même une sensibilité externe, sans qu'il soit possible de donner le moindre signe de vie. Cela est prouvé par l'histoire épouvantable de cette Dame, qui entendait tout ce qu'on disait de son prétendu cadavre, relativement aux apprêts des funérailles, & qui passa au-delà de vingt-quatre heures dans cette situation pénible & dans des efforts constans, bien qu'infructueux, pour donner quelque signe de vie, & dont néanmoins la vie interne perça enfin, & bien à tems l'enveloppe de la mort.

2°. L'état, quant à l'extérieur, qui ressemble en tout au précédent, & dans lequel il y a encore de la *vis vita latente*, laquelle toutefois a trop perdu de son énergie, en même tems que les agens les plus délicats & les plus nobles sont privés à un trop haut degré de leur aptitude pour redevenir libres & vivifiés. Cet état est la suite ordinaire & nécessaire du premier...

Le troisième degré, est la véritable dissolution, qui se manifeste par la putréfaction. Ce n'est qu'alors que la perfection de mort est certaine, & il est très-probable que la force vitale s'éteint complètement avant que l'organisation primordiale se dissolve, & que l'être comparé soit réduit à ses élémens les plus simples. Cette découverte aussi grande qu'importante qui aurait dû avoir la plus grande influence sur notre tranquillité, sur notre espérance, & sur la resuscitation effective de plus d'un asphyxié cru dans le cas d'être abandonné, qui promettait tant de beaux triomphes à la tendresse & à l'amour constant, a précisément opéré le contraire. Elle est devenue la source des inquiétudes les plus pénibles & a doublé l'effroi de la mort. Des milliers qui ne craignent pas la mort elle-même, frémissent à l'idée d'être enterrés vivans; & à chaque mort de quelque parent, de quelque personne aimée, notre douleur est renforcée par l'incertitude rongante qui nous reste sur la mort (\*). Peut-être n'est-elle pas morte, disons-nous, mais seulement ensevelie dans un profond sommeil.

Nous donnerons une suite à cet article, dans une de nos feuilles prochaines; & nous terminerons ce premier extrait, par le récit d'un fait dont l'authenticité est connue. "Un jeune homme se prit d'amour à Paris pour la fille d'un riche bourgeois, & lui en inspira à son tour: mais le père la contraignit d'en épouser un autre. Peu de tems après elle tombe malade de chagrin & meurt. On l'enterre, comme de coutume à Paris, au bout de 20 heures. Son premier

(\*) On connaît l'histoire de ce particulier, d'ailleurs bon père, bon époux, bon parent, excellent ami; mais lequel par un excès de sentiment qui pourra paraître bien étrange, ne voulait consentir à laisser ensevelir les personnes qui lui étaient chères, qu'après leur avoir fait une profonde incision à la gorge; pour les soustraire aux horreurs de la situation atroce de se voir enterrés vivif.

amant, qui ne peut résister au desir de la voir encore une fois, gagne le fossoyeur, & obtint de lui qu'il l'ouvre la fosse la nuit même de son enterrement: après quoi il le menace d'une mort instantanée & inévitable, s'il ne garde pas le silence, & en même tems il s'empare du cadavre & le porte dans une maison voisine. Là, il l'étend auprès du feu, le frotte avec des linges chauds, & s'efforce par mille embrassemens & par mille baisers, de lui inspirer de nouveau la vie. En effet, au bout de quelques heures, il voit ses peines largement récompensées. Son amante soupire & la vie lui revient. Bientôt après, ce couple rare & uni par la mort, se retire en Angleterre, d'où il n'a osé revenir que depuis peu d'années. Dans le commencement on ne voulut absolument pas reconnaître cette femme pour la personne enterrée; mais cette vérité fut bientôt prouvée; & son mari actuel exigea qu'on le mit aussi en possession de ses biens, ce qui donna lieu au procès le plus singulier. Le premier mari prétendait qu'elle lui appartenait encore, tandis que le second soutenait qu'elle était morte pour celui-là, qu'elle ne vivait que par lui, & par les soins qu'il s'était donnés. Mais le Parlement paraissant disposé à l'adjuger au premier, ce couple n'attendit pas l'issue du procès pour retourner en Angleterre. Les informations relatives à ce procès se trouvent encore au greffe du Parlement.

## É C O N O M I E.

— — — — —

*Suite de l'article, inséré dans la dernière Feuille, sur les plantations dans les terrains incultes.*

Le terrain de la troisième sorte sur lequel les plantations sont sur-tout plus profitables que toute autre espèce de culture, est celui qui est formé de rochers presque nus, & à différentes expositions. Ces terrains ne peuvent être labourés à cause des rochers qui sont à la surface, ou qui s'élèvent au-dessus du sol. On y trouve des vides ou des espèces de fentes qui ont souvent de la profondeur, que la terre remplit, & où les arbres peuvent faire pénétrer leurs racines. On voit dans beaucoup de terrains de cette qualité des plantations en très-bon état. Le nombre des arbres qu'on peut mettre sur une certaine étendue d'un terrain de cette espèce ne saurait être déterminé, mais il faut toujours faire en sorte que les arbres soient aussi rapprochés entr'eux, qu'il est possible, afin qu'ils forment un abri pour l'intérieur de la plantation contre le mauvais tems, & principalement les vents les plus violens.

Les pins d'Ecosse entremêlés avec les arbres les plus délicats, & placés sur-tout sur deux rangées autour de la plantation, sont très-propres à garantir les arbres des vents. Il est bon de mettre les jeunes arbres dans les creux où il y a de la terre, & de les

planter en un aussi grand nombre qu'il est possible; le produit des bois, lorsqu'on vient à les éclaircir, suffit pour payer le surcroît de dépense que cette méthode occasionne.

Il faut, autant qu'il est possible, que les jeunes sujets qu'on veut planter, aient été élevés dans un sol à-peu-près semblable à celui où ils doivent être placés à demeure; il est aussi essentiel d'empêcher les arbres de pivoter, & de les forcer à pousser des racines latérales. On peut planter dans ces terrains des bouleaux, des chênes, des frênes, des sycomores, des peupliers noirs &c., en observant toujours de mettre aux endroits les moins exposés, les arbres les plus délicats. Lorsque la couche de terre a peu d'épaisseur, il est bon de faire de petits tas de terre autour des arbres; leur reprise est ainsi plus assurée.

Dans ces endroits froids, il est essentiel de ne planter qu'au printems, & le plus tard qu'on peut. Le mois d'avril est l'époque la plus favorable pour faire ces plantations; on peut compter que dans ce moment les mauvais tems sont passés. Il est bon d'avoir sa pépinière à portée; les jeunes sujets transportés des lieux éloignés prennent plus difficilement, parce que leurs racines sont plus desséchées. Pendant les trois premiers mois qui suivent la plantation, il faut visiter fréquemment les arbres, & avoir le soin de mettre de la terre à leur pied, afin de les raffermir; cette précaution devient inutile lorsqu'ils ont poussé des racines assez étendues pour pouvoir résister aux vents. L'orme, & sur-tout l'orme tordillard, peuvent être plantés avec avantages dans les terres de la nature de celles dont nous parlons; l'orme tordillard est un arbre infiniment précieux pour le charronnage. Lorsqu'on s'aperçoit qu'un arbre tel qu'un chêne, un châtaignier, un bouleau ou même toute autre espèce qui se dépouille en hiver ne vient pas droit, il suffit de faire avec un couteau, & sur le côté courbé, des incisions dans la longueur du tronc; de cette manière l'arbre augmente de volume de ce côté, & on parvient ordinairement à le redresser.

Il doit être agréable au plus grand nombre de pouvoir soi-même marquer son linge, imprimer des cartes de visite, des étiquettes &c. — Le sieur Maxwell Anglais, logé à la *Solitude*, a de petites Imprimeries Anglaises qui suffisent pour remplir ce but. Il en vend de divers prix, depuis 8 liv. de Suisse jusqu'à 18 livres. Il est dit dans la Feuille d'annonces de cette ville que dans cinq minutes on peut apprendre la méthode de s'en servir.

## M O R T S.

— — — — —

Une fille morte avant le baptême.  
Un enfant mort avant le baptême.

JOURNAL DE LAUSANNE.

24 SEPTEMBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 5 minutes, & se couche à 5 heures 55 minutes.  
La LUNE se leve à 0 3 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
15 Sept.	9 3†	3 17 1†	0 14 2†	26. p. 9. lig. 1	26. p. 8. lig. 1	26. p. 9. lig. 9
16 . . .	8 5†	2 16 2†	0 13 3†	26. 8.	26. 8.	26. 9.
17 . . .	7 3†	7 16 3†	0 13 1†	26. 10.	26. 11.	26. 9. 10
18 . . .	10 3†	0 15 3†	0 12 2†	26. 11.	26. 10.	26. 10. 3
19 . . .	11 0†	3 13 1†	0 13 0†	26. 10.	26. 11.	26. 10. 2
20 . . .	10 1†	3 14 1†	0 12 1†	26. 11.	26. 10.	26. 9. 3
21 . . .	9 0†	1 13 1†	0 12 0†	26. 8.	26. 9.	26. 9. 0

BELLES-LETTRES.  
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

ON annonce en venté, dans plusieurs papiers publics, l'*Histoire universelle*, piece en deux actes, en vers, mêlée de vaudeville; & chacun de rire à telle annonce; les uns de dire qu'ils s'attendent à voir donner bientôt sur le théâtre français, l'*Algebre*, opéra bouffon, d'autres la *Minéralogie*; drame, &c. &c. — Voulez-vous, Messieurs, apprendre à tous ces Lecteurs ce que c'est que l'*Histoire-universelle*. C'est que personne n'est content & que chacun se plaint de sa situation.

Un aubergiste s'aperçoit que tous les gens de sa connaissance, que tous ceux qui s'arrêtent chez lui sont atteints de cette maladie. Sa fille toute jeune qu'elle est, n'est pas trop contente, elle desire un mari. Le Seigneur du lieu s'est brouillé avec une femme qu'il aime; celle-ci, qui a du goût pour lui n'est pas plus satisfaite. Une plaideuse se livre à sa mauvaise humeur. Un pere déplore la mauvaise conduite de son fils. Pour corriger tout ce monde-là, l'aubergiste imagine de leur faire voir un bon hermite qui vient tous les jours sur le chemin recevoir de la soupe qu'il lui fait donner. Cet homme a eu lui seul, tous les malheurs ensemble, & a

su les supporter. Il leur débite de la morale fort triste, & leur prouve qu'ils ont tort, en chantant & en mangeant sa soupe alternativement. Voilà, Messieurs, le squelette de cette nouvelle piece jouée à Paris; elle est de M. Beffroi, connu sous le nom de cousin Jacques: & a presque réüssi. Voici un couplet qu'on a fait répéter.

AIR: *Jupiter un jour en fureur.*  
Un succès amène un succès:  
Celui-ci nous en vaudra d'autres.  
L'auteur qui partage les nôtres,  
Comptait peu sur ses essais.  
Tomber à plat, malgré son zele,  
Voir échouer tout son talent,  
Ah! c'est presque maintenant (*bis.*)  
L'Histoire - universelle.

DECOUVERTE.

On a découvert un nouveau moyen de conserver de l'eau fraîche dans les voyages de mer, & de rendre, en général, à l'eau corrompue sa premiere qualité. La méthode est fort simple: sur un tonneau d'eau de la grandeur dont on se sert ordinairement dans les voyages de mer, on met six à huit livres de charbon pilé, avec autant d'acide vitriolique qu'il

en faut pour que le goût ne s'en fasse qu'à peine sentir. Le charbon se dépose au fond, & l'eau redevient claire sous peu de jours. Par ce moyen, elle se conserve des années entières sans la moindre altération. Mais lorsque l'eau est déjà corrompue, on y met peu à peu du charbon pilé, en plus grande quantité, & jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de mauvaise odeur; & on finit par l'imprégner d'acide vitriolique, à la même proportion que dans le premier cas.

On lit dans plusieurs papiers publics Anglais l'annonce d'une découverte qui serait précieuse à l'Univers entier.

Le professeur *Wolke*, de Petersbourg, a inventé, dit-on, une Langue universelle graphique, *destituée de mots*, aisée à apprendre, & d'un usage facile. Elle exprime immédiatement les idées, & remplit l'imagination d'images & de perceptions. Elle n'occupe pas la cinquième partie de l'espace qu'occupe toute autre Langue connue; elle s'apprendra facilement dans tous pays où on trouvera des Juifs, des Turcs, ou des Chrétiens, & où on lira la bible ou l'alcoran. Elle n'est pas désagréable à l'oreille, n'a aucune irrégularité, n'a qu'une seule conjugaison extrêmement simple, & un petit nombre de racines, dont tous les termes sont dérivés par des règles générales peu nombreuses; elle est toutefois plus parfaite & plus étendue qu'aucune Langue qu'on connaisse.

### VARIÉTÉS.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, Septembre 1791.

Messieurs,

Je ne raffole point des anciens, quoique j'en fasse ma lecture favorite; mais j'aime la morale qu'on trouve dans la plupart de leurs ouvrages, & qui me paraît en général bien plus propre à parler au cœur que celle de la plupart de nos Moralistes modernes. Par exemple, voici un extrait des pensées de *Plutarque*, qui, ce me semble, pourrait figurer parmi les articles utiles de votre Feuille, & servir de leçon aux Egoïstes.

« Il ne faut ni laisser perdre la nourriture, quand on n'en n'a plus besoin pour soi-même, ni boucher, ni couvrir une source, lorsqu'on s'y est abreuvé; ni détruire les signaux qui indiquent la route sur terre & sur mer, après qu'on en a fait usage: de même il ne convient pas d'éteindre une lampe par avarice, quand sa lumière ne nous est plus nécessaire. Il est plus beau de la laisser brûler, & de l'entretenir pour ceux qui pourraient avoir besoin de sa clarté. — Plut-à-Dieu-même, qu'il nous fut possible, quand nous allons dormir ou nous reposer,

de prêter à d'autres notre vue & notre ouïe; difons plus, notre prudence & notre courage ».

La lecture des anciens nous met à portée de connaître non-seulement leurs idées & la manière dont ils envisageaient les objets, mais encore l'origine de beaucoup d'opinions que nous ne regardons plus comme nouvelles, lorsque l'antiquité nous est connue... Si je ne craignais pas qu'on m'imposât silence comme à une femme, je hazarderais ici quelques réflexions plus étendues. Au reste, l'opinion du Public sur cet essai de lettre que j'ose vous prier d'insérer dans votre Journal, va, ou m'engager à écrire, ou arrêter ma plume pour le reste de mes jours.

J'ai l'honneur d'être,

Signé, HENRIETTE\*\*\*I\*\*U.

Extrait d'une lettre de *St. Domingue*, du 30 Juillet 1791.

Nous avons été visiter un particulier respectable, qui nous a reçu comme des enfans de la maison, nous a retenu à coucher, nous a beaucoup parlé d'agriculture, & d'une manière à nous convaincre que cette partie de l'administration dans nos colonies a besoin de grandes réformes... D'un pas faible & chancelant, mais avec un visage animé par le plaisir, il nous est allé chercher une médaille d'or que lui a décerné dernièrement la société d'agriculture de Paris, pour avoir concouru d'une manière efficace au progrès du travail des terres & au bien-être des cultivateurs. — Ce particulier est M. Jafmin, Negre libre, cultivateur au Cap, vieillard de près de quatre-vingts ans. Il a établi à ses frais un hospice, où, secondé par sa femme, il prodigue depuis trente-cinq ans ses soins, & conserve le travail de douze esclaves au soulagement des gens de couleur accablés par la misère & la maladie. Ce cultivateur ne puise la source de ses bienfaits que dans la culture d'une petite habitation, dont le produit suffit non-seulement à toutes les dépenses qu'exige son établissement, mais le met à portée de donner des secours aux pauvres affranchis, & de soigner les enfans trouvés qu'on expose à sa porte, avec la certitude qu'il les traitera, comme s'ils lui devaient le jour.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, Septembre 1791.

Veillez Messieurs, me permettre de donner par la voie de votre feuille, un exemple de constance dans les modes à vos Dames qui, me dit-on, en ont changé sept cent treize fois, depuis une trentaine d'années, dans la forme seulement de leurs robes.

Les robes des Japonnaïses sont trainantes, & ordinairement de gaze, unie ou brodée, mais si fine & si légère, qu'elles portent trente à cinquante robes l'une sur l'autre, & que le poids de tout cela en-

semble ne va pas au-delà de cinq livres (\*). Une ceinture d'un large ruban marque la taille. Les femmes mariées portent le nœud de ce ruban au-dessous du sein, & les jeunes filles le nouent sur le dos. Depuis deux mille ans la mode de leur robe n'a pas changé. Y. O.

## ÉCONOMIE.

*Vois aux cultivateurs sur les moyens d'entretenir la plus grande salubrité dans les étables (\*).*

La pureté de l'air contribue à entretenir la santé & la vie des animaux; autant que la bonté des alimens & les soins de propreté.

Tout animal bien nourri, bien soigné, & qui respire un air pur est rarement exposé à des maladies.

C'est à l'impureté de l'air qu'il faut attribuer la plupart des maladies auxquelles les bestiaux sont sujets; & ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que le caractère des maladies qui résultent de l'impureté de l'air, c'est d'être contagieuses & de devenir conséquemment épizootiques.

L'expérience prouve que c'est souvent du sein d'une seule étable que sont sorties des maladies qui ont ravagé toute une paroisse, tout un canton.

La transpiration si abondante des animaux, cet air brûlant qui sort de leur bouche & de leurs naseaux, leurs excréments; jusqu'aux herbes dont on les affoure, corrompent l'atmosphère des lieux où ils sont réunis.

L'air déjà respiré n'est plus propre à la respiration; si de l'air frais, si de l'air de dehors ne vient pas le renouveler, les animaux ne respirent plus que difficilement.

Prenez une caraffe de verre vide; plongez-y une petite bougie allumée, en l'attachant à un fil de fer, la bougie restera allumée; respirez fortement & appliquez vos lèvres sur un papier roulé, que vous aurez introduit dans la caraffe: réitérez ainsi à deux ou trois reprises, si la caraffe est grande; alors replongez-y la bougie allumée, elle s'éteindra, parce que la flamme ne peut exister que dans un air pur. Cette expérience démontre l'impureté de cet air qui sort du poumon, de l'air déjà respiré.

Aussi voit-on toujours la flamme des chandelles ou

(\*) On sait qu'au Japon, plus le nombre des vestes que portent les hommes est grand, que plus les femmes portent de robes à la fois, plus on se distingue honorablement.

(\*\*) (Note des Rédacteurs). Comme nous avons cru cet article très-utile pour l'habitant de la campagne; nous avons fait tirer quelques exemplaires de plus de ce N<sup>o</sup>. de notre Feuille, pour en distribuer gratis à Messieurs les ministres ou régens de villages qui pourraient nous en demander.

des lampes languir à la veillée qui se fait dans les étables; quelquefois même elle s'y éteint. Ce qui prouve combien cet air est impur, c'est qu'il est si vicié qu'il affecte les yeux & le nez; enfin, qu'il corrode jusqu'au verre des vitres des étables, des écuries, &c.

Il regne dans la même étable deux espèces d'air; un air pesant qui occupe la surface du sol, un air léger qui s'élève au plancher. Ces deux airs sont également impurs, c'est un poison lent pour les animaux, ainsi que pour les hommes qui les respirent.

On se réunit dans les étables pour se garantir du froid, pendant les longues soirées d'hiver; des gens y couchent: mais ils payent cher la chaleur qu'ils éprouvent, puisque l'air insalubre qu'ils respirent, les miasmes impurs dont leurs vêtemens sont pénétrés, les exposent à des maladies lentes & souvent violentes qui, comme celles des animaux, finissent souvent par être contagieuses.

Ce qui est dit ici des étables est applicable aux écuries, aux bergeries, aux colombiers; c'est-à-dire; que l'air est impur dans tous les lieux destinés à réunir & à renfermer des animaux.

Voilà de ces vérités reconnues par tous les savans, & dont il serait nécessaire que l'habitant de la campagne se pénétrât, puisqu'elles intéressent fortement la santé. Nous allons passer aux moyens de prévenir ces inconveniens.

Il serait à désirer que les étables, les écuries formaient autant de bâtimens isolés, mais l'économie en ordonne autrement.

Il faut les éloigner des trous à fumier, des latrines, dont il sort, sur-tout dans les changemens de tems, des exhalaisons infectes & qui corrompent l'air.

Le sol de l'étable doit être assez élevé pour faciliter l'écoulement des urines & de l'eau de lavage. Il est indispensable qu'elle soit dallée ou pavée, sans quoi le sol s'infecterait. Les murs doivent être recrépis en chaux & sable, de préférence au plâtre, comme susceptibles de se salpêtrer très-promptement dans les étables. Elle doit être spacieuse, & au défaut d'espace on y multiplie le plus possible les ouvertures.

De simples croisées ne suffisent pas pour entretenir la salubrité de l'air; il faut outre les croisées, pratiquer des ventouses ou ventilateurs. Ces ventouses ou ventilateurs ne sont autre chose qu'un tuyau destiné à attirer l'air du dehors au-dedans, & à transporter l'air du dedans au-dehors; ainsi un tuyau de poêle, un tuyau de grès seraient l'office de ventilateur.

Il faut bien se garder de faire aboutir ces ventilateurs dans des chambres hautes habitées ou dans des greniers; l'air pestilentiel qui s'évacue par ces ventilateurs altérerait la qualité du fourrage, & le rendrait même nuisible.

On expose quelquefois le lait dans des terrines rangées sur des tablettes adossées au mur de l'étable, pour faire lever la crème en hiver. Cet usage a des inconvéniens ; ces miasmes insalubres se portent à la surface du lait, indépendamment de la propreté, ce qui altère & salit la crème.

Nous avons dit que cet air léger qui s'élève au plancher était un air empesté ; en effet, si on met dans ces ventilateurs, destinés à l'évacuer, un oiseau, une souris, au bout de quelques minutes ils s'agitent, tombent en convulsion ; si on les y laisse plus long-tems, ils ne tardent pas à périr ; une chandelle à plus forte raison s'y éteindrait-elle.

Il est bon d'observer en passant que c'est un préjugé bien ridicule de laisser dans les écuries, sous prétexte d'attrapper des moucheron, ces toiles d'araignées que le poids de la poussière déchire, suspend en lambeaux & détache de tems à autre, qui tombent dans les rateliers & se mêlent au fourrage ; ce n'est pas que l'araignée soit, ainsi qu'on se l'imagine communément un poison ; mais des araignées enveloppées dans leur toile pleine de poussière sont choses très-sales, & on ne doit pas s'exposer gratuitement à cet inconvénient de mal-propreté ; il faut donc avoir soin d'ôter les toiles d'araignées.

Nous ne parlerons pas des soins habituels de propreté qui contribuent si essentiellement à la santé des vaches, tels que de les étriller, d'enlever les fumiers, de laver le sol des étables, ensuite de la tenir ouverte tandis que les vaches sont au champ, pour que le soleil & un grand volume d'air venant à y pénétrer, dessèchent le sol & les murs ; ayant soin, un quart d'heure avant que le bétail rentre, de tout fermer, à l'exception d'une légère ouverture pour laisser sortir les moucheron qui fuient l'obscurité : il ne doit pas être de ménagère à qui ces détails ne soient connus.

Mais des soins que trop souvent la ménagère ne connaît pas, c'est cette extrême propreté des murs & des planchers. Les araignées, mouches, souris, rats, insectes & vermines de toute espèce recherchent de préférence les lieux sales & obscurs. Il importe donc de faire récrépir les murs & de les faire blanchir de tems en tems, ainsi que les planchers, les rateliers & les mangeoires avec un lait de chaux ; c'est de la chaux vive éteinte & étendue dans de l'eau. Cette surface, unie & blanche, en écartera les insectes.

La chaux vive a de plus une grande propriété, c'est de désinfecter les murs & de détruire les miasmes dont les corps sont imprégnés. Jetez du lait de chaux dans un vase infect, en un instant elle a perdu toute son odeur. C'est donc sur-tout dans les tems d'épizooties qu'il faut recourir à ce moyen, comme un des plus efficaces, & bien préférable à

ces fumigations de plantes aromatiques que l'on fait dans les étables pour les désinfecter.

Maintenant, que l'on fasse la comparaison d'un troupeau soumis à ce régime & vivant ainsi dans une atmosphère toujours pure & salubre, & d'un autre troupeau tenu avec l'insouciance ordinaire, & on jugera de l'importance des détails qui sont le sujet de ces observations. Qu'on ne nous répète pas toujours : Nous ferons comme nos peres ont fait ; rien n'est plus absurde que d'opposer cette phrase aux lumières qui sont offertes.

Il ne se passe guère d'année où l'on ne publie de nouveaux procédés pour la destruction des animaux qui nuisent aux arbres & aux plantes. Ils réussissent aux uns, ne réussissent point aux autres ; mais les plus efficaces n'ont jamais de succès complet. Parmi tous les procédés de ce genre indiqués dans les livres que l'on consulte le plus, nous n'avons pas trouvé les moyens suivans.

Dans plusieurs endroits de la Suisse & de la Luface on se sert des fourmis pour détruire les chenilles sur les arbres ; & voici comme on s'y prend ; lorsqu'un arbre est couvert de chenilles, on enduit sa tige à une certaine distance de la terre, avec du goudron, & l'on suspend à une branche un sac que l'on a rempli de fourmis. On ouvre ensuite le sac, afin que les fourmis puissent sortir & se répandre sur l'arbre. Aussitôt qu'elles ont faim, elles veulent quitter l'arbre pour aller chercher leur nourriture, mais en arrivant au goudron qu'elles détestent, elles sont obligées de rebrousser chemin. Lorsqu'elles ne peuvent plus résister à la faim, elles se jettent sur les chenilles & les dévorent toutes.

Il ne faut pas se laisser arrêter par le préjugé trop généralement répandu, que les fourmis nuisent aux arbres. Il est vrai que lorsqu'un arbre commence à être malade, on y trouve ordinairement un grand nombre de fourmis, ce que l'on observe particulièrement sur les petits arbres, tels que les pêchers, les cerisiers, les pruniers, &c. Mais à l'exception du cas où les fourmis établissent leur demeure entre les racines de l'arbre, ou tout près de ces racines, ou même se nichent dans les vases & caisses où l'on a mis des arbrisseaux ou des plantes, elles fouillent la terre, découvrent les racines, en rongent quelques-unes ; excepté ces cas, disons-nous, les fourmis sont très-innocentes de la maladie des arbres sur lesquels on les trouve.

#### M O R T S.

Félix Joly, fils mineur.

Jean Marc, Tailleur, citoyen de Lausanne, âgé de 66 ans.

Jeanne Françoise Agassis, femme du fleur Jaques Foretier, âgée de 84 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

I O C T O B R E 1791.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 5 minutes, & se couche à 5 heures 55 minutes.  
La LUNE se leve à 0 3 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	T H E R M O M E T R E .			B A R O M E T R E .		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
22 Sept.	9 3†	3 12 1†	0 9 1†	26 <sup>op.</sup> 9. lig. 1	26. p. 10. lig. 1	26. p. 10. lig. 3
23 . . .	6 3†	2 11 2†	0 7 2†	26 <sup>s</sup> 9.	9 26. 11.	1 26. 11. 3
24 . . .	7 0†	7 14 2†	0 7 2†	27. 2.	0 27. 0.	0 26. 10. 2
25 . . .	5 7†	0 11 8†	0 9 0†	26. 9.	11 26. 10.	2 26. 11. 1
26 . . .	7 3†	3 15 2†	0 5 2†	26. 10.	1 26. 10.	3 26. 11. 2
27 . . .	6 3†	3 13 1†	0 7 2†	26. 10.	3 26. 10.	1 26. 10. 3
28 . . .	5 1†	1 10 2†	0 7 3†	26. 9.	9 26. 9.	7 26. 9. 1

## B E L L E S - L E T T R E S .

*Voyage sur le Rhin, depuis Mayence jusqu'à Düsseldorf, 2 vol. 1791. A Neuwied & se trouve à Lausanne, chez M. Fischer.*

L'Auteur a écrit ce Voyage principalement pour les voyageurs; & pour le leur rendre d'autant plus utile, il est entré dans une foule de petits détails indignes de l'Histoire, mais qui sont infiniment précieux, pour qui parcourt le pays que de pareils détails concernent. Il en résulte que la lecture de cet ouvrage n'est pas toujours d'un intérêt général; cependant, il s'y trouve plusieurs morceaux qui ont ce mérite; tels sont ce nous semble les suivans.

Notre voyageur va visiter à Mayence la demeure du Baron de *Dunnewald*, commandant de la Citadelle. Il y voit un clavecin très-rare, que ce Seigneur a fait exécuter & qui lui coûte déjà plus de mille louis. Ce clavecin a quatre registres & deux alphabets: il imite toutes sortes d'instrumens, & l'on peut en varier les tons à l'infini. Le jardin de l'habitation du Baron n'est pas vaste, mais tout y est du plus vif intérêt: sur un des côtés est une petite chaumière très-propre, exactement garnie de tous les meubles & ustensiles d'un paysan; de l'autre côté est un hermitage... "Auprès de cette cellule, dit

l'auteur, était un autre cabinet que ce Seigneur me dit être sa chambre de méditations journalières. Non, il n'est pas un homme sur la terre dont le cœur ne frémissé d'effroi en y entrant: à peine pose-t-on le pied sur le seuil de la porte, que par les ressorts cachés d'une mécanique ingénieuse, le plancher s'ouvre sous vos pas & semble rejeter du centre de la terre un cercueil brisé, qui offre à découvrir le spectacle terrible de la destruction; un cadavre parfaitement imité déjà, tombant en pourriture, marque à l'homme effrayé qui le regarde une place auprès de lui. Tout accroît encore l'horreur de ce lieu de mort, le soleil n'y pénètre jamais, à peine quelques rayons d'un faible jour, tombant d'enhaut, & passant au travers de vitres obscurcies, viennent frapper des maximes, des sentences effrayantes, tracées sur les murs, & qui rappellent l'homme au néant; tout enfin dans ce séjour funèbre respire la mort, tout en inspire l'idée grande & terrible, tout y froisse le cœur, tout y dit à l'ame, voilà ton but".

"On ne s'arrache qu'avec peine de ce temple de la tristesse & de la mélancolie, on croit en conférer long-tems le souvenir profond, mais à peine est-on rentré dans le jardin que le spectacle le plus riant, les idées les plus folles, les passages les plus gais de Lessing se présentent par-tout sous vos yeux, se

renouvellant à chaque pas, rappellent insensiblement & même malgré vous le rire sur vos lèvres & la douce gaîté dans votre ame: vrai tableau de la vie humaine, où le jour succède à la nuit, où la consolation est toujours à côté de la peine, & la folie près de la sagesse.

Il est peu de nos Lecteurs, sans doute, qui n'aient entendu parler de ces immenses trains de bois que l'industrie de l'homme est parvenue à conduire sur l'eau; voici la description d'un de ces trains connus sous le nom de flotte dans la partie inférieure du Rhin, d'où on les conduit jusqu'en Hollande. "De toutes les entreprises que la soif dévorante de l'or a suggérées à l'industrie ou à la hardiesse de l'homme, il n'en est peut-être pas de plus étonnante & de plus digne d'admiration que la construction & la manœuvre d'une pareille masse, énorme, immense & obéissante à la rame du pilote adroit, qui de là, malgré le Rhin & son cours tortueux, car c'est surtout sur ce fleuve, plus que sur aucun autre de l'Europe, que se fait le commerce & le transport des bois de construction."

"Qu'on s'imagine une île nageante, longue de mille pieds sur nonante de large, & sur laquelle se trouve un village assez grand pour contenir cinq cents rameurs occupés le jour à donner le mouvement à cette masse immense portant douze ou quatorze maisons construites en bois; on aura l'idée de ces flottes que le Rhin porte sur ses ondes..."

"Une flotte est un grand train de bois, composé d'un grand nombre de petits radeaux que l'on forme à Manheim & à Mayence... Chacun des principaux radeaux qui la forment est de la même longueur à peu de chose près: cette longueur est de dix mats de grands sapins, de septante à septante-deux pieds arrêtés ensemble; ces radeaux mis au bout les uns des autres forment toute la largeur de la flotte qui est, comme je l'ai dit, de sept cent à mille pieds; quant à sa largeur elle n'est pas toujours la même, il en est qui ont jusqu'à nonante pieds de large, il y en a qui n'en ont pas plus de quarante ou cinquante."

"La construction de la partie qu'on appelle le fondement, parce que c'est cette partie qui supporte toute la flotte, est ce qu'il y a de plus remarquable. Ce fondement est fait partie en bois de sapin, partie en bois de chêne, & quelquefois même tout en bois de chêne."

"On commence par ranger tous ces sapins ou ces chênes après les avoir assujettis ensemble à leur extrémité supérieure; cette première rangée est affermée par des sapins attachés en travers & arrêtés par de très-gros clous. Quand ce premier fond est ainsi fait, on entasse dans le même ordre, plusieurs rangées les unes sur les autres, après les avoir assu-

jetées de la même manière, alors on procède à la batisse des maisons ou barraques servant de magasins & de logement pour les maîtres, les valets & les parriers; ensuite on établit les bancs pour les rameurs, & l'on amène ces différens radeaux à travers les rives escarpées & resserrées du fleuve, jusqu'à Andernach; là on les décharge pour procéder à la construction générale de la flotte; alors on les réunit tous ensemble par de grands mats de chêne, & on lui donne la charge nécessaire qui est de six ou sept pieds de profondeur."

L'auteur nous envoie encore dans d'autres détails sur la manière dont est construite cette masse énorme. Il monte sur la flotte. "Je m'assis, dit-il, les différentes demeures des personnes employées sur la flotte. Je fus d'abord dans celle des valets-maitres, dont chacun a son lit exposé, au milieu était une grande table, leurs coffres & armoires étaient rangés avec soin auprès de chaque lit, & leur cabane en général était aussi bien meublée que peut l'être une maison de paysan aisé. — J'entrai ensuite dans celle des valets; la seule différence était qu'ils n'avaient pas chacun leur lit particulier, & qu'ils couchaient plusieurs ensemble. — De là je fus voir le magasin des vivres, qui était rempli de toutes sortes de provisions; je ne concevais pas comment il était possible que dans le court espace que devait durer le voyage, on put consommer autant de nourriture, mais mon étonnement cessa lorsque mon guide, qui m'accompagnait par-tout, m'assura que pendant le tems que durait ce voyage en consommait quarante à cinquante mille livres de pain, quinze à vingt mille livres de viande; dix à quinze mille livres de fromage, mille à quinze cent livres de beurre, huit cent à mille livres de viande sèche, trente à quarante mesures de légumes secs, huit à dix mesures de sel, cinq à six cent tonneaux de bière, 7 à huit foudres de vin de différentes qualités, & toutes les épices en proportion."

"Je visitai ensuite la demeure des valets subalternes; ils couchent sur la paille, mais ils y sont proprement, & leur nourriture est bonne. La cuisine est très-grande; il y a une ouverture au toit qui lui sert de cheminée; j'y vis des chaudières immenses de cuivre, qui sont continuellement sur le feu, & trois ou quatre cuisiniers avec autant d'aides sont occupés jour & nuit."

"Non loin de la cuisine est la demeure des maîtres de la flotte: cette grande cabane est divisée en deux corps, par une allée qui est dans toute sa longueur. D'un côté est le comptoir & les chambres à coucher des maîtres, de l'autre côté est la chambre du pilote, le magasin des petits approvisionnemens, le cellier pour les vins."

"L'allée est terminée par la salle à manger, mais

avant-d'y arriver, on passe dessous une charmante tente d'été, entourée d'un très-joli grillage; elle sert à prendre l'air; & en cas de pluie, d'observation pour admirer les bords agréables du fleuve dont on suit le cours... Nous arrivâmes enfin à Dusseldorf, où nous abordâmes & payâmes les droits... Nous avons encore treize péages à passer, jusqu'à Dordrecht, où la plupart du monde fut payé & renvoyé; on garda cependant les ouvriers nécessaires pour décomposer la flotte, ce qui dure plusieurs jours; & souvent il faut une année & quelquefois deux entières, avant qu'une flotte de trois cent cinquante mille florins soit entièrement vendue".

Nous avons beaucoup retranché dans cet extrait; & cependant il suffit encore pour faire connaître avec quel esprit de détail ce voyage intéressant est écrit. Mais nous le répétons, la plupart de ces détails n'ont de prix que pour le voyageur qui parcourt les pays qu'ils concernent.

## VARIÉTÉS.

\* Lettre à M. L.

Je n'y tiens plus, Monsieur, il faut que j'éclate; j'ai trop à me plaindre du sort. Pourquoi cela? Le voici en trois mots: je suis mariée, je suis jeune, on me trouve jolie; mon mari est riche, & si cela continue, il faut m'enterrer dans six mois. Cela vous étonne? Je vais m'expliquer mieux; vous faire l'histoire de mon mariage, c'est vous exposer le tableau de mes douleurs.

Mon mari est riche, mais il est vieux; ce n'est pas là son plus grand tort; étant jeune il avait pris une vieille femme, & étant vieux il m'a épousée, moi qui n'ai pas encore dix-neuf ans. Voilà ce qui peut paraître plaissant, & j'en tirais peut-être la première si je n'y étais pour rien; mais, par malheur, je fais les frais du dénouement, & cela gâte l'aventure. Sa première femme dont il avait épousé la fortune, & qui croyait que son or devait lui tenir lieu de jeunesse & de beauté, était pour lui une compagne aussi exigeante qu'importune; sa jalousie en faisait un argus aussi ennuyeux qu'incorruptible; enfin le bonheur du jeune époux ne commença que le premier jour de son veuvage. Il trouvait les procédés de la Dame très-ridicules; il les regarde comme tels encore aujourd'hui. Eh bien! Monsieur, la conduite dont il fut la victime comme jeune époux, il il la tient envers moi comme vieux mari. Mon air, mes manières, mes habits, mon stile, même, tout excite son humeur & sa jalousie; il se plaint tous les jours à mes parens de mon indiscretion & de ma légèreté, & mes parens prétendent qu'il a raison. Quand je me plains de son humeur, on me dit que je savais, bien qu'il était vieux en l'épousant; &

je réponds qu'il savait fort bien aussi que j'étais jeune quand il me prit.

Lorsque je consentis à le prendre pour époux, malgré son âge avancé, j'étais instruite de l'histoire de son premier mariage, lui-même me l'avait racontée plus d'une fois. Je crus au moins qu'en l'épousant, je le trouverais tout corrigé par la propre expérience. Je me figurai qu'il n'adopterait pas des ridicules dont il s'était moqué tant de fois, & dont il avait été le martyr. Point du tout, on dirait que c'est une revanche qu'il veut prendre; il voudrait toujours me voir louer le tems passé que je n'ai pas connu, & blamer le présent qui me plaît beaucoup. Il trouve tous mes livres bêtes, toutes nos modes extravagantes, & sur-tout, tous nos jeunes gens ridicules; selon lui, il ne faudrait lire aucun livre nouveau, renoncer à toutes les modes & ne fréquenter que des vieillards. Vous conviendrez, Monsieur, que tout riche qu'il est, il exige un peu trop, & que ses procédés son usuraires, enfin, qu'il vend trop cher son argent. Il me dit à tout moment de prendre un air plus rassis, mais que me répondrait-il, si je lui disais de devenir plus jeune.

Je voudrais qu'on fit quelque bonne dissertation sur les disparités d'âge entre deux époux, & qu'on prit la peine de tracer une espee de code marital, qui marquat les sacrifices que doit faire le plus jeune, & l'indulgence qui convient au plus âgé. Vous voyez, Monsieur, que malgré la légèreté dont on m'accuse, je viens d'indiquer une nouvelle branche de législation; j'attends de votre amour pour le bien Public tous les efforts nécessaires pour la réaliser.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## BOTANIQUE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Servion, 25. Sept. 1791.

Il ne peut être qu'utile de faire connaître à l'habitant de la campagne, combien de dangers ont à courir les bœufs & les vaches, & vraisemblablement tout autre animal en mangeant de la fleur connue sous le nom de *mort au chien* ou *tue chien* (*colchicum autumnale Linnei*). Les jeunes bœufs & les genisses en mangent avec avidité, toujours elles en sont incommodées & souvent elles en périssent. On me ramena un soir des champs les plus gros de mes jeunes bœufs, & deux autres jeunes bêtes à cornes qui avaient brouté de cette plante funeste. Le bœuf avait la tête pesante & un dévoiement continuel. J'ignorais la cause de son mal, je ne pus lui donner les secours convenables, & il périt au bout de douze heures. Je le fis ouvrir, on lui trouva le ventre plein de ces fleurs, les boyaux corrodés, & comme s'ils eussent été cuits dans de l'eau bouillante ainsi, que les nettoyaient les tripierres; l'animal parut très-

sain par-tout ailleurs. Je m'attendais à voir mes deux autres jeunes bêtes éprouver bientôt le même sort; elles avaient de même que le bœuf une superpurgation que rien ne pouvait arrêter, & de plus une rétention d'urine. Dès que je connus la cause de leur mal, je leur fis boire du lait, aussi abondamment qu'il fut possible; une demi heure après, la rétention d'urine cessa; je continuai à leur en donner de demi heure en demi heure, & au bout de trois heures elles furent parfaitement rétablies. J'ai cru remplir un devoir en publiant un moyen si facile de traiter ces animaux dans pareil cas. Voici le signalement de cette plante redoutable. Elles croit au milieu des plaines basses. Il s'éleve immédiatement de sa racine trois ou quatre tuyaux longs, grêles, blanchâtres, tendres, qui s'épanouissent vers le haut en six parties, forment comme une fleur de lys, de couleur tantôt purpurine, tantôt blanchâtre, tantôt gris de lin; il s'en trouve aussi de panachées. Ces fleurs qui paraissent avant les feuilles, au commencement de l'équinoxe d'automne, sont éphémères, & se fanent après avoir duré deux ou trois jours. Toutes les parties de cette plante ont une odeur plus ou moins forte & qui cause quelquefois des nausées.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DE VAUD MÉD. CHIR.

Les papiers publics ont annoncé les avantages successifs qu'ont remportés dans l'Inde les Anglais commandés par le Lord Cornwallis contre Tipoo Sultan. Ils se sont emparés de vive force de Bangalore, place aussi importante par les soins avec lesquels elle est fortifiée, que par les richesses qui y étaient renfermées. Cette victoire assure aux Anglais une puissance dans l'Inde plus considérable & plus solide que celle dont ils jouissaient déjà, & a déterminé Tipoo à écrire au Lord Cornwallis pour lui faire des propositions de paix.

C'est dans les horreurs de la guerre qu'on trouve les traits de générosité & de vertu qui honorent le plus l'humanité. La prise de Bangalore en fournit un exemple qui mérite bien d'être conservé, si les détails en sont fidèlement rapportés dans les papiers anglais d'où il est tiré.

“ Dans la guerre précédente, le Major Gowdie, prisonnier de Tipoo, avait été relégué avec quelques autres à Bangalore: là ils étaient exposés à toutes sortes de mauvais traitemens & d'outrage. Au milieu de ce peuple barbare, un Boucher fut le seul homme qui montra de l'humanité. On les avait dépouillés de leurs habits & de leur argent, & il n'eût pas été prudent à personne d'oser les secourir ouvertement. On ne leur accordait pour leur subsistance qu'un plat de riz & un sol par jour. Ils étaient ré-

duits à acheter de ce Boucher de tems en tems une tête de mouton. Mais quelle fut leur surprise en trouvant dans cette tête des pagodes. (monnaie du pays) En passant devant leur prison, le Boucher affectait de les accabler d'injures; il leur jetait des boules de terre ou de boue, mais ils trouvaient dans ces boules l'argent dont ils avaient besoin. C'est par ce moyen ingénieux qu'ils se procurèrent tout ce qui pouvait adoucir une longue & rigoureuse détention. A la prise de Bangalore où était le Major Gowdie, il n'oublia pas les services qu'il avait reçus ainsi que ses Compagnons d'esclavage. A peine fut-il entré dans la ville livrée aux suites horribles d'un assaut, qu'il courut au domicile du Boucher & le sauva du carnage.”

(Extrait du Journal de Paris, du 21 Sept. 1791.)

### LOGOGRIPE.

Lecteur, je ne suis point une chose fort rare.  
 Chez Mars, Plutus & le Dieu des Jardins,  
 Je remplis à la fois mes différens destins  
 D'une manière assez bizarre.  
 Mars m'habille légèrement,  
 Me fait battre & crever; ainsi le veut la gloire.  
 Plutus me nourrit amplement,  
 Tandis que le dernier me fait verser à boire.  
 J'ai six pieds, trois desquels sont fort bons chez Plutus.  
 Mon cher Lecteur, je n'en dirai pas plus.

### LIVRES.

Il y a déjà quelque tems nous annonçames comme ne devant point tarder à paraître les *Nouveaux Sermons de M. Hugh Blair, traduits de l'Anglais, par M. Prévost de Genève, 1791, de Lausanne chez Louis Luquiens Libraire*. Des circonstances particulières au Traducteur en ont retardé la publication. “ Balotté, dit-il, pendant plusieurs mois, par une succession d'événemens imprévus & fâcheux, qui n'ont laissé ni à son esprit assez de loisir, ni à son ame assez de repos, pour se livrer à son travail, il s'est vu, malgré lui, contraint de l'interrompre ”.

Aujourd'hui, enfin, il publie le tome premier, & espère ne pas fatiguer plus long-tems l'attente du Public pour les suivans. Nous ne reviendrons point sur les éloges qui sont dus à ces *nouveaux Sermons*, ni à la grande confiance qu'on doit aux talens du Traducteur.

### MORTS.

Louise Vez de Cheseaux, âgée de 68 ans.  
 Margueritte Bulloz, veuve de Jean-Pierre Dubrez, Citoyen de Lausanne, âgée de 79 ans.  
 Jacob Rodolph Schell, âgé de 78 ans.  
 Margueritte Schläppi, femme de Philippe Anthoine, âgée de 48 ans.  
 Un enfant jumelle, fille de Jean Abram Blanc, morte en venant au monde.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

8 OCTOBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 28 minutes, & se couche à 5 heures 3 minutes.

La LUNE se leve à 11 heures 4 du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
29 Sept.	7 3†	0 10 1†	0 8 8†	26. p. 8. lig. 3	26. p. 9. lig. 0	26. p. 9. lig. 3
30 . . .	5 2†	0 8 1†	0 3 2†	26. 10.	26. 11.	27. 1.
1 Oct.	3 3†	0 7 5†	0 7 0†	26. 11.	26. 10.	26. 11.
2 . . .	4 5†	0 8 2†	0 5 5†	26. 10.	26. 11.	26. 10.
3 . . .	6 7†	0 8 8†	0 7 7†	26. 11.	26. 9.	26. 10.
4 . . .	5 5†	0 6 6†	0 7 7†	26. 11.	26. 10.	26. 11.
5 . . .	4 2†	0 7 3†	0 7 0†	26. 10.	26. 11.	26. 10.

## BELLES-LETTRES.

\* *Thémis, l'Amour & la Raison.*

Au tems de la gaité, l'Amour & la Raison,  
 En maniere de badinage,  
 Parierent un ducaton  
 A qui péserait davantage.  
 Le marché fait, les Parieurs sont mis  
 Dans la balance de *Thémis*.  
 Cette Déesse, alors pesait en conscience;  
 Elle avait un bandeau. La Raison l'emporta,  
 Et l'emporta si bien, que *Cupidon* sauta  
 Au plus haut bout de la balance.  
 La Raison prit l'enjeu, *Cupidon* disputa,  
 S'écria, tempêta: mais sur-tout inventa  
 Un plaissant moyen de vengeance.  
 Le lendemain il court chez la Raison:  
 Ah! ah! dit-il, ma belle Dame,  
 Vous trompez donc ainsi le pauvre *Cupidon*?  
 Ah! je fais de vos tours; allons, tricheuse infâme,  
 Qu'on me rende mon ducaton!  
 La Raison répondit: vous plaïsantez, je pense.  
 — Non, non, je ne ris point, vous aviez mis du  
 plomb  
 Dans un de vos fouliers. — Bon! quelle extrava-  
 gance!

— Eh bien! ce plomb-là vous confond.  
 Allez, mon bon ami, vous êtes en démence,  
 Et pour prouver mon innocence,  
 Si vous voulez nous recommencerons.  
 Eh bien! reprit l'Amour, nous nous repeſerons;  
 Allons, mettez au jeu, Madame,  
 Et pour que vous ne trichiez plus,  
 Je veux qu'on nous pese tout nuds.  
 Je le veux bien encor, reprit la bonne femme,  
 Et je prens à témoin votre mere *Vénus*.  
*Vénus* sourit, mais on voit qu'elle est mere;  
 Enfin les voila nuds, chacun dans son plateau.  
 Avant de commencer, dit le Dieu de *Cythere*,  
*Thémis* ôtera son bandeau,  
 Pour mieux décider de l'affaire.  
 La Raison y consent, sans se douter du tour;  
*Thémis* ouvre les yeux, elle apperçoit l'Amour;  
 Elle veut être juste; hélas! sans qu'elle y pense,  
 L'Amour a fait tourner la chance.  
 L'Amour tout nud, pese plus qu'on ne croit,  
 Enſiſ, en rougiſſant, *Thémis* du bout du doigt,  
 Du côté du fripon fait pencher la balance.

—

*Contes & Idylles. Par Auguste Hilarion Keratry.*  
 Petit in-12. A Paris, 1791, & se trouve à Lau-  
 sanne chez les principaux Libraires.

Le Lecteur qui est nourri de la lecture de *Théocrite* & de *Gesner*, doit sans doute s'armer de beaucoup d'indulgence pour ne point juger avec une sévérité décourageante les ouvrages de ceux qui hazardent de faire quelques pas dans la carrière que ces deux immortels Auteurs ont parcourue avec tant de gloire. Cependant, nous osons le dire, il trouverait que les divers morceaux, contenus dans le Recueil que nous annonçons, ne sont pas, à beaucoup près, sans intérêt, quoiqu'ils n'ayent pas toujours, il est vrai, assez de naturel dans les expressions.

L'Idylle que nous allons rapporter est intitulée : *Le Bouquet*. „ A pareil jour Philis vint au monde; je veux faire pour elle un bouquet. Trouverai-je assez de fleurs dans mon jardin ? Voilà toujours des œillets & quelques branches de giroflée. Que ne puis-je y joindre le lis odoriférant ! Le lis est le symbole de la candeur & de l'innocence. Oh ! que vois-je ? Encore un bouton de rose ! Dans tout le hameau il ne s'en trouverait pas un autre : c'est sûrement un don de Flore ou de Zéphyre. Divinités ! qui m'êtes favorable, recevez mes actions de grâces & ma reconnaissance. Ce bouton sera l'ornement de mon bouquet : les roses vont si bien sur le sein des jeunes Bergeres ! Peut-être il y aura quelques violettes sous ce gazon. Oui, la violette se cache, & n'en exhale pas moins l'odeur la plus suave : de même ma Philis est modeste, & n'est, pour ainsi dire, parée que de ses vertus. Je crois que voilà mon bouquet fini..... Il n'y manque plus qu'un peu de myrthe. N'oublions jamais cet arbrisseau : son odeur est délicate ; sa jolie verdure relève l'émail d'un bouquet. Le myrthe n'est-il pas encore consacré à Vénus ?..... A présent, fleurs, entrelacez-vous, approchez de ses belles levres. Alors, murmurez ces mots agréablement : *Lycas* t'aime autant que la violette aime la fraîcheur, autant que l'œillet, après la rosée, désire les rayons du soleil. Ah ! si elle vous répondait : charmante fleurs, vous durez peu : le matin vous voit éclore, le soir vous voit mourir : pour moi j'aimerai toujours *Lycas*, oui, toujours !... Mais courons vite vous porter à *Philis* : car sûrement vous ne vaudrez un baiser”.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Messieurs,  
Je viens de lire *Paul & Virginie*, comédie mêlée d'ariettes, & qui vient d'avoir un grand succès à Paris. Il ne doit pas entrer dans votre plan d'annoncer les nouveautés de Théâtre, j'en conviens, mais ce Drame a un coloris si aimable, il est si attachant que selon moi on vous eut pardonné généralement d'en avoir fait quelque mention. — Au

moins veuillez donner à vos Lecteurs les deux couplets suivans, où est imité, on ne le peut pas mieux, en le portant au sentiment, le jargon negre (\*).

Y. O.

Ma Zoé, si quitter café,  
Adieu tout bonheur à moi.  
Ami, rester en extase,  
Rien seul qu'à penser à toi.  
Le jour pour moi sans lumière ;  
Le bouquet n'a plus d'odeur ;  
La nuit sommeil fuit paupière ;  
Causer moi qu'avec mon cœur.  
Quand toi revenir de ville,  
Chanter ainsi qu'un oiseau ;  
Cœur alors bien plus tranquille ;  
Oeil plus ne se fondre en eau.  
Prends un baiser sous l'ombrage.  
Toi me dis, ivre d'amour,  
Que jour plus beau du voyage,  
Ah ! c'est le jour du retour.

*Miss Lony, traduit de l'allemand de Madame De la Roche, par Madame \*\*.* A Lausanne, chez L. Luquiens, Libraire, & Durand l'aîné & Comp. Libraires.

Quand la lecture d'un Roman inspire cet intérêt tendre & soutenu, ces impressions douces & mélancoliques dont l'ame aime tant à se nourrir ; quand, après l'avoir finie, on conserve long-tems encore les sentimens dont elle a pénétré ; qu'ils tendent à faire aimer la vertu, à disposer aux efforts propres à obtenir cette bienveillance, cette estime générale à laquelle toute ame bien née doit sans cesse aspirer ; nous osons le dire, ce Roman vaut mieux cent fois que beaucoup de nos traités de morale. Les peres, les meres peuvent le mettre en toute sécurité dans les mains de leurs enfans. Ils leur inspireront l'amour des bonnes mœurs, & les amuseront ; en leur présentant des tableaux simples, naturels &

(\*) Le théâtre représente une partie sauvage de l'île de France. Le site offre une perspective imposante & pittoresque : plusieurs bananiers sont épars çà & là, un dattier couvert de fruits est au milieu du théâtre. A la fin de l'ouverture on entend le bruit de la pluie ; & au moment où la toile se leve, *Paul & Virginie* paraissent sous le dattier, ayant sur leurs têtes, pour les garantir de la pluie, le jupon de *Virginie*. *Paul* sortant la tête de dessous le jupon, dit : “ Bah, le nuage est passé, il ne pleut plus. — Toujours des orages s'écrie *Virginie*. — *Paul* la rassure, il étudie l'horison & la rappelle pour lui faire voir l'arc-en-ciel, ce phénomène qui, selon ce que lui a dit le pasteur ne lui laisse plus rien à redouter. Il lui demande, puisqu'ils sont plus tranquilles, de lui chanter la petite chansonnette que *Domingue* leur Noir, lui a apprise, & *Virginie* y consent. Ce sont les deux couplets que notre correspondant nous communique.

ingénieux des événemens de la vie, ils leur feront sonnaître les dangers, les revers qu'ils ont à redouter dans le commerce de la société, de même que le bonheur qui les y attend, s'ils s'en rendent dignes, s'ils savent se le préparer.

Le Roman dont nous annonçons une traduction française, quoiqu'il ait essuyé quelques critiques, dont, certainement, il ne devait point être absolument à l'abri, n'en est pas moins, ce nous semble, une des productions heureuses dont nous venons de parler, & dont on peut & l'on doit même recommander la lecture.

Le mot du Logogriphe inséré dans la dernière Feuille est *caisse*.

## V A R I É T É S.

De Londres le 23 Sept. 1791.

Un homme convaincu de vol, a été condamné à la mort. . . Le Roi a commué cette peine en celle d'être transporté à la Baye de Botanique. Loin d'être touché de cette grâce, le condamné a demandé à subir sa sentence: on ne fait pas s'il sera exécuté. Il y a environ quinze ans que le même cas arriva. Un criminel, condamné à mort, refusa de même d'être transporté en Amérique; & comme on lui disait qu'il ne pouvait pas refuser la grâce que lui faisait le Roi: *la toi est pour moi*, répondit-il, *je dois être pendu*. Il demanda pour toute faveur d'assister au service divin dans la chapelle de Newgate avec les autres prisonniers.

(Extrait du Journal de Paris, du 30 Sept. 1791.)

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Verdon, 25 Septembre 1791.

Voulez-vous, Messieurs, faire connaître à vos Lecteurs un très-singulier personnage? Insérez dans votre Feuille la notice suivante dont je vous garantis l'exactitude.

“ L'abbé d'En. . . . ., parent de la Duchesse de la Valière, avait le ton & l'usage de la bonne compagnie, le fond de son caractère était une singularité qui à force de le rendre ridicule, le rendait amusant. Il fut comblé des bienfaits de la Cour, mais n'ayant jamais eu aucun ordre dans ses affaires, il ne fut jamais aisé: c'était un grand homme fort bien fait, d'une pâleur extrême qu'il entretenait à force de saignées, qu'il appelait sa friandise.

Il dormait les bras attachés au ciel du lit, pour avoir les mains plus belles.

Il se mettait si singulièrement, qu'il se faisait regarder avec surprise.

Son inconduite le fit exiler à Caen. M. Pelletier, parent d'un ancien ministre, passant dans cette ville, alla visiter l'Abbé d'En. . . . . sur le midi.

Il est introduit dans une chambre fort propre, où il voit un lit ouvert de tous côtés, & sur son séant une personne très-galamment équipée, ayant une coiffure de femme, garnie de dentelles & de fontanges, à son corset une échelle de rubans de couleur tendre; un manteau de lit volant, des mouches, & qui faisait de la tapisserie. A cet aspect, M. Pelletier crut qu'il se trompait; il s'inclinait profondément devant cette Dame mouchetée, il lui faisait des excuses & gagnait la porte. L'Abbé éclate de rire, le rappelle, lui raconte qu'il ne couchait jamais sans cet accoutrement, & qu'il employait toutes ses matinées à des ouvrages de femme.

De retour de son exil, la fantaisie le prit d'aller faire la Cène, un Dimanche au prêche, chez l'Ambassadeur de Hollande: l'éclat de cette folie lui aurait valu la Bastille, s'il ne se fut enfui dans la Flandre Autrichienne.

Parvenu à un âge avancé, il eut la manie d'entendre tous les jours plusieurs messes, & de ne paraître dans les églises qu'avec un grand bréviaire; mais ils se lassât bientôt de cette vie édifiante, & il revint à sa conduite ordinaire.

A quatre vingt ans, il souffrit une maladie très-longue, avec beaucoup de courage & de fermeté, & termina fort chrétiennement une vie très-peu chrétienne”.

Plusieurs auteurs ont répété qu'il était en Afrique un pays où se trouve une espèce d'arbusse qui produit plusieurs articles d'habillemens tout faits, comme des gants d'une peau très-fine, des bonnets fourrés, des bas de laine &c.

M. Thunberg, chevalier de l'ordre de Vasa, & qui vient de publier trois volumes de voyages, ouvrage qui dans son genre est le plus considérable qui soit sorti des presses Suédoises: M. Thunberg, disons-nous, explique ce phénomène, d'une manière qui se concilie avec ce que la raison pouvait permettre de croire d'un tel conte. Notre voyageur moins étonné d'une chose qui lui parut impossible, que curieux de connaître l'origine d'une pareille fable, engagea par des présents plusieurs pauvres à aller à la recherche de cette plante, & à lui en apporter des échantillons. Après une absence de plusieurs jours, ses émissaires reparurent chargés de branches de l'arbusse merveilleux. Les feuilles étaient couvertes d'un duvet blanc & très-épais, qui leur donnoient beaucoup de ressemblance avec du velours. Elles étaient de différentes formes, oblongues, ovales, arrondies, selon leur plus ou moins de croissance, ou de maturité. Les femmes les fendaient

en séparant les deux surfaces avec une adresse singulière; & en les retournant, elles en formaient différentes espèces de gants, des bonnets &c, selon la figure de la feuille. Ainsi s'explique une merveille, qui, crue sur la parole de tant de témoins sans examen ultérieur, aurait augmenté les contes absurdes dont la plupart des anciens voyages sont remplis.

### ANECDOTE.

Deux gentils-hommes ont fait dernièrement une partie à quelques milles de Londres; ils s'étaient munis, pour le retour, de deux pistolets chacun (1). Ils prennent querelle dans la taverne où ils venaient de dîner, & conviennent de la vider sur le champ, sans sortir de la chambre. La première décharge ne blessa ni l'un ni l'autre champion; mais une balle traverse une cloison, va siffler aux oreilles d'un voisin pacifique, occupé de sa pipe & d'une bouteille de Porto. Il se leve un peu ému, ouvre la porte des deux combattans, & leur crie: Messieurs, quand on veut se brûler la cervelle, & quand on en a, on va se battre en plein champ".

Cette faillie a calmé la fureur des deux assaillans, qui s'apprétaient à recommencer; & tous les trois ont bû à la plaisanterie qui avait opéré une aussi prompte réconciliation.

### ÉCONOMIE.

Les tablettes de bouillon ont coûté jusqu'à ce moment de 30 à 40 sous de France l'once; leur prix excessif sans doute a été la cause de ce qu'elles sont peu connues parmi nous. On annonce aujourd'hui dans divers papiers publics, qu'il s'en fabrique à Buenos Aires, dont on peut se procurer à Cadix & à la Corogne, pour 6 francs de France la livre. "On doit observer, est-il dit dans un de ces papiers, que les tablettes qui se fabriquent en Europe sont presque toutes composées de corne de cerf; ce qui n'aura jamais lieu ici, (à Buenos Aires); car il n'est en ce pays aucune substance moins chère que la viande; on peut s'y procurer jusqu'à 800 liv. de viande pour 50 s. ou 3 liv. de France".

On y ajoute des légumes pour les rendre plus agréables au goût; on en compose d'antiscorbutiques, & d'autres pour les équipages attaqués de dissenteries. Une quatrième espèce est composée de gibier, de volailles & de viandes choisies; le prix de celle-ci est de 12 francs la livre; elles sont un assaisonnement exquis pour toutes fortes de ragouts.

Dans les premières, les matelots & les soldats trouveront un aliment sain & agréable, & un re-

mede sans dégoût à leurs infirmités, & dans les dernières, les gens aisés trouveront, outre d'excellens bouillons pour les voyages, ou même pour l'usage journalier, un assaisonnement recherché & très-économique.

L'usage de ces tablettes met à même de supprimer l'embarquement si embarrassant des volailles & des bestiaux destinés à faire du bouillon aux malades & aux blessés. On peut actuellement emporter beaucoup de vivres excellens en un très-petit espace, avec la certitude de les conserver bons: enfin une livre de tablettes avec des légumes, peut alimenter parfaitement quarante hommes chaque jour.

Les hôpitaux des armées n'auront plus besoin de trainer après eux de nombreux troupeaux & de nombreuses escortes pour les assurer. Un soldat pourra porter dans son sac du bouillon pour plusieurs mois. Les armées n'auront plus besoin d'affamer un pays pour leur subsistance, ni d'intérêt à le détruire pour nuire à leurs ennemis.

Les hôpitaux civils peuvent encore trouver un grand avantage dans l'usage de ces tablettes; d'abord, c'est qu'il leur devient presque inutile d'employer de la viande, l'usage des bouillons & des légumes suffisent pour les malades & les convalescens; en second lieu, c'est qu'au moyen de chaudières à cylindres, on peut faire en une heure du bouillon pour deux mille hommes, avec un peu de charbon & le conserver chaud par le même procédé, d'où résulte une économie considérable de tems, de bois & de domestiques.

Les aubergistes & les épiciers peuvent s'approvisionner avec avantage de ce comestible; enfin, il est utile & commode dans les maisons de ville & de campagne, de pouvoir à toutes les heures du jour & de la nuit se procurer d'excellens bouillons, sans y employer plus de tems qu'il n'en faut pour faire du thé.

Ces tablettes se conservent cinq ans à terre dans des flacons, ou des pots de fayance bien bouchés: elles peuvent se garder trois ans sur mer, dans des jarres bien scellées, ou dans des boîtes de fer blanc, garnies de papier.

### MORTS.

- Marguerite Schwab, fille mineure.  
M. le Ministre Talichet, bourgeois d'Orbe, second Pasteur à Aubonne, âgé de 41 ans.  
Sr. Antoine Bruel, bourgeois affoufferté & Bedeau de la Ven. Académie de Lausanne, âgé de 76 ans.  
Jeanne Marie Perrette, femme de Jean Abraham Blanc, de Lausanne, âgée de 39 ans.  
Marianne Greber, fille mineure.  
Pernette Fauquex, femme de Jean Louis Messaz, de la Paroisse de Villette, âgée de 50 ans.  
Abraham Pache, de Servion & Ferlens, âgé de 82 ans.  
Un enfant mort en venant au monde.

(1) Précaution utile, on le fait, contre les voleurs, quand on doit se trouver sur les chemins aux environs de Londres.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

15 OCTOBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 40 minutes, & se couche à 5 heures 20 minutes.

La LUNE se leve à 8 heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
6 Octob.	5 3†	0 13 1†	0 8 8†	26. p. 10. lig. 10	26. p. 10. lig. 0	26. p. 10. lig. 11
7 . . .	6 2†	0 15 7†	0 11 9†	26. 9.	26. 9.	27. 9. 0
8 . . .	8 3†	0 17 2†	0 13 2†	26. 9.	26. 9.	26. 8. 8
9 . . .	10 3†	0 13 3†	0 10 1†	26. 7.	26. 5.	26. 5. 3
10 . . .	10 0†	0 15 2†	0 11 5†	26. 5.	26. 6.	26. 7. 0
11 . . .	9 9†	0 16 1†	0 10 1†	26. 5.	26. 5.	26. 4. 3
12 . . .	9 0†	0 12 1†	0 10 1†	26. 3.	26. 2.	26. 1. 0

## BELLES-LETTRES.

*Un pere, à la veille de faire un voyage, à son fils, âgé de cinq ans.*

APPROCHE de moi cher enfant;  
Viens, dans mes bras que je te serre:  
De te quitter voici l'instant:  
Reçois les adieux de ton pere,  
Au sein même qui t'a nourri  
Je te laisse avec confiance;  
De ta mere toujours chéri,  
Console-la de mon absence.

Du succès de ses tendres soins,  
Je reviendrai jouir encore,  
Et pourrai cultiver du moins  
Les germes qu'elle fait éclore.  
Pardonne, quand tu me verras  
Prendre avec toi le ton sévère:  
Un jour toi-même tu plaindras  
L'enfant qu'aura gâté son pere.

Je crains, sur-tout, pour toi le tems,  
Où d'une jeunesse bouillante,  
On voit quelquefois les penchans  
Etouffer la raison naissante.  
Ah! puisse-le goût des talens,  
S'emparant de ta ame entiere,

A la fougue des jeunes ans,  
Ouvrir une utile carrière!

Malgré mes soins il faudra bien  
Que tu fasses quelque imprudence:  
A ton pere ne cache rien  
Et compte sur son indulgence!  
Garde long-tems cette candeur  
Que la moindre injustice étoune;  
Sois cent fois dupe de ton cœur,  
Plutôt que d'abuser perfonne.

Sans trop regretter les faveurs  
D'une aveugle & folle Déesse,  
Souffre qu'elle dispense ailleurs  
Et les honneurs & la richesse.  
L'estime est un plus digne prix:  
Il faut qu'à bon titre on l'obtienne:  
Ah! qu'il t'arrive, à mon fils!  
Conserve au moins toujours la tienne.

C'est à l'école du malheur  
Que l'homme souvent devient sage:  
S'il faut qu'il soit ton précepteur  
Soutiens l'épreuve avec courage.  
Mais puisse à de plus doux moyens  
Le sort se borner pour t'instruire!  
Puissent d'autres maux que les tiens  
A te rendre sage suffire!

De la fortune dépendant

Tt

Tu connaîtras quelques caprices ;  
 De l'envieux & du méchant  
 Tu sentiras les injustices ;  
 Mais il est deui biens que jamais  
 De t'arracher rien n'est capable :  
 C'est avec toi de vivre en paix  
 Et d'être utile à ton semblable.  
 D'un Dieu bon, juste & tout-puissant,  
 Sois un adorateur fidele ;  
 Crois qu'il t'observe à chaque instant,  
 Crois que ton ame est immortelle.  
 Des peines qui doivent finir,  
 Tu craindras bien peu la blessure,  
 Si d'un éternel avenir  
 L'espoir consolant te rassure.  
 L'amour honnête & vertueux  
 Peut de fleurs orner notre vie ;  
 L'amour imprudent & honteux  
 Peut nous conduire à l'infamie.  
 Puisses-tu long-tems mettre un frein  
 A cette passion rebelle ;  
 Et puisse un sage & doux lien  
 Te rendre enfin heureux par elle !  
 Ah ! puisse-je avoie le bonheur  
 De te voir fermer ma paupiere !  
 Puisse-je, après-moi, dans ton cœur  
 Laisser une image bien chere !  
 Que les défauts même que j'eus  
 Te soient un avis salutaire ;  
 Surpasse les faibles vertus,  
 Evite les torts de ton pere.

⇐—————⇐

## L I V R E S.

*Etat des prisons, des hôpitaux & des maisons de Force, par John Howard, traduit de l'anglais, 1791. Nouvelle édition, avec des gravures bien soignées, 2 gros vol. 8. A Paris, chez Moradon, & se trouve à Lausanne chez Fischer Libraire. Avec cette Epigraphe tirée de Thomson:*

Ah ! combien peu les hommes légers qui vivent dans les plaisirs, environnés du pouvoir & de l'abondance, pensent à ceux qui languissent dans le besoin, dans l'obscurité des prisons, privés de l'air commun à tous.

Il n'est aucun ami de l'humanité qui connaisse la profonde sensibilité, le brûlant amour du bien qui animait l'ame du célèbre auteur de cet ouvrage ; il n'en est aucun qui ne lui ait érigé un autel dans son cœur, qui puisse entendre prononcer son nom sans éprouver cette émotion du plus vif intérêt & de la reconnaissance la mieux sentie. Heureux du siecle ! lisez le tableau énergique que cet homme divin vous a tracé des maux sous le poids desquels

gémissent de vos semblables : & malheur à vous, si une telle lecture ne vous inspire pas la plus grande horreur pour ce funeste & cruel égoïsme, dont un si grand nombre d'entre vous n'écoute que l'impulsion !

Sans doute, il ne doit pas être dans une notice littéraire de se permettre de trop longues & de trop ameres déclamations contre la société ; à peine peuvent-elles trouver leur place dans un ouvrage de morale ; nous sommes forcés d'en convenir ; mais il est des sujets qui commandent à l'opinion même, à la pensée, qui font éprouver un desir invincible de s'en occuper, & dirigent la plume de l'écrivain honnête & sensible qui en est pénétré. Tel est le sujet qu'a traité Howard. Des abus inhumains lui ont fait écrire l'ouvrage dont nous annonçons une traduction ; c'est à la pitié que lui inspiraient les prisonniers qu'on le doit. "Elu Sheriff du comté de Bedford (j'ai vu) dit-il, ces abus de près, & ils m'ont inspiré le desir d'y remédier". Il s'adressa aux Juges du comté pour les engager à reprimer un abus qui retenait dans les fers un grand nombre de prisonniers, jusqu'à ce qu'ils eussent payé divers frais au geolier, au greffier, &c. Ils furent frappés de l'abus ; ils désiraient le détruire ; mais il n'y avait pas d'exemple qui les autorisât à charger le Comté de ces dépenses nouvelles. Il en chercha dans les provinces voisines ; y trouva les mêmes abus, les mêmes injustices ; des scènes de calamités semblables à celles qui l'avaient frappé, s'offraient à ses yeux ; il voulut en connaître l'étendue & visita la plus grande partie des prisons de l'Angleterre. Un grand nombre d'entre elles lui offrirent de nouveaux spectacles de douleur, des complications de maux, dont les plus effrayans, les plus dangereux peut-être étaient la fièvre des prisons & la petite vérole. Les effets du premier fléau sont si redoutables, si meurtriers, qu'ils intimident l'épouse la plus fidele, le pere le plus tendre, lorsqu'ils accourent dans ces tristes demeures pour apporter des consolations, l'un à son fils, l'autre à son mari.

Peu de tems après qu'on l'eut entendu sur ce sujet dans la chambre des communes, deux loix bien-faisantes qui libererent des frais de prison les prisonniers absous, & firent veiller sur la santé des détenus, effuyèrent les larmes d'un grand nombre d'infortunés & firent bénir ceux qui les avaient créées. "Les éloges, dit l'auteur, que je reçus dans la chambre des communes, ont fait désirer de connaître les faits que j'avais recueillis ; c'est là une des raisons qui me font publier cet ouvrage ; mais elle n'est, ni la seule, ni la principale. Tous les désordres ne sont pas réprimés, tous les abus ne sont pas détruits ; les prisonniers me sont point encore traités avec autant d'humanité qu'ils devraient l'être ; ils sont

plus malheureux que l'utilité publique ne l'exige".

L'homme de bien ne met point de bornes à ses efforts pour être utile à ses semblables; un succès lui fait désirer un autre succès; sans cesse il éprouve un besoin pressant d'en obtenir de nouveaux. M. Howard ne tarda pas long-tems à vouer toute son existence à la recherche des moyens d'alléger le sort des prisonniers, & d'étendre de tels bienfaits. Il brava les difficultés pour démasquer la fraude, pour rendre odieuses les cruautés que l'avidité du gain se permet, pour découvrir les différentes sources des misères qu'on souffre dans les prisons, dans les maisons de correction & dans les hôpitaux. Voyages fréquens, visites répétées, soins assidus, dépenses énormes, il ne négligea rien pour parvenir à ce but, en recueillant les faits dont la connaissance pouvait être utile. Ses discours, ses peines, son zèle n'ont point été sans effet; mais il reste encore de bien funestes abus, que la publicité de son ouvrage ne peut que contribuer puissamment à faire disparaître.

Il a visité outre les prisons d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, celles de Hollande, de l'Allemagne, du Danemarck, de la Suède, de la Russie, de la Pologne, de l'Italie, de la Flandre Autrichienne, de la France, de l'Espagne, du Portugal, de la Suisse, &c. En visitant ces dernières, il a vu celles de Lausanne & de Genève. On nous permettra de citer de préférence ce qu'il en dit. "La prison de cette ville (Genève) fut autrefois le palais de l'Évêque. Les criminels y sont en petit nombre, & il est rare qu'ils soient aux fers. On leur donne environ douze sous par jour pour leur nourriture; & avec cette petite somme, ils ont une livre de pain, un peu de soupe & une demi pinte de vin. Ils y conservent la santé. Ici, comme dans tous les cantons Suisses, les hommes & les femmes sont séparés. Les exécutions y sont rares. Si le criminel échappe à la justice, on le proclame pendant trois jours, & s'il ne revient pas, on le punit en effigie. Rarement, il y a des débiteurs dans cette prison. Le créancier doit les y nourrir, au moins comme on y nourrit les criminels; s'il cesse de payer, le débiteur est libre. Il y a des loix somptuaires dans cet Etat; quoique le gouvernement y soit doux, il y a des loix sévères contre les banqueroutiers & les insolubles. Ils y sont incapables d'exercer les emplois; ils n'y jouissent plus de leurs droits de cité; leurs enfans même ne peuvent en jouir, à moins qu'ils ne payent leur quote-part". (\*)

L'auteur s'étend beaucoup moins sur les prisons de Lausanne. "Il n'y avait point de prisonniers, dit-il, lorsque j'y passai; il y a des cachots, mais

ils ont des caves au-dessous. On remarque que le Docteur Tissot témoigna quelque surprise, lorsqu'on lui parla de la fièvre qui désole les prisons anglaises; il dit n'avoir jamais entendu dire qu'il y en eut ailleurs qu'en Angleterre. Il approuva beaucoup l'acte du Parlement, concernant la santé des prisonniers, & sur-tout l'ordre de reblanchir les prisons & de les tenir propres".

Quelques années auparavant, un spectacle bien affligeant eut frappé dans nos prisons l'ame sensible de ce voyageur philanthrope: il y eut vu cette cage des forçiers, tristes restes de la barbarie, ou plutôt de l'ignorance de nos ancêtres; le Magistrat l'avait fait détruire; mais, nous oserons l'observer, depuis peu de tems seulement. Des victimes d'une superstition cruelle étaient torturées dans un espace de trois à quatre pieds au plus en carré. Leurs cris, leurs gémissemens, la mort qui venait bientôt les délivrer des tourmens atroces qu'ils éprouvaient dans ce lieu, ne pouvaient ôter l'idée dans de tels siècles de crédulité, que ces malheureux étaient doués d'un pouvoir surnaturel, & pouvaient commander à la nature entière. Les débris de cette infernale prison ont servi de bancs & d'ornemens dans une de nos promenades publiques, (*Mont-beno*). Tel se repose sur ces bancs & ignore leur première & étrange destination. — Nous finirons cette notice, par citer une circonstance de la vie particulière de M. Howard. Cet homme respectable prenait la précaution suivante, pour se prémunir, pendant les absences qu'exigeait son œuvre de bienfaisance & d'humanité contre le sentiment amer de la séparation d'avec les siens. Long-tems avant son départ pour quelque voyage, il s'isolait, dans sa maison de campagne de sa femme, de ses enfans & de ses amis; il allait vivre dans un bâtiment situé à l'extrémité de son vaste jardin; & c'est de là, & dès-lors qu'il commençait avec eux sa correspondance épistolaire. Il prenait la même précaution chaque fois qu'il était appelé à de nouveaux voyages; ses parens, & ses amis s'imposaient la même privation; & cet accord sublime & volontaire les rendait moins sensibles à leur séparation.

## VARIÉTÉS.

Les papiers publics répètent le fait suivant, comme un trait qu'ils croyent, sans doute, devoir être lu avec quelque plaisir.

Un voyageur à cheval a été arrêté, il y a quelques jours, dans le voisinage de Gloucester, par un voleur à pied, (*Foot Pad*). — En vous donnant ma bourse, lui dit le cavalier, suis-je sûr de la vie? L'homme qui vient derrière vous m'inspire quelque

(\*) Ceci fut écrit en 1781.

crainte. — Le voleur se retourne pour voir quel était le tiers dont on lui parlait, & le voyageur, en poussant son cheval contre le crédule coquin, le terrasse, le garotte, & le conduit à la plus voisine prison.

—————

*Quelques observations sur la Lune.*

Si la Lune paraît plus-tôt qu'elle ne doit naturellement paraître, c'est un signe de pluie.

Elle annonce de même la pluie quand on la voit plus grande qu'elle ne doit être, quand elle est ovale, ou quand elle est pâle.

Elle fait craindre la pluie quand elle est accompagnée de cercles plus ou moins obscurs, ou de cercles qui offrent les couleurs de l'arc-en-ciel.

Quand la Lune n'est pas bien détachée du Ciel; quand sa blancheur ne contraste pas d'une manière tranchée avec l'azur sombre de la nuit, c'est encore un signe de pluie; parce que c'est un signe de la présence des vapeurs imparfaitement dissoutes, qui prolongent les rayons de lumière, par le moyen desquels on doit la voir, & qui doivent par conséquent terminer la surface lumière qui nous est opposée: par la même raison, quand les cornes de la Lune sont obtuses, il y a lieu de soupçonner la pluie ou le vent, parce que l'atmosphère agitée, en causant un petit mélange dans les rayons de lumière, empêche de voir une surface bien terminée, & par conséquent les extrémités du croissant bien aiguës.

C'est encore pour cela, que lorsque la Lune baigne, ou quand elle est environnée d'une espèce d'aurole, elle annonce la pluie ou le changement de tems.

On comprend déjà que, par la raison des contraires, quand la lune est bien terminée & quand elle est d'une blancheur vive sans aucun cercle, elle fait espérer le beau tems, parce qu'elle assure ainsi qu'il y a fort peu de vapeurs dans l'air, ou que l'air a la force de tenir bien dissoute l'eau qu'il renferme.

Il paraît à plusieurs physiciens que les changemens de tems sont très-probables dans les nouvelles & pleines Lunes, qu'ils le sont un peu moins dans le premier & le dernier quartier: mais les changemens ne sont jamais suivans eux, ni plus grands, ni plus sûrs que lorsque les nouvelles & pleines Lunes se trouvent dans le tems que la Lune est dans les points les plus proches & les plus éloignés de la terre; sur-tout, si l'action de la Lune se combine alors avec celle du soleil pour agir l'une & l'autre avec toute leur énergie; c'est aussi dans ces circonstances qu'on a éprouvé les plus grands orages sur terre & sur mer.

—————

**APOLOGUE ORIENTAL.**

Un fou trouva un jour un épervier & une co-

lombe, l'un mâle & l'autre femelle; il les enferma dans le même lieu; au bout de quelques heures, il voit l'épervier furieux & les plumes hérissées, la colombe abaissée & couverte de sang. Un sage survient, leur donne la liberté, & chaque oiseau s'envole. Mon ami, dit le sage, il ne suffit pas pour former une couple d'oiseaux, de réunir un mâle & une femelle, il ne suffit pas de réunir un homme & une femme pour faire un ménage; il faut assortir ceux qu'on veut mettre ensemble: & quand la folie fait une erreur, c'est à la sagesse à la réparer.

—————

**A N E C D O T E.**

Les papiers Anglais nous annoncent un duel qui a eu lieu à Douvres, entre deux Ecoffais, dont l'un est resté sur le carreau, & laisse une femme avec trois enfans en bas âge.

Sur la nouvelle de la mort de son mari, la femme veuve désolee, ne prend conseil que de son désespoir. Elle s'habille en homme; s'arme de deux pistolets; & court sur les traces du meurtrier.

Elle arrive chez lui au moment où il rentrait; elle pénètre dans sa chambre, & lui reprochant l'atrocité de son crime. "Viens, infâme, s'écrie-t-elle, viens assassiner la femme de celui que tu as égorgé; & lorsque tu auras tranché ses jours, il ne te restera plus aucun obstacle pour massacrer aussi nos trois petits enfans".

Le malheureux Ecoffais fait ses efforts pour l'apaiser, mais inutilement; elle n'en devient que plus furieuse. — "Ne cherche pas, lâche assassin, à pallier ton crime, ne te rejettes pas sur un usage barbare, sur un préjugé insensé, que l'humanité & la raison ont depuis long-tems reprouvé; armes-tôi sur le champ d'un pistolet, j'aurai ta vie, ou tu auras la mienne, je vais me placer à une extrémité de ta chambre; mets-toi à l'autre".

Il n'y avait plus aucun moyen de reculer; l'Ecoffais, malgré lui, accepte le défi, & accorde le premier coup à notre héroïne, qui l'étend roide mort, & se sauve le pistolet à la main, à travers une multitude que le coup avait attirée.

—————

**M O R T S.**

Louise Mogeon, fille mineure.

Mr. George Henri Winther, du vieux Brandebourg, ci-devant, Ministre de camp au service de Prusse, âgé de 28 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

22 OCTOBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 52 minutes, & se couche à 5 heures 8 minutes.  
La LUNE se leve à 3 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
13 Octob.	9 1†	o 12 3†	o 8 1†	26. p. 1. lig. o	26. p. 3. lig. 1	26. p. 4. lig. 1
14 . . .	8 o†	o 10 3†	o 6 1†	26. 6.	1 26. 5.	2 26. 6. o
15 . . .	5 3†	o 9 1†	o 5 8†	26. 5.	3 26. 5.	11 26. 6. 2
16 . . .	6 7†	o 10 3†	o 7 1†	26. 3.	o 26. 2.	1 26. 2. 1
17 . . .	4 9†	o 8 9†	o 5 2†	26. 3.	9 26. 4.	2 26. 5. 3
18 . . .	5 9†	o 9 9†	o 7 7†	o 26. 5.	o 26. 4.	4 26. 5. 2
19 . . .	6 1†	o 10 1†	o 7 3†	26. 4.	4 26. 4.	1 26. 4. o

BELLES-LETTRES.

*Portrait.*

**J**e vais peindre traits pour traits  
La bergere que j'adore :  
Elle est simple, sans apprêts,  
Et fraîche comme l'aurore.  
Qui pourrait la peindre mieux  
Cette bergere chérie ?  
Je puis dans ses beaux yeux  
Et le bonheur & la vie.  
Le lys qui couvre son sein  
Peint la candeur de son ame,  
Et la rose de son teint  
Est la pudeur qui s'enflamme.  
Sur son front brille des cieux  
La sérénité touchante ;  
Et du plaisir dans ses yeux,  
La grace est plus séduisante.  
Quand sa bouche veut s'ouvrir.  
La douceur de son haleine,  
Et le souffle du Zéphir  
Quand il parfume la plaine.  
Je voulais cacher son nom  
Sous le voile du mystère ;  
L'Amour a nommé \* \* \* \* \*  
Ce Dieu ne saurait se taire.

VARIÉTÉS.

Le Soleil qui est l'ame de la nature, qui fait les beaux jours, éclaire aussi à l'avance sur les beaux jours qu'on peut espérer & les mauvais qu'on doit craindre.

Quand, à son lever ou à son coucher, il paraît avoir ses rayons rompus & séparés, quoi qu'il n'y ait aucun nuage apparent, c'est un signe de pluie, parce que ce phénomène est produit par une très-grande quantité de vapeurs prêtes à abandonner l'air où elles sont plus parfaitement dissoutes.

S'il laisse voir ses rayons trop long-temps avant que son corps paraisse, c'est un signe de pluie ; parce que les vapeurs seules qui sont alors fort abondantes dans l'atmosphère peuvent produire cet effet.

Quand le Soleil a une chaleur forte, étouffée, c'est une annonce de pluie : on se trouve alors dans un air plus épais que l'air ordinaire, puisqu'il y a beaucoup de vapeurs mal dissoutes, & il contracte nécessairement par l'action du Soleil une chaleur plus grande qu'il nous communique.

Quand le Soleil est pâle, il annonce quelquefois la pluie ou le vent ; parce que l'air chargé de vapeurs, en réfléchissant plusieurs rayons, ôte au Soleil sa vivacité, & diminue le nombre des rayons qui nous permettent de le voir : mais quand il est rouge au couchant, il fait prévoir le vent ; parce que le

V V

vent qui commence à souffler, en poussant l'air & en le condensant, augmente un peu sa force pour rompre les rayons de lumière. Si le Soleil levant lance ses rayons au travers d'un ciel pur, clair & brillant, on peut être sûr du beau tems, au moins pendant le jour; l'atmosphère n'est pas chargée de vapeurs, & ne renferme pas les sources prochaines de la pluie. Mais si le Soleil est rouge le matin au levant avant le lever du Soleil, & si cette rougeur disparaît quand le Soleil commence à se faire voir, alors c'est un signe de pluie; parce que les rayons étaient alors rompus d'une manière propre à leur donner cette couleur; ce qui ne peut plus arriver depuis que la chaleur a dilaté l'air, & diminuée sa puissance de rompre la lumière qui le traverse: mais cette puissance n'était pas moins réelle lorsque l'air froid était rempli d'eau, & lorsque ses parties étaient plus voisines.

Quand, au Soleil couchant, le ciel paraît clair, sans nuage, & légèrement orangé à l'horizon, c'est un signe de beau tems; mais si le ciel paraît alors grisâtre à l'horizon, c'est une marque certaine de pluie.

Enfin, quand le Soleil paraît plus grand à l'horizon, c'est un signe certain de pluie; on sent que cela doit être: l'augmentation des vapeurs dans l'air, qui font la source de la pluie, font aussi la cause qui rompt les rayons de lumière, & qui leur fait prendre cet aggrandissement de l'astre qu'ils représentent.

On a beaucoup loué la piété filiale du jeune *Fabre* qui a fourni le sujet du Drame intitulé *l'honnête criminel*. Voici un trait d'un negre qui a peut-être autant de mérite que celui du jeune Français. Il est rapporté par M. *Hart* dans son voyage en Guinée, &c.

Les Negres qui habitent le voisinage de Christianbourg ont les mœurs douces & les affections tendres & généreuses. Un negre insolvable se mit dans la puissance de son créancier & fut vendu par celui-ci aux Danois. Avant le départ du vaisseau qui devait le transporter aux Indes-Occidentales avec d'autres esclaves, son fils vint le chercher dans la prison. Après les plus vifs épanchemens de sensibilité des deux côtés, le fils fit des reproches respectueux au pere, de ce qu'il n'avait pas joui du droit que lui donnaient les loix de vendre ses enfans pour payer ses dettes; & il lui demanda avec instance le plaisir de sauver son pere en se chargeant de ses chaînes; mais ce pere non moins généreux lui ayant refusé de consentir à cet échange, il s'adressa au maître des esclaves. & n'eut point de difficulté de persuader à celui-ci, qu'un homme jeune & robuste vaudrait mieux pour le travail qu'un homme déjà avancé en âge. Le pere fut donc mis en liberté malgré lui, & le fils resta dans les chaînes. M. *Hart* ayant été

témoin de cette scène attendrissante, la peignit si bien au Gouverneur Danois, que celui-ci paya de sa propre bourse le prix de la liberté du jeune negre, & le rendit à son pere.

Ce voyage en Guinée & aux îles Caraïbes, n'a pas été traduit à ce que nous croyons, en langue française; cependant, il est très-intéressant, n'a point cette sécheresse qu'on reproche à la plupart de ces sortes d'ouvrages: ce que l'auteur dit du palmier & de la boisson qu'il fournit est par exemple un des endroits qu'on lit avec intérêt. — Il y a deux méthodes pour tirer des palmiers la boisson de cet arbre; l'une est de déraciner un vieil arbre qui ne promet plus de fruit, & de lui faire au milieu du tronc un trou profond, sous lequel on met un vase pour recevoir le jus qui en découle. L'autre méthode est de laisser l'arbre sur pied, d'en couper seulement le sommet, & faire une incision le long du tronc. Tous les matins on va au bois chercher de cette liqueur pour la consommation du jour.

L'auteur rencontra souvent dans ses promenades, des jeunes filles qui portaient sur leurs têtes des pots qui étaient remplis de cette liqueur; avec une politesse ingénue & digne de l'âge d'or, elles lui offraient toujours à boire, & se mettaient à genou devant lui pour qu'il pût atteindre au bord du vase, avec plus de commodité. Lorsqu'elles étaient plusieurs ensemble, elles se disputaient sans aigreur l'honneur de la préférence, & celle qui l'obtient en parut toujours extrêmement flattée. Pour les rendre contentes, il avait souvent goûté de tous les pots. — Ces détails, quoique de peu d'importance, ne laissent pas de présenter des images douces qui attachent à la lecture de l'ouvrage.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Bex, 18 Octobre 1791.

Voulez-vous savoir, Messieurs, la manière dont les sauvages Nigapans font l'amour, célèbrent les mariages & traitent les femmes? Lisez l'ouvrage Anglais, dont voici le titre. *Voyage d'un interprète & commerçant Indien, contenant la description des mœurs & coutumes des Indiens de l'Amérique septentrionale, avec celles des postes situés sur le fleuve de St. Laurent, le lac Ontario &c., auquel on a joint un vocabulaire de la langue Chippewaye, les noms des fourrures & peaux en anglais & en français, une liste de mots des Idiomes Iroquois, mahégan, shawana & esquimaux, & une table pour servir à montrer l'analogie entre les langues Algonquine & Chippewaye, in-4. 1791.*

Voici un extrait de cet ouvrage. "Lorsqu'un de ces sauvages souhaite de prendre une femme & qu'il en voit une à son gré, il s'adresse à son pere & lui demande son consentement en ces termes: *pere,*

*J'aime votre fille : voulez-vous me la donner , afin que les petites racines de son cœur s'entrelacent dans celles du mien , de manière que le vent le plus fort , en soufflant , ne puisse jamais les séparer.*

Si le pere approuve la demande , on fixe une entrevue à laquelle l'amoureux se prépare en excitant en lui la transpiration. Il se rend dans la famille , s'assied par terre & fume sa pipe. En fumant , il jette de petits morceaux de bois d'environ un pouce de long à sa prétendue , un à un , & quelquefois jusqu'au nombre de cent. Autant elle peut en retenir dans une boîte d'écorce , autant il faut que l'aspirant fasse de présens au pere & en paie pour sa fille. Le jeune guerrier donne alors une fête , où il invite toute la famille. Après cette fête on danse en chantant des chansons guerrières ; l'amoureux & les parentes de la fille se font des présens , le pere couvre les époux d'une peau de lievre , leur donne un fusil neuf & un canot de bouleau , & la cérémonie est terminée.

Lorsque les Français se rendirent maîtres du Canada , la célébration des mariages entre les naturels du pays n'était pas moins singulière. Un amant qui desirait informer sa maitresse de son amour , en obtenait une entrevue , toujours la nuit , mais en présence de quelques-uns des amis de la fille , & voici ce qui se passait à cette entrevue. L'amant entrait dans le *Wigwam* , auquel une peau servait ordinairement de pont , & approchait d'un foyer , où il y avait quelques braises ; alors il allumait un morceau de bois , s'avançait vers sa maitresse , & la tirait trois fois par le nez pour la réveiller. Cela se faisait avec réserve , & la fille , qui connaissait l'usage , se prêtait sans peine à cette liberté. Quelque ridicule que puisse paraître cet usage , il était continué pendant deux mois , & durant ce tems , l'amant & la maitresse se conduisaient à tout autre égard , avec la plus grande circonspection.

J'ai l'honneur d'être , &c.

F. E. A. E.

## HISTOIRE NATURELLE.

*Mémoire lu à la société d'histoire-naturelle de Paris , sur les moyens de préparer les quadrupèdes & les oiseaux destinés à former des collections d'histoire-naturelle , par M. Pinel , Docteur en médecine.*

M. de Réaumur. M. Valmont de Bomare , un Naturaliste Anglais & quelques autres Zoologistes , nous ont donné des méthodes pour conserver les oiseaux & les quadrupèdes destinés à former des collections d'histoire-naturelle , rapprocher le plus qu'il est possible ces préparations de l'état vivant , & faire ressortir par leurs positions & leurs attitudes les plus naturelles , leur instinct & leur caractère.

Sans doute , on doit beaucoup à ces Naturalistes ; cependant , aucun d'eux , ce nous semble , n'a vu

aussi bien que M. Pinel dans son mémoire les moyens de parvenir à ce but si intéressant pour les amateurs , & si utile pour les progrès de l'histoire-naturelle.

Il s'y occupe des soins préliminaires qu'il faut avoir avant la préparation de ces animaux , des matières qui doivent être employées , des procédés qui paraissent les plus propres à donner de la stabilité aux préparations du zoologiste , de la méthode des injections , des attentions qu'il faut avoir pour en assurer le succès ; enfin , de l'art de conserver aux objets préparés les attitudes naturelles des animaux & de les faire varier suivant la nature & les singularités de leur instinct.

Nous avons annoncé dans une de nos Feuilles un moyen de préserver les préparations de zoologie des insectes destructeurs ; celui qu'indique M. Pinel , pourra paraître plus facile & tout aussi sûr. "Prenez , dit-il , une quantité donnée d'arsenic en poudre que vous mettrez dans de l'eau de vie , quatre onces , par exemple , sur une livre d'eau de vie qu'on fera chauffer légèrement. On y ajoutera du savon noir & de l'alcool , de manière à former du tout une espece de *magma* , qu'on étendra légèrement chaud , avec un pinceau , dans l'intérieur des animaux après en avoir enlevé les parties molles ; on en fera de même à la surface interne de la peau. Toutes les fois qu'on voudra se servir de ce vernis , on y ajoutera de l'esprit de vin pour le rendre plus fluide. Il faut monter les préparations aussi-tôt qu'on y aura étendu ce vernis , parce que l'évaporation de la partie fluide fait que la peau se durcit , & qu'il serait ensuite difficile de la ramollir.

## ÉCONOMIE.

\* *Méthode pour conserver , en hyver , un prunier vert & frais ; avec ses feuilles & ses fruits , au milieu d'un jardin ou d'un champ. — Extrait d'un ouvrage publié il y a peu de tems.*

Choisissez dans votre verger un prunier bien chargé de fruits ; entourez-le d'un treillage de bois , formé de lattes & de contre-lattes , & couvert de même. Couvrez ce treillage de foin bien sec , de l'épaisseur de huit ou dix pouces , ou même davantage , de manière que tout le treillage ne ressemble plus qu'à un tas de foin. Il faut observer que les prunes de l'arbre choisi pour cette opération , ne soient pas entièrement mûres , mais qu'elles commencent seulement à devenir un peu bleues. On laissera , au bas du treillage , une ouverture à pouvoir passer le corps , laquelle on formera d'une ou deux planches , que l'on couvrira de foin comme le reste de l'ouvrage ; s'il tombe de la neige sur le foin , il ne faut pas l'enlever , parce qu'elle conserve sa chaleur intérieure qui maintient la fraîcheur & la verdure de l'arbre , & au moyen de laquelle les prunes parvien-

ment peu-à-peu au point de leur maturité, de manière qu'au milieu de l'hiver, vous pouvez en entrant sous le treillage, cueillir des prunes toutes fraîches avec des rameaux verts.

Cette expérience n'est pas bien utile, parce qu'elle ne pourrait pas s'appliquer, sans beaucoup de frais, à un grand nombre d'arbres : mais elle pourra plaire à quelques amateurs ; & nous désirons qu'elle soit répétée pour lever tous les doutes qu'elle nous inspire.

—————  
*Extrait d'une Lettre aux Auteurs de la Feuille du Cultivateur.*

Vous demandez, Messieurs, des observations qui se rapportent à l'époque des diverses saisons où paraît votre Feuille. Je crois devoir, en ce moment, vous entretenir d'un objet qu'on néglige & qu'on laisse perdre, principalement dans les villes, parce que l'on ignore le parti que l'on peut en tirer. Je veux parler, Messieurs, des pepins & noyaux des fruits de toutes les espèces. Ces fruits sont à présent l'ornement de nos tables & le charme de nos desserts, mais ils pourraient encore nous devenir aussi utiles qu'ils nous sont agréables, si, au lieu de jeter les graines qu'ils renferment, on prenait soin de les ferrer pour les confier à la terre au retour du printemps. On pourrait même les planter à mesure qu'on a mangé les fruits, dont la chair & la pulpe ne leur servent que d'enveloppe ; car cette chair exquise, cette pulpe délicieuse, ces sucs si doux & si flatteurs pour le palais qu'ils rafraîchissent, ne sont qu'un luxe secondaire dans le travail de la nature pour la formation des fruits. Son but essentiel est de perpétuer les espèces des plantes, en perfectionnant les germes destinés à les reproduire. Chacun sait que ces germes sont renfermés dans les amandes que contiennent les fruits, & qui ont des noms différens, suivant leurs formes diverses. Ces pepins, ces noyaux, ces osselets, ces noix, &c. sont autant de trésors que la postérité nous reprochera quelque jour de lui avoir ravis. Prévenons ces reproches : léguons-lui ces arbres futurs, qui exigent si peu de soins pour naître & se multiplier :

Que d'arbres en tous lieux multipliés pour nous !

Ah ! du moins plantez-les, puisqu'ils croissent sans vous.

(Delille, trad. des Géorg. Liv. II.)

Les Espagnols, d'ailleurs mauvais cultivateurs, suivent en Amérique un usage très-remarquable ; ils ne mangent guère de fruits, sans mettre leurs pepins en terre. C'est ainsi qu'ont été formées des plantations d'orangers, dont les superbes avenues sont longues de plus d'une lieue. Il est doux pour celui qui sème leurs pepins de se promener sous leur ombre ; il est doux d'en jouir sans les avoir semés.

En Allemagne & en Hollande, il est des paroisses où l'on marque, ordinairement, par des plantations la naissance & le mariage de chaque individu : c'est

une manière touchante de consacrer les souvenirs & les époques de la vie. On ne peut regarder ses plants, sans songer au vers de *Virgile*, dont l'idée est attendrissante :

Ces arbres croissent tous les jours :

Avec eux croissent nos amours.

Quelques particuliers en France ont usé d'un moyen bien simple, pour des plantations qui leur ont réussi. On lit dans le Dictionnaire de M. *Filafier*, que les jardins de Malesherbes sont pleins de pêchers sauvageons, qui croissent en plein air sans aucune culture. Depuis un grand nombre d'années, le citoyen qui les possède, s'est plu à semer ça & là les noyaux des diverses pêches d'espaliers servies sur la table ; il en est résulté plusieurs variétés agréables qui produisent des pêches excellentes, quoique tardives, pour la plupart très-grosses & dignes d'être dénommées ; de plus elles sont abondantes. Je suis convaincu que le vertueux citoyen qui a eu cette idée, a plus joui de ses pêchers que de toute la gloire des dignités publiques dont il a été revêtu, & qu'il a honorées.

Près de Sarre-Louis, j'ai vu avec étonnement une très-belle orangerie chez un simple particulier, qui est parvenu à se faire un vrai jardin des hespérides, en semant des pepins de citrons & d'oranges, & en greffant ensuite les sujets qu'il a obtenus, & qui lui ont donné des arbres charmans & fructueux. Il n'est pas jusqu'aux haies dont la possession est close, qui n'annoncent le goût d'un cultivateur éclairé. Ces haies sont de mirabelliers, qui supportant la tonte, garnissent la clôture, & portent d'excellentes prunes. J'ai admiré cette industrie ; mais est-ce assez de l'admirer, & pourquoi chacun de nous n'imiterait-il pas des modèles aussi frappans & aussi faciles à suivre ? J'avouerai qu'ils ont fait sur moi une profonde impression, & que j'ai profité de mes retraites à la campagne pour marcher sur leurs traces. Il n'y a que trois ans que j'ai été forcé par les événemens de vivre dans la solitude, & je dis comme cet ancien, qu'il n'y a que trois ans que je commence à vivre. J'ai constamment semé les noyaux & les pepins des fruits qu'il m'a été possible de me procurer ; j'en demandais à tout le monde. Peu de personnes ont compris ce que je désirais, d'autres se sont moqués de moi ; je me suis obstiné, & avec très-peu de secours, j'ai créé une pépinière assez considérable dans un lieu où jamais on n'avait rien vu de pareil ; & j'espère qu'avec le tems, j'établirai aussi des haies de poiriers & de noyers, &c.

—————  
**M O R T S.**

Louise Blanchet, femme du Sr. Jean Abraham Moyse Fiaux, de Lausanne, âgée de 26 ans.

Christ Henny, de Guzzallen, âgé de 64 ans.

Jean Philippe Albert Neyroux, fils mineur.

Jean Louis Rochat, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

29 OCTOBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 3 minutes, & se couche à 4 heures 57 minutes.  
La LUNE se leve à 9 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
20 Octob.	5 1†	0 8 2†	0 8 1†	26. p. 4. lig. 1	26. p. 5. lig. 3	26. p. 5. lig. 7
21 . . .	4 3†	0 9 2†	0 5 2†	26. 5.	26. 6.	26. 7. 3
22 . . .	5 5†	0 11 3†	0 5 9†	26. 7.	26. 6.	26. 6. 0
23 . . .	5 2†	0 9 9†	0 6 2†	26. 3.	26. 2.	26. 4. 1
24 . . .	6 0†	0 11 7†	0 5 3†	26. 5.	26. 6.	26. 4. 0
25 . . .	3 2†	0 10 1†	0 7 2†	26. 3.	26. 4.	26. 5. 2
26 . . .	2 0†	0 6 0†	0 1 0†	26. 5.	26. 5.	26. 4. 1

**BELLES-LETTRES.**  
*L'ANGLAIS AUX INDES*, d'après ORME, par J. W. ARCHENHOLTZ, ci-devant Capitaine d'Infanterie, au service de S. M. le Roi de Prusse, auteur de la guerre de sept ans, du Tableau de l'Angleterre &c., traduit de l'Anglais, 3 vol. in-12, de 400 à 500 pages chacun. A Lausanne, chez Jean Mouvet Libraire, & Hignou & Comp. Imprimeurs, 1791.

IL doit être précieux de pouvoir puiser dans une source sûre des lumières sur un pays qui a autant de titres pour nous intéresser qu'en ont les vastes contrées dont l'auteur nous présente ici l'histoire des révolutions. Aussi l'ouvrage que nous annonçons, a-t-il eu en Allemagne les plus grands succès, & est-il permis de ne pas douter qu'il n'en ait d'aussi heureux, traduit en langue française? Nous pouvons nous dispenser d'en faire l'éloge, les noms célèbres d'un Orme & d'un Archenholtz, sans doute, doivent en tenir lieu; doivent commander la confiance du Lecteur.

Un tel ouvrage n'étant point susceptible d'une courte analyse, & ne pouvant en donner ici une qui fut assez étendue pour le faire connaître, nous nous contenterons de citer la relation que nous fait l'auteur de l'emprisonnement le plus affreux & le plus déchirant pour l'humanité, qu'ait peut-être jamais

subi aucun mortel. — C'est celui de ces infortunés Anglais, qui, après avoir défendu avec la plus grande bravoure, Calcutta, assiégée par le Nabab Surayah-Dowolah, furent contraints de se rendre, & renfermés dans la prison des criminels, dite le trou noir.

Ce fut en vain que plusieurs prisonniers protestèrent contre cet ordre. Les soldats menaçaient de les tuer, s'ils n'y entraient pas sur le champ; & ces infortunés, incapables de réflexion, obéirent. Ils n'étaient pas encore tous entrés, que le trou se trouvait déjà si rempli, que ce ne fut qu'avec les plus grands efforts qu'on y poussa les derniers. La garde ferma ensuite la porte avec plusieurs serrures; cent quarante-six personnes se trouverent piéssées de la sorte, dans un espace qui n'avait pas tout-à-fait vingt pieds en quarré, & n'était éclairé que par deux petites fenêtres, garnies de barres de fer, qui ne recevaient que peu d'air & de lumière, à cause de la galerie.

C'était la saison la plus chaude de l'année; cette nuit l'était sur-tout extraordinairement, & tout passage, ou changement d'air, était absolument impossible. La compression de leur corps, étroitement serrés les uns contre les autres, & la chaleur insupportable qu'on ressentit, dès que la porte fut fermée, annonçaient aux prisonniers qu'il était impos-

sible de conserver la vie toute la nuit, dans cette prison affreuse. Ils firent les plus grands efforts pour enfoncer la porte, mais inutilement, parce qu'elle s'ouvrait en dedans, ce qui les jeta tous dans une fureur effroyable. *Hollwel*, qui se tenait à une des fenêtres, leur fit les exhortations les plus pathétiques, de calmer leur esprit, & de ne point remuer, leur disant, que c'était le seul moyen de vivre jusqu'au lendemain. Ces représentations les apaisèrent pour quelques instans que *Hollwel* employa à s'adresser à un vieux officier Indien, dont la physiologie annonçait de l'humanité. Il lui promit de lui donner, le lendemain, mille roupies, s'il pouvait parvenir à les faire loger dans deux chambres. L'Indien le quitta pour faire une tentative, mais il revint bientôt, en disant, que cela était impossible. *Hollwel* lui ayant offert une somme encore plus considérable, il s'en fut une seconde fois, mais revint encore avec l'arrêt terrible qu'il n'y avait rien à espérer, parce que le Nabab dormait, & que personne n'osait l'éveiller.

Chaque minute augmentait les souffrances des Anglais. Le premier effet de cette compression violente fut une sueur abondante, qui causait, à la fois, une soif insupportable, des douleurs aiguës dans la poitrine, & une respiration si pénible, que ces infortunés croyaient à chaque instant étouffer. Ils tentèrent différens moyens pour gagner de la place & de l'air; ils ôtèrent leurs habits, & agiterent leurs chapeaux; mais toutes ces tentatives ne leur procurant qu'un secours très-faible, on proposa de s'asseoir tous à la fois, & de se relever en même tems. Ce triste expédient fut réitéré trois fois; la première heure de leur prison; & chaque fois, il en resta quelques-uns à terre, qui étaient hors d'état de se relever, & furent bientôt écrasés sous les pieds de leurs infortunés camarades. Ils tentèrent derechef d'enfoncer la porte; mais leurs efforts se trouvant aussi infructueux que les premiers, leur fureur redoubla: la soif augmentait à chaque instant: chacun criait, ou plutôt heurlait, de l'eau! de l'eau! Le vieux Indien ayant fait porter quelques outres à la fenêtre, ce bienfait devint pour eux, la source de plus grands maux. La vue de l'eau anima tellement les desirs de chacun, pour ce rafraichissement, qu'ils en vinrent à une si grande fureur, & qu'incapables de résister à l'impulsion de la nature, pas un ne pouvant attendre son tour, ils se frappaient comme des animaux féroces, pour l'obtenir plus-tôt. Plusieurs trouverent la mort dans ce tumulte; les uns étant écrasés par les autres; d'autres étouffés par leurs propres efforts.

Bien loin que cette scène effroyable excitât la compassion de la garde, elle ne servit au contraire qu'à l'amuser. Ces barbares approcherent des lumières

de la fenêtre, pour jouir du plaisir affreux de contempler à leur aise les convulsions de ces malheureux, luttans avec la mort. Peu de tems après, plusieurs de ceux qui étaient les plus éloignés des fenêtres, perdirent la faculté de respirer, & entierement celle de la raison. La prison retentissait de la fureur de ceux qui avaient perdu l'esprit, des plaintes & des accens douloureux de l'angoisse & du désespoir. Toute l'eau qu'on leur avait apportée se perdit, parce qu'ils s'étaient battus en furieux, pour se larracher les uns aux autres. Ce malheur les força enfin à se tenir un peu plus tranquilles, & ceux qui étaient derrière se contenterent de recevoir ce que leurs camarades qui étaient à la fenêtre leur donnaient dans leurs chapeaux; cette eau ne fut plus suffisante pour étancher leur soif, ou diminuer leurs souffrances; parce que la fièvre, dont ils furent tous atteints, augmentait à chaque instant, à mesure que l'air se corrompait davantage, & que les exhalaïsons puantes de tant de cadavres, prêts à se dissoudre en pourriture, y répandaient les germes de la peste. Vers minuit, tous ceux qui vivaient encore, sans avoir été près des fenêtres, se trouvaient dans un état, ou d'insensibilité absolue, ou de la frénésie la plus effroyable. Ils vomissaient les imprécations les plus terribles contre la garde, dans l'espérance de l'irriter au point qu'elle fit feu sur eux, & les délivrât de leurs tourmens. Les uns blasphémaient leur Créateur, accablés de douleur & du plus affreux désespoir; d'autres adressaient au ciel des prières qui exprimaient leur égarement. Les plus faibles tombaient les uns après les autres, & expiraient sur les corps de leurs amis morts ou mourans; on entendait partout les derniers soupirs de l'agonie. Ceux qui vivaient encore, sur le derrière de la prison, & que l'eau n'avait que peu soulagé, firent de nouveaux efforts pour trouver de l'air, montant sur les épaules & les têtes de leurs voisins, se roulant sur leurs corps, pour approcher des fenêtres, où chacun rassembla pendant deux heures toutes ses forces, pour soutenir son poste, ou pour en déloger ses camarades. Cette situation affreuse avait effacé dans tous les cœurs, jusqu'au dernier vestige de compassion, d'attachement, d'amitié. La faiblesse leur procurait quelquefois des instans de repos; mais dès qu'un seul bougeait, son mouvement se communiqua à tous, comme un feu électrique, devenait le signal de nouveaux combats, qui se terminaient toujours par la chute de quelques-uns, qui ne se relevaient plus.

Ces infortunés avaient conservé jusqu'alors quelques égards pour *Hollwel* leur chef; mais toute la différence des états cessa bientôt. Chacun, non content de se presser sur lui, saisissait les barres des fenêtres, qui étaient au-dessus de sa tête, s'agitait,

travaillait jusqu'à ce qu'il se trouvait sur ses épaules, où un si grand nombre l'accablait tellement de son poids, qu'il ne pouvait ni remuer, ni rester plus long-tems à la même place. Il se vit forcé de crier à ceux qui se tenaient debout sur sa tête & sur ses épaules, de vouloir bien, par un effet de leur compassion, le dégager, pour pouvoir s'éloigner, & mourir plus tranquillement. Il ne fallut point presser ses camarades éloignés, pour l'aider à quitter une place à laquelle chacun aspirait. Les rangs les plus voisins s'ouvrirent assez pour laisser de l'espace à *Holthwel*, qui se traîna avec beaucoup de peine jusqu'au centre de la prison. Le tiers des Anglais était déjà mort, & ceux qui vivaient encore firent de si grands efforts pour approcher des fenêtres, que *Holthwel* en gagna un peu plus de place; mais l'air y était si corrompu, & exhalait une odeur si détestable, que la respiration lui devint tout-à-coup pénible & douloureuse.

Il fit de nouveaux efforts pour se frayer un chemin par dessus les tas de corps morts, sur un desquels il s'appuya, vis-à-vis de la seconde fenêtre, résolu d'y attendre la fin de ses maux; mais il fut saisi au bout de dix minutes, d'une douleur si aiguë à la poitrine, & d'un battement de cœur si violent, qu'il fallut encore qu'il se frayât un passage à l'air; mais il y avait deux rangs entre lui & la fenêtre. Le désespoir lui fit se frayer un passage, en se traînant à quatre. Son battement de cœur fut suivi d'une soif insupportable, il demanda de l'eau à grands cris, mais elle ne servit qu'à l'augmenter. Ayant perdu l'envie de boire, il se mit à sucer la sueur de sa chemise, qui lui procura quelque soulagement. Un jeune Anglais tout nud, qui était à côté de lui, saisit la manche de sa chemise, & le priva encore de ce soulagement.

Il n'était pas encore minuit. Le petit nombre de ceux qui vivaient encore, & qui n'étaient pas à la fenêtre, se trouvaient dans l'état de la frénésie la plus terrible. La seule chose, après laquelle tout le monde criait, était l'air; l'eau ne pouvant plus les soulager; quoique la garde leur en offrit, pour avoir le plaisir diabolique de s'amuser de leurs tourmens. Les Anglais lui ayant fait en vain toutes les insultes imaginables, pour l'engager à leur ôter la vie, leur faiblesse répandit tout-à-coup le calme parmi eux; la plupart de ceux qui vivaient encore, se couchèrent tout épuisés, & expirèrent sur les corps de leurs camarades. *Holthwel* se sentait pendant ce tems-là pressé par plusieurs qui enviaient sa place: un grossier Hollandais, bas officier, monta sur une de ses épaules; un soldat noir sur l'autre. Il resta dans cette position, depuis onze heures & demie jusqu'à deux heures, & perdit enfin, à la fois les forces & la raison; ne pouvant ni rester plus long-

tems à la même place, ni se retirer sur le derrière de la prison, il tira son couteau pour terminer ses jours; mais après un moment de réflexion, il résolut d'abandonner la fenêtre, & offrit sa place, où il ne pouvait plus tenir, à un Anglais officier de marine, qui se trouvait au premier rang avec son épouse, laquelle l'avait accompagné volontairement dans la prison noire, pour mourir avec lui. L'officier accepta la place avec la plus vive reconnaissance; mais il en fut bientôt délogé par le grossier Hollandais: il se retira avec *Holthwel*, se coucha & mourut. *Holthwel* tomba bientôt dans un état de faiblesse absolue.

A deux heures du matin, il y en avait encore cinquante de vivans; mais ce nombre étant encore trop grand pour respirer l'air, qui venait des fenêtres, le combat dura jusqu'à l'aube du jour, tant désiré, qui offrait à ceux qui vivaient encore l'espérance de la vie, & l'aspect le plus hideux de la mort; mais quoiqu'il fût jour, les Indiens ne voulaient point se laisser fléchir, & ouvrir les portes de la prison. Cook, secrétaire de la Régence, ayant en vain employé toute son éloquence, crut que *Holthwel*, s'il vivait encore, réussirait mieux que lui. Deux de la compagnie le cherchèrent, & lui trouverent encore quelques signes de vie; mais lorsqu'il fut question de le porter à la fenêtre, personne ne voulut lui céder sa place, excepté le capitaine Mills, qui offrit la sienne au risque de sa vie; ce qui fit tant d'effet sur les autres qu'ils le laissèrent passer. Lorsqu'il reprit l'usage de ses sens, un homme envoyé par le Nabab, arriva pour s'informer si le gouverneur Anglais vivait encore. Bientôt après on ouvrit la prison. Les corps morts étaient tellement entassés les uns sur les autres, & ceux qui vivaient encore, étaient si faibles, qu'il fallut près d'une demi-heure pour enlever les premiers, & faire un passage à ceux-ci. De cent quarante-huit qui étaient entrés dans cette caverne meurtrière, il n'en revint que vingt-trois, qui ressemblaient plus à des spectres qu'à des hommes. Ces soldats regardaient cependant avec la même indifférence les vivans & les morts qu'ils avaient sacrifiés à leur barbarie; mais l'air empesté qui sortait de la prison, les obligea bientôt à se retirer. On vuida enfin la prison, & tous les corps furent jettés dans un fossé qu'on avait creusé pour cela, près du Fort.

*Holthwel*, ne pouvant se tenir sur ses pieds, fut porté à l'audience du Nabab, qui ne témoigna pas plus de compassion pour son état, que de regret de la mort des autres prisonniers, & ne s'informa que des trésors qu'il s'imaginait avoir été enfouis par les Anglais. Après l'avoir menacé de nouveaux tourmens, s'il ne les découvrait point, il ordonna de le garder étroitement. Il fut mis dans les chaînes, de même que *Court* & *Walcot*, deux Anglais de dif-

tion, qu'on soupçonnait aussi d'avoir quelque connaissance des trésors. On permit aux autres, du nombre desquels étaient *Mills & Cook*, d'aller où ils voudraient. La dame Anglaise, veuve de l'officier que sa tendresse avait engagée à ne point quitter, après avoir vu son époux chéri expirer, dans un accès de frénésie, survécut à cette horrible tragédie, malgré la délicatesse de sa constitution, & au grand étonnement de chacun. Elle y avait été la seule de son sexe; & sa beauté la fit destiner au ferrail du général *Meez-Jaffier*.

## CHIRURGIE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Permettez-moi, Messieurs, de dire mon mot sur la question suivante: *Les hommes font-ils plus propres que les femmes à exercer la partie chirurgicale des accouchemens?* Pendant long-tems, j'ai douté de la vertu de la femme qui, la première, avait osé prendre sans nécessité un homme pour accoucheur; & j'ai été très-injuste peut-être. De nos jours cet usage est devenu souvent une fatale nécessité: & je conviens qu'il doit entrer dans les devoirs de la femme la plus honnête d'écouter dans de pareils cas la tendre sollicitude d'un mari, les vives alarmes de ses proches.

Mais, Messieurs, il faut convenir que si l'égoïsme, la basse jalousie des hommes ne nous condamnaient pas à l'ignorance, les femmes seraient infiniment plus propres que les hommes à pratiquer une opération qui exige moins de courage que de sensibilité, moins de force que d'adresse; & la sensibilité & l'adresse sont des qualités que vous ne nous refusez point; que la nature ne semble nous avoir accordées que pour faciliter l'accomplissement d'un devoir réciproque, & que les loix de l'austère pudeur devraient nous rendre à toutes, & si doux & si précieux.

Notre sensibilité naturelle nous rend d'ailleurs plus attentives, plus soigneuses & moins téméraires. Une femme en travail aime à s'environner d'êtres qui s'intéressent à sa situation, qui agissent lors même qu'il n'y a rien à faire, qui partagent sincèrement ses douleurs. La présence d'un homme la gêne, l'importune, parce qu'elle sait qu'on ne peut compatir de bonne foi, qu'aux maux qu'on a éprouvés, ou qu'on a lieu de craindre pour soi-même. Les douleurs de l'enfantement sont les seules que l'homme le plus sensible ne saurait partager. Leur vivacité peut bien exciter en lui la pitié, sentiment froid, qui produit bientôt l'ennui; mais l'ennui conduit à l'impatience, & de l'impatience à la violence, je ne vois plus qu'un pas à l'abus cruel que trop souvent ils

sont & de leurs forces & des instrumens meurtriers dont ils arment leurs mains.

Je suis loin d'avoir ici en vue le petit nombre de chirurgiens sensibles & experts qui doivent inspirer la plus grande confiance. Mais il est rare, on n'en doit pas douter, que leur secours soit indispensable; & l'on peut mieux s'en passer encore dans le Pays-de-Vaud, que par-tout ailleurs depuis que notre Auguste Souverain s'est occupé avec la plus vive sollicitude & le plus grand succès des moyens de nous donner des sages-femmes éclairées, qui ont fait de bonnes études sur l'art dangereux, mais si utile, qu'elles exercent. Femmes honnêtes! femmes sensibles au cri de la pudeur! ne mettez donc plus en question, si les hommes sont plus propres que les femmes à exercer la partie chirurgicale des accouchemens!

CÉCILE PUDORINE.

## VARIÉTÉS.

*Extrait d'une Lettre de Londres. (Journal de Paris du 17 Octobre.)*

L'anecdote suivante, dont les détails nous sont parvenus par les dernières nouvelles de l'Inde, occupe beaucoup les esprits. Il y avait sur le vaisseau le *Comte Filtz-Williams*, un Anglais & sa niece qui, par la manière dont ils vivaient ensemble, firent croire aux autres passagers que leur liaison n'était pas bien pure. L'un d'eux s'en assura en les observant par une ouverture faite à la chambre destinée à l'oncle & à la niece; il ne cacha pas ce qu'il avait vu, & cette découverte fit un éclat qui ne put échapper aux deux amans. Ils restèrent enfermés pendant deux jours sans se montrer; le troisième, un bruit d'armes à feu, & des traces de sang qui coulait par la porte de la chambre, obligèrent de l'ouvrir.

On les trouva morts tous deux, chacun d'un coup de pistolet. On trouva encore des Lettres de la Dame, l'une au capitaine, pour le remercier de ses attentions; l'autre à celui qui avait divulgué le fatal secret, pour lui reprocher une cruauté si gratuite contre des personnes qui ne lui avaient fait aucun mal.

## A V I S.

Plusieurs personnes s'étant informées, au Bureau de cette Feuille, des moyens de se procurer des *tablettes de bouillon*, annoncées dans un des derniers N<sup>o</sup>., on les avertit qu'elles peuvent s'adresser, pour cet effet, mais en affranchissant leurs lettres, à M. *Fischer* Libraire à Lausanne.

## M O R T S.

Christian Louis Hagmeister, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

5 OCTOBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 13 minutes, & se couche à 4 heures 47 minutes.

La LUNE se leve à 2 heures après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
27 Octob.	1 1†	0 3 9†	0 1 0†	26. p. 4. lig. 1	26. p. 4. lig. 2	26. p. 4. lig. 7
28 . . .	0 8-	0 1 1†	0 1 0-	26. 5.	26. 4.	26. 3. 7
29 . . .	2 1-	0 0 0	0 1 7-	26. 7.	26. 3.	26. 5. 5
30 . . .	2 5-	0 0 7†	0 2 0-	26. 3.	26. 6.	26. 6. 0
31 . . .	1 3-	0 2 5†	0 0 9-	26. 5.	26. 4.	26. 2. 0
1 Nov.	3 1-	0 1 1-	0 2 8-	26. 3.	26. 3.	26. 5. 3
2 . . .	2 1-	0 0 0	0 2 1-	26. 5.	26. 4.	26. 5. 0

BELLES-LETTRES.  
É N I G M E.

**J**E fus de tous les tems, je meurs & je renaiss :  
 Je ne suis qu'un enfant, je ne vieilliss jamais,  
 Je suis esclave & Roi, j'étais avant ma mere.  
 Faible, fort & hardi, timide & téméraire ;  
 Jobéiss, je commande & cède tour-à-tour.  
 Les cœurs sont mes sujets, & les plaisirs ma cour.  
 L'Univers est soumis à ma vaste puissance,  
 Contre mes traits vainqueurs il n'est point de défense :  
 J'attaque le Héros couvert d'un triple acier,  
 Il tombe sur mes coups malgré son bouclier.  
 Par moi, le Misanthrope orgueilleux & sauvage  
 Au port de la sagesse a déjà fait naufrage.  
 J'enchaîné la raison, ou l'égaré à mon choix ;  
 Les Dieux mêmes, les Dieux fléchissent sous mes loix.  
 Invisible, par tout j'exerce mon empire :  
 Tout me trahit, un geste, un coup d'œil, un sourire,  
 Le besoin du bonheur fait parler mes desirs,  
 Et le bonheur enfin, couronne mes soupirs.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 27 Octobre 1791.

MESSIEURS,

Il doit être dans l'ordre des choses, que vous  
 annonciez à vos Lecteurs des ouvrages utiles ; mais

il l'est aussi, ce me semble, que vous leur fassiez même  
 connaître quelques productions agréables, où la va-  
 riété, la gaieté & l'instruction se trouvent réunies.  
 Tel est, par exemple, *l'Almanach Littéraire, ou*  
*Étrennes d'Apollon*, où l'on trouve ordinairement de  
 jolies pieces en prose & en vers, des faillies ingé-  
 nieuses, des variétés piquantes, & des anecdotes  
 curieuses. Il est vrai qu'il s'y en introduit quelques  
 unes d'un mérite assez mince, ou qui sont déjà très-  
 connues; mais c'est l'écueil de toutes ces sortes de  
 productions.

Permettez-moi, Messieurs, de vous donner quel-  
 ques citations de *l'Almanach Littéraire de 1791.*

Un homme de génie proposa, dans une société, de  
 distinguer par des marques honorables les femmes  
 honnêtes. " Ah ! dit une femme d'esprit, ne met-  
 tons pas les filles dans le cas de nous compter.

Un Lord s'adressa, il y a quelques tems, à un  
 prêteur sur gages, pour emprunter mille guinées  
 sur les diamans de sa femme, qu'il avait payés qua-  
 tre mille. Ce Seigneur dit à l'usurier. " Démontez  
 & numérotez les pierres, & faites-en monter de  
 fausses à la place; je ne veux pas que *Miladi* s'en  
 apperçoive. — Il est trop tard dit le prêteur, cela  
 est fait; *Miladi* vous a gagné de vitesse, & j'ai  
 acheté les diamans fins l'année dernière.

Un vieux militaire donnait à manger à une com-

Y y

pagnie très-nombreuse, son fils âgé de six ans, s'étant présenté pour s'asseoir à table; "Que faites vous, Monsieur, lui dit brusquement le père? Pour manger avec moi, vous avez la barbe trop courte". Honteux & chagrin, l'enfant se retira. La maman autant mortifiée que son fils, lui fait dresser une petite table, & ordonne qu'elle soit bien servie. Mais un gros chat ayant tenté plusieurs fois de dévaliser le jeune marmot, celui-ci perd patience, & lui donne de toute sa force, un coup de cuillère sur la tête: "Allez, lui dit-il, manger avec papa, vous avez la barbe assez longue.

En 1772, on trouva dans les sables de Russie, au soixante-cinquième degré de latitude, un Rhinoceros pétrifié. Ce Rhinoceros joint aux os d'Éléphant qu'on rencontre souvent en Sibérie, doivent donner beaucoup à penser aux Physiciens.

Quelqu'un conseillait à Madame de Longueville, d'aller à la cour, pour lui donner bon exemple. "Je ne ferais, dit-elle, lui en donner un meilleur que de la quitter".

Le Régiment de la Calotte prit naissance à la fin du règne de Louis XIV. *Torsac*, exempt des gardes-du-corps, était Colonel de ce plaisant Régiment, composé de personnes de tous états & de tous rangs, qui s'étaient signalées par d'éclatantes sottises. Le Roi, informé du progrès de cette plaisanterie, demanda un jour à *Torsac*, s'il ne ferait jamais défiler son Régiment devant lui? *Torsac*, en fièvre Calottin, répondit à Louis XIV: "Hélas! *SIRE*, il ne se trouverait peut-être personne pour le voir passer.

Quand *Voltaire* faisait sa plus sérieuse occupation de *Newton*: "Je tâche, s'écriait-il, de réduire ce géant-là à la mesure des nains mes confrères! Je mets *Briarée* en miniature.

M. le *Franc* avait composé sa tragédie de *Zoraïde*, d'après le plan de l'inimitable *Alzire*, dont quelqu'un lui avait fait le détail. *Voltaire* l'apprit: "changeons, dit-il, de mes *Américains* tout ce que ce *Monheur* là en a imité. Je ferai comme les gens qu'on a volés, qui changent les gardes de la serrure.

Les gens de Lettres, disait *Voltaire*, sont des oiseaux que chacun tire en volant, & qui ont bien de la peine à regagner leur trou, avec l'aile cassée.

Quelqu'un ayant dit devant Louis XVI, que M. *Turgot* n'allait jamais à la messe, M. de *Maupeou* repliqua sur le champ: "en récompense, l'Abbé *Terray* y allait tous les jours".

Le Docteur *Francklin* expliquait, par l'Apologue suivant, comment on peut corriger les défauts de son caractère avec de la patience & du tems. "Étais, dit-il, un jour dans l'atelier d'un *Taillandier*; j'y vis un homme qui vint y acheter une hache. L'ouvrier n'en avait très-bien poli que le tranchant & toutes les parties qui en sont voisines. L'acheteur

dit, qu'il voulait que le tout fut luisant. Le *Taillandier* repliqua qu'il fallait beaucoup de tems pour cela, & qu'il n'avait personne pour tourner sa meule. L'acheteur s'offrit à la tourner lui-même. Les voilà tous deux à la besogne. Après quelques momens, notre homme veut voir si le polissage s'avance. Il apperçoit bien peu de progrès: il se remet à la roue, & revient à diverses fois à un nouvel examen, qui lui fait entrevoir à peine quelques points luisans; enfin, las de tourner. "Ma foi, dit-il à l'ouvrier, je ne m'embarrasse plus de la polir davantage, je l'emporte comme elle est. C'est ainsi observait le législateur de l'Amérique, c'est ainsi que nous en sommes pour nos défauts; nous renouons bien vite à tourner la meule pour les corriger; mais j'ajouterai, que pourvu que la hache coupe bien, il n'est pas nécessaire qu'elle soit si polie.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Geneve, 1 Novemb. 1791.

Un événement désastreux pour une Famille honnête & respectable m'a trop profondément affligé, m'a trop profondément frappé, pour que je ne tente pas de contribuer autant qu'il me sera possible à en préserver d'autres familles. Le trait suivant, pourra tendre à ce but, & apprendre au Lecteur de quelle nature est l'événement dont je viens de parler.

Mademoiselle d'*Orléans* était très-belle, elle avait beaucoup d'esprit & le goût très-vif.

*Cauchereau*, l'un des meilleurs acteurs de l'Opéra, lui enseignait la musique. Il était comme Mademoiselle, doué de beaucoup d'esprit; il avait comme elle une charmante figure, & comme elle le goût très-vif.

Un jour que *Cauchereau* chantait à l'Opéra, avec beaucoup de passion, l'acteur avait l'œil fixé sur la jeune Princesse, qui était dans une loge, & la jeune Princesse sur lui. Elle oublie tout-à-coup qu'elle est à l'Opéra: & elle s'écria "ah! mon cher *Cauchereau*!"

La mere trouva l'exclamation de sa fille un peu trop forte; & sur le champ, elle la destina au couvent. Elle entra dans celui de Chelles, dont elle est devenue Abbessé.

Ce n'est pas la première fois que des maîtres de Musique ont abusé de l'accès qu'ils ont auprès des jeunes Demoiselles pour les séduire; & il est étonnant que des leçons si propres à énerver le cœur, à égarer l'ame, à donner des sensations & une espèce d'inquiétude si dangereuse ne soient pas plus surveillées. Mères prudentes! assistez donc aux leçons de Musique de vos filles, si vous ne voulez les exposer à de grands dangers; & croyez que je ne pourrais vous citer que trop d'exemples des malheurs

que la négligence de cette observation a produit dans pareils cas.

### LE SOLITAIRE.

... Quelle est cette maison que l'on voit au pied de la colline ? Me demanda le Marquis Florival, après les premiers compliments.

— C'est, répondis-je, l'habitation d'Eusèbe. A droite, vous pouvez distinguer son jardin, à gauche, un petit champ; au-delà, quelques prés. Tout est réuni, tout se touche. Un ruisseau sépare ses possessions, d'une vaste prairie; mais jamais ses desirs ne passent le ruisseau.

— "Fort bien... Mais en deçà, Eusèbe est-il heureux ?"

— Sans doute. Qu'ai-je besoin, dit-il souvent, d'un incommode superflu, lorsque j'ai le nécessaire... Je préfère mes vaches à de fringans chevaux, mes poules à des coqs-d'inde, mon jardin à un parterre, & les légumes qu'il me donne, aux plus brillantes fleurs... La rose répand, sans doute, un parfum agréable, mais j'aime mieux l'odeur du foin coupé.

— "A merveille... Mais son tems, qu'en fait-il?... Il le tue sans doute..."

— Non, il en fait son ami. Eusèbe se lève de grand matin; c'est pour lui, l'heure précieuse. Il parcourt son petit empire, voit les épis qui se forment, les arbres qui fleurissent, & par-tout la nature qui se développe & s'embellit. Ces merveilles glissent sur nos cœurs... Plus sage, Eusèbe les admire, il bénit la nature & revient déjeuner.

— "J'entends. Eusèbe est un penseur..."

— Non. Que la Lune soit habitée ou déserte, peu lui importe, si ses agneaux viennent à bien.

— "C'est un dévot, peut-être..."

— Moins encore. Il se garde bien d'approfondir les religieux mystères; il sent qu'il est, il sent qu'il n'a pu se produire lui-même; l'effet lui annonce une cause, & cette cause, il la fait dans Dieu.

Parvenu là, il promène ses yeux sur la campagne, à la veille de la moisson. Son champ lui promet cent épis, & il n'a jetté que cent grains dans la terre; un être a donc opéré cet accroissement prodigieux, car Eusèbe, depuis le tems de la semence, n'a rien fait, rien osé; cet être est donc bienfaisant, puisqu'il a voulu, & puissat puisqu'il a pu.

Mais, au-delà de son champ, il a aperçu d'autres champs encore; ceux-ci sont couverts d'une récolte semblable à la sienne... Un sentiment profond l'avertit, que là, la même cause a opéré, & que l'Être qu'il étudie, est universellement bon.

Ces seuls principes suppléent aux traités qu'il n'a pas, & il en déduit ces conséquences. Le pouvoir exige le respect; le bienfait mérite la reconnaissance.

ce... J'adore donc Dieu. Mais où est cet Être que je n'aperçois pas? Quels lieux choisirai-je, pour m'approcher de lui? Sera ce mon champ... ou ces champs au-delà?... Eh, qu'importe! Par-tout, je vois quelqu'un de ses bienfaits; par-tout, ses bienfaits m'annoncent sa présence; par-tout, sa présence a étendu la sphère du bonheur... Par-tout donc, j'adorerai mon Dieu.

Eusèbe, quatre ou six fois la semaine, tantôt plus, tantôt moins, sur un rocher, dans un bois, dans son champ, dans son lit, médite alors ces mots: "ô mon Dieu! en vain, mes bras eussent remué la terre, si tu ne l'eusses rendue docile à mes efforts! En vain; j'aurais jetté dans mon champ la semence; elle se serait étouffée sous le gravier, si tu n'avais voulu qu'elle rendit des fruits! Je ne t'avais pas prié de rendre cette terre féconde, & tu l'as couverte de bleds! Tu pourvus à mes besoins! Tu m'environnas de bienfaits!... Mon ame te remercie, & mon cœur brûle de reconnaissance & d'amour... Que te dirai-je maintenant, ô mon Dieu! que déjà tu ne saches! que te demanderai-je, que ta sagesse n'ait dès long-tems prévu! Tu connais l'appui qu'il faut à ma faiblesse... Être bon! il suffit".

— "Eusèbe, dites-moi, se montre-t-il quelquefois dans la ville?"

— Rarement. Sa cheminée lui plaît mieux que des tours, des portes & des hôtels. Tout ce galimatias l'embarasse, & il s'échappe comme il peut.

— "Mais enfin, l'on a des besoins..."

Eusèbe en a très-peu; & ses desirs ne l'obligent presque jamais à quitter son enceinte. A-t-il chaud? Il trouve un ombrage commode. A-t-il froid? Il tond une haye & des débris qu'il ramasse, il forme un grand feu. Lui faut-il un habit? Ses moutons à l'envi, lui présentent leur laine; du pain? Il en a dans ses champs. Du lait? Ses vaches lui en donnent; un livre enfin?... Mais, il a la nature, & dans ses pages toujours ouvertes, il trouve le bonheur.

— "Le bonheur?... Mais se porte-t-il bien Eusèbe?"

— Eh! sans doute. Il rejette les liqueurs qui empoisonnent nos tables, & les plaisirs de nos cités. Son sang est pur, son corps est sain; le grand air nourrit sa vie & la fatigue l'endurcit.

— "Mais l'ambition, la gloire, les desirs, cette envie de parvenir & d'amasser qu'il nous poursuit, sans relâche, n'a-t-elle pas aussi pénétré jusqu'à lui?"

— Oui... Eusèbe est ambitieux; mais entendons-nous. Eusèbe veut être sage, il veut être heureux; il désire de plus, que son petit troupeau prospère, que ses graines mûrissent, & que ses foins soyent secs à propos... Au-delà, il n'imagine pas de besoins; il ne voit que des sottises.

— « Et que dit-il des publiques affaires ? »

— Rien du tout. Il laisse au gré du pilote errer le gouvernail, & ne s'en mêle pas, paye sans murmures, la dime de son champ : car il dit, que la force publique ne repose que sur la contribution de tous. . . Et il achève son travail.

— « Mais, les plaisirs ? »

— Oh ! j'en conviens ; *Eusèbe* est homme de plaisir ! . . . Voyez-le, tantôt tracer un sillon dans la terre, tantôt mettre en grenier les fruits qu'il a cueillis, ici frapper l'épi d'une force nouvelle, plus loin, tondre les moutons favoris. . . Toujours réside sur les lèvres, le souris du bonheur. Et le soir. . . Aucun remords ne l'accuse ; il appelle le passé sans rougir ; il perce dans l'avenir sans crainte ; il s'endort. . . Aucun rêve fâcheux n'agite son sommeil ; il ouvre bientôt les yeux ; le matin est le tems de l'effroi. . . Mais il reprend, en chantant, l'ouvrage de la veille. . . Oh ! j'en conviens, *Eusèbe* est homme de plaisir ! . . .

— « Et l'amour, ce tyran de tout ce qui respire ! »

— L'amour ! . . . *Eusèbe* a vu la terre toujours féconde, lui rapporter des fruits, les plantes végéter, les fleurs des prairies s'entrelasser amoureusement, les troupeaux aussi céder à un instinct tendre. . . Une voix douce & secrète s'est insinuée dans son cœur ; il a aperçu la fin des êtres, il a senti le besoin de créer. . . *Eusèbe* a épousé la jeune *Lidorie*, & déjà dans le sein de son épouse, palpité un fruit de leur amour.

— Voilà un plaisant original ! dit légèrement le Marquis, en se mirant dans une glace, en rajustant sa frisure, & en sifflant un air.

— O *Eusèbe* ! m'écriai-je, pendant qu'il sifflait, quand pourrai-je avoir aussi une maisonnette dans le bois, me soustraire aux sottises des hommes, vivre libre, & mourir ignoré !

Par M. MIEVILLE.

## NÉCROLOGIE. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Les grands génies appartiennent non-seulement à leur patrie, mais encore à l'Univers entier, qui s'éclaire de leurs lumières. Je croisais donc, Messieurs, qu'il ne serait point hors de l'ordre des choses, que vous nous annonçassiez la mort des personnes illustrées par leurs talens, par leurs profondes connaissances, & de quelque nation qu'elles fussent. Par exemple, Madame *Macaulay*, Auteur anglais, mériterait assurément que vous lui consacraissiez un article. Cette illustre historienne, dont un des ouvrages a été traduit en français par les soins de *Mirabeau*, vient

de mourir. Mariée d'abord avec M. *Macaulay*, habile Chirurgien de Londres, elle a été beaucoup plus connue sous ce nom que sous celui de M. *Graham*, qu'elle épousa depuis & qui lui a survécu. Familiarisée dès l'enfance avec l'histoire des Républiques Grecque & Romaine, elle contracta le goût & l'habitude des vertus qui y sont célébrées. Ses dispositions naturelles nourries par l'étude, la méditation lui imprimant un caractère qui se peignait sur sa figure, dont la mâle austérité rappelait les traits de *Porcia*. Elle entreprit l'histoire de son pays à la période la plus intéressante de toutes, depuis l'avènement de Jaques I, en 1604, jusqu'à l'expulsion de Jaques II, en 1688. On fait combien cet ouvrage eût de succès. . . Elle donna ensuite un abrégé de l'Histoire d'Angleterre, jusqu'en 1704 ; elle a laissé, dit-on, l'histoire de la dernière guerre d'Amérique. . . Cette illustre historienne, était la sœur de M. *Sawbridge*, distingué dans le Parlement d'Angleterre, par des talens qui l'ont porté à la place de Maire. . .

## LIVRES DIVERS.

Nous nous empressons d'inviter & nos Libraires & nos Lecteurs à se procurer l'ouvrage suivant, annoncé dans le Journal de Paris, du 15 Octobre dernier. — *Méthode pour traiter toutes les maladies*, très-utile aux jeunes Médecins, aux Chirurgiens & aux gens charitables, qui exercent la Médecine dans les campagnes, dédiée au Roi, par M. *Vachier*, ci-devant Ecuyer, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, 14 vol. in-12, brochés, 35 liv. (argent de France) reliés 42 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue Michel-le-Comte, N°. 54 ; chez Méquignon l'ainé, Libraire, rue des Cordeliers, &c.

La Faculté de Médecine de Paris, dans ses quatre approbations, qui sont à la fin des tomes 3, 6, 10 & 14, fait les plus grands éloges de cet ouvrage ; elle dit, qu'il est le traité de pratique le plus complet qu'il y ait. . . ; que de tous les ouvrages de pratique qui ont paru jusqu'à présent, il est le plus propre à éclairer & à guider les jeunes Médecins ; qu'il leur est nécessaire. . . ; que les gens charitables qui exercent la Médecine dans les campagnes, que l'auteur a aussi en vue d'instruire, y prendront de bonnes idées sur cet art. . . ; qu'il sera de la plus grande utilité. . . ; que l'auteur mérite récompense, &c.

## MORTS.

Charles François Henri Crépin, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

12 NOVEMBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 23 minutes, & se couche à 4 heures 37 minutes.

La LUNE se leve à 8 heures du soir

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.
3 Nov.	3 1- 0	1 7- 0	3 8- 0	26. p. 3. lig. 1	26. p. 5. lig. 3	26. p. 5. lig. 3
4 . . .	2 0- 0	1 0- 0	3 9- 0	26. 5. 3	26. 6. 2	26. 6. 3
5 . . .	3 7- 0	2 1- 0	4 2 0	26. 6. 6	26. 6. 7	26. 6. 8
6 . . .	7 0- 0	3 7- 0	5 S 0	26. 7. 7	26. 7. 9	26. 7. 3
7 . . .	6 2- 0	3 9- 0	6 3 0	26. 9. 1	26. 9. 1	26. 9. 1
8 . . .	5 2- 0	1 0- 0	3 2 0	26. 9. 7	26. 8. 3	26. 9. 3
9 . . .	4 3- 0	2 1- 0	4 7 0	26. 10. 1	26. 11. 1	26. 11. 11

VARIÉTÉS.

RECETTE CONTRE LE SUICIDE.

Si votre esprit est rongé de chagrins, vivez; la sérénité & la joie peuvent encore luire sur votre ame.

Si vous avez été content & gai, vivez, & répandez généralement le bonheur parmi les hommes de votre connaissance.

Si les malheurs sont venus fondre sur vous par votre mauvaise conduite, vivez, & soyez plus prudent à l'avenir.

Si vous êtes malheureux par la faute des autres, vivez, vous n'aurez point de reproche à vous faire.

Si vous êtes indigent & sans ressource, vivez; la face des choses peut changer pour vous.

Si vous êtes riche & dans la prospérité, vivez, & jouissez de ce que vous possédez.

Si quelqu'un vous a injurié, vivez, son crime fera sa punition.

Si vous avez fait tort à un autre, vivez, & réparez-le par vos bons offices.

Si votre réputation est injustement attaquée, vivez, le temps réparera l'injure qu'on vous a faite.

Si les reproches sont bien fondés, vivez, & mériteriez mieux à l'avenir.

Si vous êtes dans l'obscurité, vivez, pour être un jour dans une situation plus heureuse.

Si vous acceptez un poste éminent & que vous jouissiez de la faveur du Prince, vivez, & conservez les honneurs que vous avez acquis.

Si vos succès n'égalent point votre mérite, vivez, pour jouir du plaisir de penser que vous en êtes digne.

Si, au contraire, vos succès sont au-dessus de ce que vous valez, vivez, & ne vous en enorgueillissez pas.

Si vous avez été négligent & inutile à la société, vivez, & réparez cela en vous rendant plus utile.

Si vous avez été utile & industrieux, vivez, & rendez-vous utile aux autres.

Si vous avez des ennemis implacables, vivez, & bravez leur malice.

Si vous avez des amis bons & fideles, vivez, pour faire leur bonheur & le vôtre.

Si vous avez été méchant & impie, vivez, & repentez-vous de vos fautes.

Si vous avez été fage & vertueux, vivez, pour l'avantage du genre humain.

Si vous croyez, enfin, à l'immortalité, vivez, & préparez-vous à en jouir.



Singularité chez quelques peuples.

Les Dames Anglaises ont coutume de dîner dans une Salle dont les fenêtres & la porte sont fermées avec le plus grand soin, & dont le plancher est cou-

vert d'un tapis de Turquie. Elles prennent toutes ces précautions de crainte de s'enrhumer. Mais elles vont souvent, après une longue pluie, souper sans conséquence, à minuit, dans un jardin humide, parce que c'est la mode. Ces Dames s'exposent à ce danger sans le redouter. Une Anglaise craint de se fatiguer quand elle traverse sa chambre à pied; elle sonne ses gens pour faire ramasser son mouchoir, & elle se promènera pendant deux ou trois heures, dans *Pall-Mall*, ou dans les Jardins de *Kenfington*, sans se douter qu'elle se fatigue.

Un Français opulent voyage enveloppé d'un *Vichouras*, dans une chaise-de-poste, dont il ferme toutes les glaces. Il a sous ses pieds une boule d'étain remplie d'eau bouillante; il porte des bottes fourrées, un gros manchon, un bonnet qui lui couvre les oreilles & qui se boutonne sous le menton. On voit le même homme se promener au Palais-Royal, dans le temps le plus froid, en habit de satin, en écarpins, & porter son chapeau sous le bras. Un Petit-Maitre pleure la mort d'un cheval ou d'un chien, & voit d'un œil sec le trépas de sa maîtresse.

Les Espagnols gardent les clefs des portes de leurs villes dans une guérite, au-déhors des murailles. Ils portent leurs œufs aux marchés dans des sacs, & leurs noix dans des corbeilles; ils vendent leur beurre à l'aune, & leurs liqueurs à la livre.

Un Anglais se tue avec réflexion, & sans regrets; un Français se tue sans réflexion, & se manque quelquefois par amour pour la vie. Un Lord assiste sans répugnance au supplice d'un criminel; un Français bien élevé détourne, avec horreur, les yeux de ce spectacle. Les Anglais copient, à Londres, les modes de Paris; les Français portent, sur les bords de la Seine, les modes Anglaises. Un Crocheteur Anglais dispute effrontément, à un Lord, le haut du pavé: (il y a tel Lord qui s'est vanté d'avoir terrassé, à coups de poing, douze porte-faix, les uns après les autres); un élégant & riche Français, du haut de son char doré, fait pleuvoir la boue sur le Peuple. Un Anglais se promène tranquillement dans les rues de Paris, même en temps de guerre; un Français court risque d'être insulté à Londres, même en temps de paix. Un Opéra porté jusqu'aux nues à Paris, est presque toujours sifflé à Londres.

Autrefois, on comptait, en Allemagne, parmi les Corps, celui des Maitres-Poètes. On obtenait la permission d'alligner des mots, comme celle de faire des habits, & afin de pouvoir rimer en paix, il fallait être inscrit sur les registres de la Communauté, qui était divisée en garçons Poètes, compagnons Poètes & Maitres Poètes. Le chef de cette vénérable compagnie était un Cordonnier, qui a laissé un gros livre.

#### *Relation d'un naufrage en pleine mer.*

Le *Gardien*, vaisseau Anglais, cinglait vers la nouvelle Galle Méridionale, au travers d'épais brouillards, lorsque le vent se renforça & dissipant les nuages, fit voir une île de glace: elle paraissait une montagne dont les contours étaient immenses: une masse de glace se détacha du haut d'une grande colonne qui s'élevait sur ses bords & tomba dans la mer avec fracas; la mer en fut émue, il s'en éleva une fumée épaisse. Cette vue inspira de l'effroi, & un brouillard qui se répandit autour du vaisseau en inspira plus encore. On trembla de heurter contre ces masses de glace qui voguaient à une si grande distance de toutes terres connues; on plaça par-tout des hommes adroits & attentifs pour y veiller. On s'en entretenait avec assez de tranquillité, lorsqu'un fracas épouvantable retentit jusques dans la cabane du capitaine & donna le signal du danger. Le lieutenant *Riou* courut sur le pont où tout offrait une scène d'agitation & de crainte.

Déjà l'avant du vaisseau paraissait enfoncé sous une montagne de glace qui couvrait la moitié du navire: on ne peut peindre l'effroi dont on était saisi. *Riou* seul déploya la plus grande énergie & une présence d'esprit qu'il ne perdit jamais. Le vaisseau commençait à couler: il fit enlever le gouvernail, & retarda ainsi sa perte; mais bientôt après le vaisseau frappa une masse de glace & la secousse le renversa presque, il alla heurter une masse qui brisa le derrière & souleva des planches; on le crut brisé; cependant il resta suspendu sur un roc de glace; il frappa contre l'île & l'on crut à chaque instant en voir tomber les pointes & leur choc engloutir chacun dans la mer avec elles. Le capitaine, les matelots se ranimerent, & à force d'activité & d'efforts, ils parvinrent à rétablir les voiles & à faire éloigner le vaisseau, ce qu'ils ne purent faire sans éprouver une secousse aussi violente que les autres. Le capitaine dirigea les voiles, le vent était fort, & bientôt la glace disparut à leurs regards.

L'espérance renaissait; mais on apprit que l'eau entraient dans le vaisseau. A l'instant on disposa les pompes, elles jouent, & cependant ne peuvent que retarder la perte; l'eau gagnait sur les pompes; on jeta presque tout, canons, provisions, dans la mer pour l'alléger: tout le monde était occupé à faire mouvoir les pompes, à les réparer, à jeter dans la mer, à chercher dans l'intérieur du vaisseau à boucher la voie d'eau, à l'affaiblir du moins en la couvrant de toiles. Deux jours se passèrent dans ce travail continuel, dans cette alternative d'espérance & de désespoir; mais enfin l'équipage fut accablé, ses forces étaient épuisées, la pluie, le froid roidifiaient les membres & augmentaient encore la faiblesse. On pompa avec moins de vigueur, & l'eau

s'éleva dans le vaisseau. Le lendemain l'abattement augmenta, on pompa moins, l'eau gagna davantage, l'espérance s'évanouit, les matelots cessèrent d'écouter les exhortations de leurs officiers, quelques-uns allèrent s'enivrer pour oublier leurs maux & se cacher l'avenir qui les attendait; quelques autres se résolurent à la mort & à la voir venir sans se tourmenter davantage pour l'éviter; d'autres demandèrent que les chaloupes fussent mises en mer & qu'on leur permit de s'y retirer. On le fit, on les munit de quelques provisions. Cependant *Riou* se montrait par-tout, excitait à faire des efforts & en faisait lui-même, déterminé à périr avec le vaisseau. "Je n'épargnerai rien pour sauver les autres, disait-il, mon devoir me le prescrit; mais si je ne puis sauver le vaisseau, ma résolution est prise, je ne le quitterai pas: & j'y mourrai dans mon poste".

Il ne se relâcha point quand il vit les matelots résolus de l'abandonner; il montrait un calme inaltérable: toujours actif, vigilant & humain, il pourvut aux besoins de ceux qui se retiraient dans les chaloupes & leur remit une lettre pour l'Amirauté, où il rendait justice à la patience, à la conduite honorable de tous ceux qui avaient servi sous lui: où il recommandait une sœur, une mère qu'il avait laissées à l'humanité de ses supérieurs, supposé qu'on estimât que ses services eussent mérité quelque souvenir & des soins.

On prépara les chaloupes avec le plus grand ordre, tandis qu'on voyait à chaque instant le vaisseau s'enfoncer. On s'en éloigna le cœur agité de mille sentimens qu'il est plus facile de se peindre que d'exprimer. On voyait *M. Riou* se promenant sur le quatrième pont, & paraissant jouir de voir les chaloupes s'éloigner, & ses compatriotes échapper à la mort. Le capitaine blessé dans les efforts qu'il avait faits pour sauver le vaisseau, était descendu dans les chaloupes avec les autres, & fixait ses regards sur son lieutenant, sur les malheureux qu'on abandonnait avec lui, & des larmes coulaient sur ses joues pâles. On s'éloignait, on échappait à la mort avec des regrets. La crainte de ne pouvoir encore se sauver, faisait que ceux qui étaient dans un des bateaux voulaient se jeter dans l'autre qu'ils croyaient ou mieux pourvu, ou plus fort contre la tempête que le sien; on se repoussait mutuellement, on se fuyait; on s'éloignait à la voile; le vaisseau ne paraissait plus qu'à moitié, le canot qui tâchait d'atteindre la grande chaloupe disparut, sans doute englouti dans la mer; une chaloupe cingla d'un côté différent de l'autre, on n'a su ce que devint l'une d'elles, il paraît que la plus grande où était *M. Clément*, capitaine du vaisseau, seule se sauva.

Et encore ceux qui échappèrent par elle à la mort payerent cher leur délivrance; ils ne vécurent pas

pendant tout le tems qu'ils furent sur la mer; ils ne mangeaient que pour ne pas mourir & furent forcés de se défaltrer, les uns avec l'eau de la mer, les autres avec leur urine. Un vent violent les mit au moment du naufrage: un jour de plus & ils ne pouvaient soutenir à la fois & la faim & leurs travaux; mais le 5 Janvier 1790, on aperçut à la pointe du jour un vaisseau à la voile. Avec quel transport on se le montre, avec quelle ardeur on se dirigea sur lui! Il les découvre, il vient à leurs secours, plusieurs de ses matelots se jettent dans la mer pour les amener sans dangers au vaisseau. C'était un vaisseau français qui, de l'isle de France, se dirigeait sur le cap de Bonne-Espérance. On s'empressa de les ranimer & de leur faire oublier leurs maux, & il aborderent tous ensemble, le 18 Janvier, à la Baye de la Table, au cap de Bonne-Espérance, d'où ils retournerent en Europe.

On sera cependant bien aise d'apprendre que l'intrepide *Riou* ne s'abandonna pas au désespoir lorsqu'il se vit abandonné; il redoubla d'activité, fit de nouveaux efforts, parvint à retrécir la voie d'eau, à vider en partie son vaisseau de l'eau qui le remplissait; il excita, il encouragea le zèle de ceux qui étaient restés avec lui, & ils parvinrent, après un travail qui tient du prodige, à sauver le vaisseau & à le ramener au cap de Bonne-Espérance où il arriva le 22 Février, trente-cinq jours après qu'une partie de son équipage y eut abordé sur le vaisseau Français.

## HISTOIRE NATURELLE.

### De l'âge qu'atteignent quelques animaux.

Les anciens Naturalistes ont écrit touchant le temps de la vie des animaux quantité de fables, qui ont pour le moins la vraisemblance & l'expérience contre elles. Tels sont p. e. les contes que l'on fait de brochets qu'on prétend avoir été trouvés dans des étangs avec des colliers de cuivre; on conserve à Heilbronn l'image d'un de ces poissons.

Il en est de même des cerfs qu'on a trouvés avec des colliers, qui dataient de plusieurs siècles, de sorte que plusieurs auteurs ont fait monter la vie du cerf à 300 ans. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'a fait jusqu'ici que peu d'observations certaines & justes, touchant la véritable durée de la vie des animaux. La table suivante est appuyée sur l'autorité & les observations de deux des plus grands naturalistes, c'est-à-dire, de Mrs. de *Haller* & de *Buffon*.

L'abeille, vit ordinairement 1 an. — Le Polype 2. — Le Grillon, 10. — L'Araignée, 1 & plus. — Le Scorpion, 1 & plus. — L'Ecrevisse de riviere, 20. — La Murène, 60. — La Carpe, 100 à 150.

— Le Brochet, 40 & plus. — Le Crocodile, 100 & plus. — La Tortue, 100 & plus. — La Poule, 10. — Le Paon, 24. — Le Rossignol & l'Alouette, 16 à 18. — Le serin de Canarie, sans accouplement, 22. — Le serin de Canarie, nichant chaque année, 10. — Le Pinçon, 23. — L'Autor, 40. — L'Oye, 50. — Le Cigne, 100. — L'Aigle, 100 ans & plus. — Le Perroquet, 110 & plus. — Le Lapin, 8 à 9. — La Chevre, 10. — La Brebis, 12. — Le Porc, 20. — Le Chat, 18. — L'Ecureuil, 7. — Le Lievre, 7 à 8. — Le Chien, 23 à 28. — Le Loup, 20. — L'ours, 20. — Le Renard, 15. — Le Lion, 60. — La Vache, 20. — Le Taureau, 30. — Le Bœuf de trait, 19. — Le Daim, 20. — Le Cheval, 25 à 50. — L'Âne, 25 à 30. — Le Chameau, 50 à 60. — Le Rhinocéros, pas plus long-tems. — L'Elephant, 150 à 200 & plus. — Le Dauphin, 30.

De tous les hommes, de l'âge desquels on a été convaincu de nos tems par des preuves authentiques, *Henri Jenkins* d'Ellerton en Angleterre, semble avoir atteint le plus grand âge, étant parvenu à celui de 169 ans.

## PHYSIQUE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

#### MESSIEURS,

J'ai souvent ouï affirmer que rien n'était aussi absurde que les précautions contre le tonnerre. Peut-être la plupart en prend, qui sont frappées de la plus grande inutilité; mais il en est, n'en doutons pas, qu'on ne doit pas négliger lorsqu'elles sont faciles à observer. Écoutons *Franklin*, sur cet objet, son opinion mérite toute confiance. "Une personne qui craint le tonnerre, & qui se trouve, pendant un orage, dans une maison qu'on n'a point préservé des effets de ce météore, fera très-bien de s'éloigner de la cheminée, des miroirs, de la boiserie, si elle est dorée, & des tableaux, s'ils le sont. La place la plus sûre est au milieu de la chambre (pourvu qu'il n'y ait pas au-dessus de lustre de métal, suspendu par une chaîne). Il faut s'asseoir sur une chaise, & mettre ses pieds sur une autre. Il est encore plus sûr de mettre au milieu de la chambre des matelats pliés en deux, & de placer les chaises dessus: car ces matelats ne conduisant pas la matière du tonnerre comme les murs, cette matière ne préférera pas d'interrrompre son cours, en passant à travers l'air de la chambre & les matelats, quand elle peut suivre le mur, qui est un meilleur conducteur. Mais lorsqu'on peut avoir un hamac (lit suspendu avec des cordes) soutenu par des cordons de soie, ou de laine, ou de crin, à une égale distance du plafond

& des murs de l'appartement, on a tout ce qu'une personne peut se procurer de plus sûr, dans quelque chambre que ce soit, & réellement ce qu'on peut regarder comme le plus propre à mettre à l'abri de tout danger de la part du tonnerre".

## LIVRES DIVERS.

*Alexis ou de l'âge d'or*, 8°. d'environ 200 pages. A Lausanne chez M. Fischer Libraire.

*Almanach général de tous les spectacles de Paris & des Provinces, pour l'année 1791, contenant une notice exacte de tous les spectacles de la Capitale, depuis l'opéra jusqu'aux cafés les plus célèbres. Les noms des directeurs, acteurs, musiciens, employés; la critique impartiale de toutes les pièces jouées à Paris en 1790; le nom des auteurs & compositeurs; l'emplacement & la description des salles; le prix des places; des anecdotes & des réflexions relatives à tous les spectacles en général, & à chacun en particulier; un tableau philosophique de l'utilité générale & particulière de chaque théâtre; de leurs succès relatifs, des obstacles qui peuvent s'opposer à leurs progrès, &c. &c. & généralement de tout ce qui contribue aux progrès de l'art dramatique en France. Ouvrage absolument nouveau dans ce genre, nécessaire à tous ceux qui ont des relations avec les théâtres; curieux pour tous les amateurs, & utile à tous les étrangers; par une société de gens de Lettres. A Paris, & se trouve à Lausanne chez M. Fischer Libraire.*

## A V I S.

*M. Gindroz l'aîné*, donne ses leçons publiques sur l'art de tenir les livres en parties doubles; il commencera, le 21 Novembre, un cours de mathématiques; & depuis le 20 courant, par permission supérieure, il donnera une leçon publique & gratuite par semaine, en faveur des artisans; on s'inscrit chez lui.

Le mot de l'Enigme insérée dans la précédente Feuille est l'Amour.

## M O R T S.

*Jean Jacob Verrot*, fils mineur.  
Un enfant mâle, mort avant le baptême.  
*Mme. Louise Stoupan*, femme de *M. Jean Louis Fensterot*, négociant, bourgeois de Lausanne, âgée de 58 ans.  
*Marianne Pache*, fille mineure.  
*Jeanne Elisabeth Troupay*, veuve de *Jean Pierre Tailen*, de Lausanne, âgée de 84 ans.  
*Marianne Benggelis*, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

19 NOVEMBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 32 minutes, & se couche à 4 heures 28 minutes.  
La LUNE se leve à 11 heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.											
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.							
10 Nov.	4	3-	0	1	2-	0	2	0-	0	26. p.	11. lig.	0	26. p.	10. lig.	0	26. p.	9. lig.	1
11 . . .	3	3-	0	2	0-	0	2	1-	0	26.	6.	1	26.	7.	1	26.	8.	1
12 . . .	2	2-	0	1	0-	0	1	1-	0	26.	7.	1	26.	7.	3	26.	8.	8
13 . . .	3	2-	0	0	8-	0	2	0-	0	26.	5-	3	26.	3.	1	26.	5.	9
14 . . .	2	0-	0	0	0	0	1	1-	0	26.	7.	3	26.	7.	2	26.	8.	2
15 . . .	2	1-	0	0	6†	0	1	0-	0	26.	6.	11	26.	3.	2	26.	3.	1
16 . . .	3	1-	0	0	9†	0	1	0-	0	26.	4.	1	26.	5.	1	26.	5.	0

BELLES-LETTRES.

*Le petit malheureux.*

**P**RENEZ pitié d'un petit malheureux,  
Chargé tout seul du soin de son vieux pere.  
Ils n'ont hélas! pour subsister tous deux,  
Qu'un peu de pain qu'on donne à leur misere.  
Plaignez leur sort, prêtez leur vos secours;  
C'est à regret que ma voix vous implore:  
De longs travaux l'un a rempli ses jours;  
Pour travailler, l'autre est trop jeune encore.  
Soyez touché de leur sort malheureux;  
Prenez pitié de l'enfant & du pere.  
Ils n'ont hélas! pour se nourrir tous deux,  
Que la pitié qu'inspire leur misere.

*Etrennes pour les personnes de tout âge & de toutes conditions. Pour l'an de grace 1792. A Lausanne, chez J. P. Heubach & J. A. Fischer, Avec privilege de LL. EE.*

Ces Etrennes enrichies de gravures & plus volumineuses que ne le font ordinairement ces sortes d'ouvrages, parurent l'année dernière pour la première fois & ont eu un grand succès. Cette suite a, pour le moins, autant de droits à en attendre.

Lorsque nous annonçames les premières, nous crumes devoir prévenir qu'elles renfermaient quelques articles de politique qu'il ne fallait peut-être pas lire sans précaution: nous ne ferions point fondes à faire aujourd'hui la même observation; mais nous le ferions à croire que les éditeurs sont secourus de quelque homme de Lettres, de goût & très-éclairé.

Le frontispice de ce petit ouvrage représente les treize Cantons, par leurs armes sur une toile que Mars & Minerve tiennent étendue; au bas est l'innocence, sous la figure d'un enfant à genoux, & la fidélité sous celle d'un chien, tenant une clef entre ses pattes. L'œil de la Providence éclaire les treize Cantons; les deux colonnes qui représentent les dix alliés de la Suisse & les sujets qui y sont désignés par les guirlandes qui couronnent le tout. On voit dans le lointain la Cathédrale de Lausanne, une échappée du Lac & des Montagnes de Savoye.

Les autres estampes représentent divers costumes Suisses, & font une suite intéressante à celles qu'on a eues dans les précédentes Etrennes.

On ne peut pas s'attendre à nous voir donner une analyse d'une telle production où est répandue la plus grande variété; l'on nous permettra peut-être de nous restreindre à faire quelques citations prises au hazard.

Quoique revêtu d'un titre qui n'annonce pas tou-

jours, bien s'en faut, un ouvrage d'instruction, celui-ci en présente souvent. La partie qui traite de la Géographie y est bien rédigée. Nous allons en rapporter les articles où il est fait mention de la Chine & du Thibet.

### D U T H I B E T.

De la Bucharie il s'étend jusqu'à la Chine. Il a 500 lieues du levant au couchant, 320 du Sud au Nord: c'est un pays élevé d'où descendent grand nombre de rivières qui arrosent la Chine & l'Inde. Le Gange y prend sa source: on le divise en petit Thibet, Boutan; le Lassa ou grand Thibet, le Si-fan & le pays de Kokonor.

Le petit Thibet est abondant en fruits, sur-tout en melons; on y trouve du cristal, on y recueille du musc & de la laine. Eskerda en est la capitale.

Le Boutan est fertile en grains dans ses vallées & la pente de ses montagnes; l'air y est froid & les hivers longs; ses habitans sont hardis & guerriers, son roi est vassal du Dalai-Lama, & réside à *Latak* ou *Tasséy-Seddein*.

Le Lassa est partagé par une chaîne de montagnes; c'est un pays nud & désolé, le climat en est très-froid, ses habitans sont petits & ont un beau teint. C'est là que réside le grand Lama; il gouverne ses états avec la puissance absolue que donne la religion sur des peuples ignorans. *Lahassa* en est la capitale; mais il réside à *Putola* ou *Patélis*, vaste palais sur une montagne: ses habitans commencent en une espèce de vaches particulières au pays, remarquables par leur longue queue garnie de poils très-recherchés, en laines, en musc, en or qui se trouve dans le sable des rivières, & en rhubarbe. Leur Dieu est connu sous le nom de *La*; c'est le Foë des Chinois, & le Dalai-Lama n'est que ce Dieu même qui paraît & disparaît tour-à-tour.

Les deux autres parties du Thibet dépendent du Dalai-Lama pour le culte, & des Chinois pour le temporel; mais les mœurs & les montagnes dont ils sont environnés rendent cette dernière dépendance peu sensible.

### D E L A C H I N E.

On ne remonte à l'origine de cet empire qu'en rencontrant un nuage de fables qu'on ne peut écarter; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il est un des plus antiques qui existent. Il touche à l'empire Russe, à la Tartarie, au Tunquin, & par-tout ailleurs à l'Océan: sa surface est d'environ 500 mille lieues carrées, & sa population d'environ 150 millions d'habitans; sur cette vaste étendue, le sol, les productions, le climat ne peuvent être les mêmes:

chacune de ses provinces a ses avantages particuliers; y recueille tout ce qui est nécessaire à la vie, tout ce qui peut la rendre douce: on y remarque de beaux lacs & de grands fleuves. Le lac de *Tung-ting-hu*, dans la province de *Huquang*, a plus de 80 lieues de tour. Le grand fleuve ou *Takiang*, traverse tout l'empire, ainsi que le *Whang ho*, ou fleuve jaune, sur lequel on voit des îles flottantes couvertes de huttes.

Le gouvernement y est représenté sous l'image d'une grande famille dont l'empereur est le père: cette doctrine n'en rend pas l'administration plus douce; mais elle l'assure & la facilite. Les revenus publics se payent partie en argent, partie en denrées; le laboureur n'a pour lui que la moitié de ce qu'il recueille; tout y est impôt, douane & défense: on en estime le total 180 millions d'onces d'argent: on y entretient 700 mille fantassins & 200 mille cavaliers; mais ces soldats ne sont redoutables que par leur nombre.

Leurs arts sont anciens, mais imparfaits; ils ne perfectionnent rien. Leur commerce intérieur est très-actif; l'extérieur n'est presque rien. On y suit différentes religions; celle des Lettrés & de leur grand Docteur Confucius est seule raisonnable; les autres ne sont fondées que sur des fables absurdes, & n'exigent qu'un culte absurde lui-même. En général le Chinois est un peuple faux & poli, dur & fripon, humain dans ses actes extérieurs.

Il serait inutile de parcourir les différentes provinces de cet empire; disons seulement un mot de ses principales villes.

Sa capitale est *Peking* ou *Chan-tyen*; son enceinte est de 6 lieues, & sa population d'environ 1,600,000 âmes. Elle a un observatoire, un grand nombre de palais, parmi lesquels on distingue celui de l'empereur, aussi grand qu'une ville & où vivent 32 à 14000 hommes; ses environs sont embellis par une multitude de jardins & de maisons de plaisance.

*Nan-king* était l'ancienne capitale; elle a, dit-on, encore 12 à 14 lieues de tour; mais une grande partie n'en est point habitée, ses temples, ses palais se détruisent ou sont déjà détruits. On y fait beaucoup de livres; son commerce est assez actif, & on y va regarder encore une vaste tour de porcelaine. *Canton* est une de ses villes les plus opulentes & les mieux peuplées: une belle rivière lui a formé un vaste port; elle a 3 lieues d'enceinte & 160,000 habitans; c'est la ville la plus commerçante de l'empire. Près d'elle est le bourg de *Fo chan* dont l'enceinte est égale à la Seine, peuplé d'artistes & de commerçans.

Voici une citation de la partie qui contient des pièces de poésies.

## L'AGE DU BONHEUR.

Dans le monde nos premiers ans.  
Sont dirigés par l'innocence :  
Qu'elle est heureuse notre enfance !  
Toujours croire est sa jouissance,  
Et tous ses rêves sont charmans ;  
Combien sa joie est vive & pure !  
Il lui semble, du sein des jeux,  
Que tous les cœurs sont vertueux,  
Qu'ils sont fermés à l'imposture.  
Mortels, qui nous ouvrez les yeux,  
Hélas ! vous êtes bien coupables :  
L'on perd tout, quand on voit mieux,  
On perd ces prestiges aimables  
Par qui les hommes sont des dieux.  
Ah ! rendez-moi, s'il est possible,  
L'opinion que j'eus de vous ;  
Sur la foi d'une erreur paisible,  
J'aimais à vous estimer tous :  
Je regrette un bandeau si doux :  
La vérité m'est trop pénible.

Dans une autre Feuille nous pourrions citer quelques-uns des traits, bons mots, ou anecdotes qu'on lit dans cet ouvrage.

## VARIÉTÉS.

Un mariage tel qu'il y en a très-peu assurément, fut célébré il y a quelque tems avec toute la gaieté militaire, à St. Hypolite, district de Colmar, dans le département du haut Rhin. Le Caporal d'une Compagnie était une femme ; elle servait depuis cinq ans. Les nouvelles de sa famille lui apprirent qu'elle avait hérité d'un bien assez considérable. Ce Caporal alors a fait connaître son sexe & a donné la main à son Lieutenant.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Ne pourriez-vous pas, Messieurs, faire usage dans un de vos Numéros, de la note suivante, que je trouve dans l'An 2440, de M. Mercier. — Elle le condamne bien dans sa conduite actuelle. — Mais les auteurs, à Paris sur-tout. Ah ! Messieurs :

Quand on les lit, on les croit des géants,  
Quand on les voit, c'est de minces pignées.

“ Si Platon revenait au monde, ses regards tomberaient sans doute avec admiration sur les républiques Helvétiques. Les Suisses ont excellé dans ce qui fait l'essence des républiques, c'est-à-dire, dans

la conservation de leur liberté sans rien entreprendre sur celle des autres. La bonne foi, la candeur, l'amour du travail, cette alliance avec toutes les nations qui est unique dans l'histoire, la force & le courage entretenus dans une paix profonde, malgré la différence des religions : voilà ce qui devrait servir de modèle aux peuples & les faire rougir de leurs extravagances.

Une pauvre femme, âgée de 61 ans, est devenu grosse, à Paris ; l'on y parle actuellement beaucoup de cette moderne Sara, qui a exposé son cas étrange à l'Ass. Nat. pour la supplier de l'aider dans sa misère.

MÉDECINE.  
AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Les engelures ne sont pas dangereuses ; j'en conviens, Messieurs, mais cependant quand on n'y porte pas remède de bonne heure, elles deviennent très-difficiles à guérir : elles peuvent même quelquefois attirer la suppuration & la gangrène dans la partie malade.

Lorsque cette incommodité se déclare, & que les démangeaisons commencent à se faire sentir, il faut faire usage d'une décoction de l'herbe appelée *piéd d'oie*, dans laquelle on mêlera une quantité suffisante d'eau végeto-minérale. On s'en lavera les pieds plusieurs jours de suite ; & l'on aura soin de résoudre les humeurs par quelques fomentations, pour ouvrir les pores de la peau avant qu'elle soit ulcérée.

On employe à cet effet différens remèdes ; tels que de la saumure de bœuf, l'eau salée, les bains froids ou la neige, dont on frotte la partie malade. Mais ces remèdes ne seraient pas suffisans, si le mal était parvenu à un plus haut degré ; dans ce cas on prescrit différens remèdes, tels que la décoction de ravens gelés, le vin bouilli avec du sel & de l'alun, réduits en cataplasme avec la farine de seigle, du miel, du soufre, de l'encens, réduits en liniment avec de la graisse de porc. — On a beaucoup vanté le remède suivant. Une pinte de vin blanc, une once d'alun ; faire bouillir le tout un moment, & s'en laver. En voici un autre dont j'ai vu d'excellens effets. De l'huile de lauriers deux onces, du miel ordinaire une once, de la thérbentine, demi once.

Ce que j'ai prescrit pour les pieds, convient & peut s'employer également pour les mains. Ces remèdes sont sur-tout utiles lorsque les engelures ne sont pas entamées ; dans un N°. suivant, je parlerai de celles qui le sont.

## ÉCONOMIE.

Nous avons indiqué dans cette Feuille, plusieurs moyens vantés pour détruire les chenilles ; il est un autre animal qui ne cause guères moins de ravage, & dont il n'importe pas moins de préserver ses jardins, ses vergers & ses champs ; c'est la limace. (*Limax agrestis. L.*) Elle se multiplie prodigieusement, & dans une seule nuit, elle dévaste les semis sur couche, ou dans les planches, lorsque les plantes commencent à poindre.

La limace a des ennemis naturels, la grenouille & le crapaud. Celui qui voudrait donc introduire une colonie de grenouilles dans son jardin, & ne serait pas persuadé que le remède serait pire que le mal, s'en verrait bientôt débarrassé. On peut aussi se servir, avec autant de succès, de jeunes canards de trois semaines, qui sont avides des limaces, & n'en laissent pas où ils en trouvent. Ce moyen est excellent, tant que les canards sont encore jeunes, & on peut être assuré, qu'ils ne font aucun mal aux plantes : mais dès qu'ils sont parvenus à la moitié de leur croissance, il faut bien se garder de les introduire dans un jardin. Il est encore un autre moyen qui, peut-être, est préférable à tous les autres. On place dans les allées, dans les fourches des chemins, sur les endroits vides de planches, entre les pieds des plantes, des briques ou morceaux de briques, des pierres plates, des morceaux de bois, &c. Tous les matins, avant midi, on les leve, & l'on trouve toujours une quantité considérable de limaces qui se sont réfugiées dessous pour éviter le soleil ; il est facile alors de les tuer ; on se représenterait difficilement, avant de l'avoir éprouvé, quel nombre on en détruit ainsi, pendant quelques jours seulement.

Les pucerons sont aussi des ennemis qu'on n'a pas pu parvenir à détruire, & même dont il est bien difficile de diminuer le nombre. Ils ont cependant fourni à M. Krause, Jardinier fleuriste à Berlin, un moyen de sauver les plantes de leurs ravages. Il apperçut que dans un semis de choux, aucun des nouveaux plants n'était attaqué, tandis qu'un plant de radis qui était au milieu était couvert de pucerons qui le rongeaient. Il en conclut que cette nourriture convenait beaucoup mieux à ces insectes, & que quand ils l'avaient, ils ne songeaient pas à s'en procurer une autre. Depuis ce moment, il a toujours eu soin de semer des radis auprès, ou au milieu même des plantes qu'il voulait garantir des pucerons & ce moyen lui a constamment réussi. La plante qu'on leur sacrifie n'est pas même perdue, puisqu'ils n'en dévorent que la tige, & que nous n'en mangeons que les racines.

## PHYSIQUE.

Les Européens en arrivant au Mexique y trouvent une étrange coutume. Un Empereur, dès qu'il était élu, était obligé de jurer, que durant son règne, les pluies tomberaient à propos, les rivières ne causeraient point de ravages, les campagnes n'éprouveraient point de stérilité, &c.

Le commun des hommes s' imagine qu'un météoriste contracte un semblable engagement. Mais tout ce qu'on doit attendre de lui, se borne à ce qu'il donne des règles de prévoyance sur les changemens de tems. Ses prédictions mêmes ne sauraient être rigoureuses, sur-tout pour chaque lieu, parce que les causes générales qui agissent sur le globe, sont souvent modifiées par des causes locales.

Ces observations nous ont paru devoir précéder les probabilités de changemens de tems que nous allons indiquer.

Les probabilités que le tems changera à chaque point lunaire, sont dans les rapports suivans :

Nouvelles lunes . . . . .	6	: 1.
Premiers quartiers . . . . .	2½	: 1.
Pleines lunes . . . . .	5	: 2.
Derniers quartiers . . . . .	2½	: 2.

C'est-à-dire, qu'on peut parier, par exemple, six contre un, qu'une nouvelle lune amène un changement de tems. Et de même des autres, selon le rapport marqué dans la table.

Le lever, le coucher de la lune & ses passages au Méridien, au-dessus & au-dessous de l'horison, servent de règle pour augurer les heures des pluies.

Le tems se détermine à la pluie aux couchers & aux levers, & se détermine au beau tems à ses passages au Méridien.

On remarquera que lorsqu'il fait des journées de pluie, il y aura une suspension de mauvais tems aux environs des passages de la lune au Méridien.

Il pleut plus de jour que de nuit, & plus souvent le soir que le matin. Les mouvemens brusques dans le baromètre annoncent un tems de peu durée, & alors même en montant, ils présagent le mauvais tems.

## M O R T S.

Un enfant mort, en venant au monde.

Elizabeth Freymond, veuve de Daniel Guex, de Moudon, âgée de 71 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

26 NOVEMBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 39 minutes, & se couche à 4 heures 21 minutes.

La LUNE se leve à 3 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
10 Nov.	2 0-	3 0†	1 0†	26. p. 5. lig. 0	26. p. 4. lig. 3	26. p. 4. lig. 2
11 . . .	1 0-	5 2†	2 1†	26. 3.	26. 2.	26. 2. 0
12 . . .	0 3†	6 2†	2 1†	25. 10.	25. 9.	25. 8. 1
13 . . .	1 1-	3 3†	2 3†	26. 1.	26. 2.	26. 2. 5
14 . . .	1 0-	4 2†	2 5†	26. 3.	26. 3.	26. 4. 0
15 . . .	0 0-	4 4†	2 1†	26. 4.	26. 5.	26. 7. 3
16 . . .	2 0-	2 0†	2 0†	26. 8.	26. 8.	26. 9. 10

BELLES-LETTRES.

*Etrennes helvétiques & patriotiques, pour l'an de grace 1792. A Lausanne, chez Henri Vincent.*

NOUS ne pourrions revenir sur les justes éloges que continue à mériter ce petit ouvrage, sans répéter ce que la classe éclairée de ses Lecteurs a du plaisir à observer. C'est qu'il est bien écrit, qu'il doit intéresser vivement tous les amis du bien, tous les véritables patriotes, tous ceux qui aiment une variété utile, amusante & instructive.

Le frontispice représente, cette année, une vue de Lausanne, prise depuis le sentier au-dessus des *Eaux-Minérales*, tendant au bois de Sauvabelin. Cette estampe paraît mieux soignée que ne le sont ordinairement celles qu'on trouve dans ces sortes de productions.

Les Rédacteurs ont continué dans ce N°. le morceau inséré dans les *Etrennes* de l'année dernière & qui est intitulé: *Course à Pied* dans la Suisse intérieure, en Juillet 1790. Cette relation décele en plus d'un endroit l'observateur sage & instruit, le Philosophe impartial & d'un commerce agréable: nous n'en citerons qu'un fragment. . . "Un peu plus loin, entre la Reufs & la petite rivière de Buntze, se trouve le village de Wilmergue... c'est dans son voisinage que deux fois les Suisses ont combattu les uns con-

tre les autres, en 1656 & en 1712: ceux qui furent vainqueurs dans la première de ces batailles furent vaincus dans la seconde. Je ne vis point cette plaine fatale sans un pénible serrement de cœur... je me sentis oppressé des tristes souvenirs de ces guerres civiles, qui font autant honte à notre nation, que ses guerres contre les étrangers lui font honneur... je maudis le fanatisme, qui fait servir la Religion d'un Dieu de paix à armer des freres les uns contre les autres... puis, je me consolai par la ferme persuasion que la Suisse est maintenant trop éclairée sur ses vrais intérêts, pour que jamais pareilles scènes s'y répètent. Si les deux blocs de rocher qu'on rencontre à l'extrémité du champ de bataille y ont été amenés par les vainqueurs, comme un trophée ou un monument de leurs succès, c'est ce que j'ignore. . . mais ce que je fais, c'est qu'il faudrait en faire deux autels, l'un consacré à l'OUBLI, l'autre à la CONCORDE".

*Une traduction du plus ancien Traité d'alliance perpétuelle entre les trois premiers cantons, en 1291.* Ce morceau est suivi d'éclaircissements curieux & utiles.

*Drapeaux donnés par les Papes aux Suisses.* Cette notice, qui doit avoir coûté beaucoup de recherches & de peine à l'auteur, présente des faits qui honorent notre nation & sont ignorés d'un très-grand nombre d'entre nous.

Parmi les anecdotes qui sont presque toutes intéressantes, est celle-ci. "Les factions qui désolèrent l'Angleterre sous le règne orageux de Marie, forcèrent une foule d'Anglais à s'expatrier : plusieurs se retirèrent à Zurich, à Bâle, à Genève, & principalement dans le canton de Berne ; trente familles s'établirent à Arau, & vingt-cinq à Lausanne. On déploya à leur égard cette hospitalité qui de tout tems a caractérisé notre nation ; sans décider s'ils avaient tort ou non, on n'écouta en faveur de ces fugitifs que la voix de l'humanité... on se garda bien de faire du nom de leur parti une insulte pour les chagriner, de leur battre sans cesse les oreilles par des chansons qui tournassent en ridicule leurs infortunes, de leur parler de l'échaffaud où plusieurs de leurs parens avaient perdu la vie par les fureurs de la faction contraire ! Non... on s'efforça d'adoucir la rigueur de leur sort ; on les plaignit du ton de l'intéressé le plus tendre ; chacun se disputa le plaisir de leur être utile : en un mot, les Suisses les traitèrent comme ils auraient voulu être traités, si une révolution les eût chassés de leur patrie. Aussi de retour bienôt après dans leurs foyers, sous le règne d'Élisabeth, ces Anglais en conservèrent un souvenir plein de reconnaissance ; ils écrivirent des lettres de remerciemens aux villes qui les avaient si bien accueillis, & ne contribuèrent pas peu à rendre le nom de Suisse honorable dans leur pays, & à faire naître cette affection qui attache leur nation à la nôtre."

L'article *Bienfaisance*, est une courte relation du terrible incendie qui, le 2 Avril 1790, consuma en moins de deux heures 34 maisons & 26 granges ou écuries, avec les meubles, une partie des bestiaux, les grains, les fourrages des possesseurs. Cet exposé vient à l'appui de l'observation qu'ont faite déjà les Editeurs de ces *Étrennes*, c'est qu'il n'est aucun pays où les malheurs publics, comme incendies, inondations &c., soient plus vite & plus facilement réparés qu'en Suisse.

*Notice sur la Société Helvétique d'Olten, du 7 & 8 Juin 1791.* Nous extrairons cet article & le donnerons dans un de nos prochains N°. ; nos Lecteurs ne pourront que nous en savoir gré.

En examinant la carte du comté de Neuchâtel, l'auteur fut surpris de voir le signe d'une bataille au village de Coffrane : curieux d'en connaître les détails & les suites, il a feuilleté les vieilles chroniques du pays ; & y a puisé des faits très-intéressans, dont il nous donne une notice qui lui acquiert des droits à la reconnaissance de ses Lecteurs. (Cette bataille eut lieu, le 13 Décembre 1295).

Nous avons du regret de ce que l'espace auquel nous sommes soumis ne nous permet pas de citer, & la notice de la *treizième séance de la Société Hel-*

*vétique d'Arau, le 18 & le 19 Septembre 1791, & plusieurs pièces de poésies qu'on lit avec intérêt. Il en est une, intitulée : Élegie faite le 15 Juillet 1791, sur le tombeau de mon frère à Bex, & dont nous donnerons l'explication qui la suit dans l'ouvrage même". Cette pièce est une faible imitation d'une Élegie allemande en onze strophes, que M. Escher de Berg a faite à l'occasion de la fin tragique de son frère cadet, & qui se trouve imprimée dans le dernier N°. du *Museum Suisse* de Zurich : il l'a composée à Bex, où il était allé pour rendre les derniers devoirs à cet intéressant jeune homme, qui trouva la mort en tombant, en Juin dernier, du sommet d'un rocher de Col de Balme en Valais. Ceux qui savent l'allemand doivent lire cette pièce dans la langue originale : elle est du ton le plus tendre & le plus touchant ; & le cœur du frère s'y montre autant que celui du Poète. Cet accident funeste n'est point le seul de ce genre arrivé cette année en Suisse. Le 19 Juin dernier, M. J. George Steiner, fils unique de M. Steiner, Conseiller à Vintherthour, redescendant du Rigibert à Art, dans le canton de Schwytz, s'égaré, tombe du haut d'un escarpement de roc, se casse l'épine du dos, & meurt le 14 Juillet suivant, au milieu de sa famille désolée de la perte de ce jeune homme, qui donnait les plus grandes espérances. Tout dernièrement encore, M. Jetzler, Architecte de Schaffouze, homme doué de grands talens, & connu par son goût pour les sciences physiques & par de longs voyages entrepris pour s'instruire, part de sa ville natale, dans le dessein de visiter le haut Appenzel : il ne revient point au tems qu'il avait fixé ; on l'attend en vain, sa famille fait faire des perquisition ; elle apprend par hasard, qu'on a enterré depuis peu dans les montagnes de ce Canton, un inconnu trouvé mort au fond d'un précipice : on découvre la fosse, on ouvre la bierre, & c'était lui... Il a été universellement regretté dans sa patrie, qui n'oubliera point sans doute qu'elle doit à son zèle infatigable la fondation d'une maison d'orphelins..."*

Nous nous sommes abandonnés avec plaisir à parler de ces *Étrennes*, à en donner une notice plus longue que leur petit volume ne semblait nous le prescrire. Mais nos Lecteurs doivent savoir combien le mérite de la plupart des ouvrages est indépendant de leur volume.

## É C O N O M I E.

BIBLIOTHEQUE *physico-économique, instructive & amusante*, année 1791 ou dixième année, contenant des mémoires, observations pratiques sur l'économie rurale ; les nouvelles découvertes les plus intéressantes dans les arts utiles & agréables ; la

*description & la figure des nouvelles machines, des instrumens qu'on peut y employer d'après les expériences des auteurs qui les ont imaginées; des recettes, pratiques, procédés, médicamens nouveaux externes ou internes, qui peuvent servir aux hommes & aux animaux; les moyens d'arrêter & de prévenir les accidens, d'y remédier, de se garantir des fraudes; de nouvelles vues sur plusieurs points d'économie domestique, & en général sur tous les objets d'utilité & d'agrément dans la vie civile & privée, &c. &c. On y a joint des notes (critiques) que l'on a cru nécessaires à plusieurs articles, avec des planches en taille-douce, 2 vol. in-12. A Paris chez Buisson, 1791. Prix, 3 liv. chaque volume relié, & 2 liv. 12 s. broché, franc de port par la poste dans tout le royaume.*

M. Majendie recommande, d'après son expérience, la culture de la plante appelée *vulpin*, qui fournit de très-bonne heure un excellent fourrage vert. Il a fait semer, le 3 juin, de cette graine sur sept arpens de terre, dans la proportion de quatre boisseaux par arpent, joints à 8 livres de trefle rampant. Dès le mois d'octobre, ces gramens ont nourri jour & nuit dix bœufs maigres d'Ecosse, & dix chevaux pendant la nuit seulement, l'espace de trois semaines.

M. Struve a multiplié par boutures les bonnes espèces d'arbres fruitiers. "On choisit (dit-il) une terre bien travaillée & bien meuble, & l'on y enfonce au printemps des boutures faites du bois de l'année précédente. On les fait entrer en terre aussi profondément qu'elles le peuvent sans éprouver de gêne; car il faut avoir soin que l'écorce ne se détache pas du bois, ce qui nuirait au succès de l'expérience. On a soin d'arroser de tems en tems le terrain avec de l'eau de fumier mêlée d'eau, & d'arracher les mauvaises herbes lorsqu'elles deviennent trop abondantes. Au bout d'une année ou deux, ces boutures ont un assez grand nombre de racines pour pouvoir être levées sans danger; on coupe la partie de la tige qui est sous les racines, & on les transplante en Octobre ou en Novembre, dans une terre bien préparée, ayant soin d'étendre les racines horizontalement. On continue de les arroser de tems en tems".

Il faut couper des boutures avant que les boutons à feuilles commencent à s'ouvrir. On peut laisser quelques-uns de ces boutons dehors, & l'on doit préserver la pépinière de la grande ardeur du soleil.

Un abus très-commun chez les laboureurs de certains cantons, c'est de laisser quelquefois plusieurs mois leurs étables sans le monder. La pourriture du fumier, de l'urine, des excréments, exhale des vapeurs fétides qui ne peuvent qu'être fort nuisibles aux bestiaux, & leur cause souvent, sur-tout aux chevaux, des maladies funestes.

A l'imitation des Suédois, M. Ivart a traité les tiges de houblon, comme celles du chanvre & du lin, & a fait diverses expériences sur la filasse qu'il en a retirée, & sur les usages auxquels elle est convenable. Il en infère que l'on peut utilement appliquer aux houblons des préparations données au chanvre.

On a fait de très-bon savon avec 25 livres d'huile de pavot blanc, 25 livres de graisse de cheval ramassée dans une voierie, & 25 livres de lessive des favonniers. Toute autre graisse animale est aussi bonne que celle de cheval: mais ce savon, en séchant, perd environ un sixième de son poids, les 75 livres ci-dessus ayant été réduites à 69. On l'a marbré en bleu, comme celui du commerce, avec le tournesol en pain réduit en poudre grossière, & mélangé avec la pâte de savon.

Une expérience de plus de 15 années, a convaincu un cultivateur que le galega donne un fourrage dont les chevaux & les bêtes à cornes sont très-avides, & qui produit beaucoup de lait excellent.

Un autre avantage bien précieux; c'est qu'au pied de sa racine, le galega pousse des drageons dont on fait de nouveaux plants qui rapportent dès la première année. Il faut voir dans l'article même, la culture de ces plants, soit que la graine les donne, soit qu'on les forme de drageons.

La gelée, la germination, font perdre une grande quantité de pommes de terre que M. Nivert a trouvé le moyen de conserver. Il les expose à la gelée jusqu'à ce qu'elle les ait attaquées à fond; ensuite il les fait dégeler en les suspendant dans un puits, à une chaleur douce, jamais à celle du feu. Quand elles sont bien dégelées, il en exprime l'eau sous une presse grossière; ainsi écrasées, elles se pelent aisément. Alors il faut les faire sécher sur une forte claie dans un four d'où le pain est tiré.

M. Jolivet décrit un procédé économique, en faveur de la classe du peuple qui n'a pas le moyen d'acheter du vin naturel, pour en préparer un artificiel sain & bon avec du grain. Nous en avons déjà fait mention dans cette Feuille.

Le sieur Frédéric Riedel a imaginé un procédé par lequel, avec du pastel mêlé d'une très-petite quantité d'indigo, il produit des couleurs bleues aussi belles & aussi solides qu'avec de l'indigo seul, & il fait autant d'ouvrage en un jour que, de la manière usitée jusqu'ici, on en fait en quatre. Ceux qui désireront avoir des éclaircissements sur cette découverte, pourront s'adresser à Paris, à M. Creutzer, secrétaire de M. l'envoyé de Danemarck, rue de Choiseul, N°. 3.

Les tableaux de velours font aussi une nouvelle invention bien singulière & bien intéressante. M. Grégoire (dit le rédacteur) exécute sur le métier

des tableaux en velours de soie, des miniatures dont la perfection est étonnante. Il a obtenu, en conséquence, des grâces du roi & du gouvernement. Des commissaires nommés pour examiner ces procédés, en ont fait un rapport très-avantageux. Dans ces tableaux, les sujets sont exécutés en même tems que l'étoffe, de sorte que, celle-ci faite, il n'y a plus à travailler, ni à retoucher l'ouvrage. Les couleurs sont extrêmement solides, & on ne peut les enlever, même en passant très-fort un linge sur l'étoffe. Si on la mouille, il y a des couleurs qui se déteignent, d'autres qui changent un peu.

### VARIÉTÉS.

FRAGMENT sur l'emploi du tems ; dont l'auteur est un jeune homme de dix-huit ans.

La lune venait de se lever ; sa douce lumière invitait l'homme à sortir de ses demeures étroites, à jouir de la nature & du spectacle d'une belle soirée. Je laissai long-tems errer au hazard mes pieds, & les dirigeai enfin, du côté de notre lac, qui embellissait le paysage que je venais admirer.

Sa surface doucement agitée, se formait en vagues murmurantes, qui après avoir parcouru un léger espace, venaient se briser contre le rivage, s'y perdre, & faire place à d'autres qui y disparaissaient à leur tour. C'est ainsi, me disais-je, que les races humaines paraissent un instant sur la scène mobile de l'Univers, s'y accumulent, s'y pressent, & souvent aussi agitées que les vagues bruyantes, vont se briser comme elles... contre la mort. Mes réflexions se portèrent sur l'instabilité de la vie & la rapidité du tems. Je fus m'asseoir au fond d'un berceau champêtre, formé des mains de la seule nature, & dont la douce obscurité favorisait mes paisibles méditations.

Les rayons de la lune qui pénétraient le feuillage, le murmure lointain des vagues, la vue du firmament azuré & parsemé de brillantes étoiles. Un vent léger agitait les arbres voisins, tout portait dans mon cœur une douce émotion, quelques feuilles déjà sèches s'en détachent, tombent & vont couvrir la terre. Ainsi, m'écriai-je, ainsi l'homme se détache de la chaîne des êtres ; agité durant quelques instans, de même que la feuille sur le rameau qui la porte ; comme elle, il tombe & disparaît.

Ah ! si l'homme pouvait profiter des leçons que la nature lui offre sans cesse, s'il pouvait réfléchir sérieusement sur la rapidité avec laquelle tout passe, tout s'écoule, comme il ménagerait ce tems dont il est si souvent prodigue ! Jeune homme, qui commence ta carrière & qui vois dans l'avenir une longue suite de jours dont la fin te paraît si éloignée, défabules-toi, tes jours s'écouleront aussi rapidement

que l'éclair qui luit dans la nue, & si tu les as consumés dans les vains plaisirs, les jouissances mensongères & frivoles, les regrets, les remords empoisonneront ta vieillesse malheureuse & feront ton supplice. Alors, hélas ! tu voudrais pouvoir rappeler ces instans que tu as perdus inutilement ou que tu as passés dans le vice. Vains desirs, regrets inutiles ! tes crimes te restent... le tems seul a disparu...

O homme ! veux-tu donc enchaîner ces momens si rapides ; consacre-les à des travaux utiles, des actions vertueuses, des actes de bienfaisance. Ce tems une fois écoulé, ne sera pas perdu pour toi ; tu en jouiras encore par le spectacle des heureux que tu auras fait, des connaissances dont tu auras enrichi ton esprit, & des vertus dont tu auras orné ton cœur. Ta vieillesse s'écoulera douce & paisible comme la soirée d'un beau jour ; elle s'embellira du souvenir de ta vie utile & vertueuse, un doux calme t'accompagnera sans cesse, il charmera tes derniers instans.

Par F. G....

### MÉDECINE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Permettez-moi d'ajouter un remède de plus contre les engelures à ceux indiqués dans votre dernière Feuille.

Je l'ai trouvé publié dans les Papiers Anglais, il y a dix-huit ans. La facilité de son usage me le fit essayer, & il me guérit. Je l'ai indiqué depuis à une infinité de personnes, qui toutes s'en sont bien trouvées ; c'est donc avec confiance que je le donne au Public, d'autant plus, qu'il ne peut y avoir le moindre danger à s'en servir.

Ce remède est la teinture de Benjoin, qui se trouve dans chaque Pharmacie. On s'en frotte légèrement les parties attaquées, deux, trois fois par jour, ou davantage, si on le peut commodément. Des bains tièdes préalables hâtent son efficacité. On continue jusqu'à la guérison, qui s'ensuit au bout de huit, dix à quinze jours, suivant le degré du mal. *Mais il ne faut jamais s'en servir lorsque les engelures sont ouvertes.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

S. T.

### MORTS.

Susanne Corbaz, fille mineure.

Jean Bayer, d'un lieu près d'Augsbourg, âgé d'environ 60 ans, Valet d'écurie à l'Ours.

Un enfant venu mort au monde.

Marianne Amaron, femme de Jean Pierre Audibert, de la Corporation Française, âgée de 60 ans.

Jeanne Etienne Martin, de Lausanne, âgée de 65 ans.

Jeanne Marie Noblet, veuve d'Henri Borut, de Prangins, âgée d'environ 80 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

3 DÉCEMBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 55 minutes, & se couche à 4 heures 11 minutes.  
La LUNE se leve à 6 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
10 Nov.	2 0†	0 5 2†	0 4 0†	26. p. 9. lig. 10	26. p. 10. lig. 3	26. p. 9. lig. 10
11 . . .	1 0†	0 4 0†	0 3 3†	26. 10.	3 26. 11.	0 26. 11. 10
12 . . .	0 0†	0 5 2†	0 4 3†	26. 10.	7 26. 7.	3 26. 7. 0
13 . . .	1 0†	0 3 1†	0 2 1†	26. 7.	0 26. 8.	1 26. 7. 2
14 . . .	1 0†	0 3 3†	0 2 2†	26. 6.	3 26. 6.	0 26. 6. 0
15 . . .	0 1†	0 3 3†	0 1 1†	26. 6.	7 26. 6.	8 26. 6. 0
16 . . .	2 0†	0 2 8†	0 1 2†	26. 6.	1 26. 5.	11 26. 6. 1

## BELLES-LETTRES. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

**Q**UOIQUE je ne sois pas A\*\*\*\*\*, Messieurs, ne me croyez pas pour cela dévoué aveuglément à toutes les idées faugrenues que l'amour d'une liberté illimitée fait éclore chez nos voisins; n' imaginez point, par exemple, que je chanterai la doctrine étrange de nos jeunes fous, qui ne veulent admettre dans les conditions aucune égalité; car dans ce cas, je serais bientôt obligé de faire mes fouliers, & je vous avoue que n'ayant pas pour cet état, les talens du baron de Tott, je courrais risque de marcher nû-pied. Voici une Fable à ce sujet.

Certain Marchand, soi-disant Philosophe,  
Sur l'égalité des états,  
Avait tant réfléchi qu'il n'en démordait pas;  
Et qu'à tous les passans faisant mainte apostrophe,  
A peine en sa boutique il leur cédait le pas.  
Un Duc entra: "combien l'aune de cette étoffe?"  
Mon ami, lui dit-il, c'est tant.  
De ce ton familial le Duc fort mécontent,  
Sans rien acheter se retire.  
Ces gens, reprit notre homme, on a beau faire & dire,  
Ont la prétention de valoir mieux que nous..  
Repliez cette étoffe, allons, dépêchez-vous;

(Quittait à son garçon qu'il tenait ce langage.)  
*Vous vous y prenez gauchement!*  
» Gauchement! le plaisant visage!  
» Parbleu, c'est à toi-même à faire cet ouvrage,  
» Puisque c'est pour toi que l'on vend".  
Le Marchand dit tout bas: je conçois maintenant,  
Qu'entre tous gens égaux l'on fait mal ses affaires.  
On a besoin au tems présent,  
D'être guéri de bien d'autres chimères.

*Dénonciation aux Français Catholiques, des moyens employés par l'Assemblée Nationale, pour détruire en France la Religion, par le Comte d'Entraigue: 1 vol. 8, de 270 pages, chez Durand l'aîné & Comp., à Lausanne.*

Le masque tombe, l'homme reste.  
Et le Héros s'évanouit.

C'est ainsi qu'après la lecture de cet écrit aussi éloquent que sagement raisonné, on lève le voile de dessus le projet destructeur des ambitieux qui gouvernent actuellement la France. "Braver les tyrans, dit notre auteur, fut toujours la vertu des citoyens: démasquer le délire, l'impiesité, les attaquer, les poursuivre est le devoir d'un Citoyen Chrétien". Il ferait trop pénible & trop accablant de fonder avec notre

auteur les profondeurs de l'abyme ; contentons-nous, pour faire connaître la justesse de ses idées & l'exactitude de son style, de citer le portrait qu'il nous donne d'un Philosophe assez malheureux de son vivant, & que les soi-disant Philosophes de nos jours ont si mal compris après la mort.

“ Au milieu de ce siècle, parut tout-à-coup, à l'époque de la vie où la foule des écrivains quitte la plume, un homme qui pour la première fois en armait son invincible main. Ce puissant génie, formé par l'adversité, avait dans le fort de ses disgrâces & dans la plus cruelle indigence, abreuvé son cœur de tous les charmes qui entourent la vie des Illusions célestes du sentiment & de l'amour. Epris des attraits de la vertu & de l'amitié pendant quarante années, son cœur ne put jamais s'en défendre, & son ame résista par son seul penchant aux corrupteurs, qui dévinaient son génie, voulaient l'armer contre la Divinité même. Cette ame si belle, si tendre, si aimante, avait besoin d'un Dieu pour l'aimer. Elle l'aurait créé & l'eût fait adorer, si cet Univers eût été dévoué à l'athéisme. J. J. Rousseau, quand le bonheur de la vie obscure se fut éloigné pour jamais de lui, jetté au milieu des Philosophes, les aima & fut les juger. Cet œil si pénétrant descendit dans les abymes de leur conscience ; il y devina cette doctrine intérieure avant qu'elle lui fut connue. Et quand enfin Diderot l'eût instruit, de l'horreur qu'elle lui inspira, n'acquiesça à la Divinité, le plus zélé, le plus soumis, le plus invincible de ses défenseurs ”.

“ Indécis sur l'opinion qu'il devait avoir de ses amis, attaché par le sentiment, quand la chaîne de l'estime fut brisée, Rousseau, trop grand pour avoir des maîtres, trop fier pour vouloir en être protégé, trop élevé au-dessus des hommes pour vouloir les tromper, jetta un coup d'œil sévère sur ce peuple avili qui remplissait le temple des sciences & des lettres ; & n'apercevant d'abord que les dangers de leur amour propre & le péril de leur doctrine, il senta dans la carrière des écrivains, en homme supérieur à son talent même ; & qui en méprisait l'éclat, parce qu'il en connaissait les dangers ”.

“ Après son premier discours contre le danger des sciences, lancé dans la carrière, indigné contre tous les genres de tyrannie, il devoua sa vie à rendre les hommes bons & religieux ; & entraîné par son sentiment, s'il commit de grandes erreurs, lui-même en plaça le correctif, & le Ciel ne voulut pas qu'une ame si pure fut même soupçonnée ”.

Abhorré des Philosophes, dont il devint le plus terrible fléau, son génie planait sur leurs têtes coupables : son regard était pour eux la foudre du Ciel. Mais enfin, réunis contre cette ame aimante, ils l'attaquèrent par le seul côté qui l'attachait à la

terre, par la tendresse de son cœur ; & ces lâches, à force de cruauté & de calomnies, parvinrent à jeter un voile sur ses yeux, à égarer sa raison, & à le désespérer, en lui persuadant que sans cesse sous leur puissance, il endurait dès cette vie, l'enfer des ames vertueuses, & se voyait à la merci des tyrans, des lâches, des scélérats ”.

“ Ce grand homme épris des charmes de la liberté, livré à son génie, en traça les attraits idéals, avec cette plume qu'il reçut du Ciel ; mais pour le tourment des Athées qui siègent à l'Assemblée Nationale, ce grand homme avait un cœur, & ce cœur vertueux abhorrait le crime & connaissait les scélérats. A côté des élans de son indomptable imagination, se plaçaient les vertus de son cœur ; & en parlant de la liberté, il faisait abhorrer leurs crimes & leur tyrannie ”.

“ Insulté par les Philosophes pendant sa vie, loué par l'Assemblée Nationale après sa mort, également malheureux dans tous les tems, il laissa, pour assûrer sa gloire, l'exemple de sa vie & ses écrits consolateurs, où fut écrite sa justification, & la sentence des pervers qui s'étaient de ses principes pour opprimer & détruire ”.

Les portraits de Voltaire, Raynal, Necker, & du Grand Frédéric, sont également frappants, & ornés de cette magie de style, qui distingue M. le Comte d'Entraigue, & le montre digne d'avoir été l'amî & l'élève du bon Jean Jacques.

( *Note des Rédacteurs* ) Cette notice nous a été communiquée, par M. R\*\*\*el.

## VARIÉTÉS.

*Société Helvétique d'Olten, du 7 & 8 Juin, 1791.*

( *Extrait des Etrennes Helvétiques, pour 1792.* )

M. le Conseiller de Mechel de Bâle, qui devait être président cette année, se trouvant absent, il a fallu en élire un autre ; comme c'était le tour de Bâle de le fournir, tous les membres de la Société Helvétique dans ce canton, s'assemblèrent le 8 Mars dernier, pour en choisir un autre, selon l'usage en cas pareil ; l'unanimité des suffrages désigna M. le Colonel Frey, Chevalier de l'ordre du Mérite. . . choix d'autant plus naturel, que ce respectable militaire est un des fondateurs de la Société, & que rien ne pouvait être plus agréable à cette assemblée que de se voir encore une fois, trente & un ans après sa fondation, présidée par un de ces zélés citoyens, à qui elle est redevable de son existence : d'ailleurs, en même tems, que ce choix était un devoir pour ceux qui le faisaient, c'était un hommage rendu aux vertus patriotiques, & aux talens littéraires de celui qui en devint l'objet.

La Société a réuni cette année onze membres de Zurich, six de Berne, quatre de Lucerne, huit de Bâle, six de Soleure, trois de Mulhouse, & un honoraire, en tout trente-neuf. Elle compta de plus huit artistes étrangers & soixante & quatorze Suisses, savoir, de Zurich douze, de Berne (ville & canton) trente-trois, de Lucerne six, de Bâle onze, de Soleure six, de la principauté de Neuchâtel & Vallengin deux, des Bailliages médiats de Berne & Fribourg un, du Freyempter un, de la partie Helvétique de l'Evêché de Bâle deux: car il est à présumer que c'est par erreur qu'on a mis dans les actes annuels de la Société, imprimés à Bâle en Allemand, ces deux derniers parmi les étrangers, puisque l'un était de la Neuveville & l'autre de la Prévôté de Moutiers en Grand Val, & par conséquent du nombre des combourgeois de Berne, ils ne peuvent & ne desirent être regardés dans la Société que comme Suisses.

M. le Colonel Frey ouvrit à titre de président la séance, par un petit discours plein de sensibilité, dans lequel il rappelle d'une manière touchante le souvenir de son digne ami, feu M. Iselin, secrétaire d'état de la république de Bâle, à qui nous devons la première idée de l'établissement de la Société Helvétique: puis on lut un essai historique de M. le Conseiller de Méchel, sur la naissance & les progrès des beaux Arts en Suisse, dans lequel il fait mention des principaux artistes qui ont honoré la patrie, depuis Holbein jusqu'à nos jours: quoique les bornes d'un seul discours n'aient pas permis à l'auteur d'entrer dans de grands détails sur ce riche sujet, néanmoins il en dit assez, pour instruire plusieurs des auditeurs & pour les intéresser tous.

La séance du mercredi fut suivant l'usage destinée aux lectures des morceaux faits par les divers membres: M. le Conseiller Fueslin de Zurich, n'ayant pu se rendre à Olten, au grand regret de toute la Société, fit lire un fragment très-curieux de notre histoire dans le seizième siècle; intitulé: *Expédition des Suisses pendant l'hiver dans le Milanais*. M. le Trésorier Hirzel de Zurich, communiqua aussi un discours, lu dans une assemblée des payfans de son Canton, à l'occasion de l'adjudication de dixmes, en 1790: discours qui porte l'empreinte de l'esprit & du cœur de ce digne magistrat, si connu par ses divers ouvrages patriotiques, & si cher à tous les vrais amis de la nation. M. Escher de Berg, aussi de Zurich, lut des réflexions sur la liberté & l'amour de la patrie, dans lesquelles il pose les bornes entre la liberté & la licence, que tant de gens prennent l'une pour l'autre; il apprécie par la tranquillité dont nous jouissons, la sagesse & la douceur de nos gouvernemens & leur attache le cœur, en présentant à la reconnaissance le tableau du bonheur que cha-

que citoyen honnête peut goûter chez nous à l'abri des loix. Ce discours plein de pensées justes & énergiquement exprimées, fut accueilli avec un intérêt d'autant plus vif, que dans ce moment on ne peut prendre trop de précautions contre les novateurs, qui insultent au-dehors notre constitution, ou qui cherchent à la troubler au-dedans. Ce morceau a été imprimé à Bâle, chez M. Haas; & il serait à désirer qu'une traduction française le rendit d'une utilité plus générale à toute la Suisse. Enfin, M. Bridel, pasteur à Bâle, lut une partie d'un poème, en vers français, intitulé: *Berthold, Duc de Zéringue*, dont plusieurs contretiens imprévus lui ont fait différer la publication jusqu'à l'année prochaine.

Comme un grand nombre des membres de la Société repartent ordinairement le jeudi grand matin, & qu'il en restait fort peu pour l'élection du président & la réception des nouveaux membres, l'assemblée générale trouva à propos de porter au mercredi, à sept heures du soir, la séance qui se tenait jusqu'alors le jeudi matin, concernant cet objet, & ce changement fut statué pour l'avenir. Le tour de donner un président étant celui du Canton de Berne, on élut en conséquence pour 1792, M. Meyer, citoyen & Conseiller de la ville d'Arar, on fixa selon l'usage l'assemblée prochaine à Olten, au mardi & mercredi avant Pentecôte, & l'on admit dans la Société vingt-quatre Suisses, dont la plupart étaient présens pour la troisième fois; voici la liste de ces nouveaux membres.

De Zurich six, MM. H. F. Escher secrétaire des revenus ecclésiastiques, Conrard Escher de Keffikon, Landolt Justicier, Meiff Justicier, d'Orell Adjudant général, Schintz Ministre du St. Evangile.

De Berne (ville & canton) neuf, MM. Fisch Ministre du St. Evangile, Huntzicker Major, Im-Hoof Docteur en médecine, Kasthenhofer Secrétaire du conseil de santé, Kuhn Professeur en droit & historien de la patrie, C. F. R. May de Schoöflland, Rengger Docteur en médecine, P. Sutter, C. Wild Secrétaire des commissions.

De Lucerne quatre, MM. Mahler Major, Th. Muller Professeur, Rufconi Administrateur pour l'abbaye de N. D. des Hermites, & Stalder Curé de Romoos, dans l'Entlibuch.

De Bâle deux, MM. Bauhofen Membre du conseil Souverain, & Falckner Professeur en droit.

De Soleure deux, MM. Bleyer Curé de Cappel, & F. Suri Capitaine.

De Mulhouse un, M. Jérém. Köchli.

La Société décréta de plus des remerciemens à M. Reichard, conseiller privé de S. A. S. le prince de Saxe Gotha, pour la brochure qu'il a publiée il y a quelques mois, sous le titre d'*Adresse d'un Allemand aux Suisses patriotes...* & certes, il les méritait: car

au milieu de cette multitude d'écrits incendiaires qui nous assaillent de tout côté, tant de la part des folliculaires du dehors, que des bouteux du dedans, il était consolant de voir un étranger, sans autre intérêt que celui de notre repos, se lever du fond de l'Allemagne pour nous rappeler notre bonheur, nous retracer nos devoirs, & nous préserver de cet esprit également contagieux en morale & en politique, qu'on ne cherche que trop à répandre dans quelques contrées de notre patrie.

Oltén vit les mêmes plaisirs que les années précédentes, embellir la Société de 1791, parce que les mêmes sentimens d'union & de patriotisme s'y retrouvèrent chez tous les assistans; les entretiens roulèrent sur les intérêts de la Suisse, & non sur des affaires qui lui sont étrangères... les lectures comme les conversations tendirent toutes à inspirer amour de la patrie, obéissance aux loix de nos pères, subordination à l'autorité légitimement établie ou reconnue par eux, & non à détruire ces véritables bases de notre félicité publique... les repas, où régnerent la cordialité & la gaieté Helvétiques, finirent par des santés nationales, qui ne furent ni des insultes, ni des satyres contre nos Gouvernemens... aucun des assistans ne songea à louer les autres pays en dénigrant le sien, encore moins à faire adopter des signes d'associations différens de ceux qui sont établis parmi nous.

Après le dîner du mardi, la majeure partie de la Société s'embarqua sur un grand bateau, avec une bonne musique: on fit le long des beaux rivages de l'Are une promenade charmante jusqu'à Arau; on entra dans cette jolie ville au moment où la compagnie des *cadets volontaires* allait faire ses exercices; & ce ne fut point sans une vive satisfaction, que l'on vit ce nouvel établissement du patriotisme de ses habitans se soutenir & prospérer.

N'oublions pas de dire qu'il fut de plus arrêté, qu'à l'avenir le secrétaire lirait les noms des membres enlevés par la mort: hélas! nous ne pensions guères que nous aurions à pleurer cette année la perte d'Escher de Berg le cadet, après nous être réjouis l'année dernière de sa réception dans la Société, & que nous frissonnerions de pitié & d'effroi, en apprenant que tombé du haut des rochers du col de Balme, il avait payé de sa vie un voyage aux Glaciers de Savoye...

## M É D E C I N E .

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Je vous ai annoncé, Messieurs, un remède ptes-

que toujours sûr, contre les engelures ouvertes, soit aux pieds, soit aux mains; le voici.

Prenez un vieux soulier, faites le brûler jusqu'à calcination, mettez le en poudre, mêlez le avec de l'huile rosat, & appliquez le sur la partie malade.

Pour former cette pommade, on prend une demi-once du cuir d'un vieux soulier, calciné, deux gros de litharge; on broye long-tems le tout dans un mortier de plomb; ensuite on y ajoute suffisamment d'huile rosat, pour faire une pommade. Je vous le répète, Messieurs, ce remède est excellent; il ne m'a jamais manqué, & j'en ai fait faire usage à plus de cinquante personnes.

## L I V R E S D I V E R S .

*Essai sur les plus fréquentes maladies des dents, & les moyens propres à les prévenir & à les guérir. Par M. Colondre, Chirurgien Dentiste, Citoyen de Geneve, 1791. A Geneve, de l'Imprimerie de Bonnard, & se trouve à Lausanne au Café-Littéraire.*

Nous avions déjà plusieurs ouvrages d'un grand mérite sur l'objet, dont Monsieur Colondre vient de s'occuper, cependant, nous osons le dire, le sien nous manquait encore. Il est moins étendu que ceux qui l'ont précédés, il est de nature à pouvoir être utile à tous; le style en est ce qu'il devait être, simple & facile; on y trouve de la clarté dans les idées, on le lit sans fatigue. Les femmes auxquelles il est particulièrement destiné, pourront le consulter, en poursuivre la lecture, sans être repoussées par un étalage d'érudition qu'elles se plaignaient de rencontrer dans de pareilles productions; elles le consulteront donc & le liront avec fruit. Nous avons cru rempli un devoir en annonçant ce livre à nos Lecteurs, comme un de ceux que souvent il importe d'avoir sous sa main, & dont on doit se savoir gré d'avoir fait l'acquisition.

## E R R A T A .

Dans le dernier Numéro, première colonne, ligne dix-neuvième. *Je laissai long-tems errer au hazard mes pieds. Lisez: je laissai long-tems errer au hazard mes pas.*

## M O R T S .

Sieur Léonard Pradier, Citoyen de Geneve, âgé de 68 ans.  
 Susanne Baraud, veuve d'Etienne Gorgerat de Buffigny, âgée de 69 ans.  
 Jaques Samuel Regamey, Citoyen de Lausanne, âgé de 35 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

10 DÉCEMBRE 1791.

Le SOLÉIL se leve à 7 heures 48 minutes, & se couche à 4 heures 12 minutes.

La LUNE se leve à 1 heure du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
1 Déc.	1 0†	0 5 3†	0 3 0†	26. p. 5. lig. 3	26. p. 6. lig. 2	26. p. 6. lig. 5
2 . . .	3 0†	0 6 3†	0 2 5†	26. 7.	3 26. 7.	3 26. 6.
3 . . .	1 0†	0 4 4†	0 3 3†	26. 6.	5 26. 8.	2 26. 8.
4 . . .	2 0†	0 5 3†	0 4 2†	26. 8.	8 26. 8.	2 26. 9.
5 . . .	3 0†	0 6 5†	0 3 0†	26. 7.	3 26. 7.	2 26. 7.
6 . . .	2 0†	0 2 3†	0 1 0†	26. 7.	0 26. 7.	1 26. 8.
7 . . .	1 0†	0 2 5†	0 1 0†	26. 6.	1 26. 5.	1 26. 5.

## BELLES-LETTRES. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 4 Novembre 1791.

**A**VEZ-vous lu, Messieurs, la traduction que nous a donnée M. l'Abbé Gaudin des roses de Saady? C'est un des monumens les plus précieux de la Littérature des Arabes. Un grand nombre de morceaux m'en ont frappé par leur morale, entr'autres ceux-ci.

“ Je vis un jour sur le haut d'une maison, des vases pleins de roses nouvellement cueillies; elles étaient attachées avec du gazon. Ciel! m'écriai-je, cette vile plante est-elle faite pour se trouver dans la compagnie des roses? Le gazon me répondit humblement: pourquoi voulez-vous me priver de l'honneur que je reçois? Je ne prétends disputer à la rose, ni son éclat, ni son parfum; mais nous sommes nés dans le même jardin, & nous appartenons au même maître”.

“ Un homme avait un ami qui fut élevé au ministère; il cessa dès lors de le voir; & on lui demanda quelle faute il avait commise contre lui. — Aucune; mais un ami ne doit voir un Ministre que lorsqu'il a perdu sa place”.

“ Un fils était dans un cimetière, assis sur le tombeau de son père qui lui avait laissé de grands biens, & tenait ce discours au fils d'un pauvre homme:

le tombeau de mon père est de marbre, l'épithaphe est écrite en lettres d'or, & le pavé d'alentour est de marqueterie; mais, toi, en quoi consiste le tombeau de ton père? En deux briques, l'une à la tête & l'autre aux pieds, avec deux poignées de terre sur son corps? — Le fils du pauvre répondit: taisez-vous: avant que votre père ait seulement fait mourir, au jour du jugement, la pierre dont il est couvert, mon père sera en Paradis”.

On me disait un jour qu'on n'observe pas dans le Pays-de-Vaud les Dimanches aussi régulièrement qu'on le fait ailleurs, & notamment en Angleterre, où l'on ne permet pas même de jouer aux cartes. Voici ma réponse.

Un Juif tombe dans un puits. Un Chrétien de ses amis court chercher une échelle pour l'en tirer. Ah! remporte ton échelle, lui dit l'Israélite en soupirant, je ne puis y monter, c'est aujourd'hui notre Sabbat, tu viendras demain. Le lendemain le Chrétien met la tête dans le puits. Eh! camarade, comment as-tu passé la nuit? Un peu fraîchement, apporte vite l'échelle. — Dieu m'en préserve; tu ne fais donc pas que c'est aujourd'hui Dimanche.

## VARIÉTÉS.

Dans une des dernières séances de l'Académie des

D d

sciences de Dijon, M. Grossart a lu, *sur les moyens de faire des instrumens de gomme élastique, & des bouteilles qui nous viennent du Brésil, un Mémoire dont nous allons citer quelques morceaux.*

Depuis long-tems le caoutchouc, ou gomme élastique de Cayenne, a fixé l'attention des savans & des artistes. L'élasticité singulière de cette substance, la flexibilité, le peu d'altération qu'elle éprouve de la plupart des corps, ont fait penser qu'elle pouvait être utile dans plusieurs arts; mais elle nous parvient du Brésil, façonnée en bouteilles, oisillons & autres figures bizarres qui en rendent l'usage très-circonscrit. On sait bien que cette substance singulière est formée par le suc d'un arbre de la famille des Euphorbes, qui croît naturellement à Cayenne. & que depuis peu, on a trouvé à l'île de France. Ce suc, que l'on retire de l'arbre par l'incision, devient concret comme les gommes, & si on l'avait dans un état de fluidité, on s'en servirait aisément pour faire des vases, des tuyaux, & on lui donnerait toutes les formes convenables pour les besoins de nos arts, mais il s'altère avec le tems, se décompose par la chaleur, & perd alors ses propriétés.... D'après les difficultés qu'ont eu à combattre, & toujours inutilement, nos chimistes les plus célèbres, en cherchant à dissoudre complètement cette gomme toute formée, pour la dessécher ensuite & lui rendre sa ténacité, M. Grossart a cru qu'il était bien d'y renoncer. « J'ai pensé, dit-il, qu'il serait plus simple de chercher, pour ainsi dire à la fonder, & de n'agir sur elle, qu'autant qu'il serait nécessaire, pour que ses parties pussent être réunies.

L'éther, les huiles volatiles, telles que celles de thérbentine, de lavande, gonflent & ramollissent en peu de tems le caoutchouc; & pour faire avec les bouteilles qu'on nous envoie du Brésil, des tubes, des instrumens, il ne s'agit que de couper une de ces bouteilles en morceaux, qu'on plonge, soit dans l'éther, soit dans une huile volatile, jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment gonflés & ramollis. On rapproche ensuite ces pièces sur un mandrin, on les presse fortement, on les maintient dans le contact le plus intime, en les recouvrant d'une tresse très serrée, jusqu'à ce qu'ils soient secs.

Quoique ces procédés soient peu dispendieux, M. Grossart en a cherché de plus simples encore; & il a trouvé que pour fonder ensemble des lanieres ou des pièces de cette gomme, il suffirait de les tenir plongées pendant un quart d'heure, dans de l'eau bouillante, & qu'alors elles étaient assez ramollies sur leur bord pour contracter une union intime & former ainsi divers instrumens.

—————  
Sur la MORT.

Les hommes craignent la mort, comme les en-

fans craignent les ténèbres. Des fables terribles augmentent dans les enfans la crainte naturelle des ténèbres, & la crainte de la mort est de même augmentée dans les hommes par des fables terribles. Sans doute, la méditation de la mort ayant pour objets le passage de cette vie à une autre, & le jugement de Dieu, est pieuse & salutaire. Mais la crainte de la mort, considérée comme une dette de la nature, est une faiblesse ridicule. Cependant, il y a toujours dans ces pieuses méditations de la vanité & de la superstition.

Quelques livres des Anciens, sur la mortification, recommandent à l'homme d'examiner combien est grande la douleur que lui cause même le moindre tortillement d'un doigt, pour qu'il puisse calculer ensuite la douleur d'un corps qui se corrompt & se dissout. Cependant, l'on meurt souvent sans souffrir; les parties nobles ne sont pas très-sensibles. Aussi un philosophe matérialiste a-t-il dit, non sans raison, que les apprêts de la mort épouvantent plus que la mort elle-même. Les gémissemens, les sanglots, la pâleur, les larmes de nos amis, voilà ce qui rend la mort terrible.

L'on doit observer qu'il n'est aucune passion qui ne puisse nous faire braver la mort, & nous la faire regarder comme elle doit l'être. Aussi la mort n'est-elle pas un ennemi bien formidable, puisque l'homme a en lui tant de champions qui la vainquent. La vengeance triomphe de la mort, l'amour la méprise, l'honneur, l'ambition. On craint l'ignominie, on meurt; on a du chagrin, on meurt; on craint l'avenir, on meurt. Bien plus, nous trouvons dans l'histoire que lorsque l'Empereur Othon se fut tué, la seule amitié, qui de tous les sentimens est le plus tendre, excita plusieurs de ses serviteurs à mourir avec lui. A ces motifs du suicide, Senèque ajoute le dégoût & la satiété. Non-seulement, dit-il, l'homme courageux & l'homme malheureux, mais encore l'homme dégoûté peut vouloir mourir. Il est important de remarquer que les approches de la mort n'altèrent pas le caractère de l'homme ferme & courageux; Livie, dit Auguste en mourant, souvenez-vous de notre union, vivez & portez vous bien. Tibère fut toujours dissimuler; aussi Tacite a-t-il dit: déjà Tibère était abandonné de ses forces & de son corps, mais il ne l'était pas de la dissimulation. Vespasien mourut en plaisantant: je sens que je deviens Dieu, disait-il en s'apercevant des symptômes de sa mort prochaine. Septime Sévère s'éteignait en expédiant des affaires; voyez, disait-il, s'il me reste encore quelque chose à finir. Beaucoup d'autres ont ainsi conservés jusqu'au dernier moment leur même façon d'être.

Certainement les Stoïciens ont employé trop de tems pour nous consoler de la mort; & leur grand

appareil ne la fait paraître que plus terrible. Celui qui a placé la fin de la vie parmi les bienfaits de la nature, raisonnait mieux : en effet, mourir & naître sont également naturels aux hommes, & l'enfant n'éprouve peut-être pas plus de douleur en mourant qu'en naissant. Celui qui meurt tourmenté par de grands regrets, ressemble à un blessé dont le sang bouillonne encore & qui sent à peine sa playe. Aussi se soustrait-on aux douleurs de la mort, en s'occupant fortement du bonheur que l'on quitte; aussi rien n'est plus beau que le cantique, *laisse-moi dormir*. Lorsqu'un honnête homme a fait tout ce qu'il voulait faire, la mort lui ouvre les portes du temple de la gloire, & étouffe l'envie. Le même homme détesté de son vivant, est aimé quand il n'est plus.

## MÉDECINE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 4 Décembre 1791.

J'avais souvent entendu parler des préceptes de l'École de Salerne, pour la conduite de la vie dans ce qui tient à la santé, & je désirais les connaître; un ami vient de me les envoyer, traduits en vers français, tels qu'il les a trouvés dans un ouvrage imprimé au commencement du siècle dernier. Si vous croyez, Messieurs, pouvoir en faire usage, je vous les communiquerai par fragmens, pour me conformer & à l'étendue & à la variété de votre Feuille.

#### *Des préceptes généraux de santé.*

Des doctes Salernins le Collège saillant  
Donne au Roy des Anglais le régime suivant.  
Si tu veux vivre heureux, soumets la violence  
Des flots de ton esprit au frein de ta puissance.  
Et fay de sorte, o Roy, que les soucis cuisans,  
Les ennuis, les chagrins, ne te soient point nuisans.  
Evite le courroux, mange peu quand tu soupes,  
N'engage ta santé dans le combat des coupes;  
Ne tiens trop longue table, & ne néglige pas  
D'en sortir promptement à la fin du repas.  
Ne dors après Midy; garde-toi de contraindre  
Ton ventre d'affailler, ou par trop le restreindre;  
Ne retiens ton urine aussi soigneusement.  
Pratiquant ces aduis tu vivras longuement.

#### *Des moyens de se passer de Médecin.*

Reçoy pour Médecins, si tu es en as disette,  
Le repos modéré, l'esprit gay, la diète.

#### *Des moyens de conforter le cerveau.*

Ta main soit au matin d'eau fraîche bien lavée,  
Et toute moite encore sur tes yeux eslevée;  
Fay trois ou quatre tours, cheminant lentement:  
Estens un peu ton corps, peygne-toi promptement:  
Nettoye bien tes dents; cil qui fait de la sorte  
Son cerveau fortifie, & ses membres conforte.

Estant lavé fois chaud, debout ayant repeu,  
Ou bien marche un petit, fois tousiours froid un peu.

#### *Des choses qui confortent les yeux.*

Les yeux sont recréés de l'aspect des ruisseaux,  
Des miroirs bien polis, du vert brun des campagnes,  
C'est pourquoy le matin recherche les montagnes,  
Et le soir approchant les crystalines eaux.

#### *Du sommeil de Midy.*

De dormir à Midy reiette la coutume,  
Ou bien n'y sois longtems de sommeil engourdy.  
La fièvre, pesanteur, douleur de teste, rheume,  
Sont symptomes facheux du sommeil de Midy.

#### *Du dangier de la rétention des vents.*

Quand de ventolitez quelque place est saisie,  
L'on voit quatre accidens arriver fréquemment:  
Le vertige ombrageux, la seiche hydropisie,  
La contraction des nerfs, le coliqueux tourment.

#### *Du souper ample, & du sobre.*

Du trop large souper l'estomach souffre peine:  
Si ton souper est court, la nuit te sera faine.

#### *Observations à suivre en mangeant.*

Ne te siedo pour manger, si tu n'as connaissance  
Que ton ventre soit pur, ou vuide entièrement.  
Le discret appetit, & le sobre aliment  
Pris en dernier repas t'en donnent jouissance.

#### *Des viandes mélancoliques.*

Le fromage, le lait, & les pommes Persiques,  
Poires, pommes, & chair que saler on a mis;  
Lièvre, cerf, chéure, bœuf, estant mélancoliques,  
Sont aux corps maladifs de facheux ennemis.

#### *De bonne & légère nourriture.*

Les œufs frais, bouillons gras faits de farine pure  
Et les beaux vins paillets sont amis de Nature.

## SUR LES CAUTERES.

\* Si l'usage des cauterés est d'un grand secours en médecine, en fixant & favorisant l'issue d'une humeur hétérogène, qui détermine les accidens les plus graves lorsqu'elle se jette sur une partie noble, cet usage est devenu dangereux & le deviendra encore plus, si un remède réservé pour les derniers moyens devient une affaire de mode; car disons-le, une couple de cauterés est souvent la distinction d'un homme opulent & en place qui, par son rang, est obligé de faire de longs & somptueux repas.

Ce remède n'est pas nouveau; les Médecins les plus anciens, Hypocrate même, l'ont employé; mais ce grand observateur ne confondait pas les cas, les âges, les tempéramens. Aujourd'hui, si une jeune personne consulte son Médecin pour une apparition de dartres, il cherchera les moyens de guérison propres à son âge, il fera même attention au climat qu'elle habite, à la saison &c., mais pour peu

que la cure devienne longue, le jeune homme quittera son Médecin, & d'après le conseil d'une voisine, ne manquera pas de recourir au cautere.

Le Médecin, venons-nous de l'observer, doit porter son attention sur le tempéramment, & elle doit être sévère; car un sujet nerveux, du sexe féminin, sur-tout, qui porte un cautere, ne peut répondre de vingt-quatre heures de santé; le plus petit excès, le moindre changement d'air, une passion de l'ame, le chagrin particulièrement, troublent l'émission, l'humeur se jette sur la partie noble qui avoisine; on consulte, on cherche à la rappeler; on ne peut y parvenir, ou l'on y parvient qu'imparfaitement; l'urgence du cas veut qu'on ouvre un second cautere; de là, double précaution & double danger.

L'âge doit encore fixer l'attention. Mad. \*\*, âgée de 50 ans, se détermina, il y a vingt-ans, à porter un cautere pour une légère efflorescence qu'elle avait au visage, la seule incommodité qu'elle eut. Aujourd'hui elle a trois cauterés, & ne compte pas un jour de santé par mois.

Il est vrai que l'on obtient souvent de grands avantages par ce remede. Par exemple dans une pulmonie naissante, dans l'épilepsie, dans les maladies vénériennes anciennes mal guéries &c. Il diminue la tension des solides, procure une évacuation contente &c.

Il est également recommandé avec succès dans les ophtalmies invétérées, lorsque les secours pharmaceutiques sont infructueux, & principalement dans un âge avancé; tems où toutes les sécrétions & excréctions, la transpiration, sur-tout, se ralentissent, & rendent par conséquent le sang plus âcre; d'où naissent des maladies de la peau, des gerçures considérables, qui s'ouvrent aux extrémités inférieures chez les vieillards & laissent suinter des humeurs âcres, fétides. Leurs jours dépendent même de la prolongation de cet événement...

On ne doit pas se récrier moins contre l'usage prématuré de cette opération, dans une dartre, une éréthipele, &c.

Car s'il est prudent en Médecine, de se réserver une ressource au cas que les remedes simples échouent: par la même raison, il est imprudent de recourir au dernier moyen avant d'avoir usé des simples.

Chaque siècle donne toujours des remedes à tous maux. La fameuse poudre du Duc de Portland s'est soutenue un siècle; ce prétendu spécifique pour la goutte en a guéri plusieurs, mais il en a fait périr un plus grand nombre encore, par l'abus général qu'on en faisait. Cette poudre est une composition des racines de *gentiane*, d'*aristoloché*, de feuilles de *gamedris*, *camepitis*, & fleurs de *centaurée*. Il a été reconnu que ce remede pris avec persévérance, em-

pêchait ou modifiait l'accès de goutte, mais le charlatanisme ne faisant aucune distinction, l'a fait tomber en discrédit. Le cautere jouit aujourd'hui de beaucoup de vogue, & il tombera pour les mêmes raisons.

## E C O N O M I E.

*Fin de l'article inséré dans une de nos Feuilles précédentes, sur l'emploi des noyaux & des pepins des fruits bien mis.*

Sans doute, on ne peut planter dans l'enceinte d'une ville tous les noyaux, tous les pepins des fruits qu'on y consomme; sans doute, on a d'autres objections encore à faire, à la proposition de les rendre à la terre; mais ces objections sont-elles bien solides? Par exemple les noyaux, pepins & amandes qu'on aura ramassés dans les tables des citadins, ne peuvent-elles pas être renvoyées aux campagnes, où il y a tant d'espace & de terrain perdu, tant de heurts & de rideaux incultes, tant de lierres de chemins, de bordures de champs &c., si propres à les recevoir. Les villes consommant les fruits, doivent à nos vergers la restitution des graines. Il faudrait que les enfans eux-mêmes fussent habitués de bonne heure à avoir leurs petits semis, leurs pépinières, leurs jardins; il faudrait que la Religion, qui pour les consciences est le supplément de la loi, consacrat, en quelque maniere, les arbres à fruit. Les Druïdes avaient eu l'art de faire respecter, par nos grossiers ayeux, le chêne qui ne porte que des glands âpres & sauvages. On objectera que les vieillards n'ont pas l'espérance de recueillir le fruit de l'arbre qu'ils auront semés, je leur dirai:

Le plaisir de créer vaut celui de jouir.

Vous devez vos forêts aux soins de vos ayeux.

Ils ont semé pour vous, semez pour vos neveux.

Voltaire, à l'âge de soixante & onze ans, écrivait à M. Moreau, directeur des pépinières du Roi. "J'ai fait planter plus de 20,000 pieds d'arbres que j'avais tirés de Savoye; presque tous sont morts. J'ai bordé quatre fois le grand chemin de noyers & de charaïgners; les trois quarts ont péri, ou ont été arrachés par les paysans. Cependant, je ne suis pas rebuté, & tout vieux & infirme que je suis, je planterai aujourd'hui, sûr de mourir demain; les autres en jouiront."

## M O R T S.

Susanne Lemat, femme du Sr. Jaques François Tentorey, âgée de 49 ans.

Abram Louis Merlin, fils mineur.

Jacob Albert Margot, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

17 DÉCEMBRE 1791.

Le SOLÉIL se leve à 7 heures 51 minutes, & se couche à 4 heures 10 minutes.  
La LUNE se leve à 1 heure après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
8 Déc.	1 0†	0 1 0†	0 0 0	26. p. 5. lig. 3	26. p. 5. lig. 0	26. p. 5. lig. 0
9 . . .	0 2-	0 1 0†	0 1 5-	26. 6.	1 26. 4.	3 26. 4.
10 . . .	3 0-	0 3 3-	0 4 3-	26. 4.	3 26. 5.	2 26. 6.
11 . . .	5 0-	0 3 0-	0 2 2-	26. 5.	2 26. 4.	3 26. 4.
12 . . .	2 0-	0 0 0	0 1 0-	26. 3.	3 26. 3.	5 26. 4.
13 . . .	1 0-	0 0 3†	0 2 0-	26. 6.	2 26. 6.	2 26. 6.
14 . . .	1 0-	0 3 0†	0 2 0-	26. 5.	3 26. 5.	0 26. 5.

A V I S.

ON souscrit pour ce *Journal*, & l'on en renouvelle les Abonnemens pour l'année prochaine, à Lausanne, chez M. le Professeur Lanteires, & chez M. Charles au Pont. — Le silence de nos souscripteurs sera pris comme un consentement à continuer leur abonnement.

AGRICULTURE.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Je viens de lire dans un ouvrage allemand, qui a paru dernièrement, un moyen de délivrer les arbres de la mousse.

« J'avais un jardin, dit l'auteur, dont tous les arbres étaient couverts de mousse: les plus jeunes plants en étaient attaqués. J'employai inutilement tous les moyens qu'on me proposa. Voyant qu'aucun ne réussissait, je fis mettre la charrue dans le jardin, & labourer le terrain qui se trouvait entre les arbres, lesquels étaient plantés régulièrement & à des distances égales. Au pied des arbres, & dans les endroits où la charrue ne pouvait atteindre, je fis faire le même travail avec la houe. C'était aux approches de l'hiver, (& conséquemment cette opération peut

avoir lieu dans un hiver doux.) Au printemps, je fis donner encore un ou deux labours, & je semai, dans ces intervalles, de l'orge & du treffle”.

« Cette opération fut si utile, que les vieux arbres eurent l'air de rajeunir: il ne resta pas un brin de mousse sur aucun; elle tomba d'elle-même, sans que personne y mit la main, & je les vis pousser de longs rejettons, très-vigoureux. Bien plus, ils n'avaient produit, jusques là, qu'une très-petite quantité de prunes rouges, d'une petitesse extrême; ils en donnerent une beaucoup plus grande quantité, très-grosses & parfaitement mûres. Dans le jardin de mon voisin, au contraire, ils étaient chétifs & couverts de mousse. Mais ce qui acheva de me convaincre, c'est qu'après avoir laissé reposer le terrain pendant sept ans, la mousse revint, & que je m'en débarrassai de la même manière”.

Je vous indique, Messieurs, ce moyen facile, avec d'autant plus de confiance, qu'il a été employé avec succès par un autre particulier, cité par M. Hirschfeld.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Nous avons un grand nombre de remèdes vantés pour combattre la rage; mais malheureusement tous ne méritent pas de l'être. On parle aujourd'hui dans divers papiers publics des effets admi-

E e

rables des cantharides dans tous les cas où l'on a à craindre l'hydrophobie. On applique des vésicatoires aux malades, & pour l'intérieur on leur fait prendre les pilules suivantes. Prenez *mouches cantharides*, six grains; *cannelle*, douze grains; *sucre blanc*, quarante-deux grains; réduisez le tout en poudre fine, & faites, avec quantité suffisante de *conserve de roses*, une masse que vous partagerez en trente pilules.—On en donne une pilule, ou deux, suivant l'âge, toutes les deux heures, & l'on fait prendre des bains tièdes.

## VARIÉTÉS.

### De L'ÉGOÏSME: Fragment.

Lorsque MM. de Port-Royal imaginèrent le mot *égoïsme*, ils ne lui firent signifier qu'un ridicule; maintenant, il exprime un vice. Il ne désignait que la sottise, le déraisonnement de parler toujours de soi, & de se citer sans cesse pour exemple; on en a fait dans un sens odieux, un synonyme d'amour de soi. La nouvelle acception de ce mot manquait à la langue & aux mœurs du siècle: sans doute, elle fera oublier la première. On en sentira d'autant plus le besoin, qu'il y aura davantage de ces êtres qui commandent l'insensibilité à leur ame, lui défendent de prendre intérêt à leurs pareils, rapportent tout à eux-mêmes, & rien aux autres; de ces êtres qui s'isolent, parce qu'ils ne voient par-tout que des ennemis à fuir, semblables à ces peuples dont parle l'Histoire, qui dévastaient, par le fer & le feu, des provinces fertiles, pour mettre un désert entr'eux & les hommes.... *L'égoïsme* est racine & concentré: son humeur est chagrine & haineuse; il méprise les hommes, & se foucie peu d'en être pris. Contraire à l'amour de soi, qui ne s'est jamais mis en relation avec les autres, & à l'amour propre dont cette relation fait le bonheur ou le malheur, *l'égoïsme* connaît ce rapport & le dédaigne. Il a senti les liens pour les briser, il ne tient à personne, & croit que personne ne tient à lui. C'est une bile noire qui repousse tous les sentimens attendrissans, qui se défie des prévenances, & ne croit pas à la vertu; un je ne sais quoi, métaphysique, dont le souffle éteint toutes les facultés intellectuelles, & plonge l'ame dans une véritable léthargie, dans une espèce de mort anticipée.... Par-tout où il y aura des mœurs, de la bonhomie & de bonnes loix, il n'y aura pas d'égoïsme. La Nature a mis dans tous les cœurs, un principe aimant, que la solitude alimente, que le rapprochement de leurs périls développe; mais que la société, telle que nous la connaissons, doit étouffer. Le perfidage & la perfidie, sont les deux causes de mort de cette confiance, qui aime tant à

s'épancher, & dont la congélation n'est due qu'à *l'égoïsme*.

### Sur l'Athéisme.

Je crois plus aisément les fables absurdes du Coran, du Talmud ou des Légendes, que je ne crois que l'Univers soit un corps sans ame. Un peu de philosophie précipite l'homme dans l'athéisme, & beaucoup de philosophie démontre l'existence de Dieu.

Tandis que l'entendement humain embrasse les causes secondes, quelquefois il ne peut pas pénétrer plus avant; & alors elles lui paraissent des causes premières: mais s'il peut saisir la chaîne qui unit étroitement tous les êtres entr'eux, il est forcé d'admettre la providence universelle & la divinité.

Bien plus, la secte de Leucippe, de Démocrite & d'Epicure que l'on a principalement accusée d'athéisme, prouve l'existence d'un Dieu, si l'on examine avec attention ses principes. En effet, il est plus aisé de se persuader que quatre éléments & une cinquième essence immuable bien combinée de toute éternité, n'ont pas besoin d'un Dieu, qu'il est aisé de croire qu'une foule d'atomes errans au hasard aient pu, sans le secours d'un Dieu architecte, enfanter l'ordre & la beauté de l'Univers.

La Bible a dit: l'insensé dit dans son cœur, Dieu n'existe pas; mais elle n'a pas dit qu'il le pense: de sorte que l'insensé affirme l'athéisme comme une chose qu'il désirerait, mais non pas comme une chose dont il est convaincu. Il n'y a que l'homme à qui il est avantageux qu'il n'y ait point de Dieu, qui croie que Dieu n'est pas. Les athées prêchent souvent leur opinion, mais ils ne s'accordent pas entr'eux & cherchent toujours de nouvelles preuves; aussi l'athéisme est sur leurs lèvres & jamais au fond de leurs cœurs. Cependant, plusieurs athées ont subi des tourmens & la mort plutôt que de se rétracter.

L'on dit qu'Epicure, pour conserver l'estime publique, avouait l'existence de quelques Dieux qui ne s'occupaient que de leur propre bonheur & ne se mêlaient nullement de l'arrangement du monde, & encore ajoute-t-on, que cette opinion était un sacrifice à son siècle & que réellement il croyait à l'athéisme. Il me paraît qu'on l'a jugé trop sévèrement: ses pensées sont souvent sublimes; ce n'est pas un crime de nier les dieux du peuple, mais c'est un crime d'attribuer aux dieux les opinions du peuple. Platon lui-même n'eût pas mieux parlé, d'où il me semble que, si Epicure eut assez d'audace pour ôter aux dieux l'administration de l'Univers, il n'en eut pas assez pour leur ôter leur existence.

Les Indiens de l'Occident ont des noms particu-

liers pour chacun de leurs dieux, & n'ont point de mot générique qui réponde au mot Dieu. Ainsi les peuples les plus barbares ont une notion de la divinité en ignorant son immensité. Ainsi les hommes les plus abrutis sont les adversaires des athées les plus subtils. Diagoras, Bion & peut-être Lucien & quelques autres en très-petit nombre, furent les seuls athées contemplatifs. Le peuple voit toujours plus d'athées qu'il n'y en a; car ceux qui attaquent une superstition ou une religion quelconque, sont toujours nommés athées par la secte ennemie.

Les causes de l'athéisme sont les que-elles de religion, s'il y en a plusieurs; car une seule augmente le zèle des deux partis. La seconde cause est la mauvaise conduite des prêtres, lorsqu'elle est au point où St. Bernard s'écriait: il n'est plus tems de dire: le peuple est aussi vertueux que les prêtres, puisque les prêtres sont plus licencieux que le peuple. La troisième cause de l'athéisme est l'habitude de se moquer des choses saintes, qui détruit insensiblement le respect dû à la divinité. La dernière cause enfin est l'érudition mal digérée & jointe à la prospérité; en effet, l'adversité fait fléchir les hommes sous le joug de la divinité.

L'athée déchire les titres de noblesse de l'espèce humaine. Le corps de l'homme ressemble à celui des animaux, & si par l'ame nous ne ressemblons pas à la divinité, nous sommes des créatures absolument viles.

L'athée ôte à l'espèce humaine sa grandeur & son enthousiasme. Prenez le chien pour exemple, & voyez quel courage l'enflamme, lorsque son maître l'anime; il n'est plus le même si l'espérance & la confiance ne le soutiennent plus: ainsi dès que l'homme a placé sa confiance dans la divinité, il a des forces plus qu'humaines. Aussi à tous les autres crimes, l'athée joint-il encore celui de priver les hommes de la faculté de s'élever au-dessus de la faiblesse humaine. Il en est des nations comme des individus. Aucun peuple n'égalait jamais la grandeur des Romains. Ecoutez donc Cicéron: " Sénateurs, quoique nous nous estimions comme nous le devons, cependant nous sommes moins nombreux que les Espagnols, moins forts que les Gaulois, moins fins que les Carthaginois, moins habiles que les Grecs; notre origine est moins illustre que celles des Italiens & des Latins, anciens maîtres de ces contrées, mais nous avons vaincu par la sagesse tous les peuples & toutes les nations, puisque nous avons toujours reconnu que la présence des dieux immortels gouvernait l'Univers".

## É C O N O M I E.

La lessive du linge est une opération bien impor-

tante; son succès influe sur la santé aussi bien que sur les douceurs & les autres agrémens de la vie. Mais l'économie domestique a ses préjugés; trop souvent on obéit à une aveugle routine.

La méthode la plus généralement répandue pour faire la lessive est fautive à bien des égards; elle ne blanchit pas assez le linge; elle ne le conserve pas assez bien.

Un cultivateur, par exemple, qui vit dans son domaine, un Négociant &c., ne s'amuse pas sans doute, ordinairement, à surveiller cette opération, mais ils sont trop intéressés à ce que leur linge soit blanc & bien conservé, pour ne pas prescrire un procédé meilleur s'ils viennent à le connaître.

Voici ce que dit M. l'Abbé Rozier sur cet objet, & ce que nous avons vu suivre nous-mêmes avec beaucoup de succès, par des gens qui ont eu la sagesse de ne pas se laisser asservir par la routine.

" En parlant du principe chymique qui sert de manipulation à la base de la lessive, dit M. R., il vaut mieux infiniment savonner le linge & le faire tremper un jour entier dans une eau savonneuse, avant de le jeter dans le cuvier pour le lessiver, enfin, de le faire presser & tordre, à différentes reprises dans cette eau, parce qu'elle a une affinité réelle avec les matières grasses qu'elle détache du linge, qu'elle dissout & qu'elle s'approprie. Le linge ainsi préparé, mis dans le cuvier avec l'eau savonneuse, lessivé ensuite d'après les procédés ordinaires, & porté à la rivière, n'a plus besoin d'y être savonné, mais tordu & lavé à plusieurs reprises, à grande eau courante. La trop grande quantité d'alkali ou de cendres, ou de chaux, n'est pas alors tant à redouter; le nerf du linge n'est pas si fort attaqué; enfin, toute la graisse est rendue miscible à l'eau, & de là susceptible d'être entièrement entraînée par l'eau courante. Ce procédé n'est pas plus coûteux que celui employé journellement; & je puis répondre, d'après mon expérience, que le linge est beaucoup plus blanc, plus ferme & mieux conservé, que par tout autre procédé; il est facile de le répéter".

### \* Remède contre la piquure des abeilles & des guêpes.

Il y a des personnes qui ne sont jamais piquées par ces insectes, même en s'y exposant, d'autres ne le sont que dans quelques circonstances; d'autres ne souffrent pas des piquures qu'elles reçoivent; ce qui dépend de la constitution particulière & du plus ou moins de sensibilité. Les abeilles & les guêpes semblent s'attacher, de préférence, à certaine peau qui leur plaît ou déplaît davantage; car on ne fait pas si elles la piquent par antipathie, ou seulement parce qu'ayant du goût pour cette peau, elles s'y posent

& s'irritent si elles en sont chassées. Quoiqu'il en soit, la douleur qu'elles causent est vive & cuisante. Pour y remédier, on a proposé beaucoup de moyens qui ont réussi aux uns, & n'ont donné aucun soulagement aux autres; ce qui ne doit pas étonner, parce que le même remède ne convient pas à tous les individus. C'est aux gens qui vivent à la campagne, & qui sont sujets à être piqués des guêpes ou des abeilles, à observer les remèdes dont ils se sont servis avec le plus d'avantage. On a conseillé d'ôter l'aiguillon; de presser ensuite, ou de fucer, ou de laver la plaie avec de l'eau fraîche, d'employer l'urine, l'huile d'olive, ou d'amandes douces, le vinaigre, la bouze de vache, le suc de guimauve, &c. Tous ces moyens peuvent être fort bons, mais relativement aux individus.

Ceux qui paraissent mériter une confiance plus générale, sont le *laudanum* ou le suc *lacteux* du pavot, l'alkali volatil, ou l'eau de luce; & plus particulièrement l'eau végétominérale, c'est-à-dire un composé de sel de saturne, d'eau de vie & d'eau. Pour former cette eau, on prend demi once de sel, ou extrait de Saturne, deux onces d'eau de vie & 30 onces d'eau, qu'on agite ensemble. Cette liqueur se conserve long-tems. On en applique des compresses trempées sur la tumeur occasionnée par la piquure.

Ordinairement les abeilles & les guêpes piquent au visage ou aux mains, quelquefois elles se glissent, sur-tout les guêpes, sous les vêtemens & piquent les autres parties du corps. Dans tous ces cas, les trois derniers remèdes que nous venons d'indiquer, peuvent être employés sans inconvénient. Mais s'il arrive qu'un de ces insectes piquât dans la bouche ou dans la gorge, il faudrait bien se garder d'y avoir recours, on empoisonnerait le malade. Il conviendrait de lui faire avaler promptement & sans interruption, ce qui serait capable d'arrêter ou de diminuer l'inflammation, comme de petites cuillerées d'huile, du vinaigre étendu dans de l'eau, de l'eau fraîche même.

Un fait qui s'est presque passé sous nos yeux, nous engage à donner ces conseils.

Un homme dans la force de l'âge, n'ayant pas aperçu une guêpe qui se trouvait au fond d'un verre rempli de moût ou de vin doux, avale le vin & la guêpe, qui le pique dans la gorge. On ne put douter de la cause du mal, puisqu'il rejetta sur le champ la guêpe, en se plaignant de la piquure. L'effet fut aussi prompt que funeste; la respiration étant gênée, puis arrêtée par la tumeur; l'homme fut suffoqué en peu d'instans, & mourut avant que ceux qui l'environnaient pussent savoir ce qu'il fallait lui donner pour le secourir.

Ayant appris, avec autant de surprise que de chagrin, que des personnes pieuses avaient cru voir dans l'apologue de notre dernière Feuille, au sujet de la célébration du Dimanche, un dessein de jeter du ridicule sur la sanctification de ce St. Jour, nous nous faisons un devoir de déclarer que rien n'était plus loin de notre pensée; que nous respectons, autant que qui que ce soit, l'institution divine qui a consacré le premier jour de la semaine au culte religieux; & que nous avons seulement voulu montrer par le scrupule infensé du Juif, qui refusa de sortir de son puits un jour de Sabbat, & l'exemple du Chrétien qui eut la barbarie de lui refuser son secours le lendemain, qui était un Dimanche, qu'il est possible d'outrer la Loi du repos prescrit aux Chrétiens dans le quatrième Commandement, & qu'on l'outré toujours lorsqu'on s'en fait un prétexte de manquer aux devoirs de la justice, de la charité & même de sa propre conservation. Telle est l'unique morale de notre apologue, & nous en désavouons toute autre application. S'il n'a pas été amené d'une manière plus nette & plus précise, nous en sommes fâchés, mais on fait assez que lorsqu'on est appelé à conter, l'on n'est pas toujours fort délicat sur le choix des transitions, comme les orateurs pressés de parler ne sont pas également heureux dans l'invention de leurs exordes.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Je viens, Messieurs, de lire dans la *Gazette Salulaire*, que plusieurs personnes ont fait usage avec les plus grands succès de la limaille grossière d'étain, contre le ver solitaire. On en prend, dit-on, pendant six jours consécutifs, une once réduite en opiate, le septième jour on se purge. Très-convaincu qu'un tel remède peut, quelquefois, pour ne pas dire très-souvent, produire des effets très-funestes, j'ai cru qu'il était de mon devoir de recommander très-expressément, de ne point faire usage d'un tel vermifuge sans l'avis d'un Médecin éclairé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

#### M O R T S.

Isabelle Perrin, veuve du Sr. François Louis Regamey, âgée de 80 ans.  
Samuel Steinhaus, hôte au Logis du Cerf, âgé de 52 ans.  
Un enfant mâle, venu mort au monde.

JOURNAL DE LAUSANNE.

24 DÉCEMBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 55 minutes, & se couche à 4 heures 5 minutes.  
La LUNE se leve à 5 heures 33 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.						
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.		2 h. après midi.		9 heure. du soir.		
15 Déc.	1 0-	0 1 0-	0 1 0	26. p.	4. lig.	26. p.	5. lig.	0 26. p.	5. lig.	0
16 . . .	0 2-	0 1 0†	0 0 1-	26.	4.	0 26.	3.	2 26.	4.	2
17 . . .	0 0-	0 0 3†	0 0 2†	26.	3.	2 26.	2.	2 26.	3.	0
18 . . .	0 0-	0 3 0-	0 2 2-	26.	4.	5 26.	3.	2 26.	4.	4
19 . . .	1 1-	0 3 0	0 0 1-	26.	3.	2 26.	2.	0 26.	3.	6
20 . . .	1 1-	0 0 0-	0 2 0-	26.	6.	2 26.	1.	3 26.	1.	5
21 . . .	2 2-	0 3 3†	0 2 0-	26.	5.	4 26.	2.	3 26.	3.	1

BELLES-LETTRES.

ROMANCE imitée de *Métastase*, par M. R\*\*\*\*el.

HEUREUX Zéphir, si de ta douce haleine  
Tu caresses l'objet qui cause mon malheur,  
Dis-lui, sans me nommer, sans parler de ma peine;  
Mon soufifle est un soupir poussé par la douleur.

Heureux ruisseau, près de ton onde pure,  
Quand tu verras Jenny l'objet de tous mes vœux,  
Dis-lui, sans me nommer, cette onde qui murmure  
Augmente tous les jours des pleurs d'un malheureux.

VARIÉTÉS.

*Des choses qui nourrissent & engraisent beaucoup.*

(Extr. du Régime de santé de l'Ecole de Salerne.)

Le fromage nouveau (1), le pain de pur froment (2),  
Le lait (3), la chair de porc (4), les rapons (5), les  
moelles (6),

Figues (7), raisins (8), vins doux (9), œufs mollets  
(11), & ceruelles (11).

Fournissent bien le corps de graisse & d'aliment.

Mais sur-tout nourrit bien, & l'estomac conforte,

Le boire & le manger, où l'appetit se porte (12).

(1) Hippocrate loue le fromage pour bien engrais-  
ser le corps, car il a presque mesme vertu que le

lait, duquel plus il approche de la nature, c'est-  
à-dire, plus il est récent, mieux il est nourrissant.  
Le fromage est le viure plus ordinaire de beau-  
coup de païsans & gens de trauail; celuy qui  
n'est trop viel ni nouveau, mais de moyen âge,  
tient place aux deserts, aux meilleurs festins; le  
récent se mange vtilement durant les grandes cha-  
leurs à l'entree de table, car il rafraichit & hu-  
mecte. Le viel ne vaut rien du tout.

(2) Fait de la farine plus subtile & premierement  
blutée, c'est le pain des Seigneurs & gros Bour-  
geois, qui ne peut faire tort à la santé des païsans  
quand ils en ont à fouhait. Il y a de pauvres gens  
qui mangent du bled bouilly, assaisonné comme le  
riz, ce qu'ils appellent fromentée, qui est selon  
l'expérience, que dit en avoir fait Galien de coction  
très-difficile.

(3) Quand il est sucé du mammelon, ou trait nou-  
uellement; lequel sur tous alimens a la faculté  
de nourrit beaucoup & promptement. Si des  
gens âgés en usent, ce doit être le matin, ou à  
quelque autre heure que l'estomac soit pur &  
vuide.

(4) Cette nourriture est propre aux hommes ro-  
bustes, qui sont en la fleur de leurs ans, & font  
beaucoup d'exercice, pourvu que le porc soit de  
moyen âge.... Je diray en passant, touchant le

porc, que de tous les animaux voués au service de l'homme, il n'y en a pas un plus inutile durant sa vie, n'y plus utile après sa mort: aussi luy compare-t-on à bon droit les aures & mesquins, qui tant qu'ils vivent, ne font plaisir à personne, non pas à eux-mêmes, vivans en mécaniques auprès du bien, qu'ils ont acquis comme magnifiques.

- (5) Des coqs & autres volatiles.
- (6) Tant de l'épine que des os, desquelles celle-cy est la plus agreable & meilleure, pourvu que l'on n'en mange trop, car son excès cause des nausées & vomissemens. Entre les moëllles ont fait plus de cas en cuisine de celle du bœuf que d'aucune autre; celles de veau & de mouton tiennent le second rang: mais pour la médecine, celle de cerf marche la première, ensuite celle de veau, puis celle de taureau, de chèvre & de mouton, selon Dioscoride. Toute moëlle échauffe, ramolit, subtilise & apaise les douleurs, ce que fait aussi toute sorte de graisse.
- (7) Quand elles sont parfaitement meures: ce fruit sert d'aliment & de médicament, il est absterfif, propre à ceux qui ont les reins sableux & aux hydropies. On dit que les figues estoient le repas ordinaire des anciens Athletes.
- (8) Lesquels, selon Galien, non plus que les figues, ne font point la chair ferme & compacte, mais humide & molasse. Les meilleurs raisins à manger sont les muscats, spécialement quand ils ont esté quelque peu gardez après la vendange, à raison que leur chair est plus compacte & solide que celle des autres, qui pour estre beaucoup laxatifs passent vîtement, & nourrissent fort peu. Les raisins secs resserrent le ventre, & sont plus malaisés à cuire que les frais: mais étant bien cuits, ils nourrissent passablement.
- (9) Le vin doux peut estre nutritif, tant pour ce que les parties du corps naturellement appetent la douceur, que pour estre beaucoup terrestrif, cause pour laquelle il ne passe légèrement; mais il engendre aussi des vents à l'estomach, & trouble le ventre ne plus ne moins que le moult.
- (10) Les jaunes d'œufs sont de bonne nourriture & facile digestion, propre à toute sorte de gens, aux sains & malades: leurs blancs, au contraire, sont de mauvaise nourriture, & cœction difficile; mais les deux meslés ensemble, & cuits à feu léger, sont fort nutritifs.
- (11) Pourvu que l'estomach soit fort & ne succombe au vomissement. Galien fait cas de la ceruelle du porc, non saigneuse & gluante, mais bien rostie, ou bouillie avec aneth & porreaux, pour ceux qui sont atténuez, & ont le sang trop subtil. On fait plus de cas de la ceruelle des oiseaux,

pour estre de tempérament plus sec. Il y en a qui disent que toutes ceruelles résistent aux venin.

(12) Car plus l'estomach appete une viande, mieux il la cuit, pour ce qu'il la touche & ferre de toutes parts: mais d'autant que d'un aliment absolument mauvais on ne peut faire de bon sang; il se faut garder d'obéir à l'appetit, quand il se porte à des choses directement opposées à la santé; comme lorsqu'un fébricitant demande du vin, ou du fromage, ou quand un autre de faible estomach veut manger des fruits crus.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

à Lausanne le 30 Novembre 1791.

MESSIEURS,

Vous vous occupez souvent d'objets qui peuvent contribuer au bien de la société: un article sur les peres & meres, qui contrarient les inclinations de leurs enfans, dans l'affaire la plus importante de la vie, & souvent pour des raisons qui ne balancent point les funestes suites qui en peuvent résulter; ne pourrait-il pas aussi fixer votre attention, & trouver une place dans votre Feuille?

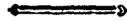
Si les enfans ont des devoirs à remplir envers leurs parens; ceux-ci ne doivent-ils pas aussi quelque chose à leurs enfans?

Cependant, nous voyons fréquemment des parens qui désapprouvent une inclination par de bien faibles motifs, réfléchissent-ils assez sur les suites que peut avoir leur refus? Peut-il leur échapper qu'il n'est pas rare, qu'un attachement soit de nature à influer pour la vie, sur le sort des individus qui en ont contracté un malheureux: les exemples de suicide, de folie, de langueur, ne sont-ils pas assez frappants, pour les engager à une plus mûre réflexion? N'auront-ils rien à se reprocher quand ils auront sacrifié leur enfant ou qu'ils l'auront livré à l'infortune pour le reste de ses jours? Ne sentiront-ils rien, quand ils le verront se consumer & trainer misérablement une vie qui lui est à charge.

Je fais une exception: il est certainement des parens qui pour des raisons qui sont honneur à leur prudence, & sont dictées par une sage prévoyance: s'opposent à un penchant auquel de jeunes gens ne savent pas résister. Mais, ô peres & meres! Si vous êtes convaincus que l'inclination que manifestent vos enfans est réelle; si les obstacles qui s'élèvent contre l'union que désire leur cœur, ne sont pas insurmontables; jetez un coup d'œil sur votre jeunesse, rappelez-vous l'âge de vos enfans, & si vous le pouvez, unifiez deux Êtres, qu'une sympathie, une conformité de caractère ont déjà unis, évitez leur des tourmens qui les conduisent quelquefois au tombeau,

soyez enfin de bons , de tendres , de vrais parens .

Je ne défends pas ma propre cause , je vous l'affure , Messieurs ; mais j'ai vu des exemples si frappans , d'une inflexibilité déplacée & de ses suites funestes ; on voit , ce me semble , avec tant d'indifférence , une chose qui fait tant de malheureux , que j'ai succombé à l'envie de vous adresser cette lettre . Joignez vos efforts aux miens , pour éclairer les parens sur cet objet . Quelle douce récompense si nous parvenons à en défabuser quelques-uns !



### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon , 10 Décembre 1791.

Voulez-vous , Messieurs , de ma pite , pour faire varié dans votre Feuille . La voici ; c'est un trait historique assez peu connu . Je laisse à vos Lecteurs de décider s'il mérite de l'être d'avantage .

Un crocodile monstrueux s'était réfugié dans une caverne , située au bord d'un marais , au pied du mont St. Etienne , à deux milles de Rhodes . Il en sortait souvent pour chercher sa proie . Il mangeait des moutons , des vaches , quelquefois des chevaux , quand ils approchaient de l'eau : on se plaignait même qu'il avait dévoré de jeunes pères qui gardaient leurs troupeaux . Plusieurs Chevaliers , des plus braves du Couvent , en différentes fois & à l'insu les uns des autres , sortirent séparément de la ville pour tâcher de le tuer : mais on n'en vit revenir aucun . Comme l'usage des armes à feu , n'était point encore inventé , & que la peau de cette espèce de monstre était couverte d'écaillés à l'épreuve des flèches , & des dards les plus acérés , les armes , pour ainsi dire n'étaient pas égales , & le serpent les avait bientôt terrassés . Ce fut le motif qui obligea le Grand Maître à défendre aux Chevaliers de tenter davantage une entreprise qui paraissait au-dessus des forces humaines . Tous obéirent , à l'exception d'un seul Chevalier de la Langue de Provence , appelé *Dieudonné de Gozon* , qui malgré cette défense , & sans être épouvanté du sort de ses confrères , forme secrètement le dessein de combattre cette bête carnacière , bien résolu d'y périr , ou d'en délivrer Rhodes . On attribua cette résolution au courage déterminé de ce Chevalier . D'autres prétendent qu'il y fut engagé par des railleries qu'on fit dans Rhodes de son courage . Quoi qu'il en soit des motifs qui portèrent ce Chevalier à tenter cette aventure , il passa en France & se retira dans le château de Gozon , qui subsiste encore aujourd'hui dans le Languedoc .

Ayant reconnu que le terrible animal qu'il voulait combattre n'avait point d'écaillés sous le ventre , il forma sur cette observation le plan de son entreprise . Il fit faire en carton une figure de cette bête

énorme , d'après l'idée qu'il en avait conservée ; & il tâcha sur-tout , qu'on en imitât la couleur . Il dressa ensuite deux jeunes chiens dogues à accourir à ses cris , & à se jeter sous le ventre de ce simulacre , pendant que monté à cheval , couvert de ses armes , & la lance à la main , il feignait de son côté de lui porter des coups en divers endroits .

Les dogues dressés , le Chevalier se rendit à Rhodes . Le lendemain de son arrivée , il monta à cheval , marche droit au marais & au repaire du serpent qui , au bruit qu'il faisait , accourut , la gueule ouverte & les yeux étincelans , pour le dévorer . Gozon lui porta un coup de lance que l'épaisseur & la dureté de ses écaillés rendirent inutiles . Il se préparait à redoubler ses coups ; mais son cheval , épouvanté des siffemens & de l'odeur du monstre refuse d'avancer , l'intrépide Chevalier se jette à bas , suivi de ses deux dogues qui s'attachent au ventre du serpent , & pendant qu'ils le déchirent par de cruelles morsures , il lui enfonce son épée jusqu'à la garde , dans un endroit qui n'était point défendu par des écaillés ; le monstre mort , tombe sur le Chevalier , qui ne se retire pas sans peine de dessous cette énorme bête .



### M O R A L E .

#### S U R L A M O R T .

Est-elle si terrible pour l'homme , cette mort , qu'il se peint sous des couleurs si noires ? Sont-elles donc fondées ces craintes qui la lui font envisager pour l'ordinaire comme le plus grand des maux ? Est-elle donc tant à redouter ?... Osons lever le voile hideux dont on se plait à la couvrir , montrons la telle qu'elle est .

Ah ! sans doute , elle serait atterante ; de tous les maux à craindre , elle serait le plus redoutable , si l'homme voyait arriver avec elle la fin de son existence , s'il n'avait à envisager au-delà que son entière destruction . que le néant... Idée accablante ! Hâtons-nous de la repousser & avec elle l'horreur qu'elle inspire . Qu'elle fasse place à la plus consolante des vérités .

Non , la destinée de l'homme n'est point bornée à sa vie terrestre ; il est immortel comme le Dieu qui le créa & dont il est l'image . Et qu'est-elle donc cette mort si redoutée ? La fin d'une vie inquiète , agitée & souvent malheureuse , l'entrée d'un avenir à jamais heureux . Et l'homme la craindrait encore ? L'insensé ! Que lui fait-elle donc perdre ! Quelqu'heureux qu'on puisse le concevoir ici bas , il est loin de l'être entièrement ; de combien de chagrins sa vie n'est-elle pas semée . la peine suit le plaisir & la douleur la joie . Telle est notre destinée présente ; les biens & les maux la partagent tour-à-tour , l'épine croit

sur la tige de la rose odoriférante. Et l'homme ne se réjouirait pas d'échanger un bonheur si imparfait, contre une félicité parfaite, qu'aucun malheur ne saurait altérer !

Rejette donc bien loin de toi, ô homme, les idées tristes que tu te plais à attacher à la mort. Que l'opprimé la reçoive avec joie, il voit se briser contr'elle les efforts de ses ennemis, comme l'on voit les flots se briser contre les rochers du rivage. Que l'infortuné se réjouisse, ses maux sont finis, sa récompense va commencer. Que l'homme enfin, heureux ou misérable, loin de palir à son aspect, trefaille de joie; il n'est plus de maux pour lui, il va se réunir à son Dieu, & goûter la félicité dont il est la source & le centre.

Mais bien loin de toi ces ravissantes espérances, mortel qui vécus dans le crime, tu vas en recevoir la juste punition. Tu méconnus ton Dieu, tu méprisas ses loix saintes & justes; tu fus dur envers tes semblables, loin d'adoucir leurs maux, tu en aggravas le poids, va subir le sort qui t'attend. Eloigné de ce Dieu que tu offensas, trouve dans tes regrets, tes douloureux remords, la rétribution de tes crimes. Ah! sans doute, la mort est terrible pour toi, tu dois la redouter. Tu la vois s'avancer... & ton cœur frémit... le désespoir s'empare de ton ame. Tremble sur l'avenir qui t'attend, un Dieu juste ne peut être impunément offensé. Tremble, frémis... ou plutôt invoque ce Dieu que tu offensas, & implore sa bonté, il est le meilleur de tous les Etres; peut être un jour....

Et toi qui contemples ce triste spectacle, le méchant aux prises avec la mort, ouvre ton ame à la réflexion, & ton cœur à la vertu. Obéis aux loix justes & sages que le meilleur des peres te prescrivit pour ton bonheur, fais en la regle de ta conduite, & sois y constamment fidele. Alors loin de redouter la mort, tu la verras arriver avec joie, tu soupireras après ce moment, où, quittant ce séjour des vains préjugés & de l'infortune, ton ame s'élèvera au séjour de l'immortalité, vers ce Dieu, qui veut récompenser tes vertus & tes efforts par une éternité de bonheur.

Par F. G.....

*Précis des devoirs du Souverain. Par M. Rodolphe Louis d'Erlach, Membre du Conseil Souverain de la ville & République de Berne, &c. A Lausanne, chez Mourer Libraire. A Paris, chez Garnery, rue Serpente, 1791. Avec cette Epigraphe :*

Rois, agissez en Rois!

L'auteur parle avec une modestie sincère de sa production. En la présentant au Public, il est bien éloigné, dit-il, de vouloir la faire servir de fanal aux personnes éminentes qui se trouvent à la tête des États, ni même d'ajouter une seule étincelle à la masse de leurs lumières.

Voilà une nouvelle preuve que la modestie est l'appanage de l'homme instruit & éclairé; voilà une leçon que donne M. d'Erlach à ces petits auteurs obscurs, à ceux de ces Journalistes, aujourd'hui incombables, qui d'un ton despote, parlent aux Rois & aux peuples de la tolérance, de la liberté &c. qui gouvernent les finances publiques, qui les font prospérer, qui indiquent les moyens de bien gouverner & d'être bien gouvernés; & qui sont remplis de dettes, & qui ne savent diriger ni leurs intérêts, ni leur maison.

L'amour de la patrie, un vif desir d'être utile à ses concitoyens destinés au Gouvernement de l'Etat; voilà dit l'auteur, les motifs qui lui ont mis la plume à la main. Mais son ouvrage sera d'une utilité plus générale encore; non-seulement il est propre, ce nous semble, à nourrir d'excellens principes le cœur & l'esprit des jeunes Princes, mais encore il est à porter des lumières salutaires chez le peuple de la ville & celui de la campagne.

Nous ne suivrons point l'auteur dans la marche qu'il a adoptée dans sa production; nous n'indiquerons pas même quelques endroits où nous nous permettons de penser différemment sur les objets qu'il y traite. Nous devrions pour cet effet être renfermés dans des bornes moins étroites que ne le sont celles de notre Journal. Mais nous en donnerons quelques citations, quelques extraits qui pourront, peut-être, faire connaître le style, la manière & quelques-uns des principes qui le caractérisent.

“ Dans les premiers tems, chaque famille de l'espece humaine vécut isolée; & chaque pere en fut à la fois le chef, l'artiste, le législateur & le juge. Cette société naturelle s'accrut insensiblement. Les familles se partagerent en diverses branches, qui eurent des chefs, des caractères, des besoins & des intérêts différens. On sentit alors la nécessité de se réunir, & de confier ou à un seul, ou à plusieurs chefs choisis, le gouvernement & l'autorité, pour assurer le repos public par une conduite uniforme. Telle a été l'origine de la société civile, qui consiste dans l'union de plusieurs personnes, pour leur avantage commun”. “ Que ce souverain soit ou une personne physique, comme les Empereurs & les Rois; ou une personne morale comme l'Aristocratie, ses devoirs sont essentiellement les mêmes. Il est le chef, il est le pere des peuples; & le but auquel il doit tendre, le principe, la fin de tous ses réglemens, de toutes ses loix, c'est le bonheur de ce peuple..... (La suite dans une autre Feuille.)

#### M O R T S.

Henriette Curchod, fille mineure.

Jean Elie Barbey, fils mineur.

Ulrich Jägly, de Dachslerron, Canton de Zurich, âgé de 57 ans.

Jacob Herren, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

31 DÉCEMBRE 1791.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 5 minutes, & se couche à 4 heures 10 minutes.

La LUNE se leve à 3 heures 33 minutes après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
22 Déc.	1 1† 0	2 9† 0	2 0† 0	26. p. 5. lig. 1	26. p. 5. lig. 2	26. p. 5. lig. 0
23 . . .	2 0† 0	5 0† 0	3 0† 0	26. 5.	26. 5.	26. 4. 2
24 . . .	3 0† 0	6 0† 0	4 1† 0	26. 4.	26. 4.	3 26. 3. 3
25 . . .	1 1† 0	5 5† 0	4 2† 0	26. 5.	26. 5.	3 26. 5. 5
26 . . .	3 0† 0	7 1† 0	2 1† 0	26. 6.	26. 6.	6 26. 6. 7
27 . . .	2 0† 0	4 4† 0	3 3† 0	26. 7.	26. 7.	1 26. 7. 8
28 . . .	2 2† 0	3 3† 0	3 0† 0	26. 8.	3 26. 8.	4 26. 8. 6

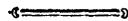
BELLES-LETTRES.

*Catherine ou la forêt de Levelynn, par l'auteur du village de Martindale. A Lausanne, chez Jean Mourer 1791.*

**T**EL est le titre d'un Roman agréable, mais dont le principal mérite est l'intérêt qu'il inspire. Le plan en est mal dessiné, il est vague & quelquefois sans vraisemblance; il a des détails qui plaisent beaucoup & le distinguent très-favorablement. Il n'a pas de but moral, & cependant il fait aimer la vertu. On y trouve quelques descriptions: en voici une pour en donner quelque idée.

« La situation de ma chaumière est belle au-delà de ce que vous pouvez imaginer. Elle est construite dans une touffe d'aulnes, sur le penchant d'un bois. Autour de mon azyte est une pelouse dont les arbres & les buissons ont été éclaircis. Ce site délicieux est entouré de tous côtés de noisetiers, d'aulnes de forêts, excepté un endroit vis-à-vis ma porte, où l'on a taillé entre ses branches une arcade, au travers de laquelle la vue s'étend délicieusement sur le rivage de la mer, les montagnes & les contrées voisines. Le spectacle qui s'offre aux regards à l'extrémité de l'avenue est superbe. Les énormes rochers qui s'étendent à plusieurs milles sur la côte à gauche,

à droite les ruines de vieux châteaux, de vieux ponts dispersés au milieu des bois; en face une vallée où des sentiers tortueux, tracés dans la verdure, conduisent par une pente insensible au rivage; plus loin le vaste Océan termine la perspective. Je suis à la porte de ma chaumière; le soleil fortant à peine de l'Océan darde ses rayons obliquement & dore la cime verte des aulnes sous lesquels je suis assise: la violette bleuâtre, la pâle primevère fleurissent sous mes pieds & répandent de douces exhalaisons, tandis qu'à mes côtés une grive, cachée dans les rameaux voisins, salue le soleil levant par les accens les plus doux”.



ANNONCE.

C'est avec un bien grand plaisir que nous nous empressons d'annoncer à nos Lecteurs que le Journal de Geneve, suspendu pendant quelques mois, va reparaitre au commencement de l'année où nous allons entrer; & sous la rédaction de MM. Bérenger, Bonfils &c. « On désirait un Journal de Geneve, (disent les nouveaux Rédacteurs dans leur Prospectus,) on était étonné qu'il n'y en eut point encore, il parut enfin, & après quatre ans d'une existence qui devenait tous les jours plus pénible, il a cessé d'être. Plusieurs personnes ont cru appercevoir les

G g

causes de sa mort, ont pensé qu'on pourrait les éviter : dociles à leurs conseils, nous tentons de le faire revivre...."

Le mérite connu de MM. Béranger & Bonfils, leur zèle, leurs lumières & , sur-tout, cette docilité avec laquelle ils ont bien voulu écouter les avis de personnes éclairées, sur les moyens de faire prospérer leur Journal, de lui faire éviter les écueils contre lesquels a échoué celui auquel il succède, tout promet à leurs souscripteurs un ouvrage intéressant, tout doit leur garantir d'y trouver l'agréable & l'utile, cette réunion si souvent promise, & toutefois aussi rare qu'elle est précieuse & désirée.

On peut souscrire à Geneve, chez M. Bonfils, à la Cité, N°. 220; & à Lausanne, chez MM. Bessière & Mercier. Le prix pour l'année est de 6 liv. 12 s. de France, qui se payeront en recevant le premier Numéro.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

L'imagination peut nous peindre une chimère avec autant de force, que nos yeux peuvent nous convaincre d'une vérité. Il est donc de la plus dangereuse conséquence, comme de la plus noire barbarie de chercher à échauffer l'esprit de ceux dont une seule parole peut décider de la vie ou de la mort. Le trait suivant ne le prouve que trop, malheureusement; il doit servir de leçon à ceux qui seraient tentés d'abuser de la facilité de tromper cette imagination, si susceptible d'être exaltée ou induite en erreur.

(\*) Après une affaire très-vive que les Français eurent en Italie pendant la dernière guerre, on transporta à Milan les Officiers Français qui avaient été blessés.

Le Comte Dorville était du nombre, il fut conduit à l'Hôpital. Ses blessures laissaient peu d'espérance pour ses jours : mais les secours de l'art, aidés de sa vigueur & de sa jeunesse, le ramenèrent à la vie. A peine eut-il repris la connaissance dont il avait été privé pendant plus d'un mois où il avait été livré à un délire violent, qu'il prodigua les questions sur le lieu qu'il habitait, sur l'état où il avait été, & sur tous ces objets si intéressans pour l'homme qui est rendu à l'existence, qui essaie des sensations neuves, qui jouit du plaisir de se voir renaître, dont ceux qui ont échappé à des maladies dangereuses, peuvent seuls avoir une idée.

(\*) (Note des Rédacteurs.) Nous avons déjà cité ce trait dans une de nos précédentes Fenilles; mais il s'en manque de beaucoup que nous l'ayons fait avec autant de détails qu'on en trouve ici.

La Religieuse qu'il interrogeait satisfait, avec la plus grande exactitude, à toutes ses demandes.

Alors il voulut voir celle qui lui faisait avec tant de complaisance des détails qu'il demandait avec tant d'avidité; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en ouvrant ses rideaux il découvrit à côté de son lit une femme charmante qui ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans!

En l'examinant avec toute l'attention qu'elle excitait, il remarqua des yeux où se peignaient la bien-séance & la candeur; il vit une de ces physionomie tendres, spirituelles & mélancoliques qui ont un attrait plus puissant que la beauté, & qui inspirent plus d'intérêt qu'elle; il admira une taille souple & légère, un maintien noble, des grâces qui enchantaient, parce que l'Art ne les avait pas apprises, qui devenaient plus piquantes encore, par la nécessité de les cacher sous un habit qui paraissait fait pour leur nuire, & qui irritait les desirs, en indiquant les privations.

Dorville, étonné de trouver tant de charmes dans un asile si peu fait pour en présenter, fut bien surpris, lorsqu'il fut que cette Religieuse, qui s'appelait Adélaïde, née d'une famille honnête, avait été sa seule garde pendant sa longue maladie, qu'elle avait passé les jours & les nuits à le servir, & qu'enfin il lui devait la vie.

Né avec un de ces tempéramens de feu qui rendent les hommes si aimables & presque toujours si malheureux, qui multiplient leurs peines en étendant leurs affections, qui transforment l'amour en fureur & tous les sentimens en passions, Dorville s'abandonna à l'excès de sa sensibilité, & crut qu'il n'en témoignerait jamais assez à celle qui l'avait si bien méritée.

Il ne voulait déjà plus accepter les services qu'elle s'empresait toujours de lui offrir, & il ne pouvait souffrir sur-tout qu'elle continuât à le veiller.

Dès que la nuit était venue, il la conjurait d'aller prendre du repos : c'était à cette seule condition qu'il en goûtait lui-même; mais bientôt cela ne lui fut plus permis; une passion trop violente pour qu'il pût s'y méprendre, s'empara de son cœur.

Les égards dus à sa bienfaitrice, la retenue qu'inspirait l'innocence de ses mœurs lui firent pendant long-tems une loi du silence; mais pouvait-il toujours le garder? Non. Dorville le rompit; il s'attendait à un reproche qui ne lui laisserait aucune espérance: il l'essuya, il en fut accablé.

Toutes les raisons qu'on lui donna pour vaincre son amour ne firent que l'augmenter; toutes les consolations qu'on lui présenta le désespérèrent; tous les dédommagemens qu'on lui offrit ne furent pour lui que des tourmens.

Adélaïde intérieurement déchirée voulait s'éloi-

gner ; elle était même sur le point de se faire remplacer par une de ses compagnes : Dorville le fait, ses plaies se rouvrent , & un beaume salitaire va encore découler des mains d'Adélaïde.

Dorville avait pour confident de ses peines le Comte d'Agout, qui était témoin des soins de sa généreuse hospitalière. Elle pansait souvent les plaies de son ami en sa présence, & souvent il était témoin des larmes qui s'échappaient de ses yeux, & qu'en vain elle s'efforçait de retenir.

Dorville ne lui parlait point, mais il la regardait fixement, il gémissait & pleurait.

Une éloquence aussi puissante eut bientôt fait entrer dans le cœur sensible d'Adélaïde une ardeur dévorante, elle ne la découvrit qu'avec effroi, & cependant elle ne craignit pas de la montrer dans son étendue à celui qui l'avait fait naître; le connaissant généreux, elle crut que sa vertu ne courrait jamais moins de danger que lorsqu'elle l'en aurait rendu responsable, elle osa donc lui confier ce dépôt, & il fut respecté.

Dans ces momens tumultueux, où la fougue des sens follicite, emporte & fait tout oublier, elle rappelait Dorville à l'honneur par le sentiment ; & quelques paroles tendres calmaient l'empressement sans diminuer la passion.

Eh quoi ! lui disait-elle, ma perte doit être le prix de ma sensibilité ? Voulez-vous la honte de celle qui vous aime ? Dorville tombait alors à ses genoux, il l'aurait de son repentir; il lui renouvelait les protestations de son respect; il éprouvait enfin que le refus de l'innocence, si pénible dans l'instant où on l'éprouve, est plein de charmes pour l'homme honnête, qui estime ce qu'il chérit, & qui sent assez le prix de l'amour pour en souhaiter la durée.

Ses efforts pour le contenir lui devenaient moins pénibles lorsqu'il pensait à ceux d'une jeune infortunée, qui avait à lutter contre un amant adoré, & sa propre faiblesse.

Soutenue en effet par une piété qui ne s'était jamais démentie, par le souvenir des vœux qu'elle avait prononcés, par une conduite irréprochable, Adélaïde surmontait avec un courage au-dessus de son sexe, & la tendresse qu'elle partageait, & la certitude qu'elle avait de faire le malheur de celui qu'elle adorait; mais le triomphe de la vertueuse Adélaïde ne fut pas aussi long qu'il devait l'être; elle ne put résister à des tourmens qui devenaient tous les jours plus aigus; tant de troubles, de pleurs, d'amour, de nuits consécutives passées auprès de son amant, acheverent de ruiner une constitution déjà faible.

Son sang s'échauffa, la fièvre qui survint en redoubla l'ardeur, & en moins de huit jours elle fut précipitée dans le tombeau.

Le désespoir de Dorville éclata de la façon la plus sinistre, le premier accès fut terrible, & à peine parvint-on à en arrêter les effets.

A ce premier transport succéda une douleur sourde, & il ne paraissait se calmer qu'en annonçant au Chevalier d'Agout & à d'autres camarades qui lui rendaient des soins assidus, qu'il ne tarderait pas à rejoindre celle que ses yeux & tous ses sentimens suivaient encore.

Il ne prenait aucune nourriture; il invoquait le sommeil, mais ses paupières ne se fermaient plus.

Pénétré de son état, M. d'Agout ne négligeait rien pour l'en tirer, soins inutiles; l'empressement à soulager ses maux les augmentait, le zèle aigrissait le sentiment de la perte en le rappelant.

Consternés de l'inutilité de leurs peines, M. d'Agout & les autres camarades de Dorville mirent dans leurs entretiens une vivacité dont le motif ne pouvait lui déplaire.

Ses amis lui reprocherent son peu d'égards pour eux, ils le conjurèrent de ne point rejeter leurs instances; mais les larmes bientôt les suffoquant, Dorville les interrompit brusquement, & leur tint ce discours :

“ Mes amis, vos efforts sont superflus, il ne dépend de personne d'affaiblir ma douleur, elle ne finira qu'avec moi... Eh ! qui peut consoler l'homme de la perte de celle qu'il adorait ? L'absence, dites-vous ? Et dans quel pays ira le malheureux Dorville, où l'image d'Adélaïde ne le suivra pas ? ”

Il s'arrêta ensuite tout-à-coup en poussant un profond soupir. Ses camarades attendirent en silence qu'il parla encore, lorsque son visage se ranimant, & ses yeux se fixant : “ O mes amis ! s'écria-t-il, Adélaïde est morte... Elle est morte, cela n'est que trop vrai, mais elle est encore ici... elle est là... la voilà, mes amis ! (ajouta-t-il, en fixant ses regards sur un fauteuil vers lequel il étendait ses mains.) Oui, vous dis-je, elle est là : je la vois, comme je vous vois... elle me fixe, m'écoute, elle ouvre la bouche pour me répondre, elle ne peut articuler, ... elle me fuit & disparaît ”.

Il se tut en gémissant, & ses camarades cessèrent de lui offrir des consolations plus capables d'ajouter à ses maux que de les guérir.

Il sentirent enfin que son affliction étant hors de l'ordre commun, ne devait céder qu'à des moyens extraordinaires. Le hazard parut leur en offrir un, & ils conquirent l'espérance de sauver leur ami.

On donnait à Milan une fête publique où toutes les Courtisannes qui conservent, dit-on, les mœurs des grandes villes, en les corrompant, s'étaient rendues.

M. d'Agout en se promenant dans le bal, aperçoit une femme, dont la ressemblance avec Adé-

laide, le saisit d'étonnement. C'était ses traits, sa taille, sa démarche : il vole vers un Officier du Régiment, & lui demande s'il veut qu'il lui montre un portrait d'Adélaïde plus exact, & certainement plus réel que celui dont Dorville est obsédé.

Ils se placent à côté de cette femme, qui est une Courtisane; ils étudient ses traits, ils conviennent ensemble que jamais portrait ne fut plus ressemblant, & ils forment sur le champ le dessein de profiter d'une rencontre aussi extraordinaire pour rendre la vie à leur ami.

Ils se persuadent que le fantôme que Dorville poursuivait dans le fauteuil où Adélaïde avait coutume de s'asseoir, ne tiendrait pas contre l'objet réel qu'ils lui présenteraient, & que son imagination serait défabusée, lorsque ses sens seraient vivement frappés.

Ils se déterminent à lui présenter sous les habillemens d'Adélaïde, celle qui en avait la figure.

Après être convenus avec la Courtisane, du déguisement qu'elle prendrait, du lieu où elle devait se rendre, du signal auquel elle avancerait, de l'attitude qu'elle observerait, de la démarche qu'elle affecterait, & de tout ce qui était relatif enfin au rôle qu'on lui assignait, les généreux amis vont chez Dorville, & lui demandent une dernière preuve d'amitié.

“ Nous allons partir, lui disent-ils, en le serrant étroitement dans leurs bras, peut-être ne nous reverrons-nous plus ? ” Dorville en les embrassant, fond en larmes; & ceux-ci le voyant attendri : “ Eh bien ! promettez-nous de venir ce soir souper avec nous, puisque ce sera pour la dernière fois ”.

Le malheureux Dorville n'ose rien refuser à des amis qui prennent un si grand intérêt à son sort, il se rend à l'heure marquée.

Arrivé, il se met à table avec ses camarades; mais il ne peut avaler une seule bouchée.

Il n'avait pas défermé les dents que le repas finissait, & qu'il se disposait à retourner chez lui, lorsque M. d'Agout, pour lui procurer une émotion utile à la révolution qu'il voulait opérer, lui parle du jour fatal où Adélaïde expira.

Dorville à ce récit, sort de sa léthargie; il soupire, il s'agite, & sans répondre, il porte ses regards sur un endroit de la salle assez mal éclairé, vers lequel il tend les bras comme pour se réunir à Adélaïde, que son délire lui réalise. On donne à l'instant le signal convenu. La fausse Adélaïde entre; il l'aperçoit, il court dans ses bras, il est persuadé que c'est elle, il se jette à ses pieds, il lui parle, il la touche, il frissonne, il tombe en défaillance & meurt.

## SUR L'OCCASION

La fortune ressemble aux comestibles, dont la valeur va toujours en diminuant, on peut encore la comparer aux marchands qui présentent d'abord des marchandises entières, en conformance d'une partie, & ne rabattent rien de leur prix. En effet, l'occasion, comme il a été dit dans un poème familier, nous montre son occipital chauve, après que nous avons refusé de la saisir par son front couvert de cheveux.

Rien ne prouve mieux une grande sagesse, que de choisir le moment favorable pour commencer & terminer une affaire. Si les obstacles vous paraissent légers, plus vous attendrez, plus ils acquerront de force, enfin, il vaut mieux s'exposer à quelques dangers que de les redouter continuellement. Celui qui veille trop s'endort quelquefois. Il faut fuir l'autre extrême; il ne faut pas lancer ses traits avant que l'ennemi soit arrivé. Il ne faut pas être trompé par la longueur des ombres, comme quelques hommes l'ont été autrefois, lorsque la Lune près de l'horizon, frappait le dos de leurs ennemis. L'excès de prévoyance & celui d'imprévoyance doivent être également évités. Les cent yeux d'Argus sont nécessaires pour entreprendre, & les cens bras de Briarée pour terminer. Veillez d'abord & soyez actifs ensuite. Les projets de la politique sont secrets, son exécution est prompte, aussi ses ressorts sont imperceptibles. Lorsque l'on exécute un projet, rien n'est comparable à la promptitude; il faut imiter le boulet qui sort du canon avec une telle vitesse que l'œil ne peut le suivre. Au sage seul de distinguer les cas où telle rapidité peut être funeste.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Je vous propose de publier une idée qui m'est venue, & qui, ce me semble, tend au bien public.

Vous savez, MM., combien il est douloureux à un grand nombre d'indigens de faire connaître leur misère & le besoin pressant qu'ils ont des secours d'autrui. Un petit comité de trois à quatre personnes au plus, qui mériteraient la confiance publique, pourrait former une espèce de Bureau, où, sous la garantie du plus profond secret, ces malheureux viendraient réclamer des secours. Si ce projet s'exécute, comme il convient, veuillez, MM., l'annoncer dans votre Feuille, & je suis prêt à disposer d'une douzaine de mille francs de Suisse, en faveur de cette classe si intéressante & si malheureuse de la société.

B. L.

## MORTS.

Michel Grifler, de la Corporation Française, Jardinier de sa profession, âgé de 68 ans.